



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

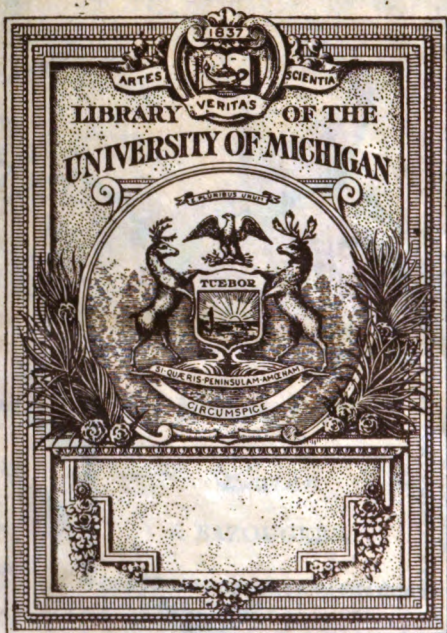
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







840.6
M558

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

JUILLET, 1775.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur **LACOMBE** libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du *Mercur*.

L'abonnement du *Mercur* à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur **LACOMBE**, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 16 vol. petit in-12. par an, à Paris,	13 l. 8 s.
En Province,	18 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS, 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, in-12, 14 vol. 33 l. 12 s.	
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES, des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Esprit du Grand Corneille, 2 vol. in-8°. br.	4 l.
Recueil des Découvertes & Inventions, br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in 8°. br.	3 l. 15 s.
Théâtre de M. de Saint Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8° br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
III ^e Livre des Odes d'Horace, en vers, in-12 br.	2 l.
Vie du Dante, par M. Chabanon, in-8°.	1 l. 10 s.
Fables orientales, par M. Bret, 3 vol in-8°.	9 l.
Diogène moderne, 2 vol. in-8°. br.	5 liv.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°, br. av c fig.	4 l.
Éloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoire sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in 4°. br.	7 l.
Lettre sur la division du Zodiaque, in-12. br.	12 s.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	5 l.
Institutions Militaires, ou Traité élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. br.	9 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché,	2 l.



MERCURE DE FRANCE.

JUILLET, 1775.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ADIEUX A L'AMOUR.

Ode Anacréontique.

AMOUR, j'ai cru de bonne foi
Qu'en me rangeant sous ton empire,
Je pourrois de ma foible lyre
Tirer des sons dignes de toi.

Mais depuis que ta flamme ardente

A iij

6 **MERCURE DE FRANCE.**

A circulé dans tous mes sens,
Ma Muse, triste & languissante,
Regrette ses premiers accens.

Les plumes tendres de tes aîles
Ne valent rien pour composer.
Quand le cœur agit près des Belles,
L'esprit s'obstine à reposer.

Tout Amant qui chante sa gloire
N'en est encore qu'aux desirs ;
Je l'attends après la victoire :
Il chantera mal ses plaisirs.

Oui, de Minerve fugitive
Je veux rattraper le manteau.
Loin de Paphos, ma Muse active
Pourra prendre un essor nouveau.

Si sur les genoux d'Emilie
Mon pupitre restoit placé ;
Les Ris, les Jeux & la Folie
L'auroient bien vite renversé.

Par M. Auguste.



*CONTE ANACREONTIQUE.**A Mademoiselle de F.*

DANS cet âge où l'on ignore
Jusqu'où mène le desir,
Où le cœur, novice encore,
N'a point connu le plaisir,
La jeune & simple Glycere,
Dans les jardins de Cypris,
Cueilloit d'une main légère
Et le muguet & les lis.
En groupes étoient près d'elle
Des roses, dont l'incarnat
Avoit du teint de la belle
Et la fraîcheur & l'éclat.
De ces fleurs elle s'approche;
L'Amour se montre à l'instant
Prend son arc & lui décoche
Un trait rapide & perçant.
Ah! dit-elle, je soupire!
Je sens un mal qui me plaît!
Jeune enfant, ce doux martyre
M'est-il causé par ce trait?
Vas, reconnois ma puissance,
Répond le maître des cœurs:

A iv

3 MERCURE DE FRANCE:

Si jamais , par imprudence ,
Tu me cherches sous ces fleurs ,
Souviens-toi que tu t'exposes
A des regrets superflus ;
Tu m'as trouvé sous des roses ,
Tu ne m'y trouveras plus.

Par M. le Comte de N. . . .

MADRIGAL à Madame la M. d'A...

Ji suis accablé de tristesse ,
Aminthe , je vais vous quitter.
Voyez quel est pour vous l'excès de ma tendresse ,
Songez y quelquefois : mais puis-je m'en flatter ?
Mon aveu ne doit point vous causer des alarmes :
Mes trop tendres desirs sont toujours combattus.
Si je suis l'Amant de vos charmes ,
Je suis l'Ami de vos vertus.

Par le même,

*PORTRAIT de Madame de * * **

Li don précieux de plaire ,
Des yeux qui vont droit au cœur ,
Une ame tendre & sincère ,

Des talens , de la douceur ,
Un goût exquis , du génie ,
Enfin mille & mille appas ;
Voilà ton portrait , Sylvie ,
Et tu ne t'en doutois pas.

Par M. de V...

LES DEUX TOURTEREAUX.

DEUX Tourtereaux s'aimoient , & depuis plus
d'un jour :

On fait bien que ce sont les héros de l'amour.
Mais voulant mieux goûter cette douceur extrême,
Ils partirent d'un bois peuplé de mille oiseaux ,
Et de lointains déserts leur parurent plus beaux.
Ce fut une sottise extrême.

Oh ! qu'ils seront contents ! Les méchans , l'oise-
leur ;

C'est loin de tout cela qu'on trouve le bonheur.
Les voila délogés. L'aimable solitude !
Dit le couple charmé ; l'heureux sort ! Mais enfin
Un jour se passe , & deux avec inquiétude ;
L'ennui vient , puis le trouble , ensuite le cha-
grin.

Hélas ! je vous croyois fidele ;
Vous ne m'aimez donc plus ? disoit le Tourtereau.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Autant en dit la Tourtelle.

Chaque jour reproche nouveau.

Par un instinct secret, ils quittent leur retraite.

Parmi quelques oiseaux, dans un bocage épais,

Et loin de la foule indiscrete,

Tous deux retrouveront la paix

Et la félicité parfaite.

Tout excès est un mal. Le monde a ses dangers ;

Le désert n'est pas moins à craindre.

L'Amour veut des plaisirs : ils sont si passagers !

Quelquefois de l'Amour on a tort de se plaindre.

Par M. Marteau.

B A L A D E.

DEPUIS le temps qu'une étoile cruelle
Retient Lycas loin de notre hameau ,
Chacun me dit : Formez chaîne nouvelle ,
Choisissez-vous un autre Pastoureau ;
Dans les ennuis que donne longue absence
Pas ne vous faut passer tous vos beaux jours.
Moi , je réponds d'un ton de doléance :
C'est vainement que tenez tels discours ,
Toujours Lycas aura la préférence :
Jamais , jamais ne changerai d'amours.

Galans Bergers qui sur votre musette
Chantez souvent le peu que j'ai d'appas,
Pour captiver la douce Timarette,
Je vous le dis, vous perdez tous vos pas.
Point n'obtiendrez ma foi ni ma tendresse;
Cœur ingénu s'explique sans détours;
Le seul Lycas me plaît & m'intéresse:
Bien changerois de rubans & d'atours,
De fleurs encor, de houlette & de tresse:
Jamais, jamais ne changerai d'amours.

Peut-être, hélas! que la rive étrangère,
Où le destin appela mon Berger,
En lui montrant plus gentille Bergère
Aura bien pu l'inviter à changer:
Grand' peur en ai; pourtant si noir présage
Vient confirmer ce danger que je cours;
Si l'on m'apprend que Lycas est volage,
J'en gémirai; mais las! mon cœur toujours
Sera fidele au serment qui l'engage:
Jamais, jamais ne changerai d'amours.

E N V O I.

Jeunes Beautés qui, par goût, par vengeance,
Au changement avez toujours recours,
Tant que voudrez prenez cette licence,
Tant que voudrez riez de ma constance,
Jamais, jamais ne changerai d'amours.

Par Mlle Coffon de la Cressonniere.

A vj

LE MARI JUSTIFIÉ. Conte.

CARTAIN homme avoit une épouse
Querelleuse autant que jalouse,
Et qui toujours dans ses accès
Lui faisoit de nouveaux procès.
Un jour, dans un rep's, d'une voix étonnée,
Tout-à-coup elle dit : Je suis empoisonnée ;
Mais de ce traitement si doux
Je n'accuse que mon époux.
L'époux présent sitôt s'écrie :
Quoi ! sans pudeur peut-on ainsi mentir !
Ah ! Messieurs ! l'on n'a qu'à l'ouvrir,
Et l'on verra la calomnie.

Par la même.

ÉPÎTRE CONTRE LA MÉDISANCE.

*A Mademoiselle * * *.*

J ne vois rien de plus aimable,
Rien que j'estime autant que vous.
Assuré d'un retour semblable,
Je brave les regards jaloux.
Ah ! qu'il vienne me contredire,
Ce monstre armé de deux cents yeux,
La Médisance que déchire
L'aspect de deux Amans heureux !

Qu'il vienne, lorsque ma Rosine,
Sensible aux vœux de son Amant,
Du prix que son cœur me destine
Me donne le présentiment !
Quand sur la bouche, où je m'égaré,
De ses propres feux animé,
Je goûte ce bonheur si rare :
Celui d'aimer & d'être aimé !
Il aura beau faire & beau dire.
De mépris payant ses chansons,
De Rosine un léger sourire
Anéantira ses poisons.

Jelui dirai : Triste réptile,
L'Amour, que tu poursuis en vain,
Se rit de ta rage imbécille.
Pour ta dent mon cœur est d'airain.
Mais la fortune a son mérite :
La beauté n'est pas un trésor ;
L'or fait un saint d'un hypocrite,
Et d'une sottise un esprit fort.

Vas ; je méprise la fortune,
Qui ne rend pas le cœur content.
L'Amour, les Grâces en font une.
L'honneur est un beau diamant.
Loin des jardins que l'art décote,
Où tout concourt à m'ennuyer,
Où la fleur, que je vois éclore,

14 MERCURE DE FRANCE.

Brille un instant sur le fumier,
Je vais chercher sous la verdure,
Dans le plus champêtre réduit,
Une fleur plus simple & plus pure,
Qui doit l'éclat qui me séduit
Aux seuls bienfaits de la nature.
Vils préjugés, vous n'êtes rien.
De la nature ami fidele,
La mode envain me les rappelle.
La bonne est de faire le bien.
Si je suis content de moi-même,
De quels traits dois-je m'alarmer?
Qui fait mieux que moi ce que j'aime,
Et la raison que j'ai d'aimer?

Ne crains donc pas la médisance,
Qui d'un cœur indigne de toi
Vaincroit peut-être la constance.
Rosine pense mieux de moi ;
Chéri de toi, digne de l'être,
Tout me répond de mon bonheur.
Je n'appréhende pas qu'un traître
Ait plus d'empire sur ton cœur ;
Mais ne pense pas de l'envie
Etouffer sitôt les serpens.
Ignorez-tu que la furie
Et se renoue & se replie
Contre les morts & les vivans?

De ton éloge qui l'offense ,
Sans doute elle mutmurera.
Victime de son impudence ,
Son aiguillon y périra.
Pour nous la vie est un mélange
De courts plaisirs , de longs tourmens.
C'est par le mépris qu'on se venge
De la satire des méchans.
Leurs blessures seront légères ,
Si contre eux nous nous unissons ,
Riant du babil des Commerces
Et du murmure des Frélons.

Par M. Girard-Raigné.

ÉPITRE A ZELMIRE.

OUI , jeune & charmante Zelmire ,
L'Amour devoit être vainqueur ;
Vous allez régner sur mon cœur :
Du vôtre il reconnoît l'empire.
Ennemi des fadeurs de l'art ,
Fuyant la gêne & la contrainte ;
Je vous ouvre ce cœur sans fard :
L'Amour ne connoît point la feinte.
D'un Argus maussade & grondeur ,
En vain la vigilance extrême

16 MERCURE DE FRANCE.

Veut s'opposer à mon ardeur ,
Zelmire , on craint peu quand on aime :
Je ris de ces graves Censeurs ,
Dont la morgue triste & sévère ,
Sur nos coutumes , sur nos mœurs ,
Répand son fiel attrabilaire.
Ils voudroient , dans les noirs accès
De leur sombre mélancolie ,
Du cœur de l'Amoureux François
Proscrire la galanterie.
Laissons là ces Héros perclus
Que la nécessité rend sages ,
De leur temps , qui n'existe plus ,
Vanter les tristes avantages.
Pour nous , profitons des momens
Que nous devons à la tendresse ;
Toujours trop tôt pour les Amans ,
Le temps nous mène à la sagesse.
Quand on est jeune , il faut jouir :
A quoi lui sert d'être si belle ,
Si toujours au Dieu du plaisir
Zelmire se montre rebelle ?
La beauté fuit comme Zéphyr :
Parcille à la brillante rose ,
Epanouie à peine éclosée ,
Un jour la voit naître & mourir.
De l'âge prévenons l'injure :
Au sein d'une volupté pure ,

Portés sur l'aile des Amours ,
Loin du faste & de l'indigence ,
Une heureuse & sage indolence
Nous promet de tranquilles jours.
Tantôt sur la molle fougere ,
Au fond d'un bosquet solitaire ,
Je prendrai le frais sous l'ormeau ;
Lorsque les Grâces ingénues ,
Viendront se peindre à demi-nues
Sous le corsage le plus beau.
Tantôt de l'élégant Ovide
J'emprunterai les doux accens ,
Et la pudeur , au front timide ,
N'osera contraindre nos sens.
Si quelquefois , dans mon caprice ,
De l'heureux Amant d'Euridice
J'exprime les brûlans transports ;
La voix touchante de Zelmire
Aussi-tôt viendra de ma lyre
Seconder les tendres accords.
Ainsi , plein d'une ardeur nouvelle ,
Toujours Amant , toujours aimé ,
Je n'irai point à chaque Belle
Porter un cœur mal enflammé.
Mon esprit , quoiqu'un peu volage ,
Jamais des Amans de notre âge
N'approuva la frivolité ;
Seule vous aurez mon hommage ,

18 MERCURE DE FRANCE.

Jeune Zelmire , à la beauté
 Peut-on faire infidélité ?
 Mais n'allez pas , d'un vain scrupule ,
 Mal à-propos vous alarmer ,
 Ni d'un préjugé ridicule
 Défendre à vos yeux de charmer.
 Pourquoi contraindre la nature ?
 De l'Amour écoutons la voix ;
 Disciple du bon Epicure ,
 Je ne connois point d'autre loix.
 Rien ne me trouble & ne m'altère :
 Ma raison voit des mêmes yeux
 Le palais du riche orgueilleux ,
 Et le chaume de la misère ;
 Je ne fatigue point les Dieux
 De la kyrielle importune
 De cent projets ambitieux ;
 Je fus toujours borner mes vœux ;
 Sans courir après la fortune ,
 Exempt de maux , je suis heureux.
 Une douce philosophie ,
 Peu de soins , beaucoup de gaîté ,
 De l'amour & de la santé ;
 Voilà ce qu'il faut pour la vie.

Par M. le Grand de Laleu.



LE VISIR & LE SOLITAIRE.

UN Roi des Indes avoit un Visir éclairé & fidèle. Sous son ministère florissoit la vertu. Le mérite le plus caché étoit étonné de se voir découvert par la récompense. L'abondance régnoit parmi les Peuples ; & tandis que du haut de son Trône le Roi son maître donnoit des loix à toute l'Asie , ses ennemis tremblans osoient à peine lever les yeux sur l'éclat qui environnoit sa couronne.

Cependant , par tous ces brillans succès , le Visir ne pouvoit fermer la bouche à l'envie ; ce monstre obscur , ennemi né de tout ce qu'il y a de grand , de la fange où il est caché , s'efforçoit de lancer son venin jusques sur les vertus du Visir , & d'en ternir la splendeur. Le Peuple aveugle , qui trop souvent joint sa voix à celle de l'envie pour opprimer le mérite des grands hommes , qu'il méconnoît jusqu'à ce qu'il en soit privé , le Peuple parloit le même langage qu'elle , sur le compte du Ministre. Entreprendoit-il une guerre juste avec tous les ménagemens possibles , on l'accusoit d'être prodigue du sang des

20 MERCURE DE FRANCE.

hommes. Trouvoit-il quelque moyen honorable de ne pas en venir à une rupture ouverte, c'étoit un lâche, qui, par une conduite honteuse, trahissoit la gloire du Prince & celle de l'Etat. S'il réussissoit dans ses entreprises, on lui reprochoit de se parer d'un faux zèle pour la personne du Souverain, & de ne travailler avec tant d'ardeur que pour lui-même. Les Courtisans le représentoient dévoré d'ambition, fier des applaudissemens du Peuple & de la faveur de la multitude, peu content d'occuper la seconde place, prêt à franchir le pas qui restoit entre lui & le Trône. Si la fortune lui manquoit malgré toutes ses prétentions, on le taxoit d'imprudence ou de mauvaise volonté. Enfin il n'étoit pas de bonne qualité du Visir que la malignité n'empoisonnât en lui donnant le nom d'un vice. Ainsi la douce lumière du soleil, qui communique à la nature la chaleur & la vie, ne fait que blesser les yeux des oiseaux de la nuit.

Fatigué de ces plaintes, qu'il trouvoit sans cesse sur son chemin, consumé du chagrin de voir que quelques droites que fussent ses intentions, l'envie trouvoit toujours un sens défavorable à leur pré-

ter, le Vainqueur se retiroit souvent à une maison de campagne qu'il avoit au milieu d'une forêt, à quelques lieues de la Capitale. Là, dans la solitude des bois, repassant avec lui-même toute sa vie depuis son entrée au ministère, il faisoit les plus amères réflexions sur son sort.

« Qu'ai-je fait pour moi-même, disoit-il, depuis qu'esclave de la fortune, je gémis attaché à cette chaîne honorable dont le poids m'accable? Pour qui ai-je prodigué mes soins, mes peines, mes travaux? pour un Peuple ingrat qui me hait, qui voudroit voir couler mon sang. Ils jouissent de leurs fortunes, de la tranquillité qui leur est assurée; ils en jouissent sans tenir compte au Ministre des soucis qu'elle lui coûte; & du sein de mes bienfaits, ils épient l'occasion de me trouver en faute & de me persécuter! Dignité fatale, qui vient de troubler le repos de ma vie! de loin tu ne présente que des roses aux yeux des mortels : hélas! on n'en sent les épines que lorsqu'on se prépare à les cueillir! »

Un jour, qu'accablé de mélancoliques réflexions il étoit entré dans la forêt plus avant qu'il n'avoit encore fait, il se trou-

22. MÉRCURE DE FRANCE.

va dans un lieu qu'il n'avoit jamais vu auparavant. Au plus épais d'un bois antique, dont l'ombre & le silence inspiroient une religieuse terreur, la pente douce d'une colline entièrement nue & dépouillée d'arbres, s'offroit à ses regards; au milieu, entre des colonnes, s'élevoient plusieurs tombeaux; les branches de quelques cyprès, voisins de ce monument, couronnoient des trophées & des armes à moitié rompues. A la vue d'un lieu si nouveau pour lui, le Visir ne put retenir sa curiosité; mais en vain il interroge toutes les pierres & tous les arbres des environs, il n'y trouva gravé que quelques noms, qu'il jugea être de ceux dont ces tombeaux renfermoient les cendres. Piqué de ne pouvoir s'assurer de ce qu'il cherchoit, il se retiroit, dans la résolution de revenir le lendemain au même endroit pour découvrir un secret qui l'intéressoit d'autant plus, qu'il lui sembloit plus caché, lorsque la vue d'un vieillard, qui avançoit vers ces mêmes lieux, l'arrêta. « Pardonnez à ma curiosité, lui dit-il, vous me paroissez habiter tant des environs : ne pourriez-vous m'informer de ce que signifient ces tombeaux, ces colonnes? ... Personne

« ne peut mieux vous en instruire que
 « moi, répondit le vieillard, & peut-
 « être le monument est-il digne d'exciter
 « votre curiosité? mais le soleil, au plus
 « haut de sa carrière, tombe à plomb
 « sur nos têtes, & les feuillages dessé-
 « chés de ce bois, ne sauroient nous
 « défendre de la chaleur. Suivez-moi à
 « une cabane que j'habite de l'autre côté
 « de la colline; vous y trouverez autant de
 « commodités qu'on en puisse trouver dans
 « la demeure d'un solitaire, & du moins
 « nous pourrons nous y entretenir à couvert
 « de la chaleur brûlante qui se fait sentir».

Plein d'impatience & de curiosité, le
Visite suivit son conducteur. Au milieu
 d'un bois sauvage, l'autre côté de la col-
 line présentait l'image du jardin le mieux
 cultivé; les arbres rompoient sous le
 poids des fruits; la terre étoit couverte
 de légumes; rien n'y manquoit de tout
 ce qui peut satisfaire agréablement les
 besoins de la nature. Le vieillard, qui
 observoit le visage de son nouvel hôte,
 sourioit à la vue de son étonnement.

« La vieille, lui dit-il, en blanchis-
 « sant mes cheveux n'a pas encore glacé
 « mon bras. Il lui reste encore assez de for-
 « ce pour me fournir ma nourriture. Tous

24 MERCURE DE FRANCE.

« ces arbres què vous voyez , je les ai
» plantés autrefois : présentement j'en
» recueille les fruits ». En parlant ainsi
ils entrèrent dans la cabane ; tout y respi-
roit la propreté ; le vieillard offrit à
son hôte un repas champêtre des fruits
de la saison. Le Visir impatient le prie ,
avant tout, de satisfaire sa curiosité. Alors
les yeux du solitaire se mouillèrent de
larmes ; il lui montra de la main le mo-
nument & lui dit :

« J'ai été père ; cinq fils faisoient le
» bonheur de ma vie : voilà ce qui m'en
» reste ; ils sont tombés à mes côtés en
» combattant pour la patrie , & m'ont
» laissé le seul à plaindre. Mes mains
» leur ont dressé ces tombeaux que vous
» voyez. Plein de ma douleur , je me
» suis retiré moi-même dans cette ca-
» bane pour y pleurer ce que j'ai perdu.
» D'abord tout me sembloit noir dans la
» nature. Je portois en moi-même la
» source de l'incertitude qui consumoit
» mes jours ; le temps a calmé l'excès de
» ma douleur ; je commence à revoir
» avec plaisir les fleurs du printemps
» naissant , à prêter l'oreille aux concerts
» des oiseaux. Cependant mes chers
» fils sont toujours présents à ma mémoire.
» Souvent ,

« Souvent, lorsque la nuit sombre couvre
 « la terre de ses voiles & ramène le cal-
 « me & le silence dans la nature, je vais
 « sur leurs tombeaux méditer les vérités
 « éternelles; mais vingt lustres qui se
 « sont écoulés sur ma tête, m'avertissent
 « que je n'ai pas bien long-temps à être
 « séparé d'eux. Déjà j'entends leur voix
 « qui m'appelle du fond de leurs tom-
 « bes, & bientôt j'irai joindre ma
 « cendre froide aux cendres de ceux que
 « j'ai tant aimés. De vingt lustres, j'en ai
 « vécu dix pour ma patrie; j'ai passé les
 « dix autres dans la méditation & dans
 « l'étude de moi même, mais non dans
 « une coupable indifférence sur ce qui
 « concerne mes concitoyens. Si l'on ne
 « me voit plus répandre mon sang pour
 « eux dans les combats, au moins je
 « m'efforce de les éclairer & de les ren-
 « dre vertueux. Sous ces arbres touffus
 « que vous voyez d'ici, je suis souvent le
 « juge des différends qui s'élèvent entre
 « les habitans de la campagne; c'est à
 « eux que je consacre les restes d'une vie
 « dont la plus florissante partie a été
 « donnée à l'Etat. J'ai vécu: d'autres vont
 « prendre ma place. Je touche au terme,
 « & je suis encore la route que m'a tracée

26 MERCURE DE FRANCE.

» la philosophie. L'astre du jour, fatigué
» de sa course, se dérobe insensiblement
» à nos yeux; à son couchant, il brille
» encore d'une lumière nouvelle, & ses
» derniers rayons ne se perdent que dans
» le sein de la nuit ».

« Heureux vieillard, s'écria le Visir
» en poussant un profond soupir, que
» votre sort est digne d'envie! le fan-
» tôme brillant de la fortune ne vous a
» donc pas entraîné dans les Cours? Vous
» n'avez pas sacrifié vos jours tranquilles
» à la vaine fumée d'une renommée trop
» souvent ennemie du mérite, & qui,
» lors même qu'elle est la récompense de
» la vertu, ne sauroit réveiller une cen-
» dre insensible? Vous ne connoissez pas
» ces palais magnifiques, où de superbes
» esclaves, chargés de chaînes d'or, s'at-
» tirent le respect & l'hommage de la
» multitude insensée, qui ne lit pas dans
» leur cœur? Hélas! vous ne connoissez
» pas non plus les soucis qui voltigent
» autour de leurs lambris dorés! du sein
» du port vous voyez sans danger les
» tempêtes qui font pâlir les malheureux
» embarqués sur cette mer orageuse! Heu-
» reux vieillard! que votre sort est digne
» d'envie! que ne puis-je être, à votre

« exemple , paisible amateur d'une sagesse
 « tranquille , me dégager des liens de
 « cette Cour brillante , que m'ont tissés
 « les soucis & les chagrins ! Entraîné par
 « le bruyant tourbillon du monde , je ne
 « puis que pousser des regrets vers la fé-
 « licité dont je m'éloigne sans cesse.
 « Vous en jouissez. D'indignes envieux
 « ne viennent pas vous troubler dans la
 « possession ! Heureux vieillard ! que votre
 « sort est digne d'envie ! . . . »

Souvent , au milieu de la cour & du
 tumulte des affaires , le Visir repassoit
 dans son esprit cette rencontre , & par
 la comparaison d'un état si tranquille , il
 trouvoit son sort encore plus malheu-
 reux. Souvent il tournoit ses pas vers la
 demeure du solitaire pour parrager au
 moins avec lui , pendant quelques mo-
 mens , une félicité dont il n'osoit espé-
 rer de jouir. Quelquefois il le voyoit sur
 un tribunal de gazon rétablir , par ses avis
 prudens , la paix & la tranquillité dans
 les familles. Il jugeoit sans passion ; la
 justice prononçoit ses arrêts. Les habitans
 de la campagne l'écoutoient avec respect
 & recueilloient comme des oracles tous
 les mots qui sortoient de sa bouche.
 « Hélas ! disoit en lui-même le Visir ,
 « qu'il est heureux d'être aimé ! »

28 MERCURE DE FRANCE.

Cependant, tandis que le Vifir n'étoit occupé que du soin & du bonheur des peuples, l'envie ne s'occupoit en secret qu'à tramer sa perte & sa ruine. Elle y parvint. La vertu n'est jamais assez en garde contre l'envie. Les Courtisans réussirent à noircir, dans l'esprit du Prince, un homme que tant de services devoient mettre à l'abri du soupçon. On refusa la justice à celui qui ne l'avoit jamais refusée à personne. Ce grand homme, le bienfaiteur de l'Etat & de son Souverain, pour prix de tant de travaux, passa du ministère dans un obscur cachot, où, privé de la lumière, abandonné à son désespoir, il eut tout le temps de faire d'amères réflexions sur l'ingratitude des hommes. Que de larmes ne lui fit pas verser alors le sort du sage qui avoit su se mettre à couvert de l'orage, ce sort si doux, si heureux, si tranquille, ce sort qui n'étoit plus pour lui!

Les ennemis de son Prince, qui avoient redouté son puissant génie, plaignirent sincèrement son malheur. Le peuple, qui ne connoît d'autre règle que celle d'un caprice aveugle & effréné, montra plus de joie à la perte de son défenseur, qu'il n'en avoit jamais témoigné dans les victoires les plus signalées.

Dans sa prospérité, le Visir, entre autres talens, avoit eu celui de connoître les hommes. Il avoit eu le bonheur de s'attacher un petit nombre d'amis fidèles qui aimoient en lui autre chose que sa place & sa puissance. Ceux-ci, luttans contre le torrent de la multitude, eurent le courage de porter jusqu'au pied du Trône la voix de l'innocence opprimée dans la personne du Visir. Ils parvinrent à la faire entendre au Souverain, malgré tous les obstacles que l'envie mettoit entre elle & lui; &, ce qui est encore plus rare, elle fut écoutée. A force de sollicitations, on obtient une audience pour celui qui avoit sauvé l'Empire.

Pour donner plus d'éclat à cette action, le Roi voulut qu'elle fût publique. Dès le matin du jour marqué, le Peuple accourt de toutes parts dans une salle du Palais où étoit dressé le Trône. Les rues qui conduisoient au Palais étoient remplies d'une multitude de tout état & de toute condition. Chacun s'empressoit pour voir juger un Ministre. Enfin le Roi paroît & monte sur le Trône au bruit des acclamations de tout le Peuple. Alors, au travers de la foule, qui s'ouvroit à peine pour le laisser passer, s'avance,

30 MERCURE DE FRANCE.

accablé du poids de ses fers , ce vieillard respectable par ses vertus & par ses malheurs. A la vue de ce grand homme qui , n'aguères , paroissoit dans un état si différent , une révolution subite se fait dans les esprits : tel est le Peuple ; le mérite n'est point la règle de ses jugemens. Tant que les hommes sont en place , il les poursuit avec opiniâtreté : tombent-ils dans l'infortune , il les chérit , il les protège. Tant que le Visir avoit gouverné l'Empire avec un pouvoir absolu , on n'avoit vu en lui que des vices. Il étoit malheureux , on n'y voyoit plus que des vertus. « A cet heure , disoit l'un , il » donnoit audience au pauvre , il soula- » geoit la misère de l'indigent , il mettoit » l'opprimé à couvert de la violence de » ses persécuteurs ». L'autre montrait , en pleurant , ses enfans , & disoit à ses Concitoyens que c'étoit au Visir qu'il devoit leur vie & la sienne. Déjà les larmes couloient de tous les yeux ; chacun Jétestoit une persécution dont lui-même avoit été complice. Le Roi lui-même descend de son siège & court le décharger du poids de ses fers ; chacun l'exhorte , le presse de se justifier ; sa justification n'étoit pas longue : ses services parloient

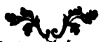
pour lui. Chacun est étonné d'avoir pu être trompé; chacun veut se venger sur les envieux de la honte de son ingratitude. Du milieu de cette multitude assemblée s'élève une voix, & cette voix demande le supplice des accusateurs. Le Roi lui-même verse des larmes; il embrasse son Ministre; il remet entre ses mains le destin de ses ennemis. Le Visir n'use du pouvoir qui lui a été donné que pour leur pardonner, & les renvoie couverts de honte & de confusion, cachés dans l'obscurité leur désespoir & leur ignominie. Tous applaudissent à son action. Le Roi, le Peuple le conjurent, le pressent de reprendre le gouvernement. Il se jette aux genoux du Prince: « Sire, » lui dit-il, les rênes de l'Etat ne sauroient être bien dans des mains qui ont pu être soupçonnées; l'envie prendroit de là sujet de se déchaîner contre moi. Peut-être, car qui ne fait ce que peuvent les Courtisans sur les bons Princes! peut-être vous-même écouteriez-vous sa voix; & les Citoyens, qui me pressent de rentrer dans le ministère, seroient les premiers à me précipiter. Permettez-moi, Sire, de prévenir ce malheur. Si Votre Majesté veut

32 MERCURE DE FRANCE.

» bien avoir égard aux travaux dans les-
 » quels j'ai passé la plus grande partie de
 » ma vie , accordez moi ce peu de jours
 » qui me reste d'une vie consacrée à votre
 » service. Mon sang glacé ne porte plus
 » dans mes veines cette ardeur nécessaire
 » pour gouverner un Empire, & m'avertit
 » de ne pas rendre ma vieillesse à charge
 » à l'Etat. Un autre que moi fera , sous
 » vos auspices , le bonheur des Peuples
 » de l'Inde : pour moi , permettez que
 » je me repose au bout de ma carrière ».

Ses prières étoient trop pressantes pour
 être refusées. Le Roi lui accorda avec
 peine la permission de quitter la Cour ;
 & en partant , il emporta avec lui tous
 les cœurs de ses Concitoyens.

Il divisa tout son bien en deux parties ;
 il employa l'une à des fondations utiles à
 l'humanité , & se servit de l'autre pour
 reconnoître l'attachement de ceux qui ne
 l'avoient pas abandonné dans son désastre.
 Ainsi , après avoir satisfait à sa reconnois-
 sance & pourvu au bonheur de sa patrie
 dans les siècles futurs , il alla demander à
 son ami une place dans la cabane.



LE FINANCIER & LE PEINTRE.

UN riche financier, qui pensoit que l'argent
 Au-delà payoit le talent,

Demande à C * * * un tableau de bataille ;

Somme de cent louis est le prix convenu.

Tableau fini, livré, revu :

Je n'en ai pas un qui le vaille ;

Dit le fils de Plutus ; toutefois cent louis,

C'est beaucoup ; quatre-vingts est un honnête prix.

Le Peintre à ce propos, sans le moindre reproche ,

Tire tranquillement son couteau de sa poche,

« Chacun le sien, c'est justice, je croi :

« Or pour les vingt louis, Monsieur, qui me font
 » faute,

» Décidez-vous & montrez-moi

» Répondit-il, où vous plaît que j'en ôte ».

Par M. Guichard.

LES MULETS & LES VOLEURS.

Fable tirée de Phèdre.

Deux Mulets, l'un chargé d'argent,
 Et l'autre d'orge seulement,

Bv

14 MERCURE DE FRANCE.

Faisoient ensemble un assez long voyage.
L'animal au riche bagage,
Par sottise, par vanité,
Levoit la tête, & dans le voisinage,
De son cot sans cesse agité,
Retentissoit l'imprudente sonnette;
Derrière lui son camarade alloit
Sans fracas, humblement, comme un pauvre
Mulet.

A l'instant des Voleurs sortent de leur retraite :
Le porteur de l'argent fut bientôt détrouffé;
Pour comble, au fort de la bataille,
Certain fer dans le flanc lui fit profonde entaille :
Il en gémit. Moi, loin d'être offensé
Du mépris de cette canaille,
Moi, je m'en réjouis, dit le Mulet laissé,
J'ai tout mon orge & ne suis point blessé.

Vive l'état obscur, jamais il ne nous jette
Dans les périls auxquels l'opulence est sujette.

Par le même.

ANTIGONUS & LES TROIS PEINTRES.

Anecdote.

ANTIGONUS, illustre Roi d'Asie,
Privé d'un œil au déclin de ses ans,

Eut d'être peint un jour la fantaisie,
Et fit venir trois Peintres excellens.

Polignotte, l'un d'eux, affrontant sa colère,
Exprima l'œil poché du pinceau le plus dur :
Cet Artiste obstiné dans sa touche sévère,
Sous les traits ressentis d'un vieux atrabilaire,
Osa même du Roi marquer l'âge futur.

L'image étoit cruellement fidelle :

Pareil affront rend les gens furieux ;
Une vieille coquette en perdrait la cervelle.
Tel qui veut son portrait est Narcisse à ses yeux ;
Qu'on juge si le Roi trouva l'image belle.

Scopa, le second peintre, au brillant coloris,
Unissant la fraîcheur, les grâces, la mollesse,

Fit le Monarque aussi beau qu'Adonis,
Tel qu'ayant de beaux yeux il fut dans la jeunesse.

Scopa croyoit, par son art imposteur,
Du Prince & des Sujets enlever le suffrage.

Dioclès se montra plus modeste & plus sage ;

Abjurant les égards du fade adulateur,

Et le style bourru du sombre Polignotte,

Pour éviter & l'une & l'autre faute,

Nager entre deux eaux lui sembla le meilleur.

Sur les défauts du Prince il étendit son voile,

Le peignit de profil, l'œil poché dans la toile.

Les portraits achevés on les présente au Roi.

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Celui de Polignotte étoit mis à la tête.
 Se voyant aussi laid, le Roi pâlit d'effroi :
 Il bannit à jamais le Peintre malhonnête,
 Pour avoir de son art trop bien suivi la loi.
 Polignotte, martyr de sa regle importune,
 Manqua descendre aux bords d'où l'on ne revient
 plus,

Tant la Cour haïssoit les crayons ingénus.
 L'austère vérité rarement fait fortune.
 Le tableau de Scopa charmoit Antigonus.
 Des membres arrondis admirant la souplesse,
 Comme enivré d'un songe séducteur,
 Il crut jouir deux fois de la jeunesse :
 Mais rougissant enfin de sa foiblesse,
 Il ne voit dans Scopa qu'un vil adulateur.
 « Je fais trop, lui dit-il, combien la flatterie,
 » Plus qu'autre part, à la Cour est chérie ;
 » Mais par malheur je n'y mets aucun prix.
 » Porte ailleurs ton encens & ton effronterie »
 Scopa, si mal payé, s'évada bien surpris.

Dioclès, à son tour, expose sa peinture :
 Son dessein de profil est jugé merveilleux.
 Le sage Peintre est loué sans mesure
 De s'être contenté d'un champ moins glorieux,
 Pour ménager le Roi sans flatter sa figure.
 » D'Antigonus acquérant la faveur,
 Dioclès est comblé de bienfaits & de gloire :

Il a su, dit le Roi, mériter la victoire.
Le parti mitoyen fut toujours le meilleur.

Par M. Flandy.

AUGUSTE & LE POÈTE.

Anecdote.

CERTAIN Poète offroit tous les matins
De méchans vers à l'Empereur Auguste :
Mais assailli de chef-d'œuvres latins,
Aspirant même aux hommages divins,
Tout foible encens lui paroissoit injuste.
Le don cruel, qui dura plus d'un an,
Pour l'Empereur devint un long martyre.
Du sort bizarre admirez l'ascendant :
Tel qui du Monde avoit conquis l'Empire,
Dans un Poète éprouvoit un Tyran,
Qu'envain la force auroit voulu réduire.

César lui-même, élève d'Apollon,
Voulant braver une Muse vulgaire,
Dont il creusait le zèle mercénaire,
Crut une fois le mettre à la raison.
Il lui riposte une vive épigramme.
Notre Poète, endurci dans son ame,

38 MERCURE DE FRANCE.

Surpris du trait & non-déconcerté,
Goûta la pièce, en admira le style,
Trouva le vers & sonore & facile;
Du tout heureux il étoit enchanté.
« César, dit-il, je n'ai qu'un foible hommage
» A vous offrir pour prix de votre ouvrage;
» Mais faites grâce à ma témérité ».
Et tout-à-coup donnant sa bourse au Prince :
« Pardon, dit-il, favori d'Apollon ;
» Bourse d'Auteur est un présent bien mince ;
» Telle qu'elle est, agréez-en le don ».
Les Courtisans de rire à l'unisson.
César étoit généreux, magnanime ;
Du trait d'esprit il rit tout le premier,
Dix mille francs qu'en reçut l'Anonyme,
Vous l'avouerez, Partisans de la rime,
Valoient bien mieux qu'un stérile laurier.

Par le même.

LE SAVANT & L'ARAIGNÉE.

Apologue.

» **A** ce triste métier, comment peux-tu te plaire ?
» Quoi ! dans tes filets même esclave volontaire,
» Faire & défaire tour-à-tour »

« Un tissu qui , souvent , ne dure pas un jour ?

» Pourquoi de ta propre substance

» Dresser , avec tant de constance ,

« Les fils où doit périr un insecte imprudent ? »

Ainsi parloit certain Savant

A l'industrielle Araignée.

Je suis par la Nature au travail destinée ,

Répartit Aracné ; j'obéis à ta voix :

Du seul instinct je suis les loix ;

Je conviens qu'à filer sans cesse-je m'épuise ,

Mais c'est pour retrouver un aliment nouveau ;

Et toi , beau raisonneur , reconnois ta sottise ;

A quoi bon , réponds-moi , te creuser le cerveau

Pour un instant de renommée ?

Tes veilles rarement soulagent tes besoins ;

Que te revient-il de tes soins ?

Hélas ! le plus souvent une vaine fumée.

*Par M. Houlhier de Saint-Remy ,
de Sezanne.*

ÉPIGRAMME sur un Traître.

Du la plus noire trahison
Aristide envers moi coupable ,
Pour surcroît , d'injures m'accable ,

40 MERCURE DE FRANCE.

Et pense encor avoir raison.
Loin qu'un léger remords le trouble ,
Sans cesse il jure sur sa foi
Qu'il a bien plus d'âme que moi ;
Je le crois. . . le monstre l'a double.

Par le même.

LA SINGULARITÉ.

Conte.

COMMENT, disoit-on à Céphise ,
Osez-vous faire la sottise
De prendre Damis pour époux ?
Un original des plus foux ,
Du plus singulier caractère
Qui dès long-temps eut existé :
Oh ! dit-elle , c'est que j'espère
Qu'il sera bon mari. . . par singularité.

Par le même.



DIALOGUE

Entre FRANÇOIS PREMIER &
CHARLEQUINT.

CHARLEQUINT.

QUEL EST le livre que vous lisez là si attentivement ?

FRANÇOIS I^{er}.

C'est l'Esprit des Loix : l'Auteur de cet Ouvrage ne flatte point ses Maîtres, mais il les instruit ; si nous avions suivi, vous & moi, ses maximes, nous n'aurions pas eu tant d'ardeur pour la guerre ; & au lieu de nous battre comme des furioux pour gouverner des Peuples qui ne vouloient point de nous, nous nous serions appliqués à rendre heureux ceux que la Providence avoit confiés à nos soins.

CHARLEQUINT.

Voilà une belle morale, en vérité ! Il paroît que votre Auteur est du sentiment de ce fou d'Abbé qui vouloit, à ce qu'on dit, établir une paix universelle.

F R A N Ç O I S I^{er}.

Cet Abbé dont vous parlez, étoit un bon Citoyen : mais l'Auteur de l'Esprit des Loix étoit un vrai Philosophe.

C H A R L E Q U I N T.

Vous en êtes pourtant là sur un article qui n'est guère philosophique : « la vé-
» nalité des charges, dit-il, est bonne
» dans une Monarchie ». Assurément il est le premier Philosophe qui ait avancé un pareil paradoxe. Au reste, vous lui devez des remercimens, il a fait votre apologie : car c'est vous qui, pour subvenir à vos dépenses énormes, mîtes à l'enchère le droit de rendre la justice.

F R A N Ç O I S I^{er}.

Il en est de ce que je fis alors comme de la plupart des bonnes institutions : le hasard y donne la naissance, & on n'en reconnoît l'utilité que lorsque le temps les a fortifiées. Quand j'introduisis la vénalité des charges, je n'envisageai qu'un secours présent ; j'ai reconnu depuis que mon établissement avoit d'autres

avantages ; c'est ainsi que la Providence fait mettre à profit, pour le bien général, les passions & les vices des particuliers, & que celui qui n'avoit agi que pour son intérêt personnel est souvent étonné d'avoir travaillé pour la postérité.

CHARLEQUINT.

Je ne vois pas trop quel bien a produit votre établissement ; & il me semble qu'il choque entièrement la raison. Quoi ! parce qu'un ignorant aura hérité de cent mille francs de son père, il aura droit de s'asseoir dans le Tribunal de la Justice, & de décider en Despote de la vie & de la fortune de ses Concitoyens ? Cela ne me paroît pas naturel.

FRANÇOIS 1^{er}.

Non, sans doute, si vous considérez chaque Juge en particulier ; mais il faut voir le Corps judiciaire d'abord en lui-même, & ensuite dans son rapport avec le reste de l'Etat : c'est ainsi qu'on en doit user à l'égard des établissemens politiques. Il ne faut point les envisager séparément & détachés du corps général de la constitution : il faut examiner la conf-

44 MERCURE DE FRANCE.

titution entière, & l'enchaînement des institutions diverses. D'abord il est certain que dans les Corps de Magistrature, vu leur dignité & leurs prérogatives, vu même le prix des charges, il se trouvera un grand nombre de personnes distinguées qui seront, par leur naissance & par leurs richesses, au-dessus de la séduction & de la corruption; les charges devenant, pour ainsi dire, un bien propre à certaines familles, les esprits s'y tourneront alors uniquement à l'étude des loix, & elles deviendront des pépinières d'excellens Magistrats; c'est ce que l'expérience a prouvé: enfin on ne peut créer des Magistrats que de trois façons, ou par le choix du Roi, ou par celui du Peuple, ou en procédant par la voix du hasard. On s'en rapporteroit, avec raison, au choix du Roi, s'il pouvoit tout voir par lui-même, & s'il n'étoit pas environné de gens qui peuvent être intéressés à le tromper; mais le plus souvent celui qu'il auroit choisi pour rendre la justice en son nom, ne seroit que la créature d'un Ministre ambitieux, ou un vil esclave de la faveur. On doit encore moins s'en rapporter au choix du Peuple, parce que, dans une Monarchie, le dé-

pôt de l'autorité étant entre les mains du Souverain, c'est à lui-seul que la distribution des emplois doit appartenir. Il ne reste donc plus que la voie du hasard, dont se sont servis plusieurs anciens Peuples, chez lesquels le sort des deus décidoit des divers emplois; & en rendant les charges vénales, j'ai introduit une méthode plus favorable à l'émulation & plus encourageante pour le commerce. Avant moi, un honneur, souvent bizarre étoit le seul mobile des actions des François: par une nouvelle institution, j'ai ajouté un nouveau ressort à la machine du gouvernement; c'est l'amour des richesses qui sont devenues une source de distinctions.

C H A R L E Q U I N T.

Il paroît que depuis votre mort vous avez pris de grandes idées sur la politique.

F R A N Ç O I S I^{er}.

C'est que j'ai réfléchi davantage. Lorsque je régnois, j'étois, comme la plupart des Grands, entraîné par mes passions & ébloui par un vain fantôme de gloire; je

46 MERCURE DE FRANCE.

ne croyois pas qu'un Roi pût être grand sans gagner de batailles ; & c'est cette fautive idée qui m'a précipité moi & mon Royaume dans une infinité de malheurs que j'aurois évités si j'avois été plus sage.

CHARLEQUINT.

Je ne suis pas étonné que vous déclamiez si fort contre la guerre, elle vous a été rarement heureuse.

FRANÇOIS I^{er}.

Cela est vrai : mais elle m'a toujours été plus glorieuse qu'à vous ; je n'ai été vaincu que parce que je n'ai jamais daigné employer contre vous les mêmes artifices dont vous vous êtes servi contre moi.

CHARLEQUINT.

Il y a des occasions où tant de délicatesse est hors de saison ; si j'avois été si scrupuleux , j'aurois fort bien pu manquer l'Empire , & je n'aurois pas soumis tant de Peuples à mon pouvoir.

FRANÇOIS I^{er}.

Vous n'auriez pas eu tant d'esclaves,

JUILLET. 1775. 47

mais vous auriez eu plus de véritables sujets : pour moi, mon but n'a jamais été d'affervir les autres hommes; l'amour de mon Peuple de France m'étoit plus précieux que l'adoration & la crainte servile de tous les Peuples de l'Europe, & je me glorifiois du titre de premier Gentilhomme de mon Royaume.

CHARLEQUINT.

Ce titre là peut être fort beau : mais je vous avoue franchement qu'il n'auroit pas contenté mon ambition.

FRANÇOIS 1^{er}.

Je le crois bien, vous n'étiez pas Roi de France.

CHARLEQUINT.

En vérité, vous n'avez point changé, & vous avez conservé toutes les idées dont vous étiez si fort entêté pendant votre vie : c'étoit un je ne fais quel point d'honneur qui vous conduisoit & qui étoit l'ame de toutes vos entreprises, & vous vous consoliez de la perte de tout le reste pourvu que vous eussiez conservé

48 MERCURE DE FRANCE.

cette chimère, qui n'existoit que dans votre imagination.

F R A N Ç O I S I^{er}.

N'en raillez point. Si cet honneur mal entendu m'a fait perdre la bataille de Pavie, il a conservé pendant plusieurs siècles la Monarchie Françoisé dans toute son intégrité, & c'est le plus sûr gardien de la liberté des Peuples. La vertu est aisée à séduire; les passions & les préjugés luttent sans cesse contre elle; l'ignorance peut l'égarer, l'intérêt peut la corrompre, la crainte peut l'abattre; l'honneur au contraire est inflexible par sa nature: son empire est fondé sur la vertu, & affermi par les passions & les préjugés même qui la détruisent. Il ne plie point sous les menaces d'un Tyran, parce que son plus beau triomphe consiste dans son intrépidité, & ses moindres caprices suffisent pour arrêter le cours rapide du despotisme, à qui la vertu humiliée n'auroit opposé qu'une foible digue; enfin c'est, selon moi, le ressort politique le plus convenable en même temps & à la dignité & à la foiblesse de l'espèce humaine. Voilà pourquoi je préfère à tous les Gouvernemens la Monarchie, dont l'honneur est

est le ressort, & à toutes les Monarchies, la Françoisé, dans laquelle l'honneur règne avec le plus d'empire.

CHARLEQUINT.

Moi, je crois que le meilleur Gouvernement est celui qui est le mieux dirigé.

FRANÇOIS 1^{er}.

Vous avez raison, & c'est ce qui prouve la supériorité du Gouvernement François sur tous les autres : car c'est celui qu'il est le plus aisé de bien conduire ; le Monarque n'a qu'à flatter l'honneur des Citoyens & se prêter à leur amour, pour être sûr de leur obéissance & de leur bonheur. La jeunesse même du Prince ne nuit point à la sûreté de l'Etat, avantage précieux que n'ont point tous les autres Gouvernemens. Figurez-vous un jeune homme à la tête des affaires dans une République, ou placé sur un Trône despotique ; vous verrez tout en confusion, l'Etat sans crédit au-dehors, sans tranquillité au dedans, un Peuple dans la défiance & toujours prêt à se soulever, des Ministres ambitieux, se jouant

I. Vol.

C

également de l'inexpérience de leur Maître & de l'inquiétude des Peuples, & ne travaillant qu'à leur propre agrandissement. Figurez-vous au contraire un jeune Prince sur le Trône de la France : vous serez enchanté de l'union du Peuple & du Monarque ; l'amour, si naturel aux François pour leurs Maîtres, s'accroîtra encore & sera mêlé de cet intérêt touchant qu'inspire la jeunesse ; le Roi, de son côté, prévenu par les témoignages de leur affection apprendra de bonne heure combien il est doux d'être aimé ; son cœur s'ouvrira aux impressions du sentiment le plus tendre, & plein de l'effusion de la joie publique, il sera fermé aux mensonges fades & empoisonnés de la flatterie. Si vous voulez achever le tableau d'un Gouvernement délicieux, donnez à ce jeune Roi pour épouse une Princesse du même âge, qui réunisse aux grâces de la figure, aux agrémens de l'esprit, à la bonté du cœur, la dignité d'une naissance auguste, vous complerez par-là l'ivresse du Peuple, la satisfaction du Roi, & vous assurerez le bonheur de tous ; Médiatrice aimable, placée entre le Maître & les Sujets, elle ménagera aux derniers de nouveaux bienfaits &

JUILLET. 1775. 51
reportera au premier de nouveaux tributs
d'amour & de reconnoissance.

CHARLEQUINT.

Vous peignez d'après nature, & je reconnois aisément vos modèles.

FRANÇOIS I^{er}.

Cela n'est pas difficile, ils sont pris dans ma famille & dans la vôtre.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est le *Vent* du Nord ou de Bise ; celui de la seconde est *Petit-Maître* ; celui de la troisième est *Aiguille à coudre* ; celui de la quatrième est *Vergette*. Le mot du premier Logogryphe est *Fourmi*, où se trouvent *four* & *mi* ; celui du second est *Hiver*, où l'on trouve *hier* ; celui du troisième est *Prune*, où l'on trouve *nue*, *peur*, *un*, *une*, *re*, *rue*, *pure* & *urne*.



C ij

É N I G M E.

Je suis un être si borné
Qu'en plus d'un sens , plus d'une affaire ,
Jamais de moi l'on n'a tiré
Autre chose que de l'eau claire.
Enfans de Bacchus , sur ce point
Vous auriez sujet de vous plaindre ,
Si , dans le plus pressant besoin ,
La soif n'avoit pu vous contraindre
A me préférer au bon coin.
De mes pareils la terre abonde :
On les devine au premier mot ;
Leur nom , si connu dans le monde ,
N'est que l'épithète d'un sor ,
Et s'applique à fille un peu ronde
Qui vient de briser son sabot. . .
Mais , tout ainsi qu'une Pêruche ,
Caquetant ici sans raison ,
Je crois que pour dire mon nom ,
Je serois encor assez cruche.

Par M. Sarrauton.



A U T R E.

LECTEUR, je porte un cœur humain.
Je suis du sexe féminin
Et la plus soumise à mon Maître,
Et la plus fidelle, peut-être;
C'est mon caractère en deux mots.
Je m'associe à tes travaux;
A ton profit je pille, je ravage;
L'aspect d'une arme excite mon courage;
Tu pars, je précède à grands pas;
Je fais ma ronde, & puis tout bas,
Sans envier une éclatante gloire,
Je te ménage la victoire.
Ma sœur, au rang des Dieux,
Tous les jours brille dans les cieux;
Et moi, victime d'un caprice,
On me traite avec injustice:
De pain & d'eau c'est peu de me nourrir,
Apporte-moi des fers, tu me verras fléchir.

Par M. . . . du Berri.

A U T R E.

ETRE physique, être invisible,
Être pourtant toujours sensible;

C iiij

54 MERCURE DE FRANCE.

Je suis en mille endroits sans toi ,
Tu n'es pas un moment sans moi.

Par le même :

A U T R E.

A PARIS nous sommes deux sœurs,
Sans cesse en jalousie & rivales altières ;
Nous avons des attraits pour charmer tous les
cœurs :

Mais, comme les beautés, nous sommes journa-
lières.

Les uns de la cadette aiment fort l'enjouement ,
Les autres tiennent pour l'ainée ,
Et dans son humeur variée

Trouvent plus de plaisir & de contentement ;
Elle a je ne sais quoi de touchant & de tendre ;
Quand elle est triste même ils aiment sa langueur,
Qui leur fait préférer la plus vieille à la sœur ,
Ce que de la plus jeune ils ne pourroient attendre.
Encor que nous plaisions à ces sortes de gens ,
Nous ne sommes pourtant que deux filles publi-
ques ,

Dont le premier venu jouit pour de l'argent ;
Enfin chacun a ses pratiques

Par M. J. Rue. . . l'ainé.



L O G O G R Y P H E

J'HABITE la campagne, on me trouve à Paris ;
J'inspire la pitié, très-souvent le mépris ;
Lourd, gauche, mal bâti, d'une pauvre enco-
lure ;
Pour le dire en deux mots, mon nom est une in-
jure.

Ce portrait, cher Lecteur, peut te sembler hideux ,
Il renferme pourtant le plus charmant des Dieux ;
Le plus beau des métaux ; l'action criminelle ;
Ce qui nous plonge tous dans la nuit éternelle ;
Un vilain quadrupede ; un Patriarche ancien ;
Tout ce qui n'est pas dur ; tout ce qui n'est pas
bien ;

Ce qui sert à polir un grand nombre d'ouvrages ;
Deux notes de musique & trois saints personnages ;
Ce qu'en sortant du nid on voit prendre à l'oiseau ;
Une piece de bois fort utile au vaisseau ;
Un Poëte françois ; un fleuve en Tartarie ;
Un autre très-voisin de France & d'Italie ;
En Suisse, un lieu connu, fatal aux Bourguignons ;
Un vent, un Evêché, un vuide, deux pronoms ;
Ce qui dans certain temps met les cerfs en furie,
Bon soir, mon cher-Lecteur, exerce ton génie.

Par M. Hubert.

C iv

A U T R E.

CHEZ nos Aïeux, presque toujours,
J'occupois le sommet des plus hautes montagnes,
Et là j'étois d'un grand secours.
Plus souvent aujourd'hui j'habite les campagnes,
Où je figure noblement ;
Et j'en fais à coup sur le plus riche ornement.
Examine mon tout, & fais-en deux parties.
L'une est un animal très-subtil & gourmand,
Réjouissant par ses folies,
De deux maintien, maître en minauderies,
Traître sur tout. L'autre est un élément.

Par M. Vincent, Curé de Quincey.

A U T R E.

GRANDS & petits en France
Tout m'adore & m'encense :
Je suis le Dieu de tous ;
De la multitude des fous,
J'excepte pourtant quelques sages
Qui me refusent leurs hommages.

Par malheur le nombre est petit
 De ceux que la force d'esprit
 Sait garantir de mes prestiges,
 Et qui rejettent mes prodiges.
 En moi, Lecteur, tu trouveras,
 Lorsqu'un peu tu combineras,
 Le nom d'un Saint, d'un Bourg & celui d'une Ville,
 Mais je vais être à deviner facile
 Quand je te dirai qu'en mon sein
 Je renferme le mot latin
 Qui précisément signifie
 Ce dont l'aveugle est privé dans la vie.
 Je puis encor certain Juge fournir ;
 Article & participe :
 Mais il faut s'y renir ;
 Car , à plus exiger , on casseroit sa pipe.

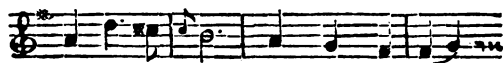
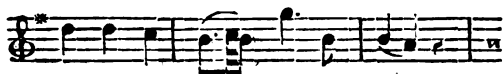
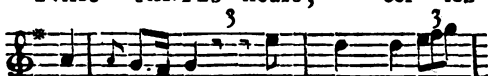
Par M. de L. G.

A U T R E.

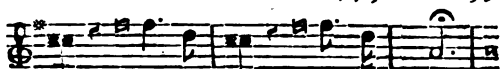
Je passe sur dix pieds une bien triste vie.
 Coupez-m'en trois , cher Lecteur , je vous prie,
 Je n'aurai plus le mal que je porte en tous lieux
 Par ce moyen vous me rendrez heureux.

Par M. Bouvet , à Gisors.

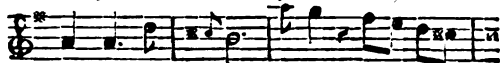
Cv

*Air de Cephale & Procris *.**Andante.*

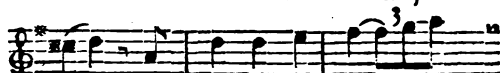
** Paroles de M. Marmontel ; musique de M. Grétry.*



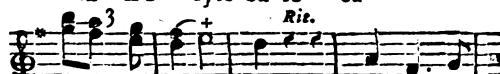
vous , tai- sez- vous , tai- sez- vous :



Vous re-ve- lez aux Dieux ja-



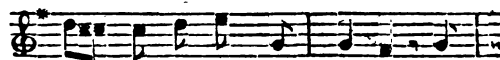
loux L'a- fyle où se ca-



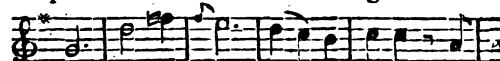
che l'Au- ro- re. Mais à ma



voix , loin d'o- bé- ir , Tout s'em-



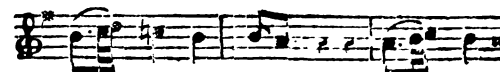
pref- se à me rendre homma- ge : Ces



fleurs , ces par- fums , ce ra- mage , Tout



semble vou- loir me tra- hir.



Naïf- san- tes fleurs , cel- fez

Cv)

60 MERCURE DE FRANCE.



d'é- clo- re ; Oi- seaux in-dif-



crets, in dif- crets, tai- sez - vous :



Pour char- mer l'ob- jet que j'a-



do- re, Gar- dez vos ac- cens ,



vos ac- cens, vos ac- cens les plus



doux, vos ac- cens les plus doux ,



vos ac- cens les plus doux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lorezzo, Anecdote Sicilienne ; in-8°. avec figure, par M. d'Arnaud. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française.

CETTE Anecdote est la troisième du Tome III^e des Epreuves du Sentiment que M. d'Arnaud publie successivement. *Lubman & Rosalie*, deux autres anecdotes actuellement sous presse, complèteront ce troisième volume. Celle que nous venons d'annoncer présente des images tendres & naïves d'un amour vertueux, & du bonheur que procure la simplicité de la vie pastorale & champêtre. Lorezzo, né dans un rang distingué, goûta néanmoins ce bonheur & en conserva le souvenir toute sa vie. Ce jeune homme avoit pour père & mère un Prince & une Princesse de Sicile. Il étoit le fruit d'un amour qui n'avoit point encore été consacré par la Religion & l'aveu des Loix. L'hymen étant venu sceller cette ardeur, il fallut alors rougir de cet infortuné. La

62 MERCURE DE FRANCE.

honte , qui a tant d'empire sur le sexe , étouffa la voix du sang. La Princesse arracha son fils de ses bras & le confia , sous le nom de *Lorezzo*, aux soins d'un homme de la campagne , dont l'honnêteté & la discrétion étoient connus. Serano , c'est le nom de cet homme , ignoroit la naissance & les parens de cet enfant désavoué par ses père & mère. Il prit néanmoins un soin particulier de son éducation , & partagea son affection entre cet enfant & une fille que lui avoit laissée une épouse tendrement aimée , & morte peu d'années après son mariage. Trépani , anciennement Drépanum , étoit le séjour de cette vertueuse famille. Lorezzo nous est ici représenté à l'âge de dix-huit ans.

« Il avoit la taille noble & élégante ; la
 » vivacité de son pays n'empêchoit point
 » qu'un certain air d'attendrissement ne
 » respirât sur son visage ; tout excitoit
 » en lui un intérêt qu'augmentoient encore les agrémens de sa conversation.
 » A l'égard de Nina , elle l'auroit disputé , pour les attraits , à la Déesse (*Vénus Erycine*) qu'on adoroit autrefois en ces lieux : les filles d'alentour l'avoient surnommée la *Rose* , tant elle avoit de fraîcheur & d'éclat. Les Siciliennes

» tiennent beaucoup de la beauté grec-
» que, & Nina en étoit un modèle ac-
» compli : de grands yeux noirs pleins
» d'un feu éblouissant, & réunissant à
» cette flamme la langueur si touchante
» de la volupté, une peau d'albâtre, le
» profil d'une régularité exacte, les con-
» tours arrondis, tous les traits dans cette
» juste proportion que recherche si avi-
» demment les Peintres & les Statuaires,
» l'âge de quinze ans, le charme enfin
» de la belle fleur naissante, dont on lui
» avoit donné le surnom, la rose même :
» il n'y a point d'autre image qui puisse
» nous la représenter ; telle étoit cette
» jeune enchanteresse. Ces deux aimables
» créatures joignoient les perfections de
» l'ame à celles de l'extérieur. Ils s'ai-
» moient tendrement ». Le frère n'étoit
occupé que de plaire à celle qu'il regar-
doit comme sa sœur ; & la sœur, à son
tour, ne voyoit rien qui pût l'attacher
autant que son frère. Ces aimables enfans
s'étudioient, par leurs innocentes cares-
ses, à consoler Serano, leur père com-
mun, des approches de la vieillesse. Ce
vieillard, habitant autrefois de la Ville,
avoit été obligé, par des événemens sin-
guliers, d'embrasser l'état de cultivateur,

64 MERCURE DE FRANCE.

& tous les jours il en rendoit grâces au ciel ; il avouoit à ses amis qu'il n'avoit commencé de vivre que du moment qu'il étoit venu fixer sa demeure à la campagne. « Tous les hommes , disoit - il ,
» étoient nés pour se vouer à l'agriculture ; ce sont les passions & leurs défordres , les vues sordides de l'intérêt
» qui ont élevé les Villes , qui ont créé cette inégalité bizarre des conditions ,
» ces besoins factices , qui font de la vie un tourment continuel , ces plaisirs
» sitôt suivis de la satiété & de l'envie. Quelle satisfaction bien plus douce ,
» bien plus vraie pour une ame sensible , de voir la terre se couronner sous les
» mains de la nature de ses riches présents ! Quelle sensation voluptueuse
» approche du bonheur de pouvoir saisir l'aurore d'un beau jour , de respirer les
» diverses odeurs d'une campagne parfumée , de s'abandonner à cette délicieuse
» mélancolie dont l'ame aime à se pénétrer , de s'enfoncer dans une forêt antique , de suivre , en quelque sorte , de
» l'œil , cet astre majestueux qui semble , du milieu d'une mer vacillante de lumière , s'élever sur un char de flamme ,
» monter au plus haut des airs , & se

» précipiter dans des flots amoncelés d'or,
 » de pourpre & d'azur ! Qu'un spectacle
 » si intéressant nous conduit à de profon-
 » des & touchantes réflexions ! Alors les
 » yeux enhardis cherchent à percer dans
 » le ciel ; on en bénit l'Auteur ; & nos
 » regards , rabaisés sur la terre , deman-
 » dent encore l'image de cet Être de
 » bienfaisance ; & qui le représente mieux
 » à notre vue bornée , si ce n'est la vertu ?
 » Elle se plaît dans la solitude , dans la
 » simplicité ingénue des champs » C'est
 ainsi que cet homme respectable encou-
 rageoit Lorezzo & Nina à profiter des
 préceptes sans faste d'une éducation rai-
 sonnée ; il savoit répandre le charme du
 sentiment sur l'austérité & la sécheresse
 des leçons. Le jeune homme chérissoit le
 vieillard ; tout en lui l'attachoit ; quel-
 quefois il le surprenoit le regardant atten-
 tivement ; ensuite Serano sembloit avec
 peine l'appeler son fils ; d'autrefois il lui
 témoignoit plus d'égards qu'à Nina ; alors
 Lorezzo s'affligeoit : « Mon père , ma
 » chère Nina n'est-elle pas votre enfant
 » comme moi ? Ah ! qu'elle soit l'objet
 » seul de vos complaisances ! je n'en serai
 » point jaloux , non , je n'en serai point
 » jaloux : ma sœur est faite pour com-

66 MERCURE DE FRANCE.

» mander après vous dans la maison ;
» j'aimerai tant à la servir ! je n'aspire
» qu'à la soulager dans nos travaux ; elle
» m'est si chère , cette aimable sœur ! »
Serano souvent ouvroit la bouche pour
lui répondre , & tout-à-coup il s'arrêtoit ,
& se contentoit d'embrasser le jeune
homme avec attendrissement. Lorezzo ,
dans les fêtes , disputoit le prix du chant
avec les bergers voisins , & Nina étoit
toujours l'objet de ces espèces de combats
lyriques. Le prix consistoit en une hou-
lette ou une pannetière. Lorsque son
frère le remportoit , la jeune personne ne
manquoit pas d'y attacher un ruban de
son choix ; le vainqueur recevoit cette
faveur avec des transports si vifs , qu'on
auroit pu soupçonner son attachement ;
mais l'innocence la plus pure l'inspiroit , &
une ame incapable de crime se livre sans
réserve à son effusion. Lorezzo étoit tel-
lement entraîné par cette tendresse , dont
il n'avoit garde de se méfier , que , sans
y faire attention , il prenoit le langage
passionné d'un amant.

Le Lecteur verra avec intérêt , dans la
suite de cette Nouvelle , la peinture que
l'Auteur nous fait des progrès d'un amour
vertueux. Les romances que chante Lo-

rezzo ajoutent à ce tableau & y répandent les grâces du sentiment.

Ce jeune homme , rappelé par sa famille , n'oublie point sa chère Nina ; il se réjouit même de n'être point son frère , parce qu'il lui sera permis de l'aimer au gré de ses transports , d'être son amant le plus tendre. Il ne desireroit de jouir du rang de la fortune qui lui appartient que pour le partager avec sa maîtresse. Ses vœux sont traversés ; on lui en fait même un reproche ; mais tous les obstacles qu'oppose sa famille à cette union ne servent qu'à faire connoître combien sont puissantes les premières impressions de l'amour sur un cœur qui ne s'est point laissé asservir par une éducation factice & soumise aux préjugés du rang & de la fortune. La Princesse de ... après avoir , à l'article de la mort , reconnu Lorezzo pour son fils aîné , avoit remis les papiers qui constatoient l'état du jeune homme entre les mains d'un proche parent. Ce parent , jaloux de la gloire de sa maison , menace Lorezzo son neveu , s'il ne renonce point à ses premières inclinations , de supprimer tous ses titres & de faire passer les biens & le rang qui lui appartiennent à son frère , second fils de la

Princesse qui venoit de mourir. « Votre
 » destinée, lui dit il, est dans mes mains :
 » choisissez ma faveur, un rang brillant,
 » une femme charmante & d'une des
 » premières maisons de ce pays, ou avec
 » votre Nina une obscurité qui ne diffère
 » guère du néant ». Lorezzo pouvoit-il
 hésiter ? Nina étoit tout pour lui. Il savoit
 qu'il étoit aimé pour lui-même ; & rare-
 ment dans les rangs élevés on goûte ce
 plaisir qui ne paroît fait que pour l'état
 obscur. Lorezzo, époux de Nina, se
 montra encore plus tendre, plus épris que
 l'amant. Il regardoit comme un songe
 entièrement évanoui cet état de richesse
 & de grandeur où il s'étoit vu prêt d'être
 élevé ; il se livroit aux travaux pénibles
 de l'agriculture avec la même activité
 qui l'eût animé, si le sort l'avoit fait
 naître pour cette profession. Il arrivoit
 souvent à Nina de soupirer & de laisser
 tomber des larmes, lorsqu'elle envisa-
 geoit son mari un rateau ou une bêche à
 la main, & supportant toutes les fatigues
 auxquelles sont exposés les Cultivateurs.
 « Ne m'aimes-tu point, Nina, lui di-
 » soit avec tendresse Lorezzo ? — Eh !
 » cher époux, le mot d'amour exprime
 » encore bien foiblement les transports

» d'un cœur qui t'est toujours plus atta-
 » ché. — Eh bien ! si tes sentimens n'ont
 » point changé, ne goûté je pas la féli-
 » cité suprême ? Je ne suis qu'un simple
 » Laboureur : mais je suis aimé de Nina ;
 » c'est ta main qui essuyera la sueur dont
 » se couvre mon visage ; va, s'il m'échap-
 » pe quelques regrets, tu en es l'unique
 » objet, ma tendre amie ! c'est Nina qui
 » doit se plaindre du sort ; tant de char-
 » mes, de vertus méritoient l'éclat du
 » rang. Quelle ivresse j'eusse sentie à
 » t'élever au faite des grandeurs, à te
 » combler de biens, à t'embellir ! Ah !
 » Nina ! . . . ». Lorezzo à ces mots tom-
 boit dans les bras de son épouse ; il lui
 prodiguoit les plus tendres embrassemens,
 & versoit ces larmes délicieuses, l'ex-
 pression de la jouissance de l'ame. Cet
 époux pouvoit bien alors oublier la du-
 reté d'un oncle qui l'avoit rejeté de sa
 famille. Lorezzo avoit néanmoins quel-
 ques chagrins. Il supportoit impatiem-
 ment de ne point recevoir des nouvelles
 du jeune Prince de qui, dès les
 premiers jours de leur entrevue, s'étoit
 montré le frère le plus tendre & l'ami le
 plus zélé. Mais ce vertueux frère souf-
 froit lui-même de son côté de ne pou-

voir point voir son frère. Le jeune Prince avoit été contraint par son oncle de voyager dans plusieurs Cours de l'Europe, entouré de gens dévoués à cet oncle & chargés de dérober au Prince tout ce qui pouvoit l'instruire du sort de Lorezzo & de sa famille. Il sera bien doux pour le Lecteur sensible de voir ce jeune homme verser souvent des larmes sur l'infortune de son frère ; larmes qu'il n'essuya que lorsque la mort de son oncle lui eut donné le pouvoir de rendre à ce frère les titres, le rang & les biens qui lui étoient dûs. Deux enfans, fruits de l'union de Lorezzo & de Nina, avoient scellé le bonheur de ces époux, & nous rendent plus touchante la peinture que l'Auteur nous fait de cette famille réunie à un frère qui n'avoit cessé de la chérir. Lorezzo au faite des honneurs & au milieu même des dissipations du rang distingué auquel il étoit monté, n'oublia jamais ses premières occupations, ses premiers plaisirs. Il s'étoit formé dans le Palais qu'il occupoit une retraite philosophique, un réduit solitaire qu'il appelloit son cabinet d'étude. « Ce cabinet » renfermoit une suite de tableaux qui » représentoient Lorezzo & Nina dans

» les campagnes de la Sicile, employés
 » aux diverses fonctions de l'agriculture :
 » ici on les voyoit assis auprès d'un myr-
 » te ou d'un oranger, s'entretenant de
 » leurs amours avec ingénuité ; là , pa-
 » roissoit la jeune personne parée de toutes
 » les grâces de la nature, cueillant des
 » fleurs ; plus loin , cachée derrière un
 » arbre, elle regardoit son amant, avec
 » un sourire malin , en poussant vers lui
 » quelques oranges, tandis qu'il cher-
 » choit de la vue d'où venoient ces agace-
 » ries ; la fête champêtre qui avoit ac-
 » compagné leur mariage n'étoit pas
 » oubliée dans ces peintures ; on remar-
 » quoit aussi Serano tenant ses deux petits
 » fils sur ses genoux, & semblant s'associer
 » à leurs jeux innocens. A côté de ces
 » tableaux étoient suspendus des instru-
 » mens de labourage, l'habit de Lorezzo,
 » quand il habitoit le hameau, & sur-
 » tout celui de Nina, lorsqu'aux jours de
 » fête elle se montrait dans ses simples
 » atours, si supérieure en beauté aux
 » autres Bergères ses compagnes ». C'est
 dans cette retraite, ajoute M. d'Arnaud,
 que Lorezzo retrouvoit la vérité, l'hom-
 me, l'homme qui fait tous les efforts
 pour s'ignorer, pour se fuir, tandis qu'il

goûteroit une douceur inexprimable à se connoître & à jouir de lui-même ; c'est-là qu'il se rapprochoit de la nature, de ses premières années, de ses premiers sentimens, de ses premiers plaisirs.

M. d'Arnaud en écrivant cette Nouvelle, bien capable de nous ramener aux douceurs de la vie champêtre, nous rappelle quelquefois dans les différentes peintures qu'il a faites, ces grâces, ces beautés naïves que Théocrite a su si bien nous décrire.

Eloge de M. Piron, lu à la séance publique de l'Académie de Dijon, du 23 Décembre 1773, par M. Perret, Avocat, Secrétaire perpétuel pour la partie des Belles - Lettres. Brochure in-8°. prix 18 sols. A Dijon, chez Frantin ; & à Paris, chez Pissot, Libr. quai des Augustins.

Alexis Piron, Pensionnaire du Roi, Académicien honoraire de l'Académie de Dijon, nâquit en cette Ville le 9 Juillet 1689. Il étoit fils d'Aimé Piron & d'Anne Dubois, fille de Jean Dubois, Sculpteur.

L'Académicien de Dijon, Auteur de
cet

JUILLET. 1775. 73

cet Eloge , nous donne des notions suffisantes sur la famille de Piron , sur l'éducation de cet homme de lettres , sur les différentes occupations de sa jeunesse. Mais si un Poète peut , sans chercher un éclat étranger ,

Des titres du Parnasse anoblir sa mémoire ,

on avouera avec l'Auteur de cet Eloge que Piron a réalisé cette idée , quoique son père eût fait les plus grands efforts pour l'en détourner.

L'Académicien de Dijon nous rappelle les divers écrits qui ont mérité à Piron la protection des personnes d'un rang élevé , l'estime des gens de lettres , & lui assurent une place dans le petit nombre de Poètes originaux du siècle de Louis XV. La *Métromanie*, Comédie jouée en 1738 , suffiroit seule à sa gloire. « Remplie
» d'idées , d'images vraiment originales ,
» de vers sublimes & harmonieux , de
» situations neuves , d'esprit , d'imagina-
» tion , de jugement ; cette Pièce est le
» triomphe de Piron. Les gens de lettres
» la comparent aux *Femmes Savantes* de
» Moliere ; ces deux productions drama-
» tiques présentent en effet plus d'un ca-
» ractère idéal & de pure invention ; la

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» *Métromanie* est la meilleure Comédie
 » du dix-huitième siècle ; les spectateurs
 » la revoient toujours avec un nouveau
 » transport. Elle nous rappelle celles que
 » composèrent Aristophane & Térence :
 » ce qui frappe sur-tout, c'est que le Poète
 » amuse, attache, intéresse, sans intri-
 » gue, sans scènes élogiaques, sans ca-
 » ractères dessinés d'après des mœurs
 » connues, communes & ordinaires : il
 » égaye l'esprit sans fatiguer & sans pres-
 » ser le cœur. Tout, dans ce Poème,
 » est d'un comique vrai & cependant
 » singulier ; tout y paroît conçu, disposé,
 » conduit avec une intelligence, une
 » adresse également surprenantes ; le bur-
 » lesque du caractère de *Francaleu*, la
 » noblesse de celui de l'*Empirée*, offrent
 » les contrastes les plus tranchans. En-
 » vain a-t-on dit que la singularité de la
 » métamorphose si connue de *La Poëtesse*
 » devenue Poète fit presque seule le succès
 » de la *Métromanie* ; mais l'eût-elle dûe
 » à l'impression momentanée de la nou-
 » veauté de cet événement extraordi-
 » naire, l'Auteur méritoit-il moins les
 » plus grands éloges, pour avoir su en
 » saisir les traits les plus plaisans, les
 » rendre avec finesse, les orner de tous

« les agrémens dont la scène Françoisse
 » les rendoit susceptibles ? »

Souvent Piron parla du projet qu'il avoit formé de mettre *le Railleur* sur la scène; mais ce Poète n'a rien écrit sur ce caractère malheureusement trop commun. Il seroit d'autant plus avantageux, suivant la remarque de l'Auteur de cet Eloge, d'en développer les travers, qu'ils portent plus de contrainte & de désordre dans la société; personne ne pouvoit les dépeindre mieux que cet Auteur, parce que personne n'en avoit mieux saisi les gradations & les nuances; il en connoissoit parfaitement l'étendue, les excès, les bornes & les dangers.

Ce Poète fut enlevé à la France dans la quatre-vingt-troisième année de sa vie; une chûte, après laquelle il languit longtemps, précipita le moment de sa mort.

« La nature, en prodiguant à Piron ses
 » dons les plus précieux, lui forma un
 » cœur sensible, vrai, incorruptible. Ré-
 » pandu dans le monde, il y porta une
 » modestie éclairée, une gaieté naïve,
 » des mœurs simples, & qui semblent
 » peu compatibles avec les grands succès
 » poétiques; sa franchise, son amour
 » pour l'indépendance & pour la liberté,

Dij

» s'y montrèrent sans contrainte & sans
 » violer les distances marquées par les
 » conventions politiques ; il rapporta
 » toujours les mêmes sentimens dans le
 » sein de sa famille, dans celui de ses
 » amis. Si dans sa jeunesse les passions
 » égarèrent quelques instans son esprit,
 » elles ne flétrirent point son ame ; elles
 » n'en altérèrent point la bonté, la droi-
 » ture, la noblesse : incapable de se plier
 » aux démarches avilissantes que le Dieu
 » des richesses exige souvent pour tribut
 » de ses premières faveurs, il craignit
 » toujours de s'engager dans les routes
 » dangereuses qui conduisent à la for-
 » tune ; elle ne le caressa jamais , mais
 » jamais aussi il ne lui prodigua ses hom-
 » mages ».

Piron avoit passé les premières années
 de sa jeunesse à Dijon, au milieu d'une
 société où régnoit la joie, la cordialité,
 la franchise. L'imagination y prenoit un
 libre essor, & l'esprit, bien plus que le
 goût du plaisir, rassembloient les mem-
 bres de cette société. C'est-là peut-être
 que Piron avoit contracté l'habitude de
 ce ton gai & malin, de ces saillies vives
 & éblouissantes, de ces plaisanteries tou-
 jours fines & souvent neuves, de ces

réparties subites & imprévues, qui firent comparer sa conversation à un feu d'artifice bien fourni & servi avec rapidité; la multiplicité, la justesse, l'énergie de ses bons mots, n'ont peut-être pas moins contribué à lui acquérir une réputation extraordinaire que ses pièces fugitives & dramatiques.

L'Auteur de son Eloge regrette qu'il ne lui soit permis de citer les saillies, qui formeroient le tableau le plus fidèle & le plus brillant de l'esprit de ce Poëte. Mais est il permis de rappeler des traits, dont la malignité, la bizarrerie même, doivent interdire le récit, & dont la plûpart lui ont été fausement attribués. On se concilie néanmoins assez généralement, de l'aveu même de l'Auteur de son Eloge, sur ceux qui suivent. — Un Abbé, critique très fameux, voyant un jour Piron richement vêtu, s'écria : *Quel habit pour un tel homme ! . . . Quel homme pour un tel habit !* s'écria ce Poëte à son tour. — Un grand Seigneur sortoit de l'appartement d'un homme de lettres dans le même instant où ce Poëte se présentait pour entrer ; ils reculèrent tous deux ; le Maître du logis, qui apperçut Piron, dit à ce Seigneur : *Passer, passer,*

Monsieur, ce n'est qu'un Poète ; celui-ci, appuyant la main sur son chapeau, & passant ensuite avec rapidité, dit en souriant, puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. — Pressé par les Comédiens de retrancher ou de changer plusieurs vers dans une Pièce qu'il vouloit faire jouer sur le Théâtre de la Comédie Française, il résistoit avec vivacité ; on voulut le déterminer en citant pour exemple un Poète célèbre qui avoit plusieurs fois consenti à de pareils changemens : Quelle comparaison, dit-il ; ce Poète travaille en marqueterie, & moi je jette en bronze. — Un Auteur dont la Pièce tomba à la première représentation, se consola de cette disgrâce en disant : On ne l'a cependant pas sifflée ; je le crois, répondit Piron, peut-on siffler quand on bâille ? — Un Bourguignon lui demandant ce qu'il pensoit de l'esprit d'un Musicien très-fameux & très-admiré : Quand il ne parle point de musique, répondit-il, ce n'est plus qu'un long tuyau d'orgue séparé du souffleur. — Un Auteur célèbre ayant fait jouer à la Comédie Française une Pièce à laquelle on applaudit beaucoup, & dont le succès s'est soutenu, lui dit : Que pensez-vous de ma Pièce ? Vous

JUILLET. 1775. 79

voudriez bien que je l'eusse faite , répon-
dit-il : Je suis assez de vos amis pour cela ,
repliqua cet Auteur.

Histoire du Bas-Empire , en commençant
à Constantin le Grand. Par M. le
Beau , Professeur Emérite en l'Univer-
sité de Paris, Professeur d'Eloquence
au Collège Royal, Secrétaire ordinaire
de Mgr le Duc d'Orléans , & ancien
Secrétaire perpétuel de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres. Tomes dix-septième & dix-
huitième in-12. A Paris, chez Saillant
& Nyon , rue St Jean de Beauvais ; &
veuve Desaint, rue du Foin.

Ces deux derniers volumes compren-
nent un espace d'environ 77 ans, depuis le
commencement du règne de Michel V,
en 1041, jusqu'à la fin de celui d'Alexis
Comnène, en 1118. Alexis mourut à
l'âge de 70 ans, après un règne de 37 ans.
Ce Prince célèbre , auquel Anne sa fille a
prodigué les éloges les plus outrés dans
l'Histoire qu'elle nous a laissée de son
père, & que Maimbourg a, dans ses
amplifications historiques, accablé d'in-
jures, est ici apprécié avec impartialité

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

& avec cette sagesse qui distingue l'Historien du Bas-Empire. « Les Historiens
» des Croisades, nous dit il, ne voient
» dans ce Prince que des vices ; sa fille ne
» lui donne que des vertus. Ses actions,
» seul témoignage fidèle du mérite des
» hommes, prêtent également au pané-
» gyrique & à la censure. On y voit un
» mélange de bien & de mal, qui tient
» la balance presque en équilibre. Actif,
» infatigable, grand Capitaine, parfai-
» tement instruit de la science militaire,
» intrépide dans les plus grands dangers,
» digne d'admiration même dans ses
» défaites, qui ne l'abattirent jamais, il
» sut inspirer à ses soldats une partie de
» son courage ; & les Grecs, sous sa con-
» duite, semblent être d'autres hommes
» que sous le règne de ses foibles prédé-
» cesseurs. Le traitement qu'il fit aux Croi-
» sés lui attira leur haine, & le déclara dans
» tout l'Occident. Rien n'auroit été plus
» injuste s'il leur eût fait la guerre à face
» découverte, & qu'il leur eût rendu, sans
» déguisement, le mal qu'il en recevoit.
» Ses ruses, ses traités, qu'il n'eut jamais
» dessein d'accomplir, sa politique timide
» à leur égard, ont noirci sa conduite.
» On doit une haute estime à ce Prince

» pour s'être défendu avec succès contre
 » un héros tel que Robert Guiscard, &
 » pour avoir résisté aux attaques du fou-
 » gueux Boëmond, qu'il fut désarmer par
 » son habileté. Ses vertus civiles, plus
 » essentielles, quoique moins brillantes
 » que le mérite guerrier, en auroient
 » fait un grand Prince s'il ne les eût point
 » ternies par les impôts dont il écrasa
 » l'Empire, crime que la postérité, per-
 » suadée que les Princes sont nés pour
 » les Peuples, ne pardonne pas au plus
 » éminentes qualités; & si les Souverains
 » succèdent à la grandeur & à la puissan-
 » ce de leurs pères, la postérité conserve
 » aussi, comme par héritage, les sentimens
 » de leurs Sujets. Ce n'est pas qu'il fût
 » avare; on ne trouva après sa mort que
 » peu de fonds dans ses trésors; il étoit
 » même charitable, & il auroit porté au
 » plus haut degré cette vertu, chère
 » à l'humanité & vraiment royale, par-
 » ce qu'elle est paternelle, s'il n'eût pro-
 » digé l'argent à ses Parens & à ses
 » Ministres, dont les pensions exorbi-
 » tantes, les équipages somptueux, le
 » luxe insolent, les Palais égaux en
 » grandeur à des Villes, en magnificence
 » aux Maisons Impériales, épuisoient les

D ▼

82 MERCURE DE FRANCE.

» revenus du Prince & le sang des Peu-
» ples. Il fut modeste, maître de sa co-
» lère, lent à punir, de facile accès,
» tempérant; il honoroit les hommes
» vertueux & sages, dont il écoutoit les
» conseils. Doux & gracieux, il adou-
» cissoit, par une familiarité décente,
» les impressions fâcheuses que pouvoit
» donner l'humeur fière & hautaine de
» l'Impératrice, qui ne descendoit jamais
» du faite de sa grandeur. Mais il eut peu
» d'égard aux anciens usages; il distingua
» peu son patrimoine de celui de ses
» Sujets; il ne respecta point les droits
» de propriété; il se crut non l'adminis-
» trateur, mais le maître de la fortune
» publique; & quoiqu'il ne fût aucun cas
» des flatteurs, il se flattoit lui même &
» s'empoisonnoit des fausses idées du
» despotisme. Sans égard pour les Sénat-
» ours, pour les Magistrats, il les regar-
» doit comme ses valets, & non pas
» comme ses Officiers & ses Représen-
» tans. Il voyoit la noblesse si loin de
» lui, qu'elle se confondoit à ses yeux
» avec la roture. Le plus capital de ses
» vices, sans comparaison, c'est que la
» justice, sous son règne, succomboit
» presque toujours à la faveur. Le fond

J U I L L E T. 1775. 83

• de son caractère fut la dissimulation &
• la ruse, qualités que chacun nomme
• en soi même politique & prudence,
• dans les autres artifice & fourberie.
• Tel fut ce Prince, & tel fut aussi le
• déplorable état de l'Empire, qu'on eut
• souvent sujet de le regretter ».

*Essai patriotique ou Mémoire pour servir
à prouver l'inutilité des communaux,
l'avantage qu'il y auroit à les défricher,
ainsi que toutes les terres incultes;
celui que l'Etat retireroit de la protec-
tion accordée à l'agriculture; & les
causes qui en empêchent les progrès.
Par le Baron Saut, Capitaine de Dra-
gons à la suite des Troupes Légères.
Broché in-8°. A Genève, & se trouve
à Paris chez Simon, Imprimeur du
Parlement, rue Mignon St André des
Arcs.*

Les vrais Patriotes ont toujours recon-
nu l'avantage qui résulteroit du défriche-
ment des communaux & de toutes les
terres en friche. Mais des préjugés vul-
gaires & des intérêts particuliers font
naître journellement des oppositions qui
arrêtent l'exécution de ces travaux. Ces

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

préjugés si contraires au bonheur des Peuples & au progrès de l'agriculture, consistent à croire que les terres qui sont en friche ne sont propres à aucune culture; que les communaux sont d'un grand secours aux Laboureurs; & que de les cultiver feroit diminuer le prix des terres, ruinerait le Seigneur & le Fermier. L'Auteur de l'Essai que nous annonçons, dans la vue de combattre ces préjugés, fait connoître l'état actuel des grands communaux & la situation des Peuples qui les environnent. Il fait voir ensuite de quels produits ces communaux seroient, ainsi que toutes les terres en friche, si on les cultivoit. Enfin il expose les causes qui arrêtent les progrès de l'agriculture, & qui mettent obstacle à l'exécution d'un défrichement général, dont les effets seroient si avantageux pour l'Etat & pour toute la Nation. L'Ecrivain patriote qui a dicté cet écrit, le termine en nous faisant envisager le concours mutuel de tous les biens, qui sont la suite de l'agriculture favorisée.

Voyage en Sicile & à Malthe; traduit de l'Anglois de M. Brydone, par M. de Meunier; 2 vol. in-8°. A Amster,

dam ; & se trouve à Paris chez Pissot ,
Libr. quai des Augustins ; & Panc-
kouke , Hôtel de Thou , rue des Poire-
vins.

« La Sicile est très-peu connue , dit le
» Traducteur dans sa Preface , & l'on
» fait mieux ce qui se passe dans plu-
» sieurs contrées de l'Amérique que sur
» cette Isle si voisine de nous. Le voyage
» du Baron de Riedesel ne nous a pas
» présenté beaucoup de lumières ; &
» comme cet Auteur ne cherchoit que
» des débris de vieux monumens ou des
» morceaux d'antique , on n'est guères
» plus instruit de l'état du pays après
» l'avoir lu , qu'avant de l'avoir com-
» mencé.

« Les Anglois , dont on connoît la
» passion pour les voyages , traversent
» ordinairement le continent de l'Europe
» dans ce qu'il appellent le *grand tour* ,
» & négligent la Sicile & Malthe. M.
» Brydone , & quelques autres , résolu-
» rent en 1770 d'aller examiner ces deux
» Isles , qui renferment des objets de
» curiosité si intéressans ». C'est un Ob-
servateur éclairé qui décrit dans ses lettres
tout ce qu'il rencontre , & son style ani-

86 MERCURE DE FRANCE.

mé & naturel, s'empare agréablement de l'imagination des Lecteurs. On aime d'ailleurs à voir des hommes sans embarras & sans affaires, qui parcourent les pays étrangers pour s'instruire, & qui ne retournent dans leur patrie qu'après avoir profité des lumières des différens Etats de l'Europe.

Nos Voyageurs partent de Naples au temps où souffle le vent Sirroe, dont les effets sont très singuliers.

L'Auteur écrit sa première lettre à bord du vaisseau sur lequel ils se sont embarqués, & il fait la peinture de la baie & des environs de Naples. « On y
« voit des montagnes & des îles, célèbres
« autrefois par leur fertilité, & qui ne
« sont plus que des déserts stériles; des
« champs jadis incultes, mais qui ont
« été convertis en prairies fécondes &
« en riches vignobles; des montagnes
« changées en plaines, & des plaines
« changées en montagnes; des lacs dessé-
« chés par les volcans, & des volcans
« éteints qui se sont formés en lacs; la
« terre fumant toujours en plusieurs en-
« droits, & en d'autres vomissant des flam-
« mes : en un mot, la Nature semble
« avoir produit toute cette côte dans les

» momens de caprice , car chaque objet
 » s'y présente comme un jeu de sa puis-
 » sance , & elle ne paroît pas y avoir ja-
 » mais travaillé sérieusement ».

M. Brydone est arrivé à Messine , où
 il séjourne quelque temps , & il se pré-
 pare ensuite à visiter les villes principa-
 les de la Sicile pour connoître les loix ,
 les mœurs , les coutumes & les institu-
 tions de cette île. On aura peine à
 croire qu'il faille une escorte pour voya-
 ger au milieu d'une Nation policée , &
 on ne sera pas moins étonné d'apprendre
 que le Gouvernement , n'ayant jamais pu
 venir à bout d'extirper les brigands qui
 infectent les grands chemins , est obligé
 de leur accorder une sorte de protection ,
 « Le Prince de . . . s'en sert dans l'oc-
 » casion , parce qu'il connoît leur intré-
 » pidité , & que c'est le plan de politi-
 » que le plus sage de devenir leur pro-
 » tecteur & leur patron. Tous ceux qui
 » jugent à propos de quitter leurs mon-
 » tagnes & leurs forts , sont assurés de
 » trouver des encouragemens & de la
 » protection à son service ; il leur ac-
 » corde une confiance sans bornes , & il
 » ne leur est point encore arrivé d'en
 » faire un mauvais usage. Ils portent la

88 MERCURE DE FRANCE.

» livrée du Prince, & en outre une mar-
» que de leur ordre honorable de bar-
» dits, ce qui inspire au Peuple de la
» frayeur & du respect pour eux ».

La description de l'Étna, qu'on attend depuis si long temps, est une des parties les plus intéressantes du voyage que nous annonçons; les phénomènes de ce volcan offrent un spectacle effrayant : nous allons en citer quelques traits pris au hasard. D'immenses torrens d'eau bouillante engloutissent quelquefois des milliers d'hommes, & anéantissent, pour plusieurs années, la verdure & la végétation du pays. Il est arrivé qu'un fleuve de lave enflammée, de dix mille de largeur & d'une hauteur énorme, remontant tout-à-coup les vagues de la mer, ce choc produisoit alors d'épouvantables ravages. Le cratère lance des rochers ardens à la hauteur de deux ou trois mille pieds, & les effets de la lave ne sont pas moins extraordinaires; on l'a vue escalader des murs de 60 pied de haut, détruire les Eglises, les Palais, les Villages, & réduire en fusion tous ces corps, sans laisser la moindre trace de leur existence; frapper contre une montagne & la percer de part en part, se glisser dans les cavernes

qui étoient au dessous d'un vignoble , & le transporter à une distance considérable , &c. &c.

« Catane avoit toujours eu besoin d'un port , jusqu'à une éruption qui se fit dans le seizième siècle , & elle reçut alors de la générosité de la montagne ce que lui avoit refusé la nature. Un courant de lave se précipitant dans la mer , y forma un môle que jamais on n'auroit pu construire, quelques frais qu'on y eût employés. Ce havre , qui étoit sûr & commode , subsista pendant quelque temps , & fut enfin comblé & démoli par une éruption suivante ».

Cette Ville (qui contient aujourd'hui 30,000 habitans) a été détruite plusieurs fois par le volcan « Le peu qu'épargna l'éruption de 1669 fut entièrement ruiné par le fatal tremblement de terre de 1693 ; la plus grande partie des habitans furent alors ensevelis sous les murailles de leurs maisons & de leurs Eglises : cependant leur aveuglement est si fort, qu'après des désastres si répétés & si terribles , on n'a jamais pu les engager à changer de situation. On rebâtit bientôt la Ville sur un nouveau plan fort élégant , & elle est à présent plus belle que jamais ».

90 MERCURE DE FRANCE.

Il n'est pas possible d'imaginer les ravages de la lave : en 1770, celle de l'éruption de 1766 n'étoit pas encore rétroïdie, & elle forme, par son lit, des sillons de vingt pieds de profondeur. La vapeur seule de ce volcan, qu'on a comparé à l'Enfer, extermine les Bergers & les troupeaux sur les montagnes, brûle & fracasse les arbres, & met en feu les maisons qu'elle rencontre.

Il arrive continuellement des révolutions sur l'Etna; & lorsque le volcan y éclata pour la première fois, il est probable que le bas immense de cette montagne s'élevoit en s'arrondissant & formoit un seul cône. Depuis cette époque, les différentes éruptions ont produit un grand nombre de collines, placées de tous côtés sur les flancs de l'Etna, autour du principal cratère. Il est assez singulier de voir ces petites montagnes croître peu à peu sur la surface de la grande, & dont quelques-unes n'ont pas moins de sept ou huit milles de tour : chaque éruption en crée une nouvelle, jusqu'à ce que les fondemens caverneux de ce gouffre souterrain s'écroulant, elles sont englouties, pour la plûpart, dans l'abysme; & alors la lave, les cendres, les pierres & les

JUILLET. 1775. 91

autres matières que vomit le volcan, recommencent à faire dans les environs des tertres, qui se grossissent insensiblement.

« Comme le grand cratère de l'Etna
» est élevé à une hauteur prodigieuse au-
» dessus des régions inférieures de la
» montagne, il n'est pas possible que
» le feu intérieur, cherchant avec fu-
» reur une issue autour de la base &
» même fort au-dessous, s'élève à douze
» ou treize mille pieds : car il est proba-
» ble que telle est l'élévation de l'E-
» na. Il est donc arrivé communément
» qu'après avoir ébranlé pendant quel-
» que temps la grande montagne & celles
» qui l'avoisinent, il a enfin éclaté sur
» les côtés, ce qui s'appelle une érup-
» tion. La matière enflammée ne jette
» d'abord qu'une fumée épaisse & des
» pluies de cendre qui ravagent le pays
» circonvoisin ; elle lance ensuite dans
» l'air des pierres ardentes & des rochers
» d'une grosseur énorme ; les pierres re-
» tombant, avec les cendres sorties du
» volcan en même temps, forment enfin
» les montagnes sphériques & coniques
» dont j'ai parlé. Cette progression s'achè-
» ve quelquefois en très-peu de jours ;

92 MERCURE DE FRANCE

» d'autres fois elle dure plusieurs mois..
» La lave jaillit ordinairement du pie
» de cette horrible montagne, entraînan
» devant elle tout ce qu'elle rencontre
» & elle n'est, le plus souvent, arrêtée
» que par la mer. Telle est la marche
» commune d'une éruption : mais il
» arrive, rarement à la vérité, que la
» lave sorte tout à-coup du côté de la
» grande montagne, sans les diverses cir-
» constances que je viens de rapporter...

» Cette montagne réunit les objets
» les plus opposés & les plus disparates
» de la Nature. Ici vous appercevez un
» gouffre qui vomissoit autrefois des tor-
» rens de feu & de fumée, & qui est à
» présent couvert de la végétation la plus
» abondante ; li, vous cueillez des fruits
» délicieux sur un terrain qui n'étoit jadis
» qu'un rocher noir & stérile. En cet
» endroit, le sol est revêtu de fleurs de
» toutes les espèces ; & nous contem-
» plions ce spectacle enchanteur sans pen-
» ser que l'enfer étoit immédiatement
» sous nos pieds, & qu'entre nous & des
» mers de feu, il n'y avoit que quel-
» ques toises d'intervalle : mais notre
» étonnement augmenta encore en jetant
» les yeux sur la région la plus élevée de

la montagne. Nous y voyions, dans une union perpétuelle, deux élémens qui sont continuellement en guerre, un gouffre immense de feu qui existe pour jamais au milieu des neiges, qu'il ne peut venir à bout de fondre, & des champs de neiges & de glaces qui environnent sans celle cet océan de feu qu'elles n'ont pas la force d'éteindre ».

M. Brydone & ses Compagnons eurent de grands obstacles à surmonter avant d'arriver au haut de la montagne ; ils passèrent la nuit dans une caverne. « Nos guides, dit-il, nous menotent sur des antres & dans des dé-
 » ferts sauvages, où jamais aucun mortel
 » n'étoit venu, quelquefois à travers des
 » forêts ténébreuses, agréables au voya-
 » geur pendant le jour, mais qui alors
 » nous inspiroient une espèce d'horreur,
 » qu'accroissoient encore le cliquetis des
 » arbres, les mugissemens sourds &
 » profonds de l'Erna, & la vaste étendue
 » de la mer qui se plongeait à une dis-
 » tance immense au dessous de nous. . . .
 » Nous pensions, au milieu de nos fari-
 » gues, que l'Empereur Adrien & le
 » Philosophe Platon, les avoient essayées
 » également pour avoir voulu voir,

94 MERCURE DE FRANCE.

» comme nous, du sommet de l'Etna
» le lever du soleil ».

Le tableau que nous fait l'Auteur de
spectacle, & de la vue immense & va-
riée dont on jouit sur le sommet de ce
montagne, est très-poétique.

« Le ciel étoit parfaitement clair,
» & la voûte immense du firmament p
» roissoit dans toute sa majesté & da
» toute sa splendeur.... La blancheur c
» la voie Lactée ressembloit à une flam
» me pure qui traversoit les cieux; &
» l'œil nud nous pouvions découvr
» des groupes d'étoiles, qui auparavant
» étoient invisibles, dans les régions plu
» basses. Nous n'en apperçûmes pas d'a
» bord la raison, & nous ne fîmes pa
» attention que nous avions passé à tra
» vers dix ou douze mille pieds de va
» peurs grossières, qui émonssent & ren-
» dent confus tous les rayons de lumière
» avant qu'ils arrivent à terre. Nous nous
» écriâmes tous ensemble, quelle mer-
» veilleuse situation pour un Observa-
» toire!

Ils continuent leur route & ils arrivent
enfin sur la cime du cratère, dans le mo-
ment le plus favorable.

« La description que je vous en ferai,

« ne vous en donnera qu'une idée très-
 « imparfaite ; l'imagination de l'homme
 « n'a jamais pu se représenter une scène
 « si brillante & si magnifique. Il n'y a
 « pas sur la surface de ce globe de lieu
 « d'où l'on puisse contempler à la fois
 « tant d'objets ravissans. Nous étions
 « placés sur un théâtre prodigieusement
 « élevé, & toute la surface de notre hé-
 « misphère sembloit se réunir en un seul
 « point, sans qu'il y eût aux environs
 « aucune montagne sur laquelle les sens
 « & l'imagination pussent se reposer.
 « Nous revînmes avec peine de notre
 « extase, & nous crûmes long-tems ne
 « plus être sur la terre. Nous étions sur
 « un gouffre sans fond, aussi ancien que
 « le monde, qui vomit souvent des tor-
 « rens de feu & lance des rochers enflam-
 « més, dont toute l'Isle retentit. L'im-
 « mense étendue de la vue comprenoit
 « les objets de la nature les plus divers
 « & les plus enchanteurs, & enfin le so-
 « leil levant s'avançoit pour éclairer &
 « embellir ce magnifique tableau.

« Imaginez - vous l'atmosphère s'en-
 « flammant peu à peu, & ne laissant en-
 « trevoir que par degrés, le firmament
 « & notre globe. La mer & la terre sont

96 MERCURE DE FRANCE.

„ dans un état de confusion & d'obscu-
 „ rité , comme si elles sortoient pour la
 „ première fois de leur chaos primitif ,
 „ & la lumière & les ténèbres semblent
 „ être encore confondues , jusqu'à ce que
 „ le matin , s'approchant insensiblement ,
 „ opère enfin leur séparation ; alors les
 „ étoiles s'éloignent & les ombres dis-
 „ paroissent ; les forêts , qui tout-à-l'heure
 „ ressembloient à des abîmes noirs &
 „ sans fond , ne réfléchissant aucun rayon
 „ de lumière qui fasse appercevoir leur
 „ force & leur couleur , semblent à pré-
 „ sent sortir du néant pour la première
 „ fois ; & chaque nouveau faisceau de
 „ lumière y répand la vie & la beauté.
 „ La scène s'étend de plus en plus , l'ho-
 „ rison s'élargit & se prolonge de tous
 „ côtés , & le soleil , comme le grand
 „ Créateur , s'avance à l'orient & achève
 „ de former ce merveilleux spectacle.
 „ Tout paroît enchantement , & nous
 „ sommes , pour ainsi dire , transportés
 „ aux régions éthérées. Les sens , qui ne
 „ sont point accoutumés à de pareils ob-
 „ jets , se trouvent confondus & troublés ,
 „ & il leur faut quelque temps pour pou-
 „ voir les discerner & en juger. On voit
 „ le corps du soleil se lever du fond de
 „ l'Océan

« l'Océan, & traîner, pour ainsi dire, à
 » sa suite une immense étendue de terre
 » & de mer; les Isles Lipari, Panari,
 » Alicudi, Strombolo & Volcano, dont
 » les sommets sont couverts de fumée,
 » semblent être sous nos pieds, & nous
 » contemplons toute la Sicile comme sur
 » une carte. Nous pouvons tracer le cours
 » de chaque rivière à travers tous les dé-
 » tours, depuis sa source jusqu'à son
 » embouchure. La vue est sans bornes
 » de tous les côtés, & il n'y a rien
 » qui l'interrompe, desorte qu'elle se
 » perd par - tout dans l'immensité; &
 » je suis très convaincu que si nous ne
 » découvrons pas les côtes de l'Afrique
 » & même de la Grèce, - cela provient
 » uniquement de l'imperfection de nos
 » organes, puisqu'elles sont certaine-
 » ment au-dessus de l'horison ».

L'Auteur de ce voyage ne s'est pas
 contenté de le rendre agréable au com-
 mun des Lecteurs, il a répandu des ob-
 servations de physique utiles aux Ama-
 teurs des sciences naturelles. « L'Acadé-
 » mie de Savans établie à Catane n'a pas
 » encore mesuré d'une manière exacte la
 » hauteur de l'Etna. M. Brydone vouloit
 » calculer géométriquement l'élévation

I. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» de cette montagne, & il ne put pas
 » même trouver un quart de cercle dans
 » le lieu où sont établis les Académiciens.
 » Les Siciliens ignorent quelle est l'éten-
 » due de la circonférence de la base; ils
 » ont cru long-temps qu'elle avoit cin-
 » quante milles de diamètre & cent de
 » contour : de sorte que toute la Nation
 » ignoroit les premiers élémens de géo-
 » métrie ». On peut voir dans l'Ouvrage
 même le résultat des expériences qu'il a
 faites pour mesurer la hauteur de l'Etna
 par le baromètre.

Nous ne suivrons pas nos Voyageurs
 dans les différentes Villes de la Sicile,
 & nous ne citerons que deux traits tirés
 de la description de Malthe. « Les Che-
 » valiers ont inventé une pièce d'artille-
 » rie qui leur est propre, & qui même
 » est inconnue au reste de la terre. Les
 » rochers qui bordent l'Isle sont taillés
 » non-seulement en fortifications, mais
 » encore en gros canons; & on en a fait
 » en plusieurs endroits des mortiers d'une
 » grandeur immense. Leur charge est
 » d'environ un baril de poudre sur la-
 » quelle ils placent un morceau de bois
 » qui remplit exactement la bouche du
 » mortier; ils y mettent ensuite une

» grande quantité de boulets, de bom-
 » bes, &c. ; & lorsqu'un vaisseau ennemi
 » approche du hâvre, ils déchargent la
 » machine. On assure qu'elle répand dans
 » un espace de plus de 600 pas une pluie
 » meurtrière, capable de couler à fond
 » les vaisseaux les plus considérables. . .

» Malthe est peut-être le seul pays du
 » monde où le duel soit permis par la
 » loi. Comme cet établissement est fondé
 » sur les principes romanesques & féro-
 » ces de la Chevalerie, l'abolition du
 » duel n'a jamais pu s'y introduire ; on
 » y a mis cependant des restrictions qui
 » en diminuent beaucoup les abus : elles
 » sont assez curieuses. Les Combattans
 » sont obligés de décider leur querelle
 » dans une rue particulière de la Ville ;
 » & s'ils osent se battre ailleurs, ils sont
 » sujets à la rigueur des Ordonnances.
 » Ce qui n'est pas moins singulier & leur
 » est plus favorable, c'est qu'ils sont
 » contraints, sous les plus sévères peines,
 » de mettre bas les armes lorsqu'une
 » *Femme*, un *Prêtre* ou un *Chevalier* le
 » leur ordonne.

» Vous imaginez qu'au milieu d'une
 » grande Ville, le duel, soumis à ces
 » restrictions, ne peut jamais être bien

E ij

» meurtrier : vous vous trompez. On
 » peint toujours sur la muraille opposée
 » à l'endroit où un Chevalier a été tué ,
 » une croix en mémoire de sa mort, &
 » nous avons compté 20 de ces croix ».

M. Brydone , de retour en Sicile , parcourt les divers cantons de cette Isle , & il rapproche son état actuel de ce qu'en ont dit les anciens Auteurs. Les connoissances qu'il a de la Mythologie répandent d'ailleurs de l'agrément & de la variété dans son récit. Le second volume est terminé par une description curieuse de la ville de Palerme , & des détails sur les mœurs , les usages , l'esprit & le caractère des Siciliens.

Cet Ouvrage , instructif & estimable , fait honneur aux connoissances du Traducteur & à son talent pour écrire. La diction est correcte & élégante , & il est du nombre des Littérateurs dont les travaux peuvent enrichir notre Littérature des productions étrangères.

P. S. Le Traducteur de ce Voyage vient de publier en même temps *l'Etat civil , politique & commerçant du Bengale , ou Histoire des conquêtes & de l'adminis-*

- *eration de la Compagnie Angloise dans ce pays*, Ouvrage aussi traduit de l'Anglois ; 2 vol. in-8°. qui se trouvent à Paris chez
- Merlin, rue de la Harpe.

Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale ; Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes : publié & mis en ordre par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. A Paris, chez Dorez, Libraire, rue St Jacques.

C'est un spectacle intéressant pour tout Citoyen, dit un Jurisconsulte moderne, que cette mer immense de loix & de règles, qui décident de nos fortunes, de notre rang, de l'étendue de nos engagements, qui se chargent du soin de nos vengeances, qui veillent au payement de ce qui nous est dû. Il y a long temps qu'on desire que ces objets soient dépouillés des épines qui les environnent ; que la clarté & l'ordre avec laquelle ils doivent être présentés les mettent à la portée de tout Lecteur attentif. Tel est le but de ceux qui ont concouru à la composition de ce nouvel Ouvrage sur la Jurisprudence, dont on vient de donner le
E iij

premier volume, où la matière est **traitée** en forme de Dictionnaire.

Le nombre des livres publiés sur **cette** science n'est pas inférieur à celui **des** objets sur lesquels les loix étendent **leur** empire : mais dans cette foule **immense** d'Ouvrages on n'en trouve aucun où **les** Auteurs aient embrassé l'universalité **des** matières, dont chacun s'est occupé **en** particulier. Les uns ont écrit sur les **loix** civiles, les autres sur le droit canonique ; ceux-ci ont traité les matières criminelles, ceux-là les loix féodales ; quelques-uns les loix militaires, d'autres celles du commerce. Plusieurs ne se sont attachés qu'à quelques sujets particuliers, tels que le retrait lignager, les donations, les successions, les substitutions, les testaments, &c. ; d'autres ont rassemblé les décisions des Compagnies Souveraines pour suppléer au silence du Législateur dans les cas où il ne s'est point expliqué ; enfin d'autres se sont appliqués à développer les règles de la procédure & des formes judiciaires, & cette connoissance, plus intéressante qu'on ne le pense communément, a fait la matière de plusieurs **Traités**.

Quelque variété que présentent d'abord

à l'esprit tant d'objets divers, ils ont néanmoins entre eux des rapports si essentiels & si marqués, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas encore essayé d'en réunir l'explication dans un même livre. L'Auteur du Répertoire mérite d'être encouragé pour avoir entrepris de remplir cet objet. Si jamais cet Ouvrage acquiert le degré de perfection dont il est susceptible, il tiendra lieu d'une infinité d'autres livres dont on aura emprunté les secours & corrigé les erreurs. Ce sera une sorte de bibliothèque de Jurisprudence, où les Juges de tous les Tribunaux trouveront avec facilité des règles sûres pour les diriger dans les fonctions épineuses de la Magistrature ; où les Défenseurs des Citoyens puiseront des moyens pour faire triompher la justice & l'innocence ; où les Greffiers, les Notaires, les Procureurs, les Huissiers, & en général tous les Ministres des Loix apprendront à connoître les fonctions de leur état, les devoirs qu'ils ont à remplir, & les privilèges qui leur sont propres.

Recueil de découvertes & inventions nouvelles dans les sciences, les beaux arts,

E iv

les arts, les manufactures, fabriques,
&c. Nouvelle édition. A Bouillon,
1774; & à Paris, chez Lacombe, Lib.
rue Christine.

L'ignorance des hommes par rapport
aux arts, aux sciences & au commerce,
laquelle a duré jusques vers le treizième
siècle, a étonné tous les Historiens &
tous les Philosophes. On a peine à con-
cevoir comment on a pu voir si long-
temps les astres sans les observer; éprou-
ver des maladies de toute espèce, sans
avoir découvert les premiers élémens de
la médecine; toujours raisonner, sans con-
noître ni la vertu des plantes, ni celles
des eaux minérales, ni la peinture, ni
l'architecture, ni le commerce, ni la na-
vigation. C'est aux derniers siècles que
nous devons l'imprimerie, la boussole, la
poudre à canon, les moulins & beaucoup
d'autres inventions aussi utiles qu'agréa-
bles. Les hommes n'ont eu pendant long-
temps d'autres connoissances que celles
que leur dictoient la nature & le besoin.
Ils avoient une philosophie, dit l'Histo-
rien des nouvelles découvertes : mais elle
étoit dénuée d'expériences; des mathé-
matiques sans instrumens, une géogra-

phie sans échelle, une astronomie sans démonstration. Ils faisoient la guerre sans poudre, ni fusils, ni canons, ni mortiers; ils navigeoient sans boussole; ils observoient les astres sans télescope, & mesuroient les latitudes sans savoir ce qu'ils faisoient. On ne connoissoit ni l'imprimerie, ni l'encre, ni le papier. Les amans écrivoient à leurs maîtresses sur des ais presque aussi grands que des tranchoirs. Ils s'habilloient sans manufactures, & leurs plus beaux habits étoient de peaux de bêtes fauves.

Ils commerçoient sans livres de compte, & établissoient leurs correspondances sans postes. Ils avoient une chirurgie sans anatomie, & des Médecins sans matière médicale. Ils donnoient l'émétique sans hypécauana; ils faisoient des vésicatoires sans cantarides, & guérissent les fièvres sans quinquina. L'énumération de tout ce qu'ils ignoroient seroit longue. Il est bien plus agréable de s'occuper des progrès que nous avons faits depuis plusieurs siècles, soit dans les sciences, soit dans les arts. L'histoire de ceux qui nous ont affranchi du joug de l'ignorance & des besoins, est plus intéressante que celle qui ne nous fait connoître que les

E v

passions cruelles des Conquérans, & les calamités publiques qui en ont été la suite. On lit avec une satisfaction que rien n'altère, que rien n'interrompt, tous les Ouvrages de ces Génies bienfaisans, qui ont consacré leurs veilles & leurs travaux à soulager l'humanité, & à lui ouvrir les routes d'une vie heureuse & agréable. Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un, disoit un Monarque, je le préférerois à tous les génies politiques.

On doit savoir gré aux Compilateurs judicieux & patriotes d'avoir rassemblé toutes ces inventions & ces découvertes qui ont illustré les derniers siècles, & de nous avoir transmis une espèce de dépôt où tout ce que le génie & le savoir ont inventé, ont découvert de plus surprenant, soit consigné. Combien de ces inventions, de ces découvertes ne seroient pas perdues, si les Anciens & les Modernes eussent eu un pareil recueil ! Celui que nous annonçons est digne de la curiosité du Public, & doit également exciter sa reconnoissance.

Dictionnaire raisonné universel de Matière médicale, concernant les végétaux,

les animaux & les minéraux qui sont en usage en médecine; leurs descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs propriétés, &c. avec figures dessinées par M. de Garfaut, & gravées par différens Maîtres; 8 vol. grand in-8°. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, quai des Augustins.

Le Libraire qui a publié cet Ouvrage, rend compte dans un Avertissement qu'il a placé à la tête, qu'il fit en 1768 l'acquisition d'un manuscrit contenant l'histoire des médicamens, composé par M. de la Beyrie, Médecin; il s'étoit d'abord déterminé à l'imprimer tel qu'il étoit & sans rien changer : mais comme on lui fit appercevoir que l'Auteur de ce Mémoire s'étoit peu occupé de décrire les substances, & que d'ailleurs il s'en trouvoit un grand nombre dont il n'avoit point parlé, il changea de projet; il crut pour lors devoir y faire ajouter les descriptions qui y manquoient & y insérer l'histoire des substances omises; il pria M. Goulin, Auteur des Mémoires historiques, littéraires & critiques, pour servir à l'Histoire de la Médecine, de se

E vj

charger de la rédaction, & pour rendre ce livre d'un usage plus facile & plus commode, il pensa que le meilleur plan à suivre pour remplir ses vues, étoit l'ordre alphabétique; M. Goulin travailla donc sur ce plan, & le manuscrit de M. de la Beyrie lui servit de base : il en a tiré spécialement les articles qui regardent le règne minéral. M. Goulin a aussi profité pour la rédaction de ce Dictionnaire, de l'Ouvrage de M. Voyel, Professeur de Médecine à Gottingue, sur la matière médicale; il a encore puisé dans d'autres sources : il a tâché d'y rassembler tout ce qui se trouve de plus important dans les écrits de Geofroy; de l'Emery, de Cartheuser, de Barbeyrac, de Chomel, de Linneus, de Haller, d'Hermann, de Kempfer, &c. Ce Dictionnaire renferme donc le contenu d'une infinité de livres, dont l'acquisition deviendroit fort coûteuse aux Etudiants; par son moyen, ils ont une bibliothèque de matière médicale entièrement réunie. Cet Ouvrage est terminé par un *index* où se trouvent rapportés, à leur rang, les différens noms arabes, grecs, latins, des substances employées en médecine, avec leur dénomination françoise : une pareille table est

très - avantageuse pour un Ouvrage de cette nature.

Le Libraire a orné ce Dictionnaire de plus de 800 planches, dont le plus grand nombre a été dessiné en différens temps par M. de Garfaut, & revu par M. de Jussieu, & quelques-unes ont été gravées sous la direction de M. Buc'hoz, Médecin Botaniste de Monsieur. Le premier mérite de ces planches est d'avoir été dessinées, en grande partie, d'après nature ; le second est de représenter en son entier le port de chaque plante, ce qui n'avoit point été exécuté jusqu'alors. Un pareil Ouvrage, dans lequel la figure la plus exacte est jointe à la meilleure description, mérite, sans contredit, un rang parmi les Ouvrages utiles : l'agréable s'y trouve joint à l'utile.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la manière de les nourrir, de les élever & de les gouverner, les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés, tant pour la médecine & la nourriture de l'homme, que pour

110 MERCURE DE FRANCE.

tous les différens usages de la société civile; auquel on a joint un *Fauna Gallicus*. 6 vol. in-8°. avec plus de 60 planches gravées en taille-douce. Dédié à Monsieur, par M. Buc'hoz, Médecin Botaniste & de quartier sur-numéraire de Monsieur, &c. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains.

Ce Dictionnaire, dont le premier volume a paru en 1770, & les autres successivement, a eu tant de succès, qu'on a été obligé de réimprimer les premiers volumes, quoique l'édition fût de deux mille, & que tout l'Ouvrage n'eût pas entièrement paru; on y fait passer en revue tous les animaux domestiques, on y donne leurs descriptions anatomiques, on explique ensuite la manière de les élever, on indique les alimens qui leur sont propres, on examine les maladies auxquelles ils sont sujets, on y expose les remèdes qui leur conviennent, on fait l'histoire des maladies épizootiques qui ont régné parmi eux depuis les temps les plus reculés, & on en rapporte les symptômes & les traitemens; on entre ensuite dans le détail de tous les avantages qu'on

peut tirer de ces animaux ; on y démontre combien ils sont utiles pour nos alimens, pour nos médicamens, & le plus souvent pour la culture & l'engrais de nos terres, le transport de nos marchandises, enfin pour tous les différens usages économiques de la vie. On suit régulièrement ce plan dans chaque article des animaux domestiques : mais l'Auteur n'en reste pas là, il parle en outre des quadrupèdes sauvages, des oiseaux & des poissons, dont on a coutume de se nourrir ; il rapporte tout ce qui peut concerner la chasse & la pêche de ces animaux ; il n'omet rien, ou du moins il tâche de ne rien omettre de ce qui se trouve d'essentiel dans le règne animal ; c'est le résultat de toutes les connoissances des différens siècles sur l'économie animale, que l'Auteur offre par cet Ouvrage à ses Concitoyens ; c'est un recueil complet qui doit nécessairement faire époque dans cette partie. L'Auteur y a joint différentes tables alphabétiques, qui le rendent d'un usage beaucoup plus facile ; on l'a orné de 60 planches gravées en taille-douce, qui représentent au naturel les animaux domestiques. Nous n'avons pas besoin de recommander l'utilité & les avantages de

112 MERCURE DE FRANCE.

ce Dictionnaire, le Public les connoît assez, & la rapidité de sa vente le prouve plus que tout ce que nous en pourrions dire.

Histoire des plantes de la Guiane Françoisse, rangées suivant la méthode sexuelle; par M. Fusée Aublet; 4 vol. in-4°. avec planches. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, quai des Augustins.

L'histoire des plantes de la Guiane Françoisse que nous annonçons, est le résultat des herborisations que M. Aublet a fait dans cette partie de l'Amérique pendant plusieurs années; elle comprend les plantes du continent, celles des bords de la mer & des Isles de cette contrée. Les genres & les espèces qu'on trouve décrits & figurés dans cet Ouvrage, ne l'ont jamais été, ou l'ont été d'une manière très-imparfaite; quant aux genres & espèces bien déterminés, l'Auteur s'est contenté d'en rapporter les noms connus avec les phrases des Botanistes, & d'en indiquer les figures. L'article de chaque espèce est terminé par l'exposé des usages

auxquels les diverses Nations qui habitent la Guiane Française, Caraïbes ou Naturels du pays, Européens, Nègres d'Afrique, &c. emploient les diverses parties de cette plante.

M. Aublet a réuni à la fin, des descriptions des plantes, & sous la forme de Mémoire, des détails intéressans & des vues nouvelles sur la culture, les préparations, le commerce, l'usage du café, de la vanille, du muscadier, du manihot; il y donne aussi des observations d'histoire naturelle & de physique, qu'il a eu occasion de faire pendant son séjour à Caienne, à l'Isle de France, ainsi que des particularités sur les mœurs & usages des Indiens de la Guiane; particularités dont M. Aublet est d'autant mieux instruit, qu'il a eu occasion de vivre avec les Galibis.

Toutes les descriptions & explications des figures, qui se montent à environ 400, sont en françois & en latin, pour rendre l'Ouvrage d'une utilité plus générale & d'un usage plus facile à toutes les Nations Européennes, dont les Naturalistes, même les Curieux entendent au moins une de ces deux langues.

Dans la Préface qui est à la tête de

l'Ouvrage, M. Aublet donne en quelque façon l'histoire de sa vie, & fait part au Public des raisons qui l'ont déterminé à s'adonner à l'étude de la Botanique; ce goût lui étoit inné dès son enfance. Les plantes s'y trouvent gravées avec des détails qui assurent sans contredit une place à l'Ouvrage de M. Aublet dans les Bibliothèques des plus fameux Botanistes. M. Bernard de Jussieu a dirigé l'Auteur dans tous ces détails, ce qui doit encore plus faire valoir cet Ouvrage.

Description des Octans & Sextans Anglois, ou quarts de cercle à réflexion, avec la manière de se servir de ces instrumens, pour prendre toutes sortes de distances angulaires, tant sur mer que sur terre. Précédée d'un Mémoire sur une nouvelle construction de ces instrumens, & suivie d'un appendix, contenant la description & les avantages d'un double sextant nouveau. Par M. J. H. de Magellan, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant de la Société Royale de Paris. Volume in-8°. de 174 pages, avec des tables & des planches; prix

J U I L L E T. 1775. 115

5 liv. br. A Paris, chez Valade, Libr.
rue St Jacques; & à Londres, chez
Elmsley, Libr. dans le Strand.

Le titre de cet Ouvrage nous rappelle le nom d'un homme bien célèbre dans l'histoire de la navigation. Un de ses plus dignes descendans ajoute encore un nouveau lustre au nom de Magellan par ses recherches savantes & par un desir constant de se rendre utile aux Navigateurs. Son but, en publiant l'Ouvrage que nous venons d'annoncer, a été de mettre à la portée des marins la construction & les usages des octans & sextans à réflexion, qui, de l'aveu de tous les Connoisseurs, sont les meilleurs & même les seuls instrumens sur lesquels on puisse compter, pour observer les astres, & pour prendre toutes sortes de distances angulaires sur mer. On peut encore tirer de fort grands avantages de ces instrumens pour les observations sur terre, comme M. M. l'a indiqué en peu de mots à la fin de son Traité. Mais ce n'est point par de simples règles & procédés que l'Auteur a voulu traiter son sujet; il a tâché de mettre les Observateurs ordinaires en état d'entendre clairement les opérations

116 MERCURE DE FRANCE.

qu'il conseille, & d'agir avec connoissance de cause; il a indiqué les principes les plus simples de la théorie, qui fait la base de la construction de ces instrumens & des opérations de pratique auxquelles ils sont employés. L'Auteur a ajouté à ce traité douze ou treize tables, dont quelques-unes n'ont jamais été imprimées, & beaucoup de figures qu'il a fait graver en trois planches. Il est entré dans tous les détails nécessaires, & il a averti de toutes les attentions qu'il faut employer dans les opérations de ce genre. On néglige ordinairement de compter même les secondes lorsqu'on calcule ces observations; mais l'Auteur a cru devoir les employer dans les exemples qu'il en donne, pour faire sentir aux Marins à combien d'erreurs & de dangers cette omission peut les conduire; car les suites peuvent devenir d'une grande conséquence lorsque ces petites quantités sont ajoutées à plusieurs autres, qui nécessairement échappent à l'attention, & même à la connoissance des plus savans. Enfin il a terminé ce Traité par la description de son *double sextant nouveau*, instrument qui paroît être le plus avantageux qu'on ait connu jusqu'à présent. La

description de cet instrument, est assez détaillée pour en comprendre aisément la construction & les usages, qui, pour le fond, sont déjà expliqués dans le Traité qui précède.

Cet Ouvrage sur les octans & sextans anglois, a été présenté à l'Académie Royale des Sciences de Paris, & le rapport des Commissaires est imprimé à la tête de ce bon Traité, dont M. Magellan a fait hommage à M. Turgot, Ministre d'Etat & Contrôleur-Général des Finances. « Quel bonheur, s'écrie le sa-
 » vant Etranger dans l'Épître dédicatoire
 » adressée à ce Ministre, ne doit pas se
 » promettre la France sous un jeune Roi,
 » qui a déjà montré le talent le plus nécessaire à un Prince, celui de bien choisir ses Ministres; sous un Roi sourd à
 » la brigue, & qui croit la renommée ».

* *Discours prononcés dans l'Académie Française le Lundi 15 Mai 1775, à la réception de M. le Maréchal Duc de Duras. A Paris, chez Demonville,*

* *Les deux articles suivans sont de M. de la Harpe.*

Imprimeur - Libraire de l'Académie
Française, aux Armes de Dombes,
rue St Séverin.

En annonçant la séance de l'Académie on a déjà rendu compte de l'impression qu'avait faite sur le Public l'excellent Discours de M. le Maréchal Duc de Duras. Il ne nous reste qu'à mettre sous les yeux des Lecteurs quelques morceaux de ce Discours. On y verra le coup-d'œil juste d'un homme qui fait connaître & apprécier les talens, & cette noblesse de sentimens, cette franchise & ces grâces que le respectable Récipiendaire a déployées plus d'une fois dans les services qu'il leur a rendus. Voici comme il caractérise les Ouvrages de M. de Belloy & sa personne.

« Instruit par la lecture des Grecs,
» animé par les succès éclatans de l'im-
» mortel Auteur de Zaire, il a donné à
» toutes ses productions la noble em-
» preinte du patriotisme. Il s'est fait un
» devoir, & ce devoir a fait sa gloire,
» de n'exposer sur la scène que les ta-
» bleaux intéressans de notre histoire,
» de ranimer, de perpétuer l'héroïsme
» national par la peinture des Héros de

» la Nation. Les applaudissemens les plus
 » flatteurs ont été sa récompense, &
 » c'est à ces représentations que le cri
 » du cœur français se fait entendre. Qui
 » n'a point envié le sort des Citoyens
 » de Calais? Qui n'a pas retrouvé dans
 » son ame la même élévation, le même
 » courage? Chaque spectateur se glori-
 » fiais d'être Français; heureux mou-
 » vement d'orgueil patriotique, qui nous
 » inspirait l'ardeur de ressembler à nos
 » Ancêtres & de nous signaler comme
 » eux!

» Il y a long-temps, Messieurs, qu'on
 » a comparé les Français aux Athéniens.
 » La facilité de mœurs, l'esprit de curio-
 » sité, le goût des amusemens, la passion
 » des arts, l'amour de la gloire ont fon-
 » dé la ressemblance. M. de Belloy l'a
 » rendue sensible: & en effet dans la
 » sensation passionnée qu'excitaient à
 » Paris ses Tragédies, comment ne pas
 » reconnaître cette impulsion vive &
 » prompte qui agitait Athènes & Socrate
 » lui-même aux éloges funèbres des Hé-
 » ros? Aimable & brave Nation si sus-
 » ceptible de tant de vertus! Il ne faut
 » qu'en développer le germe dans vos
 » cœurs; & c'était le but de M. de Bel-

» loy. C'était l'objet sublime de tous ses
 » travaux. Un tel homme était bien fait,
 » Messieurs, pour vous être associé. Vos
 » suffrages couronnèrent ses talens, &
 » votre amitié fut le prix de ses vertus.
 » Vous avez connu, vous avez honoré,
 » vous avez chéri toutes ses qualités per-
 » sonnelles. Vous avez été les témoins de
 » sa conduite, toujours noble sans hau-
 » teur, toujours modeste, en conser-
 » vant la juste estime de soi-même. Né
 » sans fortune, il s'interdisait pour l'aug-
 » menter, tous les moyens délavonés
 » par un cœur pur & une ame élevée.
 » Egalement éloigné de la bassesse qui
 » mendie les bienfaits & de l'orgueil qui
 » les repousse, quel bonheur de pouvoir
 » contribuer à la satisfaction d'un tel
 » homme ! j'en ai joui deux fois, &
 » j'étais alors bien plus heureux que dans
 » sa dernière maladie, privé des secours
 » qu'exigeait sa situation, la déroband à
 » ses amis, qu'il craignait de fatiguer
 » ou plutôt d'affliger, son secret perça
 » malgré lui. Il parvint au Roi, & Sa
 » Majesté m'ordonna sur le champ de
 » lui donner une preuve de sa bienfai-
 » sance. Cette circonstance me procura
 » deux plaisirs bien vifs, celui de lire
 » dans

« dans le cœur de notre jeune Monar-
 « que son empressement à soulager les
 « malheurs qui parviennent à sa connais-
 « sance, & celui de voir dans l'ame de
 « M. de Belloy les mouvemens de la
 « reconnaissance la plus vraie. Il fit un
 « effort pour la consigner dans la der-
 « nière lettre que sa langueur lui permit
 « d'écrire, & son dernier sentiment a
 « été l'amour de notre nouveau Souve-
 « rain ».

M. le Maréchal de Duras finit par
 tracer en peu de mots le portrait de ce
 Prince auguste & adoré, qui ne peut
 être bien peint que par ceux qui ont le
 bonheur de l'approcher. « Vous attendez
 « sans doute, Messieurs, que je vous
 « entretienne des qualités d'un Roi qui
 « fait, à si juste titre, l'espérance de la
 « Nation. Plus on l'approche & plus on
 « apperçoit cet esprit d'ordre & de jus-
 « tice, cet amour de la vérité, cette
 « aversion ou plutôt ce mépris pour l'in-
 « trigue, cette disposition à la bienfai-
 « sance, & cette rare simplicité de
 « mœurs qui sont la base de son caractère.
 « Mais sous son regne aucun de ceux de
 « qui ont l'honneur de l'approcher & le
 « desir de lui plaire, ne se hasardera à

122 MERCURE DE FRANCE.

» le louer autant qu'il pourrait l'être.
» Un si grand intérêt, Messieurs, m'im-
» pose la loi du silence & me servira
» d'excuse auprès de vous ».

Le Directeur de l'Académie, M. de Buffon, retrace avec son éloquence ordinaire les services que M. le Maréchal Duc de Duras a rendus à l'État dans son Ambassade d'Espagne.

» Dans cette Compagnie, nécessaire-
» ment composée de l'élite des hommes
» en tout genre, chacun devrait être
» jugé & loué par ses Pairs; notre for-
» mule en ordonne autrement; nous
» sommes presque toujours au-dessus ou
» au-dessous de ceux que nous avons à
» célébrer; néanmoins il faut être de
» niveau pour se bien connaître; il fau-
» drait avoir les mêmes talens pour se
» juger sans méprise. Par exemple j'ignore
» le grand art des négociations, & vous
» le possédez; vous l'avez exercé, Mon-
» sieur, avec tout succès, je puis le dire :
» mais il m'est impossible de vous louer
» par le détail des choses qui vous flatte-
» raient le plus; je fais seulement, avec
» le Public, que vous avez maintenu
» pendant plusieurs années, dans des
» temps difficiles, l'intimité de l'union

entre les deux plus grandes Puissances
 de l'Europe ; je fais que devant nous
 représenter auprès d'une Nation fière,
 vous y avez porté cette dignité qui se
 fait respecter, & cette aménité qu'on
 aime d'autant plus qu'elle se dégrade
 moins ; fidèle aux intérêts de votre
 Souverain, zélé pour sa gloire, jaloux
 de l'honneur de la France, sans préten-
 tion sur celui de l'Espagne, sans mé-
 pris des usages étrangers, connaissant
 également les différens objets de la
 gloire des deux Peuples, vous en avez
 augmenté l'éclat en les réunissant.

Représenter dignement la Nation
 sans choquer l'orgueil de l'autre, main-
 tenir ses intérêts par la simple équité,
 porter en tout justice, bonne foi, dis-
 crétion, gagner la confiance par de si
 beaux moyens, l'établir sur des titres
 plus grands encore, sur l'exercice des
 vertus, me paraît un champ d'honneur
 si vaste, qu'en vous en ôtant une partie
 pour la donner à votre noble Compa-
 gne d'ambassade, vous n'en serez ni
 jaloux ni moins riche. Quelle part n'a-
 t-elle pas eu à tous vos actes de bien-
 faisance ? Votre mémoire & la sienne
 seront à jamais consacrées dans les fastes

» de l'humanité par les faits que je vais
» rapporter.

» Accoutumés à donner noblement ,
» c'est-à-dire en silence , vos bienfaits
» charitables , que vous vouliez tenir
» secrets , éclatèrent tout-à-coup à Ma-
» drid ; l'abondance en fit reconnaître la
» source ; des sommes considérables , mê-
» me pour votre fortune , étaient en effet
» distribuées chaque jour à tous les in-
» digens ; les soulager en tout pays , en
» tout temps , c'est professer l'amour de
» l'humanité , c'est exercer la première
» & la plus haute de toutes les vertus.
» Vous en eûtes la seule récompense qui
» soit digne d'elle ; plusieurs fois , tous
» deux applaudis & suivis par des accla-
» mations de reconnaissance , vous avez
» joui de ce bien , plus grand que tous
» les autres biens , de ce bonheur divin ,
» que les cœurs vertueux sont seuls en
» état de sentir ».

C'est à un homme tel que M. de Buffon qu'il convenait plus qu'à personne de s'élever contre les abus qui peuvent déshonorer les Lettres ; & il convenait sur tout d'exprimer ces sentimens devant une assemblée dont les Membres sont aussi respectables par leur union que par leurs talens.

„ Les Lettres , dans leur état actuel ,
 „ ont plus besoin de concorde que de
 „ protection ; elles ne peuvent être dé-
 „ gradées que par leurs propres dissen-
 „ sions. L'empire de l'opinion n'est-il
 „ donc pas assez vaste pour que chacun y
 „ puisse habiter en repos ? Pourquoi se
 „ faire la guerre ? L'émulation n'a jamais
 „ produit l'envie que dans les petites
 „ ames ; on croit triompher en ternissant
 „ un éclat qui souvent n'offusque que
 „ nous seuls ; on se félicite en rabaisant
 „ la réputation d'un homme dont le seul
 „ défaut est de penser autrement ; & sur
 „ quelles matières ? sur des choses futiles ,
 „ souvent de pure spéculation , & pres-
 „ que toujours plus que problématiques :

„ Qu'un Militaire du haut rang , un
 „ Prélat en dignité , un Magistrat en vé-
 „ nération , célèbrent avec pompe les
 „ Lettres & les Hommes dont les Ou-
 „ vrages marquent le plus dans la Litté-
 „ rature ; qu'un Ministre vertueux & bien
 „ intentionné les accueille avec distinc-
 „ tion ; rien n'est plus convenable , je
 „ dirai rien de plus honorable pour eux-
 „ mêmes , parce que rien n'est plus pa-
 „ triotique. Que les Grands honorent le
 „ mérite en public , qu'ils exposent nos

126 MERCURE DE FRANCE.

» talens au grand jour, c'est les étendre
 » & les multiplier ; mais qu'entre eux
 » les Gens de Lettres se suffoquent d'en-
 » cens ou s'inondent de fiel, rien de
 » moins honnête, rien de plus préjudi-
 » ciable en tout temps, en tous lieux ».

Le genre des Pièces de M. de Belloy amène quelques idées exprimées avec énergie sur les fables anciennes, qui sont le fondement le plus ordinaire de nos Poèmes & de nos Tragédies.

» « Et que peut indiquer cette imitation,
 » ce concours successif des Poètes à tou-
 » jours présenter l'héroïsme sous les traits
 » de l'espèce humaine encore informe ?
 » Que prouve cette présence éternelle des
 » Acteurs d'Homère sur notre scène,
 » sinon la puissance immortelle d'un pre-
 » mier génie sur les idées de tous les
 » hommes ? Quelque sublimes que soient
 » les Ouvrages de ce père des Poètes,
 » ils lui font moins d'honneur que les
 » productions de ses descendans, qui
 » n'en font que les gloses brillantes ou de
 » beaux commentaires. Nous ne voulons
 » rien ôter à leur gloire ; mais après
 » trente siècles des mêmes illusions, ne
 » doit-on pas au moins en changer les
 » objets ?

» Les temps sont enfin arrivés. Un
 » d'entre vous, Messieurs, a osé le pre-
 » mier créer un Poëme pour sa Nation!
 » & ce second génie influera sur trente
 » autres siècles, j'oserais le prédire, si
 » les hommes, au lieu de se dégrader,
 » vont en se perfectionnant, si le fol
 » amour de la fable cesse enfin de l'em-
 » porter sur la tendre vénération que
 » l'homme sage doit à la vérité. Tant
 » que l'Empire des Lys subsistera, la Hen-
 » riade sera notre Iliade; car, à talent
 » égal, quelle comparaison, dirai-je à
 » mon tour, entre le bon & Grand Henri
 » & le petit Ulysse ou le fier Agamem-
 » non, entre nos Potentats & ces Rois de
 » village, dont toutes les forces réunies
 » feraient à peine un détachement de nos
 » armées? Quelle différence dans l'art
 » même? N'est il pas plus aisé de monter
 » l'imagination des hommes que d'élever
 » leur raison.»

M. de Buffon continue à honorer les
 mânes de M. de Belloy, en relevant l'in-
 térêt de ses pièces par l'intérêt de la pa-
 trie.

« Et quel doit être le but des représen-
 » tations théâtrales, quel peut en être
 » l'objet utile, si ce n'est d'échauffer le

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

» cœur & de frapper l'ame entière de la
 » Nation par-les grands exemples & par
 » les beaux modèles qui l'ont illustrée ?
 » Les Etrangers ont, avant nous, senti
 » cette vérité; le Tasse, Milton, le Ca-
 » moens se sont écartés de la route bat-
 » tue ; ils ont su mêler habilement l'in-
 » térêt de la religion dominante à l'inté-
 » rêt national, ou bien à un intérêt encore
 » plus universel ; presque tous les drama-
 » tiques Anglois ont puisé leurs sujets
 » dans l'histoire de leurs pays ; aussi la
 » plupart de leurs pièces de théâtre sont-
 » elles appropriées aux mœurs Anglaises ;
 » elles ne présentent que le zèle pour la
 » liberté, que l'amour de l'indépendan-
 » ce, que le conflit des prérogatives. En
 » France, le zèle pour la patrie , & sur-
 » tout l'amour de notre Roi, joueront à
 » jamais les rôles principaux ; & quoique
 » ce sentiment n'ait pas besoin d'être
 » confirmé dans des cœurs Français, rien
 » ne peut les remuer plus délicieusement
 » que de mettre ce sentiment en action,
 » & de le faire paraître sur la scène avec
 » toute sa noblesse & toute son énergie.
 » C'est ce qu'a fait M. de Belloy , c'est ce
 » que nous avons tous senti avec trans-
 » port à la représentation du Siège de

» Calais ; jamais applaudissemens n'ont
 » été plus universels ni plus multipliés :
 » Mais, Monsieur, l'on ignorait jusqu'à
 » ce jour la grande part qui vous revient
 » de ces applaudissemens. M. de Belloy
 » a dit à ses amis qu'il vous devait le
 » choix de son sujet, & qu'il ne s'y étoit
 » arrêté que par vos conseils. Il parlait
 » souvent de cette obligation ; avons-
 » nous pu mieux acquitter sa dette qu'en
 » vous priant, Monsieur, de prendre ici
 » sa place ? »

M. l'Abbé de Lille lut ensuite des mor-
 ceaux de la traduction du 4^e livre de
 l'Enéide, qui furent également applaudis,
 & pour l'expression des sentimens pas-
 sionnés & pour la beauté de la Poésie.
 M. d'Alembert termina la séance par la
 lecture de l'Eloge de Bossuet, morceau
 admirable, où l'illustre écrivain a su pren-
 dre tous les tons & se pénétrer sans effort
 de la grandeur & de l'onction de son Hé-
 ros. Comme il y a des rapports naturels
 entre tout ce qui est vraiment beau, il a
 rappelé la Lettre pastorale de M. l'Ar-
 chevêque de Toulouse, sur la maladie
 épizootique, chef-d'œuvre d'une élo-
 quence & d'une charité évangélique, &
 l'instruction aux Curés du royaume, mo-

nement de la sagesse paternelle du **Gouvernement**. Il semble aujourd'hui que ce soit dans le sanctuaire de la raison & des talens que toute espèce de gloire doit être célébrée, & les Lettres se montrent dans toute leur dignité, en devenant les interprètes de la renommée & les organes de la reconnaissance publique.

Choix de Tableaux tirés de diverses Galeries Angloises, par M. Berquin. Amsterdam; & se trouve à Paris, chez la V^e Duchesne & le Jay, rue St-Jacques; Saillant & Nyon, rue St-Jean de-Beauvais; Delalain & Monori, rue de la Comédie Française.

Cette collection est une traduction libre de quelques morceaux des meilleures Feuilles périodiques publiées en Angleterre depuis le *Spectateur*. L'Auteur a réuni plusieurs Portraits, plus ou moins piquants, qui sont proprement la satire des travers & des ridicules. Nous ne pouvons donner une idée de ce recueil qu'en choisissant les morceaux qui nous ont paru les plus curieux. *Le Portrait de Dick Shifter*, *le Portrait de Sophron*, qui est celui

d'un homme personnel, enfin *le Tableau représentant la détresse de la femme d'un Baronnet, prétendant à l'élection de sa Comté*. Tous ces fragmens sont curieux, & peuvent servir à faire connaître les mœurs Anglaises.

Portrait de Dick Shifter.

Dick Shifter est un jeune homme de la plus belle espérance, qui, après avoir brillé dans tous ses exercices à l'Université, se consacra, il y a deux ans, à l'étude des Loix. Persuadé qu'une science aussi aride ne peut que flétrir la fleur du génie, si l'on n'en corrige la sécheresse par la culture des lettres & des beaux arts, il se forma une collection nombreuse de Romans & de Poëmes dans lesquels il allait oublier les dégoûts de l'étude du Code Britannique.

Pendant ses heures de délassement, notre jeune Docteur prit, dans ses Auteurs favoris, l'idée la plus gracieuse du séjour de la campagne. Ses courses ne s'étaient guères étendues au-delà des fauxbourgs, & déjà il ne parlait que de la vie champêtre & de l'innocence pastorale.

Malgré les instances pressantes de quel-

ques - uns de ses amis pour aller passer l'Été avec eux dans leurs maisons de campagne , il n'avait pu encore satisfaire ses desirs. De petites affaires l'avaient toujours empêché de se rendre à leurs invitations. D'ailleurs, il aurait craint de contracter par-là une espèce de dépendance incompatible avec cette liberté de vie qu'il envisageoit comme le souverain bien.

Il a enfin résolu , cet Automne , de s'arracher à tous les liens qui le retenaient à Londres , pour aller réaliser ses idées de félicité. Ayant entendu parler d'une petite ferme solitaire , située à dix lieues de la ville , dans une vallée délicieuse , il partit en secret sans indiquer à ses amis le lieu de sa retraite ; il craignait que des importuns n'allassent troubler les jours heureux qu'il se promettait de passer loin du tumulte & des embarras de la Capitale.

Il s'était jeté dans sa voiture les yeux étincelans de plaisir , & le cœur plein des douces illusions de l'espérance. A peine eut-il franchi les dernières barrières , qu'il apperçut de tous côtés des collines , des vallons , des bosquets , des jardins & des pâturages qui se succédaient les uns

aux autres dans les perspectives les plus variées. Il passa ainsi quatre heures dans le ravissement, comparant les descriptions de ses Poètes avec les tableaux qu'il avoit sous les yeux. Peu à peu cependant, cet enthousiasme se refroidit. Après six heures de marche, il commença, malgré tout l'enchantement de la scène champêtre, à désirer d'atteindre le but de son voyage, & il passa la dernière heure toute entière à se tourmenter dans sa chaise & à jurer contre son postillon.

Il arriva enfin à sa nouvelle demeure, où on le reçut avec des témoignages de cordialité qui lui firent un extrême plaisir. Il aurait eu mille questions à faire sur la beauté du pays & sur les mœurs de ses habitans; mais comme ses membres étaient tout brisés par le cahotement de la voiture, la première chose qu'il demanda fut sa chambre à coucher.

Il dormit bien, & attribua son sommeil à la pureté de l'air qu'on respirait dans ces lieux. Je vais donc vivre enfin, disoit-il, avec de bons bergers tels qu'on nous les a peints dans les vallées de l'Arcadie, au sein de l'innocence & de la candeur. Dans l'attendrissement où le jettèrent ces douces réflexions, il tourna ses pas vers

la forêt voisine. Les broussailles lui déchiraient les jambes, un insecte le piqua vivement sur le nez; mais le plaisir d'errer dans un bois sombre & solitaire lui fit bientôt oublier ces petits malheurs. Il s'assit sous un arbre, où il entendit avec plaisir une douce ondée tomber autour de lui sans le mouiller. Image sensible, s'écria-t-il, d'une obscurité fortunée ! Ainsi le sage, du fond de sa retraite, voit tout se bouleverser & se confondre dans l'Univers, & reste inaccessible aux fureurs du destin.

Les réflexions philosophiques n'étouffent point les besoins de la Nature. Dick se surprit dans ses pensées avec un violent appetit. Cependant la pluie avoit redoublé depuis quelques minutes, & le ciel, chargé d'épais nuages, ne permettrait pas d'espérer qu'elle fût prête à finir. Notre solitaire hésita quelque temps à traverser la campagne inondée. Il s'y décida enfin tout-à-coup, pressé par l'ennui & par la faim, & déjà mouillé jusqu'aux os. Malgré la résolution qu'il avoit prise de bannir toutes les idées qui pourraient lui rappeler le souvenir de Londres, il ne laissa pas de penser, au milieu de ce déluge, à la commodité des fiacres de

JUILLET. 1775. 135

Haymarket. Il arriva enfin tout dégout-
rant de pluie & de sueur , & il en fut
quitte pour changer de vêtemens de la
tête aux pieds.

Une extrême friandise est presque le
seul défaut de Shifter. Il voulut se dé-
dommager de sa petite disgrâce par un
repas délicat. Malheureusement les four-
nisseurs des marchés de Londres étoient
venus la veille enlever toute la volaille
& tout le gibier du canton. Il fut obligé
de se contenter d'un œuf, d'un morceau
de fromage & de quelques fruits.

Le ciel avoit repris la sérénité. Dick ,
peu embarrassé de sa digestion, retourna
vers son arbre pour y faire encore un peu
de philosophie , les événemens de la
journée n'étoient pas propres à y répandre
beaucoup de gaieté. Il s'en revint bientôt
mécontent de ses méditations. Son Hô-
tesse, pour le dissiper, lui raconta plu-
sieurs histoires des sorciers du village ,
qu'il trouva fort plaisantes en bâillant de
son mieux. Il demanda ensuite les pa-
piers publics. On ne put trouver dans
toute la maison que le dernier règlement
sur les Postes. Il fit tout ce qui dépendait
de lui pour s'amuser de cette lecture ,
en attendant qu'on lui préparât un sou-

per , presque aussi splendide que son premier repas.

On imagine bien qu'en récapitulant toutes les aventures qui lui étaient arrivées, il ne se coucha pas de trop bonne humeur ; mais le sommeil, par je ne sais quel charme, adoucit nos chagrins, fait revivre nos espérances & rallume nos desirs. Il se leva de très bonne heure, jeta un coup-d'œil, de sa fenêtre, sur la vaste étendue de la campagne, & goûta le plaisir, nouveau pour lui, de voir le lever du soleil. Il sortit peu après, se promena de champ en champ, sans observer aucune route tracée, & fort étonné de ne pas voir danser de bergers & de bergères au son du chalumeau.

Après s'être long-temps promené, il aperçut enfin une troupe de moissonneurs & de moissonneuses qui allaient au travail. Voici donc, dit-il en lui-même, voici mes véritables Arcadiens. Il s'avança gracieusement vers eux, dépouillant, autant qu'il pouvait, de peur de les embarrasser, la majesté de son port & la dignité de ses manières. Il fut fort indigné de les entendre effrontément lui demander quelques schelings pour boire. Cependant, comme il avait besoin d'eux

pour s'instruire sur mille petites choses, il leur ouvrit sa bourse & se mit à les interroger. Ils s'aperçurent bientôt, par ses questions, qu'il ne savait pas distinguer le froment de l'avoine. Toute la troupe en conçut pour lui un extrême mépris. Un petit polisson, sous prétexte de lui montrer un nid de rossignols, le fit tomber dans un piège que le Fermier voisin avoit tendu aux ennemis de sa basse-cour; & toutes les femmes s'étant rassemblées autour de lui avant qu'il pût se déchevrêter, lui dirent que c'était fort mal à un homme tel qu'il paraissait être, de venir exprès de Londres pour voler les poulets des pauvres payfans.

Dick, après bien des efforts, sortit de son trou écumant de rage & bien résolu de se venger. Cependant les faux des moissonneurs le tinrent en respect, & il ne voulut pas exposer à une triste malencontre les oreilles d'un jeune Jurisconsulte. Il prit le parti de se retirer, en déclarant en lui-même contre les mœurs grossières & la malignité de ces villageois. Il fut abordé à quelques pas de là par un honnête Sergent, qui lui signifia qu'il eût à donner satisfaction au fermier Lar-kins, dont il avait endommagé, la

138 MERCURE DE FRANCE.

veille, en passant, une pièce de bled ; ou à comparaître devant le Juge. Par bonheur, Shifter se rappela quelques termes de chicane, & parut au Sergent si consommé dans le métier, que celui-ci vit bien qu'il n'y aurait rien à gagner avec un tel homme, & prit congé de lui fort civilement.

Ce triomphe glorieux ne lui faisait pas entièrement oublier l'affront qu'il venait de recevoir. Craignant d'être l'objet des plaisanteries de tout le village, lorsque le bruit de son infortune s'y serait répandu, il pensa qu'il était à propos de prévenir cette honte par un prompt départ. Il courut aussi-tôt régler ses comptes avec son Hôtesse, qui le traita fort mal pour avoir voulu rabattre quelque chose du mémoire énorme qu'elle lui présentait. Un cheval d'une superbe encolure avait attiré la veille ses regards, comme il traversait une prairie. Il lui vint dans l'idée d'en faire l'acquisition pour parcourir le pays ; le Laboureur à qui il appartenait le lui garantit excellent, & lui protesta que la seule raison qui le portait à s'en défaire, était qu'il était trop beau pour un homme de son état. Dick, pressé de sortir de ce maudit

séjour , lui en donna tout ce qu'il voulut , le fit brider , seller , caparaçonner , s'élança dessus & partit comme un éclair. Il se félicitait déjà depuis un quart d'heure de la vitesse de son Bucéphale , & se proposait de le produire aux courses de Newmarker , lorsque tout-à-tout la pauvre bête , à qui il abandonnait le choix de la route , s'alla jeter , tête baissée , au milieu d'un bourbier ; il se releva prestement , crotté jusqu'aux oreilles. Quelle fut sa surprise de s'apercevoir que son cheval ne voyoit goutte absolument ! Il retourna au vendeur , & voulut le contraindre à rompre le marché. Celui-ci n'en voulut rien faire , & lui répondit qu'il avait coutume de payer sa redevance au Seigneur , quoique l'année ne fût pas trop bonne , & de vendre ses chevaux le plus qu'il pouvait , quoiqu'ils n'eussent pas la vue extrêmement perçante , qu'au reste c'était la meilleure bête qu'il pût trouver pour un moulin.

Shifter craignit que cette aventure , si elle éclatait , ne le couvrît de ridicule ; il aima mieux perdre son argent : & plus que satisfait de ses bons bergers d'Arcadie , il dit un éternel adieu à ce doux asyle de l'innocence & de la candeur.

Portrait de Sophron.

Depuis que je m'occupe à étudier les hommes, je n'en ai point vu dont la prudence dirige plus scrupuleusement tous les procédés, que mon ancien ami de Collège, Sophron. Au milieu des secousses qui ébranlent le continent, au sein des révolutions qui se succèdent sans cesse dans notre Isle, il jouit seul d'un repos inaltérable par sa constance à suivre un petit nombre de maximes qui forment toute sa philosophie.

Le premier principe de Sophron est, qu'il ne faut jamais rien confier au hasard. Ainsi, quoiqu'il aime beaucoup l'argent, il pense que l'économie est une plus grande source de richesses que l'industrie. C'est en vain qu'on lui présenterait le projet le mieux combiné de quelque entreprise lucrative, il n'aime point à perdre son argent de vue, on ne sait pas ce qui peut arriver. Malgré l'augmentation considérable de la valeur des fonds, il laisse toujours le bail de son héritage sur le même pied, parce qu'il vaut mieux s'en tenir à peu de chose que de risquer de n'avoir rien du tout. Mais il en exige avec rigueur le paiement

au jour préfix ; car celui qui n'est pas en état de payer un quartier ne pourra pas en payer deux. Si on lui parle de quelque découverte utile dans l'Agriculture, il fait observer que les nouvelles expériences n'aboutissent à rien ; que nos ancêtres n'étaient pas plus bêtes que nous ; que les dépenses sont actuelles & les récoltes éloignées ; qu'enfin c'est être peu sage que de quitter une chose sûre pour quelque chose d'incertain.

Un autre principe de Sophron est , de ne s'occuper jamais que de ce qui le concerne particulièrement. Il ne prend aucun parti dans les affaires de l'Europe ; il entend parler & il parle des intérêts de la nation avec la même froideur que s'il s'agissait d'une ancienne république. Lorsqu'on se plaint de l'impéritie ou de l'iniquité des Magistrats, il se retranche sur le proverbe qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on dit. Si l'imprudence ou la prévarication des Ministres mettent l'État en danger, il se flatte que le Gouvernement prendra son équilibre. Il ne se décide en faveur de personne dans les élections, parce que tous les Candidats sont d'honnêtes gens également dignes de ses suffrages.

Jamais on ne l'a entendu s'informer de la situation des autres Familles. Que les terres adjacentes aux siennes se vendent où s'hypothèquent, soient cultivées ou restent en friche, tout cela l'inquiète fort peu. Survient-il quelque méfintelligence entre ses voisins ? il observe une froide & invariable neutralité. Il n'a tenu qu'à lui de prévenir plusieurs procès ruineux, & d'étouffer, dans leur principe, mille querelles sanglantes : mais il n'aime point l'office de médiateur, de crainte de condamner, par hasard, celui dont le droit, malgré les apparences, serait peut-être le mieux fondé.

Les personnes qui le consultent n'en reçoivent jamais un avis décisif, à cause qu'il se défie de l'incertitude des événemens, & qu'il ne veut pas faire tomber le blâme sur lui-même. Il se contente de leur serrer tendrement la main, de leur dire qu'il prend le plus vif intérêt à leurs affaires, de leur rappeler qu'il ne faut rien entreprendre inconsidérément & sans avoir balancé toutes les raisons opposées ; qu'il y a un égal danger à être trop lent & trop actif. Il ajoute qu'il pourrait leur dire ceci & cela : mais qu'après tout chacun est le meilleur Juge dans ses propres affaires.

Il ya des gens qui se contentent de belles paroles , & se retirent avec la plus haute estime pour sa prudence. Personne au moins n'est offensé , parce qu'il laisse tout le monde en pleine possession de ses idées.

Sophron est régulier dans sa conduite , sans aimer la vertu ; il vit dans la tempérance , sans haïr les plaisirs ; il affiche l'opinion la plus avantageuse de la probité des hommes & de la sagesse des femmes , & ne se livre à qui que ce soit ; il végète paisiblement sans être aimé ni haï , soutenu ni traversé ; il ne fait point sa cour aux gens en place , de peur qu'ils ne tombent & ne l'entraînent dans leur chute ; il ménage ceux qui sont tombés , de peur qu'ils ne se relèvent & ne se vengent ; il n'ouvrira point sa bourse à un ami dans la dernière nécessité , de peur d'en faire un ingrat.

Tableau représentant la détresse de la femme d'un Baronnet, prétendant à l'élection de sa Comté.

Dans un temps où toute l'Angleterre n'est occupée que de l'affaire des Elections , j'espère que cette lettre , que je

trouvai hier au soir dans la rue, sans adresse ni signature, pourra faire quelque plaisir à mes Lecteurs.

MA CHÈRE FANNY,

Je suis excédée, anéantie. J'ai cru mourir mille fois depuis notre arrivée dans cet abominable séjour. Que ces perfides Poètes célèbrent tant qu'ils voudront & l'email des prairies, & l'ombre des bocages & le murmure des ruisseaux, j'aimerais mieux traîner mes jours au fond d'un magasin du quai de la Tamise, que de passer ici une autre saison.

Notre Château, ma chère, est une véritable hôtellerie, où il me faut accueillir & attirer même les passans. Buffets & celliers, tout est ouvert au plus vilain gueux qui a ses quarante shellings de rente *. Le parquet de nos salles est tout sillonné par les clouds des sabots. On ne voit que des taches de punch sur les consoles de nos antichambres, & il s'y élève des fumées de tabac qui feraient

* Il faut avoir ce revenu pour voter dans les élections.

évanouir

évanouir une Vivandière. Nous ne sommes jamais à table sans une douzaine de convives plus grossiers les uns que les autres. Ma seule occupation, est de leur faire circuler des assiettes & de répondre à leurs santés. Ce qui me choque le plus, c'est qu'il y a toujours quelqu'un de ces butors, entre deux vins, qui ne peut entendre raison qu'il ne m'ait embrassée : à quoi je suis contrainte de me soumettre de bonne grace, par l'ordre de mon mari. Voilà, sans compter mille autres déboires, ce qu'il faut endurer à chaque instant, de peur d'aliéner le moindre suffrage.

A plus de trois milles à la ronde, il n'y a pas une seule femme digne de la société de ma fille de chambre. Sir John veut cependant que je vive avec toutes dans la plus intime familiarité. Lady Berrys est bien notre voisine, mais quoique nous soyons en liaison à la Ville, nous ne pouvons entretenir ici de commerce, parce que son mari s'est déclaré pour le parti de la Cour. Mes connaissances les plus distinguées sont Myladi Maireffe, femme du Magistrer, & Myladi Alderman, qui vend de la poterie & des épingles d'un côté de sa boutique, tandis que son mari travaille,

I. Vol.

G

de l'autre, à composer des pilules pour la santé de tout le canton. Ces créatures, suivies de leur famille déguenillée, viennent prendre le thé avec moi chaque après-midi; & après m'avoir fait jouer un shelling en six parties d'osselets, elles me proposent ordinairement une partie de promenade dans mon carrosse, jusqu'à l'entrée de la nuit. Leurs enfans ne manquent jamais d'être de la partie. Pour éviter toute apparence d'une dangereuse prédilection, il faut que j'en prenne à la fois un de chacune sur mes genoux, que je me récrie sur l'air de finesse qui anime leur massive physionomie, & surtout que je touche, sans air de répugnance, leurs haillons dégoûtans. Myladi Mairresse est une très ardente femme de parti. De deux gros chiens qui font tous ses délices, elle a nommé l'un Sir John & l'autre Colonel, en l'honneur, comme vous le jugez bien, de mon mari & de mon frère, ses humbles protégés.

Il y a quelques jours que sur les instances des Dames du village, je consentis à tenir une assemblée. J'ouvris le bal avec Sir Humfrey Chéese, qui dansa tout botté, avec la même grâce que ces ours qu'on fait pirouetter dans les rues

de Londres. Malgré toute mon attention à observer l'ordre le plus exact, j'eus le malheur de faire une méprise qui fera peut-être perdre bien des voix à Sir John. Dès le commencement de la fête on vit la veuve d'un Praticien s'élancer furieuse hors de la salle, indignée de ce que sa fille n'eût pas été prise pour danser avant *Mistris Northon*, fille d'un Brasseur, quoiqu'on ne dût pas ignorer que feu son mari était d'une profession bien plus relevée.

Je voudrais, ma chère, que vous puissiez jeter un coup-d'œil sur l'attirail de ma toilette. Vous la prendriez pour une boutique de Marchande de modes; Juliette & moi nous sommes occupées, depuis trois jours, à faire des cocardes & à les attacher aux chapeaux gras de nos Villageois. Et n'est ce pas une contrainte affreuse? Je ne suis pas libre de m'habiller à ma fantaisie. Il faut que je porte le bleu, quoique vous sachiez que rien ne tranche plus avec mon teint, & que cette couleur me donne l'air des Sorcières de *Macbeth*.

Ce n'est pas tout. Sir John vient de m'annoncer que ses dépenses sont si considérables, qu'il sera obligé de retrancher

G ij

sur mes épingles & de congédier la moitié de nos domestiques. Il m'a même fait entendre que peut être n'irions nous pas à Londres de tout cet hiver. Impitoyable époux !... S'il ose persister dans cette résolution, je vais moi même appuyer la brigade de ses Concurrans, & révolter, par mille incartades, ceux qui lui ont fait espérer leur voix.

Je suis, &c.

Eloge historique de François Quesnay, par M. le Comte d'Albon, des Académies des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, de la Société d'Agriculture de la même Ville, de la Société économique de Berne, &c. &c.

Et in amicitia illius delectatio bona, & in operibus manuum illius honestas sine defectione, & in certamine loquelæ illius sapientia, & præclaritas in communicatione sermonum ipsius.
Sapient. Chap. VIII.

Seconde édition, 1775. A Paris, de l'Imprimerie de Cailleau, rue Saint Séverin.

Cet Eloge raisonné fait honneur à M. le Comte d'Albon, qui a célébré

avec autant de dignité que de sensibilité, les lumières, les travaux & le caractère bienfaisant de l'homme célèbre, objet de ses louanges. On en peut juger par ce début qui est le précis de tout ce qu'il développe avec éloquence dans son discours.

« Soulager l'humanité souffrante ; perfectionner les arts utiles ; éclairer les Peuples sur leurs vrais intérêts ; fixer, d'une manière invariable, les principes de l'administration ; montrer les effets funestes d'un mauvais régime public, en indiquer les causes & les remèdes ; instruire les hommes de tous les âges, de tous les rangs, de toutes les Nations, de tous les siècles à venir : c'est mériter de l'Univers entier des suffrages qu'il n'accorde qu'à quelques-uns de ceux mêmes que nous regardons comme de grands hommes. Qui fut plus digne de cette gloire que le célèbre Quesnay, que la mort nous a enlevé ? Ami de ses semblables, il consacra ses travaux à prolonger leurs jours : tout ce qui les intéressoit lui étoit cher. Son zèle pour le bien public, soutenu d'un génie puissant & vigoureux, lui fit com-

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

» grès de la vérité, & créer un système
 » qui suppose dans son Auteur des vues
 » neuves & profondes, des sentimens
 » nobles, généreux & grands. Appuyé
 » sur les principes sacrés de la nature &
 » sur les règles immuables de l'ordre, il
 » durera autant que la nature & l'ordre
 » subsisteront. Les imputations vagues &
 » confuses de ceux qui n'ont pas daigné
 » l'étudier; les traits de la raillerie, res-
 » source ordinaire des esprits médiocres
 » & vains, s'éteindront contre un édi-
 » fice qui a la raison pour base, l'huma-
 » nité pour objet, la justice pour soutien :
 » & les hommes éclairés, les vrais Ci-
 » toyens, les Philosophes sensibles con-
 » serveront toujours une reconnoissance
 » respectueuse pour celui qui soumit à
 » un calcul sévère, leurs rapports mu-
 » tuels, leurs intérêts, leurs droits & leurs
 » devoirs.

» Elevons un monument digne, s'il
 » est possible, de ce bienfaiteur du mon-
 » de; & pour lui accorder le tribut d'élo-
 » ge qu'il mérite, faisons-le connoître
 » tel qu'il a été dans les âges divers de
 » sa vie; suivons-le depuis son berceau;
 » il n'est pas indifférent d'apprendre com-
 » ment un grand homme s'est formé,

JUILLET. 1775. 151

» jusqu'à ce jour malheureux où nous
» l'avons perdu ; il importe aussi de sa-
» voir comment il a fini. Peignons ses
» talens, son caractère, ses mœurs, sa
» conduite, ses écrits avec la simplicité
» qui lui étoit si naturelle, & qui fait le
» plus bel ornement de la vérité. Les lu-
» mières de son génie nous éclaireront,
» & les qualités de son âme nous excite-
» ront à la vertu ».

M. le Comte d'Albon détaille dans la suite de cet Eloge, les Ouvrages & les idées de M. Quesnay ; il les explique même & y répand beaucoup de jour. Cet Eloge est suivi d'une Lettre instructive de M. le Comte d'Albon à M. de B***, sur le commerce, les fabrications, & la consommation des objets du luxe.

*Traité théorique & pratique du jeu des
Echecs, par une Société d'Amateurs.*

. . . *Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti, si non, his utere mecum.*

Hor. lib., 1, Ep. 6, v. 67 & 68.

A Paris, chez Stoupe, Imprimeur-
Libr. rue de la Harpe, vis-à-vis la rue
St Séverin ; & au Café de la Régence,
place du Palais Royal. Prix ; l. br.

Giv

Ce nouveau Traité du jeu des Echecs doit mériter la préférence sur tous ceux qui ont paru jusqu'à présent, en ce qu'il joint à une plus grande étendue, l'analyse & l'ordre si nécessaire dans l'étude d'une science de calcul, & cependant trop négligé par tous les Auteurs qui ont essayé jusqu'ici de donner quelques principes de ce jeu. Pour ne pas effrayer les Amateurs par un in-folio, on a donné aux huit pièces des échecs le nom des huit premières lettres de l'alphabet, & on a désigné leur position & leur marche sur l'échiquier par les numéros 1^{er} jusqu'à 8. Cette méthode de noter les parties, aussi simple que claire, & dont on trouve la clef dans l'introduction, a permis aux Auteurs de réunir dans un seul volume in 12 tout ce qui a paru de plus satisfaisant sur ce jeu, avec les résultats des manières des plus grand Joueurs de ce siècle. Ceux qui seront curieux d'en faire une étude particulière, y trouveront l'instruction la plus variée, la plus suivie & la plus capable d'aider, par l'application des exemples aux principes, le plus ou moins d'aptitude qu'on peut avoir d'ailleurs dans son génie pour ces combinaisons.

On sent que ce Traité est le résultat de

JUILLET. 1775. 153

l'expérience des plus habiles Joueurs, qui ont profité de tout ce qui a été écrit avant eux, & qui ont rectifié dans la première Académie de l'Europe pour les Echecs, (le Café de la Régence, près le le Palais Royal) les fautes échappées aux anciens Auteurs, en y ajoutant les nouvelles découvertes qu'une étude assidue & raisonnée leur ont fait trouver. Le jeu des Echecs étant le jeu des combinaisons pour l'attaque & la défense, il ouvre une vaste carrière aux systèmes de tactique en quelque sorte, & aux calculs des rapports. C'est moins, entre habiles gens, un amusement léger, qu'une science exacte & profonde.

A N N O N C E S.

*F*RAGMENS de Tactique, in-4°. 7°. Mémoire, sur l'artillerie; 8°. Mémoire, sur le langage militaire; 9°. Mémoire, projet d'une instruction pour la manœuvre de l'Infanterie. Prix en feuille, 7 l. 4 s. A Paris, chez Ant. Jombert père, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

Hymnes de Callimaque, nouvelle édition , avec une version françoise & des notes , par M. Dutheil ; in-8°. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

Esprit du grand Corneille, extrait de ses Œuvres dramatiques ; dédié à M. de Voltaire ; 2 vol. in-8°. br. 4 l. A Bouillon , & à Paris chez Lacombe , Lib. rue Christine.

Essai sur les Phénomènes de la Nature, pris dans les élémens , & les trois règnes des animaux , végétaux & minéraux , en forme de Dictionnaire ; in-8°. br. prix 2 l. A Bouillon , & à Paris chez Lacombe , Lib. rue Christine.

Réflexions Médico-Chirurgicales , par M. Trécourt , Docteur en Médecine , Associé Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , & du Collège Royal de Nancy , Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Rocroy ; in-12. br. 2 liv. 10 s. A Bouillon , & à Paris chez Lacombe , Lib. rue Christine.

Sur la législation & le commerce des

J U I L L E T. 1775. 155
grains, in-8°. nouvelle édition. A Paris,
chez Pissot, Libraire, quai des Augus-
tins.

*Analyse de l'Ouvrage intitulé, de la
législation & du commerce des grains; in-
8°. par M. l'Abbé M. A Paris, chez
Pissot, Libr. quai des Augustins.*

*Du commerce des bleds, pour servir à
la réfutation de l'Ouvrage sur la législa-
tion & le commerce des grains; in-8°. A
Paris, chez Grangé, Imprimeur Li-
braire, au Cabinet Littéraire, Pont No-
tre-Dame.*

*Eclaircissemens demandés à M. N**
sur ses principes économiques & sur ses
projets de législation, au nom des Pro-
priétaires fonciers & des Cultivateurs
françois, par M. l'Abbé Baudeau; 1775,
in-8°. A Paris, au Bureau de Corres-
pondance; & chez Lacombe, Lib., rue
Christine.*

*Le Collecteur, ou manière de faire en
France ou par tout ailleurs, régulièrement
& à peu de frais, & suivant une propor-
tion exacte, avec les propriétés, riches-*

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

ses, valeurs & facultés de chaque Généralité, Election & Paroisse, & d'un chacun ; la répartition, division, subdivision, assiette & perception des impôts, &c. par M. Trottier ; in-8°. prix 18 f. A Paris, de l'Imprimerie de Jorry, rue de la Huchette ; & chez l'Auteur, rue St André des Arts, vis à-vis la rue Contrescarpe.

Ancienne ariette de la Fée Urgelle avec paroles nouvelles & accompagnement chiffré, nouveauté curieuse ; à l'usage des personnes qui aiment à chanter, &c. Brochure in-8°. A Paris, de l'Imprim. de Jorry, rue de la Huchette.

Natalie, Drame en quatre actes, par M. Mercier ; in 8°. prix 30 f. A Paris, chez Ruault, Lib. rue de la Harpe.

*Histoire de la Ville de Rouen, Capitale du Pays & Duché de Normandie, depuis sa fondation jusqu'en 1774 ; suivie d'un Essai sur la Normandie littéraire, par M. S**, Avocat au Parlement de Rouen ; 2 vol. in-12 br. 4 l. A Rouen, chez le Boucher le jeune, Libraire ; & à Paris, chez Durand neveu, rue Galande.*

Dictionnaire poétique d'Education où,

JUILLET. 1775. 157

sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'instruire toutes les facultés de l'âme & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie ; par M. de la Croix ; 2 vol. in 8°. A Paris, chez Vincent, Imprim. Libr., rue des Mathurins.

Le mauvais Négociant, Comédie en trois actes & en vers ; in-8°. prix 1 l. 10 s. A Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie Française.

ACADÉMIES.

I.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS.

Prix extraordinaire pour l'année 1777.

UNE Compagnie zélée pour le progrès de l'art de la Teinture, ayant remis à l'Académie une somme de 1200 livres pour un Prix extraordinaire relatif à cet art, l'Académie propose pour sujet de ce Prix, l'*Analyse & l'Examen chimique de*

158 MERCURE DE FRANCE.

l'Indigo qui est dans le Commerce pour l'usage de la Teinture.

Son intention est que ceux qui concourront, fassent toutes les expériences qui peuvent procurer de nouvelles connoissances sur la nature, les parties constituantes, les propriétés & l'emploi de l'Indigo. Ils doivent pour cela non-seulement soumettre cette substance à l'action graduée du feu, tant à l'air libre que dans des vaisseaux clos, déterminer la nature & la quantité de ses produits, de son charbon, de sa cendre; mais il faut surtout qu'ils donnent une grande attention à l'analyse de l'Indigo, par les menstrues, c'est à-dire, qu'ils lui appliquent tous les agens ou dissolvans chimiques, aqueux, huileux, savonneux, spiritueux, salins, acides, alkalis, & qu'ils fassent un examen ultérieur, très-exact, des dissolutions ou extractions qui doivent résulter de l'action de ces différens dissolvans. Enfin chaque matière végétale ou animale étant susceptible de fermentation, & d'éprouver par ce moyen des changemens & des altérations qui diffèrent beaucoup, suivant leur nature, il est très-essentiel que l'Indigo soit examiné aussi par la voie de la fermentation, soit seul & délayé seule-

JUILLET. 1775. 159

ment avec la quantité d'eau nécessaire à cette opération , soit mêlé avec plusieurs autres substances susceptibles des différens degrés de fermentation , depuis la spiritueuse jusqu'à la putride.

Il est comme impossible qu'une pareille suite d'expériences faites avec soin & avec les connoissances de Chimie qu'elles supposent , ne procurent sur l'Indigo des lumières nouvelles & d'autant plus importantes qu'elles ne peuvent manquer de trouver leur application dans l'art de la Teinture , soit en fournissant une théorie satisfaisante des procédés de pratique par lesquels on rend cette drogue propre à teindre , & en faisant connoître les moyens d'éviter les accidens auxquels ces procédés sont sujets , ou la manière d'y remédier , soit en indiquant de nouveaux procédés plus avantageux que les anciens , soit enfin en mettant sur la voie de trouver dans les végétaux d'autres matières colorantes qu'on pourra rendre propres à la Teinture par des manipulations semblables à celles qu'on emploie pour l'Indigo , cette fécule n'étant pas probablement la seule de son espèce dans tout le règne végétal.

L'Académie croit devoir avertir qu'elle

160 MERCURE DE FRANCE

adjugera le Prix par préférence à celui qui aura fait les meilleures applications de ses découvertes à la pratique de l'art de la Teinture, & qui les fera servir à l'explication des différens procédés des cuves d'Indigo, de leur gouvernement, des circonstances qui les font manquer, en un mot de tout ce qui concerne l'emploi de cet ingrédient dans la Teinture.

Tous les Savans & tous les Artistes sont invités à travailler sur ce sujet, même les Associés-étrangers de l'Académie; les seuls Académiciens régnicoles en sont exclus.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs pièces, mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront s'ils veulent attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec la devise de leur pièce, leur nom, leurs qualités & leur adresse; & ce billet ne sera ouvert par l'Académie qu'au cas que la pièce ait remporté le Prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans obligation. Ils adresseront leurs ouvrages joints à leurs essais, francs de port; à Paris, au Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre. Dans ce

J U I L L E T. 1775. 161

second cas , le Secrétaire donnera à celui qui les lui aura remis un récépissé où seront marqués la devise de l'ouvrage & son numéro , suivant l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 31 Décembre 1776 inclusivement. Ceux qui viendront après ce terme , ne seront point admis au concours.

L'Académie, à son Assemblée publique d'après Pâques 1777, proclamera la pièce qui aura mérité ce Prix.

S'il y a un récépissé du Secrétaire pour la pièce couronnée , le Trésorier délivrera la somme du Prix à celui qui lui rapportera ce récépissé ; il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du Secrétaire , le Trésorier ne délivrera le Prix qu'à l'Auteur même qui se fera connoître , ou au Porteur d'une procuration de sa part.

I I.

ACADÉMIE DE CHIRURGIE.

M. Houstet , ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie , a fondé à perpétuité quatre médailles d'or ,

162 MERCURE DE FRANCE:

de cent livres chacune, pour être distribuées annuellement à quatre Etudiants, qui, parmi les vingt-quatre, nombre fixé par les Lettres Patentes du Roi, du mois de Mars 1768, pour concourir, auront le plus profité des exercices & des instructions de l'Ecole-pratique, établissement utile & patriotique. Ces médailles ont été adjugées cette année, à la rentrée des Ecoles, la première, au sieur Jacques Nicolas Germain, de St Malo, Diocèse d'Auxerre; la seconde, au sieur Edme Chigot, de Noyers, Diocèse de Langres; la troisième, au sieur Jean-Baptiste Colson, de Rambercourt-aux-Pots, Diocèse de Toul; la quatrième au sieur Pierre Brion, de Lyon.

On a accordé les quatre *Accessit*, qui consistent en quatre médailles d'argent, pareillement fondées par M. Houstet : les deux premières aux Srs Ambroise-Tranquille Saffard, de Paris; & Jean Perret, de Cabanac, Diocèse de Tarbes, qui ont eu plusieurs suffrages des Examineurs pour une médaille d'or : les deux autres médailles, aux Srs Louis-Philippe Rouffeau, de Soissons; & Jean Aucouturier, de Saint-Diziet-lès-Domains, Diocèse de Limoges. On a jugé que d'autres Elè-

ves devoient aussi participer à l'honneur de la même récompense. Ces Elèves sont les Sieurs Pierre-Nicolas Maximilien de Costes, de Meru, Diocèse de Beauvais; Jean Cazéjus, de Bordeaux; Jean-Baptiste Joie, de Champigneulle, Diocèse de Reims; Jacques Jay, d'Absac, Diocèse de Bordeaux; Pierre Jacob, de Lyon; Jean-Claude Deschamps, de Langeac, Diocèse de Saint Flour; Antoine-Agard Laroche, de St Martial, Diocèse de Limoges; Pierre Blanchard, de Javerlhac, Diocèse de Limoges; Leonard Delage, de Saint Jean de Colle, Diocèse de Périgueux; Philippe-Marcel Pernet, de Châlons-sur-Saone; Etienne-Julien le Bigot, de St Cyr du Bailleul, Diocèse d'Avranche; Pierre Chopart, du Vauroux, Diocèse de Beauvais; Jean Chesnau, de Loudeau, Diocèse de Paris; Jean François Sue, de la Colle Saint Paul, Diocèse de Vence; & Jean Durrey, de Lagrolet de Vance, Diocèse d'Auch.

I I I.

R O U E N.

L'Académie de l'Immaculée Concep-

tion établie à Rouen, tint sa dernière séance publique le 22 Décembre 1774. M. l'Abbé Cotton des Houssayes, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Chanoine de la Cathédrale de Rouen, ancien Professeur de Théologie en la même Ville, des Académies de Caën, Lyon, &c., ouvrit la séance, en qualité de Secrétaire perpétuel, par un Discours préliminaire, où il rend compte de la manière dont a procédé cette Compagnie envers les Auteurs qui y ont concouru. Cette lecture fut suivie de l'Eloge historique de feu M. l'Abbé Saas, Chanoine de Rouen, Titulaire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres en cette Ville, & Président de l'Académie de l'Immaculée Conception. Cet Eloge est précieux par les détails particuliers dans lesquels est entré M. l'Abbé des Houssaies, soit pour les circonstances de la vie de cet illustre Littérateur, soit pour les Ouvrages imprimés ou manuscrits qui sont sortis de sa plume. A cet Eloge intéressant a succédé un autre Eloge du même en vers latins, adressés à l'Académie par M. Guiot, ancien Secrétaire de cette Société, & maintenant Chanoine régulier de St-Victor. Cette pièce est dans le

JUILLET. 1775. 165

goût du *Tumulus Gabr. Cossartii*, dans les Œuvres de Santeuil. On lut ensuite les pièces couronnées; savoir, une Ode françoise sur le *Bonheur de la France sous Louis XVI*, par M. Guillermer, Professeur au Collège Royal de Rouen; une pièce intitulée *les Passions*, par Mde de Courcy, à Paris, déjà connue par des *Vers au Sommeil*, insérés avec éloge dans plusieurs Journaux; une Idylle françoise intitulée *le Solitaire Patriote*, par M. du Hequet, Mousquetaire de la première Compagnie; des stances à Louis XVI sur son avènement au Trône, sous le titre d'*Amyntas*, par M. Daubert, de Caën; de plus, une paraphrase du 14^e Chap. d'Isaïe, ode françoise, par le même; ainsi qu'un sonnet adressé à M. de Miroménil, ancien Bienfaiteur de l'Académie de l'Immaculée Conception, & intitulé *le Triomphe de Thémis*. Enfin une *Epître d'une femme à son amie, sur les dangers auxquels s'expose une mère qui ne nourrit pas ses enfans, & les avantages qu'elle trouve à remplir elle même ce devoir*, par Madame la Comtesse de Laurencin, à Lyon. Le prix décerné à cette pièce, qui a fait la plus grande sensation dans les deux lectures qu'on en a faites, « étoit

166 MERCURE DE FRANCE.

» un vase d'albâtre à l'antique, monté
 » sur une base, peinte en bleu, orné de
 » guirlandes dorées; ce vase est entouré
 » & surmonté de deux branches en ar-
 » gent, l'une de rosier, l'autre de lis, char-
 » gées de fleurs & de boutons, artistement
 » travaillées, & réunies dans le haut par
 » une couronne de laurier. Ce vase est aussi
 » armé d'une bande d'argent dorée. Sur
 » les deux faces opposées sont gravées
 » ces deux mots; *vas honorabile*: ces
 » mots qui sont pris dans les litanies de
 » la Sainte Vierge, & les branches de
 » lis & de rosier désignent la virginité &
 » la maternité de la Mère du Sauveur;
 » ces branches sont en même temps la
 » représentation de quelques-uns des an-
 » ciens prix de l'Académie de l'Imma-
 » culée Conception; la branche de lau-
 » rier, en forme de couronne, qui réu-
 » nit les branches de laurier & de lis,
 » désigne celle qu'on a donnée au Poëte
 » qui a remporté le prix; sur une des au-
 » tres faces de la bande dorée, on a gravé:
 » *Offerebat DD. le Coultoux Eques, Ma-*
 » *jor Urbis, Immaculatæ Conceptionis*
 » *Academiæ princeps, anno 1774*; & sur
 » l'autre face on lit: *Prix de l'Académie*
 » *de l'Immaculée Conception, mérité par*

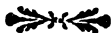
„ *Madame la Comtesse de Laurencin* „
 (Note extraite des affiches & annonces
 hebdomadaires de Normandie , page 12 ,
 1775).

L'Académie avoit proposé pour sujet
 du prix d'éloquence l'*Eloge du Cardinal
 d'Amboise , Archevêque de Rouen , & Mi-
 nistre de Louis XII.* Deux Orateurs ont
 balancé les suffrages des Juges : l'un avoit
 pris pour devise un passage de Vivet ,
 dans sa lettre à Henri , Roi d'Angleterre :
*Magnum Regni columen sunt amici pru-
 dentes , &c.* l'autre , cette maxi-
 me : *Virtus nescia mortis morte vires ;*
 mais aucun des deux n'a été couronné,
 malgré la supériorité de leurs Ouvrages
 sur celui des autres Concurrans. Le prix
 a été remis à cette année 1775 , où l'on
 couronnera en outre , 1°. une Ode lati-
 ne , dont le prix a été remis ; 2°. une
 Allégorie latine , telle qu'il s'en trouve
 dans le dernier recueil des Pièces cou-
 ronnées en cette Académie ; 3°. une Ode
 françoise ; 4°. une Idylle françoise. Tou-
 tes ces Pièces seront terminées par une
 allusion à l'Immaculée Conception. Les
 sources où les Auteurs doivent puiser sont
 l'Ecriture Sainte , l'Histoire Ecclésiasti-
 que , Civile & Naturelle , & jamais la

168 MERCURE DE FRANCE.

Mythologie; les Ouvrages satiriques ou diffamatoires seront rejetés du concours, quel que soit d'ailleurs leur mérite littéraire (ce qui donne occasion de renouveler cet ancien règlement de l'Académie, est une Idylle excellente qu'on lui a envoyée en 1773, sur les troubles de la Pologne, & qu'on a cependant écartée, à cause des sorties violentes qu'on s'y est permis contre les Puissances). Les Ouvrages doivent être envoyés doubles & francs de port avant la fin de Novembre 1775, au Révérend Père Prieur des Carmes de Rouen, Trésorier de l'Académie de l'Immaculée Conception. Les Auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies. Le nom de l'Auteur, suivant l'usage, auquel on voudra bien faire plus d'attention qu'on ne fait quelquefois, sera mis, avec une sentence, dans un billet cacheté; cette sentence sera répétée au bas de la Pièce & sur l'adresse du billet.

On imprimera incessamment le recueil des Pièces couronnées en cette Académie pendant les années 1772, 1773 & 1774.



SPECTACLES.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Dimanche 4 Juin on a donné au Concert Spirituel une symphonie del Signor Lachnith fils, dans laquelle M. Rault a exécuté, avec cette supériorité & avec ce talent éminent qu'on lui connoît, plusieurs solos de flûte. Mlle Basse a chanté avec succès, un motet à voix seule. M. Lenoble, Premier Violon de S. A. S. Mgr le Duc des Deux Ponts, a joué avec distinction & avec beaucoup d'aisance, un concerto, très difficile, de sa composition. La première partie de ce Concert a été heureusement terminée par un hyerodrame sacré, de la composition de M. Cambini.

La seconde partie a été formée d'une nouvelle symphonie à grand orchestre del Signor Patre Mathia Sandel Cosarensi. Mlle Lorpin a chanté un motet à voix seule de M. Rochefort. On a été enchanté d'un nouveau concerto de hautbois, exécuté par M. Lebrun. Ce

I. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

Concert a fini par le *Sacrifice d'Isaac*, oratoire à grand chœur del Signor Cambini.

Le Jeudi 15 Juin on a exécuté une symphonie de M. Martini ; ensuite M. Tirot a chanté un motet à voix seule de M. l'Abbé Rose. M. Lebrun, Premier Hautbois de S. A. S. l'Eleûteur Palatin, a joué un concerto de sa composition. Cette partie a été terminée par un motet chanté par Mlle Lorpin.

La seconde a été composée d'une symphonie concertante del Signor Cannabich, exécutée par MM. Lebrun, Lenoble, Leduc le jeune & André. M. Nobleaux a chanté, pour la première fois, un motet de basse-taille, composé par M. Rochefort. M. de la Mothe, premier Violon de l'Empereur, a joué un beau concerto de violon de sa composition. Ce Concert a fini par *Joad*, oratoire de M. Cambini.



O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné quelques représentations d'*Orphée & Eurydice*, Drame lyrique en trois actes, dans lequel Mlle de la Guerre a joué avec beaucoup de succès le rôle d'*Eurydice*. M. Tirot a été applaudi dans le rôle d'*Orphée*; & après lui le Public a beaucoup encouragé M. Laine, qui met dans son jeu beaucoup d'action & d'intelligence.

On a repris Vendredi 23 Juin l'*Union de l'Amour & des Arts*, Ballet héroïque en trois entrées, paroles de M. le Monnier, musique de M. Floquet. Cet Opéra, qui est le début d'un jeune Compositeur, a soutenu la bonne idée & les espérances que le Public a conçues de ses talens, qu'il tâche d'affermir & de fortifier dans son séjour en Italie, où il est allé entendre les chefs-d'œuvres, & prendre les avis des Maîtres célèbres.

Les principaux rôles ont été bien remplis par Mlles de la Guerre, le Vasseur, Mde Larrivée, & par MM. Gelin, Durand, Tirot, &c.

H ij

COMÉDIE FRANÇOISE.

MADEMOISELLE LAVOY , dont nous avons déjà annoncé le début , a reparu le mois dernier avec avantage , dans les Tragédies de *Zaïre* , de *Mahomet* , d'*Adelaïde du Guesclin* ; & dans le comique , elle a joué *Eugénie* & l'*Ecole des Femmes*. Cette jeune Actrice a mis dans tous ses rôles beaucoup d'intelligence , de vérité & de sensibilité ; elle a reçu du Public éclairé les témoignages les plus flatteurs & les mieux mérités , de son contentement.

COMÉDIE ITALIENNE.

MADEMOISELLE OLIVIER a débuté le Mercredi 21 Juin , par les rôles de *Zerbine* dans la *Servante Maîtresse* , & d'*Hélène* dans *Silvain*. Cette Actrice , qui jouoit avec distinction les premiers rôles sur le Théâtre de Lyon , a reçu dans la Capitale les éloges dûs à ses talens & à l'intelligence qu'elle a de la scène.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Première Centurie de Planches enluminées & non - enluminées, représentant ce qu'il y a de plus intéressant parmi les animaux, les végétaux & les minéraux. Par M. Buc'hoz, Médecin Botaniste de Monsieur; in fol. gr. pap. Décade III^e. Règne minéral. Prix 30 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Haute-feuille; & chez Lacombe, Lib. rue Christine.

CETTE troisième Décade est encore plus curieuse & mieux exécutée que les deux que nous avons annoncées précédemment; elle est composée, ainsi que les deux premières, de vingt deux feuilles de gravures, tant enluminées que non-enluminées. La première planche de celles qui sont enluminées, renferme plusieurs empreintes de fruits, de feuilles & de vermisseaux: on y remarque sur-tout de jolis morceaux de dendrites

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

& de marbre de Florence. La seconde représente plusieurs fossiles de différens genres & espèces, tels que des caryophylloïdes, des héliolithes, parmi lesquels se trouve l'espèce que M. le Baron d'Hupfch nomme *pietre a pantoufle*, *ungulita ex eifiliâ*; il la regarde comme un fossile nouveau & bivalve : mais il n'est rien moins que tel, puisque dans celle qu'il a envoyée à l'Auteur on n'y remarque aucune charnière. La troisième planche est très-variée; on y remarque différentes espèces de crystaux, de crySTALLISATION, d'améthystes, de quartz, toutes joliment figurées. La quatrième planche n'est pas moins intéressante, on y voit représentée une tête humaine, revêtue d'une incrustation d'albâtre orientale, elle se trouve dans le Cabinet de M. Romé de l'Isle; elle est accompagnée de différens autres fossiles très-rares. La cinquième planche est destinée aux différentes mines, on y remarque entre autres des végétations d'argent natif, des mines d'argent vitreuses, des mines d'argent noir en plume, des crystaux de mines d'argent rouge, gris, des rubines d'arsenic, de l'azur de cuivre crySTALLISÉ, différentes espèces de galènes & de la malachite mammellon-

JUILLET. 1775. 175

nées. La sixième planche est la figure d'un groupe de cornes d'ammon, trouvé aux environs de Pont-à Mousson. La septième est une très-belle suite de mines de plomb très-variées. La huitième représente différentes mines de fer & d'hématite. La neuvième & la dixième sont destinées à la représentation de plusieurs fossiles, on y voit entr'autres une dent molaire d'éléphant, pétrifiée, trouvée aux environs de Dieuloward, entre Nancy & Pont-à Mousson.

Cette III^e. Décade sera suivie dans peu d'une quatrième, destinée au règne animal : elle paroîtra exactement au 1^{er} Octobre, & renfermera plusieurs animaux très-rares.

I I.

Huitième & neuvième Volume, brochés en tarton, des planches in folio de l'histoire universelle du règne végétal ; prix de chaque vol. 37 liv. 10 s.

Cette magnifique collection, la plus complète, la plus exacte & la plus considérable de l'histoire des plantes, & qui sera composée de 1200 planches gravées

H iv

178 MERCURE DE FRANCE.

en taille-douce par les meilleurs Maîtres, dessinées d'après nature, se trouve à Paris, chez Brunet, Lib. rue des Ecrivains, près l'Eglise Saint Jacques de la Bouche-rie.

I I I.

Portraits gravés en très petits médaillons, du Roi & de la Reine, par Savart.

Rien n'est plus gracieux, plus délicat, ni plus fini, que la miniature de ces deux portraits si intéressans, & parfaitement ressemblans.

La feuille est du prix de 3 l. A Paris, chez l'Auteur, rue & près le petit Saint Antoine, au coin de la rue Percée.

M U S I Q U E.

I.

PREMIER Recueil d'ariettes des plus jolis Opéra, avec accompagnement de cistre ou guitare allemande; arrangé par M. Pollet, Maître de cistre. Œuv. III^e. prix 6 liv. gravé par Mde Renault. A Paris, aux adresses ordinaires de Musi-

que; à Lille, chez Mde la veuve Sifflet & M. Poller cadet; à Douay, chez M. Lanoy, Libraire; à Dunkerque, chez MM. Dupont & Leblond, Luthier; à Liège, chez M. Hayeben, Maître de cistre; & chez l'Auteur, maison de M. Lesguillet, Négociant, rue St Martin, vis-à-vis la rue St Méry.

On trouve chez lui ses Œuvres pour le cistre, un assortiment de sonates des meilleurs Auteurs, arrangées pour cet instrument, & les jolies ariettes des Opéra italiens & autres, avec accompagnement, gravé & chiffré. Il les envoie en Province.

I I.

Six Sonates des meilleurs Auteurs, arrangées pour le cistre ou guitare allemande, avec accompagnement de violon, dédiées à M..... par M. Poller, Maître de cistre à Paris. Œuvre IV^e. Prix 6 liv. à Paris, chez l'Auteur, maison de M. Lesguillet, Négociant, rue St Martin, vis-à-vis la rue St Méry; & aux adresses ordinaires; & en Province, chez les Marchands de musique.

I I I.

Méthode pour apprendre à pincer du
Hv

178 MERCURE DE FRANCE.

cistre ou guittare allemande , précédée d'un abrégé des principes de musique ; dédiée à Mesdames de Mascrary , Chanoinesses du Noble & Royal Chapitre de Misette. Par M. Pollet, Maître de cistre. Œuvre V^e. Prix 8 liv. A Paris, chez l'Auteur, maison de M. Lesguillet, rue St Martin, vis-à-vis celle de St Méry ; & aux adresses ordinaires de musique ; & en Province, chez les Marchands de musique.

I V.

La partition des Femmes vengées, de M. Philidor, vient d'être mise en vente ; on la trouve chez l'Auteur, rue de Cléry, vis à vis celle du gros Chenet ; & aux adresses ordinaires. Le prix est de 13 l.

V.

La partition gravée de la musique de la Fausse Magie, de M. Grétry, Comédie en deux actes, prix 15 l., se trouve chez l'Auteur, rue Traversière, près la rue Clos Georgeot ; & aux adresses ordinaires de musique.

V I.

Musique du Barbier de Séville, & partition du morceau qui représente un orage; par M. Baudron, premier violon de la Comédie Française. Prix 3 l. 12 s. A Paris, aux adresses ordinaires.

V I I.

Air, traduction de Catulle, par M. le Chevalier de Langeac, mis en musique par P. C. Gibert; avec les parties séparées & arrangées aussi pour, faute d'orchestre, être accompagnées par le clavecin, piano-forte ou harpe; prix 1 liv. 16 s. A Paris, aux adresses ordinaires.

V I I I.

Troisième Recueil d'ariettes pour le piano-forte ou le clavecin, avec les paroles ou accompagnement de violon; dédiées à Madame la Baronne de Wenzel, par M. Neveu, Maître de clavecin; prix 4 liv. 16 s. A Paris, chez l'Auteur, rue du Sépulchre, fauxb. St Germain, la première porte cochère à droite par la Croix Rouge; & aux adresses ordinaires de musique.

H vj

I. X.

Le Guide Musical, ou théorie & pratique abrégées de la musique vocale & instrumentale en trois parties, selon les règles de l'accompagnement & de la composition; dédié à M^{de} la Comtesse d'Altier, par M. Roussel, Maître de musique; prix 7 l. 4 s. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, Collège de Séz, vis à vis St Côme, s'adresser à M. Fromentin; Louette, Marchand de musique, passage de St Germain l'Auxerrois; & aux adresses ordinaires.

X.

Les Loixirs de Melpomène, ou recueil périodique d'ariettes, romances, &c. avec accompagnement de guitare & basse chiffrée pour le clavecin ou de piano-forte; par M. Guichard, Maître de chant & de guitare; prix - liv. 4 s. A Paris, chez Bignon, Graveur, place du vieux Louvre; & aux adresses ordinaires. Il paroîtra tous les mois une feuille de 4 p. de ce recueil; chaque feuille séparée se vend 1 s. On pourra s'abonner pour les

JUILLET. 1775. 181
douze feuilles qui compléteront ce recueil : on payera 6 l. par abonnement.

X I.

Entr'acte & Ronde d'Henri IV arrangés pour le clavecin ou le forte-piano , avec accompagnement d'un violon & violoncelle, *ad libitum*; par M. Benaut, Maître de clavecin , prix 2 l. 8 s. A Paris, chez l'Auteur, rue Gît-le Cœur, la seconde porte cochère à gauche en entrant par le Pont-Neuf; & aux adresses ordinaires de musique.

X I I.

Sei duetti d'un gusto moderno per due flaute traversi del signor Gennara Rava; prix 6 liv. A Paris, chez l'Editeur, à la Juste Balance, rue de l'Arbre Sec, à côté du Café de Bellevue; & aux adresses ordinaires de musique.

X I I I.

Ariettes, duo & romances, avec accompagnement d'une basse chiffrée; par M. Lescot, Maître de musique à Nantes;

132 MERCURE DE FRANCE.

prix 4 liv. 4 s. A Paris, chez Mde le Menu, Marchande de musique, rue du Roule, à la Clef d'or; & aux adresses ordinaires.

X I V.

Six Sonates pour le clavecin, avec accompagnement d'un violon, composées par J. Ricci, Mettre de Chapel de la Cathedral de Como. Œuv. V^e. prix 7 liv. 4 s. A Paris, au Bureau musical, rue du Hasard Richelieu; & aux adresses ordinaires; à Lyon, chez Castaud, Libr.

A Monsieur DE LACOMBE.

Il vient de paroître, Monsieur, un Ouvrage qui sera lu par beaucoup de personnes. Il est précédé d'une Epître pleine de sens, d'honnêteté, de sentiment & de philosophie, adressée à une femme de qualité que la calomnie poursuit. On loue communément les femmes pour les séduire; ce tribut est un art, cet art est un métier. Ici l'ame & l'esprit se sont unis pour célébrer le mérite & justifier l'innocence.

*A Madame la Comtesse de VIDAMP***.*

C'est au malheur qui vous opprime que je dois l'avantage de vous connoître: mais ce malheur

même est un titre à mes yeux pour vous offrir cette dédicace

Que m'importe que tout ce qui vous environne s'unisse pour vous persécuter ? Je connois votre âme, & cela me suffit. La nature m'a donné un caractère, & je ne le dégraderai point par une prudence pusillanime ; c'est à Fouquet dans sa prison que j'aurois dédié mes Ouvrages.

Les blessures faites par la calomnie peuvent se guérir ; peu-à-peu les voiles tombent & la vérité reste. Alors l'humanité s'éveille ; on s'indigne contre les hommes vils qui nous ont rendus injustes.

Puisse cet hommage que je vous rends, amener l'aurore du jour qui justifiera la Providence ! Vous êtes d'autant plus digne d'être heureuse, que la vengeance n'est jamais entrée dans votre ame paisible. Lorsque remise à votre place, vous aurez recouvré une fortune qui manque à la tranquillité de votre famille, vous forcerez vos ennemis à rougir, mais non pas à trembler ; vous oublierez tout de quinze ans d'infortune, excepté les services désintéressés de l'amitié.

Je voudrois que ma plume, franche & libre, pût vous faire connoître telle que je vous ai vue dans le silence des passions & des préjugés : on sauroit qu'en épousant le petit-fils du Gouverneur d'un Empereur, vous avez anobli encore la Maison où vous êtes entrée, par la hauteur de ces sentimens, & par cette pente à la bienfaisance, qui fait adorer ceux mêmes qui ne peuvent l'exercer.

On sauroit que cultivant dans une obscurité honnête toutes les vertus domestiques, occupée du bonheur d'un époux, & élevant vous-même

des enfans que vous avez eu le courage de nourrir, vous vous êtes dérobée au tourbillon de la société, pour vous livrer tout entière à la nature.

On sauroit que vous vous refusez aux foiblesses de l'amour dans cet âge qui y entraîne, avec ces grâces qui semblent les annoncer, & cet esprit qui les justifie. . .

Puissent mes réflexions contribuer à votre bonheur, comme votre société a contribué au mien ! Une larme versée sur votre sort par un homme sensible & honnête, me flatteroit plus qu'une célébrité qui échappe au moment que l'on croit en jour, & qu'on n'achette encore qu'en réveillant les serpens de l'envie, & la haine impuissante de la médiocrité.

RÉPONSE non imprimée.

L'hommage public que vous m'adressez, Monsieur, est bien fait pour charmer les douleurs de mon ame sensible. Vous avez mieux aimé dédier votre Ouvrage à l'innocence qu'on opprime qu'à l'orgueil qu'on couronne. Ce trait peint le philosophe de la nature & l'ami de l'infortune.

O noble Chevalier d'un sexe qui n'a de défense que dans la douceur, & de force que dans la foiblesse, combien je me sens élevée par cet hommage d'une plume avouée par tout ce qu'il y a d'éclairé en Europe, & qui ne respire que l'honnêteté, l'amour des hommes & l'enthousiasme pour la vérité !

Ma société, dites-vous, a contribué à votre bonheur ! la vôtre m'a fait supporter mes peines avec courage. J'ai senti que les hommes pouvoient tourmenter leurs victimes, mais non les

dégrader; j'ai éprouvé que la force de l'ame, la tendresse maternelle, l'amitié si douce & si noble, n'étoient pas des biens que les tyrans de l'humanité pussent ravir.

Mes maximes n'étoient que de la raison, & la douleur alloit borner les secours que j'en pouvois attendre; les vôtres ont augmenté mes ressources avec mes pensées. En apprenant à souffrir, je me suis sentie consolée; ne pouvant changer mon sort, vous avez fortifié mon cœur: des services plus éclatans ont souvent moins d'importance & de réalité.

Recevez mes très justes remerciemens; & croyez qu'au bord du tombeau même, dans ces momens où l'on s'affoiblit sans retour, le feu de vos écrits, la sagesse de vos conseils & l'honnêteté de vos sentimens, seront encore un rayon pour mon ame & un baume pour mes blessures.

*La Comtesse de Vid***.*

Variétés, inventions utiles, établissemens nouveaux, &c,

I.

UN Amateur d'Histoire naturelle a publié, dans les Papiers publics d'Allemagne, que le hasard lui avoit fait découvrir un moyen de coaguler les fluides, sans l'intermède hétérogène, sans le secours de l'évaporation, enfin sans aucun procédé chimique. Il a été ordonné de met-

tre son secret à l'épreuve & de multiplier assez les expériences pour lever toute incertitude. Lorsque la découverte sera authentiquement constatée, on en rendra compte au Public.

I I.

M. Ovenden, Mécanicien Anglois, demeurant à Londres, a inventé une voiture avec laquelle on peut voyager sans chevaux, & faire aisément par heure 6 & même 9 ou 10 milles, lorsque le chemin est uni : on pourroit aussi sans servir pour monter des collines ; mais l'usage en seroit beaucoup moins commode qu'en rase campagne. Cette pièce de mécanique, non moins utile qu'ingénieuse, est mise en mouvement au moyen de deux leviers & d'une manivelle, que fait aller un domestique monté derrière la voiture.

I I I.

Le Sieur Chevalier, maître ferrurier à Angers, a imaginé une mécanique très-utile qui consiste dans le jeu des ciseaux ordinaires adaptés à un tuyau de fer ou de cuivre, auquel on donne la longueur où l'on veut qu'ils atteignent, & que l'on

JUILLET. 1775. 187
fait mouvoir par un fort ressort à boudin,
dans une cavité cylindrique. Ces ciseaux
peuvent servir avec avantage aux jardi-
niers pour écheniller les arbres en plein
vent, les tailler, & couper les branches
mortes, &c.

I V.

M. de Fasting, natif de Berghen en
Norwege, a inventé une arme à feu,
avec laquelle on peut tirer 18 à 20 coups
dans une minute; la baguette & la bayon-
nette sont d'une seule pièce: l'arme n'est
cependant pas plus pesante qu'un fusil à
l'ordinaire; & on peut s'en servir aux
mêmes usages, en ôtant une espèce de
cuivre à ressort qui couvre une partie de
la platine & du bassin.

B I E N F A I S A N C E.

UN vaisseau Anglois ayant à bord 700
tonneaux d'orge, qu'il avoit chargés au
port de Coppenhague, eut, le 19 Novem-
bre dernier, le malheur de faire naufrage
à la hauteur d'Helsingoer. Cinq paysans

188 MERCURE DE FRANCE.

bravèrent la tempête pour aller au secours du bâtiment, dont ils ne purent sauver que le patron; ils l'accueillirent de leur mieux, & le régalerent de tout ce qu'ils crurent pouvoir lui offrir. Le maître du vaisseau ne doutant point que ces marques d'attention n'eussent l'intérêt pour but, présenta généreusement sa bourse aux payfans, qui la refusèrent, & qui ne voulurent rien accepter, quelque instance qui leur en fût faite. Un citoyen Danois, revenu depuis peu d'un long voyage, où, sans doute il aura été quelquefois exposé, & peut-être sans secours, n'a pas été plutôt instruit de cette bonne action, que, sans se nommer, il a fait à ces cinq personnes une pension viagère de 25 rixdahlers par tête; en réglant qu'à mesure qu'il en mourra une, les 25 rixdahlers dont le défunt jouissoit, seront réparties sur ceux qui survivront, & ainsi jusqu'au dernier, qui jouira pendant le reste de sa vie, de la pension entière de 125 rixdahlers.

Trait d'amour conjugal.

Un Médecin de Bourgogne fut envoyé par une Dame charitable au village de Ruffey, à une lieue de Dijon, où régnoit

une fièvre putride - maligne. On le conduisit chez une femme d'environ 30 ans, dont le mari étoit mort depuis quelques jours de l'épidémie régnante ; il étoit accompagné du Curé du lieu & d'un Chirurgien ; leur arrivée ne parut pas intéresser la malade , qui gardoit un profond silence. Le Médecin s'approche d'elle , l'interroge , & cherchant à lui donner du courage , lui représente ce qu'elle a lieu d'attendre de la Dame qui l'envoie ; vaincue par ses importunités , elle se tourne enfin vers lui , & lui dit , d'un ton fait pour déchirer l'ame : *Je vous suis bien obligé , ainsi qu'à Madame , je ne prendrai point de remèdes ; mon mari est mort ; nous étions pauvres , mais nous nous aimions bien.* Dès ce moment elle ne parla plus à personne , ne prit ni nourriture ni remèdes , & mourut le lendemain , sixième jour après la mort de son mari.

Antiquités.

En fouillant dans les excavations que M. Dominique de Angelis a fait faire près du Tibre, dans l'endroit où l'on croit communément qu'étoit la ville de Cassio, on a trouvé des morceaux d'antiquités assez

singuliers, tant pour la sculpture que pour les lumières qu'on en peut tirer. Ils consistent en divers bustes, partie sans tête, & partie avec la tête, & en quelques statues de grandeur naturelle & bien travaillées; sçavoir, une d'Apollon jouant de la guittare, & couronné de laurier; une autre de Thalie assise, avec un masque comique, & couronnée de lierre; une autre de Melpomène, avec un masque tragique & une couronne bachique; une autre de Polymnie, enveloppée d'un manteau, & couronnée de fleurs; outre cela, un morceau de mosaïque quarré, très-bien conservé & d'un beau travail, représentant un passage du Nil avec l'hippopotame & le crocodile, & dans la barque quelques figures; entre autres, un marinier qui, avec un trident, défend le navire contre ces amphibies féroces. On a trouvé aussi une tête de marbre que les connoisseurs croient représenter l'Empereur Vitellius.

*Traduction d'une pièce de poésie Laponne ,
sur l'Absence.*

O Soleil, répands sur l'Orra tes rayons
les plus brillans. Si, en montant sur les
cimes les plus élevées des pins, je croyois

appercevoir l'Orra, j'y monteroïis pour voir entre quelles fleurs est ma bien-aimée : je couperois toutes les broussailles qui y sont nées depuis peu ; j'abattrois toutes les branches, ces branches verdoyantes. Je suivrois ces nuages qui se transportent vers l'Orra, si pour voler à toi j'avois des aîles, des aîles de Corneille. Mais je n'ai point d'aîles, d'aîles de Cerceille ; je n'ai point de pieds, de pieds d'oye, assez forts pour me porter jusqu'à toi. Tu m'as attendu assez longtemps, pendant tant de jours, tant de tes beaux jours, avec tes yeux charmans & ton cœur amoureux. Si tu voulois fuir loin, je te suivrois promptement. Qu'y a-t-il de plus fort que les cordes & les chaînes qui lient étroitement. Ainsi l'amour nous tourne la tête & change nos desirs & nos résolutions. La volonté des enfans est du vent ; mais les réflexions de la jeunesse sont des longues réflexions. Si je les écoutois toutes, je me détournerois de la route, de la bonne route. Je n'écouterai qu'un seul conseiller ; & je sai que je prendrai le chemin le plus droit.



A N E C D O T E S.

L

Le Duc d'Albe , interrogé par Henri II. sur certains prodiges qui avoient paru , disoit - on , pendant la bataille de Mulberg , répondit , qu'il étoit alors si occupé sur la terre , qu'il n'avoit pas eu le loisir d'examiner ce qui se passoit au Ciel.

I I.

Un mauvais Poëte qui , semblable à celui que dépeint Horace à la fin de son Art poétique , s'étoit attaché à fatiguer le Grand Condé de ses insipides productions , lui présentoit une épitaphe du fameux Molière , que la France venoit de perdre. « Que ne peut - il m'offrir la » vôtre ! reprit le Prince ».

I I I.

Le moyen suivant , pour se déterminer dans les opérations d'une campagne , n'est pas sans doute à imiter ; mais il mérite d'être

d'être connu par sa singularité. Dominique-Michel, Général des Vénitiens contre les Turcs, ne sachant par le siège de quelle ville il lui étoit le plus avantageux de commencer son expédition, fit une lotterie des noms de toutes les Places qu'il pouvoit attaquer. Celui de la ville de Tyr sortit de l'urne, & il fut mettre le siège devant Tyr, dont il se rendit maître.

I V.

Catacalla, ayant fait mourir son frère, consentit à ce qu'on lui rendît les honneurs divins après sa mort. « Qu'il soit » Dieu, disoit-il, pourvu qu'il ne vive » plus. »

V.

Un jeune Provincial, récemment débarqué à Paris, assistant à une Pièce qui s'ouvroit par une confidence d'un amoureux à son ami, se retira aussi-tôt. On lui demanda comment il avoit trouvé la comédie. « Fort belle, répondit-il ; mais » voyant deux grands Seigneurs qui alloient se communiquer des secrets, j'ai » été trop discret pour vouloir les écouter. » & je suis sorti. »

V I.

Un Médecin de Londres, nommé Broun, établi au Barbadet, avoit une sucrerie & des Nègres; on lui vola une somme considérable; il assemble ses Nègres: « Mes amis, leur dit-il, le grand » serpent m'a apparu pendant la nuit, il » m'a dit que le voleur auroit dans ce » moment une plume de perroquet sur le » bout du nez ». Le coupable porte sur le champ la main à son nez. « C'est toi qui » m'a volé, dit le Maître; le grand serpent vient de m'en instruire »; & il reprit son argent.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. le
Président d'Alco.*

10 Mars 1775. A Ferney.

M O N S I E U R,

Une longue maladie que j'ai crue mortelle; jointe à quatre-vingt & un ans, qui sont encore plus mortels, ne m'a pas permis de vous remercier plutôt des vers charmans & de la prose très-intéressante que j'ai reçus de vous. Je vois par votre style combien vous avez de mérite, & je ne suis point étonné que ce mérite vous ait fait des jaloux. On dit que l'envie est bonne à quel-

JUILLET. 1775. 195

que chose ; on met sa force à l'écraser, & cela même fait croître les talens ; je vous souhaite toujours beaucoup d'envieux. Le premier qui dit il y a dix ou douze mille ans, qu'il valait mieux faire envie que pitié, était un très-bon Philosophe. Vous ne m'inspirez, Monsieur, d'autre sentiment que celui de la respectueuse estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

*LETTRE de M... de l'Académie Française,
à M. le Président d'Alco.*

Je vous dois des excuses & des remerciemens, Monsieur. Vos vers aimables auroient pu me guérir dans le temps que les Poètes, au son de leur lyre, faisoient marcher les arbres & donnoient des oreilles aux rochers ; mais dans nos jours il n'y a plus de miracles. Il m'a été plus facile d'entendre votre charmante Lettre que de la lire. Mes yeux sont toujours foibles & malades, & toute espece de travail m'est presque interdit. Le Patriarche de Ferney parle à son aise de l'*Envie*. C'est Apollon qui parle sur le corps du serpent Python terrassé à ses pieds. Mais les dents du monstre sont terribles ; & tout le monde n'a pas les flèches du Dieu. Je vous souhaite, Monsieur, une des flèches de son carquois. C'est à vous d'irriter le monstre & de le vaincre. Agréez ma reconnaissance & l'attachement bien sincère que je vous ai voué.

A Paris, 25 Avril 1775.

I ij

A V I S.

I.

Chirurgie.

Le sieur Barral, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi dans la ville de St Etienne en Forest, a fait à l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, la démonstration d'un nouvel extenseur en fer, & d'un berceau en plomb, qui font la base d'une nouvelle méthode pour traiter les fractures compliquées & autres des jambes:

Cette méthode a été accueillie & approuvée par l'Académie, suivant son jugement du même mois, qui nous a été communiqué.

I I.

Le Trésor de la Bouche.

Le sieur Pierre Boëpillon, Marchand Gantier Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis à vis celle des Ballers, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 31. Octobre 1773, pour une liqueur nommée *le trésor de la bouche*, dont il est le seul compositeur. Ses admirables vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de

JUILLET. 1775. 197

dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abcès & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur en reçoit tous les jours de nouveaux suffrages par des certificats que lui envoient sans cesse les personnes de la première distinction. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l 4 s. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de sa famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au dessus de la porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable raffetas d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par M.M. de la Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

I I I.

Le sieur Louchet, Professeur de trait pour la coupe des pierres, donne toujours ses leçons chez lui ou chez les Amateurs de cette science si nécessaire dans l'Architecture civile & militaire. Il fait tels épreuves & modèles en relief détaillé que l'on desire, qui font une partie intéressante des cabinets curieux. Il demeure Cloître St Louis du Louvre.

V I.

Eau de fleur d'Orange double.

Le Sr Savoye donne avis au Public qu'il vient de recevoir nouvellement de Malthe de l'eau de

l iij

198 MERCURE DE FRANCE.

fleur d'orange double & de la premiere qualité.

Le fleur Savoye a plusieurs jardins à Malthe où il ne cultive que des oranges: depuis deux ans il y a fait greffer une grande quantité d'oranges rouges; il espère en recevoir de cette espèce l'hiver prochain. Il est le premier qui ait introduit en France le commerce de ce fruit. Il demeure rue Thérèse, butte St Roch.

V.

Invention de cuirs à repasser les rasoirs, de quatre pièces sur deux de face, par le fleur Sarriere, rue Traversiere, présentement à l'Hôtel de Provence, chez le fleur Varinot, qui possède cette Composition, ayant été dix années Associé du fleur Sarriere, ci-devant à l'Hôtel de Malthe.

La composition est d'une bonne qualité, elle rend le tranchant du rasoir plus doux, lui donne plus de vif & le fait couper de plus près. Ces cuirs sont de quatre pièces sur deux de face, ce qui fait qu'ils séchent moins que les autres; on en a fait l'épreuve à la Cour & à Paris. Les Connoisseurs en cette partie, ont engagé à en distribuer au Public pour son utilité.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de pareils cuirs, en trouveront dans les principales Villes du Royaume.

Sur les manches de ces cuirs, sont les lettres V. T. L. E. afin d'éviter que le Public ne soit trompé.

V I.

Articles nouveaux qui se trouvent au Magasin du petit Dunkerque, chez Granché, Marchand Bijoutier de la Reine ; savoir :

Porte-feuille simple fermant, avec de nouveaux secrets en argent ; boîtes à mouches & à rouge, d'écaille, doublées & couvertes d'or ; bomboniere, *idem* ; tabatière en cuir transparent, couverte d'écaille, avec médaillon ; thermomètre , 18 l.

Très-petite écritoire en ébène, garnie d'argent, renfermant trois lames de cauls, grattoir, plume, crayon, poinçon, cure-oreille, bouteille à sandaraque & autres pièces, prix 15 liv. & 24 l. C'est en peu de volume ce que l'on peut faire de plus commode. Pince en argent pour servir les asperges ou falsifs ; le jeu du paille-dix, mécanique, augmentée pour pouvoir jouer le tric-trac, à 48 l.

Petit anneau ou baraquette en filagramme, avec sept attributs de Franc-Maçon, à 12 l. nouvelle tabatière de chasse, en argent, à un rabac, ouvrant de quatre côtés, dite à la distraction, à 96 l., & autres à cerceaux d'or, à 168 l. & 192 liv. L'on en aura incessamment de semblables en métal de Manheim. Sac à ouvrage servant à parfiler ; métier à filet, & des écritoires ; coulans de bourse en or, diamans & émail.

Tabatière avec médaillon garnie d'or, représentant le couronnement en relief, gravure de Werth, prix 30 l.

I iv

200 MERCURE DE FRANCE

Un grand assortiment d'ouvrages nouveaux en double de verre bleu , pour le service de table , forme angloise , corrigée sur des dessins de Paris ; *idem.* en tôle amalgamée d'argent ; beaucoup d'ouvrages en cheveux , or , & diamans & émail , d'un travail très délicat , & autres articles rentrés , demandés depuis long-temps ; savoir : épingles d'Angleterre , collier anodin , élixir de Stouq-ton , tafferass pour les coupures , coutellerie d'acier fondu , canne de jardinage , étiquets pour les vins de liqueurs , lorgnettes de Neerne , épée d'acier à pointe de diamans , dans des goûts nouveaux ; tabatieres de cuirs , boutons d'acier en olive , coulans de bourle , *idem.* ; gaze à l'aune , fichus , tabliers , & autres articles d'Angleterre & de Paris ; plusieurs modeles nouveaux en pendules & autres bronze dorés au mate , exécutés par les plus habiles Artistes.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Bagdad , le 2 Janvier 1775.

UN Kan , parent du Kerim Kan , Régent de Perse , s'étant uni , à la tête d'une armée d'environ douze mille hommes , à Ahmet Pacha du Kurdistan , a été battu par un corps de trois à quatre mille hommes , commandé par le Pacha de cette Ville , où il a été conduit après avoir été fait prisonnier dans le combat.

De Patras , le 11 Avril 1775.

Malgré l'attention qu'Ali Pacha , nouveau

JUILLET. 1775. 201

Gouverneur de la Morée, apporte, depuis son arrivée, au rétablissement de la tranquillité dans cette Province, il n'a pu parvenir encore à la délivrer des brigands qui l'infestent. La facilité qu'ils ont d'y pénétrer par la Romélie, est un obstacle presque invincible à leur expulsion.

De Stockholm, le 29 Mars 1775.

Le 21 de ce mois, le Roi a rappelé le Duc d'Ostrogothie, qui étoit allé rejoindre son Régiment en Vestrogothie; & à son arrivée, Sa Majesté l'a nommé Gouverneur-Général de cette Ville pendant son voyage en Finlande. C'est un des articles de la Constitution du Royaume que, lorsque le Roi passe la mer, le Gouvernement de la Capitale soit donné à un des Princes de la maison.

De Copenhague, le 27 Mai 1775.

Deux Bâtimens partirent, il y a quelques jours, pour les Colonies du Groenland, & divers autres pour l'Islande. On a lieu d'espérer que la navigation & le commerce du Groenland reprendront faveur. On vient de préparer ici une rade particulière pour le débarquement des Bâtimens qui feront le commerce de ce Pays dans l'Amérique septentrionale.

Des Frontières de la Pologne, le 28 Mai 1775.

Le Conseil Permanent assemblé les 11 & 12 de ce mois, pour délibérer sur la nouvelle qu'on a reçue d'une Ordonnance du Roi de Prusse, portant que les Habitans des Districts situés sur la

l v

Notecz, & dont la possession & le domaine lui sont contestés par la République de Pologne, eussent à lui prêter foi & hommage, & serment de fidélité, le 22 du mois; a rendu un Universel par lequel on défend à ces Habitans de rien faire qui blesse la fidélité qu'ils doivent à la République & à leur Souverain légitime.

De Madrid, le 30 Mai 1775.

On vient d'être informé ici par des lettres du Gouverneur de la Province de Tucuman, située entre le Rio-Pardo, le Paraguay & l'Orénoque, que les Missionnaires qu'il avoit envoyés avec un petit Détachement vers les Indiens non connus des Pays attenant à son Gouvernement, ont trouvé deux Nations voisines dans un terrain fertile en arbres, en pâturage & en fruits sauvages, que l'une étoit composée d'hommes blancs d'une taille ordinaire, mais sans cheveux, sans barbe, sans sourcils; en un mot, sans un poil sur le corps, & que la taille la plus élevée de l'autre étoit de trente-un pouces & quelques lignes, mesure de France. Ce Gouverneur annonce qu'il envoie quatre individus de la Nation Pymée, & on les attend ici vers l'automne prochain.

De Cadix, le 16 Mai 1775.

On mande des côtes de Barbarie que quelques troubles élevés dans les pays dépendans du Roi de Maroc, ont obligé ce Prince de se porter au centre de ses Etats, autant pour y rappeler la tranquillité dûe pour être en état d'agir, au cas que les Espagnols viennent y commettre des hostilités. Ce Prince a fait demander, dit on, chez les Bré-

bes, peuple belliqueux de sa dépendance, un secours de vingt mille hommes pour joindre à son armée, que l'on assure n'être pas au dessus de douze mille.

De Rome, le 4 Mai 1775.

La galere dont on avoit commencé la construction sous le feu Pape, dans les chantiers de Civita-Vecchia, sera achevée incessamment. Ce bâtiment sera remarquable par les ornemens en dorure & en sculpture dont il sera décoré, & entr'autres par des emblèmes relatifs aux principales actions de Clément XIV. Le St Pere a ordonné qu'on donnât à cette galere le nom de *St André*.

Le Souverain Pontife a ordonné la continuation des travaux qui ont été jugés nécessaires pour la perfection du port d'Ancône. Le Cardinal Giraud vient d'être nommé par le Grand-Maître de Malthe, Protecteur de la Religion, & il a reçu en même temps un diplôme, en vertu duquel il est autorisé à porter la croix de l'Ordre de St Jean de Jérusalem.

De Naples, le 13 Mai 1775.

Un Courrier d'Espagne, arrivé le 6 de ce mois, apporta la nouvelle que la Princesse des Asturies étoit heureusement accouchée d'une Infante. A cette occasion il y eut gala le 7 & le 8 à la Cour. Le 9, salve royale & illumination. Sa Majesté admit, le troisième jour, tous les Corps Civils & Militaires à l'honneur de lui baiser la main, & reçut les complimens de félicitation des Ministres étrangers.

De Bâle, le 3 Juin 1775.

Lundi 20 du mois dernier, le Général de Ried, Commissaire de l'Empereur, étant arrivé à Arlesheim, le Chapitre de Bâle s'est assemblé pour l'élection d'un nouvel Evêque. Toutes les voix se sont réunies en faveur de Frédéric-Louis-François Baron de Wagen, d'une des plus anciennes Maisons d'Alsace, Chanoine & Grand Chantre du Chapitre : il est âgé de 47 ans

De la Haye, le 2 Juin 1775.

L'assemblée annuelle d'une Société d'Amateurs de la poésie, s'est tenue le 25 Mai à Leyde, & à décerné la médaille d'or de 20 ducats à la demoiselle Julienne-Cornélie de Lannoy, du bourg de Gertruidenberg. La même Société a destiné, dès le mois de Juillet 1774, une médaille de 20 ducats au meilleur Traité qui lui seroit adressé, à la fin de l'automne prochaine, pour l'instruction des jeunes Poètes Hollandois dans l'usage de leur langues.

De Londres, le 13 Juin 1775.

Le Gouvernement a reçu, le 10 de ce mois, des lettres du Général Gage, du Lord Percy & du Lieutenant-Colonel Smith, qui portent les détails suivans, très-différens de ceux qui se sont répandus sur l'affaire du 19 Avril, entre les Troupes du Roi & les Américains.

Le Général Gage ayant appris qu'il y avoit à la Concorde (à quinze milles de Boston) un magasin considérable de munitions de guerre destinées à un Corps de Troupes qui devoit servir

contre le Gouvernement de Sa Majesté, détacha le 18 au soir les Grenadiers de l'armée & l'Infanterie légère, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Smith, du 10^e Régiment, & du Major Pitcairne, de la Marine, avec ordre de détruire ces approvisionnemens. Le lendemain, huit Compagnies du 4^e Régiment, autant du 23^e & du 49^e, avec quelques Troupes de Marine, marcherent sous les ordres du Lord Percy, au soutien de ceux qui étoient partis la veille.

Le Lieutenant-Colonel Smith, dépêcha six Compagnies d'Infanterie légère, pour s'assurer de deux ponts situés sur deux différentes routes aux environs de la Concorde. A leur arrivée à Lexington, ces Troupes rencontrèrent un Corps de gens de la campagne armés, & comme elles marchaient à eux pour leur demander la raison qui les rassembloit sous les armes, ils se retirèrent aussi-tôt en grande confusion : mais de derrière un mur de pierre & de quelques maisons, il y eut plusieurs coups de tirés sur les Troupes du Roi. En conséquence de cette attaque des Rebelles, les Troupes du Roi ripostèrent & en tuèrent plusieurs ; après quoi le Détachement continua sa route sans aucun nouvel accident, & exécuta les ordres qu'il avoit reçus.

Le Général Gage assure qu'on ne sauroit trop louer l'activité du Lord Percy pendant toute cette journée, & que le Colonel Smith, le Major Pitcairne, ainsi que les Soldats, firent tout ce qu'on pouvoit attendre d'eux. Il y eut dans cette affaire un Lieutenant tué, deux Lieutenants-Colonels, deux Capitaines & deux Enseignes blessés, un Lieutenant perdu, un Sergent tué, sept blessés, deux perdus, un Tambour tué, un blessé, soixante deux Soldats tués, cent-cinquante-sept

bleffés, & vingt-quatre perdus. Outre cela un Lieutenant a été bleffé & fait prifonnier.

De Reims, le 13 Juin 1775.

Le Roi, après avoir reçu depuis Compiègne jufqu'à Fismes, où Sa Majesté coucha le 8 de ce mois, les preuves les plus éclatantes, & déjà les plus méritées de l'amour qu'Elle inspire à ses Peuples, en repartit le 9 pour se rendre en cette Ville, où Elle arriva dans ses voitures de cérémonie, accompagnée de Monsieur, de Monseigneur le Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Duc de Chartres & du Prince de Condé. Après avoir reçu les clefs de la Ville par les mains du Duc de Bourbon, Gouverneur de Champagne, Sa Majesté y fit son entrée, escortée des Troupes de la Maison, & à travers les flots empressés d'un Peuple enivré de joie & signalant des transports qui, loin de s'épuifer, ont semblé redoubler dans tout le cours de cette cérémonie. Sa Majesté descendit à l'Eglise Métropolitaine, où ayant été reçue par l'Archevêque Duc de Reims, à la tête de son Chapitre, Elle entendit le *Te Deum*. Après la bénédiction, le Roi se retira à l'Archevêché, où Sa Majesté reçut les complimens de tous les Corps de la Ville. Le lendemain le Roi entendit les premières Vêpres dans la Cathédrale, & le Dimanche 11 du Mois, Sa Majesté se rendit vers les 7 heures, dans la plus grande pompe, à la même Eglise, & Elle y fut sacrée suivant les formes d'usage.

Le Prince de Lambesc, Grand Ecuyer de France, avoit été nommé par Sa Majesté pour porter la queue du manteau royal le jour du Sacre.

La Reine, arrivée ici accompagnée de Mada-

me, & que l'*incognito* qu'Elle gardoit n'empêcha point de jouir des plus vives expressions de l'amour que la Nation Françoisse lui a voué, fut présente à toutes les augustes cérémonies de cette fête sacrée, dans une Tribune préparée pour Elle, & dans laquelle Madame Clotilde & Madame Elisabeth furent aussi placées.

Le lendemain du Sacre de Sa Majesté, le Roi entendit la messe dans la Chapelle du Château Archiépisopal, après laquelle les Dames de la Cour eurent l'honneur de lui rendre leurs respects. L'après midi, la Reine & Madame allerent à quelque distance de la Ville, où Elles virent manœuvrer le Régiment de Hussards du Comte d'Esters-hazy. Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois, en uniforme de Dragons, firent une charge à la tête des Escadrons; le Duc de Chartres, le Prince de Condé, le Duc de Bourbon, aussi en uniforme, se mêlerent à ces attaques. La Duchesse de Bourbon, & beaucoup de Dames & de Seigneurs de la Cour, assisterent à ce spectacle guerrier.

Le 13, le Roi admit le Clergé à le complimenter. Il fut conduit à l'audience de Sa Majesté par le Marquis de Droux, Grand-Maître des Cérémonies, & par le sieur de Nantouillet, Maître des Cérémonies. Le Duc de la Vrilliere, Ministre & Secrétaire d'Etat, le présenta, & le Cardinal de Luynes porta la parole. Sa Majesté fut ensuite entendre la messe à l'Abbaye St Nicaise, & en revenant, Elle posa la premiere pierre du Collège de l'Université de cette Ville. L'après midi de ce jour, les Chevaliers-Commandeurs & Officiers de l'Ordre du St Esprit, s'étant assemblés chez le Roi en conséquence de ses ordres, Sa Majesté se rendit dans la marche ordinaire, & avec la plus grande

pompe, à l'Eglise Métropolitaine, où, après avoir entendu les vêpres, Elle fut reçue Grand-Maître Souverain de son Ordre. A son retour, Sa Majesté tint Chapitre, dans lequel Elle a nommé Chevaliers de ses Ordres, l'ancien Evêque de Limoges, l'Archevêque de Narbonne, le Vicomte de la Rochefoucault, le Comte de Talleyrand, le Marquis de Rochechouart & le Marquis de la Roche-Aymon, qu'Elle avoit nommés pour orages de la Ste Ampoule, & le Vicomte de Talaru qu'Elle avoit aussi nommé pour porter la queue de son manteau, le jour de sa réception de Grand-Maître Souverain de l'Ordre.

Le surlendemain 14, le Roi fut en cavalcade à l'Abbaye de St Remy. Sa Majesté, accompagnée de Monseigneur le Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Duc de Chartres, du Prince de Condé, du Duc de Bourbon, & d'un grand nombre de Seigneurs & de Grands Officiers, entendit la messe dans cette Abbaye, où elle fit ses dévotions par la main du Cardinal de la Roche-Aymon. Elle toucha ensuite deux mille quatre cents malades des écrouelles, dans le parc de l'Abbaye, & leur fit distribuer des aumônes. L'après midi, le Roi fut se promener au Cours, & alla de-là au Camp de ses Gardes Françaises & Gardes Suisses. Le Peuple qui étoit en foule sur les pas de Sa Majesté, témoigna par-tout les transports de joie que lui inspiroit la présence auguste & chérie de son Maître.

Le jour de la Fête Dieu, le Roi, accompagné de Monsieur, de Monseigneur le Comte d'Artois, ainsi que des Princes du Sang, suivit la procession, & assista à la grand'messe & au salut dans l'Eglise Métropolitaine. La Reine, Madame & Madame Clotilde assistèrent à l'un & à l'autre, ainsi que la

Duchesse de Bourbon, & un grand nombre de Seigneurs & de Dames de la Cour. Madame Elisabeth assista à la grand'messe & au salut.

De Versailles, le 22 Juin 1775..

Le 16 de ce mois, Monseigneur le Comte d'Arquiavoit accompagné le Roi depuis Reims jusqu'à Soissons, quitta Sa Majesté pour se rendre ici, d'où il repartit le 18 pour aller à Cambray voir son Régiment, & quelques Régimens Suisses qui doivent se trouver sur son passage. Ce Prince, qui voyage *incognito*, doit aller de Cambray visiter quelques Places de la Flandre, & reviendra à Cambray, pour se rendre ici le 28 de ce mois.

De Paris, le 19 Juin 1775.

Les Etats de Bourgogne ont ouvert leurs séances, le 8 du mois dernier, dans la Capitale de cette Province. Le Discours que Son Altesse Sérénissime le Prince de Condé y a prononcé, a excité autant d'intérêt que d'admiration. Après avoir fait couler des larmes sur la perte du feu Roi, Son Altesse Sérénissime en a détourné la source par le portrait qu'il a fait du Roi son successeur, dans lequel il a sur-tout observé ce vif amour pour la vérité, à un âge & dans un rang où c'est presque un mérite de la pardonner. Les acclamations les plus vives, les applaudissemens les plus marqués ont suivi ce Discours du Prince qui a bien voulu se rendre aux empressemens qu'ont témoigné les trois Ordres des Etats, de conserver cette harangue dans leurs registre.

PRÉSENTATIONS.

Le 28 Mai , la Comtesse de la Charce , la Marquise de Folleville & la Marquise de Gercé ont eu l'honneur d'être présentées au Roi , à la Reine , & à la Famille Royale , la première par la Comtesse de Crenay , la seconde , par la Marquise de Chambray , & la troisième , par la Duchesse de Saint Aignan.

Le 30 Mai , le sieur de Berulle , Premier Président du Parlement de Grenoble , a eu l'honneur d'être présenté au Roi.

Le même jour , le Commandeur de Weltheim , Ministre Plénipotentiaire du Landgrave de Hesse-Cassel , a eu audience particulière du Roi , dans laquelle , il a remis à Sa Majesté ses lettres de rappel. Il a été conduit à cette audience , ainsi qu'à celle de Reine & de la Famille Royale , par le sieur la Live de la Briche , Introduceur des Ambassadeurs , le sieur de Sequeville , Secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des Ambassadeurs , précédait.

La Comtesse du Boursonne a eu l'honneur d'être présentée au Roi , le 3 Juin , par Madame Sophie , en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse.

Le Prince de Carignan , le Prince Victor & le Prince Eugene , son fils , qui voyagent ici sous les noms du Marquis de Marenne , du Comte de Salussol , & du Comte de Ville-Franche , ont été présentés au Roi , à la Reine & à la Famille Royale , le 4 Juin , par la Comte de Viry , Ambassadeur de Sardaigne en cette Cour , & conduits

par le sieur la Live de la Briche, Introduceur des Ambassadeurs

Le 4 Juin le Comte de Guignes, & le Marquis de Juigné, présenté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'État ayant le Département des Affaires Etrangères eurent l'honneur de prendre congé du Roi, le premier pour aller reprendre les fonctions de son Ambassade en Angleterre, d'où il étoit revenu par congé; & l'autre pour se rendre à sa destination en Russie.

NOMINATIONS.

Le 30 Mai le sieur de Brosles, ci-devant Président à Mortier au Parlement de Dijon, a prêté serment entre les mains du Roi pour la place de Premier Président du même Parlement, à laquelle Sa Majesté l'a nommé.

Le Roi a nommé Inspecteur-Général de son Infanterie le Comte de Dulkeley, Maréchal des Camps & Armées de Sa Majesté, ci-devant Colonel du Régiment Irlandois de son nom.

Le Pape, sur la demande du Roi, a nommé M. l'Abbé Perreau, ancien Vicaire-Général des Colonies Françoises, à l'Evêché *in partibus* de Tricomie, en Palestine.

MARIAGES.

Le 28 Mai, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Loheac avec Demoiselle de Clugny, celui du Marquis de Soquence, Lieutenant à la suite du Ré-

212 MERCURE DE FRANCE.

giment de Chartres , Cavalerie , avec Demoiselle Lorimier de Chamilly ; & celui du Marquis de Chévigné , Officier au Régiment de Dauphiné , avec Demoiselle de Neubourg.

N A I S S A N C E S.

Le 25 Avril , la Princesse des Asturies accoucha à Madrid , d'une Princesse.

Le 13 Mai , l'Archiduchesse Epouse de l'Archiduc Ferdinand , Gouverneur-Général de la Lombardie Autrichienne , est heureusement accouchée à Milan , d'un Prince.

M O R T S.

Louise Elizabeth de Bourbon-Condé , Princesse Douairière de Louis-Armand Prince de Conty , est morte à Paris le 27 Mai , âgée de quatre-vingt-un ans , six mois & 5 jours , étant née à Versailles le 22 Novembre 1693.

Le sieur Caperonier , Pensionnaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres , Garde de la Bibliothèque du Roi , Professeur en Grec au Collège Royal , distingué dans les lettres & chéri dans la Société , est mort à Paris le 31 Mai , dans sa cinquante-neuvième année.

Anne-Marie de Blaszy , Comtesse d'Esparbès-Lussan , est morte à Montauban le 28 Mai , dans sa quatre-vingtième année. Il y a soixante ans qu'elle avoit épousé le Comte de Lussan-d'Esparbès qui lui survit dans sa quatre-vingt-douzième année.

Claude-Philippe d'Aubert de Reffie, Maréchal des Camps & Armées du Roi, est mort à Caën le 6 Juin, dans la quatre-vingt-quinzième année de son âge.

Joseph Comte de Sabran, des Comtes de Forcalquier, Lieutenant-Général des Armées Navales, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, est mort à Paris le 11 Juin, âgé de soixante-onze ans.

Le nommé Pierre Grenier, dit Pierre la Hollande, est mort le 3 Juin, âgé de cent-sept ans, en la Paroisse d'Areménil, située à deux lieues environ de Dieppe : il n'a cessé de jouir de toute sa connoissance que vingt-quatre heures avant d'expirer.

Le Comte de Lewenhaupt, Comte d'Empire, Commandeur de l'Ordre Militaire de l'Epée, Chevalier de celui du Mérite, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Colonel du Régiment Royal-Baviere, est mort à Paris le 16 Juin, dans la cinquantième année.

LOTERIES.

Le cent-soixante-quatorzième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois de Juin, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 28458. Celui de vingt mille livres au N°. 26185, & les deux de dix mille, aux numéros 22051 & 33423.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 7 Juin. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 51, 57, 79, 84, 86. Le prochain tirage se fera le 5 Juiller.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Adieux à l'Amour, ode Anacréontique,	<i>ibid.</i>
Conte Anacréontique,	7
Madrigal à M ^{de} la M. d'A. . .	8
Les deux Tourteraux,	9
Balade,	10
Le Mari justifié,	12
Epître contre la médisance,	<i>ibid.</i>
Epître à Zelmire,	15
Le Visir & le Solitaire,	19
Le Financier & le Peintre,	33
Les Mulets & les Voleurs, <i>fable.</i>	<i>ibid.</i>
Antigonus & les trois Peintres,	34
Auguste & le Poëte,	37
Le Savant & l'Araignée,	38
Epigramme sur un Traitre,	39
La singularité,	40
Dialogue entre François I, & Charle-Quint,	41
Explication des Enigmes & Logogryphes,	51
ENIGMES,	52
LOGOGRYPHES,	55
Air de Céphale & Procris,	58
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	61
Lorezzo,	<i>ibid.</i>
Eloge de M. Piron,	72
Histoire du Bas-Empire,	79
Essai patriotique,	83
Voyage en Sicile & à Malthe,	84
Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence civile,	101

Recueil de découvertes & inventions nouvelles ,	103
Diction. raisonné universel de matiere médicale.	106
Diction. vétérinaire & des animaux domestiques ,	109
Histoire des plantes de la Guiane Françoisse ,	112
Description des octans & sextans anglois ,	114
Discours prononcés dans l'Académie Françoisse ,	117
Choix de Tableaux tirés de diverses galeries angloises ,	130
Eloge historique de François Quesnay ,	148
Traité théorique & pratique du jeu des Echecs ,	151
Annonces ,	153
ACADÉMIES.	157
———— des Sciences de Paris ,	<i>ibid.</i>
———— de Chirurgie ,	161
———— de Rouen ,	163
SPECTACLES.	169
Concert Spirituel ,	<i>ibid.</i>
Opéra ,	171
Comédie Françoisse	172
Comédie Italienne ,	<i>ibid.</i>
ARTS.	173
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique.	176
A M. Lacombe ,	182
Variétés , inventions , &c.	183
Bienfaisance ,	187
Trait d'amour conjugal ,	188
Antiquité ,	189
Traduction d'une piece de poésie Laponne , sur l'absence ,	190

216 MERCURE DE FRANCE.

Anecdotes.	192
Lettre de M. de Voltaire à M. le Président d'Alco,	194
Lettre de M. . . . de l'Acad. Française, à M. le Président d'Alco,	195
Avis,	196
Nouvelles politiques,	200
Présentations,	210
Nominations,	211
Mariages,	212
Naissances,	<i>ibid.</i>
Morts,	<i>ibid.</i>
Loteries,	213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le 1^{er} Vol. du Mercure du mois de Juillet 1775, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Juin 1775.

LOUVET.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JUILLET, 1775.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

- JOURNAL DES SAVANS**, in-4°. ou in-12, 14 vol. à
Paris, 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES**, 16 vol.
petit in-12. par an, à Paris, 13 l. 8 s.
En Province, 18 l.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS**, Ouvrage
périodique, 16 vol. in-12. à Paris, 24 l.
En Province, 32 l.
- LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS**,
13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin,
prix, 30 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**, à Paris,
port franc par la poste, 18 l.
- JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE**, par M. l'Abbé Dinouart,
14 vol. par an, à Paris, 9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste, 14 l.
- JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES**, 12 vol in-12 par an,
à Paris, 18 l.
Et pour la Province, 24 l.
- JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE**, in-12, 14 vol. 33 l. 12 s.
- JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE**, 36
cahiers par an, à Paris & en Province, 18 l.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS**, 15 cah. par an, à Paris, 9 l.
Et pour la Province, 12 l.
- LA NATURE CONSIDÉRÉE**, 52 feuilles par an, pour
Paris & pour la Province, 12 l.
- SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES
ET NON ENLUMINÉES**, des trois règnes de l'Histoire
Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché,
prix, 30 l.
- JOURNAL DES DAMES**, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles,
par an, pour Paris, 12 l.
Et pour la Province, 15 l.
- L'ESPAGNE LITTÉRAIRE**, 24 cahiers par an, à Paris, 18 l.
En Province, 24 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Esprit du Grand Corneille, 2 vol. in-8°. br.	4 l.
Recueil des Découvertes & Inventions, br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Théâtre de M. de Saint Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
III ^e Livre des Odes d'Horace, en vers, in-12 br.	2 l.
Vie du Dante, par M. Chabanon, in-8°.	1 l. 10 s.
Fables orientales, par M. Bret, 3 vol. in-8°.	9 l.
Diogène moderne, 2 vol. in-8°. br.	5 liv.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 10 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoire sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
Lettre sur la division du Zodiaque, in-12. br.	12 s.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	5 l.
Institutions Militaires, ou Traité élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. br.	9 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché,	3 l.



MERCURE DE FRANCE.

JUILLET, 1775.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'ENLEVEMENT D'EUROPE.

Idylle.

Imitation libre de Métastase.

O toi qui soupiras sur les bords du Pénée ,
Et pour une Mortelle abandonnas les cieux ,
Inspire-moi ces sons harmonieux
Dont tu fis retentir cette triste contrée ;
A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Quand Daphné te fut enlevée ,
Et qu'un laurier prit sa place à tes yeux.
Je veux chanter Europe & célébrer ses grâces ,
Europe qui charma le plus puissant des Dieux ,
Qui le vit , fixé sur ses traces ,
Attendre l'instant d'être heureux.

Hâtez-vous , humides Naïades ;
Pour m'écouter , sortez de vos roseaux :
Venez , Nymphes des bois , accourez Oréades ,
-Prêtez l'oreille à mes accens nouveaux.
Loin de nous seulement les Faunes téméraires ,
Et qu'ils ne troublent point, ô Nymphes solitaires!
Ni mes chants , ni votre repos.

Europe vit à peine éclore
Quinze fois la saison des fleurs ;
De la rose naissante au lever de l'aurore ,
Son teint a les vives couleurs.
De son œil noir la brûlante prunelle
Laisse échapper des regards autour d'elle,
Voluptueux , mourans , vifs & doux tour-à-tour..
Regards victorieux comme ceux de l'amour.

Dessus sa bouche purpurine
Regne un sourire plein de douceur ;
Et de la parole la plus fine
Ses belles dents ont la blancheur.

Ses longs cheveux aussi noirs que l'ébène ,

Rangés sans art, flottent sans gêne,
Les uns ornent son front tressés négligemment,
Et dans leurs plis Zéphyr folâtre,
D'autres tombent, en se bouclant,
Sur un cou plus blanc que l'albâtre.

Son sein d'ivoire, arrondi par l'Amour,
Palpite tendrement sous la gaze légère...

Des grâces c'est le sanctuaire,

Du vrai plaisir c'est le séjour.

Sa taille est svelte & déliée;

Sa main est blanche & potelée;

Son pied léger est fait au tour.

Elle a d'Hébé l'air riant & volage,

De Minerve elle a la fierté;

Et son port réunit, par un rare assemblage,

La grâce avec la majesté.

Telle étoit d'Agénor la fille enchanteresse;

Ce fut en vain que mille & mille Amans

Lui peignirent l'excès de leur vive tendresse

Par les regards les plus touchans;

Europe les vit tous avec indifférence.

Leurs feux étoient pour elle, en effet, une offense;

Un Dieu seul méritoit de régner sur son cœur....

Ainsi donc de l'amour elle évite la flamme:

Son nom seul sur son front appelle la rougeur;

A des plaisirs plus purs elle livre son ame.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Souvent elle jouit des différens tableaux,
Que produit de la mer la fatale inconstance.
Tout-à-coup le vent siffle & soulève les flots,
Jusqu'aux cieux la vague s'élance,
S'affaisse, roule en mugissant,
Et contre les rochers va briser avec rage.
Tout retentit au loin d'un sourd gémissement :
Le corbeau bat de l'aile & gagne le rivage,
Mêlant au bruit affreux de la mer en fureur
De longs croassemens, des cris remplis d'horreur...

Tout change... Sur un char conduit par le silence,
Du sein des antres frais la nuit enfin s'avance ;
Le sommeil qui la suit nous verse ses pavots.
La lune alors commence sa carrière,
Et réfléchit sa tremblante lumière
Sur le crystal brillant des eaux.

Mais bientôt cependant le palais de l'Aurore
Est ouvert par les doux Zéphyr ;
Europe , aussi belle que Flore ,
Va goûter d'innocens plaisirs.
Seule , sur des rives fleuries
Elle unit ses accens aux doux chants des oiseaux ,
Ou bien , avec ses compagnes chéries ,
Elle tend des filets aux habitans des eaux.
Dans un ruisseau tranquille & solitaire ,
Sous des saules touffus , coulant toujours au frais,
Sur le soir quelque fois , dans l'ombre du mystère ,

Elle va baigner ses attraits.

L'instant est arrivé... Du haut de l'empirée ;

En parcourant le terrestre séjour ,

Jupiter voit Europe , & son ame charmée

Brûle soudain du plus ardent amour :

Il ne respire que pour elle ,

Elle est l'objet de ses plus tendres vœux ;

A ses yeux Europe est plus belle

Que les Divinités des cieux.

Mais dans peu son amour devient insupportable :

L'excès de ses desirs le tourmente , l'accable...

Il quitte , c'en est fait , son rang parmi les Dieux ,

Junon , Vénus , le nectar , l'ambrosie ;

Au milieu d'un nuage il vient dans la prairie ,

Et par-tout , sous ce voilè heureux ,

Il suit la Nymphe qu'il adore.

Tantôt , au lever de l'Aurore ,

Il voltige autour d'elle en papillon badin ;

Tantôt en jeune Amant de Flore ,

Il rafraîchit les roses de son teint ;

Tantôt en fleur que sa main fit éclore ,

Il se mêle au lys de son sein. . .

Cependant ces plaisirs ne peuvent satisfaire

Son cœur plus épris chaque jour...

Tout-à-coup un trait de lumière

D'un agréable espoir vient flatter son amour.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Au pied d'une côte riant ,
D'Agenor voyant le troupeau ,
Il prend soudain la forme d'un taureau ,
Et se mêle avec ceux de cette troupe errante.
Ses cornes , en croissant , s'élèvent sur son front ;
Il n'est point de blancheur que la fiente n'efface :
Un épais & large fanon
Tombe sur ses genoux & s'agit avec grace.
Son air est fier , audacieux ,
Son œil conserve encor sa majesté première...

(Amour , Amour , si le Maître des Dieux
A tes coups n'a pu se soustraire ,
Quel cœur désormais sur la terre
Ne sera point blessé de tes traits dangereux !)

Avec de jeunes Tyriennes
Europe folâtroit non loin de ces beaux lieux.
Jupiter l'aperçoit ; à l'instant dans ses veines
Il sent couler de nouveaux feux...
D'un pas léger il traverse les plaines ,
Il vient en bondissant interrompre ses jeux.

Malgré sa blancheur éclatante ;
Devant ses pas chaque Nymphe s'enfuit ,
Et son aspect les glace d'épouvante.
Par degrés cependant la douceur les séduit ,
Son air soumis rend leur crainte moins vive ,
Son paisible regard dissipe leurs frayeurs ,
Et bientôt d'une main craintive

Europe même enfin lui présente des fleurs. ~

Ensuite elle le touche & le flatte sans cesse.

Jupin brûle , & de temps en temps ,

Imprime des baisers ardents

Sur cette main qui le caresse.

Il se courbe , & sans voir le piège qu'on lui tend ;

D'Agenor la fille imprudente

Sur son dos s'élance à l'instant.

Alors le Dieu se leve doucement ,

Et fier de ce fardeau qui remplit son attente ,

Il marche à pas tardifs vers le vaste Océan

Les Tyriennes cependant ,

Le front paré de fleurs nouvelles ,

Le suivent en triomphe : Europe, au milieu d'elles ,

A leurs aimables jeux répond en souriant ,

Partage les plaisirs que cet instant fait naître ;

Et presse le taureau qui lui semble trop lent. ..

Il cesse , hélas ! bientôt de l'être.

A peine de la mer son pied touche les bords ,

Il s'élance , s'y précipite ,

Fend les ondes , hâte sa fuite ,

Et s'éloigne à grands pas. malgré les vains efforts

De la jeune troupe effrayée.

Qui pourroit rappeler tous les cris douloureux

De cette Nymphe infortunée ? ..

Des larmes en torrent coulent de ses beaux yeux ;

Et les bras tendus vers les cieux

A vj

Contre son ravisseur perfide
Elle implore, en tremblant, les Dieux compâti-
fants. . .

Mais, inutiles cris ! l'animal plus rapide
Fuit aussi vite que les vents.
D'Europe alors la voix plaintive
Prononça ces tristes accens :

- « Pour ramener ce taureau vers la rive ,
- » Qui me prêtera son secours ?
- » Le cruel de ces lieux m'arrache pour toujours ! .
- » Se peut-il que le sort à ce point me poursuive ? . .
- » Envain pour me revoir restez-vous sur ce bord ,
- » Tyriennes , ô mes compagnes !
- » Partez , franchissez ces campagnes ,
- » Hâtez-vous d'avertir le vieillard Agenor.
- » Pour me sauver qu'il accoure sur l'heure . .
- » Ou plutôt qu'il reste & qu'il pleure
- » Le plus grand de tous les malheurs . .
- » Mais déjà, c'en est fait, ô cruelles douleurs !
- » Les collines de Phénicie
- » Sans retour fuyent à mes yeux . .
- » O ciel ! mille monstres affreux ,
- » Me poursuivent avec furie !
- » Loin de moi que fais-tu Phenix ?
- » Que faites-vous Cadmus , Cylix . .
- » Volez aux cris plaintifs de votre sœur chérie . .
- » Et toi, funeste & barbare taureau ,

- « Où portes-tu tes pas ?... Ingrat sur quels rivages
» Trouveras-tu ces pâturages ,
» Ces bois , ce verger , ce ruisseau ,
» Dont l'eau toujours limpide & pure
» Sembloit ne couler que pour toi ?...
« Mais les flots en courroux tournent autour de
» moi...
» Ah ! je succombe aux peines que j'endure.
» O ma patrie ! ô bords charmans !
« Malheureux Agénor ! ô mere infortunée !..
« Je me meurs » .. Elle perd l'usage de ses sens ;
Elle tombe... Aussi tôt les filles de Nérée ,
Qui venoient d'accourir à ses gémissemens ,
La prennent dans leurs bras ; & chacune attendrie ,
S'empresse , en soupirant , de la rendre à la vie.
Vénus parut alors dans les plaines de l'air ,
Sur un char brillant & rapide ;
Elle venoit d'Amathonte & du Gnide.
Sous son déguisement connoissant Jupiter ,
Elle descend , de mille Amours suivie ,
Et s'approchant d'Europe , elle tient ce discours :
« Nymphes , que loin de toi la terreur soit banie !
« Seche tes pleurs. C'est moi , Déesse des Amours ,
» Vénus même , qui te console.
« Ne crains point ce taureau , c'est le plus grand
» des Dieux ;

14 MERCURE DE FRANCE.

« Il t'aime, & c'est pour toi qu'il a quitté les
» cicux.

« C'est à sa voix que les enfans d'Eole
« Ont aplani la mer & calmé leur fureur,
» Pour faciliter ta conquête;
» Et bientôt, abordant en Crète,
« De ton illustre Amant tu feras le bonheur.

« Sortez, Dicux de la mer, de vos grottes profondes ;

« Suivez la belle Europe, accompagnez ses pas :
« Sirenes & Tritons, sortez du sein des ondes,
« Célébrez son triomphe & chantez ses appas ».

Elle dit ; & soudain sur sa conque érhérée,
Aussi prompt que la pensée,
Elle fuit l'empire des eaux.

Ensuite on vit paroître sur les flots
Neptune, Amphitrite, Nérée,
Océan conduisant Thétis,
Glaucus avec le vieux Prothée,
Ino, Mélicerte & Doris,
Les Néréides, les Napées,
Les Sireennes, cheveux épars,
De ces Dieux escortent les chars.

On entend des Tritons les trompes recourbées ;
Tous entourent enfin le Souverain des Dicux,
Le suivent jusqu'en Crète ; & sur ces bords fa-
» meux,

Sur cette rive à jamais illustrée
 Jupin reprit sa forme & ses traits enchanteurs.
 Europe, à son aspect, confuse, intimidée,
 Sentit d'abord redoubler ses frayeurs :
 Mais le plaisir de ses douceurs
 Vint enivrer bientôt son ame rassurée,
 Et ministre de l'hyménée,
 L'Amour sema leur lit de fleurs.

*Par Mlle Angelique de Lantillac,
 à Bordeaux.*

L'HEUREUSE ABSENCE.

GÉNÉREUSE URANIE, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous de toutes les bontés que vous m'avez témoignées. Votre pitié m'a aidé à supporter les chaînes de l'Amour : vous m'avez soulagé dans les inquiétudes de mon cœur, & si je jouis de quelque félicité, c'est à vos sages conseils que je la dois ; acceptez-en une reconnoissance sincère & éternelle.

Une absence cruelle m'a privé de Thémire & de vous ; Thémire étoit ma vie, vous étiez ma consolation. Hélas ! Que serois-je devenu, si un Génie bienfai-

sant ne m'avoit regardé d'un œil propice? Aurois-je pu trouver un confident aussi sensible & aussi éclairé que vous? Et quel mortel peut égaler les lumières de votre esprit? Un Sylphe pourroit seul vous remplacer.

J'avois toujours pris pour des contes frivoles tout ce qu'on nous dit de surprenant touchant les Sylphes; & peut-être le penserois-je encore, si je n'avois été convaincu par moi-même de la vérité de leur existence. Je ne crois pas que l'imagination puisse produire rien de si suivi que mon aventure; elle n'a pas l'air d'un songe. J'ai toujours pris plaisir à vous voir partager ma joie & mes ennuis; je vais vous intéresser encore par ce récit.

Je n'emprunterai le secours d'Apollon ni des Muses pour donner de la force & de la majesté à mon style, trop heureux si je puis y répandre des grâces; Thémire & l'Amour sont les Dieux que j'invoque.

J'étois couché à mon ordinaire, de retour d'un festin que la bonne chère, la liberté & la présence de mes amis avoient égayé; j'attendois qu'un sommeil paisible vînt verser sur moi ses pavots, & je pensois à ma Maîtresse, pour m'endormir plus agréablement, (c'est ma prin-

cipale occupation , depuis que je l'ai quittée) : lorsqu'un bruit soudain vint troubler le repos & le silence qui régnoient autour de moi. Des éclats de rire se firent entendre , je sentis même qu'on enlevait la couverture de mon lit ; je me levai pour la retenir : mais , je l'avoue , la peur s'empara de moi , & je demeurai quelque temps immobile. Je ne perdis pourtant pas l'usage de mes sens. Je me rappelai les histoires des Sylphes : j'avois oui dire qu'ils s'attachoient quelquefois par caprice , & je ne voulus pas perdre l'occasion de m'en rendre quelqu'un favorable. Je commençai donc à prendre la couverture , & à la lâcher par reprises ; ils s'y amusèrent quelque temps , & leur ris continuoient toujours : mais ils furent bientôt las & ils me laissèrent pour sauter & courir dans ma chambre. Cela devenoit sérieux ; je leur fis toutes les conjurations que je savois pour les obliger à se retirer : mais ils rioient de mes menaces & ne vouloient point écouter mes prières. Le plus court étoit les laisser , aussi je me recouchai.

Enfin , après avoir bien folâtré , j'en sentis approcher un qui vint se jouer dans mon lit ; il ne m'effraya point ;

18 MERCURE DE FRANCE.

j'étois déjà presque familiarisé avec eux : je projettais de le saisir. En effet , je guettai bien l'instant qu'il étoit à côté de moi , je l'enveloppai avec la couverture & je l'embrassai si bien , qu'il ne put m'échapper. « Je suis vaincu , me dit il , » d'une voix enfantine ; tu l'emportes : » me voilà sous ta puissance.

« Qui es tu , repris je alors , d'un ton » que je tâchai de rendre assuré , quels » sont tes compagnons ? Reconnois , me » répondit-il , les charmes qui t'ont sé- » duits. Nous sommes , ma troupe & » moi , les Génies des attrairs de ta chère » Thémire. Je vais ordonner aux autres » de se rendre visibles aussi bien que » moi , qui le suis depuis que tu as de- » siré de nous connoître ». Je fus prompt à allumer ma lampe , & je vis aussi tôt une foule de petits enfans qui me parurent autant d'Amours.

L'un , ajusté avec une grande cornette qui déroboit aux yeux la moitié de son visage , me représentoit l'air négligé & simple de Thémire ; un autre , plus historié , imitoit son maintien agréable lorsqu'elle parle ; un plus jeune s'effayoit à rendre ses grâces naïves qui enlèvent les cœurs , & ses agaceries séduisantes : il étaloit une jolie petite main potelée , qui

assortissoit un bras charmant d'un contour admirable : ses yeux tendres se tournoient sur moi, & j'y trouvai la même douceur que dans ceux qu'ils me peignoient. Chacun de ces aimables Génies portoit quelqu'une de ces grâces enchanteresses dont Thémire abonde. Je ne cessois de les admirer, & le cercle qu'ils formoient rendit ma chambre, qui peu auparavant n'étoit qu'une triste cellule, un séjour délicieux pour moi.

Je cherchois celui qui m'avoit procuré ce plaisir : mais j'en fus interrompu par un qui s'avança d'un air modeste & noble. Il toussa ; je jugai qu'il vouloit parler, je prêtai l'oreille. Un prélude m'annonça qu'il se préparoit à chanter. Dieux ! quels sons flatteurs ! quelle harmonie divine ! j'en fus enchanté. Il ne lui manquoit que la figure de Thémire : il m'en retraçoit parfaitement les gestes, il en avoit la voix touchante.

A peine avoit il repris sa place, qu'un, plus formé que les autres, vint se ranger auprès de moi. « Il est temps, me dit-il, » que nous quittrions nos corps : nous ne » pouvons garder long temps la forme » que nous avons. Ordonne nous de re- » devenir idées comme nous étions au-

20 MERCURE DE FRANCE.

» paravant : tu es notre maître , & nous
» allons t'obéir toujours. Pour moi , je
» garderai seulement la voix pour t'ins-
» truire de plusieurs secrets qui t'ont été
» inconnus jusqu'ici , & qui n'ont été
» révélés qu'à très-peu de personnes ». Il
se tut ; je les congédiai , & je me cou-
chai.

L'Esprit ne tarda point à me parler.
« Apprends , me dit il , que chacun a ses
» Génies particuliers , & qu'il faut avoir
» des connoissances sublimes & certaines
» qualités , pour parvenir à entretenir com-
» merce avec nous.

» Nous sommes , depuis le commen-
» cement du monde , commis au service
» des hommes , suivant leurs inclinations.
» Les méchans sont inspirés par des mau-
» vais Génies , & les bons sont sans cesse
» guidés par des Sylphes bienfaisans ;
» nous les fortifions dans leurs penchans ,
» nous savons les servir selon leurs goûts ,
» & quand ils sont parvenus au point
» de perfection , soit dans le bien , soit
» dans le mal , nous nous faisons con-
» noître à eux. Nous savons avec les
» avares prendre la forme de l'or. Nous
» leur représentons des trésors immen-
» ses : ils croient nager dans les richesses,

» & cette vaine image de l'opulence les
 » contente. Ceux qui, dévorés d'ambi-
 » tion, aspirent aux honneurs & aux em-
 » plois élevés, nous les repaillons de
 » chimères; & nous entretenons les chères
 » pensées des amans par des fantômes
 » de bonheur. Un de nous préside tous
 » jours à la troupe, & le nombre en est
 » réglé, selon l'étendue de la passion
 » qui vous domine. Nous ne pouvons
 » nous rendre visibles qu'à ceux qui sont
 » capables de tirer du profit de notre
 » présence, encore est-ce seulement pour
 » un quart d'heure : c'est-là le temps qui
 » nous est prescrit.

» Nous nous assemblons toutes les
 » années dans les espaces qui sont entre
 » la lune & la terre, & là nous rendons
 » compte sur ce qui regarde le mortel
 » commis à nos soins. S'il est jugé digne
 » de l'amitié des Esprits, on nous permet
 » d'emprunter la figure de ce qui le flatte
 » le plus, pour l'admettre à la connois-
 » sance des intelligences inconnues. Notre
 » assemblée n'est composée que des Syl-
 » phes des passions aimables, telles que
 » l'amour & l'ambition. Nous en avons
 » chassé ceux des autres passions. Ils font
 » la leur à part. Une puissance supérieure,

22 MERCURE DE FRANCE.

» qui préside à la conservation des Villes
» & des Etats , y dispose de leur éléva-
» tion & de leur décadence , selon la
» vertu ou la corruption des mortels qui
» les habitent.

» Ton bonheur , ou plutôt ta constance
» & la rareté de tes sentimens t'ont mé-
» rité ma bienveillance. J'ai obtenu à la
» dernière assemblée que tu serois admis
» à nos secrets.

» Une haine irréconciliable & une
» guerre éternelle nous obligent d'être
» sans cesse en garde contre les tentatives
» des mauvais Génies. Ils épient les inf-
» tans que nous manquons d'auprès de
» vous pour essayer de nous surmonter.
» Tu n'as presque rien à craindre de leurs
» entreprises. Je les ai vaincus : ils m'ont
» cédé , & je saurois , s'ils faisoient de
» nouveaux efforts , enchaîner dans les
» espaces imaginaires , ceux qui tente-
» roient de te nuire.

» Ainsi , jusqu'à ce que la présence
» de Thémire te rende tes plaisirs , nous
» entretiendrons ton amour par le sou-
» venir de ses attraits. Nous avons , jus-
» qu'à ce jour , flatté ton cœur par des
» songes agréables , & nous allons à
» présent les remplacer par la réalité.

» Nous pouvons quand il te plaira, en
 » nous unissant ensemble, te rendre l'ob-
 » jet de tes desirs pendant le quart d'heure
 » permis. Elle n'aura pas l'usage de la
 » parole, parce que sa ressemblance avec
 » tous ses charmes ne peuvent lui être
 » enlevés que lorsqu'elle dort, & que
 » les ténèbres de la nuit les lui rendent
 » inutiles. Tu pourras en jouir demain à
 » cette même heure. Mais prends garde ;
 » le moindre desir indiscret te feroit en-
 » courir notre indignation, & tu serois
 » à jamais privé de notre présence.

» Je conduis tes actions depuis l'âge
 » le plus tendre ; je connoissois ton cœur
 » depuis long-temps : je compris que
 » l'amour pouvoit te rendre heureux, &
 » que cela dépendoit du choix que tu
 » devois faire. Je t'inspirai alors une
 » grande délicatesse & beaucoup de dis-
 » cernement, afin qu'on ne pût te sur-
 » prendre avec des armes communes, &
 » que celle qui triompheroit de toi fût
 » digne de te donner des chaînes.

» Je vis avec plaisir que tu te dégoû-
 » tois aisément de celles dont le seul
 » mérite est de porter une figure sédui-
 » sante & de savoir minauder agréable-
 » ment ; que l'esprit accompagné seule-

24 MERCURE DE FRANCE.

» ment du brillant, te piquoit, mais te
 » laissoit échapper facilement. Il falloit,
 » pour te fixer, le mérite solide, les
 » grâces modestes, les qualités aimables :
 » la seule Thémire, qui les possède tou-
 » tes, a pu le faire. Thémire est adora-
 » rable, pouvois-tu mieux choisir ?

» Adieu, je vais t'envoyer un doux
 » sommeil. Tu songeras à Thémire, tu
 » seras auprès d'elle, tu lui jureras un amour
 » constant, & tu ne t'éveilleras qu'après
 » que, par un sourire tendre, elle t'aura
 » invité à lui tenir parole & marqué son
 » contentement.

» Je reviendrai demain avec les Syl-
 » phes qui sont sous mes ordres. Mon
 » nom est Zymès ; nous paroîtrons au
 » moindre signal que tu nous feras ».

Je me gardai bien le lendemain de rien dire à personne ; je m'occupai comme les autres jours, je rêvai beaucoup à mon Sylphe & à tout ce qu'il m'avoit dit ; j'espérai que par ses soins je pourrois soutenir les ennuis d'une rigoureuse absence, & je vis arriver avec joie l'heure de son retour.

Le fauteuil où devoit reposer mon Amante endormie étoit prêt : rien n'égalait mon impatience. J'appelai Zymès dès que la
 nuit

nuît eut fourni la moitié de sa course ; il parut sous l'air doux & bienfaisant de Thémire : il savoit que c'est ce qui me plaît le plus en elle. J'admirai encore en détail sa troupe charmante : mais je leur ordonnai bientôt de s'unir pour former un tout parfait. Imaginez - vous mon émotion quand je la vis paroître. Ciel ! qu'elle étoit belle ! une douce langueur s'empara de moi ; mes yeux ne pouvoient se lasser de la regarder : je m'abandonnai tout au plaisir de la revoir. Enfin , transporté d'amour , je la pris dans mes bras , je l'accablai de mille ardens baisers. Il ne manquoit à mon bonheur que de le lui voir partager.

Je sentis évanouir , au milieu de ces transports , celle qui les avoit fait naître ; le quart d'heure étoit fini. Hélas ! un jour entier ne m'auroit paru qu'un instant. Je demurai consterné : mais la voix de Zymès me consola , par l'espoir de voir renaître ces momens heureux.

» Eh bien ! me dit Zymès , n'as-tu
 » point de regret à la peur que nous
 » t'avons inspirée hier ; n'en es-tu pas
 » bien dédommagé ? — Mon sort est le
 » plus heureux du monde , m'écriai je :
 » puissant Génie ! daigne me le conser-

26 MERCURE DE FRANCE.

« ver ! — Tu en jouiras tous les jours , si
 « tu fais être maître de toi , me répon-
 « dit-il ; tu pourras embrasser Thémire.
 « Mais c'est là tout ce qui peut t'être
 « permis : tu n'iras jamais plus avant.
 « Sois même plus modéré : car j'ai craint
 « de voir arriver l'instant que tu allois
 « nous perdre pour jamais ». Il se tut &
 je m'endormis , bien résolu de ne pas lui
 désobéir. Cette nuit délicieuse fut suivie
 par beaucoup d'autres toutes plus agréa-
 bles.

J'aurois pu goûter en paix les charmes
 qu'elles me procuroient : mais un Génie
 cruel , ennemi de mon repos , vint bien-
 tôt en empoisonner le cours. Un senti-
 ment , peut être trop délicat , fut cause
 de tous mes maux. Je trouvois Thémire
 trop parfaite pour n'être pas obsédée par
 une foule d'adorateurs. Je craignais qu'un
 amant plus heureux & moins tendre ne
 m'enlevât son cœur. Je priai Zymès de
 voler auprès d'elle , & de rappeler à sa
 mémoire ma constance , la vivacité de
 mon amour & l'espérance dont elle l'avoit
 flatté. Le fidèle Zymès m'abandonna pour
 m'obéir ; il partit. A peine il venoit de
 me quitter , que j'entendis prononcer
 mon nom ; je reconnus une voix pareille

à le sienne : mais un trouble inconnu me présagea mon malheur. « Mon retour » te paroîtra prompt, me dit cette voix : » mais saches que les esprits peuvent par- » courir dans un instant toute la circon- » férence de la terre. Tremble, continua- » t-elle ; & reconnois Thémire. Elle » cache sous des dehors de candeur & » de simplicité tous les détours & tous » les artifices d'une coquette expérimen- » tée. Je l'ai trouvée occupée à relire les » billets de ses soupirans, auxquels elle » a sacrifié les tiens : elle écoutoit avec » plaisir leurs chansons amoureuses, & » tâchoit de rendre ses traits plus tou- » chans pour augmenter leur nombre : » elle étudioit devant un miroir fidèle » les grâces qu'elle devoit employer dans » le jour suivant ».

Je frissonnai à ce récit ; plusieurs fois j'ouvris la bouche pour parler, mais je n'en eus jamais la force. Je sentis couler dans mes veines un feu étranger dont l'ardeur me dévorait ; mon trouble augmentoit par accès. Je m'écriai enfin : « Quel coup funeste ! Zymès . . . » instruis moi de sa perfidie.. », Zymès ne me rebondit point. Un silence profond redoubla l'horreur de ma situation. Une

28 MERCURE DE FRANCE.

jalouse rage s'empara de moi ; l'affreux état de mon cœur ne peut être dépeint. Je passai la nuit dans le désespoir , & la clarté du jour ne fit qu'augmenter mon inquiétude mortelle. Je me figurois Thémire infidèle , entourée d'Amans qu'elle favorisoit , oubliant tous les soins que je lui ai rendus , & méprisant la tendresse que je lui conserve. Je me la représentois perfide , trompeuse , l'avouerais-je ? je me défiai de la vertu de son ame. Adorable Thémire ! pardonne ces écarts dont mon cœur n'étoit pas le maître , pardonne à un malheureux qu'une trop grande fureur agitoit.

Jamais le soleil n'avoit conduit son char avec plus de lenteur , que ce jour fatal : il me fut d'une longueur insupportable ; mais quelle fut ma consternation , lorsque je vis s'écouler l'heure de la venue de Zymès ? je l'appelai mille fois en vain. Je crus enfin qu'il m'avoit abandonné , & je livrai mon ame à toute sa douleur.

J'éclatai en reproches contre lui :
« Cruel Génie ! lui disois-je , falloit-il
» m'abuser par des promesses flatteuses ,
» & me séduire par une douce illusion ,
» pour mieux verser dans mon cœur le

« venin qui me consume. Hélas ! n'étoit-
 « ce pas assez des peines de l'absence ;
 « falloit-il ajouter un tourment cent
 « fois plus terrible ? » Mes plaintes &
 mes regrets se perdirent dans les airs.
 Zymès ne m'entendoit point, & je vis
 renaître deux fois l'aurore sans qu'il eût
 paru.

Je ne pouvois m'accoutumer à sa per-
 re, & ma raison, au lieu de me consoler,
 ne faisoit qu'aigrir ma douleur. C'en
 étoit fait, je périssois, s'il ne fût venu
 promptement à mon secours. Il arriva
 enfin, après trois nuits d'absence, & me
 tint ce discours, qui redonna la tranqui-
 lité à mon ame. « Calme le transport
 « qui t'agite ; un Génie perfide a em-
 « prunté ma voix pour jeter dans ton
 « sein tous les serpens de la noire jalou-
 « sie. Les Esprits que j'avois laissés auprès
 « de toi n'ont pu t'en garantir. Je ne tar-
 « dai pas à m'appercevoir de son malé-
 « fice, & je revins aussi-tôt pour le
 « détruire. J'ai employé trois jours à le
 « terrasser, & il subit la peine dûe à son
 « attentat. Il gémit sous le poids des
 « chaînes dont je l'ai accablé. Il est
 « désormais hors d'état de te faire du
 « mal ».

B iij

39 MERCURE DE FRANCE.

Je sentis, à ces paroles, renaître dans mon cœur le calme que la fureur en avoit banni. Zymès acheva de me guérir, en arrachant la racine de la passion qui me tourmentoit, & ce ne fut pas en justifiant Thémire : elle l'étoit déjà dans le fond de mon ame. Ce peu de mots produisit cet effet : « Une seule raison doit te tranquilliser. Thémire n'a rien négligé pour te toucher. Elle a tout mis en œuvre pour te donner une idée avantageuse de sa vertu. Elle ne t'a pas dit je vous aime, mais combien de fois te l'a-t-elle prouvé par ses actions ? Si elle est telle qu'elle a voulu te paroître, sa droiture l'empêchera de te tromper ; & si elle est assez perfide pour le faire, elle est indigne de tes sentimens & peu propre à te rendre heureux ».

Je me rendis volontiers, & , sans beaucoup de violence, je vins à bout de chasser les idées tristes qui me persécutaient. J'éloignai de mon esprit des soupçons inutiles : mon unique soin devint celui de profiter du temps pour me rendre plus digne de mon Amante. Tout ce que je faisois n'avoit qu'elle pour but, & j'aurois voulu acquérir tous les biens

possibles pour pouvoir la rendre plus heureuse. Je m'enivrois de la douce idée de passer avec elle des jours sereins, & de l'aimer toujours plus tendrement.

Les Sylphes étoient encore assidus à me rendre visite toutes les nuits. Quelquefois je m'amusois à les contempler l'un après l'autre ; mais le plus souvent je leur demandois Thémire, & je la voyois toujours avec des transports nouveaux. Je méritai enfin le prix de mon amour. Zymès me l'annonça, & la bouche de ma Maîtresse elle-même me le confirma. Cette nuit bienheureuse sera toujours gravée dans ma mémoire. Je la tenois étroitement embrassée, & mon ame auroit voulu se transformer en elle, lorsque tout-à-coup je l'entendis soupirer ; elle s'éveilla & prononça ces paroles que j'ai retenues, quoiqu'elles fussent un peu mal articulées : « Cher Lindor, » fors de l'incertitude où tu vis ; je t'ai » me sans doute, & tu es la seule per- » sonne au monde que j'aimerai ». A ces mots je vis ouvrir ses beaux yeux, qu'elle fixa languissamment sur moi. Son premier mouvement fut de me rendre un baiser ravissant, pour tous ceux que je ne cessois de lui donner. Ses bras.

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

qui avoient été jusqu'alors immobiles, me pressèrent tendrement, & Zymès, par un effet de son pouvoir, paroissant, sans détruire le charme, prit nos deux mains & les unit ensemble. « Vivez, » heureux Amans, vivez l'un pour l'autre, nous dit-il; votre bonheur ne peut être long-temps différé. J'aurai soin de vous raccourcir les instans, & vous verrez arriver enfin cet heureux jour qui doit couronner votre union & vous réunir à jamais ».

Tout disparut encore, & mes regrets en furent plus cuisans; mais la voix de mon consolateur se fit entendre; je fus attentif; il me dit: « Ta félicité est à son comble. Thémire t'aime: sa passion » est presque aussi forte que la tienne, » puisque dans l'instant que nous te représentions son image, elle étoit elle-même toute occupée de ton idée. Elle songeoit que, vaincue par ta constance, » elle récompenseroit tes feux par le » tendre aveu de sa défaite; un baiser » en étoit le gage, & c'est ce baiser » que tu viens de recevoir par notre entremise. Il est l'avancoureur d'une infinité d'autres qui te sont réservés. Tu ne peux plus douter de sa fidélité &

» de sa tendresse ; conserve lui la tienne.
 » J'ai su , pour prix de tes sentimens ,
 » rendre ton absence heureuse : ta per-
 » sévérance t'assurera un sort digne d'en-
 » vie ».

*VERS à Monseigneur le Duc de Duras ,
 Chevalier des Ordres du Roi & de la
 Toison d'or , Premier Gentilhomme de
 la Chambre de Sa Majesté ; sur son élé-
 vation au grade de Maréchal de France.*

DURAS , toujours égal au milieu des grandeurs,
 Du Prince , qu'il chérit , mérita les faveurs.
 Sur son front , l'équité , l'amour patriotique ,
 Firent briller long temps la couronne civique.
 Son zèle , sa valeur , précieux à l'Etat ,
 Avoient gravé son nom au Temple de Mémoire ;
 Mais il manquoit encor un trophée à sa gloire :
 Mars s'acquitte en ce jour ; c'est le prix du Soldat.

Par M. le Chev. de Berainville.



B 7

ODE A MON CLAVECIN.

Imitée de l'Allemand.

TRISTE écho de ma plainte,
O mon cher Clavecin !
D'une trop tendre empreinte
Adoucis le chagrin :
Viens affoiblir ma chaîne
Par ton son enchanteur ;
Non , laisse-moi ma peine,
Laisse-moi mon ardeur.

D'une plaintive flamme
Je chéris le retour ,
J'accoutume mon ame
Aux larmes de l'amour ;
Qui, malgré l'apparence,
Je hais les momens
Où , dans l'indifférence,
J'ai consumé mon temps.

Sonnez, cordes fidèles,
Animez vos accords,
Dans vos ardeurs nouvelles
Exprimez mes transports :

v E

» de sa tendresse : conserve lui la tienne.
 » J'ai su, pour prix de tes sentimens,
 » rendre ton absence heureuse : ta per-
 » sévérance t'assurera un sort digne d'en-
 » vie ».

*VERS à Monseigneur le Duc de Duras ,
 Chevalier des Ordres du Roi & de la
 Toison d'or, Premier Gentilhomme de
 la Chambre de Sa Majesté ; sur son élé-
 vation au grade de Maréchal de France.*

DURAS, toujours égal au milieu des grandeurs,
 Du Prince, qu'il chérît, mérita les faveurs.
 Sur son front, l'équité, l'amour patriotique,
 Firent briller long temps la couronne civique.
 Son zèle, sa valeur, précieux à l'Etat,
 Avoient gravé son nom au Temple de Mémoire ;
 Mais il manquoit encor un trophée à sa gloire :
 Mars s'acquitte en ce jour ; c'est le prix du Soldat.

Par M. le Chev. de Berainville.



B 7

ODE A MON CLAVECIN.

Imitée de l'Allemand.

TRISTE écho de ma plainte,
O mon cher Clavecin !
D'une trop tendre empreinte
Adoucis le chagrin :
Viens affoiblir ma chaîne
Par ton son enchanteur ;
Non , laisse-moi ma peine,
Laisse-moi mon ardeur.

D'une plaintive flamme
Je chéris le retour ,
J'accoutume mon ame
Aux larmes de l'amour ;
Oui , malgré l'apparence,
Je hais les momens
Où , dans l'indifférence,
J'ai consumé mon temps.

Sonnez , cordes fidèles ,
Animez vos accords ,
Dans vos ardeurs nouvelles
Exprimez mes transports :

Des loix de l'harmonie
 Evitez le détour,
 Oubliez le génie,
 N'écoutez que l'amour.

Par M. le Comte François de Hartig.

L'E P R E U V E D E S A M I S.

Je me suis fait beaucoup d'amis,
 Disoit Lisidor à son pere;
 A jamais ils me sont acquis,
 Tant j'ai le talent de leur plaire.
 Valere avoit sur l'amitié
 Les leçons de l'expérience,
 Infaillible & triste science;
 Il ne pouvoit voir, sans pitié,
 Son fils si plein de confiance :
 Un bon ami vaut un trésor,
 Dit-il au jeune téméraire;
 Le malheur est, cher Lisidor,
 L'écueil de l'amitié vulgaire,
 Comme le feu l'est du faux or.
 Tel ami que tu crois fidèle
 Pourroit te manquer au besoin.
 — Non, non, les miens sont pleins de zèle,
 Je compte sur eux en tous genres.

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Voyons , interrompit Valere ,
Chez le plus sûr vole à l'instant ;
Conte lui que dans une affaire
Ayant , à ton corps défendant ,
Percé le sein d'un adversaire ,
Un prompt abri t'est nécessaire :
Feins un aband. n général.
Que ton épée encor fumante
Du prétendu sang d'un rival ,
Rende la chose plus frappante.
Lisidor va chez Dorival.
L'ami qu'il croit le plus intime ,
Est insensible à son récit ,
En lui ne voit plus qu'un proscrit :
— Vous vous êtes souillé d'un crime ,
Tant pis pour vous ; j'en suis contrit.
Mais je crains que votre influence
N'attire ici quelque malheur ;
Mendiez un asyle ailleurs ,
Sortez , sortez en diligence.

Lisidor revient , tout confus ,
Racontér l'épreuve à son pere.
— A cet ami ne parle plus ;
Son esprit faux , arrabilaire ,
Qui te flatta dans le bonheur ,
Détele enfin son caractère ,
En t'écrasant dans le malheur.

Cherche un ami moins imposteur.
Lisidor passe la journée
A voir de prétendus amis :
L'un ne plaint pas sa destinée,
Chez l'autre à peine il est admis.
Le cœur pénétré de tristesse,
Il vient au genoux du vieillard
Dire ses torts, quoiqu'un peu tard.
Le bonhomme, plein de tendresse,
Jette sur l'âge un tel écart.
Voilà donc ceux qu'amis tu nommes,
Dit le vieillard en soupirant :
C'est s'abuser étrangement !
Apprends à connoître les hommes :
Vertus, égards, soins infinis,
A peine attirant des amis,
Du seul plaisir l'attrait perfide,
Chez des gens par caprice unis,
Ne peut former un nœud solide.
J'ai fait, je ne sai trop comment,
En ma vie, un ami sincère ;
Va l'implorer comme un enfant
Qui demande asyle à son pere :
Va voir s'il seroit moins corsaire
Que tes ingrats & faux amis.

Lisidor vole chez Damis.
A peine a-t'il ouvert la bouche

51 MERCURE DE FRANCE.

Sur un si cruel embarras,
 Que Damis le serte en ses bras,
 Et lui dit : Votre sort me touche !
 Je vais vous loger à l'écart ;
 Faut-il ma bourse & plus encore ?
 Mon corps servira de rempart
 Au fils d'un ami que j'honore.
 Non, non, modèle de bonté,
 Moutel digne d'une couronne,
 Reprit Lisidor enchanté,
 Ma fureur n'immola personne.
 Jouet de ma prévention,
 Ou plutôt d'un orgueil extrême,
 J'use aujourd'hui d'un stratagème,
 Que, contre mon illusion,
 Mon pere imagina lui-même.
 Je me croyois beaucoup d'amis :
 Mais voulant éprouver leur zèle,
 Nul d'eux ne m'est resté fidèle ;
 Ils m'ont accablé de mépris.
 La seule ombre de l'infortune,
 O fatalité trop commune !
 M'en a fait autant d'ennemis.
 Vous seul, digne ami de Valère,
 De ma détresse ayant pitié,
 Daignez m'accueillir en vrai pere :
 Accordez-moi votre amitié ;
 De vos bontés c'est la plus chère.

Par M. Flandy.

MARC ANTOINE & LES ATHÉNIENS.

MARC-ANTOINE entroit dans Athènes ;
 Les Magistrats , pour mieux le réjouir ,
 Peu contents d'étaler la pompe souveraine ,
 Lui dirent : Dieu Bacchus , auguste Triumvir ,
 Vous savez que Pallas , Divinité nubile ,
 Est tutrice de notre ville ;
 Nous vous offrons sa main avec bien du plaisir.
 Ravi , Messieurs , de tant de complaisance ,
 Répondit le Romain , las d'un pareil encens ,
 A ce beau parti je consens ;
 Mais , pour bien soutenir une telle alliance ,
 A l'instant , pour la dot , je veux mille talens *.

Par le même

M O R A L I T É.

C'EST vérité claire & extrême :
 A quelque heure qu'elle nous prenne ,
 Chez nous la Mort
 A toujours tort.

Par M. D. L. P.

* Cent mille louis.

*P O R T R A I T de M. * * *.*

Peu fait pour plaire à des Cailletès ;
 Ennemi juré des fornettes ,
 Et moins à lui qu'à ses amis ,
 Son ame , aussi franche qu'humaine ,
 S'ouvrit quelque fois au mépris ,
 Mais n'accueilli jamais la haine.

Par le même.

D I A L O G U E

Entre SÉMIRAMIS & ARTÉMISE.

S É M I R A M I S.

Je suis bien aise de vous voir : on dit
 que vous avez voulu m'imiter sur la terre,
 & qu'à mon exemple vous avez cherché
 à vous immortaliser. Vous avez travaillé
 en vain , si vous avez cru m'égalier ; jamais
 le tombeau de Mausole ne sera compara-
 ble à la ville de Babylone , & la Reine de
 Carie sera toujours inférieure à Sémira-
 mis.

A R T É M I S E.

Vous avez apporté jusqu'ici cet orgueil & cette ambition qui vous faisoient croire que rien ne devoit vous résister ; qu'il falloit mourir ou se soumettre à vous. Hélas ! souvenez-vous que vous n'êtes ici qu'une ombre ; que la fierté sied bien mal, quand on a passé le Styx.

Après tout que vous sert aujourd'hui cette magnificence dont vous faites parade ? Qu'est devenue Babylone, cette ville superbe qui se glorifia si long-temps de vous avoir eue pour Reine ? Prise & détruite successivement par plusieurs Princes , à peine sait on où elle a existé.

S É M I R A M I S.

Lorsque j'ai bâti cette ville , je n'ai pas prétendu qu'elle dureroit autant que le monde ; mais , croyez-vous que le temps, qui n'a pas respecté les murs , épargnera plutôt le monument que vous avez élevé à votre époux ? En travaillant à embellir & à fortifier ma Capitale , j'ai travaillé au bonheur de mes sujets ; j'ai cherché à les mettre à l'abri des insultes de leurs voisins. Tel a été le but que je me suis proposé , jamais je n'en ai eu d'autre.

A R T É M I S E.

Dites plutôt que l'envie que vous aviez de vous rendre immortelle a été le motif le plus puissant de cette démarche : un sot orgueil , une ambition démesurée , voilà les deux divinités auxquelles vous avez sacrifié : ce sont ces deux passions qui ont mis dans votre ame la rage des conquêtes qui vous a fait courir l'Univers , & jouer , pendant plusieurs années , le rôle de brigand , en dépouillant & chassant de leurs Etats les Souverains légitimes ; en faisant passer au fil de l'épée les peuples qui ne vouloient pas se soumettre aux loix que vous leur imposiez , ou qui avoient assez de courage pour entreprendre de vous résister. Quelle belle gloire ! quel beau chemin pour aller à l'immortalité !

S É M I R A M I S.

Il est vrai que j'aurois été plus tranquille en gouvernant paisiblement mon royaume , en m'appliquant à conserver mes Etats , sans chercher à les agrandir : mais il s'en faut que j'aie couru la terre comme un brigand , & pour le plaisir cruel de tout piller & de tout saccager : j'ai

laissé par-tout des marques de la bonté qui m'étoit naturelle, & de la magnificence que j'avois annoncée en montant sur le trône : j'étois charmée de montrer à l'Univers, qu'à les yeux ouverts sur les Rois, ce que peut une femme courageuse quand elle a l'autorité en main ; & que si la Nature paroît avoir accordé à l'homme le droit de commander, il est cependant des circonstances heureuses, à la faveur desquelles une femme peut s'élever au plus haut degré & le disputer aux plus grands hommes, en se faisant craindre & respecter aussi-bien qu'eux.

A R T É M I S E.

Il falloit vous borner à cela, votre gloire eût été plus solide, & vous auriez paru beaucoup plus grande.

S É M I R A M I S.

J'ai fait plus : j'ai travaillé à surpasser en magnificence tous les Princes qui m'avoient précédée : non - contente de bien défendre mes Etats, j'en ai étendu les limites, en y ajoutant l'Ethiopie dont je fis la conquête : j'ai porté le flambeau de la guerre & la terreur de mon nom jusqu'au

44 MERCURE DE FRANCE.

fond des Indes, En faut-il davantage pour prendre un rang parmi les Héros les plus célèbres?

A R T É M I S E.

Je conviens avec vous que ces choses méritent des éloges, & que vous avez relevé la gloire de notre sexe par des actions d'éclat : mais croyez-vous qu'en se rappelant votre magnificence, vos expéditions, vos travaux, vos courses, on oubliera que vous avez fait mourir Ninus, à qui vous deviez tout, & qui vous avoit pour ainsi-dire, tirée de la poussière, pour vous élever, en vous donnant sa main? Qu'avez-vous à me répondre? Est ce-là le plus bel endroit de votre vie? Prétendez-vous avoir mérité l'immortalité par une action aussi noire? Que m'opposerez-vous? Aurez-vous encore l'injustice de vous mettre si fort au-dessus de moi, & de trouver mauvais que je me compare à vous? Je crois que vous ne gagneriez rien à la comparaison.

S É M I R A M I S.

La Souveraine d'une petite Province, une femme qui a passé la moitié de sa

vie à pleurer, se comparer à la Reine de l'Orient!

ARTÉMISE.

Le reproche que vous me faites d'avoir passé une partie de ma vie à pleurer est injuste & mal fondé, il me fait honneur. Quand bien même le temps, qui détruit tout, anéantiroit aussi le tombeau de Mausole, il ne pourra jamais anéantir le nom d'Artémise, & le monument que j'ai élevé à la piété conjugale durera autant que les siècles : peut-être qu'il viendra des Rois, des conquérans, des femmes même, dont les noms feront oublier celui de Sémiramis ; mais jamais la femme de Mausole ne mourra, & son nom vivra dans le cœur de tous les hommes. Enfin je n'ai rien à me reprocher : j'ai tout sacrifié à un époux que j'adorois ; j'ai fait le bonheur des peuples qu'il m'a laissés à gouverner ; & , sans ravager l'Univers par des conquêtes, je me suis bornée à défendre mes Etats : je me suis rendue redoutable à mes voisins, qui ont appris qu'on ne m'outragebit pas impunément.

SÉMIRAMIS.

Votre prétendu héroïsme, votre ten-

46 MERCURE DE FRANCE.

dressé pour votre époux n'est que pusillanimité. Quel beau spectacle pour un peuple qu'une femme en pleurs, qu'une Reine qui s'amuse à boire les cendres de son mari, mêlées dans du vin ? A Babylone on vous auroit détronée & chassée de la ville comme indigne de commander à des hommes. Les Babyloniens vouloient un Héros, & ne se seroient pas contentés d'une femme qui auroit été plus propre à porter une quenouille qu'un sceptre.

A R T É M I S E.

Quand on a été assez ingrate pour oublier les plus grands bienfaits; quand on a poussé la perfidie & la noirceur jusqu'à tremper ses mains dans le sang de son époux, il n'est pas surprenant qu'on cherche à donner du ridicule à un acte de piété & de tendresse.

Les hommes, quelque méchans, quelque corrompus qu'ils soient, ont cependant assez de justice pour payer à la vertu le tribut d'éloges qu'elle mérite; ainsi j'espère qu'ils nous jugeront équitablement l'une & l'autre. Vous vous moquerez tant que vous voudrez; vous n'en rendrez pas pour cela votre cause meilleure; vos fanfaronades & vos railleries n'en im-

poseront point aux gens sensés : Artemise pleurant Mausole , sera toujours préférée à Sémiramis empoisonnant le Roi de Babilone son époux & son maître : on plaindra Ninus , mais on enviera le sort du Roi de Carie , & la gloire de vos belles actions n'effacera jamais la honte d'une aussi horrible trahison.

S É M I R A M I S.

Où vous ont mené ces beaux sentimens de piété & de tendresse, que vous avez fait paroître quand vous étiez sur la terre , & que vous nous vantez tant aujourd'hui ? A quoi ont-ils abouti ? Avez-vous été plus tranquille que moi ? Avez-vous fait une fin plus heureuse ? La manière dont vous avez terminé votre carrière ne l'annonce pas , & dément beaucoup les idées de sagesse & de modération que vous aviez fait concevoir. Me direz-vous qu'il vaut mieux chercher un remède à un amour insensé , en se précipitant dans la mer , que d'attendre après une longue suite de prospérités que la mort vienne tranquillement nous surprendre , puisque nous ne pouvons l'éviter ? Que me répondrez-vous ? Osez-vous pousser plus loin la comparaison entre nous deux ?

A R T É M I S E.

Je suis bien éloignée de vouloir comparer ma mort à la vôtre : c'est dans les derniers momens de ma vie que j'ai rassemblé, pour ainsi dire, tout ce qui me restoit de forces pour prouver que j'étois bien au-dessus des foiblesses de mon sexe : dans la situation où je me trouvois, après avoir perdu ce que j'avois de plus cher, la mort étoit mon unique consolation & le seul remède qui pût me soulager ; aussi je l'ai cherchée, préférant par-là une fin glorieuse à une vie qui m'étoit à charge.

S É M I R A M I S.

Vous prétendez donc que votre mort vous fait honneur, & qu'il a été bien glorieux pour vous de devenir la proie des monstres qui habitent dans l'Océan. Je prétends au contraire que c'est foiblesse & manque de courage de votre part : il falloit vous montrer jusqu'à la fin, digne épouse du Roi de Carie, & ne pas vous couvrir de honte par une mort prématurée : vous n'étiez plus dans ce moment cette femme forte & vertueuse qui, jusqu'alors, avoit étonné l'Univers : convenez que vous aviez bien dégénéré.

ARTÉMISE.

A R T É M I S E.

On seroit mal fondé à vous faire le même reproche, & on peut dire avec raison que vous n'avez jamais dégénéré ; vous avez suivi jusqu'à la fin votre caractère, dont le fond étoit très-méchant ; non-contente de vous être souillée de la mort de votre époux, vous avez encore tenté de souiller votre lit par un incesté affreux : aussi Ninias votre fils, qui avoit peut-être moins de courage, mais plus de vertu que vous, vous en fit bien repentir en vous assassinant.

S É M I R A M I S.

Jamais Ninias ne se lavera d'un attentat aussi noir & aussi barbare. J'étois sa mère, il devoit respecter celle qui lui avoit donné la vie.

A R T É M I S E.

Aviez-vous respecté celui qui vous avoit donné sa main pour vous faire ce que vous étiez alors ? En faisant mourir Ninus, vous appreniez à son fils à vous faire périr de même : votre exemple l'ex-

II. Vol.

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

cuſoit ; & , en verſant du poiſon à votre mari , vous vous prépariez vous-même la mort que Ninias vous a donnée ; vous ne l'auriez pas cru formé de votre ſang , ſ'il s'étoit montré moins féroce & moins fier que vous : il n'auroit pas mérité de ſ'afſoir ſur le Trône de l'Orient , ſ'il n'avoit pas vengé ſon père.

Vous voyez clairement que vous ne gagneriez rien à la comparaiſon , & que ſi ma vie n'a point été auſſi éclatante que la vôtre , ma mort n'a pas été non plus auſſi infâme.

S É M I R A M I S .

Je vois bien que l'amour vous a fait tourner la tête : laiſſez-moi , allez pleurer auprès de Mauſole ; pour moi je vais chercher quelqu'ombre avec laquelle je puiſſe m'entretenir plus ſagement , & qui , m'appréciant mieux que vous ne le faites , me rende auſſi plus de juſtice.

Par M. l'Abbé de Bayille.



LE MARI & LES DEUX VOISINES.*Fable.*

« **O**ui, j'en ai vu, je l'ai bien remarqué ;
 « Il est gras comme un Moine ; & lorsqu'il est
 « entré ,
 « Sur lui , tout aussitôt , on a fermé la porte ».

Deux Voisines , un soir , jaloient de cette sorte ,
 Et ce dernier propos , sur-tout , fut entendu ;
 Aussi le lendemain bien vite il fut rendu
 Au maître du logis qui rentroit dans la ville :

Jugez si ce propos dut échauffer la bile ,

Puisqu'il étoit l'heureux époux

D'une femme agréable & belle ,

Et même un tant soi peu jaloux.

Ce propos-là lui brouille la cervelle ;

Il ne dort plus , tant il est agité ;

Triste , rêveur , le plaisir l'a quitté :

Il veut enfin parler aux deux Commères ,

Pour en tirer quelques lumières

Qui puissent l'éclairer sur ce grave sujet.

La nuit survient , il s'y rend en secret :

Quel est donc , leur dit-il , ce gros Moine , Mes-
 dames ,

Qui vers le soir se glisse chez les femmes ,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Lorsque les maris sont absens ?
 Vous en avez quelques renseignemens,
 Et, s'il vous plaît, il faut m'instruire ;
 Mais leur réponse fut de rire ;
 Le pauvre époux est confondu ;
 Il se fâche ; il fallut lui dire
 Que ce gros Môme qu'on a vu,
 Est son chat qu'on croyoit perdu,
 Chartreux de son espèce, & que la jeune Dame
 Regrettoit de toute son ame.
 L'époux confus, rentra chez lui,
 Jurant de n'écouter d'autrui
 Ni sots discours, ni médifance,
 Sans qu'au paravant sa prudence
 Ne les eût bien approfondi.

Pour brouiller un ménage uni,
 Pour faire élever un orage
 Qui nous éloigne d'un ami,
 Il suffit, seulement, d'un propos étourdi ;
 Combien de gens s'en font un badinaget.

*Par M. le Clerc de la Mothe ; Chev. de
 St. Louis, Membre de Société Litté-
 raire de Metz.*



LES DEUX MÈRES.

Fable.

AUPRÈS de son époux fidele
Une mere sensible allaitoit son enfant ,
Et de ce devoir si touchant
Elle s'acquittoit avec zele ;
Ce petit être intéressant
D'un sourire enfantin payoit chaque caresse :
Lorsqu'un jour la Voisine accourt tout en pleu-
rant ;
On s'étonne , on se leve , on l'entoure , on s'em-
presse
Pour savoir le sujet qui cause sa tristesse :
Mon fils , dit-elle , hélas ! vient de mourir !
Je suis une mere cruelle :
Je l'ai mis dans les mains d'une femme infidelle
Qui n'avoit point de lait , & l'a laissé périr ;
Mon fils est mort faute de subsistance ;
La Nourrice perfide avoit la cruauté
D'être sourde à ses cris , sans la moindre assistance
Jugez de quels remords mon cœur est tourmenté !
Combien je me sens criminelle ,
Lorsque je vois en vous des meres le modele ,
Et que j'offre celui de l'inhumanité !

Par le même.

C.iiij

L'AIGLE & L'ASSEMBLÉE DES OISEAUX.

Fable imitée de l'Anglois.

Des extrémités de la terre

Les Oiseaux, un beau jour, en Diète assemblés,
Se plainquirent, dit-on, au Maître du tonnerre
De ce que les Etats sans cesse étoient troublés

Par certains faiseurs de libelles ;

C'étoit à chaque instant des injures nouvelles :
En proie aux factions, le sénat emplumé
Vient conter ses griefs & demande justice ;
Il n'est point pour l'auteur de trop cruel supplice :
Jupiter les entend ; soudain l'Aigle est nommé

Pour juger cette grande affaire.

Margot harangue la première

Le maître des airs en ces mots :

« Un écrit scandaleux public

» Qu'il se trouve certains Oiseaux

» Dont la singulière manie

» Est, sans avoir jamais l'ombre du sens commun,

» De vouloir bavarder sans cesse,

» Tant que leur caquet importun

» Vienne à bout d'imposer silence à la sagesse.

» Ce trait ne regarde que moi ;

» Et cependant, j'ose le dire,

» Je n'ai jamais brigué d'emploi ;

- « Dans les Fastes de cet Empire ;
- « Si vous voyez mon nom briller ,
- « A mes talens je dois ma place ;
- « L'Auteur a tort : jamais Agathe
- « N'eut le défaut de babiller » . . .

L'aile teinte de sang , respirant le carnage ,
 Le Milan , d'un air abattu ,
 Se présente soudain ; sa belle ame partage
 Les disgrâces de la vertu.

- « Que parmi la gent volatile
- « Tous ne soient pas d'humeur également facile ;
- « Cela se peut ; mais l'Auteur dit
- « Qu'il en est de cruels , enclins à la rapine ,
- « Que la fureur seule conduit ,
- « Et qui soufflant par-tout une guerre intestine ,
- « Dévorent les autres oiseaux :
- « Je n'en fais rien ; aussi de ces faits , vrais ou faux ,
- « A vos pieds aujourd'hui je ne viens pas me plain-
- dre ;
- « Mais si c'est le Milan qu'il a voulu dépouiller ,
- « Le satirique est un menteur » . . .

Le Hibou , de mauvaise humeur ,
 Se plaint à son tour : « tympaniser la Pie ;
 « Dire que le Milan est par fois trop cruel ,
 « Je ne vois en cela rien de bien criminel ;
 « Mais écoutez , dit-il , voici la calomnie :

Civ

- » Il est, porte l'écrit, de stupides oiseaux,
 » Qui, fuyant la nature entière,
 » Au vif éclat de la lumière
 » Préferent les plus noirs cachots;
 » Qui, troublés par leur conscience,
 » Et pour mieux assurer leurs coups,
 » Cherchent, ainsi que les Hiboux,
 » Les ténèbres & le silence...
 » En songeant à me diffamer,
 » L'Auteur a pris grand soin de ne me pas nom-
 mer;
 D'accord : mais, à qui veut l'entendre,
 » En termes peu douteux il fait assez comprendre
 » Qu'il s'agit ici des Hiboux »...

Loin d'ici, malheureux, reprit l'Aigle en cour-
roux,

Le remords inquiet & le crime timide,
 Vous éclairent tous sur ce point:
 Les cœurs droits ne s'alarment point;
 Leur innocence est leur égide.

*Par M. Houllier de Saint Remy,
 à Sezanne.*



*LE FLEUVE & LE RUISSEAU.**Apologue.*

CERTAIN Fleuve, sur son passage,
 Rencontrant un petit Ruisseau,
 D'un ton fier lui tint ce langage :
 « A ce léger volume d'eau,
 » On peut juger que dans ta course,
 » Ami, tu ne fus pas heureux ;
 » En me voyant rouler mes flots majestueux ;
 » Diroit on que tous deux nous eumes même
 » source ?
 » N'a guère encore ton égal,
 » Aujourd'hui je suis le rival
 » Du Rhin, du Danube & du Gange ».
 D'accord, dit le Ruisseau, mais d'une épaisse fange
 Ton lit me paroît infecté ;
 De ce prompt changement, mon frere,
 Applaudis-toi ; moi je préfère
 Moins de bruit, plus de pureté.

Cet humble Ruisseau peint le Sage
 Qui modestement, sans éclat,
 Vit satisfait de son état ;
 Du Parvenu l'autre est l'image.

Par le même.

C v

L Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Cruche* ; celui de la seconde est *Chienne couchante* ; celui de la troisième est *l'Air* ; ceux de la quatrième sont *les deux Comédies*. Le mot du premier Logogryphe est *Malotru*, où se trouvent *amour, or, vole, mort, rat, Lot, mol, mal, tour, ut, la, Maur, Malo, Lo, vol, mât, Marot, Amour, Var, Mora, rô, Toul, tron, ma, ta, rut* ; celui du second est *Château*, où l'on trouve *chat & eau* ; celui du troisième est *Luxe*, où l'on trouve, *St Leu, St Leu (Bourg de Picardie), Eu, lux, Elu, le, la* ; celui du quatrième est *malheureux*, où se trouve *heureux*.

É N I G M E.

Je rampe sur le ventre ainsi que les serpens ;
 Je suis toujours sujet à divers mouvemens :
 Quoique lourd & pesant j'ai des ailes rapides
 Qui donnent à mon cœur des forces intrépides.

Par M. C. . . de Versailles.



A U T R E.

CONNOISSEZ-VOUS deux sœurs jumelles,
De forme ronde au teint luisant,
Toujours l'une à l'autre fidelles,
Et partageant jusqu'au dernier instant
Leurs aventures mutuelles ?
Sans avoir de méchanceté,
Elles font mainte fois des blessures cruelles.
De nos deux sœurs la grande utilité
Se fait sur tout sentir quand on voyage,
Non pas à pied, ni même en équipage.
Si par quelque fatalité,
Pour lors vous n'en possédiez qu'une,
Ami Lecteur, en vérité,
Je plaindrois fort votre infortune.

A U T R E.

JE ne veux pas faire connoître
Quel est mon vol ambitieux ;
On pourroit bien, Lecteur, me deviner peut-être :
Mais il peut éblouir les yeux.
Au foyer du flambeau du monde
Je suis plus d'une fois porté par mon instinct,
Cv)

60 MERCURE DE FRANCE.

Et l'emblème ici bas de sa clarté féconde,
 Ne fait qu'embellir mon destin.
 Pour régner autrefois dans la céleste voûte,
 Un de nos plus petits oiseaux
 Prit comme moi la même route,
 En se jouant de ses égaux.
 Chez un peuple guerrier on a vu mon image
 Servir de guide au bras des plus fiers combattans,
 Et suivre encor, selon l'usage,
 Les captifs enchaînés au char des Conquérens.
 Au séjour de nos Dieux tout autre objet m'en-
 flamme :
 J'é plane sous d'heureuses loix
 Depuis que je suis l'oriflamme
 De la Divinité qui regne dans nos bois.

A U T R E.

JE suis rond par nature & triangle par art :
 La mode fait tout mon mérite ;
 Sans plaisir on me prend, sans regret on me quitte :
 Mais si tu mets ma tête à part,
 Dans mes filets je te captive,
 Et je les serre autour de toi ,
 Si bien que tu ne peux te défaire de moi
 Qu'en me rendant ma forme primitive.

Par M. de Laf.

L O G O G R Y P H E

CENTpieds gros & menus m'attachent à la terre,
Et je m'élève vers les cieux.

Avec attention que l'on me considère,

On conviendra que je suis précieux.

C'est tout-à-fait prodigieux

Comme j'unis en moi l'utile & l'agréable.

Qu'on juge par ce trait si je suis desirable.

Voilà le beau côté : mais arrache mon cœur ,

Et fais qu'il devienne ma tête ,

Je m'oppose au navigateur.

A peine il m'apperçoit qu'il hésite... il s'arrête...

Et ce n'est pas sans un peu de frayeur ,

Qu'à me passer , plein d'ardeur , il s'apprête.

Dans cet état , de mon tout fais deux parts ,

Tu connoîtras , dans la première ,

Trois petites Cités dignes de tes regards ,

Toutes de même nom. Des trois, l'une est frontiere

Chez le Peuple Lorrain , jadis si discourtois.

Les autres sont au pays Champenois.

Dans le plain-chant on trouve la dernière ;

C'est de mon autre part qu'il s'agit cette fois.

Par M. Vincent , Curé de Quincey.



A U T R E.

SIEPT pieds forment mon existence ;
Le chant connoît mes deux premiers ,
Le manège mes cinq derniers :
Mon tout annonce l'impudence.

Par une jeune Demoiselle de Lyon.

A U T R E.

Je suis , Lecteur , un coffre-fort
Toujours vaide d'argent & d'or ,
Mais contenant d'autres richesses
Dont la valeur vaut des espèces ;
J'en appelle à certaines gens
Qui font cas de mes agrémens ;
Si l'on vient à couper ma tête ,
Un mot latin me montre honnête.

Par la même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Connoissance de l'Homme dans son être & dans ses rapports ; par M. l'Abbé Joannet, de la Société Royale des Sciences & Belles Lettres de Nancy. 2 vol. in 8°. rel. 12 l. A Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine.

L'AUTEUR des nouveaux Dialogues des Morts raille ingénieusement ces Philosophes qui, par un abus impardonnable de leurs talens & de leur loisir, *sautent par dessus l'homme qu'ils ne connoissent point*, pour s'attacher à des études qui ne servent souvent qu'à les rendre ou plus vains ou plus ridicules. Ces prétendus Philosophes méritent d'être comparés, par rapport aux merveilles qui constituent le fond de leur être, à ces grands Seigneurs qui ont une connoissance profonde des modes, des anecdotes scandaleuses, de leurs chevaux, de leurs chiens, & qui sont parfaitement ignorans sur ce qui concerne leurs devoirs, les intérêts de l'Etat & les titres de leurs

possessions. Nous imitons tous ces grands Seigneurs, & nous ne portons, comme eux, notre curiosité, que sur les choses qui nous sont le plus étrangères, & qui sont le moins propres à nous faire connoître l'excellence des facultés de notre esprit & les moyens de le perfectionner. On a beau nous dire que la vraie étude de l'homme est l'homme même, & que les autres connoissances ne sont intéressantes qu'autant qu'elles se rapportent à cette fin si sublime; tous les grands hommes, depuis Aristote jusqu'à Leibnitz, ont eu beau nous démontrer que cette étude verse ses heureuses influences sur toutes les sciences; qu'elle nous fournit des principes féconds, des vues saines & la vraie méthode; nous n'en donnons pas moins la préférence à des lectures frivoles & légères, qui n'exigent aucune attention soutenue, & qui ne servent enfin qu'à ôter toute activité à l'esprit, & à le rendre pour jamais incapable de toute étude solide & utile. Enfin nous oserons prendre un ton plus affirmatif que l'Auteur sublime de l'Histoire Naturelle; & nous dirons: Quelque intérêt que nous ayons à nous connoître nous-mêmes, il est certain que nous con-

noissons encore mieux tout ce qui n'est pas nous.

Nous avons cependant avoué, en parlant du premier volume de cet Ouvrage, que les épines dont on avoit hérissé la connoissance des facultés de l'esprit humain & de leur manière d'opérer, avoient sur-tout inspiré de l'éloignement pour cette étude. Aussi avons nous espéré que la méthode & la clarté qui règnent dans ce nouvel Ouvrage ranimeroient le zèle & l'émulation, & tourneroient même les esprits inappliqués vers ce genre de connoissance, qui doit précéder tous les autres. On est convenu que dans la philosophie, comme sur l'Océan, ce sont les différens naufrages des premiers Navigateurs qui ont appris à connoître les écueils & à les éviter. Ceux même qui s'égarent, servent à mieux faire connoître la route qu'il faut suivre. On verra que l'Auteur de la Connoissance de l'homme a tiré autant d'avantage des vues saines que des écarts des Philosophes qui l'ont précédé.

Toutes les matières qui composent ce II^e. Vol. sont également importantes & difficiles, & sont traitées avec cette méthode lumineuse, qui rend aisées & faciles les

66 MERCURE DE FRANCE.

choses les plus abstraites. Toutes les vérités que l'Auteur démontre dans ce second volume forment une chaîne, dont toutes les parties sont liées & assorties immédiatement l'une à l'autre. Aussi l'Ouvrage que nous annonçons n'est-il pas susceptible d'extraire. Il suffira d'indiquer les articles qui y sont traités, pour convaincre que la matière y est comprise, & que l'Ouvrage peut suppléer à tous ceux qui l'ont précédé. Connoissances que l'ame acquiert par le sentiment; leur rapport avec les différens objets, leurs diversités, leur source; idées principales qui dérivent en général du sentiment; génération de l'idée de l'ame, de l'idée de Dieu, des idées qui dérivent des sens, soit physiques, soit intellectuelles; idées de métaphysique & de morale; génération de quelques vérités spéculatives, de celles qui sont pratiques; de l'amour de soi, de l'amour du prochain, de l'amour de Dieu; la nature des idées, leur diversité, leur génération, leurs objets, leur clarté; principe de la clarté & de la distinction de nos idées; la vivacité & la force de nos idées, la vérité des idées, l'origine des idées viennent-elles de nos sensations? Pre-

mières opérations de l'âme intelligente ou l'exercice de la faculté de juger ; secondes opérations ou exercice de la faculté de raisonner ; la méthode & les diverses qualités de l'esprit , &c.

Traité des injures dans l'ordre judiciaire :

Ouvrage qui renferme particulièrement la jurisprudence du petit criminel ; par M^e F. Dareau , Avocat au Parlement. A Paris , chez Prault père , quai de Gêvres.

La langue du détracteur , dit un célèbre Moraliste , est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse par tout où il passe , que la ruine & la désolation ; qui creuse jusques dans les entrailles de la terre , & va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qu'il y a de plus précieux & de plus brillant ; qui , dans le temps même qu'il paroît couvert & presque éteint , agit avec plus de violence ; qui noircit au moins ce qu'il ne peut consumer. C'est un monde & un assemblage d'iniquités , disent les Livres Saints , un mal inquiet , une

source pleine d'un venin mortel. Qu'on
 jette les yeux sur tous les maux que la
 calomnie, la médisance ont produits,
 & l'on conviendra sans peine que ce
 qu'on dit d'une langue qui se répand
 en injures, n'est rien moins qu'une exa-
 gération. Ce sont les injures qui trou-
 blent la société, qui jettent la dissension
 dans les Cours & dans les Villes, qui
 désunissent les amitiés les plus étroites,
 & qui perpétuent les haines & les ven-
 geances. Ce sont les injures, dit l'Auteur
 » de l'Ouvrage que nous annonçons, qui
 » rendent quelquefois l'état d'élévation
 » insupportable au Monarque lui même,
 » & qui le font descendre du Trône à la
 » vie privée. Ce sont elles qui font ren-
 » trer le Philosophe dans la retraite, &
 » qui lui ferment la bouche de la vérité,
 » qui arrachent au génie ses pinceaux &
 » ses crayons, qui découragent le Savant
 » & l'Artiste, & qui font disparaître les
 » grands hommes. Ce sont elles encore
 » qui font gémir l'innocence dans les
 » fers, qui dépouillent la veuve & l'or-
 » phelin, qui mettent l'époux en guerre
 » avec l'épouse, le père avec les enfans,
 » qui rompent les liens des familles,
 » celui de la société, qui affligent les
 » mœurs & la Religion ».

Le Discours préliminaire , qui précède de l'Ouvrage , annonce toute l'étendue du sujet. L'Auteur regarde le vil intérêt , qui règle la conduite de la plûpart des hommes , comme la principale source des injures qu'ils vomissent les uns contre les autres. « On veut , comme on dit , » parvenir ; on trouve sur sa route des » rivaux & des concurrens ; on cherche » à les écarter à quelque prix que ce soit : » les calomnies , les noirceurs même les » plus atroces ne coûtent rien ; elles opèrent le mal qu'elles devoient produire ; » la vengeance vient , qui cherche à le » réparer , & la vengeance elle même ne » laisse après elle que des traces sanglantes , &c. »

M. Dareau , dans le cours de son Ouvrage , parcourt les différentes espèces d'injures. Il les considère d'abord suivant la qualité des personnes. Après avoir parlé des Ecclésiastiques , des Magistrats * , il

* C'est un mauvais brocard de dire qu'il est permis à un Plaideur qui a perdu son procès , de se répandre , pendant vingt-quatre heures , en injures contre ses Juges. On auroit beau dire que l'injure doit être excusée , à cause de la vivacité du premier moment qui suit la perte d'un procès ; on

en vient aux Gens de Lettres. Ce morceau, tout neuf, est traité avec autant de sagesse que de goût. L'Auteur crayonne d'abord les différens services que l'homme de lettres rend à la société. Il fait voir ensuite de quelle protection il doit jouir dans la société. « Si les Ordonnances, » dit-il, recommandent expressément de » ne pas souffrir que les Magistrats soient » offensés ni vitupérés, quelle plus noble & plus digne extension peut-on » faire d'une si sage recommandation » qu'aux Savans, aux Artistes, aux Gens » de Lettres? Les uns (en parlant des » Magistrats) maintiennent l'ordre dans » la société; les autres (les Savans) en

auoit beau ajouter qu'il suffit que l'injure, soit en matière légère : ni la sensibilité du Plaigneur qui a perdu son procès, ni la nature de l'injure ne peuvent mettre à l'abri de la punition. Un pareil Plaigneur s'étant avisé de dire, en sortant de l'Audience, que l'un de ses Juges étoit un fou, l'autre un tordu : l'un vouloit se pourvoir; l'autre, plus patient, disoit qu'il méprisoit l'injure. Après une contestation à ce sujet, le premier se fâcha, & dit à l'autre qu'il étoit un fou. Celui-ci lui répondit : Je suis ravi que vous ayez expliqué l'énigme. Puisque je suis le fou, vous êtes le cacu. *Code Criminel, par Serpillon.*

» font la richesse, la lumière & l'orne-
 » ment. Rendons à nos Sénateurs toute
 » la justice qui leur est dûe. Ils aiment
 » les Lettres & les protègent; ceux qui,
 » dans la Magistrature ou le Barreau se
 » font le plus distingués, sont ceux qui
 » ont su allier le goût des sciences à
 » l'étude des loix ».

L'Auteur ne dissimule point le tort que les Gens de Lettres se font en se déchirant les uns les autres. Pour peu qu'on soit jaloux, dit-il, du progrès des talens, peut-on voir avec indifférence

Ces enfans de la paix se déclarer la guerre ?

Il montre ensuite combien il est intéressant pour la République qu'il y ait des hommes assez courageux pour porter leur jugement sur les productions littéraires, pourvu qu'ils n'en prennent point occasion de se livrer à la personnalité, à la satire. Il parle de ce fameux Athenée établi à Lyon du temps de Caligula, où les Auteurs étoient obligés d'effacer de leur langue les mauvais Ouvrages qu'ils avoient donnés, si mieux ils n'aimoient être précipités dans la Saone.

Cet article des Gens de Lettres est suivi d'anecdotes fort curieuses, qu'on

lira avec plaisir. On y discute les différentes circonstances où un Ecrivain insulté peut recourir à la voie judiciaire sans compromettre l'honneur de la Littérature.

L'Auteur considère les injures sous tous les différens rapports, les injures verbales, les injures par écrit, les injures par action ou voie de fait, les injures par omission, les injures publiques, soit envers la Divinité, soit envers le Souverain, soit contre les bonnes mœurs; les injures entre le mari & la femme, le père & les enfans, le Seigneur & le Vassal, & il fait voir ce qui rend une injure grave ou légère; quelle action on peut avoir pour une injure; qui sont ceux qui ne peuvent intenter cette action; quelles excuses on peut proposer; comment peut se réparer une injure; en un mot, comment s'exécute un jugement en fait d'injure.

On peut regarder cet Ouvrage comme un Traité complet où la matière est épuisée. Les Magistrats & les Jurisconsultes y trouveront tout ce qui concerne la jurisprudence *du petit criminel*.

Observations sur l'art du Comédien, & sur

JUILLET. 1775: 73

sur d'autres objets concernant cette profession en général ; avec quelques extraits des différens Auteurs, & des remarques analogues au même sujet : Ouvrage destiné à de jeunes Acteurs & Actrices. Par M. d'Hannetaire , ancien Directeur des Spectacles de la Cour de Bruxelles , & pensionnaire de S. A. S. le Prince Charles de Lorraine. Nouvelle édition , revue , corrigée & augmentée de beaucoup d'anecdotes & de plusieurs notes & observations nouvelles. A Paris , chez la veuve Duchesne , rue St Jacques ; & Costard , rue St Jean-de-Beauvais.

Les Apologistes du Théâtre François ont toujours soutenu que l'unique but du genre dramatique étoit d'inspirer l'amour de la vertu , d'augmenter l'horreur qu'on a pour le vice , & de nous faire éviter toute espèce de ridicule. On ne peut nier qu'il n'y ait des passions qu'il soit utile d'allumer dans le cœur des hommes , comme les mouvemens d'une amitié tendre , fidèle , héroïque ; comme l'amour de la Patrie , qui , selon Cicéron , renferme tous les autres amours ; comme le zèle pour l'innocence persécutée , pour

II. Vol.

D

74. MERCURE DE FRANCE.

le foible injustement opprimé par le puissant ; enfin comme l'admiration pour toutes les actions nobles, généreuses, magnanimes.

Entre les passions que la raison condamne, il en est que le Poète Tragique peut mettre sur la scène, parce qu'il est aisé d'en inspirer de l'horreur ou du mépris. C'est ainsi que les Lacédémoniens montroient des esclaves ivres à leurs enfans, & croyoient leur donner par-là une leçon de sobriété : ils étoient persuadés que la honte du vice peut faire un contraste très-utile à la vertu. D'ailleurs un Poète dramatique trouve le remède dans le mal même, en le peignant toujours avec des couleurs qui le rendent odieux. D'après une telle idée du but des spectacles, on doit s'intéresser aux progrès des talens nécessaires au Comédien. Celui-ci a besoin, pour exceller dans son art, de réunir la figure, la dignité, la voix, la mémoire, le geste, la sensibilité, l'intelligence, la connoissance même des mœurs & des caractères, en un mot, un si grand nombre de qualités, si difficiles à rassembler dans une même personne, qu'on compte plus de grands Auteurs que de grands Comédiens. M.

JUILLET. 1775. 75

d'Hannetaire, en nous donnant ses observations judicieuses sur l'art du Comédien, & en y joignant les extraits des meilleurs Ouvrages & des anecdotes singulières, ne contribuera pas peu à augmenter le nombre des bons Comédiens, qui deviendront, à juste titre, les organes des premiers Génies & des Hommes les plus célèbres de la Nation. Cet Ouvrage, dont la première édition a été si bien accueillie, donnera de la consistance & presque une nouvelle vie à tant d'excellentes règles & exemples, propres à perfectionner le talent de la déclama-
tion.

Voyages d'Italie & de Hollande ; par M. l'Abbé Coyer, des Académies de Nancy, de Rome & de Londres; 2 vol: in-12. A Paris, chez la Veuve Duchefne, Libraire, rue St Jacques, au Temple du Goût.

M. l'Abbé Coyer nous prévient, dans un avant propos, que pour nous donner son voyage d'Italie ou son Odislée, comme il l'appelle, il n'a fait que rassembler les lettres qu'il écrivoit dans le cours de ce voyage, en 1763 & 1764, à une

Dij

76 MERCURE DE FRANCE:

Dame qui avoit beaucoup de connoissances & de goût. Quoi qu'il en soit, la forme épistolaire lui a procuré plus de facilité pour parler de différens objets, couper sa narration, l'égayer même par quelques réflexions épigrammatiques ou simplement enjouées.

Plusieurs Ecrivains modernes nous ont procuré de bons mémoires sur les mœurs, les usages & le caractère des Italiens, sur les chefs-d'œuvre d'architecture, peinture & sculpture, & sur les monumens en tout genre qui enrichissent l'Italie: aussi notre Voyageur s'est-il contenté de nous donner quelques notices ou quelques remarques sur ces différens objets; & dans plusieurs de ces notices on reconnoît l'Historien de Sobieski.

Point de Géographe ou d'Historien qui, en écrivant d'une Nation, n'essaye d'en tracer le caractère: mais un Voyageur attentif & éclairé s'apperçoit bientôt qu'en croyant saisir un caractère national il ne tient que des caractères particuliers à telle ou telle ville, ou à un certain nombre d'individus. « Toute Nation, comme le remarque M. l'Abbé » C. est un assemblage de bonnes & de » mauvaises qualités, de vertus & de

» vices. D'ailleurs, le caractère national,
 » s'il existoit à une certaine époque,
 » s'altère, se change par bien des causes
 » qui surviennent, le gouvernement, le
 » commerce & le mélange des Etrangers.
 » De-là vient que, parmi les Historiens,
 » Grégoire de Tours, accuse les Italiens
 » d'être sans foi, de se faire un jeu du
 » parjure & d'être enclins au larcin & au
 » meurtre. Dithmar, plusieurs siècles
 » après, les peint avec les mêmes cou-
 » leurs. Saint Bernad les traite de peuple
 » barbare, turbulent & orageux. D'autre
 » part, Jacques de Vitry, dans le siècle
 » suivant, préconise leur prudence, leur
 » gravité, leur maturité, leur attention
 » aux bienséances, leur sobriété, leur
 » éloquence, leur aptitude au gouverne-
 » ment, leur économie, leur prévoyan-
 » ce, leur amour pour la liberté, leur
 » haine pour le despotisme. Le sçavant
 » Barclai y ajoute la sagacité, la souplesse
 » & la patience. Si toutes ces bonnes qua-
 » lités ne sont pas assez généralement
 » répandues en Italie, pour en composer
 » un caractère national, on peut du moins
 » le former de quelques-unes, telles que
 » la patience, la souplesse, la sagacité,
 » l'éloquence. L'Italien se résout sans

78 MERCURE DE FRANCE.

» peine à attendre les événemens , sans
 » les précipiter. Point de forme qu'il ne
 » prenne pour arriver à ses fins. Il faut
 » qu'une affaire soit excessivement em-
 » brouillée, s'il n'en démêle pas le fil. Il
 » a une éloquence naturelle dans la con-
 » versation , où elle se montre sans ap-
 » prêt , la vivacité des images qu'il em-
 » ploie , ses gestes , les inflexions de sa
 » voix , son ton appuyé sur des voyelles
 » sonores qui terminent tous les mots de
 » sa langue , vous forcent à l'attention ;
 » & il sçait encore écouter. Une autre
 » qualité bien louable , c'est l'honnêteté
 » des Italiens pour les étrangers. Ils leur
 » ouvrent leurs palais , leurs maisons de
 » plaisance , leurs jardins ; & cela , sans
 » faire acheter la grâce par des prières
 » répétées , sans la retarder , sans faire
 » sentir que c'est une grâce , sans regarder
 » même à la qualité des personnes. Il suffit
 » que l'étranger ait une figure honnête.
 » Se hasarde-t-on à parler leur langue ?
 » loin de courir le risque d'un rire offen-
 » sant , ou d'un persiflage , on vous en-
 » courage toujours par un *parla bene , be-*
 » *nissimo*. Mais si nous cherchons une
 » passion dominante en Italie ; c'est le goût
 » de la représentation. Les Grands , dans

» le palais qu'ils se bâtissent ne se logent
 » pas pour eux. Derrière une longue enfi-
 » lade de salles & de salons où ils reçoivent
 » les visites, où ils établissent les
 » conversations, où ils donnent des con-
 » certs & des fêtes, ils se ménagent quel-
 » que réduit pour leur habitation. Leur
 » livrée, leur cortège, leurs équipages
 » montrent toujours de la prétention. Ce-
 » pendant, comme ils ne veulent pas se
 » ruiner, ils retranchent de leur table
 » pour nourrir cette magnificence. Ce
 » goût de représentation s'étend propor-
 » tionnellement aux classes subalternes.
 » La bonne bourgeoisie, aux approches
 » de quelque fête publique, se condamne
 » à deux ou trois jours de jeûne, pour se
 » montrer en carrosse, en louant des la-
 » quais. »

Rien ne nous paroît moins guerrier que
 les Italiens de ce siècle, si on excepte les
 sujets du Roi de Sardaigne, que de fré-
 quentes guerres ont exercés. Cependant
 est il question de leur liberté : l'esprit ré-
 publicain vaut une armée. Gênes étoit
 aux fers en 1746, sous les armes Autri-
 chiennes. Un Plebéien, le cordonnier l'*Espagnette*
 fait entrer le peuple dans son in-
 dignation, l'arme, le mène à l'ennemi,

Div

30 MERCURE DE FRANCE.

& Gênes est libre. Mais l'ennemi revient avec de plus grandes forces. L'Espagnette dispute le passage de la Bocchete, commande, y combat & meurt en héros. Le courage qu'il avoit rallumé dans ses concitoyens, & les secours tardifs qui arrivèrent, remirent la République dans son affiette. Parmi plusieurs traits que l'on a cités à M. l'Abbé C * *, lors de son séjour à Gênes même, il en rapporte un qui prouve que cet homme singulier avoit une ame noble dans une condition très-obscure. Au fort de la crise, un négociant Marseillois, qui avoit une maison de commerce, & des effets précieux à Gênes, vint lui demander, à son quartier général, la permission de se retirer; il la lui accorde avec la sûreté dans l'exécution. Le négociant, plein de reconnoissance, lui offre une bourse d'or, trésor pour un artisan qui avoit une femme & des enfans à nourrir. Refus; le Négociant insiste, presse. Que répond cet homme? « Si en ce moment je n'étois que l'Espagnette, je pourrois recevoir d'un homme riche que j'oblige; mais je suis Général... » Eh! que prétendez-vous, reprend le Négociant? Si vous réussissez, seroit-ce de vous emparer du Gouvernement?

« — Nous savons mieux combattre que
 « les Sénateurs , répond l'Espagnette ;
 « mais ils savent mieux gouverner. Ce
 « que je demanderai avant de quitter les
 « armes , c'est la réforme des abus. » Le
 Sénat , ajoute M. l'Abbé C. , lui devoit
 peut-être une statue & des remerciemens
 au peuple. Loin delà , avant la catastrophe , ce Sénat alloit établir des impôts.
 Le jour qu'il devoit s'assembler , pour en
 concerter l'édit , un Noble , vraiment
 noble , digne de l'immortalité , le Sénateur *Grillo* , joncha l'antichambre du Conseil de morceaux de corde de deux pieds de longueur. La délibération entamée , on lui demanda avec étonnement ce que signifioient ces cordes ? « Pour pendre ce peuple , qui , depuis la prise d'armes , a
 « quitté son travail & son salaire journalier pour vous sauver ; ne vaut-il pas
 « mieux le pendre que de le réduire au
 « désespoir ? — Mais il faut de l'argent ,
 « dit le Sénat : où le prendre ? — Où il est ,
 « répond le protecteur du Peuple. » Et à l'instant ouvrant les portes du palais , il fait entrer des crocheteurs chargés de cinq cents mille livres en espèces qu'ils répandent sur le parquet. Exemple trop beau pour qu'il ne fût pas suivi !

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

De l'esprit républicain qui domine dans toute l'Italie, & de la promptitude du peuple à se soulever contre le pouvoir arbitraire, on pourroit conclure que ce peuple est d'une humeur difficile, brusque, emportée. Point du tout, il est plus doux, plus honnête que le Hollandois, l'Allemand, l'Anglois ou le François. On s'en apperçoit dans les embarras qui se trouvent dans les rues ou sur les chemins. Point de juremens, point de colère, point d'injures, encore moins de coups. A Venise, dans les obstructions fréquentes des gondoles sur les canaux étroits, on entend les gondoliers se dire les uns aux autres : *Fradel, non travagliar, non strascinar i poveri Christiani.* « Frère, tâchons » de ne pas nous nuire, de ne pas nous » briser; pauvres Chrétiens que nous sommes. » Avec cette douceur de mœurs, avec cette tranquillité d'esprit, ils s'entraident, ils se débarrassent plutôt. Rien de plus soumis, de plus respectueux que les domestiques, non seulement pour leurs maîtres, mais pour tout autre. Les valets de place que les étrangers sont obligés de prendre à leur service, sont d'une exactitude & d'une patience à toute épreuve. Vous les gronderiez, vous les frap-

JUILLET. 1775. 83

periez , qu'ils vous traiteroient encore d'*Illustrissimo* , en vous priant de vous appaier , pourvu qu'ils soient bien payés. La sobriété de ce peuple contribue sans doute à cette douceur de mœurs. Le vin ne l'emporte jamais hors de la raison. On ne s'avise pas de s'informer si un ouvrier , ou un cocher qui se présente , est sujet au vin.

Les Italiennes, assez communément ont une taille légère avec des grâces vives , sans être factices. Fort peu empruntent leur teint. A Rome elles sont plus belles que jolies. On n'entend pas dire qu'elles se mêlent des gouvernemens. Les hommes, qui en tiennent le timon, se piquent de gouverner par eux mêmes. Il faut que les femmes se contentent de plaire. Le temps où elles ne se montroient pas , n'est plus. On disoit : *jaloux comme une Italien*. On a trouvé le remède en leur confiant la garde de leur propre vertu. Les femmes du beau monde ont un *Sigisbé* , personnage galant qui tient de l'ancienne chevalerie. Il sert sa Dame avec une exactitude digne de reconnoissance. Il lui donne la main à l'Eglise , au Spectacle , dans les conversations , dans les promenades ; & , tandis que la Dame emploie

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

son figisbé, le mari se fait figisbé d'une autre femme. Cette mode ne paroît pas propre à faire des Lucrèces. Mais les maris ont pensé qu'il valoit mieux laisser les femmes en liberté, que de s'égorger pour l'amour d'elles. Cependant la pratique des deux lits ne s'y est point encore introduite. Le précepte donné à l'homme dès sa création, *adharebit uxori suæ*, a l'air d'être gardé. Les Tribunaux ne rentissent point de demandes en séparation. Un goût plus particulier aux femmes d'Italie, plus répandu qu'en tout autre pays, c'est celui des lettres & des sciences. L'histoire en fait foi. M. l'Abbé C. en cite quelques exemples.

Notre voyageur fait aussi quelques réflexions sur la religion en Italie, sur la tolérance religieuse, sur le luxe. Il nous entretient des sciences & des grandes bibliothèques qui existent en Italie, de ses monumens antiques & modernes, de son architecture, peinture & sculpture, de ses spectacles, de sa musique, de ses mines d'argent, &c. « Ces mines sont, nous » dit M. l'Abbé C., tous les objets de » curiosité qu'elle renferme ; sa musique, » ses spectacles, ses tableaux, ses statues, » ses palais, ses monumens anciens, ses

« fêtes publiques & durables dans le
 « temps du carnaval à Naples, à Rome,
 « à Florence, à Venise. Ce sont aussi,
 « pour les voyageurs instruits, les attraits
 « d'une région où l'histoire des hommes
 « a gravé ses traits les plus intéressans,
 « où tout les rappelle, où ils entrent par
 « tous les sens : que fais je ? Le physique
 « même de l'Italie, ses riantes campag-
 « nes, ses côteaux, ses chemins parés des
 « guirlandes de la vigne, ses riches situa-
 « tions qui invitent à bâtir ; une chaîne
 « de montagnes qu'on croiroit formée
 « avec dessein par une Nature bienfai-
 « sante, pour verser de ses flancs, dans
 « toute la longueur de l'Italie, les tor-
 « rens, les cascades, & ensuite les plus
 « belles eaux ; les phénomènes en histoi-
 « re naturelle, sa pouzzolane, son sou-
 « fre, son cinabre, ses lacs soufrés, ses
 « volcans, dans lesquels on voit tous les
 « volcans ; cet amas de curiosités en tout
 « genre, dans un beau pays : voilà ses
 « mines d'argent. » Ces mines, ajoute
 notre observateur, sont d'autant meil-
 leures, que les voyageurs, outre les dépen-
 ses de nécessité, en font beaucoup d'au-
 tres que l'adresse & l'avidité des Italiens
 leur attachent. L'Italien enfermeroit le

86 MERCURE DE FRANCE.

Collisée , s'il le pouvoit , pour en faire payer la vue. Le voyageur ne se contente pas de voir , il est tenté de rapporter quelque chose dans sa patrie : l'un , des tableaux , l'autre des pierres gravées ; celui-ci des médailles , celui-là des bronzes antiques. L'Italien a mille moyens pour tromper les connoisseurs-mêmes , qui emportent souvent des copies pour des originaux ; du billon , en laissant du bon argent.

Le voyage de Hollande , placé à la suite du voyage d'Italie , est une espèce de Journal. Mais ce Journal présente plusieurs remarques historiques & critiques qui tendent à nous confirmer que la Hollande est par excellence la patrie du commerce , de l'industrie & de la liberté. Tous les arts utiles y sont poussés à une grande perfection : on apperçoit de tous côtés des moulins-à-vent , tout autrement conditionnés que les nôtres , tant pour l'effet que pour l'élévation , la solidité , la beauté & la propreté. On en voit qui sont flanqués de deux pavillons agréablement construits : c'est où loge le maître du moulin. Comme les Hollandois ne sauroient employer l'eau par force mouvante , ils emploient le vent , & ils l'appliquent à

tout , à moudre, à scier , à épuiser les eaux
 nuisibles, &c. On connoît, à leurs éclu-
 ses, à leurs canaux, à leurs pompes, qu'ils
 sont très-habiles dans l'hydraulique. Il
 est peu de peuples plus laborieux, & qui
 sachent mieux se procurer ce que la Na-
 ture a refusé. Ils n'ont ni lin, ni chan-
 vre, ni manufacture de toiles, & cepen-
 dant ils font un grand commerce en toi-
 les qu'ils tirent du Brabant, & qu'ils font
 blanchir chez eux, sur-tout à Harlem,
 où l'art de blanchir est porté à sa perfec-
 tion. Ils n'ont point de blé, & ils appro-
 visionnent ceux qui en ont, ils man-
 gent le pain à bon marché, relativement
 à l'aisance du peuple & à l'abondance de
 l'argent. La livre vaut 4 sols de France.
 Ils n'ont point de vignes, ils ont des
 vins de tous les pays, qui ne sont pas
 fort chers. Le vin le plus commun est
 celui de Bordeaux, qui se vend ordinai-
 rement 32 sols de France, la bouteille.
 Il se fait fort peu de livres dans le pays,
 & la librairie y est très florissante. Ce que
 la Nature leur a donné, ils en tirent le
 meilleur parti possible; point de Nation
 qui entende mieux à faire profiter le bé-
 tail par les soins qu'il demande, la pro-
 priété entr'autres. En fait de jardinage, le

38 MÉRCURE DE FRANCE.

Hollandois tire de la terre tout ce qu'on en peut tirer. Les légumes de toute espèce sont très-bons. Les melons même sont beaucoup meilleurs qu'on ne devroit l'espérer du climat. On est surpris de trouver le parfum des ananas au fond de la Nord-Hollande. Les fleurs sont une branche de commerce, qui n'est pas comptée ailleurs. Alcmaer, Capitale de la Nord-Hollande n'a pas peu contribué à la réputation de la Hollande en général pour la culture des fleurs. Les florimanes de Paris seront moins étonnés que le vulgaire de ce que notre voyageur rapporte ici. Les registres d'Alcmaer, dit-il, attestent qu'en 1637 on vendit publiquement, au profit de la maison des Orphelins, cent-vingt tulipes avec leurs cayeux, pour le prix de quatre-vingt-dix mille florins. Une seule, nommée le *Vice-Roi*, fut vendue quatre mille deux cents trois florins : une autre, l'*Amiral d'Enchuysen*, cinq mille deux cents florins.

Ce même Journal de voyage fait mention d'un phénomène peu connu dans l'histoire naturelle. Des pêcheurs de Scheveling, joli village à la distance de trois milles sur la Mer du Nord, venoient de tirer de cette mer, nous dit notre voya-

geur, un arbre où étoient attachés des milliers de gros vers, longs d'un pied & plus, diamètre de six lignes, transparens comme du crystal un peu terne. Ces vers tiennent par la queue à l'arbre, & la tête est enfoncée dans une coquille bivalve, avec deux fentes vers la sommité. Quand le vers ouvre sa coquille, il en fait sortir une antenne frangée & frisée, qui s'allonge & se roule alternativement. Il y a apparence, ajoute le voyageur observateur, que dans la mer il prend sa nourriture par-là. Peut-être aussi en tire-t-il de l'arbre auquel il adhère par la queue; car celui que M. l'Abbé C** en a détaché pour l'apporter à la Haye, a commencé à noircir & à se gangrener trois ou quatre heures après. Cette mort a débuté du côté de la tête. Les milliers qui ont été laissés collés à l'arbre, étoient encore pleins de vie, quoique pêchés depuis quinze jours & plus.

Les autres remarques ou observations contenues dans ces voyages intéresseront ceux-mêmes qui connoissent les autres bons écrits publiés sur les mêmes objets. Ils pourront prendre plaisir à comparer les manières de voir de différens voyageurs, pour mieux apprécier celle à laquelle ils doivent se fixer.

Instructions sur l'usage de la Houille, plus connu sous le nom impropre de *Charbon-de terre*, pour faire du feu; sur la manière de l'adapter à toutes sortes de feux; & sur les avantages tant publics que privés, qui résulteront de cet usage. Publiées par ordre des États de la Province de Languedoc. Par M. Vennel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Vol. in 8°. avec figures. Prix, 6 liv. broché. A Lyon, chez Gabriel Regnault, rue Mercière; & se trouve à Paris, chez Durand, libraire, rue Gallande.

L'Auteur expose, dans un Discours préliminaire, la disette où se trouve la Province de Languedoc relativement au bois à bruler. Mais ce n'est point un état de détresse & de pauvreté réelle que M. V. a voulu représenter. Il fait voir au contraire que la plus grande prospérité qui dépend sans doute d'une agriculture florissante ne peut se trouver dans un pays chargé de bois. C'est donc un des présens les plus précieux qu'on puisse faire à la Province que de lui fournir un aliment du feu abondant, inépuisable, qui ne soit abso-

lument propre qu'à cet usage, & qui ne croît aux dépens d'aucune autre richesse. La houille ou charbon de terre est ce présent. Les bonnes mines de houille, qui sont communes en Languedoc, sont ordinairement inépuisables; en sorte qu'outre la sécurité qu'elles peuvent inspirer sur l'approvisionnement durable de la Province, elles lui assurent encore la véritable richesse à cet égard, l'abondance, sans laquelle les besoins sont à peine satisfaits.

La sage administration de la Province, comme l'observe M. V. dans son Discours préliminaire, n'admettant d'autres moyens pour procurer des avantages publics, à ses habitans, dans l'ordre des choses dont il s'agit ici, que les encouragemens & les instructions; la meilleure ou plutôt l'unique voie pour parvenir à leur procurer l'avantage proposé, c'est de travailler en même temps d'une part à enseigner les moyens d'approprier le charbon de terre à toute sorte de feux, & de démontrer clairement la commodité & l'économie de cette pratique, & de l'autre, à rendre le charbon de terre commun en Languedoc, en cherchant les mines de ce charbon & les exploitant de tous côtés : car il

92 MERCURE DE FRANCE.

importe sur tout que les frais de transport en soient épargnés. Mais il est clair que c'est par le premier travail qu'il faut commencer ; car, plus on reconnoîtra au charbon-de-terre d'usages commodes & favorables à l'économie, plus on en demandera, & plus, par conséquent, on peut espérer qu'il sortira de la terre de toutes parts. Au lieu que dans l'état actuel des choses, on auroit beau établir des magasins de charbon-de-terre & le livrer à vil prix, le préjugé, généralement répandu contre la commodité & même la possibilité de ses emplois, le feroit négliger, comme on le néglige en effet pour beaucoup d'usages, auxquels on l'emploieroit, dès à-présent avec avantage, malgré le prix trop haut que lui donne sa rareté.

Les Etats ayant pris ces objets en considération, ont ordonné, pendant leur assemblée de 1772, qu'il seroit dressé un corps d'instructions sur l'emploi du charbon-de-terre dans tous les feux destinés aux usages domestiques, & à différens arts ; & que l'écrit qui le contiendrait, seroit présenté aux Etats pendant leur assemblée de l'année suivante, pour être, en cas qu'il remplît leurs vues, publié & répandu sans délai dans la Province. C'est

ce corps d'instructions qui fait le sujet du présent ouvrage , dans lequel on a été obligé , premièrement d'établir qu'on pouvoit faire du feu avec le charbon-de-terre. Il y a cette circonstance remarquable , ajoute M. V. , qu'il falloit encore prouver à ceux qui avoient vu bouillir du sirop ou une lessive de cendres sur un feu de houille, qu'on pouvoit aussi , avec le même feu , faire bouillir le pot ou le chaudron de la cuisine , chauffer un poêle, &c. Secondement il a fallu détruire dans le Public , & notamment dans la partie du public , réputée la plus saine , les préjugés qui s'opposoient aux simples essais , & principalement le reproche d'insalubrité dont on accuse la fumée du charbon-de-terre. Troisièmement , on a eu à démontrer au consommateur l'économie présente , actuelle , & les autres avantages qu'il trouveroit dans tous les différens emplois du charbon-de-terre. Enfin , les gens étant supposés déterminés , il a fallu leur enseigner la manière d'employer le charbon-de-terre dans chacun de ses différens usages.

D'après cette vue , M. V. a divisé l'ouvrage en trois parties. La première renferme les connoissances générales sur la na-

ture, les elpèces & les préparations du charbon-de-terre. L'Auteur y réfute les erreurs populaires contraires à l'emploi de ce charbon, & tâche d'établir en leur place la démonstration rigoureuse de ses avantages. M. V. s'est permis, dans cette première partie, l'usage de quelques expressions & de quelques notions qui supposent dans le lecteur au moins quelque teinture des sciences auxquelles le sujet appartient.

Dans la seconde & la troisième partie qui sont toutes pratiques, l'Auteur s'est abstenu, autant qu'il lui a été possible, d'user des termes qui n'étoient point de l'usage le plus commun; & si la pauvreté du langage vulgaire l'a obligé quelquefois d'emprunter des mots au langage des arts ou des sciences, dans les instructions relatives aux usages domestiques, ou à l'exercice des arts communs ou grossiers, il a tâché de définir les termes en note.

Enfin lorsque M. V. a traité des arts exercés seulement par des artistes intelligens & instruits, il a cru qu'il devoit alors parler le langage de l'art; & dans ce cas là encore, il a pensé ne devoir proposer que des vues & des notions générales; parce que son but n'étoit que de réveiller

l'attention du Lecteur sur les objets de cet ordre. M. V. n'a pas prétendu donner à cet égard des instructions suffisantes. Il déclare au contraire, dans son Discours préliminaire, qu'on ne peut trouver ces instructions que dans les ateliers de chaque art, où l'homme le plus intelligent doit suivre les opérations entières qui s'y exécutent pour se mettre en état de les exécuter ou de les diriger lui-même.

*Zely, ou la difficulté d'être heureux ; Roman Indien, suivi de Zima & des Amours de Victorine & de Philogène, publiées par A. M. Dantu. In-8°. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez la V^e Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques.**

Zély, après avoir éprouvé différentes situations, avoue à son ami qu'il a trouvé le bonheur en cédant au sentiment. « Tant » que j'ai suivi la raison, ajoute-t-il, je » n'ai fait que des sottises. » Les faits rapportés dans ce roman moral semblent justifier cette réponse. Une raison bien ordonnée cependant peut nous conduire au bonheur, en nous montrant le vuide de ce qui fait l'objet de l'ambition de la plu-

96 MERCURE DE FRANCE:

part des hommes , en nous apprenant à calmer l'inquiétude de nos desirs & à réprimer ces soucis rongeurs qui s'étendent & s'accroissent toujours avec la fortune , en nous convainquant enfin que la tempérance ou la modération dans la jouissance laissant peu de prise au désir & au dégoût , est la vertu que le sage doit le plus rechercher pour mener une vie douce & tranquille.

Le conte moral de Zély est suivi de celui de Zima, dicté dans le même esprit que le premier. Le volume est terminé par l'histoire des Amours de Victorine & de Philogène. L'Editeur nous prévient, dans un Avertissement, que cette histoire est fondée sur une anecdote véritable ; mais peu importe pour le lecteur que cette anecdote soit vraie ou non , si elle ne lui présente rien qui intéresse son cœur ou son esprit.

Mémoires & Observations sur la perfectibilité de l'Homme, dédiés à M. de Sarrine. Recueil V , contenant un nouveau Tableau analytique de l'évidence & de la certitude. Par M. Verdier , Docteur en Médecine , Instituteur-Physicien , &c. chez Moutard , rue du Hurepoix.

Hurepoix. Prix, 24 sols à Paris, & 30 sols, franc par la poste par-tout le royaume.

Dans deux entretiens ; l'un sur la perception de la vérité , & l'autre sur le jugement , M. Verdier discute, avec une sage critique , les principes qu'on prend communément dans les écoles pour les caractères de l'évidence & de l'ignorance , de la certitude, de l'opinion & du doute. Il fait voir la confusion qu'on y fait communément des règles de la vérité avec les différens états où l'ame peut se trouver à son égard. Il fait observer quel tissu de sophismes il faut employer pour faire de longues démonstrations des premiers principes des connoissances humaines , qui n'ont besoin que d'être analysées pour être conçues par tout esprit préparé à la perception de la vérité. Par exemple, un Logicien moderne a donné pour règle ; que , *si l'autorité divine s'oppose clairement à l'évidence physique , il faut tenir cette dernière pour fausse.* « L'évidence » fausse ! s'écrie M. Verdier. Et où prendre donc la règle qui fera distinguer » l'évidence fausse de l'évidence vraie » L'analyse nous démontrera que la cer-

II. Vol. E

98 MERCURE DE FRANCE.

» titude de la révélation est une suite de
» la certitude physique, & que par con-
» séquent elle ne peut jamais lui être
» contraire. »

Après avoir dissipé, par l'analyse, la voile épais qui couvre le sanctuaire des sciences, M. Verdier en fait voir en quelque sorte le péristyle dans un nouveau *Tableau analytique des différens états de l'ame par rapport à la vérité.*

Il propose ensuite, pour créer l'évidence & la certitude, un essai qui fait bien voir que l'ame a besoin d'un exercice de tous les sens extérieurs & intérieurs, suivi avec méthode, pour acquérir les richesses qui lui sont propres, & cette activité dont elle est susceptible,

Suit une observation sur une maladie du cerveau qui a coupé les liens que l'éducation avoit mis entre les idées & leurs signes vocaux. Rien ne démontre mieux les effets physiques de l'éducation littéraire que ces sortes d'observations,

Enfin ce recueil présente, comme les précédens, une suite historique de notices sur l'éducation que reçoivent les élèves de l'Auteur dans sa maison. Pour in-

référer davantage les Instituteurs dans ce nouveau genre d'observations, M. Verdier y discute par occasion des questions fort importantes. Par exemple, on a demandé à quel âge on doit initier les enfans dans l'étude de la langue Latine. L'Auteur répond qu'on ne peut commencer cette étude de trop bonne heure; & la raison qu'il en donne est que cette langue est plus facile & plus propre à développer l'entendement, que la langue François elle-même. Il seroit à souhaiter que la France possédât un certain nombre d'Instituteurs aussi zélés & aussi laborieux que M. Verdier. Bientôt l'observation & l'expérience apprécieroient cette infinité de principes qu'on ne cesse de hasarder sur l'art qui demande le plus de précision.

Moyens d'extirper l'Usure, ou projet d'établissement d'une caisse de prêt public, à six pour cent sur dettes actives, effets au porteur, effets de commerce, loyers, fermages, contrats & obligations; à huit, sur nantissemens mobiliers, modérés à six pour les Ouvriers, Laboureurs, Artisans, jusqu'à 200 liv. & gratis aux Pauvres,
E ij

pour un mois, jusqu'à 12 liv. Par un Avocat au Parlement. A Paris, chez Lesclapart, quai de Gêvres.

On s'est plaint, dans différens temps, que les faiseurs de projets étoient ou trop écoutés, ou trop décriés. Si l'expérience a prouvé que la plupart s'étoient trompés dans leurs calculs, & n'avoient pas souvent la bonne foi qui est si nécessaire lorsqu'on veut persuader les autres, il n'en est pas moins certain que le bonheur d'un Empire ne tient quelque fois qu'à un projet. C'est un faiseur de projets, a-t-on dit, qui a changé la face de l'Europe, en établissant l'équilibre entre les Puissances qui la partagent; un faiseur de projets qui a fait de Paris le centre des Arts; un faiseur de projets qui a rendu la France une Nation commerçante. Rien ne seroit donc plus contraire au bien public que de rejeter sans examen les projets qu'un Citoyen éclairé nous offre.

Le nouvel établissement, dont on discute les avantages dans cet Ouvrage, n'a d'autre objet que d'extirper pour toujours l'usure, qui fait depuis long-temps tant de ravages au milieu de nous. Les Princes

l'ont regardée comme le fléau de leur Etat, & n'ont rien oublié, par leurs Edits & par leurs Ordonnances, pour l'exterminer entièrement. Les Papes l'ont appelée un abysme qui dévore les ames & épuise les biens. Les Evêques de France l'ont comparée à la rate qui, étant enflée, dessèche les corps & affoiblit la République. Les Philosophes Payens l'avoient regardée comme un mal, dont tout le monde devoit avoir naturellement de l'horreur. La République Romaine, avant l'introduction du luxe, défendoit sévèrement l'usure à ses Citoyens, & condamnoit l'Usurier à une peine plus grande qu'elle ne faisoit ceux à qui on donne le nom de voleurs & de larrons. On ne sauroit donc trop louer le zèle d'un Jurisconsulte, qui a combiné tous les meilleurs moyens possibles de pourvoir aux besoins urgens de ses Concitoyens, sans alimenter la cupidité de ces ames de boue, qui cherchent à mettre à profit le malheur d'autrui. Tous les Corps municipaux doivent concourir au succès d'un établissement si utile à l'humanité; tous les Souverains doivent accorder leur protection aux Citoyens qui consacrent leurs talens à des objets aussi avantageux pour le bien

E iij

public. C'est à eux à faire examiner les avantages & les inconvéniens de ces sortes de projets, & à proposer des récompenses à ceux qui auront enfin découvert l'établissement le plus propre à secourir les Citoyens, que le malheur des temps a souvent réduits aux extrémités de l'indigence. L'Auteur du projet attribue à trois raisons principales les causes de la prévention contre les caisses de prêt public.

La première, c'est qu'on a toujours voulu en faire un projet de finance, & l'on n'a pas senti que le plus parfait désintéressement doit en être l'ame; qu'il faut être généreux sans réserve, lorsqu'on veut remédier aux malheurs de ses Concitoyens, & se borner aux simples frais nécessaires au soutien d'un pareil établissement: aussi ces projets à 15, 18, 20, 30 pour 100 ont ils échoué.

La seconde, c'est qu'on a restreint leurs bienfaits, en bornant leurs secours aux seuls gages mobiliers; & l'on n'a pas senti que peu de Citoyens sont dans le cas de donner des meubles en gage, parce qu'en général l'on n'a que son nécessaire; que le moindre déplacement, s'il est aperçu, seroit souvent plus ter-

rible , par le discrédit dont il seroit la cause , que la perte la plus réelle.

La troisième , c'est qu'il n'y a pas eu encore jusqu'à présent , un plan bien médité pour ces sortes d'établissmens. Pour former un projet , il ne faut que de l'imagination : c'est un point à saisir. Pour en tracer le plan , il faut en outre des lumières : c'est un ensemble à réunir. Tout le monde peut projeter : mais il faut des connoissances pour faire mouvoir les ressorts combinés d'une vaste machine , en voir d'un coup-d'œil tout l'accord. Il nous semble , continue l'Auteur , qu'à l'égard d'une caisse de prêt public , on n'a jamais bien senti les principes qui doivent la régir.

Ici on ajoute à ces observations que dans les Monts de Piété ou Lombards établis , il s'y est souvent glissé des abus , & qu'un abus frappe plus que le bien n'est senti ; il n'est pas étonnant qu'on ait présumé qu'ils pourroient être très-dangereux.

L'Auteur montre bien la pureté de son zèle , en suppliant les Concitoyens de réexaminer avec lui la matière , & de vouloir bien discuter les idées qu'il présente pour l'établissement d'une caisse de

E iv

prêt public. Il développe son plan avec trop de clarté pour ne point donner les nouveaux éclaircissémens qu'on peut lui demander , & pour n'être pas prêt à répondre aux objections solides qu'on lui fera. On trouve à la fin de son Ouvrage le projet pour trouver & assurer les fonds nécessaires à l'établissement de la caisse. On l'appuye sur les probabilités de la durée de la vie humaine ; par M. de Parcieux ; & on y joint le tableau des bénéfices que feroit la caisse de prêt public sur les sommes empruntées , & de la répartition graduelle & viagère de ces mêmes bénéfices aux bailleurs de fonds.

Rien de si propre à soutenir le zèle d'un bon Citoyen , que l'idée flatteuse de voir renaître l'abondance dans tous les Ordres de l'Etat , & de contribuer , par ses travaux , à la destruction entière du fléau affreux de l'usure , qui a causé la ruine de tant de familles.

Recherches critiques, historiques & topographiques sur la Ville de Paris, depuis ses commencemens connus jusqu'à présent ; avec le plan de chaque Quartier. Par le sieur Jaillot , Géographe ordinaire du Roi , de l'Académie Royale

JUILLET. 1775. 105
des Sciences & Belles-Lettres d'An-
gers.

Quid verum... curo & rogo & omnis in hoc sum.

Hor. Lib. I. Epist. I.

vingtième quartier : Saint Germain-
des Prés. Brochure in-8°. A Paris ,
chez l'Auteur , quai & à côté des
Grands Augustins ; & chez Lottin
aîné, Imprimeur-Libraire, rue Saint-
Jacques.

Il y a dans ce vingtième cahier , pré-
cédé d'un très-beau plan divisé en deux
planches, une notice très-instructive sur
l'Abbaye Royale de St Germain-des-Prés,
dont le 20^e Quartier de Paris a pris son
nom. Les autres notices attestent égale-
ment les soins que l'Auteur s'est donnés
pour rendre ses recherches également
utiles au Topographe & à l'Historien.
Ce vingtième cahier termine la suite des
recherches que M. Jaillot avoit annon-
cées. Cet Auteur cependant, pour rendre
son Ouvrage d'une utilité plus commo-
de , nous prévient qu'on imprime actuel-
lement une Table générale qui renvoie à
une certaine division de volumes. On

E v

106. MERCURE DE FRANCE.

délivrera en même temps de nouveaux frontispices qui fixeront cette division.

Le Voyageur Naturaliste, ou instructions sur les moyens de ramasser les objets d'histoire naturelle, & de les bien conserver; avec des observations propres à étendre les recherches relatives aux connoissances humaines en général. Par M. John Coakley Lettisom, Docteur Médecin, Membre de la Société Royale de Londres, & de celle des Arts. Traduit de l'Anglois sur la seconde édition corrigée & augmentée, auquel on a joint l'*Art de calmer les flots de la Mer*, Ouvrage aussi traduit de l'Anglois, qui renferme la preuve d'un phénomène qui mérite d'être placé parmi les découvertes curieuses & utiles de la physique moderne. in-12, broché avec figures, prix 36 s. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine.

Il n'y a point de méthode qui paroisse plus propre à aggrandir nos connoissances sur l'histoire naturelle, que celle de visiter les pays étrangers & d'y examiner, parmi les différens objets qu'ils peuvent

offrir à nos regards, ceux qui méritent le plus de considération par leur nouveauté & leur variété : mais ces recherches ne doivent pas avoir pour but une satisfaction personnelle ; il faut se rendre utile à la société en lui en faisant part. Les instructions contenues dans cet Ouvrage ont pour but de mettre un voyageur à portée de pouvoir le faire : elles sont divisées en deux parties ; la première annonce l'utilité du plan général qui est tracé dans l'Ouvrage ; la seconde est entièrement neuve, elle traite sur plusieurs questions & observations d'histoire naturelle, qui n'ont pas été traitées jusqu'ici d'une manière assez claire & assez déterminée. L'Auteur, M. Coakley Lettsom, est redevable d'une partie de ses observations au savant Forster, qui a eu la bonté de lui communiquer plusieurs de ses manuscrits avant son départ pour la Mer du Sud, au célèbre Linneus & à d'autres Correspondans éclairés, qui ont bien voulu lui faire part de leurs remarques sur différens objets d'histoire naturelle ; cet Auteur, après avoir marqué sa reconnaissance à ces différentes personnes, indique comme il faut s'y prendre pour bien décrire un quadrupède, un

E v j

oiseau, un insecte, un coquillage, une plante; en suivant le plan qu'il préfère pour ces descriptions, un voyageur est toujours sûr de pouvoir communiquer aux autres ses découvertes. Cet Ouvrage est donc de la plus grande utilité : aucun voyageur philosophe ne peut s'en passer; c'est une espèce de guide qui doit toujours le diriger dans ses recherches philosophiques.

On a joint à la fin de ce Traité une espèce de Dissertation, extraite des lettres de M. Benjamin Franklin, M. William Brownrigg & M. Farish, sur l'art de calmer les flots de la mer, ou, pour mieux dire, sur les épreuves faites des effets de l'huile sur les vagues de la mer. On prétend qu'en répandant de l'huile sur les vagues de la mer, même dans leur plus grande agitation, elle les calme; cette méthode est bien singulière, & mérite indubitablement notre attention : M. Franklin nous donne des détails à ce sujet, qu'on lira dans l'Ouvrage que nous annonçons; il tâche de donner l'explication de la manière dont ce phénomène doit s'opérer, & il indique en même temps aux Curieux les moyens de simplifier les expériences qu'ils peuvent faire

à ce sujet, & d'en rendre la pratique plus aisée.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir ou de guérir les maladies par le régime & les remèdes simples ; Ouvrage utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde, par Guillaume Buchan, Médecin-Docteur du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg. Traduit de l'Anglois par J. D. Duplanil, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Altesse Royale Monseigneur le Comte d'Artois. Tome I. A Edimbourg ; & se trouve à Paris, chez G. Després, Imprimeur ordinaire du Roi, rue St Jacques.

M. Buchan, avant la publication de son Ouvrage, en fit part à ses amis, qui lui conseillèrent de ne le pas mettre au jour, à cause de la liberté avec laquelle il s'exprimoit, ce qui pouvoit lui faire craindre quelque orage de la part de ses Confrères ; M. Buchan, qui n'avoit travaillé que pour le bien de l'humanité, ne

110 MERCURE DE FRANCE.

se rendit pas à leur avis : mais ce qui fut prévu de leur part ne manqua pas d'arriver ; cependant les clameurs ne vinrent que de la part de quelques ignorans ; les vrais Médecins applaudirent l'Ouvrage & en recommandèrent même la lecture ; cet Ouvrage fut si universellement accueilli en Angleterre , qu'il s'en vendit près de cinq mille avant que l'Auteur pût travailler à une seconde édition ; c'est cette édition dont M. Duplanil donne actuellement la traduction. Il n'en paroît encore actuellement que la première partie : mais le Traducteur nous promet incessamment la seconde ; nous l'invitons de tâcher de rendre cette seconde partie un peu mieux soignée que la première , pour que cet excellent Ouvrage ne perde point de son mérite dans notre langue , & puisse être aussi bien accueilli en France qu'il l'a été en Angleterre , où il en va paroître la quatrième édition ; nous n'exigeons cependant pas de M. Duplanil un style brillant & orné : cela ne convient point à ces sortes d'Ouvrages. La première partie de cette Médecine Domestique a pour objet l'hygiène ; l'Auteur y traite des moyens de conserver la santé & de prévenir les ma-

JUILLET. 1775. 111

ladies : il en a fait onze chapitres. Il faut lire dans l'Ouvrage même la doctrine simple qui y est contenue , pour juger du mérite. L'Ouvrage de M. Buchan doit être placé dans la même cathégorie que l'excellent *Précis de Médecine pratique de M. Lieutaut*, *l'Avis au Peuple de M. Tissot*, &c.

Observations intéressantes de Médecine, pour servir à l'histoire & au traitement des maladies , d'après la pratique heureuse de feu M. Duval de la Bucardière , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris , chez Vincent , Imprim. Libr. rue des Mathurins , hôtel de Clugny.

Le célèbre Mead , ce fameux Médecin d'Angleterre , se contenta de publier dans un petit volume le résultat des observations que sa grande pratique lui avoit fournies , & cette Méthode fut agréée du Public. L'Ouvrage que nous annonçons est dans le même genre ; c'est le précis des observations faites par la famille des Duval , connue en Normandie par son antiquité dans la profession de la Médecine ; le dernier Médecin de cette

famille se nommoit *Louis-François Duval*. Il fut l'héritier des connoissances de ses Ancêtres, comme Hippocrate le fut de celles des Asclépiades. Ses observations sur les maladies, leurs symptômes & leur traitement sont marquées au bon coin : elles se trouvent rassemblées dans cet Ouvrage ; les faits qui y sont exposés sont bien constatés & avérés, & par conséquent peuvent devenir très utiles à tous ceux qui les consulteront. C'est à M. Duval de la Bucardiere, fils de ce Médecin, que nous sommes redevables de la publication de ces observations ; M. de la Bucardiere, justement sensible à la mort d'un père, que le ciel lui a ravi dans sa plus tendre jeunesse, obligé d'ailleurs, par le parti des armes qu'il a embrassé, de quitter la route que la plûpart de ses Ancêtres ont suivie, il s'est fait un devoir de rendre hommage à leur mémoire, en mettant au jour l'extrait de leurs observations sur l'art de la Médecine, dans lequel il se sont illustrés. Parmi les différentes observations, on y distingue sur tout la description symptomatique d'une épidémie qui a régné à Vidame ; il seroit bien à souhaiter qu'on puisse rassembler dans un corps d'Ouvrage

routes les Dissertations particulières qui ont paru sur les maladies épidémiques du Royaume. M. Buc'hoz, qui s'attache depuis long temps à faire connoître tout ce qui peut concerner les trois règnes de la nature avec leurs accessoiress, s'occupe de ce projet : il a déjà rassemblé une infinité de Mémoires sur cet objet ; il se propose, quand il sera parvenu à s'en procurer la plus grande partie, d'en publier le recueil ; ce recueil sera très-intéressant pour ceux qui s'appliquent à l'art de guérir.

Observations sur les effets des vapeurs mophétiques sur le corps de l'homme, & sur les moyens de rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués. Nouv. édition, augmentée d'un extrait de quelques observations nouvelles qui confirment l'avantage du traitement que l'on conseille contre la suffocation par la vapeur du charbon, & dans laquelle on prouve qu'il est avantageux de souffler dans la bouche de quelques nouveaux nés pour les rappeler à la vie. Par M. Portal, Médecin Consultant de Monsieur, &c. A Paris, chez Méquignon le jeune, Libraire, au

Palais Marchand, Perron Saint Barthélemi.

Cette petite brochure mérite sans contredit d'être accueillie ; elle intéresse si fort l'humanité par les observations qui s'y trouvent rapportées , qu'elle devoit se trouver entre les mains de tout Citoyen. M. Portal prouve par cet Ouvrage combien il s'intéresse à la conservation de ses semblables.

Reflexions sur les Mémoires. Par M. de la Croix. A Paris , chez Demonville , imprimeur de l'Académie Française.

Dans le temps où les Mémoires n'intéressoient que les Plaideurs , & n'étoient lus que par les Juges , on ne se seroit pas avisé de faire des réflexions sur ces productions éphémères : mais depuis que le Public s'en est emparé , depuis qu'il en juge le style , la superficie , en attendant que les magistrats aient prononcé sur le fond ; le sujet que M. de la Croix a traité n'est pas indifférent.

Les Mémoires sont-ils vraiment utiles ? La publicité qu'ils donnent aux affaires ne les rend-elle pas dangereux ? N'est-

il pas nécessaire d'en réprimer le ton licencieux, sans cependant porter atteinte à l'éloquence du Barreau, sans étouffer sa chaleur salutaire? Voilà ce que l'Auteur examine.

« Il seroit à souhaiter sans doute qu'il
 » n'y eût ni Juges, ni livres de loix, ni
 » défenseurs; que le bien de la veuve &
 » la vie de l'homme fussent sous la sauve-
 » garde de l'honnêteté publique; vaine chi-
 » mère à laquelle l'imagination ne peut
 » pas même se livrer un instant! L'homme
 » de la Nature est injuste toutes les fois
 » que son intérêt lui commande de l'être.
 » Il est vindicatif; la crainte seule met
 » un frein à sa vengeance. S'il est foible,
 » il calomnie; s'il est fort, il tue. Les
 » loix les plus équitables, c'est l'intérêt
 » que les a créées. Où il n'y a point de
 » propriétés, il n'y a point de loix; où il
 » y a des propriétés, il faut des loix; sans
 » elles on mettra toujours en question ce
 » qui ne doit plus y être; où il y a des loix,
 » il faut des Juges qui soient leurs orga-
 » nes: où il y a des Juges, il faut des hom-
 » mes qui éclairent leur justice, sinon le
 » feu consumera ce qu'il doit purifier. »

L'Auteur fait une réflexion bien juste.
 « Plus les conditions deviennent inéga-

» les, plus la justice doit les rapprocher
 » de l'égalité. Si l'homme, puissant par
 » son bien, par son existence, l'est en-
 » core par la loi, que deviendra le mal-
 » heureux qui luttera contre lui sans for-
 » tune & sans existence? Pour que la loi
 » soit égale il faut que le pauvre puisse
 » l'invoquer avec la même assurance que
 » le riche.

» Tant que la cause du pauvre & celle
 » du riche se plaideront dans une au-
 » dience publique par la voix de deux
 » orateurs, il n'y aura d'autre inégalité
 » entre les combattans que celle du
 » droit.»

L'Auteur observe qu'il y a des causes
 (& ce sont les plus importantes, puisqu'el-
 les intéressent l'honneur & la vie) qui se
 jugent en silence; il fait voir combien
 dans celles-là, l'homme puissant a d'as-
 cendant sur le foible, qui ose à peine
 prononcer le nom de son superbe adver-
 saire.

« L'indigent qui tremble, a un air de
 » mauvaise foi; son embarras obscurcit
 » la vérité, & il est condamné. Mais il ne
 » le sera pas, si une défense publique im-
 » pose au secrétaire du Rapporteur, &
 » l'oblige d'être fidèle dans ses extraits;

» il ne le sera pas, si tous les Juges, instruits
 » de sa cause présentée avec force & pré-
 » cision, peuvent en saisir tous les points
 » & ramener à l'équité celui d'entre eux
 » qui auroit le malheur de s'en écarter.

» Voulez-vous, chez une Nation, où
 » l'honneur est compté pour tout & la
 » vertu pour peu de chose, mettre un
 » frein à l'injustice ? Menacez la de la dé-
 » voiler, de l'exposer au grand jour dans
 » toute sa laideur ; & vous verrez tous
 » ceux auxquels il reste encore quelque
 » chose à perdre, étouffer dans leur nais-
 » sance les affaires qu'il ne pourront dé-
 » fendre au tribunal de leur conscience.

» La défense de l'opprimé ne doit être
 » ni amère ni licencieuse ; mais elle doit
 » encore moins être foible & traînante.
 » Le malheur a le droit de s'exprimer
 » avec énergie. Il y a loin de la force du
 » raisonnement à l'indécence.

» La médiocrité n'a qu'un style ; l'élo-
 » quence en a autant que de sujets. Les
 » plaintes d'une épouse opprimée, d'une
 » mère avilie par ses enfans, ne doivent
 » pas ressembler à celles d'un avide créan-
 » cier. Le cri de l'intérêt n'est pas celui
 » du malheur.

» Il y a des causes où l'écrivain ne doit

118 MERCURE DE FRANCE.

» que raisonner ; d'autres où il faut qu'il
» touche , qu'il intéresse , qu'il fasse tom-
» ber l'arrêt de mort des mains du Juge
» qui le lit ; d'autres où il doit tonner ,
» épouvanter , répandre la terreur & l'im-
» dignation. Eh ! que deviendra l'élo-
» quence du Barreau , celle qui est la plus
» utile aux hommes , si on lui enlève ses
» beaux mouvemens , si l'on éteint son
» feu , si on lui fait un crime de sa véhé-
» mence , si l'on comprime son activité ! Ce
» ne sera plus qu'un guerrier désarmé ,
» dont le courage ne pourra plus rien pour
» le foible. L'orphelin l'appellera en vain
» à son secours ; l'innocent élèvera inu-
» tilement vers lui ses mains chargées de
» chaînes ; la femme , poursuivie par son
» mari furieux , passera devant lui en im-
» plorant sa valeur & il regrettera ses
» armes. . . »

*Réflexions d'un Citoyen sur les Enfants
naturels. A Paris , rue Saint-Jean-de-
Beauvais , la première porte cochère
au-dessus du Collège.*

En ouvrant les Fastes de l'histoire , on
voit dans tous les siècles , & presque dans
tous les lieux , les enfans naturels couverts

de l'infâmie publique. On voit, dans les loix de Solon, que les pères étoient privés de l'autorité paternelle sur les bâtards. Le plaisir, disoit cet ancien Législateur, devoit être leur unique récompense. A Rome, c'étoit le même usage. Suidas ajoute que le père ne pouvoit laisser à son bâtard plus de cinq mines qui, selon la supputation de Budée, font cinquante écus de notre monnoie. Anciennement à Rome ils étoient réellement exclus de la succession de leurs pères *ab intestat*. Il y avoit une grande différence entre les *Enfans naturels* & les *Bâtards*, qu'on appeloit *purios*, c'est-à-dire bâtards adultérins. Parmi nous les bâtards sont non-seulement incapables de succéder *ab intestat* à leurs pères & mères, mais aussi de leur succéder en vertu des dispositions universelles par donation entre vifs ou dispositions testamentaires. La plupart des Coutumes bornent ces dispositions à des donations modérées pour leurs alimens & entretiens.

L'Auteur de ces Réflexions soutient que la législation sur cet objet est trop sévère, & que la naissance n'étant pas l'ouvrage de notre volonté, ne devoit point être soumise à aucune peine. Sensi-

ble à l'état triste de ces êtres isolés & malheureux, que la Nation force à être vils & quelquefois même criminels, il attaque avec vivacité l'opinion qui a donné lieu à ces loix qu'il trouve trop dures. Et les différentes sortes de légitimation ne sont pas à ses yeux un remède qui adoucisse, autant que l'humanité l'exige, l'état affligeant de ces hommes qui, par leurs qualités personnelles & par le bon usage de leurs talens, devroient jouir des principaux avantages de la société. Le sort des filles excite la sensibilité du Citoyen, & semble animer son éloquence. « La Nature intelligente & sage, dit il, en leur » donnant plus d'agréments qu'aux hommes, leur a donné aussi plus de foiblesse, afin de compenser également les » avantages des deux sexes; moins fortes » qu'eux, elles savent moins résister aux » traits de l'adversité. Peut-on, sans frémir, jeter les yeux sur les suites affreuses qu'entraîne la malheureuse condition d'une fille naturelle, un triste » couvent, un mariage hasardeux, ou les » horreurs de la débauche. Voilà à-peu » près le sort qui les attend; mais je tire » les rideaux sur ce spectacle d'horreur, » je ne veux qu'attendrir mes lecteurs & » non les affliger. »

Dictionnaire

Dictionnaire poétique d'Education, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'âme & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie; par M. de la Croix; 2 vol. in 8°. A Paris, chez Vincent, Imprimeur Libr. rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

La poésie fut, dans son origine, toute occupée des grandeurs de l'Être Suprême. Elle fut comme le cri & l'expression du cœur de l'homme, transporté hors de lui-même à la vue des merveilles de la Nature. Ce spectacle ravissant fit sur lui la plus forte impression : sa reconnaissance ne chercha qu'à éclater; & le desir de participer aux bienfaits de l'Auteur de tant de merveilles, lui inspira l'amour de la vertu, qui seule fait faire un bon usage de tous les biens dont nous sommes investis. C'est donc rappeler la poésie à sa première destination que de la faire servir à former l'esprit & le cœur de l'homme. Tel a été le but que s'est proposé l'Auteur de ce Dictionnaire.

II. Vol. F

122 MERCURE DE FRANCE.

qui a puisé* dans les meilleures sources, & qui a choisi avec goût toutes les pièces où l'instruction est jointe à l'agrément. Ce recueil réunit deux avantages; c'est tout à la fois un cours de morale, où l'on ne trouve aucune pièce qui ne soit propre à inspirer le goût de la vertu, & un choix des meilleurs vers, qui peut être regardé comme un art pratique, où se trouvent réunis les exemples de tous les différens genres de la poésie. La jeunesse, qui redoute tout ce qui a l'air de préceptes, de leçons & qui aime la variété, se résoudra sans peine à lire une collection qui lui offre un mélange agréable, où il trouvera à côté d'une ode sublime & d'une scène intéressante, tirée des meilleurs Poètes dramatiques, un joli madrigal, une épigramme piquante, une épître légère.

Ce Dictionnaire, qui mérite d'être joint à celui* où l'on a rassemblé les plus beaux traits de l'Histoire ancienne & moderne, est terminé par les vies des Poètes qui ont fourni les matériaux de cette Collection, si utile & si agréable

* Dictionnaire historique d'éducation, en 2 vol. in-8°. chez Vincent, rue des Mathurins.

pour les personnes à qui le temps manque, pour se livrer à la lecture suivie de nos illustres Poëtes.

Exposition de l'Histoire de France depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle sous Louis XV, en 1748; par M. Gavailon. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean-de-Beauvais; & la veuve Desaint, rue du Foin.

Rien n'est plus utile aux jeunes gens, qui commencent le cours de leurs études, qu'un abrégé de l'Histoire de France, où l'on a su éviter le double écueil d'une brièveté excessive & d'une longueur fastidieuse, & réunir à un choix judicieux cet art imperceptible avec lequel on enchaîne les faits les plus importants, sans se livrer aux détails minutieux. Ces sortes d'abrégés réunissent plusieurs avantages; mais on doit avouer aussi que ce n'est point une chose si aisée que de rassembler sous un point de vue intéressant tant d'objets épars & souvent disparates, & de leur donner ce tissu qui en forme un corps régulier, dont tous les membres se rapportent les uns aux autres. Une na-

F ij

ration courte & rapide, dans laquelle les faits n'occupent qu'un très petit espace, pique la curiosité d'un jeune homme qui n'aime point à s'appesantir long temps sur le même objet, & qui est obligé de se livrer à différentes études; d'ailleurs on n'est point capable, dans ce premier âge, de lire une longue histoire où l'on prétend dévoiler les secrets du cabinet, & démêler les motifs des actions des Princes & des Ministres. Il faut avoir long temps étudié les hommes & les livres pour pouvoir apprécier les conjectures de ces sortes d'Ecrivains, peser les divers degrés de probabilité dont ils appuient les faits historiques, & discerner le faux que les préjugés & les passions mêlent souvent avec le vrai.

L'Ouvrage que nous annonçons ne peut qu'être bien accueilli, puisqu'il n'est qu'un extrait fidèle d'une Histoire qui a réuni tous les suffrages. Les Continuateurs de l'Ouvrage de M. l'Abbé Velly, sans avoir suivi la même route, ont eu les succès les plus flatteurs. Le Public est toujours également empressé de lire la continuation de cette Histoire, qui sembloit exiger un bon abrégé qu'on pût mettre entre les mains des Ecoliers &

qui devint un livre classique. Tous ceux qui possèdent le grand Ouvrage liront avec plaisir cette récapitulation qui présente les faits les plus intéressans dans un tableau raccourci, où l'on pourra sans peine en saisir l'enchaînement & les rapports.

On a reproché à ceux qui se sont chargés de l'éducation de la jeunesse, d'avoir trop négligé l'étude de l'Histoire de notre Nation. On ne sauroit trop multiplier les bons Ouvrages qui facilitent cette étude. L'histoire est la morale mise en action. Les exemples qu'on y trouve sont plus persuasifs que les préceptes de la philosophie ancienne & moderne. Vous voulez m'instruire des devoirs d'un Roi, dit si bien un Ecrivain judicieux, ne me dites pas ce qu'il doit faire : peignez-moi le bon Henri. Vous prétendez m'inspirer de l'horreur pour l'hypocrisie politique, laissez-là tous vos lieux communs, & dessinez fortement le portrait de Cromwel.

Le génie du Pontife, ou anecdotes, pensées & traits historiques de Ganganelli, Pape Clément XIV ; né en 1705, Pape en 1769 & mort en 1774 : suivis

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

d'un essai historique sur le Conclave, sur les cérémonies qui s'observent à l'élection des Papes, sur l'origine des Cardinaux & leur création, & des noms des Membres qui composent le sacré Collège actuel. Par M. Costard. Vol. in-8°. de 66 pages, avec une gravure. A Paris, chez Costard, Lib. rue St Jean-de-Beauvais.

La vie du Pape Clément XIV, publiée au commencement de cette année par M. le Marquis de Caraccioli, nous avoit déjà fait connoître les traits les plus frappans de la vie privée & de la vie publique de ce Souverain Pontife. M. Costard a rassemblé ces traits & y en a ajouté plusieurs qui serviront à ceux qui, dans une Histoire suivie & détaillée de Ganganelli, voudront peindre l'homme & le Pontife.

Le Pape Sixte-Quint, auquel, par un parallèle plus ingénieux que vrai, on a voulu faire ressembler Ganganelli, avoit la politique d'en imposer aux Cardinaux par une sorte de discrétion impénétrable, qui pouvoit ressembler à de la fierté. Ganganelli employa ce moyen; on s'en plaignit : mais il feignoit de ne pas s'en apper-

révoir. « Un Souverain entouré de Confi-
 dens , disoit - il , est infailliblement
 dominé & toujours trahi. Je dors tran-
 quille , parce que je suis sûr que mon
 secret n'est qu'à moi. Ce qu'on ne dit
 point , ne s'écrit point : *il tacere non se
 scribere* ».

Un des Prédécesseurs de Ganganelli ,
 fils d'un Pêcheur , parvenu au Saint Siège ,
 fit retirer de dessus sa table un filet qu'il
 avoit ordonné qu'on mît toujours auprès
 de lui à ses repas : *Otez le*, disoit-il, *ce que
 je voulois prendre est pris*. Mais Ganganelli
 ne perdit jamais le souvenir de son
 Cloître & de sa cellule. Devenu Pape il
 souhaita d'être conduit à son ancienne
 chambre , & voulut toujours en garder
 la clef en mémoire de sa fortune passée
 & de celle dont il jouissoit.

Assis au rang suprême , il recevoit les
 hommages d'une Cour brillante , & desira
 d'être servi comme un simple Religieux.
 Le repas le plus frugal , qui ne valoit guè-
 res mieux que la portion des SS. Apôtres ,
 & préparé des mains du bon frère Fran-
 çois , lui suffisoit. On lui représenta que
 sa dignité exigeoit plus de splendeur &
 d'appâts ; il répondit : « St Pierre & St
 François ne m'ont point appris à dîner

328 MERCURE DE FRANCE.

» splendidement ». Le Chef de cuisine vint le supplier de le garder ; il lui dit : « Vous ne perdrez point vos appointe- » mens ; mais, pour vous mettre en exer- » cice, je ne perdrai pas ma santé : c'est » tout ce que je puis faire en votre fa- » veur ».

Rome, les honnêtes gens & tous les bons Citoyens n'oublieront jamais qu'il descendit un jour de sa voiture pour suivre le Saint Sacrement jusques dans le réduit d'une pauvre femme, & qu'il y répandit l'abondance & ses exhortations. « Un Pape, disoit il, n'est pas le Chef » de l'Eglise pour vivre en Souverain, » mais pour servir le monde & se sancti- » fier lui-même ».

Clément ne pouvoit résister au plaisir de donner ; son cœur l'entraînoit, & il avoit besoin, pour le tranquilliser, de répandre des aumônes dans le sein de l'indigent. Il assistoit tous les infortunés, & il disoit souvent que la seule chose qui l'affligeoit lorsqu'il étoit simple Moine, c'étoit de n'avoir pas la faculté de donner. Aussi s'écria-t-il avec transport lorsqu'il devint Cardinal : « Ah ! du moins pourrai- » je quelquefois subvenir aux besoins du » pauvre ».

Il venoit de faire publier une loi dans l'Erat Ecclésiastique ; il apprit qu'on avoit blâmé cette loi un jour chez une femme de qualité qui en prit vivement la défense ; il lui envoya un présent le lendemain , en lui faisant dire « qu'elle avoit très bien
« plaidé sa cause , & qu'il étoit juste de
« payer l'Avocat ».

Ganganelli frémissait à la vue des supplices , dont les yeux des Souverains ne se détournent que trop souvent. Un jour ayant ordonné que deux malheureux condamnés au supplice , tireroient au sort , il fit grâce à celui sur qui il tomba , sous prétexte qu'il avoit condamné les jeux de hasard.

Il appeloit les louanges , la nourriture des fots & la friandise des bigots. Il ne voulut jamais entendre son éloge , ni permettre même qu'aucun Prédicateur lui adressât de compliment : « Eh ! di-
« soit il , on louoit Néron & Alexandre
« VI ! »

Ganganelli avoit trop d'élévation dans l'ame pour vouloir assujettir à ses opinions ceux qui lui étoient subordonnés ; mais son esprit de tolérance n'étoit point foiblesse , comme on osoit quelquefois se permettre de l'en accuser. « On perd la

Fv

» charité, disoit-il, pour vouloir fonte-
 » nir la foi : s'il n'est pas permis de ro-
 » léter l'erreur, il est défendu de haïr &
 » de tourmenter les malheureux qui l'ont
 » embrassée ».

Ce Souverain Pontife répondit parfaite-
 ment à l'attente des Romains; il s'ac-
 commodoit à leur manière d'être & de
 penser. S'il paroïssoit quelques pasqui-
 nades, il les laissoit courir, persuadé
 qu'il faudroit dénaturer les habitans de
 Rome, plutôt que d'arrêter leur plume
 & leur langue. « Ils sont comme les
 » François, disoit-il, sans haine & sans
 » méchanceté, mais incapables de retenir
 » un bon mot ».

Il se fit donner une liste de tous les
 Gens de Lettres qui écrivoient dans ses
 Etats, pour les récompenser. « Il est
 » juste, disoit-il au Cardinal Cavalchini,
 » que des Ecrivains qui nous instruisent
 » ou nous édifient, trouvent en nous des
 » rémunérateurs. L'argent ne peut être
 » mieux employé qu'à secourir le mérite
 » & les talens. Il est honteux qu'il n'y
 » ait des recherches que pour les malfai-
 » teurs, & qu'on ne s'informe ni de la
 » fortune, ni de la demeure des hom-
 » mes qui consacrent leurs veilles pour
 » éclairer le Public ».

Quoique d'un caractère extrêmement gai, Ganganelli savoit néanmoins conserver la dignité de son rang. Il reçut un jour un Ambassadeur avec une sorte de hauteur que leur amitié sembloit exclure. Le lendemain en le voyant, il lui dit : « Vous vîtes hier Clément XIV » dans l'auguste caractère de Souverain » Pontife, & maintenant vous voyez votre meilleur ami ».

On reprocha à Clément XIV de n'avoir pas consulté l'Eglise universelle sur l'abolition de la Société des Jésuites, il répondit : « Que si Paul III ne prit » conseil que de lui-même en l'approuvant, Clément XIV, sur-tout agissant » de concert avec les Souverains, n'avoit » pas besoin de prendre des avis en la » supprimant ».

Quel Souverain apporta plus de modération & de sagesse dans son gouvernement ! *L'heure n'est pas encore venue*, répondoit-il lorsqu'on le sollicitoit de hâter quelque opération. « Je me défie » de ma vivacité, écrivoit-il au Cardinal Stoppani, & je ne répondrai qu'au » bout de huit jours à ce que Votre Eminence me demande. L'imagination est » souvent notre plus grande ennemie ; je

Fvj

» l'asse la mienne avant d'agir. Les affaires,
 » comme les fruits, ont leur point de
 » maturité; & ce n'est pas lorsqu'elles
 » ne sont que précosses, qu'il faut pen-
 » ser à les finir ».

Il en étoit de même de ses lectures;
 s'il sentoit son ame disposée à réfléchir,
 il ne lisoit point, & souvent il lui arri-
 voit de veiller une partie de la nuit &
 de dormir une partie du jour. « La règle
 » est la boussole des Religieux, disoit-
 » il : le besoin des Peuples est l'horloge
 » des Souverains; à quelque heure qu'ils
 » aient besoin de nous, il faut être à
 » eux ».

Clément XIV mourut regretté de tous
 les Souverains de l'Europe. Le suffrage
 de Grand Seigneur, Mustupha III, en
 sa faveur, ne peut être suspect. « Si tous
 » vos Papes, disoit-il un jour à l'Am-
 » bassadeur de Venise, ressembloient à
 » celui que vous avez maintenant, nos
 » Patriarches Grecs n'auroient point tant
 » d'éloignement pour la Cour de Rome;
 » c'est un Sage dont j'estime beaucoup
 » la droiture & les lumières, & qu'il
 » faut distinguer de la foule ».

Ce recueil d'anecdotes & de pensées
 est suivi d'un essai historique qui fera

JUILLET. 1775. 133

plaisir aux Lecteurs , parce qu'il est instructif & curieux. On y expose les cérémonies du Conclave pour l'élection du Pape , & on y parle de l'origine des Cardinaux , &c.

L'Homme sensible , trad. de l'Anglois ; deux parties in-12. A Londres , & se trouve à Paris chez le Jay, Lib. rue St Jacques.

Le titre d'*h'omme sensible* , comme l'avoue le Traducteur , ne rend que foiblement le *man of feeling* des Anglois. « C'est , dit-il , l'homme qui réunit à » toute la délicatesse du sentiment la » plus grande finesse dans les organes ; » dont l'ame sympathise avec toutes les » ames , qui a toujours dans les yeux » une larme pour les malheureux ; que » les sanglots échappés à l'homme souffrant font frémir malgré lui , & qui , » dans la nature , saisit toujours la nuance » la plus tendre & la plus intéressante ». Ce portrait de l'homme sensible se trouve développé dans les différens tableaux de la vie humaine , que l'Ecrivain Anglois nous fait passer successivement sous les yeux. Les scènes que nous offrent ces

tableaux, sont tirées, en quelque sorte, du milieu de la société; & le Peintre a moins cherché à surprendre l'admiration du Lecteur ou à exciter sa curiosité, qu'à lui présenter des peintures qui le rappellent vers ses semblables, & entretiennent en lui cette pitié sans laquelle les hommes, avec tous leurs principes de morale, ne seroient que des monstres. Puisse la jeune fille prête à écouter la voix séductrice d'un perfide amant, voir ici, dans l'histoire d'un infortuné vieillard, la peinture des maux qu'elle prépare à son malheureux père, à celui qu'au milieu de ce monde trompeur elle doit toujours regarder comme son protecteur, son conseil, son ami le plus désintéressé! Ah! si les filles légères connoissoient les déchiremens du cœur d'un père, si elles étoient témoins de toutes les nuits passées dans l'insomnie & l'angoisse, si elles pouvoient lire dans son ame désolée, elles seroient plus circonspectes, elles veilleroient d'un œil plus modeste & plus tendre sur leurs démarches, même les plus innocentes.

L'Ecrivain Anglois nous représente quelquefois l'homme sensible dupe de sa sensibilité & de sa bienfaisance. Il est

malheureusement vrai que la candeur & la bonne-foi sont mises à contribution. Mais il ne l'est peut être pas moins, que les gens riches sont très portés à traiter de fripons ou de fainéans ceux qui ont besoin d'eux, pour se dispenser de leur être utiles.

Le Traducteur a joint une petite histoire à celle de l'homme sensible. Il l'a intitulée la *femme sensible*. Cette histoire ne présente qu'une même situation, celle d'une femme qui, après avoir expié par les soucis, les peines & les chagrins l'oubli du devoir filial, retrouve le bonheur dans le sein de sa famille. Il y a dans cette histoire quelques détails dictés avec assez de naïveté, & qui doivent exciter notre pitié en faveur de ceux qui éprouvent le sentiment du besoin. « Que ce
 » sentiment, s'écrie celle qui l'éprouva
 » plus d'une fois, est amer & terrible!
 » L'homme qui vit dans l'abondance ne
 » le connoît point, l'homme dur ne le
 » sent pas, & celui qui est compatissant
 » soulage les malheureux, moins pour
 » le sentiment qu'il a de leur détresse,
 » que par une impulsion de sa propre
 » bonté ».

*Histoire des Souverains Pontifes qui ont
siégé dans Avignon.*

*Veritas, historiae anima rectè dici potest, &
sacrarium cui qui mendacium praesert planè sa-
crilegus est.*

G. Pach. Hist. Lib. I.

Volume in-4° A Avignon, chez Jean
Aubert, Imprimeur Libraire ; & chez
les principaux Libraires de chaque
Ville de France.

Les Cardinaux assemblés à Pérouse
depuis la mort de Benoît XI, étoient
divisés en deux factions, & depuis huit
mois ne pouvoient fixer leur choix. Le
Cardinal de Prato le détermina en faveur
de Bertrand de Got, Gascon, Archevê-
que de Bordeaux, qui fut élu Pape le
5 Juin 1305. Le nouveau Pape prit le
nom de Clément V & fut couronné, le
14 Novembre, à Lyon, où il fit venir
les Cardinaux ; ce qui fit dire à Matthieu
Rosso des Ursins, leur Doyen : « On ne
» reverra de long temps le Saint Siège à
» Rome ; je connois le caractère des Gas-
» cons ». L'événement fit voir qu'il ne
se trompoit pas. Le Pape avoit invité tous

les Princes de deçà les Alpes d'assister à son couronnement. Clément, pour satisfaire à la curiosité du Peuple, voulut, après la cérémonie, se montrer avec toute la splendeur qui l'environnoit. Revêtu des habits Pontificaux & la tiare sur la tête, il monta à cheval. Le Roi de France, Philippe-le-Bel, lui en tint d'abord la bride, qu'il céda ensuite à son frère, pour monter lui même à cheval & se mettre à côté du Pape. Quand il furent dans la rue *Gourgouillon*, une muraille trop chargée de Peuple s'écroula, douze personnes périrent sous les ruines; Jean II, Duc de Bretagne, & Gaillard de Got, frère du Pape, étoient de ce nombre. Le Roi, & Charles de Valois son frère, furent notablement blessés, mais sans danger. Le Pape lui même fut renversé; sa tiare tomba, & il s'en détacha une escarboucle de grand prix. « Les » spéculatifs, ajoute ici l'Historien, ont » considéré cet accident comme un présage des malheurs qui désolèrent l'Italie, & des maux que ressentit l'Eglise pendant la translation de son Siège à Avignon; comme si l'Italie n'eût pas été divisée en factions depuis près de deux siècles; comme si l'Eglise eût pu

138 MERCURE DE FRANCE.

» être plus triomphante qu'elle le fut
 » pendant le temps de cette translation;
 » & comme si les Pontifes qui siégèrent
 » à Avignon, n'eussent pas été distingués
 » par leurs lumières, la plupart vénéra-
 » bles par la sainteté de leur vie, &
 » quelques-uns honorés du don des mi-
 » racles ». On ne peut cependant se dis-
 simuler que l'éloignement du Souverain
 Pontife de la Ville de Rome n'ait occa-
 sionné de nouveaux troubles, de nou-
 velles séditions qui désolèrent l'Italie,
 & que les désordres, qui en sont la suite,
 achevèrent de défigurer cette Eglise. Le
 séjour des Papes à Avignon ne fut pas
 moins funeste à la France, de l'aveu
 même du savant Abbé de Fleury. Les
 François payèrent l'honneur d'avoir des
 Papes de leur Nation, & résidant proche
 d'eux, par l'espèce de servitude où ils
 se virent réduits. Les Souverains Pontifes,
 au lieu de protéger l'Eglise de France, y
 exercèrent une domination absolue, se
 rendirent maîtres des élections, dispo-
 sèrent de la plupart des Bénéfices, intro-
 duisirent enfin dans une Eglise, aupara-
 vant très-florissante, les abus de la Cour
 de Rome.

Ce n'est point tout à fait là l'idée que

l'on prendra du séjour des Papes à Avignon en lisant l'histoire que nous venons d'annoncer. L'Ecrivain a rassemblé les faits rapportés par les Historiens; mais il les a souvent séparés des événemens politiques auxquels ils étoient liés, & qui pouvoient servir à justifier les réflexions de ceux qui ont pensé que le séjour des Papes à Avignon fut une source de maux dont l'Eglise s'est toujours ressentie.

Le Saint Siège transporté à Avignon en 1308, y resta jusqu'en 1376 que Grégoire XI, le dernier Pape François, en partit pour retourner à Rome où il mourut en 1378.

L'Historien a joint à cette histoire celle de deux autres Papes qui ont également siégé à Avignon, Clément VII & Benoît XIII. Ce morceau historique est d'autant plus intéressant, qu'il renferme l'histoire du schisme d'Occident, schisme qui dura cinquante ans, & fut de toutes les suites funestes qu'eut le séjour des Papes à Avignon, la plus nuisible à l'Eglise, & celle qui lui causa le plus de troubles. Cette affaire, dont on n'avoit point d'exemple, parut alors si douloureuse & si remplie d'obscurité, tant sur le droit que sur le fait, que les Peuples & les

140 MERCURE DE FRANCE.

Royaumes entiers, les Princes & les Evêques, les Jurisconsultes les plus célèbres & les hommes les plus recommandables par la sainteté de leur vie, embrassèrent différens partis. C'est pourquoi le nouvel Historien se contente de raconter simplement ce qui donna lieu à ce schisme; il nous donne ensuite la vie de Clément VIII & celle Benoît XIII. Sa narration est exacte, impartiale & appuyée sur des autorités que l'Auteur a soin de citer en marge.

Le Dentiste Observateur, ou recueil abrégé d'observations tant sur les maladies qui attaquent les gencives & les dents, que sur les moyens de les guérir; dans lequel on trouve un précis de la structure, de la formation & de la connexion des dents, avec une réfutation de l'efficacité prétendue des essences & élixirs, & la description d'un nouveau pélican, imaginé pour l'extraction des dents doubles. Par M. Honoré Gaillard Courtois, Expert-Dentiste à Paris. Volume in 12. de 344 pages avec des planches. A Paris, de l'Imprimerie de Michel Lambert; & se trouve chez Lacombe, Libr. rue Christine, près la rue Dauphine.

M. Courtois nous entretient sur la formation des dents, leur structure, la manière dont elles sont rangées dans les cellules alvéolaires, enfin sur les différentes maladies qui attaquent les dents. Ces objets ont été traités par d'habiles Chirurgiens - Dentistes; c'est pourquoi M. Courtois se contente de nous en faire une simple exposition, afin de nous entretenir plus long temps d'observations importantes, qu'il a eu occasion de faire depuis trente ans qu'il exerce cette partie de la Chirurgie, qui traite des maladies de la bouche.

Ceux qui se sont adonnés à ces sortes de maladies ont senti de bonne heure la nécessité d'avoir de bons instrumens pour opérer sûrement & avec dextérité. C'est pourquoi ils ont cherché à multiplier ces sortes d'instrumens & à les perfectionner; mais quoique le nombre en soit considérable, il s'en faut de beaucoup cependant que l'industrie ait pourvu au besoin de tous les cas possibles. On n'a eu jusqu'à présent que des instrumens défectueux pour opérer dans l'intérieur de la bouche & sur les dents doubles. Les Praticiens ne disconvient point des inconvéniens qui peuvent résulter de

l'usage du repoussoir & de la massue. C'est contre ces instrumens là sur-tout que M. C. s'élève. Il croit être parvenu à en proscrire l'usage au moyen de ceux qu'il leur substitue. On peut, avec les instrumens de son invention, opérer dans l'intérieur de la bouche & sur les dents doubles, avec autant de facilité qu'on le fait avec le pélican ordinaire sur les mâchoires bien constituées. M. C. en blâmant l'usage du repoussoir, ne prétend cependant pas proscrire absolument cet instrument; il indique même dans son Traité plusieurs circonstances où l'on peut, sans danger, l'employer.

Les exemples que l'Auteur a devant les yeux, & qu'il a soin de rapporter, justifient la critique qu'il fait d'un pareil instrument connu sous le nom de pied-de-biche, en égard à la ressemblance qu'il a avec le pied de cet animal.

M. C. prouve également que l'usage de la massue est dangereux & meurtrier, par les secousses & la commotion qu'elle occasionne souvent au cerveau, dont la constitution est très-delicat.

L'Auteur, en parlant de l'usage des autres instrumens destinés pour les dents, fait aussi voir combien la lime leur est

préjudiciable. Il est néanmoins des cas où il est indispensable de s'en servir, & l'Auteur a soin de les faire connoître.

L'Académie Royale des Sciences de Paris a donné son approbation à plusieurs instrumens de l'invention de l'Auteur pour l'extraction des dents. Les Gens de l'art & tous ceux qui s'intéressent à cette partie de la Chirurgie, qui s'occupe des maladies de la bouche, souscriront au jugement de l'Académie. Ils applaudiront également aux recherches & aux observations de l'Auteur. Ces observations annoncent un Praticien éclairé, qui, dans le Traité qu'il vient de publier, a eu pour objet les progrès de son art, & celui de se rendre utile à ceux qui comptent pour quelque chose la conservation des dents.

Recherches historiques & physiques sur les maladies épi-zootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas, publiées par ordre du Roi. Par M. Paulet, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & de Montpellier. 2 vol. in-8°. A Paris, chez Ruault, Libr. rue de la Harpe, 1775. Avec approb. & privil. du Roi,

Cet Ouvrage est divisé en trois époques ; la première s'étend depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'Ere chrétienne : cette partie est remplie d'érudition. La seconde époque va depuis J. C. jusqu'au 18^e siècle : c'est un résumé de ce que l'on trouve sur les maladies épizootiques dans les anciens Ecrivains de la France & des autres Pays. La troisième est fixée à ce siècle ; elle est la partie la plus intéressante, la plus utile, & la plus instructive. L'Auteur y décrit avec soin les maladies des bestiaux & les traitemens qui ont été faits avec succès ; il profite de l'expérience des autres Ecrivains en ce genre, & de la sienne, pour indiquer les moyens de prévenir les maladies épizootiques, les remèdes qui conviennent le mieux à chaque espèce de maladie, le succès qui s'en est suivi & qu'on doit en espérer. A la suite de ces recherches sur les épizooties, M. Paulet donne la description des maladies particulières des différentes espèces d'animaux ; il rapporte les expériences qui ont été faites sur les différens virus contagieux ; il indique aussi les plantes nuisibles. Il passe de là aux causes générales & particulières qui peuvent occasionner les maladies épizootiques,

La

La Sibylle Gauloise, ou la France telle qu'elle fut, telle qu'elle est, & telle à peu près qu'elle pourra être; Ouvrage traduit du Celte, & suivi d'un commentaire, par M. de la Dixmerie. Volume in-8°. prix 3 liv. 12 s. broch. A Londres; & se trouve à Paris, chez Valleyre l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie; & chez Lacombe, Lib. rue Christine, près la rue Dauphine.

On trouve à la tête de ce volume une estampe allégorique qui renferme les portraits, bien ressemblans, de tous les Rois de la Maison de Bourbon, depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI, inclusivement, ainsi que le portrait de la Reine. Quant au fond de l'Ouvrage, c'est un coup-d'œil réfléchi sur notre Histoire & notre Nation, depuis son origine jusqu'à nos jours. Tout y est principalement vu du côté moral. Nous reviendrons sur cette nouvelle production d'un Ecrivain accoutumé à se faire lire, sur quelque matière qu'il écrive, & à plaire, lors même qu'il a pour but principal d'instruire.

II. Vol.

G

Le Médecin de soi-même, ou méthode simple & aisée pour guérir les maladies vénériennes, avec la recette d'un chocolat aphrodisiaque aussi utile qu'agréable; nouvelle édition, augmentée des analyses raisonnées & instructives de tous les Ouvrages qui ont paru sur le mal vénérien depuis 1740 jusqu'à présent, pour servir de suite à la Bibliographie de M. Astruc; avec la traduction françoise de la Dissertation de M. Boehm. Par M. le Febure de Saint Il..., Ecuyer, Docteur en Médecine; 2 vol. in 8°. prix 12 liv. rel. A Paris, chez Michel Lambert, Imprimeur - Libr. rue de la Harpe, près St Côme, 1775. Avec approbat, & privilège du Roi.

La première partie de cet Ouvrage a pour objet d'annoncer un chocolat aphrodisiaque, dont M. le Febure de St-Il..., qui en est l'inventeur, fait connoître les vertus & les cures; il le préfère à tous les remèdes qui ont été employés jusqu'à présent dans les mêmes maladies. La seconde partie contient un catalogue raisonné de tous les Ouvrages qui ont été publiés sur les maladies vénériennes, &

que M. Astruc avoit laissés à l'année 1740. A l'aide de la Table des Matières, le Lecteur aura sous les yeux tous les matériaux dispersés dans cet Ouvrage, & qui forment un traité très-complet. La Dissertation de M. Boehm est un recueil précis de toutes les méthodes employées pour la maladie vénérienne, depuis son origine jusqu'à présent; elles sont rangées par classes, avec le nom des Auteurs qui les ont mises en usage.

M. le Febure est aussi l'inventeur de la nouvelle méthode de traiter le cancer par l'arsenic. C'est un poison si cruel, qu'il est permis de douter de ses bons effets en médecine, jusqu'à ce que les hommes les plus expérimentés dans le traitement des maladies en aient approuvé l'usage, & aient prescrit la méthode de s'en servir. On fait les suites fâcheuses que plusieurs remèdes violens ont déjà occasionnées. Il ne faut point sans doute rejeter tout ce qu'on propose : mais il ne faut rien adopter de nouveau qu'avec les précautions nécessaires.

Bibliothèque universelle des Romans ; Ouvrage périodique dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

& modernes, françois ou traduits dans notre langue; avec des anecdotes & des notices historiques & critiques concernant les Auteurs & leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques. Premier volume de Juillet 1775. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Le prix de la souscription de cet Ouvrage, franc de port par la poste, & composé de 16 volumes par an, est à Paris de 24 liv. & en Province de 32 livres.

Le Prospectus de cette Bibliothèque des Romans en a fait connoître le plan & l'objet philosophique. On donne dans un discours préliminaire, la division des classes qui embrassent l'universalité des Romans. Ces classes sont bornées au nombre de huit. La première comprend les *traductions des anciens Romans Grecs & Latins*. On y verra l'origine & les modèles de la plûpart des genres qui nous sont à présent connus; mais non cependant de tous, & cela parce que les mœurs

du siècle où ces Romans ont été composés & la façon de penser de ces temps-là ne rendoient pas praticables des genres qui sont aujourd'hui fort usités parmi nous.

La seconde classe ou subdivision est composée des *Romans de Chevalerie*. Cette classe n'a point de modèle dans l'antiquité. Elle est dûe au génie des François. Elle offre une chaîne de livres qui forment presque une histoire complète de plusieurs siècles. Elle ne sera point interrompue dans cette Bibliothèque.

Le *Roman historique*, tel qu'on l'envisage ici, n'a également point de modèle dans l'antiquité, si ce n'est la *Ciropédie* de Xénophon.

Les *Romans d'Amour* remontent jusqu'aux Grecs. Cette classe est infiniment nombreuse & doit l'être, parce qu'elle est fondée sur un sentiment qui appartient à tous les hommes ; elle est très-variée, parce que l'amour a fait naître des événemens de tout genre, & a pris toutes les formes.

La cinquième classe est composée des *Romans de spiritualité, de morale & de politique*. Les objets importants qu'elle présente, & sa diversité la rendront nécessairement très-intéressante.

G iij

250 MERCURE DE FRANCE:

On n'a fait qu'une classe des *Romans satiriques, comiques & bourgeois*, dans la vue de rendre ce genre encore plus varié & plus agréable.

Les *Nouvelles historiques & les Contes* forment la septième classe; on les réunit, parce que la forme les rapproche, & qu'ils sont des *Romans abrégés*.

La huitième & dernière classe comprendra tous les *Romans merveilleux*. L'empire de l'imagination, pays si vaste & qui n'a, pour ainsi dire, aucune limite, s'étend sur tous les *Romans* en général: mais ce genre est bien plus particulièrement de son ressort; c'est sa plus brillante carrière, & il seroit difficile d'ennuyer ses lecteurs en la parcourant.

Cette division, dont ce discours donne les raisons & fait connoître les avantages, annonce beaucoup de méthode, de richesses & de variété; elle doit procurer une lecture non-seulement amusante, mais encore instructive.

Le premier volume de cette Bibliothèque, publié le premier de ce mois de Juillet, a déjà assigné quatre classes de *Romans*. Dans la première classe des *Romans* traduits du grec, on donne un abrégé des *affections des divers Amans*,

faites & rassemblées par Parthénien de Nicée, ancien Auteur Grec. C'est un recueil d'historiettes qui peignent les mœurs de ce Peuple. Il y a plusieurs de ces morceaux dans lesquels on trouve l'esquisse & le germe d'actions théâtrales. C'est au génie à se les approprier : mais c'est aussi au génie à faire les changemens nécessaires. Le second article est l'*Ane d'or d'Apulée*, traduit du latin. Rien de si plaisant que les aventures d'Apulée métamorphosé en âne, & qui, sous cette forme, a beaucoup de bonnes & de mauvaises fortunes, racontées avec gaieté & naïveté. Le Roman de Merlin est le premier & le plus ancien de la classe des Romans de Chevalerie. Les événemens de la vie fabuleuse de l'Enchanteur Merlin, depuis sa naissance surnaturelle jusqu'à sa magique disparition, sont ici décrits avec intérêt. On rapporte aussi quelques-unes de ses prophéties singulières. Le *Triomphe des neuf Preux* est le premier article des Romans historiques de la troisième classe. Ces neuf Preux sont Josué, David, Judas Machabée, Hector, Alexandre le Grand & Jules César, pour les temps anciens; Artus, Roi de la Grande-Bretagne, Charlemagne, Godefroy de

152 MERCURE DE FRANCE:

Bouillon , & de plus , Bertrand du Guesclin pour les temps modernes. Il y a dans ces histoires de l'imagination & des traits merveilleux qui sont faits pour plaire & pour amuser. *Astrée* commence les Romans de la quatrième classe. Il y a un intérêt bien tendre dans l'exposé de ce Roman ; il y a beaucoup d'art dans la manière dont il est présenté : on y trouve tout tracé le plan d'un Opéra , & jamais sujet ne parut mieux s'accommoder aux formes dramatiques & lyriques. L'*Astrée* est suivie d'une explication manuscrite du célèbre Avocat Patru , à qui d'Urfé , son contemporain & son ami , avoit lui-même donné la clef de son Roman.

Nous n'entreprenons point de citer quelques parties de ces charmantes miniatures : car tout y est d'un intérêt si pressant , qu'il faudroit tout rapporter. Ces abrégés peuvent tenir lieu des originaux , dont ils donnent la substance & dont ils augmentent le plaisir & l'intérêt ; mais ce qui en fait le principal mérite aux yeux des Gens de Lettres & des Gens du monde , c'est le secours des notes , où l'on relève avec beaucoup de sagacité tout ce qui concerne les Romans & leurs Auteurs. On y fait remarquer

JUILLET. 1775. 353

les mœurs & les usages des anciens temps : on y découvre les vérités voilées par la fiction. L'érudition sans se faire sentir, y répand une lumière douce, & qui fait un plaisir très sensible. Il faut avoir tout lu, tout connu, tout comparé pour dissiper ainsi les ténèbres d'une antiquité mystérieuse. On nous assure que M. le Marquis de Paulmi, qui possède la bibliothèque la plus complète en tout genre, qui a parcouru & noté en homme de goût ses livres qu'il connoît tous, & qu'il sait si bien juger, enrichit ce recueil de ses remarques, & qu'il veut bien donner quelques momens d'un temps précieux pour en diriger les articles. Il falloit sans doute pouvoir disposer du dépôt des richesses de l'imagination & des lumières de leur savant & généreux possesseur, pour entreprendre un Journal qui demande tant de recherches & d'instructions.

Discours sur la manière de lire les vers ;
par M. François de Neufchâteau, Avocat en Parlement ; troisième édition , revue & corrigée. A Paris, chez Valade, Lib. rue St Jacques, 1775.

Ce Discours fait infiniment d'honneur
G v

154 MERCURE DE FRANCE.

au génie poétique de M. François de Neufchâteau. Plusieurs éditions l'ont mis à portée de faire les corrections & les changemens que le goût & la saine critique desiroient. C'est un poème qui demeurera, & dans lequel on consultera les préceptes, mis en beaux vers, de l'art de la lecture.

Il est une secresse & puissante magie,
Il est un art de lire & de se pénétrer
Des transports qu'un Auteur nous voulut inspirer,
D'entrer dans sa pensée, & d'une voix facile,
D'assortir en tout temps son organe & son style,
D'atteindre son effor, d'éviter, avec lui,
Et la monotonie, & la crainte, & l'ennui :
D'égayer à la fois, de la voix & du geste,
Ces mots, ces traits piquans d'un railleur vif &
leste,

De donner leur couleur aux comiques tableaux
Qu'a tracés en riant la muse des Roileaux;
De prendre un ton plus noble, un accent plus su-
blime

Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime;
D'emprunter le coup-d'œil & l'ame d'un Héros,
Quand Coligny d'un mot fait pâlir les bourreaux;
De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.

JUILLET. 1775. 155

ACADÉMIE.

D I J O N.

*Séance publique tenue le 23 Décembre
1773 *.*

M. MARET, secrétaire pour la partie des Sciences, a lu le Programme des prix que l'Académie propose pour les années 1775 & 1776.

Il a fait ensuite l'Histoire littéraire de l'année académique 1773, & a rappelé, dans son Préambule, les événemens de cette année, qui feront époque dans les Fastes de l'Académie. Tels sont la fondation du Jardin des Plantes par M. Legouz, & la séance de l'ouverture du Cours de Botanique, séance où le Public, en élevant au fondateur du jardin, un monument, juste récompense du patriotisme, témoigna combien l'établissement fait

* C'est par oubli que cette Séance n'a point été annoncée dans le temps, & c'est une omission que nous nous empresseons de réparer.

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

par M. Legouz lui étoit agréable. Telle est encore l'acquisition de l'hôtel où l'Académie tient ses séances, & dont l'inauguration fut faite le 5 Août, par une assemblée publique, dans laquelle M. le Comte de Buffon lut un discours sur les époques de la Nature.

M. Perret, secrétaire perpétuel pour la partie des Belles - Lettres, a prononcé l'Eloge de M. Alexis Piron. Ce poète célèbre est né à Dijon, le 9 Juillet 1689, & il est mort à Paris, le 22 Janvier 1773.

M. Perret, après avoir parlé des poésies du père de Piron & des talens distingués de son ayeul maternel, s'exprime ainsi :
« Si nous supposons qu'un homme-de-
» lettres eût besoin d'une illustration dif-
» férente de celle qu'il puise dans ses
» ouvrage, nous dirions que l'origine
» d'Alexis Piron étoit considérable. Elle
» le fut en effet, en la jugeant sur le mé-
» rite de ses pères : le talent, après la
» vertu, n'est-il pas la vraie grandeur
» personnelle ? Mais Bornons-nous à dire
» avec lui qu'un poète peut, sans chercher
» un éclat étranger,

Des titres du Parnasse anoblir sa mémoire. *

* Acte III, Sc. VII de la Métromanie.

» Piron , ajoute M. Perret , a réalisé cette
 » noble idée , quoique son père eût fait
 » les plus grands efforts pour l'en faire
 » changer ; son goût pour la poésie resta
 » victorieux dans tous les combats que sa
 » famille & sa fortune livrèrent à son
 » penchant. Parcourant ensuite les diffé-
 » rens genres de versification , il fut ap-
 » plaudi dans tous , & se plaça à côté des
 » plus grands Maîtres ; généralement ad-
 » miré par ses talens , il fut estimé par les
 » qualités du cœur les plus précieuses &
 » les plus rares. »

Tels sont les différens points de vue
 sous lesquels M. Perret présente Piron
 dans l'exorde de l'éloge qu'il fait de ce
 Poète célèbre ; les détails des trois parties
 qui composent cet ouvrage justifient l'idée
 générale qu'il en donne.

On le voit , dans la première , lutter
 contre une multitude d'obstacles qui con-
 trarièrent son penchant pour la poésie :
 quitter sa patrie , à trente ans , après avoir
 publié plusieurs pièces de vers qui com-
 mencent à l'illustrer parmi ses conci-
 toyens : arriver à Paris , combattre avec la
 fortune , se distinguer par des succès assez
 éclatans pour lui susciter des rivaux. Ils
 insistèrent , pour écarter de lui les hon-

158 MERCURE DE FRANCE.

neurs littéraires qu'il mérita à tant de titres, sur cette ode fameuse, délire de la jeunesse qu'il n'avoua jamais publiquement.

« Considérons ce poète, dit M. Perret, »
 » faisant un personnage qui lui étoit pro- »
 » pre, prenant un plan digne de lui, mé- »
 » prisant le dieu des richesses, pour ne »
 » faire sa cour qu'aux neuf Sœurs: voyons- »
 » le franchir d'un pas assuré les rochers & »
 » les précipices du Parnasse; écarter d'une »
 » main hardie les ronces & les épines qui »
 » en hérissent les sentiers tortueux & es- »
 » capés; saisir une des couronnes placées »
 » sur la cime presque inaccessible; lutter »
 » avec noblesse contre les caprices & les »
 » rigueurs de la fortune: voyons enfin ce »
 » poète s'élever sans intrigue, sans ma- »
 » nége, sans crédit & sans protecteur. »

Une légère esquisse des pièces dramatiques & lyriques de Piron dans laquelle M. Perret caractérise le génie de ce poète, en appréciant ses ouvrages, remplit la 2^e partie de cet Eloge.

M. Perret détaille, dans la troisième, les traits qui développent l'ame de notre célèbre compatriote. « En peignant son »
 » caractère, ils font éprouver, dit il, ce »
 » sentiment délicieux qui naît de la sa-

» satisfaction de voir qu'une partie de
 » l'homme n'est point dégradée par l'au-
 » tre partie de lui même. » Ils prouvent
 que les droits de ce poëte , à l'estime pu-
 blique , ne furent pas moins fondés sur la
 bonté de son cœur que sur la sublimité de
 la plupart de ses ouvrages.

Tous ces traits rassemblés par les mains
 de la vérité même , autorisent à dire en
 finissant :

« Piron est mort : la France a perdu un
 » bon citoyen ; le Théâtre , un de ses
 » principaux ornemens ; la Bourgogne ,
 » un des plus grands homme qu'elle ait
 » produits ; l'Académie , un des Membres
 » qui l'honoroit & qu'elle chérissoit le
 » plus : que de titres pour justifier nos re-
 » grets , nos applaudissemens & nos élo-
 » ges ! »

Discours de remerciement de M. Thomassin.

M. Thomassin , nouvellement reçu
 Académicien , avoit envoyé un discours
 de remerciemens dont on fit lecture. Il ne
 se borne point , dans ce discours , à expri-
 mer les sentimens de sa reconnoissance ;
 & conduit à l'étude des belles - lettres ;
 non - seulement par cet attrait auquel il

n'est pas possible de résister, & qui est le plus sûr garant des succès, mais encore par une philosophie amie des hommes ; il expose dans ce discours les avantages que les sciences & les lettres ont procurés à la Société. « Quand je me hasarde à développer ces avantages, dit-il, ce n'est point l'apologie des sciences & des lettres que j'entreprends, c'est un hommage que je viens leur rendre. »

Un parallèle de l'homme éclairé par le flambeau des sciences & des lettres, & de celui qui marche au hasard enveloppé des ténèbres de l'ignorance ; un tableau des sociétés à différentes époques & de l'état des Nations sous des Princes éclairés ou ignorans ; sont les moyens que l'Orateur emploie pour remplir son objet. C'est dans l'histoire qu'il puise les détails qui forment ses preuves ; & un heureux choix des faits met dans un jour avantageux, la vérité qui a frappé M. Thomassin dès le moment où il a pu apprécier les objets qui l'environnoient & réfléchir sur les avantages que les hommes ont retirés de la culture des sciences & des lettres.

L'Académie, que M. Legouz de Gerlan, Académicien honoraire, ne cesse de

combler de bienfaits, avoit fait graver le portrait de ce bienfaiteur par le sieur de Marçennay de Guy. M. de Morveau, Vice-Chancelier, a terminé la séance en annonçant au Public cet hommage du cœur rendu à la bienfaisance ; & il a, en même temps présenté à M. Legouz qui se trouvoit à cette séance, un exemplaire de ce portrait. Cet honneur inattendu, mais bien mérité, a fait, sur cet Académicien, une vive impression ; la sensibilité & la modestie se sont peintes en traits de flammes sur son visage, & le Public satisfait a applaudi à l'expression de notre reconnaissance.

On lit, au bas de ce portrait, six vers qui rappellent les principaux bienfaits de M. Legouz, & apprennent que ce portrait a été gravé par délibération de l'Académie.

Dans le marbre animé nos grands hommes respirent ;

Les simples cultivés croissent pour nos besoins,
Fossiles, animaux, rassemblés par ses soins,
Dévoilent la Nature aux Sages qui l'admirent :
Nos cœurs reconnoissans consacrent à jamais,
Et son image & ses bienfaits.



S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations de *l'Union de l'Amour & des Arts*, ballet héroïque en trois entrées, en attendant *Cythère affligée*, Opéra comique par M. Favart, & remis en musique par M. le Chevalier Gluck. M. le Berton, Administrateur de l'Opéra, a fait la plus grande partie de la musique des divertissemens.

On a donné beaucoup d'applaudissemens à Mlle Affelin, élève de Mlle Allart. Cette Danseuse, à peine âgée de douze ans, met beaucoup de vivacité, de caractère & de précision dans sa danse. Nous ne répéterons point ici les éloges si bien dûs à M. Vestris le fils, à M. Gardel le jeune & à Mlle Dorival, qui font tous les jours de nouveaux progrès, & dont les talens sont très-distingués.

Mlle Eléonore Thomassin a débuté le mardi 11 Juillet dans le rôle de *Théodore* du second acte de *l'Union de l'Amour &*

JUILLET. 1775. 163

des Arts. On a applaudi son jeu & son organe. Elle sera une Actrice fort utile à ce Théâtre.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François n'ont rien donné de nouveau ; mais ils ont repris avec succès plusieurs pièces de leur riche répertoire. M. Larrive remplit avec distinction les premiers rôles de la Tragédie & du haut comique.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le 28 Juin la *Fête du Village*, Comédie nouvelle en deux actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. d'Orvigny, musique de M. Desormeri.

Un Seigneur doit venir prendre possession de sa Terre. Ses Vassaux, le Bailli à leur tête, s'appêtent à le bien recevoir. Comme ce Seigneur est Colonel, son Régiment vient prendre aussi sa part des réjouissances & du repas très bien représenté dans cette Pièce. Le Seigneur fait

164 MERCURE DE FRANCE.

plusieurs mariages pour célébrer sa bienvenue. Le fils du Bailli & la jeune Collette , qui s'aimoient en secret , sont heureux par ses bienfaits. Tout le Village répète les chansons qu'on lui doit dire. Le Bailli est prié de faire des couplets ; il joue l'homme très-entendu & ne peut réussir à rien. Un vieux Milicien ivrogne a plus d'esprit naturel que celui qu'on veut avoir. Ses saillies naïves font toute la gaieté & tout le comique de cette fête. Le plan de cette Comédie n'a point paru assez sensible , & les détails pouvoient être plus intéressans ; au reste , c'est une sorte d'impromptu à l'occasion de la fête du couronnement. Plusieurs morceaux de la musique ont fait plaisir : on y a rappelé plusieurs traits heureux déjà entendus dans quelques Pièces modernes , & dont la ressemblance produit encore un effet agréable. Les Acteurs de cette Pièce sont M. Laruelle , qui joue admirablement le Milicien ivre ; M. Trial , qui rend avec intelligence le rôle naïf du Bailli ; M. Nainville , brave Soldat & excellent chanteur ; Mlle Colombe , Mde Moulinghen , &c.

Dans le divertissement , le petit Véro-nèze , enfant , a dansé avec beaucoup de

JUILLET. 1775. 165
force, de comique & de précision une
pantomime.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Les Monstres ou les écarts de la Nature.

LA Collection des productions monstrueuses de la Nature dans le règne animal, dessinées, gravées & coloriées par M. & M^{de} Regnault, se continue avec succès. On publie le second cahier, qui renferme des jeux très-bizarres & très-curieux de la Nature : savoir , un enfant né sans cerveau ; un chien monstrueux , dont les yeux , le nez , & les lèvres ne sont point apparentes ; un chat cyclope ; un rat qui a une prolongation des quatre dents incisives ; un double enfant à trois bras & quatre mains ; un pigeon à deux têtes ; un porc double ; un mouton à quatre cornes ; un double enfant : toutes ces singularités sont décrites avec soin, & l'on

166 MERCURE DE FRANCE

indique les cabinets d'où elles sont tirées. Cette Collection utile pour l'étude de la Nature, jusques dans ses écarts, est traitée avec beaucoup d'intelligence : elle est in-fol. ; chaque cahier est composé de dix planches ; il en paroît un tous les trois mois. Le prix de chaque cahier est de 15 liv. pour les souscripteurs, franc de port, à Paris. On déposera 60 liv. en se faisant inscrire, laquelle somme formera le prix de quatre cahiers : moyennant quoi les souscripteurs recevront les trois premiers, après quoi ils souscriront de nouveau pour les suivans ; parce que les 15 liv. qui n'auront pas été acquittées seront imputées sur le dernier cahier de l'ouvrage, pour lequel il n'y aura dès lors rien à payer.

On enverra les cahiers des souscripteurs de provinces aux voitures publiques & aux adresses qu'ils indiqueront.

On souscrit à Paris chez M. Regnault, rue Croix-des-Petits Champs, au magasin de chapeaux des troupes du Roi ; & chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

I I.

Le sieur Broohshan, Anglois, vient.

JUILLET. 1775. 167

de graver les portraits de Leurs Majestés Louis XVI & de la Reine, de Monsieur, frère du Roi, de Marie-Joséphine-Louise de Savoye, Madame, de M. le Comte d'Artois, de Mde la Comtesse d'Artois, & du Duc d'Orléans. Chacune de ces planches ont 7 pouces & demi de haut, sur 4 pouces & demi de large; prix, 12 sols chaque portrait.

Le portrait du Duc d'Orléans, de 11 pouces de haut, sur 8 pouces & demi de large; prix, 24 sols.

Le portrait du Roi & de la Reine, de 4 pouces de haut, sur 2 & demi de large; prix, 6 sols chaque.

Une Vierge, d'après Raphael, de 7 pouces de haut, sur 5 pouces de large; prix, 12 sols.

Le tout est gravé au metzorinto, ou à la manière noire dont on connoît les avantages pour le naturel.

Ils se vendent chez Haines, rue de Tournon; vis-à-vis l'hôtel de Nivernois, chez M. de France; son tableau est au-dessus de la porte; il fait des envois en province.

I I I.

On publie le troisième cahier de la

668 MERCURE DE FRANCE.

magnifique collection des planches contenant les *Aventures de Télémaque*, fils d'Ulysse, gravées d'après les dessins de Charles Monnet, Peintre du Roi, par Jean Baptiste Tilliard; prix, 8 liv. le cahier. A Paris, chez l'Auteur, quai des Grands-Augustins, maison de M. Debure, Libraire.

La richesse de la composition, l'élégance du dessin, la perfection de la gravure de ces estampes, faites pour embellir l'ouvrage si célèbre des *Aventures de Télémaque*, doivent intéresser tous les amateurs, & tenir un rang distingué parmi les choses précieuses que le goût rassemble dans les cabinets.

I V.

Le neuvième & dixième cahier des Cris de Paris, dessinés d'après nature, par M. Poisson. A Paris, chez M. Poisson, Cloître Saint-Honoré, au fond du jardin. Prix, en beau-papier & brochés, 1 liv. le cahier: en papier ordinaire, 12 sols le cahier.

V.

Médaille gravé à l'occasion du sacre
de

JUILLET. 1775. 169
de Louis XVI. L'allégorie ingénieuse de
ce médaillon est de M. le Chevalier de
Berainville ; & très-bien rendue en gra-
vure par M. Ingouf, chez qui on le trouve,
rue Contrescarpe, à l'Estrapade. On lit
ces vers au bas :

Des mains de la Divinité
Louis tu reçois la couronne ;
Le sceptre , la Loi te le donne ,
Tu dois le glaive à l'équité ;
Mais tes vertus & ta bonté
Dans nos cœurs t'allurent le Trône.

V I.

Portrait du Grand Condé, gravé en
petit médaillon avec beaucoup de soin ,
de délicatesse & de talent par le sieur
Savart ; prix 3 l. rue & près du petit St
Antoine, à côté de la rue Percée.

M U S I Q U E.

I.

Musique de verres ou l'Harmonica.

Cet instrument consiste dans l'assem-
blage de plusieurs verres à pieds, diapa-
II. Vol. H

sonnés, & rangés suivant l'ordre & la succession des tons naturels, dièses & bémolés. On en tire les sons par une pression légère & circulaire sur le bord du verre, ayant l'extrémité des doigts mouillés. On peut faire résonner plusieurs verres à la fois, pour l'accompagnement du sujet & la formation des accords; il en résulte l'harmonie la plus douce, & la plus mélodieuse: en ménageant ces frottemens, les sons expirent & se raniment sous les doigts. On exécute sur cet instrument des pièces, des airs variés & harpégés avec beaucoup de vivacité; mais son vrai genre est l'amoroso: le tout est accompagné d'une basse fondamentale.

La basse fondamentale consiste dans la réunion d'un nombre suffisant de flacons diapasonnés, qui rendent des sons graves & doux, & absolument liés à l'harmonie des verres; ce qui rend l'instrument complet. On peut animer seul cette mécanique, par les facilités qui sont apportées au-dessus du clavier des pédales.

L'auteur publie en même-temps une chanson qu'il a faite sur la musique des verres.

Il invite les amateurs de le venir entendre, & il indiquera avec plaisir les

J U I L L E T. 1775. 171
moyens de se procurer cet instrument. Il
loge rue de la Mortellerie, vis-à-vis le
bureau des Maçons.

I I.

Trois sonates & une toccate, pour le clavicin, ou forte piano del Sig. Piccini; prix, 4 liv. Chez M. Denis, éditeur, rue de l'Arbre-Sec, à la juste balance.

Ces sonates sont très-utiles pour les personnes qui veulent se former les mains pour les traits, & particulièrement la toccate, qui est expressément pour cela.

Feuille périodique, n°. 5, mois de Juillet, faisant partie des Loissirs de Melpomène, par M. Guichard. Chez Bignon, Graveur, place du Louvre, à l'Accord parfait.

I I I.

Six sonates pour le violoncelle & basse, dédiées à M. de M. s'ay, Président de la Chambre des Comptes, par M. Jansson l'aîné, Œuvre IV; prix, 9 liv. A Paris, chez l'auteur, rue de Seine, Fauxbourg Saint-Germain, vis-à-vis l'hôtel de la Rochefoucault, & aux adresses ordinaires de musique.

H ij

I V.

Quatrième Livre de sonates pour la harpe , avec accompagnement de violon ad libitum , dédié à Madame la Comtesse de Genlis , par François Pétrini ; prix , 6 liv. A Paris , chez l'auteur , près l'égout Montmartre ; & chez M. Cousineau , Luthier de la Reine , rue des Poulies.

V.

Bouquet à M. le Comte de Buffon , à quatre parties chantantes , avec accompagnement de deux violons , deux flûtes , deux cors de chasse , alto & basse , par F. A. Hemberger , Œuvre III ; prix , 4 liv. 4 sols. A Paris , chez Panckoucke , Libr. rue des Poitevins ; & aux adresses ordinaires de musique.

CHALOUPE INSUBMERGIBLE.

M. BERNIERES est l'inventeur de cette chaloupe insubmergible , dont il a fait l'essai , le mardi 11 Juillet , sur la rivière

de Seine, vis-à-vis les Invalides, en présence de plusieurs Ambassadeurs, & d'une nombreuse assemblée. Cette petite chaloupe qui n'est guère plus grande qu'une nacelle ou bateau à passer l'eau, garnie dans son milieu d'un mât, & de deux ponts à la poupe & à la proue, étoit remplie par six Bateliers assis dans le fond, par deux Rameurs, & par un Pilote debout sur la proue. On a augmenté cette charge déjà forte par de l'eau qui alloit jusqu'aux bords; ensuite on a fait baloter la nacelle de façon que l'eau y entroit; les six Bateliers du fond se sont jetés à la rivière & ont pris des cordes attachées à la nacelle, la tirant en tous sens, & se laissant traîner par l'effort des Rameurs, en remontant le cours de la Seine: la nacelle a été abandonnée, à l'exception d'un Batelier qui embrassoit le mât, & qui, par son poids, & secondé par un Batelier qui attiroit ce mât avec un cordage, est parvenu à renverser la chaloupe, & à coucher le mât dans l'eau; puis le laissant échapper, la nacelle s'est relevée d'elle-même avec une rapidité surprenante, comme si un corps étranger élastique & puissant l'eût relevée avec force. Ce succès a étonné, & a confirmé ce que M.

174^e MERCURE DE FRANCE.

Bernières avoit promis, de faire l'expérience d'une chaloupe insubmersible.

*VERS sur une esquisse de la Reine, faite
en quinze minutes, par M. Duché,
Elève de M. Vien.*

QUAND les Dieux se font voir, c'est si rapidement,

Qu'à peine à les saisir le crayon peut atteindre ;
Mais ils frappent si vivement

Qu'un seul trait les indique & suffit pour les peindre.

Quand Vénus sur son char, vers la terre abaissée,
Daigna, pour un moment, paroître aux yeux
d'Apelle,

Son air, son port divin fut à peine esquissé ;
Quê le monde enchanté reconnut le modèle.

Par M. Ducis, Secrétaire de Monsieur.

*VERS pour le Portrait de M. Turgot,
Contrôleur-Général des Finances.*

SES talens, son courage & sa raison profonde,
Sont dignes de sa place & du choix de Louis.

Le pauvre & l'opprimé sont les premiers amis.
Et le vœu de son cœur serait de faire au monde
Le bien qu'il fait à son pays.

Par M. de la Harpe.

*COUPLETS impromptus faits le jour de
la fête de M. P... Conseiller d'Etat, &
chantés par son Fils, encore enfant, &
par un Neveu du même âge qu'il élève
chez lui.*

Sur l'air : Quand je vous ai donné mon cœur.

TON plaisir me donna le jour :
Mon cœur en est le gage ;
Et j'ai les traits de ton amour
Ecrits sur mon visage.
Mon sort en est plus glorieux ,
Je ressemble à mon pere :
Et je veux mériter des Dieux
Les vertus de ma mere.

Mes jeunes mains t'offrent ces fleurs
Que le printemps fit naître ;
Un instant flétrit les couleurs
Et les fait disparaître :

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

Mais mon cœur , toujours attendri ,
Couronnera ta tête ;
D'un Papa constamment chéri ,
C'est tous les jours la fête.

*Couplet chanté par le Neveu , sur le même
air.*

Lorsque je faisois ce bouquet
De ma dextre légère ,
Je chantois , d'un ton satisfait ,
« C'est pour mon second père . . »
Mais la Nature , brusquement ,
Dit : « Ce n'est pas le vôtre . . »
Souvent l'erreur du sentiment
Les confond l'un & l'autre.

Par M. de la Touraille.

*Action de grâces à l'occasion du Sacre de
LOUIS XVI, le 11 Juin 1775.*

P S E A U M E 117.

Nations , louez toutes le Seigneur : que tous
les Peuples chantent ses louanges , parce qu'il a
signalé envers nous sa miséricorde , & que la vé-
rité du Seigneur est éternelle. Hallelouyah.

Hallelouyah ; Serviteurs du Seigneur , louez-

le , glorifiez-le , ô fils des anciens Patriarches ! réjouissez-vous tous ensemble de toutes les bon-
tés qu'il a eues pour nous , annoncez ses œuvres dans toutes les rues & les places publiques. Bénif-
sez Dieu dans vos assemblées , bénissez celui qui
a fait les plus hautes montagnes , qui a créé &
étendu les cieux , qui a affermi la terre & en a fait
naître les fruits , qui a donné un esprit de vie aux
Peuples qui en couvrent la surface ; il a créé l'hom-
me à son image , & il l'a regardé avec attention du
haut de sa demeure pour le faire dominer sur tout
ce qui existe dans le sein de la mer & sur la surface
de la terre. C'est donc à nous de célébrer les louan-
ges du Souverain du monde avec des harpes ,
des luths & des timbales. Faites entendre un cri de
joie & d'alégresse ; sonnez de la trompette devant
ce Roi qui vient d'être sacré , & faites réentir
les airs de ce cri , VIVE LE ROI. Mais quelle mer-
veille vient me frapper tout à-coup ? Le firmament
brille de toutes parts , l'astre du jour paroît dans
tout son éclat , les vapeurs , les exhalaisons , les
nuées , les vents , les tourbillons ont abandonné
notre hémisphère. Du haut des airs une voix se
fait entendre : Je viens , à vous Peuple François ,
j'accours vous annoncer que votre Roi vient
d'être sacré , qu'il vient s'offrir à vos regards , assu-
ré que tous ses Sujets le reconnoîtront avec joie.
Dites-moi , vous tous , grands & petits , riches &
pauvres , vous qui desirez si ardemment le retour
de ce Monarque , dites moi où est ce cher & digne
Roi , ce Prince chéri dont l'étendart blanc est ar-
boré au-dessus de dix mille autres ? ce Prince qui
brûle d'amour pour son Peuple , qui aime l'équi-
té , & qui cherche soigneusement à faire le bien
de ceux qui habitent son Royaume , Nationaux

H v

ou Etrangers. Je regarde çà & là, je le cherche & je ne le vois point. Il court après la tranquillité de son Peuple & après le repos de ses Provinces. C'est dans les terres de Champagne, c'est-là qu'il a pris possession du Trône; il vient de prendre l'auguste place de ses Prédécesseurs; il s'est montré au jour solennel, au jour prescrit pour la cérémonie; l'huile d'onction a été répandue sur sa tête; la Ville de Reims a célébré cette mémorable journée: c'est là qu'il a reçu sur son front le sacré diadème; ô jour dont le souvenir ne s'effacera jamais! un cri de joie se fait entendre de toutes parts, laissez le chemin libre, rendez droit le sentier; le voilà qui s'approche des murs; Vive le Roi notre Maître. Approchez-vous avec joie, venez, oui, venez, ô desir des Peuples! & réglez sur la terre ferme & sur les îles. Que votre présence nous est chère! cette huile sainte, oui, cette huile sainte, & pour vous & pour vos enfans, une huile de joie, une huile de vie. C'est de cette liqueur délectable que nos Rois reçoivent l'onction. Sortez, ô Peuple des Gaules, voyez le Roi avec le sacré diadème, que le Tout-Puissant a mis sur son front. Quel éclat! quelle majesté l'environne! & vous, jeunesse du Royaume, sortez en foule avec des tambours & des tambourins; applaudissez, frappez de mains & criez: VIVE LE ROI! Combien, Seigneur, votre bonté est grande, cette bonté que vous avez réservée pour votre oint! Combien vos œuvres sont magnifiques! Disposez les pas au Trône, finissez ce que vous avez commencé, faites-le prospérer dans son regne, éloignez de lui toute sorte d'ennemis, que les jours vieillissent dans la prospérité; accordez-lui des enfans dignes d'un

tel Prince. Mais, qui est celle qui buille comme l'Aurore ? Qui est celle qui paroît appuyée sur son bien-aimé ? N'est-ce pas l'épouse de notre Souverain ? Les vertus & les grâces se sont rencontrées : la justice & la paix se sont embrassées. O Maître des Maîtres ! accordez des enfans à ce royal couple : faites qu'ils soient à l'entour de leur table comme des plants d'olivier. Combien le Roi se réjouira dans votre force, Seigneur ; combien il trévaillera de joie, quand vous lui ferez entendre comme à notre père Abraham : Dans ce même temps, l'année prochaine, votre Epouse aura un enfant. De grâce, ne nous renvoyez point à vuide de devant vous, accordez la vie & la paix au Roi notre Souverain. Vous l'avez appelé LOUIS, vous l'avez fait régner sur vos Sujets, faites naître par vos bontés un autre LOUIS. Donnez à votre servante la Reine, une race d'hommes ; alors les enfans, les hommes, les femmes & les vieillards se réjouiront avec des chants & des danses. Que la bénédiction du Seigneur repose sur ce Monarque, & qu'elle fleurisse sur les Princes ses frères, & les Princesses ses sœurs & les belles sœurs ! O qu'il est bon & qu'il est doux de voir l'union entre les frères ! Vive le Roi notre Maître & la Reine son épouse, & que le bras des Princes ses frères prévale sur leurs ennemis ! Alors nous nous reposerons à l'ombre des ailes de notre Monarque comme sous un arbre qui, planté sur le bord des eaux, est toujours frais & verdoyant. Alors nous leverons nos mains au ciel pour implorer du Très-Haut la prolongation de son regne ; ainsi soit-il, amen.

Par Mardoché Venture, Maître de Langues Hébraïque, Chaldéenne, Rabbinique, Italienne & Espagnole.

H vj

Leçons publiques & gratuites sur le traitement du Mal Vénérien, par ordre du Gouvernement.

M. J. J. GARDANE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur Royal, de la Société royale des Sciences de Montpellier, & des Académies des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Nancy, de Marseille & de Dijon,

A commencé ces leçons le Lundi 26 Juin à cinq heures du soir, & les continue les Mercredi & Vendredi de chaque semaine, en sa maison rue des Prouvaires. L'objet de ces leçons est d'instruire plus particulièrement les étudiants en médecine & les élèves en chirurgie du traitement d'une maladie qui détruit la population : il se propose de prévenir les difficultés qui les arrêtent dans la pratique, lorsqu'éloignés des grandes villes, & pour ainsi dire isolés dans la campagne, ils n'ont d'autres ressources que la lecture de plusieurs livres ; qui ne servent souvent qu'à les jeter dans une plus grande incertitude.

*Traitement populaire du mal vénérien pour
les Adultes & pour les enfans, admini-
stré gratuitement dans Paris par ordre
du Gouvernement.*

Le traitement populaire, administré en petit depuis quelques années dans cette Capitale, a étonné par sa commodité, ses succès, & par le nombre de malades qui ont été secourus de cette manière. Un avantage aussi sensible, & l'accroissement journalier du nombre des Sujets qui le présentent pour être traités dans un lieu resserré, & peu propre à les contenir tous, a déterminé le Gouvernement à donner à cet établissement naissant, une forme capable de remplir ses vues. En conséquence on a fait choix d'un emplacement plus étendu, situé au centre de cette Capitale, & à portée du Médecin qui le dirige, afin de pouvoir donner plus de tems aux malades, & de les secourir plus facilement.

La correspondance établie pour aider du conseil les malades sans fortune de la Province, & donner aux personnes de l'art les éclaircissements qu'elles pourroient désirer dans des cas extraordinaires, ne souffrira plus aucun délai par cette nouvelle disposition; la commodité du local, l'ordre récemment institué pour la dispensation de ce secours, & les dernières précautions qu'on y a prises, en éviteront la confusion & la lenteur. Voici la forme qui sera suivie dans l'administration de ce traitement.

1°. Les malades indigens qui ne pourront être reçus aux différens Hôpitaux destinés à remplir les mêmes vues, seront admis au traitement po-

pulaire ; par cette précaution on ne traitera que les personnes sans fortune , & le temps destiné à leur guérison ne sera plus employé par celles qui tenteroient d'être confondues avec elles par économie.

2°. Quoiqu'on dise que ce traitement sera gratuit , il ne doit l'être cependant que pour les soins. Les malades seront tenus d'acheter leurs remèdes chez l'Apothicaire auquel ils auront le plus de confiance : mais ils laisseront ces remèdes , peu coûteux , en dépôt dans la salle du traitement , afin qu'ils ne leur puissent être dispensés que par partie , & de prévenir ainsi jusqu'aux moindres inconvéniens causés par leur inattention ou par leur imprudence.

3°. Les malades auront soin d'apporter avec eux , en se présentant , une bande , une compresse & une bouteille d'un demi-setier , pour y recevoir la portion de liqueur anti vénérienne qui leur sera chaque fois distribuée.

4°. Les personnes ainsi pourvues se rendront dans la salle publique , située *rue des Prouvaires , près Saint Eustache* ; cette salle sera ouverte tous les jours de la semaine , depuis huit heures du matin , jusqu'à onze ; on y recevra les hommes tous les mardis , jeudis & samedis ; & les femmes , les lundis , mercredis & vendredis , à la même heure.

5°. On admettra également à ce traitement les enfans des personnes pauvres , depuis l'âge d'un an jusqu'à douze , & les remèdes seront gratuitement dispensés à ces derniers ; l'heure de présenter tous ces petits malades sera tous les mardis , jeudis & samedis , depuis quatre heures de relevée jusqu'à cinq.

COURS DE MÉDECINE.

M. G. R. LE FEBURE, Écuyer, Docteur en Médecine, Médecin de la ville de Versailles, Professeur de maladies vénériennes, & en l'art des accouchemens, &c. a ouvert un cours public & gratuit de maladies vénériennes, le 12. Juin 1775, à quatre heures précises après midi, dans la salle d'audience de la Pré-vôté de l'Hôtel : il le continue les Lundi, Mardi & Mercredi de chaque semaine. Ce cours sera suivi d'un autre cours sur l'art des accouchemens, en faveur des élèves en chirurgie & des Sages-Femmes.

Il donne des consultations gratuites tous les Dimanches & Mercredis, depuis huit heures du matin jusqu'à onze ; maison du sieur Guillard, Tailleur, rue Dauphine, à Versailles. Il donnera de même gratuitement ses secours aux pauvres femmes pour les accouchemens. On peut aussi lui adresser des lettres à Paris dans sa maison, rue du Foin Saint Jacques, au Collège de Maître-Gervais.



HISTOIRE NATURELLE.

M. Gravey a présenté à la Société d'Agriculture de Rouen un gros navetou *turnep*, venu de graine Angloise qu'il avoit semée dans sa terre au pays de Caux. Il pesoit neuf livres & demie, & avoit neuf pouces de diamètre & sept pouces & demi de long. Il étoit de l'espèce à peau rouge & terminé comme les *raves* ou *rabes* du Limousin, par une queue de rac grosse comme le petit doigt. Ce turnep est une espèce de navet très-tendre & facile à cuire. Le goût n'en est pas désagréable. Il est un peu plus sujet à souffrir de la gélée que les navets mous qu'on fait manger aux vaches. D'ailleurs, comme il croît hors de terre, il est plus immédiatement exposé au froid, & aux ravages des animaux.



*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c,*

I.

*Expérience faite au sujet du ciment de
M. Lorient.*

LA Société d'Agriculture de Rouen avoit chargé M. d'Ambournai, son secrétaire, de suivre les opérations indiquées par M. Lorient pour faire le ciment que celui-ci a trouvé. M. d'Ambournai voulant commencer par ce qui est le plus commun, &, vu la modicité du prix, le plus convenable pour les bâtimens champêtres, a fait battre un peu liquide un mortier ordinaire de sable & de chaux éteinte, dont deux pellées ont été mises dans une auge à plâtre, qu'on a posée sur l'établi du maçon. Celui-ci y a saupoudré trois jointées, ou trois fois plein ses deux mains jointes, de chaux vive pulvérisée; il a gaché le tout avec sa truelle, & l'a employé précisément comme le plâtre. A peine ce mortier a-t-il été en place, qu'il s'est enduit & échauffé au point

qu'on ne pouvoit tenir la main dessus. On a repris ainsi tous les joints de cent pieds de chaperon d'un mur que l'hiver avoit entièrement dégradé. On a également rendu une autre partie, sans qu'il se soit fait aucune crévasse ou retraite, quoiqu'on ne l'ait point repassé avec le bout de la truelle. Le tout est très-poli, très-dur; reste à voir les effets de l'hiver prochain, pour décider si le succès sera plus ou moins complet. Il ne paroît pas douteux qu'en ajoutant de la tuile, du machefer ou du charbon-de-terre en poudre, on ne fît encore un ciment plus solide.

I I.

Événement singulier.

Le 5 Juillet, à midi, un épileptique tomba au coin de la rue des Saints-Pères & de celle de Bourbon, dans un accès qui le renversa par terre. Un homme qui passoit, suivi d'un chien, courut à son secours. Tandis qu'il essayoit de lui soulever la tête pour le tenir dans une situation plus commode, le chien sauta sur la tête du malade; & , frappé, comme d'un coup de foudre, alla tomber à quelques

JUILLET. 1775. 187

pas de là , saisi de convulsions dont il mourut au bout de trois quarts-d'heure. L'Epileptique se leva guéri de son accès , au même instant où le chien sentit les premières atteintes de cette maladie étrange. On a ouvert cet animal , dans le corps duquel on n'a trouvé nulles traces d'altération , à l'exception d'un amas d'écume à l'endroit où l'œsophage vient aboutir à l'estomac. Cet événement , qui est attesté par des témoins oculaires & dignes de foi , pourroit donner lieu à des expériences intéressantes , pour savoir si un chien peut contracter la maladie dont celui-ci est mort , par l'attouchement d'un épileptique ; si l'épileptique seroit soulagé en communiquant ainsi son mal , & même si en réitérant de pareilles épreuves on pourroit parvenir à diminuer ou à guérir cette affreuse maladie.

III.

Industrie.

La Manufacture royale nouvellement établie à Paris, *rue de Bondy, Boulevard Saint-Martin*, est en possession d'un vernis qui s'applique sur le fer & le met en

138 MERCURE DE FRANCE.

état de résister aux impressions de l'air & de l'eau douce & salée , à l'humidité & aux vapeurs de la terre & du plâtre , à la sève corrosive de certains arbres tels que le hêtre , &c. & à l'action des acides minéraux jusqu'à un très-grand degré de concentration. Ce vernis joint à son utilité l'avantage de servir d'ornement pour les armes-à-feu , les ferrures , les espagnolettes , les feux & serrures de toutes espèces , ainsi que pour toutes sortes de vases en tôle , pour orner les appartemens & pour le service de la table. Ces ouyrages présentent un coup-d'œil très-agréable & peuvent être ornés & enrichis de peinture & de dorure.

I V.

Le sieur Harley a présenté à la Société d'Agriculture de Rouen un nouveau crible à bled de son invention. C'est un cône tronqué , de quatre pieds de long , ayant à sa base treize pouces de diamètre , & six pouces & demi à son sommet. Il est traversé dans sa longueur par un axe de bois , dans lequel sont implantés verticalement plusieurs fils de fer , lesquels supportent tout le crible aussi formé d'hé-

JUILLET. 1775: 189

lices de fil de fer , mais de plus occasionnent au bled de fréquentes secousses qui le purgent de la poussière & du noir qui peuvent s'y attacher.

Cet axe est incliné depuis la base jusqu'au sommet. A cette base est adaptée une trémie , d'où le bled descend dans le crible , auquel on communique le mouvement rapide & circulaire , par le moyen d'une manivelle. Le bled y est long-temps agité & secoué ; les graines d'herbe & le bled retraits passent au travers & tombent dans un tiroir ; le bon grain sort au sommet par un canal de bois qui conduit dans un sac. Cette machine , d'une invention vraiment neuve & ingénieuse , est simple , solide , non fatigante pour celui qui la fait aller , & très expéditive.

V.

M. Athold Fincher, Portier de nuit à Londres, demeurant au n°. 188 dans Fleet-Street, vient d'imaginer des chandeliers d'optique, au moyen desquels une lumière ordinaire donne autant de clarté que deux de la même grosseur ; ce moyen d'augmenter l'effet des bougies ne fatigue

point la vue, soit qu'on lise ou qu'on écrive ; soit que l'on fasse tout autre ouvrage. Il a encore inventé un chandelier pour les chambres à coucher , auquel il a adapté un petit mécanisme par lequel la lumière s'éteint à l'heure de la nuit que l'on veut , sans exiger d'autre précaution que de mettre une épingle dans la bougie , au moment qu'on va se mettre au lit.

A N E C D O T E S.

I.

ON rapporte un témoignage bien naïf de la facilité avec laquelle Périclès persuadoit au peuple Athénien tout ce qu'il vouloit , dans la réponse que Thucydide fit à Alcidas , Roi de Sparte , qui lui demandoit lequel d'entre eux , Thucydide ou Périclès , étoit le plus fort à la lutte :
 « Il seroit difficile de vous le dire , répondit Thucydide , car quand je suis parvenu à le vaincre à la lutte , il persuade aux spectateurs que ce n'est pas lui , mais que c'est moi qui ai été terrassé. »

I I.

Gellert, célèbre fabuliste Allemand, demouroit à Léipfic. Il arriva un jour dans cette ville, au commencement d'un hiver, un payfan Saxon, conduisant un chariot de bois de chauffage. Il s'arrêta devant la porte de M. Gellert, & parlant à lui-même, lui demanda « s'il n'étoit » pas ce Monsieur qui faisoit de si belles » fables? » Sur sa réponse, le payfan, avec des yeux brillans de joie, & beaucoup d'excuses de la liberté qu'il prenoit, le pria d'accepter sa voiture de bois, comme une foible marque de sa reconnoissance pour le plaisir que lui avoient fait ses fables,

I I I.

Pendant la minorité de Louis XV, M. Falconnet le père étoit Médecin du Maréchal de Villeroy, Gouverneur du jeune Monarque. Le Roi, âgé alors d'environ dix ans, le voyoit tous les jours à son dîner. Falconnet y manqua un jour & le Roi s'en apperçut. Le lendemain, dès qu'il le vit, il lui demanda la cause de son absence. Le Médecin étoit allé voir

192 MERCURE DE FRANCE.

un malade qui sans doute pressoit. Questions du jeune Prince sur le nom & l'état de cet homme, sur la nature de sa maladie, sur les secours qu'il lui donnoit : chaque jour nouvelles informations. Le malade mourut au bout de quatre ou cinq jours ; & les questions continuant, le Médecin répondoit toujours de façon à faire croire qu'il lui continuoît ses soins. Enfin le Roi sçut que le malade étoit mort, & la dissimulation de Falconnet parut l'offenser. Il lui en fit des reproches assez sévères. *Sire*, répondit le Médecin avec la franchise d'un vieillard dont la candeur & la probité s'étoient conservées à la Cour. « Il est vrai que le malade » est mort depuis quinze jours ; mais » voyant que son existence faisoit plaisir » à Votre Majesté, je l'aurois laissé vivre » dix ans de la sorte, sans le moindre » scrupule. Cette réponse satisfait le Roi. »

V.

Trait d'héroïsme.

Pendant le siège de Lille, il fut question d'aller reconnoître les progrès d'une sappe. L'action étoit périlleuse à l'excès.

Cent

Cent louis sont promis au soldat qui la tentera heureusement : cinq y marchent tour à-tour ; les cinq sont tués, aucun n'a rempli l'objet : un sixième se présente ; c'est un jeune homme d'une figure charmante, on le voit partir à regret ; il s'éloigne ; on compte les minutes ; elles se passent, le jeune homme ne revient pas ; on le pleure ; il reparoit. Le compte est rendu ; on marche ; la sortie la plus vigoureuse est exécutée ; les ouvrages sont comblés ; on rentre dans la Place ; alors, en présence de la garnison victorieuse, le Général appelle le brave qui a préparé son triomphe ; le grenadier sort du rang ; on lui offre la récompense proposée : « Grand merci, mon Général, répond le » généreux soldat, on ne va pas là pour » de l'argent ; & il retourne à son poste. »

V I.

Montefiascone, ville d'Italie, ancienne Capitale des Falisques, est renommée par la bonté de ses vins. Un Prélat Allemand, voyageant en Italie, avoit chargé son Valet-de-chambre de prendre les devans & de marquer à la craie, du mot latin *est*, la bonne qualité du vin. Arrivant à

II. Vol.

I

Montefiascone, il lut trois *est*, ce qui pouſſoit la bonté au ſuperlatif. Il en but tant, qu'il en mourut. Le Valer-de-chambre honora le tombeau de ſon Maître de cette épitaphe.

*Eſt, eſt, eſt Propter nimium eſt,
Dominus meus mortuus eſt.*

LETTRE de M. Parmentier, ancien Apothicaire - Major de l'Hôtel Royal des Invalides, à M. L***,

M O N S I E U R,

Quoique le curieux, l'agréable & l'utile ſe trouvent parfaitement réunis chaque mois dans l'ouvrage périodique dont vous vous occupez, on remarque néanmoins que les objets réellement utiles, ceux qui ont un rapport direct avec l'humanité, vous intéreſſent de préférence; vous vous plaiſez même à exciter le courage des hommes qui ſ'y livrent, en leur indiquant ſouvent des moyens à employer pour mieux faire encore. Guidé ſans doute par un motif auſſi louable, vous avez bien voulu, en faiſant connoître les *Récréations phyſiques, économiques & chimiques de M. Model*, ſous les titres les plus avantageux, rendre compte en même temps, de quelques expériences ſur l'ergot du ſeigle, contenues dans les obſervations & additions dont j'ai cru devoir accom-

pagner ce précieux recueil ; on s'est empressé en conséquence, d'après votre extrait, de m'écrire, les uns dans l'intention d'avoir des éclaircissemens plus détaillés, les autres pour me faire des objections bien ou mal fondées : mais dans le nombre de lettres qui m'ont été adressées à ce sujet, je n'ai rien trouvé qui fût contraire à l'opinion de MM. *Model & Schleger*, tant sur l'origine de l'ergot, que relativement aux effets particuliers de cette excroissance originale du seigle. J'ose même avancer, d'après les expériences de ces deux Sçavans, & celles qu'il m'a paru nécessaire d'y ajouter, que les accusations formées contre le malheureux ergot n'ont absolument aucun fondement, & que, pour me servir de l'expression de M. *Model*, ce grain, poursuivi à cause de sa difformité, & traité dans toutes les parties de l'Europe comme un des plus cruels fléaux que l'humanité ait à redouter, a été condamné sans être défendu. Or, comme je sens très-bien que ce n'est qu'après une longue suite de témoignages que le sentiment du fameux Chimiste de Pétersbourg & celui du célèbre Médecin du Landgrave de Hesse-Cassel, pourroit prévaloir, je crois devoir, en attendant cette révolution heureuse pour la tranquillité des Cultivateurs, vous communiquer une observation dont la singularité ne peut manquer de fixer l'attention des Médecins & des Physiciens. Voici ce que M^{de} Dupille, dont la principale occupation semble être le soulagement des malheureux qui habitent les environs de son château, voici, dis-je, ce que cette Dame, aussi éclairée qu'elle est charitable, m'a fait l'honneur de me mander concernant l'ergot.

« J'ai lu, Monsieur, dans le Mercure de
I ij

Juin 1774, un extrait de vos ouvrages touchant le seigle ergoté : il y a quelques années que j'entendis parler de ce grain & des maladies affreuses que l'on prétendoit qu'il avoit causées en Alsace, autant que je puis me le rappeler, ou dans les environs, ce qui me surprit infiniment ; car, depuis mon enfance, je lui connois une propriété dont je n'ai jamais vu de mauvais effet, non plus que ma mère, qui en a fait prendre aux femmes qui ont de la peine à accoucher. J'ignore de qui elle tient cette recette ; elle n'a, ainsi que moi, d'autre science en médecine que l'envie de rendre service aux personnes qui manquent de secours & qui en ont besoin. Voici comme elle le fait prendre, & comme j'en ai donné moi-même plusieurs fois à différentes femmes, entr'autres à la Fermière de Berlichère près Chaumont-Vexin, lieu que j'habite : elle s'en est bien trouvée ; a eu un enfant depuis, & va incessamment en avoir un troisième.

Je pile ce grain (que nous nommons *faux seigle*) le plus que je puis ; j'en remplis ensuite un dez-à-coudre, & je fais avaler cette dose, délayée dans une cuillerée de bouillon, de vin ou d'eau, suivant ce que je trouve sous la main : la femme qui en a pris doit accoucher dans le quart-d'heure. Je n'en donne, d'après ce que m'a recommandé ma mère, que quand on est sûr que l'enfant se présente bien & que le travail est trop lent. Jamais les femmes, qui ont fait usage de ce remède, n'en ont été incommodées ; & , certainement elles sont alors plus susceptibles des mauvaises impressions que dans d'autres circonstances.

Voilà, Monsieur, tout ce que je fais, d'après mes expériences & celles de ma mère, relativement

au seigle ergoré. Si cette observation peut vous être de quelque utilité pour les travaux intéressans auxquels vous vous livrez, j'en serai charmée. Votre dissertation m'a fort rassurée sur les effets de ce grain que je craignois de faire prendre intérieurement sur ce que j'en avois entendu dire, & me rend la satisfaction bien douce de pouvoir délivrer promptement de ses souffrances une femme fatiguée d'un travail long & pénible; car ma mère m'a assuré, & j'ai vu qu'en effet, toutes les personnes qui en prenoient accouchoient dans le quart-d'heure. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Vous voyez, Monsieur, qu'en supposant même que l'ergot soit inutile, dans le cas présent, ce fait, attesté par une femme respectable, prouve au moins qu'il n'est pas dangereux. Aussi Madame Dupille, qui n'est enthousiaste que du plaisir de faire du bien, me repète-t-elle dans une autre lettre, que, soit le cours ordinaire des choses, soit que l'ergot possède véritablement la propriété qu'elle y a remarquée, tout ce qu'elle est en état d'assurer, c'est que toutes les femmes auxquelles elle a eu l'occasion d'en administrer, sont constamment accouchées dans le quart-d'heure. Elle ajoute qu'elle vient en conséquence de renouveler la provision qu'elle fait chaque année d'ergot, en l'augmentant de moitié, dans l'entière persuasion où elle est maintenant qu'il n'y a plus aucun risque à courir pour employer ce grain dans quelque circonstance où l'on se trouve. Un Médecin, connu par ses ouvrages, a écrit en Languedoc pour me procurer une bonne quantité d'ergot, & me mettre à même, en le distribuant aux personnes qui désireront faire des essais, de vérifier si effectivement son effet est de hâter les accouche-

mens rardifs & laborieux. Il est inutile que j'observe ici que ces personnes doivent être de l'art, puisque l'on sait assez que les spécifiques les plus infailibles sont souvent en défaut dans d'autres mains.

A V I S.

I.

Vente de Livres.

GUILLYN, Libraire à Paris, quai des Augustins, du côté du pont St Michel, vient d'ouvrir une vente des livres de son fonds, au rabais ; il la continuera jusqu'au 1^{er} Décembre prochain : il en distribue le catalogue.

On trouvera dans son magasin, jusqu'à la même époque, des livres reliés, vieux & neufs, tant de France que des Pays étrangers, marqués à l'amiable.

I I.

Epurement des laines.

Par le Mémoire que le sieur Carles soumit en 1765 à l'examen de l'Académie Royale des Sciences & de la Faculté de Médecine, il démontra la corruption putride & infecte, qui se trouve dans toutes les laines qu'on vend à Paris pour matelats & couvertures, sur lesquelles nous passons, couchés & envelopés, une bonne partie de notre vie ; il indiqua des moyens efficaces pour rendre ces laines de toute propreté, salubrité, élasticité,

pour les conserver de façon à en tirer la plus grande utilité réunie au plus d'agrément.

Le sieur Carles prouve de plus 1°. que la corruption de ces laines pouvoit altérer la santé la plus forte, & influer sur les corps les mieux constitués; que cette corruption s'insinuoit dans les pores, sur-tout pendant le sommeil, temps auquel ils étoient plus dilatés, ce qui occasionnoit journellement des infirmités & des maladies d'autant plus dangereuses, qu'il est difficile aux plus habiles Médecins d'en connoître la cause.

2°. Que le mélange des exhalaisons & sueurs des malades, avec la corruption putride de ces laines, augmentoit leur maladie, & que pour accélérer leur guérison, il seroit très-avantageux de les changer de matelats, de couvertures de laines bien épurées.

3°. Qu'il étoit on ne peut plus dangereux de faire usage de se coucher sur des matelats, & s'envelopper de couvertures ayant servi à des malades qui y ont fini leurs jours; que ces matelats & couvertures conservoient le venin & la malignité des maladies; que nombre de Cardeurs, auxquels on avoit donné ces matelats à rebattre, les uns en avoient été plus ou moins malades, & que d'autres en étoient même morts; qu'on pouvoit prévenir facilement ces inconvénients dangereux en faisant épurer les laines, qui, après l'épurement, sont du meilleur usage & de la plus grande salubrité.

Le Mémoire du sieur Carles & ses procédés pour parvenir à l'épurement parfait des laines, d'après l'examen, les approbations les plus flatteuses & les plus authentiques de la part de l'Ac-

démie & de la Faculté de Médecine, le Roi vient ; par Arrêt de son Conseil du 4 Avril 1775, d'accorder au sieur Charles le Privilège exclusif pour l'établissement d'une Manufacture d'épurement des laines tant neuves que vieilles, avec défense de le troubler.

L'adresse du sieur Charles est rue de la Boncherie des Invalides, au gros Caillou.

Ceux qui, par la voie de la petite poste, voudront lui donner ordre d'aller recevoir chez eux leurs matelats, sommiers, lits de plume & couverture, pour raccommoder & épurer, sont priés d'affranchir leurs lettres.

Le sieur Charles prie ceux qui voudront faire épurer leurs matelats, de vouloir s'adresser à lui directement & non à leur Tapisier, pour les lui remettre, parce qu'il n'en recevra plus de leurs mains à aucun prix ; ceux qui voudront en savoir la raison pourront s'adresser au sieur Charles, qui se fera un devoir de la leur dire.

I I I.

Essence de Beauté.

L'Essence de beauté conserve le teint frais, le préserve de boutons & entretient les mains dans la plus grande blancheur : cette Essence est approuvée par M M. de la Commission Royale de Médecine, & les Prevôt & Syndics des Communautés des Baigneurs & Perruquiers des Villes de Paris, de Lyon, de Marseille, de Rouen ; l'on s'en sert encore dans les bains de propreté. Le sieur DUBOST lui donne telle odeur que l'on desire :

elle est estimée au dessus de toutes espèces de savonnettes, & donne un tranchant doux aux rafoirs ; enfin elle est d'un excellent usage, lorsqu'on la mêle dans la pommade, & l'on peut être assuré qu'elle est efficace pour faire croître les cheveux & les conserver, &c. la manière de s'en servir est sur les bouteilles.

Prix des bouteilles, 6 liv. 3 liv. & 36 sols. On fournira des pinceaux gratis à toutes les bouteilles. Il y a pour les voyages des bouteilles doublées de fer-blanc.

On trouvera cette Essence, à Paris, au domicile du sieur Dubost ; chez M. Caron, rue Saint-Antoine, vis-à-vis la rue Percée ; chez le sieur le Brun, Négociant, rue Dauphine ; chez le sieur Puffin, près la Trésorerie, Cour du Palais, & chez le sieur Breton, boulevard du Temple & foire Saint-Germain, n°. 49 : à Lyon, chez le sieur Vieillard, rue du Bât d'argent ; & chez M. Balanche, à la Grenete : à Avignon, chez le sieur Vincent, Négociant, vis-à-vis le Puits-des-Bœufs : à Aix, chez le sieur Julien, Confiseur : à Provins, chez M. Domachin, Négociant : à Marseille, chez le sieur Artaud, au Mouton couronné, sur le Cours : à Rouen, chez le sieur Gallier, Marchand Mercier, rue Saint-Lo : à Versailles, sur le grand escalier de S. M. chez la Demoiselle Battier, &c.

On trouve aux mêmes adresses, *Pommade de Ninon*, connue en Turquie sous le nom de *Pommade Circassienne*, à l'usage des Sultanes.

Cette Pommade enlève les rides, empêche le

l v

202 MERCURE DE FRANCE.

hâle & la gersure , blanchit le teint ; entretient la peau & conserve les couleurs. Le sieur Dubois est si certain du succès , qu'il offre des essais jusqu'à la fin de Septembre : elle est sans odeur ; on y donnera celle du goût des amateurs. Prix , 3 liv. les deux onces , 6 liv. les pots de quatre onces. Elle est dans des pots d'étain pour la tenir fraîche.

Le Rouge de Paris , tiré de la teinture des végétaux , prix , 3 & 6 liv. le pot ; en coquilles , 30 sols & 3 liv.

Les Cuirs à rasoirs , faits suivant une nouvelle méthode. Ils exemptent de se servir de la pierre , ils donnent un fil doux aux rasoirs : la manière de s'en servir est dessus ces Cuirs. Prix , 3 liv.

Il vend *la véritable propriété* de la bouche ; cet Elixir a la vertu de guérir le scorbut , blanchir les dents , fortifier les gencives , & empêcher la carie des dents. Prix , 3 liv. & 6 liv.

Opiate pour les dents. Prix , 3 liv. en pots d'étain.

I V.

Magasin de papiers tontiffes.

Le Magasin de Papiers tontiffes nus , & des Papiers peints , pour Meubles , qui étoit ci-devant rue Comtesse d'Artois , en face de la rue Mauconseil , au Café d'Apollon , est présentement situé dans la rue Saint-Honoré , au grand Balcon , en face de la rue de l'Arbresec.

Cette Manufacture , qui se distingue toujours par la richesse & l'élégance de ses dessins , en a

JUILLET. 1774. 203

ajouté de nouveaux à ceux qui avoient déjà mérité l'approbation du public.

Mademoiselle Hemeri, qui tient toujours le magasin, ne négligera rien pour mériter la préférence des personnes qui lui feront l'honneur de venir acheter chez elle.

NOUVELLES POLITIQUES.

D'Alep, le 18 Mars 1775.

IL y a eu des voies de fait du côté des montagnes du Beylam entre Abderahman, Gouverneur de cette Place, & un Chef des Turkmans. Ils se seront enlevés mutuellement des chevaux & des troupeaux ; il y a même eu quelques prisonniers de part & d'autre : cet événement est d'autant plus fâcheux, qu'il peut être contraire à la sûreté de nos Caravanes. On est étonné que notre Pacha ne fasse aucun mouvement pour déloger ces Peuples errans & vagabonds.

De Smyrne, le 9 Mai 1775.

Les commandemens que la Porte a expédiés pour la restitution de tous les Esclaves Russes pris dans la dernière guerre, ont excité la plus grande fermentation parmi les Gens de la Loi & la Populace. Le sieur Firieri, Agent Général de Russie dans cette Ville, & porteur des ordres du Grand Seigneur, a été exposé au plus grand danger le jour qu'il est allé chez le Mollah pour en

I vj

demander l'exécution. On a lieu de craindre que cet objet ne cause un nouveau soulèvement , si la Porte ne prend les mesures les plus promptes & les plus efficaces pour le faire obéir.

*Des Frontières de la Pologne , le 11 Juin
1775.*

On a reçu la nouvelle que la plus grande partie des Habitans des Districts de la Nortecz , contestés entre la République & le Roi de Prusse , se sont déterminés à reconnoître la souveraineté de ce Prince , & qu'ils lui ont prêté serment de fidélité & rendu foi & hommage le 22 du mois dernier.

De Stockholm , le 25 Mai 1775.

Dans le nombre des médailles frappées ici , pendant le cours de l'année dernière , à l'occasion de différens événemens remarquables , on en voit plusieurs qui sont le prix du mérite le plus réel , celui de chérir & de servir sa Patrie. Voici l'inscription du revers de celle qui a été frappée en mémoire du Comte Scheffer : *Souvenir des secours portés aux Dalécarliens en 1773 par les soins d'un cœur généreux , & par les bienfaits de divers bons Citoyens.*

Le feu fleur Sahlgren , qui s'est rendu célèbre par les prix qu'il a fondés pour l'encouragement de l'agriculture , a été honoré aussi d'une médaille , dont le revers est une guirlande formée d'épis de bled , avec ces mots : *Certamina Georgica , (Combats Champêtres).*

Le même honneur a été rendu au feu sieur Alstromer, connu pour avoir introduit ici des béliers d'Espagne, & pour avoir amélioré la race des bêtes à laine dans ce Royaume. Le revers de sa médaille présente le Dieu Pan assis au pied d'un arbre, avec cette inscription : *Curat oves oviumque Magistros. (Il veille au soin des Troupeaux & des Bergers)*. Ces Médailles, qui consacrent l'amour du bien public, ont été gravées par le Professeur Eninberger, un des plus célèbres Artistes en ce genre.

De Copenhague, le 13 Juin 1775.

La Chambre Générale des Douanes a rendu un Arrêt par lequel la défense d'introduire & de débiter des dentelles dans les Duchés de Sleswick & de Holstein vient d'être étendue à cette partie du Holstein qui a passé nouvellement sous la domination de Sa Majesté.

De la Haye, le 23 Juin 1775.

Une des questions utiles que l'Académie de Harlem couronna le 22 du mois dernier, avoit pour objet la Propagation des Principes du Christianisme dans les Colonies de la République. Le premier *Accessit* fut adjugé au Sieur Corneille de Vollenhoven, Marchand de Rotterdam.

On mande de Moscou que l'Impératrice de Russie a accordé au sieur Gousetnikoff qui va commencer un commerce considérable sur la Mer Noire, toutes les immunités nécessaires à cette entreprise, avec promesse de lui laisser tous

les profits , & de prendre toutes les pertes sur le compte de l'Etat.

De Rome , le 14 Mai 1775.

Le Sacre de Sa Majesté Très-Chrétienne ayant été fixé au 11 de ce mois , & le Cardinal de Bernis, son Ministre en cette Cour, y ayant annoncé cet événement, il y eut en conséquence Dimanche au soir, & le lendemain, double illumination chez les Ambassadeurs & Ministres Etrangers qui résident ici, chez les principaux Habitans de cette Ville, aux Eglises Nationales Françoises, & chez tous les François qui s'y trouvent établis.

La Galere du Pape, construite avec beaucoup de magnificence à Civita Vecchia, fut lancée à la mer lundi dernier, après les cérémonies d'usage en pareille circonstance.

De Venise, le 10 Juin 1775.

On a reçu ici la nouvelle que l'Empereur en partant de Parme, avoit pris, avec son frere le Grand-Duc de Toscane, la route de Pistoye, qui communique du Modenois à la Toscane. C'est un chemin nouvellement ouvert qui traverse les Apennins. Il est impraticable aux voitures en certains endroits, & les Princes, qui n'ont à leur suite que deux domestiques, seront obligés, pour le bien reconnoître, de faire plus de cinquante milles à cheval.

De Naples, le 27 Mai 1775.

On arme dans ce Port deux Frégates, dont la

destination n'est pas encore annoncée Des lettres de Sicile, du 16, portent que deux Bâtimens Napolitains, dont l'équipage avoit gagné terre, ont été enlevés par un Chebec Algérien, faisant partie d'un armement de la même Nation, composé d'une Frégate, trois Chebecs & une Barque. Cette Escadre avoit donné la chasse, peu de jours auparavant, à deux Galeres de Malthe qui se sont réfugiées dans le Port de Trapani.

De Londres, le 13 Juin 1775.

On a reçu, le 11 de ce mois, des lettres de la Nouvelle-Yorck, datés du 4 Mai, qui confirment que les Habitans de cette Province venoient de prendre les armes, ainsi que toutes les autres Provinces; qu'il s'étoient rendus maître des Troupes en garnison chez eux; qu'ils les tenoient renfermées dans des barraques, où elles étoient gardées; que cette expédition leur procuroit un grand nombre de canons, & qu'ils avoient dépouillé le Lieutenant au Gouvernement, de toute l'actorité, pour la remettre dans les mains du Peuple même.

Le Colonel Mansfeld, le sieur Wats & plusieurs autres Partisans du Ministère, sont arrivés de la Nouvelle-Yorck, à ce qu'on dit, attendu qu'il n'y a plus de sûreté dans cette Province pour quiconque ne se joint pas aux ennemis du Gouvernement.

On mande de New-Yorck que lorsque le sieur William Tryon, Gouverneur de cette Province, y est arrivé, on lui a signifié une défense expresse, ainsi qu'à tout son monde, de mettre pied

à terre. Les principaux Habitans l'ont fait assurer à la vérité qu'ils ne lui feroient aucun mal , mais à condition de remettre en mer aussi-tôt ; & l'on dit que ce Gouverneur a été forcé d'obéir.

On dit qu'un Vaisseau est parti de Boston avec différens Officiers Américains faits prisonniers par le Lord Percy. Les Colonies seront très-attentives au traitement qu'on leur fera éprouver.

De Paris , le 30 Juin 1775.

L'Académie des Jeux de Floraux de Toulouse fera , suivant l'usage , le 3 Mai de l'année prochaine , la distribution de ses Prix divers. Le principal est destiné à un Discours dont le sujet est *l'Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France.*

On écrit de Lyon un fait dont le tableau ne peut qu'être intéressant à montrer , puisqu'il honore l'humanité. Le 26 du mois dernier , vers les dix heures du matin , on vit sur le pont de la Saône qui conduit de l'Archevêché à la Place de Louis-le-Grand , un Soldat qui , après avoir paru dans une grande agitation , reste quelques minutes immobile , appuye sa tête sur le garde-fou , & bientôt le franchit en s'élançant au milieu de l'eau : un jeune homme de treize à quatorze ans , nommé *Vegouroux* , fils d'une Marchande d'Oiseaux , s'écrie : *A moi , mon frère , nous le sauverons.* Les deux jeunes gens se précipitent en effet dans l'eau , & ramènent , après beaucoup de recherches , le malheureux sur le rivage. Une joie pure & vive éclatoit dans les yeux de ces deux libérateurs , auxquels le Soldat étoit inconnu. Un des frères serroit la main de l'autre , en lui disant avec sai-

fillement : *je t'avois bien dit que nous le sauverions.* La foule qui les environnoit leur fit quelques légères libéralités qu'ils recevoient avec une indifférence marquée ; mais l'intérêt de cette scène augmenta beaucoup , lorsqu'on les vit vouloir partager avec le Soldat , qui reprenoit les sens , ce qu'ils avoient reçu : ce moment excita une admiration universelle & des applaudissemens dont l'action étoit bien digne. Quelqu'un demanda au Soldat quel motif l'avoit fait attenter à ses jours : il répondit qu'ayant perdu au jeu l'argent qui lui étoit nécessaire pour faire sa route , & 18 liv. qu'on l'avoit chargé de remettre à un de ses camarades , il n'avoit point vu dans sa situation d'expédient plus court que de se délivrer de la vie qui lui faisoit mal ; ce sont ses expressions.

NOMINATIONS.

Le Roi voulant témoigner aux deux Chefs du Régiment Royal Comtois sa satisfaction de leurs services , a donné au Chevalier de la Motte-Geffrard , Lieutenant-Colonel de ce Corps , la Lieutenance de Roi des ville & château de Saint-Omer , vacante par la mort du sieur de Cugnat , & au Comte de Chemault , Major , la place de Lieutenant-Colonel , vacante par la retraite du Chevalier de la Motte.

Le Roi a disposé de la place de Commandeur , vacante dans l'Ordre de Saint-Louis , par la mort du Chevalier de Vallière , en faveur du Comte Drummond de Melfort , Maréchal de Camp en ses armées , & ci-devant Colonel du Régiment Royal Ecoissois.

216 MERCURE DE FRANCE.

Sa Majesté a accordé au Comte de Barbançon , Mestres de Camp de Cavalerie , la charge de Colonel-Lieutenant du Régiment d'Infanterie d'Orléans , vacante par la démission du Comte de Montauzier ; au Marquis de Laval , Colonel du Régiment d'Infanterie de Touraine , celle de Colonel du Régiment d'Infanterie de Bourbonnois , vacante par la démission du Marquis de Campenne ; au Marquis de Saint-Simon-Maubleru , Lieutenant-Colonel du Régiment Provincial de Poitiers , celle du Régiment de Touraine , Infanterie ; au Marquis de Campenne , le Régiment Provincial de Poitiers ; au Comte de Saint-Maixime , Capitaine dans le Régiment du Mestres-de-Camp Général , Cavalerie , la charge de Colonel du Régiment d'Infanterie de Soissonnois , vacante par la démission du Baron de Juigné.

Le Roi a nommé l'Abbé Désaunays Garde des Livres imprimés de sa Bibliothèque , à la place du feu sieur Caperonnier.

Le Maréchal de Clermont-Tonnerre ayant été nommé par le Roi , le 25 Juin , Duc & Pair de France , a eu l'honneur de faire le lendemain ses remerciemens à Sa Majesté.

Le sieur de Sartine , Secrétaire d'Etat au département de la Marine , ayant été nommé par le Roi Ministre d'Etat , assista en cette qualité , le 6 Juillet , au Conseil.

P R É S E N T A T I O N S .

Le 29 Juin , la Vicomtesse de Méroville a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés par Madame Sophie de France , en qualité de Dame

pour accompagner cette Princesse. Le même jour, la Princesse de Chimay, ci-devant Dame du Palais de la Reine, a prêté serment entre les mains de Sa Majesté, pour la place de Dame d'Atours, dont la Duchesse de Coësté avoit remis sa démission à la Reine; elle avoit eu l'honneur d'être présentée la veille, en cette même qualité, à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

La Duchesse de Luynes a eu aussi l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, en qualité de Dame de Palais de la Reine, à la place de la Princesse de Chimay.

Le 2 Juillet, la Comtesse de la Farre, & la Comtesse de Vauban, ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale; la première, par la Marquise de Caraman, & la seconde, par la Marquise de Vauban.

L'Abbé de Chabrillan, que le Roi a nommé son Aumônier, a eu l'honneur d'être présenté le 6 Juillet à Sa Majesté & à la Famille Royale.

Le 25 Juin, la Marquise de Sainte-Hermine a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Marquise de Polignac.

M A R I A G E S.

Le 25 Juin, le Roi, ainsi que la Famille Royale, ont signé le contrat de mariage du Comte de la Croix, Ecuyer de main de Monseigneur le Comte d'Artois, & Lieutenant des vaisseaux du Roi, avec Demoiselle Alexandre d'Homache. Le lendemain, le Roi, ainsi que la Famille Royale, ont aussi signé le contrat de mariage du sieur de Pe-

212 MERCURE DE FRANCE.

guilham de Larboust, Chevalier, ancien Capitaine au Régiment de la Reine, Cavalerie, & Ecuyer Commandant de la petite-écurie du Roi, avec Demoiselle le Mercier.

N A I S S A N C E S.

La Duchesse de Chartres est accouchée, le Lundi 3 Juillet, à 7 heures un quart du soir, d'un Prince qui portera le nom de Duc de Montpensier.

M O R T S.

Dame Angélique-Jacquette de Gombault, Comtesse de Benange, veuve de Charles-François de Wavrans, Marquis de Bourstin, Comte de Benange, est morte à Paris le 22 Juin, âgée de soixante-six ans.

Le sieur Mathurin-Antoine Celo Allaire, Prêtre, Licencié en Théologie de la Maison & Société Royale de Navarre, ancien Précepteur du Duc de Chartres, & Abbé de l'Abbaye royale de Notre-Dame de Bourges, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Quimper, est mort à Paris au Palais-Royal, le 22 Juin.

Le Comte Louis-Benigne de Humes, chef de la branche de la Maison de Humes, en Ecosse, établi en France, est mort au château de Ville-

dieu , près Musly l'Evêque en Champagne, le 18 Mai , dans la quatre-vingt-cinquième année.

Eléonore d'Ogterhorpe , Marquise Douairière de Mezières, veuve depuis 1721, d'Eugène-Marie de Dethisy. Marquis de Mezières, Lieutenant-Général des armées du Roi, Gouverneur des ville & citadelle d'Amiens & Corbie, Grand Bailli d'Epée d'Amiens, Commandant pour le Roi dans tout le pays qui est entre la Meuse & la Somme, est morte le 28 Juin dans la quatre-vingt-douzième année, à Longwy, chez le Marquis de Mezières, son fils.

Le Chevalier de Vallière, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Gouverneur Général des Isles Sous le-Vent, est mort, le 14 Avril dernier, au Port-au-Prince, Isle Saint-Domingue.

Le Baron de Waren, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Commandant pour Sa Majesté à Belle-Isle-en-Mer, est mort dans cette Isle le 21 Juin.

LOTÉRIE.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Juillet. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 57, 38, 32, 31, 13. Le prochain tirage se fera le 5 Août.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
L'Enlèvement d'Europe, <i>idylle</i> ,	<i>ibid.</i>
L'Heureuse absence,	15
Vers à M. le Duc de Duras,	33
Ode à mon Clavecin,	34
L'Epreuve des Amis,	35
Marc Antoine & les Athéniens,	39
Moralité,	<i>ibid.</i>
Portrait de M. ***	40
Dialogue entre Séméramis & Artémise,	<i>ibid.</i>
Le Mari & les deux Voisines, <i>fable</i> ,	51
Les deux Mères, <i>fable</i> .	53
L'Aigle & l'assemblée des Oiseaux,	54
Le Fleuve & le Ruissseau,	57
Explication des Enigmes & Logogryphes,	58
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	61
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	63
Connoissance de l'Homme,	<i>ibid.</i>
Traité des injures dans l'ordre judiciaire,	67
Observations sur l'art du Comédien,	72
Voyage d'Italie & de Hollande,	75
Instruct. sur l'usage du charbon-de-terre,	90
Zély,	95
Mém. & obs. sur la perfectibilité de l'homme,	96
Moyens d'extirper l'usure,	99
Recherches critiques, historiques & topograph.	
sur la ville de Paris,	104
Le Voyageur naturaliste,	106
Médecine domestique,	109

Observ intéressante de Médecine,	111
Observations sur les effets des vapeurs mophé- riques,	113
Réflexions sur les Mémoires,	114
—— d'un Citoyen sur les enfans naturels,	118
Dict poétique d'éducation,	121
Exposition de l'Hist de France,	124
Le génie du Pontife,	125
L'homme sensible,	133
Histoire des Souverains Pontifes qui ont siégé dans Avignon,	136
Le Dentiste Observateur,	140
Recherches historiques & physique sur les ma- ladies épizootiques,	143
La Sybille Gauloise,	145
Le Médecin de soi-même,	146
Bibliothèque universelle des Romains,	147
Discours sur la maniere de lire les vers,	153
ACADÉMIES.	155
Dijon,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	162
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française	163
Comédie Italienne,	<i>ibid.</i>
ARTS.	165
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique,	169
Chaloupe insubmergible,	172
Vers sur une esquisse de la Reine,	174
Vers pour le portrait de M. Turgot,	<i>ibid.</i>
Couplets impromptu faits le jour de la fête de M. P.	175
Action de grâces à l'occasion du sacre de Louis XVI,	176

216 MERCURE DE FRANCE.

Leçons publiques & gratuites sur le traitement du mal vénérien,	180
Traitement populaire du mal vénérien,	181
Cours de Médecine,	183
Histoire naturelle,	184
Variétés, inventions, &c.	185
Anecdotes.	190
Lettre de M. Parmentier,	194
Avis,	198
Nouvelles politiques,	203
Nominations,	209
Présentations,	210
Mariages,	211
Naissances,	212
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterie,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux,
le second vol. du Mercure du mois de Juillet 1775,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris, le 15 Juillet 1775.

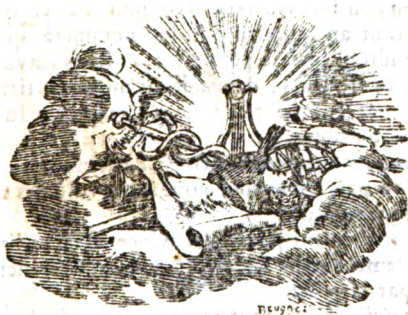
LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A O U S T, 1775.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Chrétienne, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, l'avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Chrétienne.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

- JOURNAL DES SAVANS**, in-4°. ou in-12, 14 vol. à
Paris, 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES**, 16 vol.
petit in-12. par an, à Paris, 13 l. 8 s.
En Province, 18 l.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS**, Ouvrage
périodique, 16 vol. in-12. à Paris, 24 l.
En Province, 32 l.
- LA FRANCE ILLUSTRE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS**,
13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin,
prix, 30 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**, à Paris,
port franc par la poste, 18 l.
- JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE**, par M. l'Abbé Dinouart,
14 vol. par an, à Paris, 9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste, 14 l.
- JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES**, 12 vol in-12 par an,
à Paris, 18 l.
Et pour la Province, 24 l.
- JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE**, in-12, 14 vol. 33 l. 12 s.
- JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE**, 36
cahiers par an, à Paris & en Province, 18 l.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS**, 15 cah. par an, à Paris, 9 l.
Et pour la Province, 12 l.
- LA NATURE CONSIDÉRÉE**, 52 feuilles par an, pour
Paris & pour la Province, 12 l.
- SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in folio, ENLUMINÉES
ET NON ENLUMINÉES**, des trois règnes de l'Histoire
Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché,
prix, 30 l.
- JOURNAL DES DAMES**, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles,
par an, pour Paris, 12 l.
Et pour la Province, 15 l.
- L'ESPAGNE LITTÉRAIRE**, 24 cahiers par an, à Paris, 18 l.
En Province, 24 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Esprit du Grand Corneille , 2 vol. in-8°. br.	4 l.
Recueil des Découvertes & Inventions , br.	2 l.
Diâ. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Diâ. Héraldique , fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Théâtre de M. de Saint-Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné , in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes , pet. format ,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
III ^e Livre des Odes d'Horace , en vers , in-12 br.	2 l.
Vie du Dante , par M. Chabaron , in-8°. br.	1 l. 10 s.
Fables orientales , par M. Bret , 3 vol. in-8°. br.	9 l.
Diogène moderne , 2 vol. in-8°. br.	5 liv.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contre-faits , in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques , in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c. in-fol. avec planches br. en carton ,	24 l.
Mémoire sur les objets les plus importans de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton ,	12 l.
Les Caractères-modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition , in-4°. br.	7 l.
Lettre sur la division du Zodiaque , in-12 br.	12 s.
Journal de Pierre le Grand , in-8°. br.	5 l.
Institutions Militaires , ou Traité élémentaire de Tactique , 3 vol. in-8°. br.	9 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes , vol. in-12. broché ,	2 l.



MERCURE DE FRANCE.

A O U S T , 1 7 7 5 .

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

STANCES SUR LE BONHEUR.

LE Bonheur, ô Mortels ! pour vous si plein
d'appas,

A mes yeux détrompés n'est plus qu'une chimère ;
Un songe séducteur, qui, d'une aile légère,
Au moment du réveil s'envole de nos bras.

Dans l'âge heureux de la tendresse,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Âge brillant , rapide , & qui fuit fans retour ;
Je penſois en jouir dans le ſein de l'Amour ,
Hélas ! je ſus trahi par ma jeune Maîtrefſe.

Le temps me conſola , ramena le deſir :
Encor dans mon printemps , conſtant & ſenſible ;
Je ſentis , je penſai qu'il m'étoit impoſſible ,
Entouré de ſes fleurs , de ne plus en cueillir.

Je fis choix d'un ami qui me parut ſincère :
Il ne m'ouvrit ſon cœur que pour tromper le mien.
Par la ſœur abuſé , délaïſſé par le frère ,
J'eſſayai de n'aimer plus rien.

Peſſide amour ! amitié menſongère !

Je les rompis , vos ſouffres ſiens
Mais quand j'y ſonge encor , votre chaîne m'eſt
chère :

Que vos illuſions me donnoient de vrais biens !

Ainſi tous les plaiſirs , enfans de la folie ,
Pour déchirer mon cœur l'ouvroient à leurs tranſ-
ports ;

Ils rempliſſoient de ſiel la coupe de ma vie ,
Après avoir verſé la douceur ſur ſes bords.

En vain , pour diſſiper l'ennui qui me conſume ,
Aux Muſes , aux Beaux-Arts je vais ſacrifier ;
J'ai perdu ma Daphné , j'embrasse un vain laurier :
Mais au lieu du bonheur il produit l'amertume.

Pour le supplice de mon cœur
 Trop long-temps mon esprit embellit ce fantôme ;
 Insensé ! j'appelois, je cherchois le bonheur,
 Et j'oublois que j'étois homme.

Par M. B.

L'AMITIÉ TRAHIE.

QUE dans les vifs transports de ses embrasse-
 mens

Votre Amante vous jure une ardeur éternelle,
 Et bientôt à l'Amour devenue infidèle,
 Voye, en riant de vos tourmens ;
 Le Zéphyr, aussi léger qu'elle,
 Emporter ses légers sermens ;
 Que la volage même en devienne plus belle,
 Et compte tous ses jours par les nouveaux Amans ;
 Votre douleur n'est point mortelle ;
 Vous l'oubliez au bout de deux printemps ;
 On sait que l'Amour & le Temps,
 Hélas ! ont toujours eu des ailes.
 Oui l'Amour est perfide & sur-tout inconstant ;
 Il est aveugle, il est enfant ;
 Frivole papillon, il vole aux fleurs nouvelles,
 Les voit, brûle, jouit, les quitte en un instant.
 Toute rose, malgré ses épines cruelles,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Malgré cette pudeur que nous admirons tant,
Allez souvent s'oublier, & ressemble à nos Belles:

Le Zéphyr est si caressant !

O toi qui pris naissance au séjour des orages !

Cruelle Mere des Amours !

Beauté ! beauté fatale & chère à tous les âges !

Je ne suis plus surpris que des cœurs les plus sages

Ton pouvoir souverain trouble les plus beaux
jours ;

Ton fils, ton cruel fils, dans des antres sauvages,

Parmi les tigres & les ours,

Fut élevé par des Antropophages ;

Nos larmes, notre sang sont les plus doux breuvages ;

Et les moindres faveurs il nous les vend toujours.

Il exige nos vœux & rit de nos hommages :

Mais enfin... l'on connoît les tragiques retours.

Alors, rendre Amitié ! tu nous es nécessaire ;

Tu viens sécher les pleurs qu'a fait couler ton
frère ;

Tu fais nous consoler par tes épanchemens ;

Et le cœur fait pour toi, devenant plus sensible,

S'éclaire & goûte enfin, dans un calme paisible,

Non des sensations, mais de purs sentimens.

Mais, Dieux ! ô perfidie affreuse !

O honte ! ô forfait ! ô douleur !

Si ; plus coupable & plus trompeuse ;

L'Amitié te trahit en fascinant ton cœur ;
 Si, pour séduire ta tendresse ,
 Elle te flatte , te caresse ,
 Et colore avec art ses atroces noirceurs ;
 Si , par des discours suborneurs ,
 Elle engage ta confiance ,
 Et, dans des rapports imposteurs ,
 Calomniant ton innocence ,
 Sur ton esprit & sur tes mœurs
 Elle verse en secret le poison des erreurs ;
 Parmi tes assassins !... ciel !... ma plume s'arrête...
 Si tu vois ton ami le poignard à la main !
 Infortuné ! .. frémis. .. enveloppe ta tête ,
 Et laisse-toi percer le sein.

Par le même:

*A M. le Comte DE BARBANÇON , que
 S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans
 a nommé Colonel-Lieutenant de son Régiment d'Infanterie.*

De la Phalange d'Orléans
 Nous allons vous voir à la tête ;
 A bien faire elle est toujours prête ,
 A l'exemple des Commandans.
 Le nom d'un Prince qu'on adore ,

Av

10 MERCURE DE FRANCE.

Ce nom chéri qui nous honore ,
Est imprimé dans notre cœur ;
Il est synonyme à l'honneur ,
Il est synonyme au courage ,
Il est fait pour porter bonheur ;
Oui , mon Colonel , je présume
Qu'un jour vous obtiendrez le gage ,
Qu'un Roi qui s'y connoît , accorde à la valeur ;
Venez donc nous guider au chemin de la gloire ,
Venez , nous nous souvenons tous
De la bataille de Rocoux ,
Nous décidâmes la victoire ,
Nous en serons sûrs avec vous .

*Par M. le Clerc de la Mothe , Chev de
St Louis , Capitaine audit Régiment.*

LE LAPIDAIRE & LE DIAMANT.

Fable.

UN Lapidaire avoit eu deux enfans
Dont le premier , dans sa jeunesse ,
Négligé sur ses goûts , ses défauts , ses penchans ,
Avoit depuis donné , sans cesse ,
Dans les plus grands déréglemens :
Il leur livroit tous ses momens .
Mais le cadet , que l'œil du pere ,

Plus éclairé par un premier malheur ,
 Avoit conduit par un sentier meilleur ,
 Possédoit un doux caractère ,
 De l'esprit , avec un bon cœur.
 Un jour que notre Lapidaire
 Tenoit un Diamant de prix ,
 Jugez s'il dût être surpris
 D'entendre , d'une voix très-claire ,
 Le Diamant parler ainsi :
 « Vous avez du chagrin , c'est votre faute aussi ;
 » Voyez-moi , c'est de vous que je tiens l'existence ,
 » En me formant , en me rendant poli ,
 » Je vous dois plus que la naissance ;
 » Et si pour votre fils aîné
 » Aux mêmes soins vous vous fussiez donné ,
 » Vous verriez ses vertus , ses talens , sa prudence ,
 » Vous tenir lieu de récompense » .

Par le même.

S O N G E M E R V E I L L E U X .

Traduit de l'Anglois du Babillard.

J e prenois ces jours passés une prome-
 nade solitaire dans les jardins de *Lin-*
colns' ime ; & comme il arrive souvent

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

aux vieillards qui ont fait peu de progrès dans le monde du côté de la réputation & de la fortune, je réfléchissois avec une sorte de peine à l'avancement rapide & à l'élévation subite de plusieurs personnes bien moins âgées que moi, & je murmurois de la distribution inégale de richesses, d'honneurs & de dignités répandus sur les différens états de la vie. La nuit me surprit dans ces pensées mortifiantes : mais son silence, joint à la beauté du temps & à sa sérénité, me conduisit à une contemplation qui me causa des idées plus agréables. Je levai les yeux vers le ciel : le firmament me parut dans tout son éclat ; la multitude infinie d'étoiles dont il étoit orné, formoit un spectacle ravissant pour quelqu'un qui se plaît à l'étude des ouvrages de la Nature, & je ne pus l'envisager sans méditer sur le Créateur de tant d'objets aussi magnifiques. C'est dans ces momens de calme que la philosophie inspire la religion, & que la religion ajoute aux plaisirs de la philosophie.

Je me retirai plein de contentement d'avoir passé quelques heures dans une si noble occupation, & ne doutant point qu'elle n'influât agréablement sur mon

sommeil. En effet, je ne fus pas plutôt endormi que j'eus un songe qui m'affecta prodigieusement. Il avoit quelque chose de si majestueux & de si imposant, que je ne puis m'empêcher de le rapporter malgré l'incohérence d'idées qu'on peut y découvrir dans plusieurs endroits, & à laquelle les songes sont ordinairement sujets.

Je crus revoir ce même firmament illuminé par les astres brillans qui m'avoient récréé avant mon sommeil. Mes yeux errans sur ces objets, s'arrêtèrent au signe de la Balance : je le considérai avec attention, & je vis pointer au milieu de cette constellation & s'accroître par degrés, une lumière extraordinaire qui m'affecta de la même manière que si j'eusse vu le soleil se lever en plein minuit. A mesure qu'elle augmentoit en grandeur & en éclat, il me sembloit qu'elle approchoit vers la terre. En effet, j'y découvris bientôt comme une ombre entourée de rayons & à qui, peu-à-peu, je reconnus distinctement la figure d'une femme. J'imaginai d'abord que ce pouvoit être l'intelligence qui gouvernoit la constellation d'où je l'avois vue descendre ; mais lorsque je fus à portée de la regarder de plus

14 MERCURE DE FRANCE.

près, elle me parut environnée de tous les attributs avec lesquels on représente ordinairement la Déesse de la Justice. Son air majestueux & terrible étoit adouci par les traits de la beauté la plus éclatante. Si le sourire se mêloit à la douceur de ses regards, elle remplissoit l'ame de joie ; le courroux venoit-il à les enflammer, elle y portoit la crainte & l'épouvante. Elle tenoit un miroir que je reconnus bientôt pour celui que les Peintres mettent entre les mains de la Vérité.

Je vis partir de ce miroir, comme un éclair au milieu du jour, une clarté plus vive que celle qui accompagnoit la Déesse : toutes les fois qu'elle venoit à l'agiter, le ciel & la terre, tour à tour, étoient illuminés. Quand elle fut descendue assez près de la terre, pour être vue des mortels & leur faire entendre sa voix, elle répandit autour d'elle des nuages variés, qui divisèrent sa splendeur, trop éblouissante, en une infinité de rayons plus tempérés, & par ce moyen elle leur rendit son éclat plus supportable.

Tous les habitans de la terre, frappés de cet événement étrange, se rassemblèrent dans une vaste plaine. Aussi-tôt on

entendit une voix qui sortit des nuages, & qui annonça que le but de cette apparition étoit de rendre à chacun ce qui lui étoit dû & de lui en assurer la possession. A cette déclaration solennelle, la crainte & l'espérance, la joie & la douleur s'emparèrent des esprits & les agitèrent de différentes manières. Le premier édit portoit que toutes les richesses fussent immédiatement rendues à leurs véritables propriétaires : sur quoi chacun prit en main les titres de ses possessions. Comme la Déesse tourna le miroir de la vérité sur la multitude, on se mit à examiner les différentes pièces à la clarté qu'il répandoit. Ses rayons avoient la propriété de mettre en feu tout ce qui étoit faussement fabriqué. On vit aussitôt quantité de papiers s'enflammer, de parchemins se plier en se rétrécissant, & la cire des sceaux se fondre & couler de toutes parts, ce qui formoit le spectacle le plus bizarre. Souvent le feu ne parcouroit que deux ou trois lignes & s'arrêtoit; & c'étoit aux interlignes & aux codiciles que le feu prenoit ordinairement. Comme la lumière pénétoit jusques dans les retraites les plus cachées, elle découvrit les actes qui s'étoient per-

16 MERCURE DE FRANCE.

du par accident , & ceux qui avoient été dérobés & recelés à dessein, ce qui occasionna une révolution étonnante : les dépouilles de l'extorsion & tous les fruits de la fraude & de la subornation furent ramassées , & formoient un tas si prodigieux , qu'il s'élevoit , pour ainsi dire , jusqu'aux nues. Il fut appelé la montagne de restitution ; & tous ceux qui avoient été trompés furent invités d'aller y reprendre ce qui leur appartenoit.

Alors on vit une foule de misérables quitter les drapeaux de l'indigence & se revêtir d'habits couverts de brocards & ornés de broderies , dont ils dépouillèrent ceux que l'opulence en avoit décorés ; & quantité de gens qui avoient joui de fortunes immenses tombèrent tout-à-coup dans un état de médiocrité ; & il leur restoit à peine de quoi satisfaire leurs besoins essentiels.

Un second édit , qui avoit pour but de ranger tout le genre humain en familles , ordonna que tous les enfans se rendissent auprès de leurs véritables pères. Aussi-tôt une grande partie de l'assemblée se mit à changer de place , parce que le miroir présentant avec éclat la vérité , chacun étoit conduit , comme par

un instinct naturel, vers ses propres parens. C'étoit un spectacle affligeant de voir des chefs de familles nombreuses perdre tout à-coup tous leurs enfans, & quantité de célibataires chargés de familles considérables. On voyoit d'un côté l'orphelin abandonné trouver un père opulent & se réunir à une famille distinguée; de l'autre, l'héritier présomptif d'une grande fortune se prosterner devant celui à qui, un moment auparavant, il commandoit en maître. Ces changemens auroient pu produire de grandes plaintes si le malheur n'eût pas été, pour ainsi dire, général, & si la plûpart de ceux qui venoient de perdre leurs enfans ne les eussent retrouvés dans les mains de leurs meilleurs amis.

Après que les hommes, qui avoient été victimes de l'usurpation, furent réintégrés dans leurs droits, & que l'ordre naturel fut rétabli dans les familles, on entendit publier un troisième édit qui ordonna que tous les postes honorables fussent conférés aux personnes qui auroient le plus de mérite & de capacité. Les hommes robustes, ceux d'une taille avantageuse, d'autres qui possédoient de grandes richesses, se présentèrent sur le

18 MERCURE DE FRANCE.

champ avec assurance ; mais ne pouvant résister à l'éclat du miroir qui les éblouissoit , ils retombèrent aussitôt dans la foule. Ainsi que l'aigle qui essaye les yeux de ses petits aux rayons du soleil , la Déesse éprouvoit la multitude en exposant chaque individu aux effets du miroir. J'en vis quantité détourner le visage , sans doute parce qu'ils reconnoissoient leur foiblesse , & ne se sentoient pas assez de mérite pour montrer des prétentions. Il n'y eut que les hommes véritablement vertueux , les savans , & ceux qui s'étoient distingués soit dans le métier des armes , soit dans le commerce ou dans les affaires , qui purent en soutenir l'éclat. La Déesse en composa d'abord un corps particulier qu'elle détacha de cette foule prodigieuse qui la regardoit avec une secrète vénération se retirer à l'écart ; mais comme elle vouloit que tous les postes fussent remplis convenablement , elle fit différens choix parmi ce corps recommandable , & les emplois les plus élevés , ainsi que ceux d'une classe inférieure , furent distribués conformément au mérite , à l'habilité & aux talens de chacun.

Ces actes de justice exécutés , les hom-

mes furent congédiées par la Déesse, & se retirèrent. Un instant après la plaine fut couverte d'une multitude infinie de femmes. A la vue de cette foule aimable, mon cœur tressaillit. Alors je vis briller sur leurs visages l'éclat du miroir céleste; elles me semblèrent plutôt autant de Divinités descendues à la suite de la Déesse, que des mortelles qui se présentoient devant elle pour subir ses arrêts. Tant de femmes parlant, pour ainsi dire, toutes à la fois, formèrent un tintamare & une confusion inexprimable; envain la Déesse ordonnoit le silence, il fallut qu'elle employât la sévérité pour les rendre attentives à ses édits. Comme elles avoient été prévenues que l'affaire la plus importante de leur sexe, c'est-à-dire celle de la préséance dans les rangs, alloit être décidée dans ce moment, le trouble s'étoit répandu parmi elles & y avoit occasionné beaucoup de disputes. Les mots naissance, beauté, esprit, talents, richesses, retentissoient de toutes parts, à mes oreilles. Les unes se glorifioient du mérite de leurs époux, tandis que d'autres tiroient avantage de l'empire qu'elles exerçoient sur eux. Quelques unes se faisoient un grand mérite

20 MERCURE DE FRANCE.

d'être restées vierges, d'autres se van-
toient du grand nombre d'enfans qu'elles
avoient mis au monde, plusieurs d'être
issues de familles distinguées, & d'autres
d'avoir donné la vie à des personnes qui
s'étoient illustrées dans le monde. L'une
cherchoit à briller par les agrémens de
la danse, l'autre par les accens d'une voix
mélodieuse : en un mot, on ne voyoit
de tous côtés que lorgnades, signes de
tête, jeux d'éventail, sourires, tons de
dédain, soupirs affectés, & chacun des
artifices que les femmes employent or-
dinairement pour captiver notre sexe.
La Déesse ordonna donc pour terminer
toute querelle, que chacune d'elles se
placât suivant le plus ou moins de beauté
qu'elle avoit. Cette ordonnance les flatta
infiniment, & le plus grand nombre
mit aussitôt en œuvre tout l'art possible
pour paroître davantage. Celles qui se
croyoient des agrémens dans la démarche
& dans le maintien, cherchoient les
moyens de s'avancer & de se reculer, af-
fectoient de faire de faux pas, afin
d'avoir occasion de se montrer dans les
attitudes les plus séduisantes; celles dont
le sein étoit formé avec grâce, étoient
fort empressées de lever la tête au-dessus

de la foule, & d'observer les endroits les plus reculés; plusieurs se couvroient les yeux de la main, sous prétexte de contempler plus aisément la gloire de la Déesse: mais dans le vrai, pour faire voir de beaux bras & de jolies mains. Ce fut pour elles une nouvelle source de joie lorsqu'elles apprirent que l'édit portoit que chacune d'elles seroit elle même son propre juge dans la décision de cette grande affaire, & qu'elle alloit occuper un rang conformément à l'opinion qu'elle prendroit d'elle en s'observant dans le miroir. La plûpart se livroient aux douces espérances lorsque la Déesse fit paroître le miroir de la vérité, qui s'agrandissoit à mesure qu'il s'approchoit de l'assemblée. Il avoit la propriété singulière de détruire toute fausse apparence, & il représentoit les objets sans aucun égard pour les traits extérieurs, qui n'avoient pas de rapports au véritable caractère. La Déesse le fit agir dans un si grand nombre de dispositions différentes, que toutes les femmes purent aisément y contempler leurs personnes. On vit bientôt celles qui avoient le plus de ces dons qui rendent leur sexe véritablement estimable, se parer des traits de la beauté la plus

éclatante; elles en conçurent une joie pure qui les embellissoit encore; on les distinguoit aisément de celles qui possédoient le moins de ces perfections, ou qui les avoient méprisées pour n'en montrer que les apparences. Il est impossible d'exprimer l'étonnement & la fureur de ces dernières, lorsque leurs véritables traits leur furent présentés dans le miroir; quantités, effrayées à la vue de leurs propres figures, tâchoient de briser le miroir: mais elles ne pouvoient y atteindre. Plusieurs autres se désespéroient de voir leurs appas se flétrir au moment où elles les regardoient. La femme emportée, violente, qui avoit entendu tant fois faire l'éloge de son esprit & de sa vivacité, crut appercevoir une furie lorsqu'elle se regarda dans le miroir; l'amante mercénaire y vit une harpie, & la coquette rusée un sphinx, & les uns & les autres conçurent pour leurs figures une aversion & un dégoût proportionné à l'estime qu'elles leur portoient auparavant. Pour moi je ne pus voir sans gémir tant de beaux visages perdre en un clin d'œil tout leur éclat pour se couvrir des nuances de la difformité; il est vrai que j'eus en même temps la conso-

lation d'en voir plusieurs autres, que j'avois jusques-là regardés comme des chefs-d'œuvre de la nature, recevoir par cette épreuve des grâces nouvelles. Quelques-unes étoient si modestes qu'elles éprouvèrent la plus grande surprise à la vue de leurs attraits; j'en remarquai d'autres qui avoient mené une vie austère & retirée, dont les traits s'animèrent par les appas les plus vifs & les plus touchans; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une certaine image que j'aperçus dans le miroir, qui me parut être l'objet le plus charmant que j'eusse jamais vu de ma vie. Ses traits avoient quelque chose de céleste; ses yeux brilloient d'un feu qui sembloit animer tout ce qu'elle regardoit. Son air étoit majestueux, son maintien noble, son port élevé; elle avoit une prééminence marquée sur toutes les autres femmes.

Je desirois ardemment de voir celle dont l'image me faisoit une si douce impression, & je la reconnus dans la personne qui étoit à mes côtés & sur le même point de vue que moi, par rapport à la disposition du miroir. C'étoit une petite vieille dont le visage étoit sillonné de rides & la tête couverte de

24 MERCURE DE FRANCE.

cheveux gris ; toutes les fois qu'elle se contemplot dans le miroir, son visage s'animoit d'une gaieté pleine de candeur, qui sembloit élever son âme jusqu'au ravissement. Ce songe eut pour moi une singularité que je ne puis taire ; c'est que je conçus pour elle un penchant si vif, qu'il me vint dans l'idée de lui faire des propositions de mariage : mais comme j'allois lui adresser la parole elle me fut enlevée, parce qu'il fut ordonné que toutes les femmes qui étoient contentes de leur figure allaient se placer à la tête de leur sexe.

Cette assemblée d'élite formoit un corps plein de grâces & de majesté ; mais comme cette division n'occasionnoit pas sur la multitude une diminution aussi considérable qu'il eût été à souhaiter, la Déesse, après avoir retiré le miroir, fit quelques distinctions parmi les femmes qui n'avoient pas été contentes de leurs figures. Elle prononça plusieurs arrêts qui me parurent très-sages. Je m'en rappelle deux entr'autres qui m'ont affecté très-vivement. Ils regardoient, l'un, les femmes qui avoient manqué d'indulgence envers leur sexe, & qui avoient décrié la conduite des autres femmes ; l'autre, celles

celles qui ne s'étoient pas observées avec assez de sévérité sur leurs obligations, & ils avoient pour objet de faire un exemple des unes & des autres.

Par le premier, les femmes qui s'étoient livrées au plaisir de la médifance furent condamnées à perdre l'usage de la parole : punition bien humiliante pour les coupables, & vraiment faite pour extirper jusqu'à la racine du vice. Cet arrêt ne fut pas plutôt prononcé, que le murmure continuel qui s'étoit fait entendre dans l'assemblée jusqu'à ce moment, se calma sur le champ. J'étois immobile de surprise & de chagrin de voir un si grand nombre de personnes, que j'avois toujours crues les plus vertueuses de leur sexe, devenir tout à-coup muettes. Une Dame qui se trouva auprès de moi, & à qui je ne pus cacher ma peine, me dit qu'elle étoit étonnée de me voir prendre tant de part à la disgrâce d'une troupe de... Elle s'arrêta tout court, & je ne tardai pas à reconnoître qu'elle participoit à la disgrâce commune. Ce désastre tomba particulièrement sur cette classe de femmes qui portent parmi nous le nom de prudes : expression trop foible pour donner une juste idée de ces fem-

B

mes hypocrites , qui ont l'art de s'arroger les avantages qui ne sont dûs qu'à la vertu , & qui s'élèvent sur les ruines de celles qu'elles déshonorent , en divulguant leurs foiblesses. Par le second arrêt, les femmes qui avoient couru les risques de devenir mères , devoient paroître aux yeux de toute l'assemblée avec les signes caractéristiques de leur chûte. L'exécution de cet arrêt révéla un si grand nombre de fautes , que je sentis redoubler mon respect & mon admiration pour le corps précieux que le miroir de la vérité avoit ramassé parmi la foule ; mais je ne pus m'empêcher de gémir de le voir si peu nombreux en comparaison du reste de l'assemblée ; j'ignore quelle fut la suite de cette scène importante : apparemment que le spectacle nouveau qu'elle offroit à mes regards me frappa trop vivement pour pouvoir le supporter plus longtemps.

A mon réveil je ne pus penser , sans étonnement , à la bizarrerie de cette espèce de vision , & ce fut un véritable soulagement pour moi , lorsque , sorti tout-à-fait des régions de l'illusion , je pus me convaincre par la réflexion , que la vertu rencontre parmi le beau sexe

plus de prosélites que mon rêve ne m'avoit donné occasion de l'imaginer ; & qu'il est beaucoup de femmes à qui on peut appliquer ce que Milton fait dire à Adam lorsqu'il s'entretient avec l'Ange au sujet d'Eve, après avoir exprimé le sentiment de sa supériorité sur elle.

« Cependant, quand je l'envisage !
 » elle semble si parfaite & si remplie de
 » la connoissance de ses droits, que ce
 » qu'elle veut faire ou dire, paroît le plus
 » sage, le plus vertueux & le meilleur.
 » La science se déconcerte en sa présen-
 » ce ; la sagesse discourant avec elle, se
 » démonte & ressemble à la folie. L'au-
 » torité & la raison l'accompagne, com-
 » me si elle eût été conçue dans les idées
 » de Dieu indépendamment de moi, pour
 » être la première ; enfin les grâces ont
 » élu leur demeure dans sa personne aimable,
 » & elles ont placé autour d'elle,
 » comme une garde angelique, le respect & la crainte ».



*JUGEMENT D'ALPHONSE, Roi de
Castille.*

UN Contador * épris de tout plaisir,
Dissipa, sans remords, une immense richesse ;
Enfin réduit au stérile desir,
Accablé des fûeaux qui frappent la vieillesse,
En proie à des Sergens qui l'obsédoient sans cesse,
Le trépas pouvoit seul de ses maux l'affranchir.

Un Créancier, pour combler ses disgrâces,
Dans sa fureur, le fait mettre en prison :
En vain oppose-t il injures & menaces,
On le relégué en un sombre donjon.
Lui, qui mêlant à la splendide chère
Les pampres de Bacchus, les myrthes de Cythere ;
Epuisait les ressort de ses sens émoussés ;
Dans ce séjour affreux, joint l'ennui, l'abstinence,
L'amertume du cœur, l'abandon, l'indigence,
Au regret superflu de ses plaisirs passés.

Un seul ami, qui lui restoit fidele,
Se jette aux pieds du Roi, l'implore en sa faveur :
Sage Alphonse, dit-il, des grands Rois le modele,
Ayez pitié de ce dissipateur.

* Banquier.

La perte de ses biens punit trop sa dé mence;
Ne souffrez pas, Prince plein de clémence,
Que faisant en prison périr un débiteur,
D'inhumains créanciers consomment leur ven-
geance.

S'il eût, répond le Roi, consacré tant de biens;
Ou tout au moins une partie,
Au service du Prince, au bien de la Patrie,
A soulager la détresse des siens,
Thémis en sa faveur se verroit attendrie :
Mais qu'a-t-il fait pour ses Concitoyens ?
A-t-il aidé la vertu, l'indigence ?
Voit-on que ton ami, dans le vice plongé,
Par la perte des biens enfin soit corrigé ?
La probité, l'esprit & la science,
Trésors plus précieux que l'or & la puissance,
En faveur de ton protégé
Réclament-ils mon indulgence ?
L'indigne ami, pour lequel ton bon cœur
Si vivement me sollicite,
Rempli de dureté, de fiel & de hauteur,
Abusa trop d'un fragile bonheur,
Que sans doute il tenoit d'une voie illicite.

Qu'il reste donc captif, en proie à ses remords :
N'espère pas de fléchir ma justice
Pour un ami qui mérite un supplice.

B iij

Comme il s'est ruiné pour les plaisirs du corps ;
Il faut aussi que le corps en pâtisse.

Par M. Flandy.

C H A N S O N.

AIR : *Nous sommes assis à l'aise, &c.*

NON, disoit Life à Julie,
Non, je ne veux pas aimer :
L'amour ! ah ! quelle folie !
Il fait gémir & pleurer.
Pour un seul Berger fidele,
Il en est mille inconstans.
Qu'on me trouve laide ou belle,
Moi, je ne veux point d'Amans.

Life étoit alors dans l'âge
Où l'Amour guette l'instant,
De fixer un cœur volage
Par le plus doux sentiment.
L'Amour entend la Bergere,
Et, riant de son erreur,
Vite, d'une main légère,
Il lui lance un trait au cœur.

Le jeune Berger Clitandre

Arrive dans ce moment :
 Euse commence à comprendre
 Que l'Amour est bien puissant.
 Clitandre est honnête, affable ;
 Qu'un tel homme est séduisant !
 Clitandre la trouve aimable ;
 Lise le trouve charmant.

Le jour baïlle ; on se retire...
 « Demain, d. main, s'il fait beau...
 » Clitandre... apporte ta lyre...
 » Tu joueras quelque air nouveau.
 Le lendemain dès l'aurore
 On se trouve au rendez-vous.
 On dit qu'ils y vont encore
 Chanter les airs les plus doux.

Par M. T...

L E S T R O I S A V I S.

Conte moral.

DAMIS, brulant de la plus tendre flamme,
 De son Amanté alloit faire sa femme,
 Quand celle à qui tout obéit... la Mort
 S'offre à ses yeux... Prends pitié de mon sort !
 Lui cria-t-il ; jeune, novice encore,

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Des vrais plaisirs je n'ai vu que l'aurore :
 Permits du moins que j'en jouisse ! .. Eh bien !
 Soit , lui dit-elle ; abrégeons l'entretien ;
 Tu m'as touchée , & j'en frémis ! .. Ecoutez
 Et garde-toi de former aucun doute
 Sur ma promesse. . . A dater de ce jour ,
 Chez toi , Damis , ne crains plus mon retour ,
 Si trois avis , sûrs & sans équivoque ,
 De ce retour n'ont précédé l'époque.
 Adieu . . L'Epoux , remis de sa terreur ,
 Vole à Chloé démontrer le bonheur
 D'être vivant . . . Delà , sans soin ni cure ,
 Que d'épuiser les dons de la nature ,
 Le bon Damis de toute volupté ,
 Comblé , repu jusqu'à satiété ,
 De lustre en lustre ayant traîné sa vie ,
 A son treizième , & presque à l'agonie ,
 Croyoit encor , par la Mort oublié ,
 De son registre avoir été rayé . . .
 Quand , tout-à-coup , la barbare édentée ,
 Glacant d'effroi son ame épouvantée :
 Allons , dit-elle... Es-tu prêt ?.. Viens , suis-moi.

Te suivre !... non : j'ai compté sur ta foi...
 Oui , j'ai compté (par le ciel que j'implore !)
 Sur trois avis... Tu m'en dois deux encore.

Paix , mon ami ! . Depuis dix ans passés ,
 Ton corps débile & tes membres glacés ,

Du mouvement t'ont-ils permis l'usage ?
 Depuis six ans , victime de ton âge ,
 Et des plaisirs destructeurs de tes sens ,
 Entendis-tu les cris les plus perçans ?
 Et depuis trois , ton obscure paupière
 Des cieux a-t-elle entrevu la lumière ?..
 Foible mortel ! si tu l'oses , réponds ?..
 N'étoient-ce pas trois bons avis ? .. Partons.

Par M. D. L. P.

*INSCRIPTION d'une Fontaine couverte
 d'un ombrage charmant , & située dans
 un hermitage très retiré.*

L calme de ces lieux , le frais de cet ombrage
 Est préférable , pour le Sage ,
 Au luxe des palais , au fracas des cités.
 Le crystal pur de mes flots argentés
 Lui promet un plus doux breuvage
 Que l'éclat pétillant des vins les plus vantés ;
 Enfin si le plaisir se rencontre à la ville ,
 Il est souvent trompeur & toujours dangereux ;
 Le bonheur sur mes bords a fixé son asyle ,
 Un cœur même insensible y pourroit vivre heu-
 reux.

Par M. de Lamolignière.

B v

Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Navire* ; celui de la seconde est *Bottes* ; celui de la troisième est *Aigle* ; celui de la quatrième est *Chapeau*. Le mot du premier Logogryphe est *Arbre*, où se trouvent *barre* (terme de marine), *Bar le Duc*, *Bar sur Aube*, *Bar sur Seine*, & *re* ; celui du second est *Révolte*, où l'on trouve *re* & *volte* (terme de manège) ; celui du troisième est *Cave*, où l'on trouve le mot latin *ave*.

É N I G M E.

Je vous offre, Lecteur, mon petit ministère ;
 Tout le monde convient de son utilité :
 Souvent, sans mon secours, vous ne pourriez pas
 faire
 Celui qui me dévore avec avidité.
 A mes extrémités je porte une matière
 Qui me donne du prix, mais qui fait mon mal-
 heur ;
 La nuit comme le jour je deviens nécessaire

Au Peuple , au Philosophe & même à l'Orateur.
Je peux , sans contredit , procurer la lumière
A tous les Beaux-Esprits , dès qu'ils en ont besoin :
Mais où me rencontrer ? ah ! c'est une autre affaire ;
Cherchez , on me met dans un coin.

Par M. Hubert.

A U T R E.

Aux Œdipes je vais ici
Donner un peu de tablature ;
Avec facilité je peins d'après nature ;
Vous peignez , me dit-on , & vous rimez aussi ?
A ce double talent on ne peut s'y méprendre :
Votre nom est Dav.. On me fait trop d'honneurs
Si jamais je deviens , comme lui , bon rimeur ,
Cette métamorphose aura de quoi surprendre.
Lecteur , pour vous parler en vers ,
Je ne vous en fais point mystère ,
Sans tant de façons je me sers ,
Comme bien d'autres font , d'une muse étrangère
Avec la même bonne foi ,
Je conviens qu'en tout point , de ce Dav.. à moi ,
La différence est infinie ;
Très-froide , je n'ai point le feu de son génie ,
Et cette vigueur de pinceau ,

B vj

16 MERCURE DE FRANCE.

pus par accident , & ceux qui avoient été dérobés & recelés à dessein, ce qui occasionna une révolution étonnante : les dépouilles de l'extorsion & tous les fruits de la fraude & de la subornation furent ramassées , & formoient un tas si prodigieux , qu'il s'élevoit , pour ainsi dire , jusqu'aux nues. Il fut appelé la montagne de restitution ; & tous ceux qui avoient été trompés furent invités d'aller y reprendre ce qui leur appartenoit.

Alors on vit une foule de misérables quitter les drapeaux de l'indigence & se revêtir d'habits couverts de brocards & ornés de broderies , dont ils dépouillèrent ceux que l'opulence en avoit décorés ; & quantité de gens qui avoient joui de fortunes immenses tombèrent tout-à-coup dans un état de médiocrité ; & il leur restoit à peine de quoi satisfaire leurs besoins essentiels.

Un second édit , qui avoit pour but de ranger tout le genre humain en familles , ordonna que tous les enfans se rendissent auprès de leurs véritables pères. Aussi-tôt une grande partie de l'assemblée se mit à changer de place , parce que le miroir présentant avec éclat la vérité , chacun étoit conduit , comme par

L'Aurore au teint vermeil , même j'éclipserai
Par fois l'astre du jour. Eh bien ! vous êtes belle ,
A la bonne heure , me diront
Les laides qui me connoîtront ;
Mais , pour séduire un cœur , la beauté suffit-elle ?
Sans esprit , la beauté , foible présent des Dieux ,
Monotones appas qui ne parlent qu'aux yeux ,
Aux yeux seuls ont le droit de plaire :
Mais l'esprit , en parlant au cœur ,
S'il s'endort le réveille ; & vous , tout au contraire ,
Froide , sans nul esprit , y portez la langueur ,
Et , douce jusqu'à la fadeur ,
Ne rappelant point son buveur ,
Insipide beauté , qui bientôt le dégoûte ,
Vous ne lui donnez point la goutte.
On peut me dire encor , on ne mentira pas ,
Que je ferois très-mal les honneurs d'un repas ;
On me préférera ce convive agréable ,
Inspirant la gaieté , françois , vif & léger ;
D'un préjugé peu favorable
Il fait revenir l'Etranger ,
Qui rend justice à son mérite ;
Dans les cœurs les plus froids quelquefois il excite
Une douce chaleur. Mesdames , entre nous ,
S'il vous attendrissoit , de lui méfiez-vous ;
Il vous meneroit loin , en vous tournant la tête ;
Téméraire , indiscret , il brusque une conquête ,
Et fait faire bien des faux pas ;

98 MERCURE DE FRANCE.

Pour vous en garantir , ne m'abandonnez pas ;
Par fois il est si vif , & moi si flegmatique ,
Qu'ainsi que le Peuple Helvétique ,
Avec moi , quoique belle , il sympathise peu ;
Quand l'un est tout de glace , oui , l'autre est tout
de feu ,
Et cependant on nous marie ensemble ;
Alors notre union ressemble
A celle de certains époux :
Sexe charmant qu'en pensez-vous ?

A U T R E.

VÉNUS sortit du sein des flots ,
Et je leur dois aussi mon existence.
J'ai deux aspects , voyons leur différence :
Je suis très-bon dans le propos ,
Et le soleil préside à ma naissance ;
Combien j'ai de greniers en France !
Et combien de gens à bons mots
Sans moi n'auroient point d'éloquence !
Madrigal , épigramme & ragoût ,
A tout cela je mets la sauce :
C'est toujours moi qui les rehausse
Et qui fais leur donner du goût.
Ami Lecteur , si tu plaisante ,

Tu pourrois bien dire, sur-tout,
Que tu n'en trouves pas beaucoup
Dans l'Enigme qu'on te présente.

*Par M. le Clerc de la Mothe, Chev. de
St Louis.*

A U T R E.

J'AI beaucoup d'yeux, mais je n'ai point de tête,
Et je ne sers à rien lors que je suis dehors;
Quoique sans pieds, j'entre & je sors,
Je vas, je viens: enfin quand je m'arrête,
On a grand soin de me vuider le corps.

Par M. Parron, Capit. d'Infanterie.

L O G O G R Y P H E

EN tout pays je suis d'usage:
Mais je sers plus communément
Aux citoyens du bas étage
Qu'à des gens d'un plus haut parage;
J'affronte l'orage & les vents;
Je perds un peu mon étalage
Lorsque Flore commence à régner dans nos
champs.

40. MERCURE DE FRANCE.

Je n'ai pas beaucoup d'agrémens :
Mais l'utile en moi dédommage.

Je me garderai bien d'en dire davantage :

Tu m'aurois bientôt sous la main.

Comme ce n'est point mon dessein ,

Apprends qu'en mes neuf pieds on trouve une substance

Invisible aux yeux des mortels ;

Ce qui nous annonce d'avance

Que nous ne serons point des êtres éternels ;

Un très humiliant insecte ,

Qui ronge tout & ne respecte

Ni nos meubles , ni nos habits ,

Ni même nous ; un très-vaste pays ,

Très-éloigné , mais où l'Europe entière

Porte le commerce & la guerre ;

L'expression de la voix & du chant ;

Un jeu presque passé de mode ;

Ce qui fait malheureusement

Aujourd'hui de l'hymen le premier fondement ;

Des oiseaux amoureux le logement commode ;

Le repas du milieu du jour ;

Un Souverain qui n'est connu qu'en Italie ;

Le Paradis terrestre ; un faquin qu'on oublie ;

La couleur qui n'est point l'ornement de l'amour ;

D'un animal l'espece très-jolie ;

D'un Sénateur Romain l'habillement pompeux ;

Certain genre de poésie ;

A Rome un Tribunal fameux ;
 La portion du corps tenant à la vessie ;
 Je donne encor un péché capital ;
 (Du Logogryphe c'est l'usage).
 L'Empire dont sortit Carthage ;
 Un fleuve à plus d'un combattant fatal.
 Finissons , cher Lecteur , cet obscur bavardage :
 Tu me rencontreras à pied comme à cheval ,
 Et rarement au fond d'un équipage.

Par le même.

A U T R E.

J e puis , en peu de temps , faire bien du chemin :
 Supprime un de mes pieds , je serai dans ta main.

Par M. Lagache , fils.

A U T R E.

P our se parer d'un élément ,
 A son action l'on m'oppose :
 Mes pieds placés différemment ,
 La perle dans mon sein repose.

Par le même.



CHANSON. *



QUE le plai- sir est peu de
 cho- se, S'il ne lais- se un doux
 sou- ve- nir; C'est peu de cueil- lir
 u- ne ro- se, Il faut
 è- tre sûr d'en jou- ir.
 Si Zéphir, en se- cret, l'en-
 ga- ge, Que sert d'en pa-

* Paroles de M. Delaunay ; musique de M.
 Teyssier , de l'Académie Royale de Musique.



Si des plaisirs qu'Amour apprête
 Les rivaux troublent la douceur.
 C'est fort exposer la conquête
 Que de publier son bonheur :
 Souvent on cesse de se plaire
 Quand on est libre de jouir :
 Toujours la gêne & le mystère
 Rendent plus piquant le plaisir.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- * *Histoire des campagnes de M. de Maillebois , en Italie ; pendant les années 1745 & 1746. Dédiée au Roi , par M. le Marquis de Pesay , Mestre de-Camp de Dragons , &c. 2 vol. in 4°. avec un vol. de pièces justificatives , & un de planches in-folio à Paris, de l'Imprimerie Royale ; & se trouve chez Panckouke , libraire , hôtel de Thou , rue des Poitevins. Prix, 144 liv. en blanc.*

ON voit avec plaisir un jeune Militaire , déjà connu par des poésies agréables , joindre à ce mérite un travail plus solide & plus utile , qui suppose des connaissances réfléchies & le zèle de sa profession. Le choix qu'on a fait de M. de Pesay , pour la rédaction de ces Mémoires suffirait pour son éloge , & il a justifié ce choix par l'exécution. Le premier volu-

* *Les deux articles suivans sont de M. de la Harpe.*

me contient l'histoire de la dernière guerre d'Italie, écrite en latin par Castruccio-Bonamici, qui servait dans l'armée combinée de France & d'Espagne. Cet écrivain, correct, élégant, & qui même a quelquefois de l'éloquence, ne rend pas toujours justice aux opérations des Généraux Français, soit qu'il les ait ignorées, soit qu'il se laisse aller à la partialité nationale. Mais en général il s'explique avec beaucoup de moderation & sans paraître jamais passionné, ce qui peut être devait engager M. de Pesay à le combattre avec moins d'amertume dans les notes qui accompagnent sa traduction. Au reste cette vivacité est excusable par son motif, c'est l'amour de la patrie & le zèle de l'amitié.

Les deux autres volumes contiennent le Journal exact des campagnes de 1745 & 1746, par M. le Maréchal de Maillebois, qui sert de base à la narration de M. de Pesay, & qui est appuyé de pièces justificatives. « Ce ne sont point (dit l'Editeur » dans le discours préliminaire) mes propres idées sur l'art de la guerre que je prétends publier aujourd'hui. Le génie aurait lui-même besoin du concours de l'expérience, pour poser les principes de cet art qui fait la destinée des Empires.

Comme il s'est ruiné pour les plaisirs du corps ;
Il faut aussi que le corps en pâtisse.

Par M. Flandy.

C H A N S O N.

AIR : *Nous sommes affis à l'aise, &c.*

NON, disoit Lise à Julie,
Non, je ne veux pas aimer :
L'amour ! ah ! quelle folie !
Il fait gémir & pleurer.
Pour un seul Berger fidele,
Il en est mille inconstans.
Qu'on me trouve laide ou belle,
Moi, je ne veux point d'Amans.

Lise étoit alors dans l'âge
Où l'Amour guette l'instant ,
De fixer un cœur volage
Par le plus doux sentiment.
L'Amour entend la Bergere,
Et, riant de son erreur,
Vite, d'une main légère,
Il lui lance un trait au cœur.

Le jeune Berger Clitandre

Arrive dans ce moment :
 Euse commence à comprendre
 Que l'Amour est bien puissant.
 Clitandre est honnête, affable ;
 Qu'un tel homme est séduisant !
 Clitandre la trouve aimable ;
 Euse le trouve charmant.

Le jour baisse ; on se retire...
 « Demain, demain, s'il fait beau...
 » Clitandre... apporte ta lyre...
 » Tu joueras quelque air nouveau.
 Le lendemain dès l'aurore
 On se trouve au rendez-vous.
 On dit qu'ils y vont encore
 Chanter les airs les plus doux.

Par M. T...

L E S T R O I S A V I S.

Conte moral.

DAMIS, brulant de la plus tendre flamme,
 De son Amant alloit faire sa femme,
 Quand celle à qui tout obéit... la Mort
 S'offre à ses yeux... Prends pitié de mon sort !
 Lui cria-t-il ; jeune, novice encore,

B iv

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Navire* ; celui de la seconde est *Bottes* ; celui de la troisième est *Aigle* ; celui de la quatrième est *Chapeau*. Le mot du premier Logogryphe est *Arbre*, où se trouvent *barre* (terme de marine), *Bar* le Duc, *Bar* sur Aube, *Bar* sur Seine, & *re* ; celui du second est *Révolte*, où l'on trouve *re* & *volte* (terme de manège) ; celui du troisième est *Cave*, où l'on trouve le mot latin *ave*.

É N I G M E.

JE vous offre, Lecteur, mon petit ministère ;
 Tout le monde convient de son utilité :
 Souvent, sans mon secours, vous ne pourriez pas
 faire
 Celui qui me dévore avec avidité.
 A mes extrémités je porte une matière
 Qui me donne du prix, mais qui fait mon mal-
 heur ;
 La nuit comme le jour je deviens nécessaire

Au Peuple, au Philosophe & même à l'Orateur.
 Je peux, sans contredit, procurer la lumière
 A tous les Beaux-Esprits, dès qu'ils en ont besoin ;
 Mais où me rencontrer ? ah ! c'est une autre affaire ;
 Cherchez, on me met dans un coin.

Par M. Hubert.

A U T R E.

Aux Œdipes je vais ici
 Donner un peu de tablature ;
 Avec facilité je peins d'après nature ;
 Vous peignez, me dit-on, & vous rimez aussi ?
 A ce double talent on ne peut s'y méprendre :
 Votre nom est Dav. On me fait trop d'honneurs
 Si jamais je deviens, comme lui, bon rimeur,
 Cette métamorphose aura de quoi surprendre.
 Lecteur, pour vous parler en vers,
 Je ne vous en fais point mystère,
 Sans tant de façons je me sers,
 Comme bien d'autres font, d'une muse étrangère
 Avec la même bonne foi,
 Je conviens qu'en tout point, de ce Dav. à moi,
 La différence est infinie ;
 Très-froide, je n'ai point le feu de son génie,
 Et cette vigueur de pinceau,

B vj

36. MERCURE DE FRANCE:

Que n'ont point les peintres femelles.
J'excepterai quelques-unes d'entre elles.
Aimable Val.. *Rosalba* de nos jours,
Voy. . Boq. . Vig. . souffrez que je vous nomme :
Des mains du Dieu des Arts, de celles des Amours
Vous recevez & partagez la pomme.
A la postérité vos tableaux passeront,
Quand tous les miens à vau-l'eau s'en iront.
Lecteur, en me peignant moi-même,
Vous croirez que c'est un problème
Qu'ici je vais vous proposer ;
Je vois votre embarras & veux m'en amuser.
Sans être ni brune, ni blonde,
Malgré mes rides, si j'en ai,
On n'en sera point étonné,
En sachant que je suis plus vieille que le monde.
J'ai cependant par fois, (soit dit sans vanité,
De la fraîcheur, de la beauté ;
Il faut tout dire aussi, je suis à la fontaine,
Qui chez la vieillelle ramene
La saison des jeux & des ris ;
Si je n'ai point de coloris,
Il est un Dieu charmant qui m'en donne & m'a-
nime :
Avec lui quand je m'unirai,
(En rougissant je l'avouerai ;
Notre union est très-intime ,)
Par mon vif incarnat, Lecteur, j'effacerai

L'Aurore au teint vermeil, même j'éclipserai
Par fois l'astre du jour. Eh bien ! vous êtes belle,
A la bonne heure, me diront
Les laides qui me connoîtront ;
Mais, pour séduire un cœur, la beauté suffit-elle.
Sans esprit, la beauté, foible présent des Dieux,
Monotones appas qui ne parlent qu'aux yeux,
Aux yeux seuls ont le droit de plaire :
Mais l'esprit, en parlant au cœur,
S'il s'endort le réveille ; & vous, tout au contraire,
Froide, sans nul esprit, y portez la langueur,
Et, douce jusqu'à la fadeur,
Ne rappelant point son buveur,
Insipide beauté, qui bientôt le dégoûte,
Vous ne lui donnez point la goutte.
On peut me dire encor, on ne mentira pas,
Que je ferois très-mal les honneurs d'un repas ;
On me préférera ce convive agréable,
Inspirant la gaieté, françois, vif & léger ;
D'un préjugé peu favorable
Il fait revenir l'Etranger,
Qui rend justice à son mérite ;
Dans les cœurs les plus froids quelquefois il excite
Une douce chaleur. Mesdames, entre nous,
S'il vous attendrissoit, de lui méfiez-vous ;
Il vous meneroit loin, en vous tournant la tête ;
Téméraire, indiscret, il brusque une conquête,
Et fait faire bien des faux pas ;

40. MERCURE DE FRANCE.

Je n'ai pas beaucoup d'agrémens :
Mais l'utile en moi dédommage.
Je me garderai bien d'en dire davantage :
Tu m'aurois bientôt sous la main.
Comme ce n'est point mon dessein ,
Apprends qu'en mes neuf pieds on trouve une subs-
tance
Invisible aux yeux des mortels ;
Ce qui nous annonce d'avance
Que nous ne serons point des êtres éternels ;
Un très humiliant insecte ,
Qui ronge tout & ne respecte
Ni nos meubles , ni nos habits ,
Ni même nous ; un très-vaste pays ,
Très-éloigné , mais où l'Europe entière
Porte le commerce & la guerre ;
L'expression de la voix & du chant ;
Un jeu presque passé de mode ;
Ce qui fait malheureusement
Aujourd'hui de l'hymen le premier fondement ;
Des oiseaux amoureux le logement commode ;
Le repas du milieu du jour ;
Un Souverain qui n'est connu qu'en Italie ;
Le Paradis terrestre ; un faquin qu'on oublie ;
La couleur qui n'est point l'ornement de l'amour ;
D'un animal l'espece très-jolie ;
D'un Sénateur Romain l'habillement pompeux ;
Certain genre de poésie ;

A Rome un Tribunal fameux ;
 La portion du corps tenant à la vessie ;
 Je donne encor un péché capital ;
 (Du Logogryphe c'est l'usage).
 L'Empire dont sortit Carthage ;
 Un fleuve à plus d'un combattant fatal.
 Finissons, cher Lecteur, cet obscur bavardage :
 Tu me rencontreras à pied comme à cheval ,
 Et rarement au fond d'un équipage.

Par le même.

A U T R E.

J e puis, en peu de temps, faire bien du chemin :
 Supprime un de mes pieds, je serai dans ta main.

Par M. Lagache, fils.

A U T R E.

P our se parer d'un élément,
 A son action l'on m'oppose :
 Mes pieds placés différemment ;
 La perle dans mon sein repose.

Par le même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- * *Histoire des campagnes de M. de Maillebois , en Italie ; pendant les années 1745 & 1746. Dédiée au Roi , par M. le Marquis de Pesay , Mestre de-Camp de Dragons , &c. 2 vol. in 4°. avec un vol. de pièces justificatives , & un de planches in-folio à Paris, de l'Imprimerie Royale ; & se trouve chez Panckouke , libraire , hôtel de Thou , rue des Poitevins. Prix, 144 liv. en blanc.*

ON voit avec plaisir un jeune Militaire , déjà connu par des poësies agréables , joindre à ce mérite un travail plus solide & plus utile , qui suppose des connaissances réfléchies & le zèle de sa profession. Le choix qu'on a fait de M. de Pesay , pour la rédaction de ces Mémoires suffirait pour son éloge , & il a justifié ce choix par l'exécution. Le premier volu-

* *Les deux articles suivans sont de M. de la Harpe.*

me contient l'histoire de la dernière guerre d'Italie, écrite en latin par Castruccio-Bonamici, qui servait dans l'armée combinée de France & d'Espagne. Cet écrivain, correct, élégant, & qui même a quelquefois de l'éloquence, ne rend pas toujours justice aux opérations des Généraux Français, soit qu'il les ait ignorées, soit qu'il se laisse aller à la partialité nationale. Mais en général il s'explique avec beaucoup de moderation & sans paraître jamais passionné, ce qui peut être devait engager M. de Pefay à le combattre avec moins d'amertume dans les notes qui accompagnent sa traduction. Au reste cette vivacité est excusable par son motif, c'est l'amour de la patrie & le zèle de l'amitié.

Les deux autres volumes contiennent le Journal exact des campagnes de 1745 & 1746, par M. le Maréchal de Maillebois, qui sert de base à la narration de M. de Pefay, & qui est appuyé de pièces justificatives. « Ce ne sont point (dit l'Editeur » dans le discours préliminaire) mes propres idées sur l'art de la guerre que je prétends publier aujourd'hui. Le génie aurait lui-même besoin du concours de » l'expérience, pour poser les principes de » cet art qui fait la destinée des Empires.

48 MERCURE DE FRANCE.

» la plus intéressée des belligérentes ; la
» Hongrie , dont la Reine voyoit atta-
» chés sa puissance & son sort au succès de
» ces campagnes ; l'Angleterre , qui ne
» mit jamais en avant tant d'or & de né-
» gociations ; la République de Gênes ,
» qui vit alors naître & se développer sa
» révolution la plus importante ; la Fran-
» ce enfin où les amis & les rivaux garan-
» tissent une égale activité , soit pour la
» critique , soit pour l'éloge.

» Tranquille au milieu de ce conflit
» d'amours propres puissans , je me repo-
» se sur l'intention de mon cœur. J'ai
» voulu m'instruire ; j'ai voulu rendre
» hommage au talent & à la vérité. J'ens-
» se desiré de l'éloquence pour louer di-
» gnement un homme à qui je dois beau-
» coup , & qui , jeune encore , avait
» déjà fait des choses dignes d'être louées,
» j'ai dit ce qu'il a fait , j'ai cru son éloge
» fini ; je laisse à la France à le nommer.

» J'ai rapporté littéralement plusieurs
» de ses Mémoires , instructions & pro-
» jets , sûr de l'honorer ainsi davantage
» que par des louanges. C'est dans ces
» écrits originaux placés par les connais-
» seurs au rang des modèles du genre ,
» que l'Officier jeune pourra prendre des
» idées

» idées militaires , que l'Officier instruit
 » pourra s'instruire encore , que l'hom-
 » me impartial saisira l'occasion d'applau-
 » dir , & que l'envieux trouvera sa pei-
 » re.

» Dans ces instructions , chef-d'œuvre
 » de précision & de clarté , tous les gens
 » de guerre puiseront le desir d'en avoir
 » de semblables à suivre. Ils y verront
 » anéanti cet art détestable des obscuri-
 » tés volontaires, des amphibologies mé-
 » ditées , qui laissant au Chef médiocre
 » & méchant, l'espoir d'un succès usurpé,
 » s'il a lieu , lui conserve encore la res-
 » source coupable d'accuser du revers ,
 » l'inférieur qu'il compromettre , par igno-
 » rance ou par intention. Talent funeste !
 » génie honteux , de quiconque n'en a
 » point d'autre ! profanation du pouvoir !
 » crime qui devient plus révoltant par
 » l'impunité , & qui prouve à tant de
 » braves serviteurs du Roi , que les coups
 » de fusil ne sont pas à la guerre les dan-
 » gers les plus à craindre !

» M. de Pesay annonce des idées très-
 » élevées sur l'influence que l'honneur
 » militaire peut avoir sur les mœurs. Non
 » sans doute , ce n'est pas seulement dans
 » les camps que les militaires peuvent

C

52 MERCURE DE FRANCE.

» défastres; fondent des fortunes iniques
» sur les publiques calamités; &, sous
» le vain prétexte d'une gloire nationale,
» appellent ces guerres, qui même répu-
» tées heureuses; retardent d'autant de
» siècles les progrès de l'esprit humain,
» sans avoir reculé d'un pas les limites de
» l'Empire; Egoïstes barbares, que je
» comparerais (s'ils étaient grands) à ces
» monstres des mers lointaines que le mu-
» gissement des tempêtes fait bondir de
» joie, que les vents déchaînés rassem-
» blent à la côte, & qui là, dans un re-
» cueillement affreux, attendent les vic-
» times que leur dévoueront les naufra-
» ges.

» Puissent plutôt des Ministrespatriotes,
» des génies sages & des cœurs sensibles,
» sans cesse environner le Trône! Echos
» du peuple, organes de la raison, ceux-
» là répéteront aux Monarques que la
» guerre est toujours une atroce démence;
» que c'est un appauvrissement, que les
» conquêtes; que l'histoire, plus juste à
» mesure que les hommes s'éclairent,
» s'apprête à jeter un jour terrible sur la
» gloire abhorrée des conquérans; & que
» cette foule des panégyristes elle-même,
» honteuse enfin d'avoir nourri tant de

» fureurs par les louanges, n'a plus d'en-
 » cens à brûler pour les désolateurs du
 » monde. »

L'Auteur caractérise très-noblement
 l'espèce de courage qui naît du senti-
 ment de l'honneur, & qui, dans un
 jour d'action, anime le soldat Français
 comme l'Officier. « Il est des cœurs
 » froids ; il est des esprits envieux &
 » faibles, qui ne pouvant atteindre à la
 » hauteur des âmes fortes, se réservent
 » le morne plaisir de rabaisser tout au ni-
 » veau de leur triste médiocrité. Ceux-
 » là prennent pour exaltation l'état natu-
 » rel de ceux dont la comparaison les
 » humilie. Ils traitent de convulsion le
 » degré d'énergie qu'ils n'ont pas, accu-
 » sent d'emphase l'expression vraie du
 » sentiment qu'ils ignorent ; &, quand
 » on leur dit, que c'est pour de la gloire
 » que le soldat brave la mort, ils ré-
 » pondent que c'est pour cinq sous par
 » jour, & s'applaudissent d'avoir ainsi
 » calomnié la nature humaine.

» Eh bien, ceux-là se trompent. Pour
 » de l'argent, peut-être le soldat s'engage.
 » Pour avoir du pain tous les jours, il
 » s'engage à se faire tuer un jour de ba-
 » taille ; cela est possible. Mais ce jour

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

» de mort & de gloire est-il arrivé ; c'est
» pour l'honneur , & pour l'honneur seul
» que combattent le grenadier & l'hom-
» me de recrue , ou bien il prennent la
» fuite & retrouvent leur cinq sous & la
» honte.

» Pendant le siège de Lille, il est ques-
» tion d'aller reconnaître les progrès d'une
» sappe. L'action est périlleuse à l'excès.
» Cent louis sont promis au soldat qui la
» tentera heureusement. Cinq y mar-
» chent tour-à-tour. Les cinq sont tués ,
» aucun n'a rempli l'objet. Un sixième
» se présente. C'est un jeune homme
» d'une figure charmante. On le voit
» partir à regret. Il s'éloigne. On compte
» les minutes, elles se passent ; le jeune
» homme ne revient pas ; on le pleure.
» Il reparait , le compte est rendu ; on
» marche , la sortie la plus vigoureuse
» s'exécute ; les ouvrages sont comblés ;
» on rentre dans la Place. Alors en pré-
» sence de la garnison victorieuse , le
» Général appelle le brave qui a préparé
» son triomphe. Le grenadier sort du
» rang. On lui offre la récompense in-
» diquée ; grand merci , mon Général ,
» on ne va pas là pour de l'argent , ré-
» pond le Grenadier , & il retourne à
» son poste.

» A un autre siège , on montre à des
 » grenadiers une brèche à peine commen-
 » cée. Les circonstances invitent à tenter
 » soudain l'escalade. Enfans , passerez-
 » vous bien là , leur dit le Comman-
 » dant de tranchée ; oui , mon Général ,
 » à la faveur des coups de fusils , répon-
 » dent les grenadiers Français , & cette
 » expression sublime est devenue prover-
 » be parmi eux.

» Au camp devant Tournai , la veille
 » de la bataille de Fontenoi , on entend
 » le soir passer à toutes jambes une foule
 » de courriers au milieu du quartier géné-
 » ral ; on s'étonne, on s'informe, parce que
 » la veille d'une bataille on s'informe de
 » tout. Quels sont ces courriers ? Ce sont
 » des grenadiers de Normandie qui re-
 » viennent de sémestre. Ils ont appris à
 » quinze lieues delà qu'on se bat le len-
 » demain , & ils ont pris la poste pour
 » être de la fête.... Où se retrouve ici
 » l'influence des cinq sous par jour ?

» Il n'est pas un régiment français ,
 » dont les annales mieux conservées ,
 » n'offrissent vingt traits semblables ,
 » aussi dignes d'admiration , aussi peu
 » vantés , aussi peu connus , par la raison
 » même qu'ils sont en grand nombre ,

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

» & qui , malgré cet oubli presque dé-
» courageant , se reproduiront d'âge en
» âge , tant qu'il y aura des grenadiers
» & de l'amour-propre. »

M. de Pesay finit par des souhaits qui
font honneur à la sensibilité de son ame
& à ses vues patriotiques. Puisse donc
une émulation universelle être encoura-
gée !

» Puissent les Rois assurer leur bien-
» veillance au talent , & leurs bontés fa-
» milières aux vertus !

» Puisse la récompense venir chercher
» qui la mérite , & le plaisir du bienfait
» rester ainsi tout entier au bienfaiteur !

» Pour que la reconnaissance soit vrai-
» ment douce , puisse la grâce n'avoir
» plus besoin de se dégrader d'avance par
» la sollicitation !

» Que l'argent ne récompense plus le
» riche !

» Que l'argent ne puisse être réputé ré-
» compense pour personne ; qu'il devien-
» ne un secours assuré pour les besoins ,
» un ressort de plus pour les travaux !

» Que les Ministres songent que les
» Rois ne sont pas assez riches pour payer
» l'honneur avec de l'argent !

» Que l'argent seul n'obtienne donc
» jamais l'emblème de l'honneur !

» Alors la paix peut durer , la guerre
 » peut nous rappeler aux armes. En tout
 » temps , à toute heure la France aura
 » par-tout des héros prêts pour sa défen-
 » se. L'habitude du bonheur social don-
 » nera au simple citoyen , comme au sol-
 » dat exercé , des forces irrésistibles pour
 » repousser l'ennemi. Des fonds inépuï-
 » sables naîtront pour les trésors de l'E-
 » tat , & le Monarque pourra payer di-
 » gnement nos blessures avec des regards,
 » & nos victoires avec des couronnes de
 » chêne. . . France , un jour nouveau luit
 » sur toi. L'enthousiasme de la vertu ne
 » semble plus une exagération ; l'espoir
 » du bonheur public n'est plus un songe.
 » Il parut l'être quand le sort voulut re-
 » mettre les rênes d'un grand royaume aux
 » mains inexpérimentées de la jeunesse.
 » A cette époque , le doute & l'effroi
 » nous furent permis , & le libre aveu
 » de nos craintes dissipées est aujourd'hui
 » le premier éloge du Souverain. Un
 » Roi jeune a confondu nos idées par des
 » résolutions au-dessus de son âge. Il nous
 » a rendu l'espérance , & déjà l'espérance
 » se réalise. Sa Cour devient le sanctuaire
 » des vertus & des plaisirs domestiques.
 » L'union des familles est prêchée d'exem-

„ ple par les Rois. Tout annonce la con-
 „ corde , tout sollicite les rapproche-
 „ mens ; tout invite à la paix , au bon
 „ ordre , à la douce fraternité ; & de
 „ cet exemple d'une Cour chérie résulte ,
 „ pour la société entière , une révolu-
 „ tion dans les mœurs , qui n'échappe
 „ déjà plus à l'œil attentif. Les cabales
 „ tombent ou gémissent de leur peu de
 „ pouvoir ; l'esprit de parti s'éteint ; les
 „ haines politiques meurent ; le citoyen
 „ aborde le citoyen avec un front plus ou-
 „ vert , enfin la faveur honore. »

Ces fragmens du Discours préliminaire ,
 écrits avec une éloquence & une franchi-
 se militaires , suffisent pour donner une
 idée du style des Mémoires dont le fonds
 est d'ailleurs aussi important qu'instructif.
 Les cartes qui sont jointes à l'ouvrage
 sont d'une exécution parfaite ; c'est un ta-
 bleau très-complet & très-détaillé dans
 lequel tous les gens du métier peuvent
 puiser des lumières en étudiant ces opéra-
 tions admirées des connaisseurs , exécutées
 dans un pays où la guerre a toujours été
 très-difficile & très-épineuse & par con-
 séquent très-instructive.

Diatribes à l'Auteur des Ephémérides.

Cette petite brochure, que l'on trouve chez tous les Libraires qui vendent les nouveautés, est d'un homme célèbre qui étend ses regards sur tous les objets, qui les éclaire par la netteté de ses idées & les embellit des grâces de son imagination : c'est à de tels écrivains qu'il appartient sur-tout de diriger l'opinion publique sur les matières importantes, & celle dont il s'agit ici méritait d'attirer son attention. L'utilité, encore combattue, des opérations bienfaisantes d'un Gouvernement éclairé, est l'objet de cette petite Feuille, écrite de ce style agréable & piquant qui est toujours celui de l'Auteur. On trouve d'abord un tableau vif & rapide de notre monarchie dans les temps de misère & d'ignorance.

« Nous habitons, nous autres Celtes,
 » un climat plus rude & un pays moins
 » fertile qu'il ne l'est de nos jours. La Na-
 » tion fut cruellement écrasée depuis Ju-
 » les-César jusqu'au Grand Julien le Phi-
 » losophe, qui logeait à la Croix de fer
 » dans la rue de la Harpe. Il nous traita
 » avec équité & avec clémence comme le

Cv

60 MERCURE DE FRANCE.

» reste de l'Empire. Il diminua nos im-
» pôts, il nous vengea des déprédations
» des Germains. Il fit tout ce qu'a voulu
» faire depuis notre grand Henri IV. C'est
» à un Payen & à un Huguenot que nous
» devons les seuls beaux jours dont nous
» ayons jamais joui jusqu'au siècle de
» Louis XIV.

» Notre sort était déplorable quand
» des barbares, appelés Visigoths, Bour-
» guignons & Francs, vinrent mettre le
» comble à nos longs malheurs. Ils rédui-
» firent en cendre notre pays, sur le seul
» prétexte qu'il était un peu moins horri-
» ble que le leur. Alors tout malheureux
» agriculteur devint esclave dans la terre
» dont il était auparavant possesseur li-
» bre ; & quiconque avait usurpé un châ-
» teau, & possédait dans sa basse-cour
» deux ou trois grands chevaux de charrette,
» dont il faisait des chevaux de bataille,
» traita ses nouveaux serfs plus rudement
» que ces serfs n'avaient traité leurs mulets
» & leurs ânes.

» Les Barbares, devenus Chrétiens
» pour mieux gouverner un peuple Chré-
» tien, furent aussi superstitieux qu'ils
» étaient ignorans. On leur persuada
» que pour n'être pas rangés parmi les

« bones quand la trompette annoncerait
 « le jugement dernier, il n'y avait d'autre
 « moyen que d'abandonner à des Moines
 « une partie des terres conquises. Ces
 « Bourgraves, ces Châtelains ne savaient
 « que donner un coup de lance du haut
 « de leurs chevaux à un homme à pied,
 « & quelques Moines savaient lire &
 « écrire.

« Ils se mirent donc au droit des con-
 « quérans. Delà vint qu'en Allemagne
 « tant de Prieurs, de Moines devinrent
 « Princes, & qu'en France ils furent Sei-
 « gneurs Suzerains, ce qui ne s'accordait
 « pas trop avec leur vœu de pauvreté. Il
 « y a même encore en France des provin-
 « ces entières où les cultivateurs sont ef-
 « claves d'un couvent. Le père de fa-
 « mille qui meurt sans enfans n'a d'autre
 « héritiers que les Bernardins, ou les
 « Prémontrés, ou les Chartreux, dont
 « il a été serf pendant sa vie. Un fils,
 « qui n'habite pas la maison paternelle à
 « la mort de son père, voit passer tout
 « son héritage aux mains des Moines.
 « Une fille, qui s'étant mariée, n'a pas
 « passé la nuit de ses nocces dans le
 « logis de son père, est chassée de cette
 « maison, & demande en vain l'aumône

62 MERCURE DE FRANCE.

» à ces mêmes Religieux à la porte de la
» maison où elle est née. Si un serf va s'é-
» tablir dans un pays étranger , & y fait
» une fortune , cette fortune appartient
» au couvent. Si un homme d'une autre
» province passe un an & un jour dans
» les terres de ce couvent , il en devient
» esclave. On croirait que ces usages
» sont ceux des Cafres ou des Algonquins.
» Non , c'est dans la patrie des l'Hôpital
» & des Daguesseau que ces horreurs ont
» obtenu force de loi , & les Daguesseau
» & les l'Hopital n'ont pas même osé
» élever leur voix contre cet abominable
» abus. Lorsqu'un abus est entraciné , il
» faut un coup de foudre pour le dé-
» truire.

» Cependant , les cultivateurs ayant
» acheté enfin leur liberté des Rois & de
» leurs Seigneurs dans la plupart des pro-
» vinces de France , il ne resta plus de
» serfs qu'en Bourgogne , en Franche-
» Comté , & dans peu d'autres cantons.
» Mais la campagne n'en fut guères plus
» foulagée dans le royaume des Francs.
» Les guerres malheureuses contre les An-
» glais, les irruptions imprudentes en Ita-
» lie , la valeur inconsidérée de François
» 1^{er}. enfin , les guerres de religion qui

» bouleversèrent la France pendant qua-
 » rante années, ruinèrent l'agriculture
 » au point, qu'en 1598, le Duc de Sully
 » trouva une grande partie des terres en
 » friches, faute, dit-il, de bras & de fa-
 » cultés pour les cultiver. Il était dû,
 » par les Colons, plus de vingt millions
 » pour trois années de taille. Ce grand
 » Ministre n'hésita pas à remettre au peu-
 » ple cette dette alors immense; & dans
 » quel temps! Lorsque les ennemis ve-
 » naient de se saisir d'Amiens, & que Hen-
 » ri IV courait hazarder sa vie pour le
 » reprendre. »

L'Auteur vient à l'article des bleds; &
 suivant sa méthode ordinaire, il donne
 une forme dramatique à des idées utiles
 & à des spéculations patriotiques. « Je
 » suis laboureur, & cet objet me regar-
 » de. J'ai environ quatre-vingt personnes
 » à nourrir. Ma grange est à trois lieues
 » de la ville la plus prochaine; je suis
 » obligé quelquefois d'acheter du fro-
 » ment, parce que mon terrain n'est pas
 » si fertile que celui de l'Egypte & de la
 » Sicile.

» Un jour un Greffier me dit, allez-
 » vous-en à trois lieues payer chèrement
 » au marché de mauvais bleds. Prenez des

64 MERCURE DE FRANCE.

» Commis un acquit à caution ; & , si
» vous le perdez en chemin , le premier
» sbirre qui vous rencontrera sera en droit
» de saisir votre nourriture , vos chevaux ,
» votre personne , votre femme , vos
» enfans. Si vous faites quelque difficulté
» sur cette proposition , sachez qu'à vingt
» lieues , il est un coupe-gorge qu'on ap-
» pelle Jurisdiction ; on vous y traînera ,
» vous serez condamné à marcher à pied
» jusqu'à Toulon , où vous pourrez la-
» bourer à loisir la Mer Méditerranée.

» Je pris d'abord ce discours instructif
» pour une froide raillerie. C'était pour-
» tant la vérité pure. Quoi ! dis-je , j'au-
» rai rassemblé des colons pour cultiver
» avec moi la terre , & je ne pourrai ache-
» ter librement du bled pour les nourrir
» eux & ma famille ? Et je ne pourrai
» en vendre à mon voisin quand j'en au-
» rai de superflu ? — Non , il faut que
» vous & votre voisin creviez vos che-
» vaux pour courir pendant six lieues. —
» Eh ! dites-moi , je vous prie , j'ai des
» pommes de terre & des châtaignes ,
» avec lesquelles on fait du pain excellent
» pour ceux qui ont un bon estomac ; ne
» puis-je pas en vendre à mon voisin , sans
» que ce coupe-gorge dont vous m'avez

„ parlé m'envoie aux galères? — Oui
 „ — pourquoi, s'il vous plaît, cette
 „ énorme différence entre mes châtaignes
 „ & mon bled? — Je n'en fais rien. =
 „ C'est peut-être parce que les charensons
 „ mangent le bled, & ne mangent point
 „ les châtaignes? — voilà une très-mau-
 „ vaise raison. = Eh! bien si vous en vou-
 „ lez une meilleure, c'est parce que le
 „ bled est d'une nécessité première, &
 „ que les châtaignes ne sont que d'une
 „ seconde nécessité. = Cette raison est
 „ encore plus mauvaise. Plus une denrée
 „ est nécessaire, plus le commerce en doit
 „ être facile. Si on vendoit le feu & l'eau,
 „ il devrait être permis de les importer &
 „ de les exporter d'un bout de la France
 „ à l'autre.

„ Je vous ai dit les choses comme elles
 „ sont, me dit enfin le Greffier. Allez vous
 „ en plaindre au Contrôleur - Général ;
 „ c'est un homme d'Eglise & un Juriscon-
 „ sulte ; il connaît les loix divines &
 „ les loix humaines, vous aurez double
 „ satisfaction.

„ Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un
 „ Ministre d'Etat, qui n'était ni Conseil-
 „ ler, ni Prêtre, venait de faire publier
 „ un édit, par lequel, malgré les pré-

66 MERCURE DE FRANCE.

» jugés les plus sacrés , il était permis
» à tout Périgourdin de vendre & d'ache-
» ter du bled en Auvergne , & tout Cham-
» penois pouvait manger du pain fait
» avec du bled de Picardie.

» Je vis dans mon canton une douzaine
» de laboureurs mes frères , qui lisaient
» cet édit sous un de ces tilleuls , qu'on
» appelle chez nous un rosny , parce que
» Rosny , Duc de Sulli les avait plantés.

» Comment donc ! disait un vieillard
» plein de sens, il y a soixante ans que je
» lis des édits ; ils nous dépouillaient pres-
» que tous de la liberté naturelle en style
» inintelligible , & en voici un qui nous
» rend notre liberté , & j'en entends tous
» les mots sans peine ! voilà la première
» fois , chez nous , qu'un Roi a raison-
» né à son peuple ; l'Humanité tenait la
» plume & le Roi a signé. Cela donne
» envie de vivre , je ne m'en souciais
» guère auparavant ; mais , sur-tout que
» le Roi & son Ministre vivent.

» Cette rencontre , ces discours , cette
» joie , répandue dans mon voisinage ,
» réveillèrent en moi un extrême desir de
» voir ce Roi & ce Ministre. Ma passion
» se communiqua au bon vieillard qui véc

» nait de lire l'Edit du 13 Septembre ,
» sous le rofny.

» Nous allions partir, lorsqu'un Procureur Fiscal d'une petite ville voisine nous arrêta tout court. Il se mit à prouver que rien n'est plus dangereux que la liberté de se nourrir comme on veut; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues; & que si chaque famille avait le malheur de manger tranquillement son pain à l'ombre de son figuier , tout le monde deviendrait monopoleur. Les discours véhémens de cet homme d'Etat ébranlèrent les organes intellectuels de mes camarades. Mais mon bon homme , qui avait tant envie de voir le Roi , resta ferme. Je crains les monopoleurs , dit - il , autant que les Procureurs : mais je crains encore plus la gêne horrible sous laquelle nous gémissons; & de deux maux il faut éviter le pire.

» Je ne suis jamais entré dans le Conseil du Roi , mais je m'imagine que lorsqu'on pesait devant lui les avantages & les dangers d'acheter son pain à sa fantaisie, il se mit à sourire, & dit :

» Le bon Dieu m'a fait Roi de France ,

68 MÉRCURE DE FRANCE.

» & ne m'a pas fait grand panetier ; je
 » veux être le protecteur de ma Nation
 » & non son oppresseur réglementaire. Je
 » pense que quand les sept vaches mai-
 » gres eurent dévoré les sept vaches gras-
 » ses , & que l'Égypte éprouva la disette,
 » si Pharaon , ou le Pharaon avait eu le
 » sens commun , il aurait permis à son
 » peuple d'aller acheter du bled à Babilo-
 » ne & à Damas ; & s'il avait eu un cœur ,
 » il aurait ouvert ses greniers *gratis* , sauf
 » à se faire rembourser au bout de sept
 » ans que devait durer la famine. Mais
 » forcer ses sujets à lui vendre leurs terres,
 » leurs bestiaux , leurs marmites , leur li-
 » berté , leurs personnes , me paraît l'ac-
 » tion la plus folle , la plus impraticable ,
 » la plus tyrannique. Si j'avais un Con-
 » trôleur-Général qui me proposât un tel
 » marché , je crois , Dieu me pardonne ,
 » que je l'enverrais à sa maison de campa-
 » gne avec ses vaches grasses. Je veux
 » essayer de rendre mon peuple libre &
 » heureux pour voir comment cela fera.

» Cet apologue frappa toute la compa-
 » gnie. Le Procureur Fiscal alla procé-
 » der ailleurs ; & nous partîmes le bon-
 » homme & moi dans ma charrette, qu'on
 » appelait carrosse , pour aller au plus vite
 » voir le Roi.

« Quand nous approchâmes de Pontoï-
 « se ; nous fûmes tout étonnés de voir
 « environ dix à quinze mille payfans qui
 « couraient comme des fous en hurlant, &
 « qui criaient les bleds, les marchés, les
 « marchés, les bleds. Nous remarquâmes
 « qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin ,
 « qu'ils le démolissaient en un moment,
 « & qu'ils jetaient bled , farine & son
 « dans la rivière. J'entendis un petit Prê-
 « tre qui , avec une voix de Stentor , leur
 « disait: saccageons tout , mes amis , Dieu
 « le veut ; détruisons toutes les farines ,
 « pour avoir de quoi manger.

« Je m'approchai de cet homme , je
 « lui dis , Monsieur , vous me paraissez
 « échauffé, voudriez vous me faire l'hon-
 « neur de vous rafraîchir dans ma char-
 « rette ? J'ai de bon vin. Il ne se fit pas
 « prier : mes amis , dit-il , je suis habi-
 « tué de paroisse. Quelques uns de mes
 « confrères & moi nous conduisons ce
 « cher peuple. Nous avons reçu de l'ar-
 « gent pour cette bonne œuvre. Nous je-
 « tons tout le bled qui nous tombe sous
 « la main , de peur de la disette. Nous
 « allons égorger dans Paris tous les bou-
 « langers pour le maintien des loix fon-
 « damentales du Royaume, voulez-vous
 « être de la partie ?

70 MERCURE DE FRANCE.

» Nous le remerciâmes cordialement ,
» & nous prîmes un autre chemin dans
» notre charrette pour aller voir le Roi.

» En passant par Paris , nous fûmes té-
» moins de toutes les horreurs que com-
» mit cette horde de vengeurs des loix
» fondamentales. Ils étoient tous ivres ,
» & criaient d'ailleurs qu'ils mouraient
» de faim. Nous vîmes à Versailles passer
» le Roi & la Famille Royale. C'est un
» grand plaisir; mais nous ne pûmes avoir
» la consolation d'envisager l'Auteur de
» notre cher Edit du 13 Septembre. Le
» gardien de la porte m'empêcha d'en-
» trer. Je crois que c'est un Suisse. Je me
» serais battu contre lui, si je m'étais senti
» le plus fort. Un gros homme qui por-
» tait des papiers , me dit : allez , retour-
» nez chez vous avec confiance , votre
» homme ne peut vous voir ; il a la gout-
» te ; il ne reçoit pas même son médecin,
» & il travaille pour vous.

» Nous partîmes donc mon compagnon
» & moi , & nous revînmes cultiver nos
» champs ; ce qui , à notre avis , est la seule
» manière de prévenir la famine.

» Nous retrouvâmes sur notre route
» quelques-uns de ces automates grossiers
» à qui on avait persuadé de piller Pon-

» toise, Chantilli, Corbeil, Versailles
 » & même Paris. Je m'adressai à un
 » homme de la troupe qui me paroîs-
 » soit repentant. Je lui demandai quel
 » démon les avoit conduits à cette hor-
 » rible extravagance ? Hélas ! Monsieur,
 » je ne puis répondre que de mon villa-
 » ge. Le pain y manquait, les Capucins
 » étoient venus nous demander la moitié
 » de notre nourriture au nom de Dieu.
 » Le lendemain les Récollets étoient ve-
 » nus prendre l'autre moitié. =Eh ! mes
 » amis, leur dis-je ; forcez ces Messieurs
 » à labourer la terre avec vous, & il n'y
 » aura plus de disette en France. »

Théorie du Luxe, ou traité dans lequel
 on entreprend d'établir que le luxe est
 un ressort non-seulement utile, mais
 même indispensablement nécessaire à
 la prospérité d'un Etat. A Paris, chez
 Jean-François Bastien, Libr. rue du
 Petit-Lion.

On nous a représenté le luxe comme
 le plus cruel ennemi du genre humain,
 comme un monstre dont le venin est si
 subtil & si actif, qu'on ne peut jeter les
 yeux sur lui sans en ressentir les atteintes

mortelles; un tyran perfide, qui, sous le voile trompeur de la prospérité publique, cache les cadavres des malheureux qu'il immole journellement. On a employé toutes sortes d'images pour décrier le luxe. Les Chimistes, a-t-on dit, pilent, brisent les matières qu'ils font entrer dans leurs alambics; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses, qui flattent le goût & l'odorat: le luxe en agit de même avec les hommes... C'est du plus pur de leur sang qu'il tire ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès: ils n'examinent pas ces préparatifs si ruineux qui l'ont précédé.

On a comparé encore la félicité apparente que produit le luxe, à ces fièvres violentes qui ne prêtent, durant le transport, une force incroyable aux malades, que pour la leur ôter au déclin de l'accès. Les Philosophes ont soutenu que le luxe étoit un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffroit & qu'on ne l'ignoroit pas

pas. S'ils ont avoué que le luxe pouvoit être nécessaire pour donner du pain aux pauvres, ils ont dit en même temps qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Les Historiens ont aussi employé leur éloquence pour en peindre les funestes effets dans la chute & le renversement des Empires. Plusieurs Législateurs se sont fait un devoir de le proscrire. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons a regardé comme de vaines déclamations tout ce qu'on a publié jusqu'à présent contre le luxe. Il avoue que dans la théorie, l'opinion commune est peu favorable à son système; mais il soutient que dans la pratique tout le monde se livre au luxe. Ceux qui l'ont le plus décrié, n'ont pas été à portée, par leur place, d'en bien observer les effets, & n'ont fait nulle étude de l'économie politique. Les hommes d'Etat, occupés de l'administration du Royaume, ont vu de près la nécessité de favoriser le luxe, en le prenant dans sa juste acception. Ils l'ont regardé comme le moyen d'exciter l'industrie, de faire fleurir les arts, circuler les espèces & peupler les villes; l'Auteur de la théorie du luxe se déclare pour cette opinion, & prétend

D

que ce seroit nous ramener à l'état primitif, très-inferieur à l'état actuel de civilisation, que de vouloir proscrire ce moyen efficace de bannir l'indigence & l'oisiveté du corps de la société. Faire dépenser les riches, c'est assurer aux pauvres un moyen assuré de se procurer leur subsistance par leur travail. Les besoins du luxe, multipliant à l'infini les branches de l'industrie & du travail, fournissent à tout le monde de quoi vivre, en s'occupant, & répandent ainsi l'aisance dans tout un Peuple. D'après cette idée, cet Auteur soutient que le luxe ne nuit ni à la population, ni à l'agriculture, ni aux bonnes mœurs. Il prétend que les reproches que l'on fait au luxe par rapport aux mœurs, viennent de ce que l'on n'a pas des idées nettes sur la morale civile. L'Ouvrage est terminé par une dissertation sur le sens primordial du mot *Luxe*. L'Auteur, qui convient qu'il combat un sentiment presque généralement reçu, demande qu'on examine ses raisons avec une attention suivie, & qu'on veuille se dépouiller de ses préventions. Les vérités les plus claires, dit-il, n'échouent que trop souvent contre l'enthousiasme & l'habitude. Cette matière, quoi-

qu'elle ne soit pas neuve, est traitée d'une manière intéressante : on ne sauroit trop discuter les questions qui tiennent de si près aux sociétés politiques.

Monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole, ou origine du langage & de l'écriture; par M. Court de Gebelin. A Paris, chez Boudet, Imprim.-Lib. rue Saint Jacques.

Ce nouveau volume du monde primitif est des plus intéressants. Il est divisé en cinq Livres, dont chacun offre un objet différent & propre à piquer la curiosité. Le 1^{er} roule sur l'art étymologique; le 2^e donne l'analyse de l'instrument vocal; le 3^e expose les variétés qu'éprouve cet instrument chez chaque Peuple, & les causes & les effets de ces variétés; le 4^e les mots qui résultent nécessairement des sons que donnent ces instruments, & de leurs rapports avec les objets qu'on vouloit peindre par ces mots; la 5^e fait voir que l'écriture nâquit comme le langage, par l'imitation même des objets qu'on vouloit peindre.

Dij

Sans l'art étymologique , les rapports des langues sont nuls , & l'on ne peut prononcer sur l'origine des mots ; cependant il n'est aucun art plus décrié : notre Auteur a donc été obligé de remonter aux causes de ce décri ; & en convenant qu'il tomboit sur de fausses méthodes , il prouve que , par les principes qu'il pose & les règles qu'il s'est prescrites à cet égard , sa marche est aussi sûre qu'elle le seroit peu par les méthodes ordinaires. Nous invitons d'autant plus volontiers nos Lecteurs à juger par eux-mêmes de ce que notre Auteur dit , qu'ils en seront plus disposés à le suivre dans ses recherches , & à ne pas le confondre avec les Etymologistes qui ont paru jusques ici , & qui ne faisoient pas assez d'usage d'une bonne critique. Peut-être cette partie auroit-elle pu être un peu plus resserrée ; le desir de persuader sur un objet fondamental pour cet Ouvrage , devient cependant une excuse des plus légitimes aux yeux de tout Lecteur indulgent. Sa marche y est aussi neuve qu'elle l'a été à l'égard des volumes précédens.

Voulant démontrer que la parole étoit naturelle à l'homme , & non l'effet de

son industrie & de ses recherches, M. G. analyse dans le second livre l'instrument vocal d'après les Anatomistes les plus célèbres & d'après les plus grands Physiciens. C'en est pas la partie la moins intéressante de son Ouvrage: on y voit que l'homme put parler dès l'instant qu'il exista; que ses besoins lui en firent une loi; & que son intelligence lui fit appercevoir les moyens propres à faire des sons de l'instrument vocal, les fidèles interprètes de ses pensées, de la manière la plus simple & la plus sûre.

Mais cet instrument vocal éprouve en chaque lieu les variétés auxquelles les objets physiques sont exposés en changeant de climat: dès-lors les mêmes mots doivent être rendus d'une manière différente en chaque lieu, suivant les loix physiques qui y affectent l'instrument vocal; il a donc fallu nécessairement, afin de comparer les langues & remonter à leur origine, déterminer les loix que suit à cet égard l'instrument vocal, & les suivre dans leurs effets; c'est l'objet du troisième livre. On y voit les diverses substitutions qui ont lieu entre les sons, les altérations qui en résultent pour chaque mot composé de quelqu'un de ces

78. MERCURE DE FRANCE.

sons, & les moyens de reconnoître ces mots, malgré la multitude de métamorphoses sous lesquelles ils se cachent. Ici, sont mises à contribution une multitude de langues anciennes & modernes, d'Europe & d'Asie, &c. & on y voit tels mots prononcés différemment par vingt Nations, sans cesser d'être les mêmes. Cette portion de volume que nous annonçons, est étonnante par les rapports qui en résultent entre des mots qui, jusques ici, paroissoient n'en avoir aucun, & par les conséquences qui en résultent en faveur du système de l'Auteur, qui montrent des facilités jusques ici absolument inconnues à ceux mêmes qui étoient le plus versés dans la connoissance des langues.

Chacun des sons donnés par l'instrument vocal reçut une valeur constante, & cette valeur forma la première base de la langue primitive: mais cette valeur ne fut & ne put jamais être arbitraire; c'est ce que l'on fait voir dans le quatrième livre, en démontrant que la langue n'est qu'une peinture; que tout mot eut sa raison; que c'est cette raison qui constitue la beauté de l'éloquence & de la poésie; que les voyelles furent la pein-

ture & le langage des sensations , tandis que les consonnes furent la peinture & le langage des idées : ce qu'on démontre par les mots mêmes qui en ont résulté dans les langues savantes , & dans la Chinoise elle-même, dont on développe ici la nature & les rapports avec toutes les autres.

En suivant les mêmes principes d'imitation sur lesquels est élevé le monde primitif , M. G. parvient , avec la même simplicité , à l'origine de l'écriture alphabétique , dont chaque caractère n'est qu'une peinture relative aux objets peints par les mots que forment les voyelles & les consonnes ; & l'on voit que tous ces objets sont puisés dans l'homme lui-même , pour qui étoient destinés le langage & l'écriture.

On y fait voir que cet alphabet primitif & naturel a formé les alphabets de tous les Peuples anciens & modernes , comme le justifient un grand nombre d'alphabets & les monumens anciens qu'on rapporte ici , & qui peuvent être regardés comme la base d'une diplomatique ancienne d'autant plus intéressante , qu'elle réunit les belles découvertes faites depuis peu sur les langues anciennes , &

D i y

80 MERCURE DE FRANCE.
sur les alphabets de la Phénicie & de
Palmire.

Sur la formation des Jardins ; par l'Auteur des considérations sur le Jardinage.

« Nous avons du plaisir lorsque nous voyons
» un jardin bien régulier , & nous en avons
» encore lorsque nous voyons un lieu brut &
» champêtre ».

Montesquieu , sur le Goût.

Brochure in-8°. prix 1 livre 4 sols.
A Paris , chez Dorez , Libraire ,
rue Saint Jacques , vis-à-vis la rue du
Plâtre.

L'art du jardinage est en Europe une branche collatérale de celui de l'Architecte, qui assujettissant à ses formes symétriques & compassées les jardins les plus vastes , n'en fait ordinairement que des espèces de villes de verdure. En Angleterre , le goût dominant est opposé à celui de l'Europe entière ; les Anglois ont universellement adopté une manière nouvelle , dans laquelle ils ont proscrit jusqu'à l'apparence même de l'art , en sorte que la plupart de leurs jardins diffèrent très peu

des champs ordinaires, tant la nature vulgaire y est servilement copiée. Les François, & quelques autres Nations, commencent à imiter les Anglois dans l'art de former les jardins. Cet art si vaste & si profond, qui, par l'étendue des lieux où ils s'exerce, n'a d'autres limites que celles de l'organe même de la vue, & qui, par la diversité des matériaux qu'il emploie, embrasse la nature entière; se trouve cependant, comme les autres, sujet aux vicissitudes de la mode. « Il semble, suivant la réflexion » de l'Auteur de l'Ecrit que nous » annonçons, que pendant un temps, » jaloux de la puissance qui lui a été accordée sur la nature, l'homme ait » craint de lui laisser la moindre apparence de liberté : on paroît aujourd'hui, » en préférant les beautés naturelles, » proscrire de l'art tout ce qu'il pourroit » faire de régulier ». Est-il un de ces deux sentimens qui mérite la préférence à l'exclusion de l'autre ? Où seroit-il un moyen de les concilier ? C'est ce qui fait l'objet de cet écrit sur la formation des jardins. L'Auteur admet la distinction des deux genres, le naturel & le régulier. Le résultat de ces réflexions est que le

D v

81 MERCURE DE FRANCE.

genre libre, bien préférable au genre régulier dans les grandes étendues, doit à son tour lui céder, sans difficulté, la formation du voisinage des habitations & de tous les lieux où l'opération humaine est reconnue. Une habitation placée dans le lieu le plus agréable au Maître, eu égard au voisinage de l'eau, à la proximité d'un grand chemin, ou à la jouissance d'une vue riche & étendue, ne pouvant par sa construction même, autant que par sa position, passer pour un ouvrage de la nature, doit être régulière dans tous ses points, afin de ne laisser échapper aucun agrément dans le genre qui lui convient. Mais le pourtour d'une maison régulière peut-il ne pas être une terrasse dressée de niveau avec une légère pente pour en dessécher le pied ? Les routes qui y menent étant alignées, pour procurer par la ligne droite la voie la plus courte, ne doit-on pas au moins, dans les extrémités voisines de l'habitation, les border d'arbres pareillement alignés, choisis du même âge, d'une seule espèce, ou au plus de deux entre-mêlées ? Ne faut-il pas placer ces arbres à distances égales, diriger même leurs branches, de manière à laisser de l'air au chemin, &

procurer de l'ombrage à celui qui a eu l'industrie de rendre la route ferme & unie pour sa commodité? L'air & le soleil étant nécessaire à la salubrité d'une habitation, peut-on se dispenser de l'isoler par une esplanade? Et cette esplanade qu'on ne veut pas laisser entièrement nue, publiant à tous les yeux qu'elle n'est point l'effet du hasard, ne convient-il pas de disposer symétriquement & de terminer régulièrement les pièces d'eau, les tapis de gazon, même les fleurs & plantes d'ornement qu'on y présente à la vue? Enfin dans la plantation de bois, très bornés & circonscrits par des allées dressées & sablées, pour que l'on puisse s'y promener en tout temps, & alignées pour ne point offusquer la vue; dans l'intérieur de ces bosquets, dont une promenade assidue auroit bientôt banni l'air silvestre, quand même il n'eût pas été disparate avec les objets voisins, le bon goût ne demande-t-il pas que, se livrant au genre régulier, on forme des salles symétrisées, majestueuses, tant par la belle proportion entre les distances & l'élévation des colonnes naturelles qu'emploie cette architecture végétale, que par la rectitude & la grâce même des

84 MERCURE DE FRANCE.

contours, que l'art des tontures fait prendre à la verdure qui les entoure & les couvre? « C'est en tous points, ajoute » l'Auteur de cet Ecrit, se conformer au premier principe de la formation des jardins, qui est de déployer » en son entier le pouvoir de l'art, & » d'en suivre les règles avec recherche » jusques dans les détails, dès qu'une » fois le genre régulier domine dans la » partie principale ». Mais il y a des défauts à éviter. Etendre la régularité dans des endroits trop éloignés, établir une symmétrie calquée dans des lieux dont la correspondance a besoin d'être cherchée, embrasser enfin avec tant de préférence un genre de décoration qu'on l'emploie par-tout sans variété, sont trois défauts considérables, également essentiels, qui, par l'ennui qu'ils procurent, arrêtent tout l'effet qu'on est en droit de demander aux jardins réguliers : favoir, de frapper d'admiration ceux qui les parcourent pour la première fois, & d'enchanter, de plus en plus, chaque jour le connoisseur qui les fréquente, lorsqu'il a bien saisi l'esprit de leur formation. L'Auteur rappelle ici cette règle ancienne, énoncée par Caton d'une manière si

expressive : *Bâtissez, dit-il, de manière que la maison ne cherche point le jardin ; on pourroit ajouter ; Ni le jardin la maison.*

L'Auteur, avant de quitter le genre régulier, nous arrête un moment sur cette intelligence de distribution, qui, sans jeter dans les dépenses également ingrates & infructueuses des grands mouvemens de terre, fait présenter un commencement de symmétrie assez étendu pour satisfaire le premier coup-d'œil, & l'arrêter à propos suivant que l'exigent les convenances ; qui fait masquer un biais ou une inégalité de terrain par une façade de bosquet, &c.

L'Auteur, pour fixer un peu plus nos idées, jette un coup d'œil rapide sur la formation du parc de Versailles. Il en remarque les beautés & les défauts. Il passe ensuite à ce qu'il appelle le genre libre ou naturel, qui ne convient qu'aux terrains d'une grande étendue.

Ce genre, lorsque le terrain, par sa situation, prête à l'expression des différens caractères de la nature en grand, produit des effets enchanteurs. En sera-t-il de même à proportion dans un lieu plus resserré ? « J'en doute fort, dit l'Au-

36 MERCURE DE FRANCE.

» reur. Il deviendrait trop difficile de
» dissimuler que cette prétendue liberté
» de la nature n'est qu'un ouvrage hu-
» main, une copie servile & défigurée,
» ou pis encore, l'effet du caprice. En
» effet ne fait-on pas que ce célèbre jar-
» din de l'Empereur de la Chine, dont
» la description a servi de guide pour la
» formation de tous les autres, est un
» enclos de plusieurs lieues; & que s'il
» est distribué en différens quartiers,
» chacun est encore prodigieusement
» étendu? Ne voyons-nous pas qu'en Eu-
» rope les jardins libres, chéris des An-
» glois, contiennent plusieurs centaines
» d'arpens? A quoi donc songent ceux
» qui, dans une étendue bornée à quel-
» ques arpens d'un terrain égal, souvent
» même privé d'eau, entreprennent, par
» des mouvemens de terre aussi coûteux
» qu'infructueux, même pour le coup-
» d'œil, d'élever des montagnes & de
» creuser des précipices; qui, formant
» un lit de terre glaise à une rivière en-
» trenue d'eau de puits, la font serpen-
» ter à commandement au milieu d'un
» terrain uni; qui prétendent rassembler
» toutes les cultures qu'on trouve à la
» campagne, lorsqu'une berge, hono-

» rée du nom de colline , est plantée
 » de deux ou trois cents sèps de vigne ;
 » qu'ailleurs un carré de choux ou d'ar-
 » tichaux se trouve à côté d'une petite
 » pièce d'avoine , ou d'une chenevière
 » d'une ou deux perches ; qui apportent
 » sur leur rivière des rochers , à travers
 » lesquelles l'eau forme une petite cas-
 » cade dans un terrain sableux ou argil-
 » leux , où l'on ne trouve nul autre frag-
 » ment de cailloux ; qui , au milieu d'îles
 » faites à plaisir , construisent dans l'une
 » un pavillon à la Turque ou à la Chi-
 » noise : dans l'autre , un petit temple ,
 » ou plutôt le modèle d'un temple Grec ;
 » & suivant que la fantaisie le leur ins-
 » pire , font ici un pont-de-pierre & de
 » brique , là un autre de mulieres brutes ,
 » ailleurs un petit pont de planche , le
 » tout si rapproché , qu'il s'apperçoit d'un
 » même coup-d'œil , sans qu'on puisse
 » découvrir une seule raison qui ait dé-
 » terminé là ou là ces diverses construc-
 » tions ; qui tracent ensuite presque à
 » plat , de petits chemins tortueux , tels
 » que la nécessité de monter les fait pra-
 » tiquer sur les lieux escarpés ; font enfin
 » sabler tous ces sentiers , & les bordent
 » de fleurs ou de lignes d'arbuſtes. Ne

88 MERCURE DE FRANCE.

» s'imaginé-t on pas voir exécuté le ri-
» dicule projet du parterre géographique,
» au moyen duquel le Jardin des Tuile-
» ries se trouvoit converti en un plan de
» Paris ? »

Les observations que l'Auteur fait dans la suite de cet écrit sur le genre libre, sont fort succinâtes ; elle convaincront néanmoins l'Artiste ou l'Amateur que ce genre , pour paroître naturel , est assujetti à beaucoup de convenances , & demande , pour parvenir à son but , qui est également de plaire , au moins autant de méditation que le genre régulier.

Suite des Epreuves du Sentiment ; par M. d'Arnaud. Tome III^e. Quatrième Anecdote. Liebman. Vol. in-8°. avec figures. A Paris, chez Delalain, Libr. rue de la Comédie Française.

L'infortuné Liebman nous est ici représenté soulageant ses ennuis par le récit qu'il fait de sa propre histoire à un homme sensible , au Peintre même des Epreuves du Sentiment, qui voyageoit alors en Allemagne. « Dès mon enfance , lui » dit Liebman au commencement de son » histoire , je fus frappé d'une vérité qui

» m'effraya : je vis qu'on ne connoissoit
 » ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en
 » parlât beaucoup ; j'appris à redouter
 » ces liaisons fondées sur l'intérêt ; mon
 » cœur cependant étoit dévoré du besoin
 » d'aimer. Mes premiers regards se fati-
 » guèrent sur un amas de volumes ; mais
 » des livres ne suffisoient pas au bonheur.
 » Tout ce qui m'entouroit, m'avertissoit
 » que je mourrois de disette au sein de
 » l'abondance ; que la société ne m'of-
 » froit que des simulacres & jamais d'ob-
 » jets réels ; que la délicatesse qui me
 » tourmentoît, loin d'être satisfaite,
 » s'irriteroit des faux plaisirs que ce mon-
 » de si foible, si imposteur me promet-
 » toit. Je m'étois fait sur-tout une idée
 » si extraordinaire de l'amour, que je
 » n'osois à peine m'avouer à moi même
 » tout ce que je desirois à ce sujet : c'étoit
 » bien plus que la beauté dont je de-
 » mandois la perfection ; j'aurois voulu
 » trouver un cœur qui n'eût respiré que
 » par le mien, qui n'eût formé des vœux
 » que pour moi seul, qui n'eût pas eu un
 » sentiment que je ne l'eusse inspiré &
 » qui ne m'appartînt ; en un mot, j'au-
 » rois souhaité être un autre Pygmalion,
 » & animer une statue qui m'eût conla-

« cré son existence ». Liebman nous apprend dans la suite de son histoire que maître de ses biens à l'âge de dix huit ans, il s'affermissoit de jour en jour dans cette façon de penser, lorsque la femme d'un de ses Jardiniers vint à mettre au monde une fille qui annonçoit l'assemblage des grâces. Cet homme mélancolique saisit aussi-tôt un projet qui, à tout autre qu'à lui, eût paru extravagant & d'une exécution impossible. Son esprit s'égaroit dans le merveilleux ; son cœur s'échauffoit. Il forma le dessein de faire élever Amélie, c'est le nom qu'il avoit donné à cette fille, pour en créer l'objet de cet amour, que peut être il étoit seul capable de ressentir. Il fit part de ses vœux aux parens de l'enfant. Il vouloit qu'Amélie, qu'il avoit choisie pour être un jour son épouse, ne partageât ses premiers regards qu'entre sa mère & lui, & qu'elle fût élevée dans la persuasion qu'il n'y avoit sur la terre, excepté elle & sa mère, d'autre créature que Liebman. Cet Amant mettoit son bonheur à voir cet enfant former ses premiers pas pour aller à lui, articuler ses premiers sons pour répéter son nom, faire usage enfin de ses premiers mouvemens pour lui procurer ses innocentes caresses. Liebman

ajoutoit tous les jours à son plan , & goûtoit de plus en plus le bonheur de voir Amélie répondre à ses vœux. « Quand » je prenois cette charmante enfant sur » mes genoux , avoue t-il dans le récit » qu'il fait, c'étoit alors qu'une langueur » délicate couloit dans mes veines. Mais » que les plaisirs de mon cœur étoient » au-dessus de ceux de mes sens ! Quelle » volupté inconnue , à tous les autres humains je me promettois ! Il y aura donc » dans l'Univers une créature qui n'existera que pour moi , qui ne sera remplie » que du seul desir de me plaire , qui » m'aimera sans partage ! Je serai l'unique » objet auquel se rapporteront ses sentimens , ses actions , ses plus indifférentes » idées ! Amour , amitié , bonheur suprême de deux ames qui ne forment » que la même ame , je goûterai donc » vos délices ! »

Amélie élevée en quelque sorte dans le sein de l'Amour , en respiroit tous les sentimens. Liebman étoit aimé & ne pouvoit douter de son bonheur. Mais qu'est ce que l'avantage de plaire lorsqu'on n'a point de rivaux ? La vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé sur l'ignorance ? « Si Amélie, se di-

92 MERCURE DE FRANCE.

» soit souvent Liebman , savoit qu'il y a
» d'autres hommes , si , ses lumières éten-
» dant les facultés de son ame, elle me fai-
» soit un sacrifice éclatant , alors... voilà
» le bonheur suprême , & celui dont je
» m'applaudis lui est bien inférieur. C'est
ainsi que chez les hommes l'opinion al-
tère toujours nos jouissances & chasse le
bonheur devant nous. Un cœur surchargé
aime à s'épancher , & Liebman de-
roit encore d'avoir un confident de son
amour. Il eut ce confident & ce fut le
terme de son bonheur. La jalousie versa
ses poisons dans le cœur de ces Amans ,
& conduisit bientôt la sensible Amélie
au tombeau. Cette mort forme ici un
tableau pathétique & très propre à rem-
plir le Lecteur des impressions d'une
douce mélancolie , la première peut être
des voluptés.

La Victime mariée , ou Histoire de Lady
Villars , traduite de l'Anglois ; par
M. A. 2 parties in 12. A Londres ;
& se trouve à Paris , chez Mérigot le
jeune , Libraire , sur le quai des Au-
gustins.

Ce Roman est dans la forme épistolaire.

Adelaïde Montague répond à l'empressement qu'avoit une de ses amies d'apprendre l'histoire de l'infortunée Lady Villars, dont elle avoit vu le portrait qui l'avoit intéressée. Elle lui fait part des particularités de cette funeste histoire dans ses lettres, auxquelles elle en ajoute plusieurs que lui avoit autrefois écrites Lady Villars. Ces dernières instruisent les lecteurs, des sentimens de cette victime du préjugé qui veut qu'un titre & une fortune soient les seuls objets que l'on recherche dans le mariage. On voit dans la suite de ce roman que le Colonel Walton, père de Lady Villars, n'auroit jamais consenti à sacrifier le bonheur de sa fille à ce préjugé, sans la condescendance qu'il avoit pour une femme impérieuse, hautaine & dont le caractère naturellement capricieux avoit été gâté par l'habitude de n'éprouver jamais la moindre contradiction. Le Colonel Walton, mari si doux, si complaisant, si foible, nous est cependant représenté ici comme un homme d'esprit. « Que les femmes sont » bien dans l'erreur, écrit Adelaïde Montague à son amie, lorsqu'elles établissent » comme une maxime : *qu'un mari sot est* » *le plus aisé à gouverner* ! Cette maxime a

» tant de fois été démentie par l'expé-
 » rience , que je m'étonne que nous ne
 » l'ayons pas effacée depuis long-temps de
 » notre recueil. Un sot est toujours déci-
 » sif & attaché à ses opinions , toujours
 » jaloux de son autorité , toujours effrayé
 » qu'on n'empiète sur ses droits. Il y a au
 » contraire mille bagatelles qu'un homme
 » de sens regarde comme au dessous de
 » lui; &, par l'habitude qu'il contracte de
 » céder dans les occasions qu'il regarde
 » comme de peu d'importance , il vient
 » quelquefois à perdre cette supériorité ;
 » que tout mari devrait conserver dans sa
 » famille ». Le pauvre Colonel Walton
 étoit une preuve bien frappante de cette
 vérité. Sa fille , née malheureusement
 pour elle , avec un cœur sensible & tour-
 menté par le besoin d'aimer , se vit pri-
 vée d'un amant généreux dont l'amour
 constant & vertueux auroit fait son bon-
 heur. Elle ne trouva au contraire dans ce-
 lui que ses parens lui firent épouser ;
 qu'un objet encore plus méprisable par les
 sentimens & le caractère que par la figu-
 re dont on nous trace dans ces lettres un
 portrait ridicule. « Votre sort , écrivoit
 » Lady Villars à Miss Adelaïde Monta-
 » gue son amie , qui venoit de perdre un

» époux qu'elle chérissoit , votre sort
 » comparé au mien est encore plus heu-
 » reux. Vos larmes peuvent couler sans
 » contrainte , devant des parens qui tâ-
 » chent d'adoucir vos peines , & qui ne
 » vous en font point un crime : au lieu que
 » moi , infortunée que je suis , je me
 » vois condamnée à finir mes jours dans
 » un cercle perpétuel de contrainte & de
 » déguisement ; à souffrir sans cesse tous
 » les tourmens d'un amour sans espoir ;
 » à cacher , sous le masque de la civilité
 » & de la satisfaction , les véritables sen-
 » timens d'un cœur plein de ressentiment
 » & de mépris. Ah ! quelle tâche , Ade-
 » laïde ! »

Cette épouse infortunée , succombant
 enfin sous le poids de ses ennuis , s'échap-
 pe de la maison de son mari , ou plutôt de
 son tyran jaloux & va mourir de langueur
 dans un pays étranger. Elle eut du moins ,
 dans son infortune , la consolation de se
 voir regrettée d'un père qui versa souvent
 des larmes amères sur le sort de sa fille.
 L'exemple de ce père doit apprendre à
 ceux qui tiennent sa place que , s'il est per-
 mis à un père de diriger le goût de sa fille
 dans le choix d'un époux , il ne doit ja-
 mais le contraindre. En effet , si une fille

sensible ne peut trouver le bonheur dans un mariage contracté avec indifférence , quel sort lui est réservé lorsque son époux ne paroît à ses yeux qu'un tyran méprisable ? Il lui arrivera alors comme à Lady Villars de finir ses jours dans la douleur & dans les larmes , & d'être encore souvent l'objet de la censure d'un public oisif qui , ne jugeant que sur les apparences , est toujours disposé à croire que c'est par esprit de légèreté & amour de l'indépendance qu'une femme mariée se plaint de son sort. « Le plus pur des esprits célestes , qui paroîtroit sur la terre » sous la forme d'une femme , ne seroit point à l'abri des traits de la calomnie. » Ce passage sert d'épigraphe à ce Roman , où l'Auteur auroit pu répandre plus d'intérêt s'il eût mieux connu l'art des préparations & des nuances. Cet écrit néanmoins attache par quelques détails , & parce qu'il présente aux pères de famille une leçon de conduite souvent répétée , mais que l'on ne peut trop souvent leur remettre sous les yeux.

Journal Littéraire , dédié au Roi , par une Société d'Académiciens. A Berlin , & se trouve à Paris , chez Lacombe, Libraire,

Libraire, rue Christine, près la rue
Daphine.

Ce Journal, qui a commencé au mois de Septembre 1772, & dont il paroît déjà quatorze volumes, a le plus grand succès dans les Provinces du Nord de l'Allemagne, & mérite d'être favorablement accueilli en France. Le titre seul de cet Ouvrage, & la dédicace qu'en a agréée un Roi connoisseur, semblent répondre au Public du goût, de la sagesse & de la solidité avec lesquels il est rédigé. Il devoit nous suffire de l'annoncer. Cependant nous croyons devoir, pour la satisfaction de nos Lecteurs, transcrire ici, du moins en partie, la préface que les savans Auteurs ont mise à la tête du premier volume. Ils commencent par se faire à eux-mêmes les objections & les reproches qu'on fait d'ordinaire aux Journaux & à leurs Rédacteurs.

« Quel métier, dit-on, que celui de
« Journaliste ! Lorsqu'on pourroit em-
« ployer son loisir & son travail à faire
« de nouvelles découvertes, à enrichir
« les sciences & la littérature, perdre
« l'un & l'autre à mettre en lambeaux
« des livres imprimés, &, dans cette

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» occupation ; flotter sans cesse entre la
» crainte de se faire des ennemis & celle
» de manquer à la vérité ; lutter contre
» son propre penchant , de peur de don-
» ner à un Auteur qu'on aime des louan-
» ges qu'il ne mérite pas , & de blâmer
» dans un Auteur qu'on n'aime pas ce
» qu'il y faudroit louer , & le tout pour
» amuser la frivolité , pour accoutumer
» le Lecteur à se passer de connoissances
» approfondies , & même à les mépriser ;
» canquel autre fruit produisent les Jour-
» naux ? Ils ne nous apprennent rien de
» nouveau , si ce n'est l'existence d'un
» livre que nous aurions également con-
» nu , quoiqu'un peu plus tard peut-être.
» La liaisons des idées , la suite des rai-
» sonnemens ne sauroient se trouver
» dans un extrait , quelque bien fait qu'il
» soit , & il est impossible qu'il le soit.
» Un homme se charge d'un Journal :
» connoît-il toutes les sciences & tous
» les arts ? Est-il en état d'apprécier tous
» les Ouvrages qui paroissent ? A-t-il
» seulement le temps de les lire ? Com-
» bien de fois la partialité vient-elle
» corrompre la droiture de son jugement ,
» & tourner au détriment des Auteurs
» son éloquence & ses lumières ? Ouvrez

» un Journal : ce sera un bonheur si vous
 » n'y voyez élevés jusqu'aux nues les
 » Ouvrages les plus médiocres, les plus
 » mauvais même, & rabaislés les plus
 » parfaits. Cette partialité va si loin, que
 » le plus sûr seroit peut-être d'acheter
 » les livres que les Journalistes censu-
 » rent, & de laisser dans le magasin des
 » Libraires ceux que les Journalistes ap-
 » prouvent. Ce qui augmente leur tort,
 » c'est qu'un simple particulier n'a aucun
 » droit de s'arroger la Dictature dans la
 » République des Lettres. Après tout,
 » les plus grands efforts d'un Journaliste
 » se réduiront à faire un abrégé d'un bon
 » livre, & *tout abrégé sur un bon livre est*
 » *un sot abrégé*, dit Montaigne ».

Telles sont les plaintes qu'on fait com-
 munément contre les Journaux & contre
 leurs Auteurs; c'est de regarder les pre-
 miers comme inutiles, & de taxer les
 seconds d'ignorance ou de partialité. Ces
 griefs sont ici réfutés solidement, &
 d'abord quant à l'inutilité prétendue des
 Journaux. « Quel est, continuent les Au-
 » teurs de la Préface que nous analysons,
 » quel est le véritable but que se propo-
 » sent les Gens de Lettres? C'est, sans
 » doute, d'éclairer le monde, & le seul

« moyen de l'éclairer, c'est de publier
« des livres. Mais les circonstances dans
« lesquelles se trouvent la plupart des
« Lecteurs, sont cause que, pour bien
« des personnes, les meilleurs Ouvrages
« ne produisent aucun effet, ou n'en pro-
« duisent que trop ». On fait voir com-
bien les Journaux servent à la circula-
tion prompte & rapide des connoissances
de l'esprit humain; de quelle utilité ils
sont pour le Savant, en le mettant à
portée de connoître & de se procurer les
livres dont il a besoin pour les matières
qu'il veut approfondir, & d'acquérir une
notice suffisante sur celles qu'il se con-
tente de ne pas ignorer; combien ils sont
indispensables pour l'homme du monde
qui veut s'instruire, & dont les occupa-
tions ne lui laissent que peu de temps à
consacrer à la lecture; qu'enfin la sen-
tence de Montaigne, quoique vraie en
général, est fautive en particulier, & ne
tombe pas sur les Journaux destinés, non
à abréger les livres, mais à les faire con-
noître par ce qu'ils ont de plus impor-
tant. Les Auteurs de la Préface en con-
cluent, que mettre en lambeaux des li-
vres imprimés, comme on le dit par
mépris, n'est pas un métier aussi ridicule

qu'on le prétend, puisqu'il sert à répandre le goût dans le gros d'une Nation, & à éclairer même les plus savaus.

A l'égard du reproche même d'ignorance ou de partialité, qu'on fait aux Journalistes, les Auteurs du Journal de Berlin se flattent qu'ils seront à l'abri de cette double incalpatation. Le plan qu'ils se proposent de suivre dans la composition de cet Ouvrage, est bien propre à les garantir de ces imputations. Le voici :

1°. « Afin que nos extraits soient
« exacts, raisonnés & profonds, nous
« nous sommes associés en si grand nom-
« bre, que chacun de nous ne s'occupera
« que d'un seul genre d'ouvrage, de la
« science qu'il possède le mieux; & de
« plus, il n'aura qu'un très-petit nombre
« d'extraits à fournir dans le courant de
« l'année.

« Nous ferons si attentifs à laisser à
« chacun son district, que lorsqu'un livre
« contiendra différentes matières, com-
« il arrive dans les Collections Acadé-
« miques, l'extrait sera fait par plusieurs
« d'entre nous. Nous croyons devoir sa-
« crifier l'uniformité du style à la justesse
« & à l'exactitude de l'extrait.

2°. « Nous nous proposons de donner

» des analyses complètes & de suivre nos
 » Auteurs pas à pas , lorsque leur mérite
 » consistera sur tout dans la méthode ,
 » dans l'ordre , le rapprochement & la
 » suite des idées. Cette manière n'est fa-
 » vorable ni à la partialité , ni à l'igno-
 » rance. Elle ne permet pas d'extraire
 » d'un bon Ouvrage quelques endroits
 » foibles , & d'un livre foible quelques
 » morceaux heureux ; & nous ne con-
 » cevons pas qu'on puisse suivre un Au-
 » teur pas à pas , & l'accompagner dans
 » toute sa marche , sans l'entendre &
 » même sans l'avoir bien étudié.

3^e. » Nous n'analyserons que des Ou-
 » vrages capables de faire quelque sen-
 » sation. Comme les principales langues
 » sont entendues dans cette Société ,
 » nous trouverons toujours des livres
 » dignes d'être connus.

4^e. » Nous userons de *la plus grande*
 » réserve par rapport aux éloges & aux
 » critiques... nous nous les interdirons
 » également. Nous prions M.M. les Au-
 » teurs de faire attention à cet article ,
 » & de ne pas trouver mauvais que nous
 » n'ajoutions pas à leurs noms les épi-
 » thètes honorables que nous leur accor-
 » dons dans notre cœur , mais que nous

» ménagerons dans nos extraits , dans
 » lesquels nous ne serons que simples
 » rapporteurs. Ce ne sera pas nous, ce
 » sera le Public qui remarquera les fautes
 » & les beautés qui les rachètent; nous
 » entendons toutes les beautés essentielles
 » & quelques beautés de détail : car il
 » n'est pas possible de faire passer dans
 » un extrait toutes celles de la dernière
 » sorte.

5°. » S'il se présente à notre esprit
 » quelque objection contre les principes
 » de l'Auteur, ou contre les conséquen-
 » ces qu'il en tire , nous les proposerons
 » comme des doutes , dont nous laisse-
 » rons la décision au Public.

» En faisant un extrait, nous décon-
 » vrirons peut-être quelques questions
 » importantes, que notre Auteur n'aura
 » pas examinées; si nous nous croyons
 » en état de les approfondir, nous nous
 » en occuperons, mais dans des articles
 » séparés.

» Nous comptons sur l'indulgence du
 » Public s'il nous arrive quelquefois de
 » nous livrer, malgré nous, à notre
 » goût particulier, aux inconstances pas-
 » sagères du temps, à l'esprit de la Na-
 » tion, aux préjugés courans; au moins

E iv

204 MERCURE DE FRANCE.

» nous ne nous écarterons jamais des
» égards qu'on doit aux talens supérieurs
» de génie. Hasarder quelque supplément
» à leurs recherches, proposer quelques
» doutes sur quelque-une de leurs asser-
» tions, n'est certainement pas leur man-
» quer; ni à plus forte raison se déclarer
» leur ennemi.».

Tel est le plan du Journal que nous annonçons : il est digne des Savans qui l'ont formé.

C O N D I T I O N S.

Chaque volume, grand in-12, beau papier, d'environ 360 pages, est divisé en cinq parties égales. La première sera consacrée à des ouvrages de mathématiques, pures ou mixtes; la deuxième, à des ouvrages de physique générale & expérimentale; la troisième, à des ouvrages de philosophie spéculative; la quatrième, à des ouvrages de littérature; & la cinquième enfin à l'annonce des ouvrages nouveaux non analysés, aux nouvelles littéraires, & à de petites pièces fugitives.

On ne donnera d'abord que six volumes par an, tous les deux mois un, & le

prix de l'abonnement est de 15 liv. pour la France; on peut commencer à telle année que l'on juge à propos. Les quatorze volumes, déjà publiés, de ce Journal, se trouvent à Paris chez Lacombe, Lib. rue Christine, ou chez M. Rollet, Correspondant dudit Journal, rue du Grand Chantier, lesquels en recevront aussi les souscriptions. C'est à ce dernier que les François qui auront quelques articles à y faire insérer, sont priés de les adresser, francs de port.

Traité de la dissolution des Métaux, par M. Monet, des Académies Royales des Sciences de Stockholm, de Turin, de Rouen & de la Société Littéraire d'Auvergne. Vol. in-12. de 352 pages. Prix, 3 liv. relié. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur rue Pavée, près du quai des Augustins.

La dissolution des Métaux, partie très-intéressante de la Chymie, & celle qui influe le plus sur les arts, méritoit un traité particulier, & ce traité ne pouvoit être mieux rempli que par un Chymiste qui, éloigné de tout esprit de sys-

E v

tême, s'est appliqué uniquement à rassembler des faits, fruits de ses propres expériences. Ces esprits systématiques qui courent après de vaines théories que quelques faits établissent, & que d'autres faits détruisent, pourront se convaincre, en lisant ce nouvel ouvrage, que la cause qui fait agir les corps n'est pas la même dans tous, & que les corps qui se ressemblent le plus, diffèrent essentiellement entre eux. Ils reconnoîtront que la Nature les a formés indépendamment les uns des autres; & a mis autant de variétés chez eux, que dans les autres parties qui composent ce vaste Univers.

Kunkel nous avoit déjà donné une suite d'expériences sur la dissolution des métaux. M. Monnet s'est fait un devoir de le citer dans son traité, ainsi que les autres Auteurs qu'il a consultés. Au reste il a eu soin d'écarter de son ouvrage les faits généralement connus; ou s'il en a rappelé quelques uns, ç'a été uniquement dans le dessein de faire un tout de différentes parties éparées dans divers ouvrages, & de former en quelque sorte un arbre généalogique sur la dissolution des métaux dont les rameaux embrassassent tous les travaux & les livres des Chymistes, mais sans vouloir s'approprier ces rameaux.

Histoire de Lorraine, par M. l'Abbé Bexon ; proposée par souscription ; chez les principaux Libraires de chaque Ville, & à Paris chez Valade, Saillant & veuve Desaint.

La Lorraine a été gouvernée, durant une longue suite de générations, par des Princes bons, généreux, bienfaisans, & qui ont fait régner avec eux les arts, les mœurs & la paix. Ce petit Etat a eu ses Trajans & ses Titus, & c'est dire assez que son Histoire peut être utile au bonheur des Nations. Cette Histoire cependant est peu connue. Ce n'est pas qu'elle n'ait été écrite bien des fois ; elle a les anciens Auteurs ; Duboulay, Chantereau le Fevre, Vassebourg, &c. mais ils ont rempli leurs écrits de discussions & de problèmes de généalogie : leur langage d'ailleurs a beaucoup vieilli & peut rebuter le Lecteur. Dom Calmet est venu qui a rassemblé plusieurs fragmens & divers Mémoires peu connus ; & à force de compiler, il a formé une Histoire de Lorraine en six volumes in-folio. Les recherches & les discussions de cet Ecrivain laborieux ont guidé M. l'Abbé Bexon

E vj

108 MERCURE DE FRANCE.

dans la nouvelle Histoire de Lorraine qu'il entreprend, & qu'il faut bien distinguer d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine*, en deux volumes in-8° : annoncé dans plusieurs papiers publics.

M. l'Abbé Bexon nous prévient dans un *Prospéctus*, que trois discours serviront d'introduction à son Histoire de Lorraine, & renfermeront, dans une exposition rapide, les événemens qui se sont succédés en Europe dans l'espace de mille ans. Le premier a pour objet les Gaules conquises par les Romains ; le second, les Gaules conquises par les Francs ; le troisième, l'Austrasie ou le Royaume de Lorraine. « Ces discours, » est il dit dans le *Prospéctus*, comprennent tout ce qu'on fait des plus hautes » antiquités du Pays. Ils peignent les » fiers Germains & les Gaulois nos pères. » On verra les vastes conquêtes des Romains dans ces régions, les contre coups » qu'y fit ressentir la destruction de leur » Empire, les ravages universels des » Barbares, l'étendue de la puissante » Austrasie, sa chute, & la naissance de » la Lorraine au milieu des débris de la » Maison de Charlemagne. Arrivée à la

» formation de l'Etat de Lorraine, l'Hif-
 » toire prend une marche plus lente;
 » chaque règne est compris sous le nom
 » de son Prince. Rien de ce qui peut
 » retracer la législation, les mœurs, les
 » opinions, le caractère des siècles & des
 » hommes, n'a été négligé. Quelquefois
 » le fil paroît interrompu; les événemens
 » restent isolés : ce sont les lacunes des
 » annales, ce sont les pertes de l'anti-
 » quité. On a rejeté au frontispice de
 » chaque règne tout ce qui a pu être
 » compris & montré clairement sous le
 » nom de *chronologie*, les alliances, les
 » Descendans, les Princes contempo-
 » rains. Débarrassée de ces détails, l'Hif-
 » toire marche plus libre & plus franche,
 » sans avoir la difficulté de les placer,
 » ni l'inquiétude de les oublier. A la
 » suite des règnes de nos Princes est
 » placé celui de Stanislas, non moins
 » cher à la Patrie. Une notice, remplie
 » de siècle en siècle, fera connoître les
 » Hommes illustres, les Savans & les
 » Artistes, & servira sans doute à di-
 » minuer un préjugé créé par l'ignorance
 » ou peut-être par l'envie. Enfin le der-
 » nier morceau de cette Histoire sera
 » une histoire naturelle du Pays. L'hom-

110 MERCURE DE FRANCE.

» me va recueillant sans cesse les faits
» incertains & passagers de l'homme,
» sans remarquer seulement les faits im-
» mortels & admirables de la nature ».

Cette Histoire formera deux volumes in-8°. Le prix sera de 6 liv. pour les Souscripteurs, & de 9 pour ceux qui n'auront pas souscrit. On ne payera la souscription qu'en recevant le premier volume, que le second suivra de près.

Réflexions philosophiques sur l'impôt, où l'on discute les principes des Economistes, & où l'on indique un plan de perception patriotique; accompagnées de notes. Par Jérôme Tifaut de la Noue.

Disciplina imperandi est amare quod multis expedit: quoniam respublica nimium soliditatis accipit, si tributariorum facultas illaesa constiterit.

Cassiod. Lib. IX. Epist. 9.

Vol. in-8°. de 361 pages, avec fig. prix 3 liv. A Paris, chez la Veuve Barrois & Fils, quai des Augustins; & chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

L'Auteur fait des observations préliminaires sur les différentes causes qui rendent la perception de l'impôt difficile. Il donne un tableau abrégé de ce qui rend la société essentielle à l'homme, & de ce qui peut contribuer à la consolider. Il rappelle ce mot ingénieux de Pittacus, le Législateur de Mytilène. « La » preuve d'un bon gouvernement, disoit » ce Sage, n'est pas que les Peuples » craignent le Prince, mais qu'ils crai- » gnent pour lui ».

L'Auteur indique les principes que l'on doit suivre dans l'imposition. Il passe ensuite dans le corps de l'Ouvrage à la discussion des idées *sophistiquées*, pour nous servir de son expression, de la plupart des Economistes : « idées, dit-il, » qui ressemblent fort aux brillantes » propositions des Adeptes ; avec eux, » l'on voit toujours la pierre philoso- » phale jusqu'à l'instant où l'opération » s'achève ».

L'Auteur s'arrête sur-tout à discuter le *Nouveau Plan d'imposition économique*, publié, il y a quelque temps, parce qu'il a pour base les principes généraux qu'il combat dans son Ouvrage. Il finit, par donner un plan de perception qu'il ap-

pelle patriotique. On y reconnoît effectivement les vues d'un bon Citoyen. L'Auteur fait voir la difficulté d'imposer les terres, l'impossibilité de le faire dans une proportion juste, & l'inconvénient qui en résulte pour le consommateur. Il cherche une pratique d'impôt où celui qui paye, puisse, sans gêne, payer toujours; où le luxe & la richesse soient obligés de fournir au fisc la majeure partie des sommes.

Un problème d'économie politique, très important à résoudre, seroit celui-ci : « Trouver un plan d'imposition où » l'on se serviroit des mœurs pour obtenir l'impôt, & de l'impôt pour conserver les mœurs ». Nous ne déciderons point si M. de la Noue a résolu ce problème; mais nous pouvons assurer du moins que cet Ecrivain estimable l'a eu devant les yeux en dictant ses réflexions sur l'impôt.

Traité du farcin, maladie des chevaux, & des moyens de le guérir; Ouvrage utile & nécessaire aux Ecuyers, Cavaliers, Militaires, &c. aux Marchands de chevaux, Fermiers, Laboureurs, Entrepreneurs de voitures, & généra-

A O U S T. 1775. 123

lement à toutes personnes qui sont obligées par état d'employer le service des chevaux. Par M. Hurel, Maître Maréchal à Paris. Troisième édition, Brochure in 8°. de 45 pages. Prix 30 sols. A Paris, rue St Jean de Beauvais, la première porte cochère au-dessus du Collège.

Les différentes éditions de ce petit Traité seront d'autant mieux accueillies, que l'instruction y est toujours appuyée sur l'expérience.

Récueil d'observations sur les différentes méthodes proposées pour guérir la maladie épidémique qui attaque les bêtes à cornes; sur les moyens de la reconnoître par-tout où elle pourra se manifester; & sur la manière de désinfecter les étables. Par M. Félix Vicq d'Azyr, Médecin envoyé par les ordres du Roi dans les Provinces où règne la contagion. Brochure in 4°. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

Ces observations, fruit d'un zèle éclairé & d'une expérience consommée, doivent se trouver entre les mains de

tous ceux qui vivent à la campagne, ou qui sont dans le cas de veiller sur les bestiaux. Le Gouvernement, après avoir donné les ordres les plus sages & les instructions les mieux circonstanciées, après avoir indiqué des moyens sûrs & faciles pour reconnoître l'épizootie partout où elle se manifestera, n'a-t-il pas lieu d'attendre la cessation entière de ce fléau? Si, par un accord heureux & unanime, les Puissances Étrangères prenoient le même parti, ne pourroit-on pas raisonnablement espérer de voir enfin tout à fait disparaître cette terrible maladie, qui, en désolant les campagnes, détruit les véritables richesses d'un État?

Mémoire sur les Pays de l'Asie & de l'Amérique situés au Nord de la Mer du Sud; accompagné d'une carte de comparaison des plans de MM. Engel & de Vaugondy; avec le plan des cartes modernes. Par J. N. Buache, Géographe ordinaire du Roi. Broch. in-4°. de 22 pag. A Paris, chez l'Auteur, rue du Foin St Jacques.

M. Buache entreprend dans ce Mé-

moire de défendre les cartes modernes contre les raisonnemens de MM. Engel & de Vaugondy M. Buache, fondé sur de bonnes observations astronomiques, suivant le jugement même qu'a porté l'Académie Royale des Sciences sur ce Mémoire qui lui a été présenté, réussit mieux que MM. Engel & de Vaugondy à déterminer la vraie position géographique du Kamtschatka. Quant aux autres parties, il n'y a aucune certitude de part & d'autre; mais les raisonnemens de M. Buache paroîtront pour le moins aussi concluans que ceux des deux autres Géographes.

A N N O N C E S.

Ontrouve actuellement chez Lacombe, Libraire, rue Christine, les Livres suivans, dont il s'est rendu propriétaire.

Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord, ou des Etats de Dannemarck, de Russie, de Suède, de Pologne, de Prusse, de Courlande, &c. avec des remarques particulières sur le génie, les mœurs, les

116 MERCURE DE FRANCE:

usages de ces Nations; sur la nature & les productions de leurs climats; ensemble un précis historique concernant la Laponie, les Tartares, les Cosaques, les Ordres militaires des Chevaliers Teutoniques & Livoniens; la notice des Savans & illustres, des Métropoles & Patriarches de Russie; des Archevêchés & Evêchés de Pologne, des Princes contemporains, &c. Par M. Lacombe. 2 vol. in 8°. rel. prix 12 l.

Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, &c. Par M. Macquer; 3 vol. in 8°. rel. 18 l.

Annales Romaines, ou abrégé chronologique de l'Histoire Romaine; par le même; 1 vol. in-8°, prix rel. 6 l.

Abrégé chronologique de l'Histoire de l'Espagne & du Portugal; par MM. Macquer & Lacombe; 2 vol. in-8°. reliés; prix 12 l.

Dictionnaire portatif des Beaux-Arts, ou abrégé de ce qui concerne l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la poésie & la musique, &c. par M. Lacombe; vol. in-8°. rel. prix 4 liv. 10 sols.

Le Spectacle des Beaux-Arts, ou considérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs règles principales, &c. par M. Lacombe; in-12. rel. prix 2 l. 10 s.

Dictionnaire Ecclésiastique & canonique portatif, ou abrégé méthodique de toutes les connoissances nécessaires aux Ministres de l'Eglise, & utiles aux Fidèles qui veulent s'instruire de toutes les parties de la Religion; par une Société de Religieux & de Jurisconsultes; 2 vol. in 8°. rel. prix 9 liv.

LIVRES NOUVEAUX.

La France illustre, ou le Plutarque François; par M. Turpin; année 1775. III^e cahier in-4°. contenant l'Histoire ou l'Eloge-historique du Maréchal de Belle-Isle, avec le portrait gravé. Prix 3 liv. séparément, & 36 liv. les 13 cahiers par souscription. A Paris chez l'Auteur, & chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Physique du Monde démontrée par

118 MERCURE DE FRANCE.

une seule cause & un seul principe commun à tous les corps en général, propre à chacun d'eux en particulier, & prouvé par l'expérience. Par P. B. Deshayes, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire de la Maison du Roi; in 8°. A Versailles, chez Blaizot, Lib.; & à Paris chez Valade, Libraire, rue Saint Jacques.

Nouvelles expériences & observations sur le fer, relativement à ce que M. de Buffon a dit de ce métal, dans l'introduction à l'histoire des minéraux. Par M. Ducoudray, Capitaine d'Ouvriers au Corps de l'Artillerie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Upsal, & à Paris chez Ruault, Libr. rue de la Harpe.

Les Devoirs du Prince réduits à un seul principe, ou discours sur la Justice; dédié au Roi; deux parties en un volume in-8°. Par M. Moreau, Historiographe de France. A Versailles, de l'Imprimerie du Roi; & à Paris, chez Moutard, Lib. rue du Hurepoix.

Nous rendrons compte dans le prochain Mercure de cet Ouvrage impor-

tant, qui établit la gloire du Souverain
& le bonheur des Peuples.

Connoissance des Temps pour l'année
bissextile 1776, publiée par l'ordre de
l'Académie Royale des Sciences, & cal-
culée par M. Jeurat, de la même Aca-
démie; in 8°. de l'Imprimerie Royale;
chez Panckoucke, Libr. rue des Poithe-
vins.

C'est la 98^e publication, sans interrup-
tion, de la *Connoissance des Temps*, qui
a été successivement entreprise par M.
Picard en 1679, par M. le Fevre en
1685, par M. Lieutaud en 1702, par
M. Godin en 1730, par M. Maraldi en
1735, par M. de Lalande en 1760, en-
fin par M. Jeurat en 1775. Ce dernier
volume, plus considérable que les précé-
dens, renferme beaucoup de tables de
calcul, & d'objets relatifs à l'astronomie,
à la mesure des lieux & des temps, & à
la navigation.

Les Hommes de Prométhée, poème;
par M. Colardeau. Brochure in 8°. A
Paris, chez le Jay, Libraire, rue Saint
Jacques.

Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, Comédie en quatre actes ; par M. de Beaumarchais ; représentée & tombée sur le Théâtre de la Comédie Française aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

. . . Et j'étois père, & je ne pus mourir !

Zaire, Act. I.

Précédé d'une *Lettre modérée sur la chute & la critique du Barbier de Séville* ; in 8°. A Paris, chez Rouault, Libr. rue de la Harpe.

Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux & des végétaux, comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens règnes de la Nature. Edition Française du Livre publié à Manheim sous le titre de *Physiologie des Mousses*. Par M. de Necker, Botaniste & Historiographe de l'Electeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. &c. in-8°. A Bouillon, & à Paris chez Lacombe, Lib. rue Christine.

*Dictionnaire historique & géographique
portatif*

portatif d'Italie, contenant une description des Royaumes, des Républiques, des Etats, des Provinces, des Villes & des lieux principaux de cette contrée; avec des observations sur le commerce de l'Italie, sur le génie, les mœurs & l'industrie de ses Habitans, sur la musique, la peinture, l'architecture; sur les choses les plus remarquables, soit de la nature, soit de l'art; ensemble l'histoire des Rois, des Papes, des grands Hommes, des Ecrivains & des Artistes célèbres, des Guerriers illustres; & une exposition des loix principales, des usages singuliers, & du caractère des Italiens. Ouvrage dans lequel on a rassemblé tout ce qui peut intéresser la curiosité & les besoins des Naturels du Pays & des Etrangers. 2 vol. grand in-8°. d'environ 700 pages chacun. Prix 12 liv. reliés. A Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine, 1775.

Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles & dans les arts qui en dépendent; savoir: l'espace, le vuide, le temps, le mouvement & le lieu; la matière ou les corps; la terre; l'eau; l'air, le son; le feu; la lumière.

F

112 MERCURE DE FRANCE.

& les couleurs; l'électricité; l'astronomie physique; le globe terrestre; l'économie animale; la chimie; la verrerie; la teinture. Avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences. Par M. Savérien. 1 vol. in-8°. Prix 5 liv. relié. A Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine, 1775.

Les Idylles de M. Berquin ne se trouvent plus que chez Ruault, Lib. rue de la Harpe.

Le *Second Recueil* vient de paroître en deux éditions, pour répondre aux deux éditions qui se sont faites du premier Recueil. Ce second Recueil, comme le premier, est orné de douze figures gravées par les meilleurs Artistes. Prix 6 liv. broché.

On trouve chez le même Libraire les deux parties reliées en un seul volume, veau fauve, doré sur tranche, prix 12 l. & une petite édition des deux parties en un volume, avec un frontispice gravé, prix 1 l. 4 s. br. & 2 l. rel. en veau fauve, doré sur tranche.

L'Avaré, Comédie de Molière, en cinq actes; mise en vers, avec des chan-

A O U S T. 1775. 123
gemens; par M. Mailhol. De l'Imprimerie de Bouillon. Brochure in-8°. de 142 pages; prix 24 s. br. A Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine.

Prospectus imprimé à Berlin.

Médailles sur les principaux événemens de la Maison de Brandebourg, depuis Frédéric-Guillaume, dit le grand Electeur, jusqu'à Frédéric le Grand II du nom & troisième Roi de Prusse; avec les explications historiques de tout ce qui concerne les événemens sur lesquels ces médailles ont été frappées. A Berlin, chez G. J. Decker, Imprim. du Roi, 1775.

L'Histoire d'une Nation ne sauroit nous être rendue avec plus de précision, de certitude & de vérité que par la voie des médailles: ce sont des monumens qui constatent les faits les plus mémorables, en établissent l'authenticité, en déterminent la nature, en indiquent l'importance & en fixent l'époque; c'est par le moyen des médailles que les temps les plus reculés des Grecs & des Romains, nous sont connus d'une manière plus parfaite que tout ce qui concerne les autres Peuples de l'antiquité. Les grandes actions des hommes illustres, la suite des événemens qui ont contribué à l'agrandissement & à la décadence des Empires, tout ce qui a eu quelque influence remarquable sur la prospérité & le bonheur des hommes, sur les sciences & les arts, sur les établissemens avantageux à la société, se trouve empreint sur ces métaux, de manière à en

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

porter le souvenir & l'image jusques chez nos derniers neveux. Un autre avantage non moins considérable, c'est que les médailles prouvent par elles-mêmes à quel degré les arts ont été cultivés & perfectionnés à l'époque où elles ont été frappées ; ainsi un recueil de médailles doit doublement intéresser la Nation qui en est l'objet, & tous ceux qui aiment les arts & les sciences.

Mais les recueils de cette espèce deviennent bien plus importans encore lorsqu'ils ont pour objets les faits d'une Nation célèbre, d'une Nation qui a fait de grandes choses ; lorsqu'elles transmettent les époques les plus brillantes de cette Nation, qu'elles en peignent les efforts les plus étonnans & les progrès rapides ; lorsqu'elles conservent l'image & les traits des grands hommes qui l'ont servie, élevée, agrandie, & portée au rang des Nations les plus célèbres.

Sans doute que, d'après ces considérations, on nous saura gré d'avoir enrichi la Littérature de l'Ouvrage que nous annonçons au Public. Eh ! quelle Nation a produit en si peu de temps & tant de grands hommes & tant de grandes choses ? Quelle Nation a plus de titres pour attirer & fixer l'attention de notre siècle ?

Cet Ouvrage sera exécuté dans le même format que les Mémoires de Brandebourg, c'est-à-dire que ce sera un grand in-4°. Il renferme environ trois cents médailles, outre plusieurs autres tailles-douces analogues au sujet, & les bustes des quatre Princes dont on y verra les règnes glorieux ; ces bustes seront accompagnés d'un précis historique des règnes de ces Princes ; le tout sera exécuté avec le plus grand soin & sur le plus beau papier ; les tailles-douces seront gravées

vées dans le goût antique & par les plus habiles Maîtres.

La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de cette année 1775; les Souscripteurs payeront trois ducats, & quatre ducats s'ils veulent l'avoir sur du papier fin d'Hollande; ceux qui n'auront pas souscrit en payeront trois Frédéric's d'or. On remettra aux Souscripteurs un billet imprimé & signé par l'Auteur, M. Ricaud de Tirgale, Lieutenant-Colonel Ingénieur au service de S. M., & par l'Editeur: on fera remettre le prix de la souscription à l'Imprimeur du Roi, Decker, lequel remettra l'exemplaire à tous ceux qui auront payé à temps; ce ne sera qu'à la fin de l'année 1776 que l'on pourra livrer l'Ouvrage.

On peut souscrire à Paris chez M. Mettra, Agent du Roi de Prusse, rue St Victor.

A C A D É M I E S.

I.

N I S M E S.

*Séance publique de l'Académie Royale
de Nismes.*

L'ACADÉMIE de Nismes a tenu sa séance publique le 13 Juin 1775. M. le Comte
F iij

de Marcillac, Capitaine de Cavalerie, Gentilhomme de Monseigneur le Prince de Conti, Chancelier, en a fait l'ouverture, en l'absence du Directeur, par un Discours destiné à servir d'introduction à un Ouvrage sur les Loix de Lycurgue.

M. Baragnon, Juge-Mage d'Uzès, Associé de l'Académie, a lu une Ode à la Jeunesse, pour l'exciter au travail.

M. Vincens, Négociant, a lu un Essai historique sur l'origine de la soie, principalement par rapport au commerce que la Ville de Nîmes fait de cette matière.

M. le Baron de Marguerittes a lu un Poëme sur la piété filiale.

M. de Vallongue, après avoir fait connoître les regrets de la Compagnie sur la maladie de M. l'Abbé de Mérez, Prévôt de la Cathédrale & Directeur de l'Académie, lut quelques morceaux détachés du Discours que ce dernier avoit préparé pour l'ouverture de la séance.

Enfin M. Séguier, Secrétaire perpétuel, annonça que le prix qu'on devoit donner à cette séance étoit réservé pour l'année prochaine, & finit par la lecture du Programme ci-joint.

*Programme de l'Académie Royale de
Nismes.*

L'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1775, l'*Eloge d'Esprit Fléchier, Evêque de Nismes*. Elle desiroit depuis long-temps de s'acquitter de la reconnoissance qu'elle devoit à la mémoire de ce Prélat illustre, qui fut son restaurateur, & lui procura l'association de l'Académie François.

L'Académie se flattoit de voir un grand nombre d'Orateurs célébrer à l'envi les vertus & le savoir d'un Evêque également recommandable aux Lettres & à la Religion. Le petit nombre & la médiocrité des Pièces qui lui ont été adressées, la déterminent à proposer le même sujet pour l'année prochaine.

C'est à regret qu'elle s'est vue forcée d'exclure deux Ouvrages dont les Auteurs se sont fait connoître. L'un a pour devise : *Vir bonus, dicendi peritus* ; l'autre, *Studio eloquentiæ, sapientiæque notus*.

Le prix de 300 liv. sera délivré, & l'Ouvrage qui l'aura mérité sera lu à la séance publique du mois de Juin 1776.

Les paquets seront adressés, francs de

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

port, au Secrétaire perpétuel de l'Académie. Ils ne seront pas reçus après le 31 Mars 1776.

Chaque Auteur mettra une devise à la tête de son Ouvrage; il y joindra un billet cacheté, qui contiendra la même devise, son nom & le lieu de sa résidence.

Les Membres de l'Académie, les Associés & les Auteurs qui se seront fait connoître directement ou indirectement, ne seront pas admis au concours.

I I.

D I J O N.

Prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années 1775, 1776 & 1777.

L'Académie a annoncé, depuis trois ans; que le prix de 1775 seroit adjugé à celui qui auroit donné la réponse la plus satisfaisante à la question suivante :

Quels sont les avantages que les mœurs ont retirés des Exercices & des Jeux publics, chez les différens Peuples & dans les différens temps où ils ont été en usage.

On a vu dans les Programmes des années précédentes, que l'Académie souhaite que ceux qui aspireront à ce prix considèrent les exercices & les jeux publics du côté moral & politique, & fassent sentir jusqu'à quel point on doit regretter de les avoir abandonnés. Elle espère que l'importance du sujet proposé aura fait faire d'heureux efforts, & qu'elle n'aura pas, comme dans les deux dernières années, le désagrément de refuser la couronne promise.

Le prix de 1773 ayant été réservé, celui de 1776 sera double, & aura pour sujet la même question de Médecine pratique proposée pour 1773, savoir :

Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle ci à l'agissante ; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?

Depuis plusieurs siècles les Médecins sont partagés sur cette grande question. Les agissans & les expectans croient leur système pratique autorisé par des raisonnemens concluans & des expériences décisives. Le moment où doit se dissiper l'illusion qu'ils se font nécessairement les

F v

uns ou les autres, semble préparé par les lumières que la philosophie a portées de nos jours sur tous les objets. L'Académie espère que le prix qu'elle propose aujourd'hui, hâtera la révolution que l'on est dans le cas de prévoir, & qui doit ramener à une méthode uniforme.

L'importance du sujet qui a déjà été proposé pour le prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le prix. Elle le partagera, si plusieurs Mémoires remplissent les vues; mais si elle n'a pas la satisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'espoir d'obtenir la solution qu'elle desire, & emploiera les trois médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets.

L'Académie demande donc encore pour le prix de 1777, que l'on détermine

L'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.

Les Auteurs sont invités à indiquer dans les trois règnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide; à essayer en ce genre de

nouvelles compositions; à exposer leurs propriétés générales; à désigner leurs caractères particuliers, & à ne présenter leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin, & l'on sera libre de leur donner l'étendue nécessaire.

Tous les Savans, à l'exception des Académiciens résidans, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au 1^{er} Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différens prix sont proposés.

Le prix fondé par M. le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d'Uzès de Montrausier, à présent Duchesse de Caylus, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier, Fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations de l'*Union de l'Amour & des Arts*, en attendant *Cythère assiégée*, Opéra comique en trois actes, par M. Favart, remis en musique par M. le Chevalier Gluck, & qui doit être joué dans le commencement d'Août.

Le projet de M. le Chevalier Gluck fut d'abord de donner ce ballet alternativement avec l'Opéra d'*Iphigénie* : il distribua même les rôles de son Opéra-comique aux Sujets qui ne représentoient point dans *Iphigénie* ; mais la difficulté de faire marcher ensemble deux Pièces nouvelles, qui entraînoient trop d'apprêts, l'engagèrent à abandonner son dessein : cependant il demande & ceux qui veillent, en son absence, à l'exécution scrupuleuse de ses intentions, exigent que rien ne soit changé à sa distribution ; ce qui pourra priver le Public de voir quelques Acteurs & Actrices qui ont coutume de remplir les premiers rôles dans la nou-

veauté. Au reste, jamais Pièce de Théâtre n'aura été préparée, répétée & disposée avec plus de soins. Nous savons que l'on en a fait au moins vingt répétitions, au lieu de sept à huit, au plus, que l'on a coutume de faire. M. Gluck mérite sans doute à tous égards d'être excepté; & il faut que ses Admirateurs ne puissent reprocher aucune négligence pour l'intérêt de sa gloire. Ce célèbre Compositeur a donné en passant son entière confiance à M. le Berton, Administrateur de l'Opéra, dont il connoît les talens & le faire agréable. M. le Berton a bien répondu à cet honneur par ses soins, par son zèle & par son activité; il a suppléé à ce que M. le Chevalier Gluck n'avoit pu faire avant son départ de Paris; il a travaillé & composé durant plusieurs mois, d'après les additions, les changemens & le dénouement que M. Favart a jugés nécessaires; il a composé en outre six grands morceaux de musique pour la fête du dernier acte, parmi lesquels il y a la *passacaille*, la *chaconne*, &c. Comme on sait que la musique de M. le Chevalier Gluck doit faire époque & causer une révolution sur le Théâtre Lyrique, il a paru important de ne pas laisser ignorer ce qu'il a fait & ce qu'on a fait

pour lui. Nous rendrons compte dans le prochain Mercure du succès de cet Opéra.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le mercredi 26 Juillet la première représentation des *Arsacides*, Tragédie nouvelle en six actes, par M. Perault de Beaufole.

Le plan de cette Tragédie a paru fort étendu & très-complicqué, & passant les bornes prescrites par le génie & par l'expérience. Un des successeurs d'Arsace, Roi des Parthes, est fait prisonnier dans un combat que lui livre le Roi de Bithinie avec le secours des Romains. Il a échappé à la mort par la générosité de son frère, qui, le voyant en danger, & sachant qu'on en vouloit au Roi, lui arrache le bandeau royal, en ceint son front, devient l'objet des poursuites du vainqueur furieux, & subit le trépas. Le Prince captif aime une Romaine & en est aimé; il ose cependant conspirer contre Rome; il engage même dans son parti le Roi de Bithinie : mais

il trouve dans ce Roi un rival jaloux & terrible. Son nom & sa passion sont découverts; il succombe au moment de voir réaliser ses grands projets. Le Roi de Birhinie ne peut lui-même supporter l'infortune de son Amante, & se tue. Nous ne pouvons donner qu'une idée très-imparfaite de cette Tragédie, qui a été peu entendue, à cause du tumulte & de l'agitation d'une assemblée nombreuse. On fera sans doute quelques changemens à la seconde représentation, annoncée pour le samedi suivant. Nous en parlerons plus en détail dans le prochain volume.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens se disposent à donner incessamment la *Belle Arsène*, Comédie nouvelle en trois actes, par M. Favart, imitée d'un conte de M. de Voltaire, & mise en musique par M. Monsigny.

On prépare aussi à ce Théâtre la *Colonie*, Comédie traduite ou imitée d'un Intermède Italien, dont la musique est de Sacchini.

Mademoiselle de Villeneuve a joué , depuis la fin de son début , le rôle d'*Anette* dans la pièce d'*Anette & Lubin* , celui d'*Agathe* dans l'*Ami de la Maison* , & de *Zémire* dans la pièce de ce nom. On desire & on espère voir plus souvent cette charmante Cantatrice dans les rôles qui sont convenables à son âge , à son jeu & à ses talens. Les Actrices ses rivales ont tant d'avantages & de moyens de plaire , qu'elles ne doivent point craindre de partager avec cette jeune Débutante.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Collection de tableaux , bronzes , marbres , terres cuites , médailles , pierres gravées , dessins , estampes , livres & manuscrits sur les sciences & les arts , &c. provenant du Cabinet de feu M Mariette , Contrôleur général de la Grande Chancellerie de France , Honoraire Amateur

CETTE collection, dont la vente se fera vers la fin de la présente année, est particulièrement riche en dessins & en estampes. Nous pouvons même ajouter que la partie des estampes & celle des dessins, sur-tout des dessins de l'Ecole d'Italie, présentent le choix le plus beau & le plus complet que Particulier ait jamais formé. Il faut aussi avouer que M. Mariette, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans la notice historique que nous avons donnée sur cet Amateur distingué, dans le second volume du Mercure du mois d'Octobre dernier, a eu les occasions les plus favorables pour satisfaire à cet égard son goût éclairé. Le catalogue de cette intéressante collection a été dressé avec soin & intelligence par F. Bafan, Graveur, chez lequel on le distribue à Paris rue & hôtel Serpente; & chez Desprez, Imprimeur, rue Saint Jacques; prix 6 livres.

Ce catalogue, de 418 pages in-8°. est précédé d'un éloge abrégé de M. Mariette, & d'une estampe allégorique que M. Bafan, qui avoit été choisi par M. Mariette lui-même pour l'arrange-

138 MERCURE DE FRANCE.

ment de son Cabinet, a fait graver en l'honneur de cet Amateur distingué, comme un témoignage de son zèle & de sa reconnaissance. Cette estampe supérieurement gravée d'après le dessin de M. Cochin, représente le buste de M. Mariette, accompagné de l'Histoire & du Génie du Dessin, & éclairé par le flambeau que porte le Dieu du Goût. Des vignettes & autres ornemens accompagnent ce catalogue, auquel M. Bafan a aussi joint quelques gravures exécutées par feu M. Mariette, d'une pointe fine & légère. Ces gravures pourront donner une idée du maniement facile de la pointe & de la plume de cet Amateur, dont il se trouve quelques dessins de paysages dans cette collection.

I I.

Maximes générales du Gouvernement Agricole, le plus avantageux au genre humain; par M. Quesnay, de l'Académie des Sciences.

Ces Maximes sont gravées sur une grande feuille ornée des attributs de l'Agriculture; prix 24 sols. A Versailles, chez Blaizot, rue Satory; & à Paris au Bureau de Correspondance, rue des deux Portes Saint Sauveur.

G É O G R A P H I E.

LE Sr le Rouge, Géographe ordinaire du Roi, rue des Augustins, vient de donner quatre feuilles demi-topographiques de la côte de Barbarie, depuis le Cap Bon jusqu'à Gigery; deux plans de la Ville d'Alger; un de ses environs; un plan de Gigery, en huit demi-feuilles, grand raisin, prix 3 l. Plus, une feuille sur Jésus de toute la côte, depuis Lerisse jusqu'à Ceuta, d'après Michelot, revue par Sidy Abdéramand, Envoyé de Tripoly. Prix 24 sols.

M U S I Q U E.

I.

Troisième & dernier volume du Traité de composition musicale, fait par le célèbre Fux.

ON peut, en l'étudiant avec attention, parvenir à bien composer en très-peu de temps. Il fut entrepris par ordre & aux

dépens de l'Empereur pour les Elèves d'Allemagne; depuis, il a été adopté par M. Caffro, Maître de Musique du Roi & de la Reine de Naples, & du Conservatoire Royal.

Il l'a traduit en Italien, & c'est aujourd'hui le seul livre élémentaire de composition que l'on mette entre les mains des Elèves de ce Conservatoire.

C'est ce même Traité, traduit en François par le sieur Pietro Denis, qui est présenté au Public. Prix 7 l. 4 sols. A Paris aux adresses ordinaires.

Ceux qui voudront les trois volumes ensemble les payeront 16 l. seulement, chez l'Auteur, rue de l'Arbre-Sec, à la juste Balance, à côté du Café qui fait le coin.

I I.

La *Partition de Cythère assiégée*, opéra-ballet en trois actes, remis en musique par M. le Chevalier Gluck, les paroles par M. Favart, se vendent, ainsi que les airs détachés, au Bureau d'abonnement musical, rue du Hasard - Richelieu, la partition 24 liv. & les airs séparés 48 s. L'ouverture est gravée en parties séparées, pour plus de commodité du Public;

A O U S T, 1775. 141

& ceux qui voudront l'acquérir sans la partition , payeront cette ouverture 2 liv. 8 s.

I I I.

Elémens de Musique , avec des leçons à une & deux voix ; par M. Cajon, Maître de Musique. A Paris , chez Louette , cloître & passage St Germain l'Auxerrois.

NOTES historiques sur la gravure & sur les Graveurs,

N. B. Ces Notes sur la gravure , tirées du porte-feuille d'un très-habile Artiste , étoient destinées à un Ouvrage en forme de lettres où il étoit pareillement traité des autres Arts. Elles n'y ont point servi , c'est pourquoi on en a fait usage ici comme contenant des réflexions qui peuvent être utiles.

ON ne doit point regarder les excellens Graveurs comme de simples copistes ; ce sont plutôt des traducteurs qui font passer les beautés d'une langue très-riche dans une autre qui l'est moins , à la vé-

rité, mais qui offre des difficultés, & exige des équivalens également inspirés par le génie & par le goût.

L'art de la gravure en taille-douce a été entièrement inconnu aux Grecs & aux Romains, ce qui est d'autant plus étonnant que, d'une part, ils gravoient des épitaphes sur cuivre; & que de l'autre, ils connoissoient les moyens de tirer des empreintes, par l'usage qu'ils faisoient des pierres gravées.

Cet art fut inventé vers le commencement du seizième siècle. La première découverte qui y conduisit fut celle de la gravure en bois. Albert-Durer grava sur bois beaucoup de morceaux estimés. Marc Antoine, après avoir aussi gravé de cette manière, imagina de graver sur des planches de cuivre, & le fit avec succès. Il nous reste de lui quantité de morceaux d'après Raphaël sur tout, qui conservent une estime distinguée, malgré les progrès que cet art a faits depuis. Il a été suivi par plusieurs Graveurs qui ont eu du mérite, & dont on conserve les ouvrages sous le nom de petits Maîtres. Leurs estampes sont entièrement au burin, & la plupart ont traité des sujets en petit. On admire encore la justesse & la délicatesse

avec lesquelles ils rendoient de très petites têtes , quoiqu'ils ne se servissent que du burin , instrument qui se prête très-difficilement à former les petits objets.

La gravure en bois s'est soutenue assez long-temps avec distinction. Le Titien lui-même , a gravé dans ce genre quelques morceaux , où l'on apperçoit les traces des rares talens qui le distinguoient. Plusieurs Artistes depuis , ont tenté de perfectionner cette gravure : nous avons eu dans ces derniers temps les frères le Sueur & Papillon , qui s'y sont distingués ; cependant j'ose dire , pour ne pas déguiser ma pensée , qu'on a , selon moi , plutôt gâté que perfectionné cet art , en cherchant à le rapprocher de la gravure en taille-douce. On a voulu l'amener à un fini & à une propreté dont il n'est guères susceptible , & dans lesquels il sera toujours très-inférieur à la gravure sur cuivre. Il me semble qu'il eût été plus sage de le restreindre à imiter le goût du dessin d'une plume hardie , effet qu'il pourroit produire aisément , & jusqu'à l'illusion même , dans les mains d'un bon dessinateur.

Je reviens à la taille - douce. Long-temps elle fut pratiquée avec le seul bu-

144 MERCURE DE FRANCE.

rin : mais enfin on découvrit la possibilité de l'ébaucher avec de l'eau-forte ; secours précieux , qui lui a donné un air de facilité & de légèreté , un goût de dessin , & un feu dans l'exécution , dont on n'avoit point d'idée. Ce progrès a produit deux genres de gravure ; chacun des deux est fixé aujourd'hui à ce qui lui est le plus convenable. La gravure purement au burin a embrassé les portraits ou autres ouvrages extrêmement finis ; celle commencée à l'eau forte & terminée au burin , a été préférée pour l'imitation des tableaux d'histoire , parce qu'ils sont peints d'une manière plus libre & moins léchée. L'application de ce nouveau secours à la gravure a suivi d'assez près l'invention de cet art ; car nous avons des Caraches quelques estampes purement à l'eau forte , gravées avec tout le goût & tout l'esprit qu'on pouvoit attendre de ces excellens dessinateurs.

La Flandre & la France sont les pays où cet art a été le plus florissant. En Flandre , le fameux Corneille Vischer l'a porté au plus haut degré , & l'on peut dire qu'à plusieurs égards , personne ne l'a encore surpassé. Il joignoit au talent de bon dessinateur celui de graveur excellent

exceller ; ses ouvrages sont des chefs-d'œuvre , soit pour le goût de l'eau-forte & le badinage spirituel de la pointe , soit pour la pureté , la fierté & la belle couleur du burin. La Fricasseuse de beigners , le Marchand de mort-aux rats , & plusieurs autres estampes de ce Maître , feront toujours l'admiration des Connoisseurs.

Il a eu pour contemporains ou pour successeurs , Bloemart , Saiderhoff , Bollaert , & plusieurs autres , dont la plupart ont gravé d'après Rubens. La liste de leurs noms formeroit un volume , & leur talent mériteroit un éloge particulier.

Par la même raison , je ne ferai point l'énumération des Graveurs qui ont excellé en France ; elle seroit infinie. Je me bornerai à vous faire connoître les plus célèbres.

Le fameux Edelinck a porté la gravure au burin au plus haut point de perfection. Quoiqu'il y ait eu dans son temps , & depuis , beaucoup d'excellens Artistes de ce genre , aucun ne l'a surpassé ni même égalé. Sa belle estampe de la Madeleine , d'après le Brun , plusieurs grandes thèses , & quantité de portraits , seront toujours les modèles qu'on cherchera à imiter , sans

G

pouvoir peut-être les atteindre pour la pureté de la coupe , & la beauté du travail.

Rouffelet , Roulet , Masson , Melan ; les Poilly , Nanteuil doivent être cités après cet admirable Artiste ; Nanteuil , sur-tout , qui grava d'après ses propres dessins avec le talent le plus rare.

Dans le même temps florissoit pour la gravure de l'histoire , mêlée d'eau-forte & de burin , le fameux Gérard Audran. Moins exercé qu'Edelink dans le burin , il lui étoit infiniment supérieur dans le dessin. Aussi personne n'a-t-il pu l'égaliser dans l'art de traiter la chair avec goût , & d'assurer avec justesse les formes , & les contours du nud. Ses estampes , d'après les tableaux de le Brun , de le Sueur , de Coypel , sont admirables. Celles des batailles d'Alexandre , d'après le Brun , le sont d'autant plus , qu'il a sçu donner à ce Peintre un caractère , & une fierté de dessin , que ses tableaux n'offrent pas au même degré : talent bien rare chez les Graveurs. Il est peu de traducteurs qui puissent égaler l'Auteur original , & beaucoup moins qui le surpassent.

A ce maître supérieur ont succédé ses frères , parmi lesquels Jean est celui qui

qui est resté le moins au dessous de la supériorité ; Simoneau , Duchange , Tardieu , Cochin , père , & quelques autres.

Si quelqu'un de nos jours peut être comparé à Gérard Audran , c'est le célèbre Laurent Cars. La sûreté de son dessin, & le goût de son travail nous rappellent presque tout ce que nous admirons dans le grand Audran. La manière & le choix du travail de Cars a même quelque chose de plus aimable ; mais la fermeté du dessin, & l'empâtement des chairs a encore plus de goût & de caractère chez Audran. Au reste , ce sont des hommes du premier ordre , des modèles à jamais précieux ; on peut accorder à l'un des deux la préférence ; on doit à tous deux l'admiration. Leur manière de traiter l'histoire en grand ne laisse rien imaginer de plus parfait & de plus noble.

Je ne dois pas oublier plusieurs contemporains de Cars, & ses émules , entr'autres les deux Dupuis. Charles Dupuis a gravé le mariage de la Vierge , d'après Carle Vanloo , morceau capital , & le plus bel ouvrage de ce Graveur. Nicolas Dupuis s'est distingué par son goût de gravure molleux , & est connu

148 MERCURE DE FRANCE.

par quelques morceaux de la galerie de Versailles, & par l'estampe d'Enée, portant son père Anchise, d'après Carle Vanloo; quoiqu'elle soit entièrement gravée au burin, elle a tout le goût qu'auroit pu lui donner une eau-forte spirituelle.

Aux Graveurs au burin, contemporains d'Edelink, que j'ai cités, il faut joindre Chereau, les Drevet, particulièrement le fameux Drevet fils, mort à la fleur de son âge, & qui néanmoins a laissé des chefs-d'œuvre de gravure, d'après Rigaud; le plus célèbre est le portrait de Bossuet.

De nos jours nous nous glorifions, à bon droit, du très-estimé M. Schmidt, Graveur Prussien, qui s'est perfectionné en France, de M. Wille, que la beauté de sa coupe rend si célèbre. M. Daullé a laissé quelques bons morceaux. M. Tardieu, fils, doit également être distingué, de même que Balechon, dont quelques estampes sont extrêmement recherchées des amateurs. A l'égard de ce dernier, je vois une sorte d'engouement pour lui dans le public, & j'avouerai que je ne le partage pas. Je rends justice à la beauté du burin qui caractérise le portrait du

Roi de Pologne : mais je n'admire de sa tempête, d'après M. Vernet, que la beauté de la gravure des flots ; tout le reste, ciel, fabrique, rochers me paroît d'une gravure dure, sans goût dans le genre ; & dans le choix du travail. Son unique mérite, selon moi, est un noir bien velouté. Je suis moins satisfait encore de ses Baigneuses, dont les chairs de femme sont noires. Il en a tellement forcé le travail dans le noir outré, qu'on croiroit qu'il a voulu représenter un clair de lune, tandis que M. Vernet a peint un coucher du soleil. Il en est de même de la Sainte Gènevieve, où tout est forcé de noir, jusqu'aux moutons, quoique Vanloo les eût peints blancs. Ce qui me donne de l'éloignement pour cette manière outrée, c'est que je suis un peu dans le secret. Je sais qu'il est plus aisé de graver bien noir, que de graver proprement, & d'une belle coupe, lorsque les tailles sont légères, comme dans les ouvrages de Nanteuil.

Quoique le genre de l'histoire en grand soit presque abandonné par le peu de goût que le public conserve pour lui ; il nous reste néanmoins encore plusieurs Graveurs en ce genre très dignes d'estime. M. Lebas s'y est exercé plusieurs fois avec

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup d'art & de goût. MM. Flipart, l'Empereur, le Vasseur ont continué de s'y appliquer, & leur succès est connu. M. de Saint Aubin s'y est distingué, quoiqu'il ait eu rarement l'occasion d'y appliquer ses talens.

La gravure en petit, qui peut, en quelque manière, être regardée comme un troisième genre, a aussi produit des hommes très-célèbres. Le fameux Calot y a excellé; il a eu pour successeur Etienne Labella, plus admirable encore. Les rares talens de ce Graveur n'ont pas encore été égalés quant aux grâces, au goût, à la sûreté du dessin, & au travail spirituel de la pointe. Le fameux le Clerc a été doué du plus beau génie. Ses ouvrages sont d'une touche sûre, & remplie d'esprit. Exact aux loix de la perspective, il règne une belle distribution dans ses compositions, dont les figures sont élégantes, & drapées avec noblesse. Cet habile homme posséda plusieurs rares qualités. Il fut Philosophe, Mathématicien, Architecte, Homme de lettres. Sa composition fut facile, son exécution prompte & sûre; il traita tout également bien, l'histoire, le paysage, les animaux, l'ornement. Il enseigna la perspective en l'Académie

Royale de Peinture ; son fils lui succéda , & son petit-fils remplit aujourd'hui la même charge , dans la même Académie.

Picart a joui d'une assez grande réputation , cependant il a été fort inférieur à ses prédécesseurs ; ses ouvrages sont du plus mauvais goût de gravure , chargés de petits points ronds , arrangés d'une manière insipide. Ce qu'ils ont de louable , c'est un genre de composition assez ingénieux , un goût de draper assez bon , & quelque justesse dans les formes.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de plusieurs Peintres qui ont gravé avec beaucoup d'art & de goût , tels que Vandick , Reimbrant , & en France Gillot , & plusieurs autres , parce que je ne regarde pas cela comme un grand mérite en eux. Il est décidé que tout Peintre habile , conséquemment savant dessinateur , gravera avec succès à l'eau forte , pour peu qu'il veuille s'y appliquer : tout le mérite de cette gravure dépend de la science du dessin. C'est ce qui soutient la gravure en petit , genre de talent dans lequel M. Cochin le fils s'est distingué.

Tous les Graveurs que je viens de nommer ont été inventeurs , & conséquemment bons dessinateurs ; car le dessin , au

G iv

moins en petit, est une condition de l'invention. Aussi M. Moreau, qui s'exerce dans le genre du petit, & qui se surpasse tous les jours lui-même, joint-il à l'invention la plus ingénieuse, & au dessin le plus correct, le goût de gravure le plus spirituel, & le plus agréable.

Je serois bien injuste & bien reprehensible, si je négligeois de vous nommer M. Aliamet comme un des Graveurs qui font le plus d'honneur à la France. Il a gravé des Maîtres Flamands & des Vernet avec le plus grand succès, & s'est montré en cela digne élève de M. Lebas, si distingué par la manière infiniment supérieure dont il a gravé ces mêmes Maîtres.

La gravure en petit est aujourd'hui celle que l'on goûte le plus à Paris. MM. le Mire, Prevost, de St-Aubin, Fiquet, & plusieurs autres y excellent. Leur manière est toute différente de celles qu'ont eue les Graveurs qui les ont précédés. Auparavant on se contentoit de donner l'esprit des objets avec peu de travail ; maintenant ces petits morceaux sont terminés de la manière la plus aimable, & presque aussi finis que les estampes de grande proportion. Quelqu'agréable que soit ce talent,

que j'appellerois volontiers un nouveau genre ; il est cependant fâcheux que presque tous les Graveurs soient obligés de s'y attacher , & qu'il y ait si peu d'occasions de former des Graveurs dans celui de l'histoire en grand ; & enfin il est à craindre qu'il ne se perde tout-à-fait.

Je ne m'étendrai point sur la gravure en manière noire , talent presque entièrement abandonné en France , non qu'il ne puisse y être exercé avec succès , puisqu'il est plus facile que les autres , mais parce qu'il n'est propre à rendre que des tableaux obscurs , & que d'ailleurs on n'en peut tirer qu'un petit nombre de bonnes épreuves. Je vous parlerai encore moins d'une gravure colorée qui en est une suite , & qui fut apportée en France par M. Leblond , Anglois ; talent avorté dès sa naissance , & qui n'a pas été accueilli.

Mais je ne dois pas oublier le genre de gravure qui imite le dessin au crayon. Cette découverte a été attribuée à M. François , & pouvoit l'être également à M. de Marteau , puisqu'il s'est annoncé dans le même genre presque en même-temps , & qu'il avoit déjà publié quelques essais qui sembloient y conduire.

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

On peut leur faire honneur à tous deux de l'invention, & croire qu'ils sont arrivés, en même-temps, au même but par différens moyens. M. François a donné quelques bons morceaux : M. de Marreau s'est distingué davantage ; ses productions nombreuses portent un caractère de supériorité qui entraîne en sa faveur. M. Bonnet y a joint la manière d'imiter les dessins au noir & au blanc sur les papiers de couleur. Ces deux découvertes ont l'utilité importante de répandre partout les études bien copiées des meilleurs Maîtres, & conséquemment de faciliter aux provinces les plus éloignées les secours nécessaires pour commencer avantageusement l'instruction des élèves.

Il s'est encore élevé de nos jours un nouveau genre de gravure à l'imitation du lavis. Il en peut résulter quelque utilité pour multiplier les dessins lavés des grands Maîtres. Plusieurs Artistes l'ont tenté, & quelques uns y ont réussi par différens moyens. M. Stapart a publié sa manière d'opérer, & quoiqu'elle présente des difficultés qui engageront difficilement à la suivre, on lui doit de la reconnaissance de la générosité qu'il a eue de faire part de ses découvertes. Celle qui

paroît la plus sûre, la plus prompte, & la plus facile, est dûe aux tentatives de M. le Prince, Peintre du Roi; mais elle est encore sous le secret.

C'en est assez pour une lettre; si elle vous est agréable, je pourrai dans la suite vous entretenir des moyens que je pense qu'il seroit utile d'employer pour maintenir cet art dans l'état florissant où il a toujours été en France.

MÉMOIRE sur un moyen nouveau de faire remonter les Bateaux.

LE Commerce reçoit des avantages infinis des transports qui se font par les rivières; cette vérité n'a pas besoin de preuves de détail: mais le fret est incomparablement plus coûteux en remontant qu'en descendant, par le nombre d'hommes, de chevaux, ou de bœufs qu'il faut y employer, & qu'il seroit très-heureux de pouvoir réserver pour la culture des terres.

Feu M. le Maréchal de Saxe est, je crois, un des premiers qui ait porté ses vues sur la recherche des moyens de faire

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

te service par des machines dont le moteur fût l'effet du courant d'eau même contre lequel il s'agit de faire remonter les bateaux ; mais il s'est borné, ainsi que tous ceux qui ont couru la même carrière, à les placer sous l'arche d'un pont, comme est celle qu'on voit au Pont-Neuf, n'ayant eu pour objet, ce semble, que d'éviter par-là, pour le tirage, les embarras qui se trouvent en grand nombre sur les deux berges d'une rivière traversant une grande Ville telle que Paris.

De nos jours, à la vérité, on a conçu le projet de faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, par le moyen de la pompe à feu : mais il ne paroît pas que les expériences qu'on en a faites, aient répondu à l'espoir dont on s'étoit flatté ; on pourroit dire même qu'avec un peu de réflexion on se feroit évité la dépense des essais.

La nature offre un moyen plus assuré & bien moins dispendieux ; il est certainement possible de faire remonter les bateaux, quelque rapide que soit le courant d'une rivière, par la force même de ce courant.

Un Particulier ayant un état honnête

& déjà connu par plusieurs inventions utiles, a imaginé, il y a près de vingt ans, une machine simple, laquelle étant mise en mouvement par le courant de l'eau, tire à elle un bateau & le fait remonter.

Il s'agit d'en établir plusieurs de distance en distance, par des moyens qui ne gêneront nullement la navigation : quand une de ces machines aura tiré un bateau jusqu'à elle, ce bateau sera repris, sans perte de tems, par la machine d'après, pour continuer sa route.

Cette suite de machines placées ainsi le long d'une rivière, sera une nouvelle sûreté pour le commerce, & présentera des secours prochains dans les accidens, soit pour les personnes qui, tombées à l'eau, seroient exposées à se noyer, soit pour repêcher des effets & des marchandises échappées d'autres bateaux.

Un autre avantage important, est que la grande hauteur des eaux qui suspend toujours la navigation, & empêche souvent pendant long tems les Villes de recevoir les approvisionnemens, ne produira point cet effet, si le tirage des bateaux se fait par les machines proposées

138 MERCURE DE FRANCE.

par ce mémoire : plus il y aura d'eau , plus le tirage se fera aisément.

Enfin l'agriculture ne peut que gagner à l'exécution de cette idée : nous avons plusieurs provinces dans lesquelles il sera très-intéressant de pouvoir rendre à ce premier , à ce plus important des arts, les hommes & les chevaux qu'on y emploie toute l'année au tirage des bateaux.

On peut voir tous les matins un modèle de cette machine , chez l'Auteur , dont la demeure sera indiquée par le Notaire ci-après nommé.

Comme il ne se propose que de faire le bien , sans aucunes vues d'intérêt personnel, il desireroit que quelques citoyens, animés du même zèle , le missent à portée de faire construire seulement une de ces machines sur des dimensions assez grandes pour faire sur la Seine une expérience frappante & décisive dans le courant de cette année.

Messieurs de l'Académie Royale des Sciences seroient priés de vouloir bien s'y trouver , pour juger & la machine , & ses effets ; c'est à ce Corps savant & impartial qu'il appartient de prononcer sur ces sortes de matières.

Pour parvenir à ce but , l'Auteur pro-

pose une espèce de souscription , que chaque Souscripteur portera , pour sa part , à la somme qu'il jugera à propos , laquelle somme il aura la bonté de faire remettre chez M^e Lambot , Notaire , rue S. Honoré , derrière la Barrière des Sergens , où il en sera formé état & liste.

Le montant de cette Souscription servira aux frais & dépenses de cette Machine & de l'expérience.

Le premier avantage des Souscripteurs sera la satisfaction de concourir au bien de l'Humanité , du Commerce & de l'Agriculture , avantage réel & flatteur pour tout bon Patriote.

Le second est l'espoir d'être remboursé sur les premiers deniers que produiront les différens établissemens de ces machines , & de partager entre eux annuellement les bénéfices qui résulteront de ces établissemens , s'ils jugent à propos d'en former la compagnie.

Enfin , en supposant qu'on ne pût obtenir la permission de former ces établissemens , la machine en elle-même aura une valeur ; elle pourra être vendue à l'encan , & la somme qui en provien-

dra sera répartie entre Messieurs les Souscripteurs, au prorata de leur mise.

Dès qu'il s'en sera présenté un certain nombre, ces Messieurs seront invités à s'assembler chez ledit M^e Lambot, Notaire, ou chez l'Auteur, à l'effet de régler avec lui de quelle manière il sera procédé dans cet objet, pour que personne ne puisse douter de l'emploi convenable des fonds de la souscription.

ECONOMIE CIVILE.

Moyen très simple pour rendre les incendies moins terribles, tiré des manuscrits de M. Pingeron, ancien Ingénieur de la Ville & Forteresse de Zamosch, en Pologne.

UN Anglois, ami de l'humanité, réfléchissant sur le grand nombre de malheureux qui périssent souvent au milieu des flammes dans la Ville de Londres *,

* Les Compagnies d'assurance établies à Lon-

proposa dernièrement à ses Concitoyens, un moyen bien simple pour sauver la vie à ceux qui pourroient se trouver dans une maison embrâsée. Ce moyen sûr, auquel on n'avoit jamais pensé à cause de sa simplicité, consiste à continuer l'escalier de chaque maison jusques sur les toits, & à ouvrir par-là une communication facile. Il faudroit pour cet effet que la cage de l'escalier fût élevée au-dessus de la maison, comme cela se voit dans la plupart des anciennes maisons à Lyon *. Si le feu, qui prend

dres pour les maisons, & que l'on nomme *fire offices*. ne produiroient-elles pas un effet contraire au vœu public, en rendant chaque particulier moins attentif sur l'article du feu ? En effet, n'est-il pas surprenant que chaque jour ne soit compté à Londres que par quelques incendies où périssent souvent plusieurs personnes ?

* La Ville de Lyon est la seule en France où la plupart des anciennes maisons ont un belvedere ou tour, au-dessus de la cage de l'escalier. Ces belvederes sont souvent une retraite agréable pour ceux qui aiment la solitude. Il y a grande apparence que l'usage de ces tours a été apporté à Lyon par les Florentins & les Lucquois, qui y établirent les premières manufactures de soie, les belvederes étant très-communs dans toute l'Italie.

rarement à l'escalier , commence à se manifester par le bas de la maison , on s'enfuit par le toit sur les maisons voisines ; si l'incendie commence par le haut , on se sauve par le bas en descendant l'escalier *.

Cette méthode suppose les maisons à peu-près de même hauteur comme à Londres , ou que l'on laissât auprès du mur mitoyen de la maison la plus élevée des échelles de fer pour faciliter l'évasion des incendié.

L'exécution d'un pareil projet ne nuit nullement à la sûreté publique , car la porte qui donne sur le toit sera fermée du côté de la maison par un verrouil ou pat

* Dans le cas où la maison seroit incendiée par le haut & par le rez de-chaussée , il n'y a d'autre ressource que de faire un trou dans les murs pour fuir dans la maison voisine ; ne seroit-il pas alors à désirer que cette communication existât à demeure ? On en seroit quitte pour en fermer la porte chacun de son côté. Au besoin , une serrure est bientôt ouverte ou forcée. L'inégalité des étages ne seroit point un obstacle : quelques marches serviroient à en faciliter la communication. Dans les Villes de guerre , cette communication devoit toujours exister de droit pour la défense même de la Place , lorsque l'ennemi seroit sur le rempart.

tout autre fermeture facile à ouvrir en dedans. Il faudroit encore que cette porte fût très large.

Nombre de Particuliers ont imaginé à Londres des moyens très-ingénieux pour descendre les incendié par les fenêtres en très-peu de temps; les expériences en ont été faites avec succès : mais ces moyens exigent un grand appareil & beaucoup de dépenses.

On desire ardemment que MM. les Architectes procurent l'avantage dont on vient de parler, aux maisons qu'ils seront chargés de bâtir par la suite; il seroit encore à souhaiter qu'ils renonçassent à ce toit de mauvais goût nommé *à la mansarde*, du nom de son prétendu inventeur : car il rend les communications par le haut des maisons absolument impraticables dans le cas d'incendie, de même que les toits trop inclinés.



MÉMOIRE dans lequel on propose de faire une réforme dans la nourriture des chevaux. Par M. l'Abbé Jacquin, Historiographe de Mgr le Comte d'Artois.

L'Avoine est la principale nourriture des chevaux : on la leur donne entière ; cet usage a bien des inconvénients. Je vais les exposer en peu de mots , avant d'indiquer une méthode propre à rendre ces alimens plus profitables à ces précieux animaux , & moins dispendieux pour leurs Maîtres.

1°. D'une mesure d'avoine que l'on donne à un cheval , il est constant qu'il n'y en a tout au plus que la moitié qui se convertisse en nourriture. Qu'on examine les crottins qu'il rend, on y retrouvera une bonne partie de l'avoine en nature : en voici la raison. Tous les grains qui n'ont pas été concassés & broyés sous les dents de l'animal , passent dans son estomac & traversent les intestins sans lui procurer aucun suc alimentaire. La preuve de cette vérité se présente tous les jours sous les yeux. Qu'on répande sur une terre nouvellement labourée du fumier de cheval , frais , vous voyez peu de jours après ce champ se couvrir d'herbe , & cette herbe n'est autre chose que de l'avoine. Ces grains qui pousent , après avoir passé par l'estomac & les intestins du cheval , n'y ont donc souffert aucune altération , pas même celle qui auroit été suffisante pour en détruire le germe. Cette partie de l'avoine n'a donc fourni aucune

nourriture : elle est donc en pure perte & pour le cheval & pour le Maître.

2°. J'ajoute que cette partie de l'avoine que le cheval rend en nature, est non seulement en pure perte pour lui, mais qu'en passant par son corps elle lui cause bien des maux.

D'abord elle use promptement ses dents. Le cheval en a quarante, savoir vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze incisives ; ce qui indique qu'il n'est pas organisé pour faire sa nourriture de l'avoine seule, puisqu'il n'y a que les vingt-quatre mâchelières qui puissent servir à la triturer : aussi les Arabes, dont les chevaux sont si renommés, parce qu'ils conservent long-temps leur vigueur, ne donnent point d'avoine aux leurs. Tant qu'il y a de l'herbe sur la terre, ils les font paître : lorsqu'elle manque, ils les nourrissent de dattes & de lait de chameaux, ce qui les rends légers & nerveux. Mais comme en Europe, sur-tout en France, l'avoine fait la principale partie de nourriture des chevaux, voyons quels effets elle produit quand on la leur donne entière.

Nous venons de dire qu'elle use promptement les dents des chevaux ; en voici la preuve. Examinons un grain d'avoine : sa peau extrêmement dure, lisse & friable, le rend propre à glisser & à s'échapper de dessous les dents : mais il ne peut s'échapper sans occasionner un frottement violent qui les use. Est-il saisi par deux dents assez plates pour le bien retenir ? les efforts de l'animal pour le broyer, les liment & les altèrent sensiblement, & leur font bientôt prendre une forme conique & pointue, qui les rend par la suite incapables de saisir & de concasser l'avoine. Cette altération des

dents des chevaux , nourris avec de l'avoine entière , est l'effet nécessaire de tout frottement violent , & souvent répété , de deux corps également durs l'un sur l'autre ; aussi dans les Pays où l'on nourrit les chevaux avec de l'avoine entière , dès l'âge de dix ans leurs dents , sur-tout celles d'en haut , paroissent émoussées , usées , longues & déchaussées ; & à quinze ans , & même souvent plutôt , ces pauvres animaux sont hors d'état de servir , tandis qu'avec une nourriture plus saine , ils fourniroient une carrière de vingt-cinq à trente ans.

Secondement , le grain de l'avoine a deux pointes , l'une forte & aiguë , l'autre longue & plus émoussée ; ces pointes , particulièrement la plus forte , usent & déchaussent promptement les dents des chevaux : aussi voyons-nous que ces animaux périssent moins de vieillesse , que par la difficulté qu'il éprouvent , dès leur jeunesse , à mâcher leur avoine suffisamment pour en tirer une nourriture convenable ; car il faut remarquer que plus ils avancent en âge , moins ils tirent de substance de l'avoine , parce que leurs dents déchaussées , allongées , usées & formées en pointes , ont de la peine à la saisir , à la concasser , à la broyer , & par-là à la rendre propre à former dans l'estomac un chyle capable de réparer les forces abattues par un travail long & pénible. Il est aisé d'observer que les vieux chevaux sont très-longs à manger leur avoine , & qu'ils sont obligés , par impatience , d'en avaler la plus grande partie dans son entier , après l'avoir humectée avec un peu de salive. Dans cet état , d'une mesure d'avoine qu'on donne à un vieux cheval , il n'en tourne pas la moitié , à beaucoup près , au profit de son

estomac. C'est encore bien pis quand ce malheureux se trouve à côté d'un jeune cheval dispos des dents, & qui, après avoir avalé promptement la portion, se jette avec avidité sur celle de son voisin.

D'ailleurs les deux pointes de l'avoine dont nous venons de parler, ont encore un autre inconvénient, c'est de percer & de déchirer les gencives, la langue & le palais du cheval. Qu'on visite la bouche des jeunes chevaux & de ceux qui ont été long-temps au verd, après leur avoir donné les premières fois de l'avoine, on la trouvera en sang; si dans la suite on n'en apperçoit plus, cela vient de ce qu'à force de cicatrices le palais & les gencives se durcissent au point de résister à ces pointes meurtrières: mais qu'arrive-t-il? Le palais & les gencives ainsi couverts de callosités, par l'abondance des cicatrices, ne laissent pas suinter avec la même facilité & la même abondance la salive, cette sécrétion si nécessaire à la digestion des alimens & à la chylification.

De plus, cette partie des grains de l'avoine qui se refusent au broyement, & qui passent en entier avec leurs pointes non émoullées, blesse l'œsophage du cheval, fatigue son estomac & déchire ses intestins.

3°. En donnant l'avoine entière aux chevaux, il faut leur en faire prendre le double de ce qui suffiroit pour les nourrir, si l'on suivoit une autre méthode. On se plaint que l'avoine augmente tous les jours; que, suivant la proportion du bled, elle devient chaque année plus chère; qu'enfin la surabondance des chevaux consacrés au luxe dans les écuries des grands Seigneurs &

168 MERCURE DE FRANCE.

des riches particuliers, en rend la valeur exorbitante, sur tout dans les grandes villes & dans leurs environs : on a raison ; mais est-il bien aisé de corriger le luxe ? Il le fera sans doute beaucoup plus de faire adopter une méthode plus saine pour les chevaux & moins dispendieuse pour leurs Maîtres : c'est celle que je vais proposer.

Elle consiste à faire concasser l'avoine avant de la donner aux chevaux. Cette opération n'est pas difficile : toutes sortes de moulins propres à moudre le bled, le seigle, l'orge, &c. sont bons à concasser l'avoine, c'est à-dire réduire chaque grain en trois ou quatre morceaux, pourvu qu'ils soient nouvellement rebattus & r'habillés. Comme les Officiers de Cavalerie ont coutume, lorsqu'ils veulent rafraîchir leurs chevaux, de leur donner de l'orge concassée ; il n'y a guère de Meuniers en France qui ne soient au fait de cette opération & du mécanisme qu'elle exige pour élever la meule de dessus, au point de pouvoir diviser chaque grain en trois ou quatre parties.

S'il en coûte quelque chose pour cette trituration, le profit pour chaque Particulier n'en sera pas moins évident & réel, puisqu'avec moitié moins de grain il nourrira mieux les chevaux que par l'ancienne méthode. De plus, l'avantage devient immense pour la société, en ce que les Cultivateurs n'étant plus obligés de mettre chaque année une aussi grande quantité de terres en avoines, il en restera beaucoup plus pour la culture des autres productions, & en particulier du bled.

D'un autre côté, par ce régime les chevaux conservant beaucoup plus long-temps leurs dents saines, fourniront une bien plus longue carrière à leur

leur palais, leurs gencives, leur estomac & leurs intestins ne souffrant plus de la trituration & du passage des grains entiers de l'avoine, ils se porteront mieux, seront plus forts, plus vigoureux & plus propres à résister aux travaux pénibles auxquels on applique ces précieux animaux, si fiers, lorsqu'il partagent avec les Héros les hasards de la guerre, & si dociles lorsqu'ils traînent la malle du riche, ou qu'ils ouvrent sous la main du laboureur, le sein inépuisable de la terre.

Tout concourt donc à faire adopter une méthode, dont les avantages sont en aussi grand nombre & pour la société, & pour les particuliers, & pour les chevaux.

On peut ajouter à l'avoine concassée la paille hachée, pourvu qu'elle soit brisée auparavant avec la mâchoire, dont on se sert par-tout pour préparer le chanvre. Il ne s'agit que d'ajouter à cette machine, assez connue, un couteau attaché par une de ses extrémités, de telle façon qu'on puisse facilement l'élever & le baisser. Outre l'augmentation de nourriture, ce mélange aura encore l'avantage de remplir le boyau du cheval, ce qui est essentiel pour qu'il puisse fournir plus longtemps & avec plus de vigueur à son travail : car il faut remarquer que le cheval a besoin non-seulement de sucs alimentaires, mais encore d'une nourriture abondante, pour lui remplir le coffre, & que ce n'est que lorsque ses boyaux sont bien pleins de matières solides que les muscles agissent avec vivacité & force. Avec une nourriture trop succulente, telle que l'avoine concassée seule, il deviendrait, lâche, paresseux, foible & pousif, & seroit bientôt hors d'état de travailler.

H

D'après cette observation fondée sur l'expérience, il est aisé de concevoir qu'avec une bonne livre & demie d'avoine concassée, poids de marc, c'est-à-dire, de 16 onces à la livre, par chaque repas, le cheval sera mieux nourri qu'avec trois livres d'avoine entière, sur-tout si, comme nous venons de le dire, on y ajoute une livre de paille mâchée & hachée. En parlant de paille hachée, j'ai toujours l'attention d'ajouter qu'il faut qu'elle soit mâchée, parce que sans ce broyement, elle auroit les mêmes inconvéniens de l'avoine entière, & déchireroit la langue, le palais, les gencives, l'œsophage & l'estomac du cheval.

Il faut cependant faire de la différence entre les chevaux, par rapport à la quantité de la nourriture. Deux livres, poids de marc, d'avoine concassée & de paille hachée & mâchée, pour chaque repas, suffisent à un bidet, tandis qu'il en faut trois au cheval de trait : le cheval de carrosse en demande deux & demie.

Le son mêlé avec la paille mâchée & hachée peut suppléer à l'avoine, & fait une excellente nourriture, pourvu qu'on en donne chaque repas une livre, avec deux livres de paille mâchée & hachée.

Il est important de remarquer ici que le son de l'ancienne mouture encore chargé de beaucoup de parties de farines, est moins propre à la nourriture des chevaux que celui de la nouvelle mouture, appelée *par économie*, & dans lequel il ne reste presque plus de farine. Ceci paroît un paradoxe : mais que l'on se donne la peine d'examiner les chevaux des Meûniers qui moulent à l'ancienne mouture, & qui ne sont nourris qu'avec ce son ; on verra qu'ils rendent

leur fiante molle & liquide , preuve d'une mauvaise digestion ; au lieu que les chevaux nourris avec le son de la nouvelle mouture , qui est dépouillé de la plus grande partie de la farine , la rendent plus ferme & en crottin. On observera en même-temps que les derniers sont plus vigoureux , & tiennent plus long-temps au travail. Cette vérité devient encore plus palpable , si l'on veut bien se rappeler que pour rafraîchir & dévoyer un cheval malade , on lui donne de l'eau blanche , c'est-à-dire de l'eau dans laquelle on mêle du son gras : mais ce n'est pas l'écorce du bled qui produit cet effet ; c'est la farine qui y est restée attachée. D'après ce principe , lorsqu'il est à propos de rafraîchir un cheval , il suffit de se servir tout uniment d'une poignée de farine pour blanchir son eau : il le sera même plus promptement qu'avec le son dans lequel l'écorce du bled forme une nourriture échauffante.

Enfin , on peut encore aisément observer que les chevaux qui ne mangent que du son épuré de farine , au même poids que l'avoine , sont aussi bien nourris , fournissent le même travail , durent plus long-temps , & sont plus gras , plus propres , & ont la peau plus lisse que ceux qui ne mangent que de l'avoine. La preuve en est dans les chevaux des Meûniers de la Beauce , & de plusieurs autres provinces , qui amènent de la farine à Paris , & à Versailles.



*COURS D'ACCOUCHEMENS
à Versailles.*

LA Compagnie de MM. les Maîtres en Chirurgie de Versailles, ayant arrêté dans son assemblée du 10 Juin dernier, qu'elle continueroit les enseignemens publics qu'elle a faits depuis son établissement, conformément à l'article XXV de ses statuts, a délibéré qu'il seroit fait cette année, publiquement & gratuitement, en faveur des Élèves en Chirurgie & des Aspirantes Sages-Femmes, un *Cours Théorique & Pratique de l'Art des Accouchemens*, dans lequel on traitera toutes les matières relatives à la Chirurgie légale ; & elle a désigné pour s'en acquitter :

M. Charriere, ancien Chirurgien des Armées du Roi, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie ; M. Marrigues, Lieutenant de M. le Premier Chirurgien, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie, de celle des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Chirurgien Major de l'Infirmerie Royale, Professeur d'Anato-

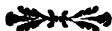
A O U S T. 1775. 173

mie & de Chirurgie ; & M. Gauchez ,
Maîtres ès Arts en l'Université de Paris ,
Professeur de Chirurgie & de l'Art des
Accouchemens.

Ils commenceront le Lundi 7 Août
1775 , & continueront les Lundi & Sa-
medi , à quatre heures précises , dans la
Chambre d'Assemblée de leur Compag-
nie , rue de la Charité.

COURS DE JURISDICTION CONSULAIRE.

LEsieur Damalis, Avocat au Parlement, ouvrira le 7 du mois prochain à l'Hôtel de Clery, rue Copeau, près de la Place Sainte Geneviève, un Cours de Jurisprudence Consulaire en faveur du Commerce. Les Leçons de ce nouveau Professeur suppléeront au défaut de Traité Méthodique sur cette matière. On peut se faire inscrire chez lui pendant le cours du mois présent, soit pour les Leçons du matin, soit pour celles du soir.



H iij

• *VERS de M. de Voltaire à M. le Chevalier de Chastellux, qui lui avoit envoyé son Discours de réception à l'Académie Française.*

DANS ma jeunesse, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût :
Mais c'était un mince édifice.

Vous en élevez un plus beau,
Vous y logez auprès du Maître ;
Et le Goût est un Dieu nouveau
Qui vous a nommé son Grand-Prêtre.

VERS à mettre au bas du Portrait de Mademoiselle Vigée, représentée avec les attributs de la Peinture.

TU vois les traits de l'aimable Vigée ;
La Sagesse & les Arts l'ont toujours protégée.
Belle sans le savoir, savante sans orgueil,
De tous les cœurs les vertus sont l'écueil.

Par M. Boucon Duperron.

*VERS au Médecin de Mlle B... qui vient
d'avoir la petite vérole, & qui est con-
venue avec lui de le payer double &
& triple si elle n'étoit pas marquée ; &
si elle l'étoit, de ne lui rien donner.*

B... au tendre Amour a fait nombre de niches,
Et jamais n'a voulu dans son cœur l'héberger ;
L'Amour, pour te payer, ou bien pour se venger,
Sur le front de B... a fait quinze & vingt niches,
Où, même en dépit d'elle, il trouve à se loger.

Par M. T....t.

*Lettre de M. Dagoty père, Pensionnaire
du Roi, à l'Auteur du Mercure.*

J'ai lu, Monsieur, avec le plus grand plaisir,
la Lettre de M. le Comte de Tressan, Lieutenant-
Général des armées du Roi, des Académies royales
de Paris, de Londres, de Berlin & d'Edimbourg.
Cette Lettre vous est adressée à mon sujet,
ou pour mieux dire, au sujet de la conjecture que
j'ai donnée au Public sur la structure des pou-

H iv

mons & leurs offices dans les corps animés. Je démontre dans cette hypothèse que le fluide ou le feu, qu'ils insinuent avec pression dans le sang cause le mouvement électrique qui nous fait vivre.

Depuis vingt-neuf ou trente ans que je fais imprimer, & que je donne des découvertes dans l'Anatomie & dans d'autres parties des sciences, personne ne m'a contredit publiquement; l'ancien système étoit de me laisser tout dire & de ne me pas attaquer, afin que toutes mes raisons s'évanouissent d'elles-mêmes. Je vous assure, Monsieur, que j'ai de grandes obligations à M. le Comte de Tressan, d'être le premier François qui m'ait disputé la primauté des idées que j'ai fait paroître. Cette attaque me fait honneur 1°. parce que mon hypothèse sur l'électricité animale se trouve approuvée par un homme de mérite & de science comme est M. le Comte de Tressan. 2°. Parce qu'elle fera plus amplement connoître mon sentiment sur une matière aussi essentielle que celle dont il s'agit.

M. de Tressan date du jugement de l'Académie du 14 Mai 1749. Mais ce jugement, dont l'extrait est dans le précédent Mercure d'Octobre, ne fait aucune mention de l'électricité appliquée au fluide nerveux, ou insinuée dans le sang par l'action des poumons. L'Académie dit seulement qu'elle a vu un essai de M. le Comte de Tressan sur l'origine de l'électricité & sur différens phénomènes qu'on lui peut attribuer. Je crois que, parmi ces phénomènes, il devoit y avoir celui de l'électricité animale, puisque M. de Tressan le dit; mais il devoit faire, pour le statuer, comme je fis lorsque j'eus lu mon Mémoire contre l'optique de Newton; où je développais mon nouveau système sur la formation

des couleurs. Je fis imprimer mon Mémoire le même jour (C'étoit le 29 Novembre 1749.) autrement il auroit fallu dater & faire signer par MM. les Commissaires, le double du Mémoire qui contenoit ma découverte.

Le privilège des Tables anatomiques qui contiennent ma conjecture sur l'électricité animale, me fut accordé le 27 Août 1745, enregistré à la Chambre Syndicale le 31 du même mois; & ensuite l'ouvrage fut approuvé par M. Morand, Censeur royal & de l'Académie des Sciences, le même qui a été nommé, quatre années après, l'un des Commissaires pour examiner le Mémoire de M. de Tressan.

De plus, ces Tables, avec leurs figures anatomiques, se trouvent dans la Bibliothèque du Roi, dans le Public, & je les ai en main.

Voici ce que je dis dans ces écrits de 1745, *Table X de mon Anatomie des Viscères, dissec. part. des Poumons.* « Que la pression des poumons force les particules subtiles de l'air & celles du feu à entrer dans les capillaires des veines pulmonaires, tandis que les autres particules plus grossières, qui ont resté dans les lobules, en sortent en formant un corps plus compact & moins fluide, &c; que le sang reprend sa fluidité & son activité par le mélange qui s'est fait alors de l'air & du feu, mélange qui fait augmenter la vivacité de ses couleurs *Table VII. idem 1745, art. de l'Épine & de la Moëlle allongée.* » Que les parties ignées, ou le feu matériel, étoient ce qu'on appelle les esprits animaux; & je prétends aussi, dans mon système, qu'on ne peut attribuer la cause de toute mutation, de toute

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

» fluidité , celle de tout mouvement & de toute
 » dissolution , & même de toute chaleur qu'à ces
 » parties ignées , que je crois répandues en tout
 » lieu & pénétrer tous les corps de quelque nature
 » qu'ils soient. J'ai prouvé de plus que l'impul-
 » sion naturelle & continuelle du soleil , sur les
 » parties ignées , occasionne le mouvement de ro-
 » tation & orbiculaire à la terre , aux planètes ,
 » fait végéter les plantes , vivre les animaux ; j'ai
 » encore dit que les impulsions artificielles & for-
 » cées de ces parties forment le phénomène de
 » l'électricité & occasionnent le tonnerre. Per-
 » sonne avant moi , à ce que je crois , n'a défini
 » tant de phénomènes par une seule cause. Outre
 » le dégorgement des parties de feu qui se fait dans
 » l'estomac pour chauffer & cuire les alimens ,
 » dont j'ai parlé dans mes Tables précédentes ,
 » les esprits animaux , ou les parties de feu qui
 » sont impulsées du cerveau , dans toutes les filiè-
 » res , dérivent de ce viscère , retournent après la
 » fonction des nerfs , & après leur relâchement ,
 » dans le cerveau , par les grosses filières dont nous
 » avons parlé , & s'élèvent dans ce viscère , &c.
 » Il me semble que c'est ici ce que l'on cherche ,
 » & que l'on trouvera quand on voudra pour ex-
 » pliquer les mouvemens musculaires. »

On peut voir un plus grand détail de ceci dans
 ma Crhoagenesie de 1750 , & mes Observations
 périodiques sur la Physique , l'Histoire naturelle
 & les Arts de 1752-53 & 54 , qu'a aujourd'hui
 M. l'Abbé Rozier.

Je m'explique avec bien plus de détail dans le
 Traité des Organes des sens que je distribue actuel-
 lement aux Amateurs , auquel Traité j'ai joint la

Névrologie entière du Corps humain, en planches imprimées en couleur de ma façon. *

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

GAUTIER DAGOTY Père.

Ce premier Juin 1775.

* *Le Traité que donne actuellement au Public M. Dagoty, est composé de huit planches anatomiques imprimées en couleur. Ce qui concerne les organes des sens est représenté au naturel de la grandeur des pièces qu'il a disséquées; & la Névrologie qui est jointe à ce Traité est du tiers de nature. Les dissertations & les explications qui accompagnent ces Planches sont très-détaillées & très-intéressantes. Ce livre, de format in folio ordinaire, se distribue chez l'Auteur, rue St Honoré vis-à-vis les Pères de l'Oratoire; chez Demonville, Libraire, rue St-Severin; & au Bureau de la Correspondance générale, rue des Deux-Portes-St-Sauveur. Prix, 18 liv.*

L'année dernière, le même Auteur a donné du même format ce qui concerne la grossesse, les accouchemens & les maux vénériens.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Vous pensez comme moi, sans doute, Monsieur, que c'est faire un larcin à la Société, que de lui cacher les distinctions accordées aux talens dont elle tire tout son lustre. C'est ce qui me

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

détermine à vous prier d'insérer cette lettre & la suivante dans votre Journal.

Le savant à qui la seconde est adressée, & qui avoit la modestie de ne pas s'y attendre, est un Magistrat distingué que la première Cour-Souveraine du Royaume s'honore de posséder ; c'est un de ces hommes, rares dans la république des lettres, qui, au-dessus de l'intrigue, ne cherchent de prôneur que dans leur mérite, qui savent le concilier avec les qualités de l'homme aimable & les vertus du sage, & dont la réputation s'élève sans art, sur des fondemens solides, & par leurs travaux seuls, comme celle de Marcellus. *Crescit occulto velut arbor agro, fama Marcelli.*

L. B. D. A.

De Montargis, le 1 Juillet 1775.

*A M. du Séjour, de la Société Royale de
Londres, Conseiller au Parlement, &
de l'Académie des Sciences à Paris.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer, que la Société Royale de Londres, dans son assemblée annuelle, qui s'est tenue hier au soir vous a élu Membre avec un concours de suffrages qui relève le prix de cette association. Une Société dont le grand Newton fut un des premiers ornemens, & est mort le Président, ne peut que

s'applaudir de recevoir dans son sein un savant qu'il auroit avoué lui-même, & qui, par les excellentes recherches sur les comètes, vient de donner un nouveau lustre à son système. Chargé par mon office de vous annoncer cette élection, je sens tout ce que ce devoir a, dans cette occasion, de flatteur; & je me réjouis d'avance d'être devenu l'organe d'une correspondance, qui, en enrichissant & notre société & le public du fruit de vos travaux, me fournira de fréquentes occasions de vous renouveler les sentimens d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monfieur & Confrère,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur M. MATY, Sec. de la
Soc. Roy. de Londres.

De Londres, le 2 Juin 1775.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c,*

I.

M. Scanegatti a présenté à la Société d'Agriculture de Rouen un mortier de pierre & un pilon de fer, pour dépouiller l'espeautre de son enveloppe, moudre l'orge commune, & en faire de l'orge

182 MERCURE DE FRANCE.

mondée ou perlée. Il a aussi montré à la même Société les modèles de deux machines très utiles : avec la première, un seul homme peut faire agir huit pilons pareils à celui dont nous venons de parler , pour travailler en grand : la seconde est un pressoir à pommes , dont un seul homme peut faire aller la meule , au moyen d'une manivelle. Ce moulin contient une faiscelle , avec une vis au centre , laquelle entre dans un cuvier défoncé , dont les douves laissent entre elles des interstices par où le cidre doit couler. Un grand avantage de ce cuvier , est qu'on peut y jeter le marc par pellées , sans être obligé de l'arranger par couches avec de la paille.

I I.

Industrie.

Nouvelle Manufacture de Porcelaine.

Le sieur Morin vient d'établir à Saintes une Manufacture de Porcelaines , pareilles à celle de Saxe & des Indes. Son dernier essai donne lieu de penser que son ouvrage est égal en solidité & en beauté.

à tout ce que l'on a vu jusqu'à présent. Ce qui donne à sa porcelaine un prix infini, quant à l'usage, c'est qu'elle soutient alternativement, sans se casser ou se fêler, le plus grand degré de chaleur, & la fraîcheur de l'eau prête même à se geler. Dans les différentes analyses qu'il a faites des terres que lui fournit le canton où il est, il a découvert une argile propre à former des creusets qui égalent en bonté ceux d'Allemagne & de Hollande. On peut s'en servir à faire fondre toutes sortes de métaux, & à exécuter les opérations chimiques au feu le plus violent.

I I I.

M. le Cornu, seigneur de Corboyer, demeurant à l'Aigle en Normandie, a fait construire à un de ses moulins une machine hydraulique très-curieuse, des moins dispendieuses, & qui n'emporte qu'une légère dépense, n'y ayant pour tout fer que deux vergettes ; elle enlève l'eau à trente ou trente-deux pieds de haut, un pied cube par seconde, 3600 pieds par heure, au moyen de deux pompes, l'une foulante & l'autre aspirante ; son moteur est un simple pendule, artistement imaginé,

qu'un homme & même un enfant un peu fort mettent en mouvement dans des espaces très-considérables ; sa construction est de quatre jambes jumelles, quatre semelles, quatre traverses & quatre chapeaux ; il n'y a aucun ouvrier qui ne puisse l'exécuter, vu sa simplicité ; il y a un rouet qui tourne, il a dix dents de chaque côté.

I V.

M. Samuel Webb, Ecuyer du Comte de Gloucester, a présenté à la Chambre des Longitudes, établie à Londres, un nouveau plan pour découvrir la longitude en mer, au moyen du simple mouvement de la terre, à l'égard des étoiles fixes, ou des points de la ligne équinoxiale, par tables qu'il nomme *fidérales*. Il a calculé & peut prouver, dit-on, qu'il n'y a point de principe vrai, stable, régulier, ni uniforme dans la théorie lunaire, & qu'une erreur de 2 minutes ou mille de degré, ou 8 secondes de temps, par la méthode lunaire, produit une erreur d'un degré de longitude ; tandis qu'une erreur de 60 milles ou 240 secondes de temps, ne produira, par son plan, que cette même erreur d'un degré de lon-

gitude , &c. Quelque utile que paroisse un pareil plan , la Chambre des Longitudes a refusé de faire les avances nécessaires pour l'éprouver.

A N E C D O T E S.

I.

Trait de générosité.

UN riche Laboureur des environs de Paris , à qui , lors de l'émeute , des Payfans avoient pris pour 1200 livres de bled , a reçu , depuis le ban d'amnistie qu'a fait publier le Roi , sous condition de payer ou de remplacer les grains pillés & volés , la visite de ces Payfans , qui vouloient profiter de la grâce du Prince ; mais ils avoient mangé le bled & n'avoient point d'argent pour le payer. Le Fermier leur a fait faire à tous des reconnoissances de la somme qu'ils lui devoient pour ces bleds. Il leur a dit ensuite : « Mes amis , vous avez satisfait à la » loi ; il est juste qu'à mon tour je me » satisfasse ». Il a déchiré devant eux les billets & les a renvoyés quittes.

I I.

Trait de fidélité dans ses promesses.

Kakéhigo, Général de Feki, Empereur du Japon, dans une guerre civile, fut fait prisonnier par Joritonio, qui s'empara du Trône; ce dernier lui laissa la vie, & lui offrit ensuite le commandement de ses armées. Kakékigo lui répondit : « J'ai voué mes services à Féki, » mon légitime Souverain ; nul autre » n'aura ma foi. Je dois la vie à ta clémence, il est vrai : mais mon malheur » est tel, que je ne puis te regarder sans » former le dessein de venger la mort de » mon Maître & ma propre honte, en te » coupant la tête. Tout ce que je puis » faire pour n'être point coupable d'une » horrible ingratitude, c'est de t'offrir » ces mêmes yeux qui te veulent tant de » mal ». En prononçant ces dernières paroles, il s'arrache les deux yeux & il les présenta à Joritonio.

I I I.

Eumenes II, Roi de Pecquin, est con-

nu par son grand attachement pour ses frères. On lui attribue cette maxime :
 « Si mes frères, disoit-il, me traitent
 » en Roi, je les traiterai en frères ; s'ils
 » me traitent en frères, je les traiterai
 » en Roi ».

I V.

Le trait suivant prouve qu'en Arabie on est aussi exact & encore plus caustique sur le point d'honneur que dans tout autre Pays. Un Arabe de considération venoit de marier sa fille. Un autre lui demande d'un ton moqueur : « s'il étoit bien le père
 » de la belle femme qu'il avoit donnée à
 » un tel. L'Arabe outré de cette affront, qui lui fut fait dans un café, & n'étant occupé que du déshonneur de *sa fille*, *alla porter sa tête*. L'inimitié devint alors mortelle, & l'offenseur, ne trouvant de sûreté en aucun endroit, prit le parti d'offrir au Gouverneur de Korne une grosse somme, s'il vouloit le prendre sous sa protection. Le Médiateur eut beau employer les promesses & les menaces pour fléchir l'offensé ; celui ci préférant l'honneur à la vie, ne cessa d'insister sur le droit de se venger, & l'on ne put sauver l'offenseur qu'en

portant le vindicatif Arabe à accepter la fille de son ennemi avec une riche dot : encore fut-il stipulé que le beau père ne se présenteroit jamais aux yeux de son gendre.

Ecole de Mathématiques, de Dessin, de Géographie & d'Histoire ; où l'on trouve réuni tout ce qui peut contribuer à une éducation distinguée ; rue & vis-à-vis l'Abbaye St-Victor, dans une maison vaste, riante & en bon air, sous la direction de M. de Longpré, Professeur de Mathématiques.

Ce titre annonce assez que M. de Longpré ne regarde pas l'étude de la langue latine comme devant faire la base de l'instruction de la jeunesse. Cette langue n'est qu'un accessoire très-utile & qu'il seroit honteux de négliger : aussi cet Institututeur se flatte-t-il qu'il ne sortira pas un Elève de sa maison qui ne soit en état de traduire les meilleurs Auteurs

Latins ; mais l'étude de cette langue & de la langue françoise , bien dirigée , ne doit occuper un jeune-homme que l'espace de deux ou trois années au plus.

L'expérience & la raison prouvent qu'un enfant apprend plus aisément la géométrie élémentaire , que les principes secs & abstraits de la grammaire. La géométrie , en l'accoutumant à ne raisonner que juste , rend très sûrs & très rapides ses progrès dans les autres sciences : le dessin amuse & occupe utilement les enfans toujours portés à l'imitation : la géographie est une science de leur âge : en dessinant eux-mêmes la carte , les noms des lieux , & leur position respective se fixent sans peine dans leur tête , & les disposent à l'étude de l'histoire.

CONDITIONS.

Les enfans seront reçus dans cette maison dès l'âge le plus tendre. Ceux qui n'y auront pas été élevés , pourront encore y être admis à l'âge de quatorze ans , mais point au-dessus ; & le prix de la pension ci-dessous fixé à 300 livres , sera pour eux de 1000 livres.

Le prix de la pension est de 800 livres payables par quartier , toujours un quartier d'avance , en y comprenant les Maîtres de mathématiques , de dessin , de géographie & d'histoire , de langue françoise & latine.

On donnera 50 livres en entrant une fois payées pour le lit & les autres meubles nécessaires , 24 livres aussi une fois payées pour les Domestiques , & 12 liv. par an pour leurs étrennes.

Chaque Elève apportera un couvert & gobelet d'argent , trois paires de draps , deux douzaines de serviettes , & le trousseau qui convient à son âge.

L'uniforme de la maison consiste en un habit de drap verd , veste & culotte chamois clair , boutons dorés unis , épaullette en or , chapeau bordé uni avec un plumet.

Pour débarrasser les personnes de Province de tous soins , M. de Longpré se chargera pour le prix dont ils conviendront ensemble de fournir aux Elèves qui lui seront confiés , tout ce dont ils auront besoin.

Il est aisé de sentir que M. de Longpré en fixant le prix de sa pension à 800 liv. en y comprenant les Maîtres énoncés ci-

dessus, a moins consulté les intérêts que son zèle; & que ce n'est qu'en se promettant, de la part des Parens ou des correspondans, une grande exactitude pour le payement de chaque quartier, qu'il pourra fournir à la dépense qu'exige un établissement de cette nature.

Nota. Les enfans destinés ou à la Marine, ou à l'Artillerie ou au Génie, seront dirigés particulièrement vers ce but. Vingt Ingénieurs ordinaires du Roi, Elèves de M. de Longpré, sont des témoins irrécusables de son zèle & de ses talens.

PENSION DE PANTIN, Banlieue de Paris; tenue par M. Audet, Maître-ès-Arts en l'Université, ancien Professeur de Belles-Lettres au Collège de Châlons-sur-Marne, & Membre de l'Académie de cette Ville.

ON REÇOIT des enfans en cette Pension depuis l'âge de cinq ou six ans jusqu'à douze: mais rarement au-dessus de cet âge, à moins qu'on ne connoisse bien l'innocence de leurs mœurs, ainsi que leur caractère.

Il y a en conséquence , suivant les vues des parens , pour la lecture , l'écriture , le calcul.... & la partie des études , des classes séparées , avec autant de Maîtres particuliers , & même un Préfet d'études , tous sédentaires à la maison.

Indépendamment de la situation la plus riante , & du bon air , du voisinage en outre du Pré Saint-Gervais , & d'autres promenades des environs , les plus charmantes ; on peut voir dans les classes , dans les dortoirs , & tous les lieux en général que les jeunes gens habitent , la décence , & le bon ordre qu'on y maintient en tout genre.

Prix de la Pension , & conditions requises.

Le prix de la pension , y compris les Maîtres ci dessus , la nourriture & le blanchissage , le feu & le luminaire , le papier , plumes & encre , poudre & pommade tous les jours , ainsi qu'une chaise à l'Eglise est de trois cents quatre-vingt livres jusqu'à l'âge de dix ans , & de quatre cents vingt livres , y compris les mêmes choses , pour ceux d'un âge au-dessus. Le premier quartier , comme c'est l'usage par-tout , se payera d'avance.

Il

Il n'y a de mémoires pour les parens, (d'après l'article qui précède) qu'au cas que de leur accord & pour les obliger, on ait été chargé par eux d'achats, des fournitures de livres, &c.... ou de raccommodages considérables. Les raccommodages qui sont légers, en quelque espèce qu'ils soient, se font tous les jours à la maison d'une manière gratuite.

Le Perruquier, aussi-bien que les Maîtres de Danse, de Dessin, d'Armes ou de Musique, &c.... sont les seuls objets, quand on veut les avoir, qui se payent à part.

Chacun, en arrivant, est obligé de fournir son lit complet avec un pavillon, un gobelet, un couvert d'argent, deux assiettes d'étain, deux peignoirs, & six serviettes; au moins deux paires de draps, & huit ou dix chemises, cols & mouchoirs, si les parens ne jugent pas à propos d'en donner un plus grand nombre... Pour mettre plus d'ordre dans ces effets, on voit à la maison une lingerie très en règle, & même une garde-robe pratiquée séparément pour les habits, ce qui dispense des caissettes.

On paie aussi en entrant dix livres de bien-venue, tant pour les Maîtres que pour les Domestiques.

194 MERCURE DE FRANCE.

On se prête en général avec plaisir pour le lit, l'entretien, & même tout autre objet aux arrangemens les plus commodes pour les personnes de province, ou des pays étrangers.

N. La petite poste de Paris vient à *Pantin* deux fois par jour, & l'on y trouve, outre la proximité de la Capitale, utile en bien des cas, en fait de Chirurgien, d'infirmier, & d'autres secours, toutes les choses nécessaires.

On a la précaution, quand les enfans sont incommodés, de les faire, sans intérêt, à la table du Maître & de la Maîtresse, manger à part, afin de leur donner, en ce cas, des choses plus analogues à leur santé, & de les veiller de plus près.

On peut s'adresser pour la pension de M. Audet, sur le lieu, à lui-même : & à Paris à M. Marye, Procureur au Châtelet, rue Saint-André-des-Arts.

Maison d'hospitalité pour les accouchemens.

LE SIEUR LE BAS, Démonstrateur public d'accouchemens aux Ecoles Royales

de Chirurgie, Censeur Royal, & demeurant rue Christine, au Bureau des Journaux, vient de former, sous la protection du Magistrat qui préside à la Police, un établissement où les pauvres personnes enceintes sont reçues pour y être accouchées & traitées gratuitement, depuis le jour de leur entrée jusqu'à celui de leur sortie, qui n'a lieu qu'après leur parfait rétablissement. Cette Maison d'hospitalité devient une école où les Elèves des deux sexes, disposés à s'occuper de la partie des accouchemens, sont à portée de prendre les instructions de théorie & de pratique propres à remplir leurs desirs, & à rendre, à cet égard, leurs bons offices à l'humanité. Il a en outre une maison particulière où les personnes enceintes en état de payer en proportion de leurs facultés, de leurs besoins, & de leur volonté, sont reçues pécuniairement. Le sieur le Bas en fait rejaillir le produit sur celles qui sont dans l'indigence.



*A M. le Comte de Br. . . sur la Ville de
Troyes.*

Je reçus comme plaisanterie le compliment que vous me fîtes, dans votre dernier passage sur le Mémoire qui vient de déterminer la décision du Conseil en faveur de notre bonne Ville [*]. Plusieurs personnes s'étant depuis jointes à ce compliment, je me trouve honnêtement forcé de vous dire & de leur apprendre, que depuis 50 ans, tout est dit sur l'objet du Mémoire dont il s'agit, & de la décision qu'il a provoquée.

La contestation qui y a donné lieu, n'est que le renouvellement d'une vieille querelle qui s'étoit réchauffée lors du Sacre de Louis XV, entre Troyes, Rheims & Châlons. Il parut alors une foule d'écrits indiqués par M. de Fontette, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque Historique du Père le Long, sous les n°. 34303, & suivans. Le Mémoire de M. Bréger, qui fait partie de ces écrits; Mémoire aussi lumineux que solide, est un bouclier à l'épreuve, dont peut se couvrir la Ville de Troyes, envers & contre tous ceux qui l'attaqueront à jamais sur sa *Capitalité*.

(*) Par cette décision, Troyes est conservée dans la possession du titre de Capitale de la Champagne.

» Après un coup d'œil général sur l'état de
 » nos Provinces, avant & depuis l'établissement
 » de la Monarchie Françoisé, M. Bréger exa-
 » mine celui de la Champagne en partie sous
 » les enfans de Clovis, sous la seconde race ;
 » sous les Comtes & les Vicomtes, enfin sous
 » la troisième race, depuis la réunion de la
 » Champagne à la Couronne ; & de toutes ces
 » considérations, il déduit la Capitalité en fa-
 » veur de la Ville de Troyes. Entrant ensuite
 » dans le détail des titres, il établit son asser-
 » tion, sur les Ordonnances qui ont fixé à Troyes
 » la tenue des Grands-Jours, sur l'exemption
 » de Tailles dont elle jouit, à titre de Capitale,
 » depuis l'établissement de cette imposition, sur
 » les Lettres, soit Patentes, soit closes, des
 » Souverains ; enfin sur le témoignage una-
 » nime des Géographes & des Historiens Fran-
 » çois & Etrangers [*] »

Il est échappé à M. Bréger un moyen pour
 combattre, ou au moins pour consoler la Ville
 de Rheims.

Qui, sans compter l'Ampoule & les bons vins,

a en sa faveur la haute considération dont elle
 jouissoit sous les Romains, les monumens qu'elle
 en conserve, & le titre d'Archevêché. Sa con-
 dition, à cet égard, relative à la Capitalité,
 est celle d'Autun, aujourd'hui subordonnée à

(*) Cette Notice est extraite de la Vie de
 ce savant Chanoine, que j'ai donnée au Public
 en 1753.

Dijon, de Nantes subordonnée à Rennes, de Vienne subordonnée à Grenoble, enfin de Narbonne subordonnée à Toulouse, malgré leur antiquité & leurs prérogatives dans l'Ordre Ecclésiastique.

Le séjour des Ducs & des Comtes a décidé de la Capitalité en faveur des Villes où ils avoient fixé leur résidence. Les Comtes de Champagne avoient fixé la leur à Troyes, qui montre encore aux étrangers le Palais qu'ils habitoient, qui possède leurs cendres, & qui fut le Siège immuable de la Cour des Pairs du Comté.

Dans l'antiquité, la Ville de Sardes, résidence des Rois de Lydie, avoit conservé, à ce titre, sous les Successeurs d'Alexandre, & sous les Romains le nom & les prérogatives de Métropole de l'Asie Mineure ou Proconsulaire. L'histoire Numismatique offre, sous Tibère, des Médailles de cette Ville, avec l'inscription ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ ΚΟΙΝΟΥ ΑΣΙΑΣ. Ephèse, Smyrne & Pergame lui disputoient ce titre : leurs vives sollicitations & la faveur des Empereurs leur obtinrent successivement le titre de *Primatie* ; mais non celui de Métropole, contre lequel la décision de Tibère, en faveur de Smyrne, ne forma pas même de préjugé. Tacite nous a transmis le détail de la contestation qui occasionna cette décision, avec les Précis des Mémoires sur lesquels chacune des Villes de l'Asie prétendoit exclusivement à l'honneur d'élever un Temple à Auguste : *undecim Urbes*, dit Tacite, *certabant pari ambitione, viribus diversa ; pluraque*, ainsi que dans notre contestation *memorabant de vetustate generis*, &c.

A propos de Rheims , je me rappelle que dans les relations de l'incendie de l'Abbaye de Saint Remi , & des manuscrits de la Bibliothèque de cette Maison , on a dit que l'unique manuscrit de Phédre , sur lequel notre savant Pethou avoit publié cet Auteur , étoit péri dans les flammes. Mais je me rappelle aussi , qu'il y a environ cinq ans , me trouvant à Rheims , je donnai une matinée à l'examen des manuscrits de Saint Remi , que je les vis tous , & que je ne pus trouver celui de Phédre. Peut-être n'en a-t-il jamais fait partie : j'avois contribué moi-même à autoriser l'opinion contraire en l'annonçant sur parole , dans la Notice des manuscrits , des MM. Pethou , que j'ai donnée à la suite de la Vie de ces illustres Freres , publiée en 1756.

J'ai l'honneur d'être , &c.

GROSLEY.

Troyes , 8 Juin 1775.

A V I S.

I.

Baromètres & Thermomètres.

Les sieurs Cappy fils , & Mossy , neveu du feu Sr Cappy , constructeurs des instruments de physique de l'Académie des Sciences , suivant le brevet qui leur en a été expédié , le trois Mai dernier ,

I iv

continuent de faire & vendre des baromètres , thermometres & autres instrumens concernant la physique, en leur demeure à Paris, rue & Place Royale.

I I.

C'est par erreur qu'on a indiqué aux mêmes adresses que l'Essence de Beauté, la *Pommade de Ninon*, connue en Turquie sous le nom de *Pommade Circassienne*, à l'usage des Sultanes.

Le fleur Duboit, qui en est l'auteur, prévient le Public qu'il tient seul cette pommade, en son bureau général au Temple à Paris, ou, jusqu'à la fin de Septembre, il en donnera des essais *gratis*.

I I I.

Bijouterie.

Depuis la protection que Sa Majesté a accordée à l'art de polir l'acier, par son Arrêt du 24 Juin dernier; le fleur Granchez, Bijoutier de la Reine, s'occupe de tâcher de faire pousser cet article à un degré de perfection qui ne le devra en rien à l'étranger; il peut faire voir des essais en boucles, coulans de bourse, rabatières, couteaux à manche d'acier poli, couteaux de chasse garnis d'argent, incrustés d'acier taillé à pointe de diamans; il mettra au jour plusieurs articles en acier poli, ornés d'or, argent & bronze, espérant que ce mélange de différens métaux fera plus d'effet que le simple acier; de même que toutes sortes d'ouvrages en argent à jour, doublés de verre bleu pour le service de la table, dont les

formes élégantes & variées surpassent celles d'Angleterre.

L'on trouve dans son magasin du Petit-Dunkerque, les articles suivans; savoir:

Boutons de manche, dont le fond est d'argent couvert d'or guilloché; *idem*, pour habits & vestes; ces boutons ont la beauté & la solidité de l'or: prix des premiers, 6 liv. la paire; ceux de veste, 18 liv. la douzaine; & ceux d'habit, 48 liv. la douzaine. — Coquetiers d'argent à jour, doublés de verre bleu, servant de salière, ou de poivrière — Jolies cannes de femme en bambou, chiquetées, garnies d'or; toutes sortes d'ustensiles de pêche; tabatières en carton vernis, galonnées en argent, couvertes d'or amalgamé, prix, 30 liv. & 24 liv. — Agrafes ployantes, très souples, à charnière en argent, pour mettre aux jarretières tricotées; prix, 18 liv. la paire: lentilles à ressort élastiques, pour mettre aux perruques en place de boucles; prix, 9 liv. — Nouveaux médaillons du Roi, très-ressemblans, en bronze doré au mâte, sur fond de marbre blanc, avec l'époque du Sacre autour du cadre; prix, 24 liv. & souvenirs; boîtes à mouches, peintes & dorées sous glace, garnies en vermeil; barettes portatives pour battre du beurre en très-peu de temps; ruches angloises, avec l'instruction pour s'en servir; figures en biscuit, de la fabrique de Clignancourt, près Paris, qui continue toujours à établir de très-belles pièces en porcelaine, à l'épreuve du feu. — Pendules de voyage; prétentions en cheveux, parsemées d'ouvrages en filagramme d'or, faisant un très-bon effet, à divers prix, & toujours toutes sortes de jolis ouvrages en filagrammes d'or poussés à la plus grande perfection, en chaîne de montre, coliers, coulans de bourse, bracelets

bagues, berloques, boutons de manche, & généralement tout ce qui se peut faire en ce genre de travail; nouveaux modèles de très-grandes boucles d'argent, forgées & ciselées au marteau, imitant la broderie; les Anglois n'ont rien établi dans ce genre d'aussi correct: l'on en fait sur toutes les formes désirées. — De très jolies garnitures de cheminées en deux pièces, vernis anglois, représentant un chien & un chat sur un coussin de même manière, qui imite l'étoffe galonnée: ces modèles ont été faits d'après nature par feu le sieur Casieri, pour le Palais Bourbon; prix, 360 liv.: clefs de montre d'or de couleur, en caducée, très fortes, prix, 24 liv.; épées de Cour à facettes, à facette en losange, ayant autant de brillant & plus solides que celles à diamans, & pas susceptibles d'user les doublures; prix, 54 liv.: étiquets en argent pour les vins de liqueurs, sur lesquels on peut graver des titres; plateaux pour cabarets, & autres ouvrages en papier maché, avec peintures étrusques, d'après la publication des antiquaires, du Chevalier G. Hamilton. — Chaînes de montre en or, pour homme, repercées avec des vers & attributs relatifs à l'amour; nouvelles tabatières, dites éternelles, rondes, en écaille, couvertes en requin, râpé & poli, à 18 liv. & 15 liv. pièce. Il vient de lui en rentrer en métal de Manheim, à quatre charnières.

I V.

Chocolat.

Le sieur Roussel, Marchand Epicier, dans l'Abbaye St Germain-des-Prés, en entrant par

la rue Sainte Marguerite, attenant à la Fontaine.

Considérant que l'usage du chocolat devient ordinaire, tant pour la santé que pour l'agrément, assuré d'ailleurs de la bonté de sa fabrique, par le témoignages & les applaudissemens de plusieurs personnes de distinction & de goût, qui lui ont conseillé de le faire connoître; il donne avis au Public qu'en qualité de Citoyen qui veut être utile à ses Compatriotes, & pour éviter toute surprise, il fait mettre sur chaque pain de chocolat sortant de sa fabrique, l'empreinte de son nom & sa demeure.

Le prix du chocolat de santé de la meilleure qualité, est de 3 livres, avec une demie vanille; 3 livres, celui à une vanille; 4 livres & 5 liv. pour celui qui est à deux vanilles.

Tant pour la facilité que pour l'avantage des personnes de Province, le sieur Roussel prévient qu'il fera tous les envois aux mêmes prix ci-dessus, francs de port, pourvu qu'on lui fasse remettre les fonds & que l'envoi soit de douze livres au moins, avec l'adresse exacte de la destination.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 6 Juin 1775.

LES contestations sur la Souveraineté de la Crimée durent encore, & les Parties contendantes ont d'autant plus de liberté dans les mouvemens

I vj

qu'elles se donnent pour parvenir à cette Souveraineté , que le Commandant Russe n'a jusqu'à présent pris aucune part à leurs disputes.

On écrit de Bassora qu'une armée Persanne est auprès de cette Place , mais sans avoir commis aucune hostilité. Suivant une lettre datée du 29 Avril , le siège de Jaffa continuoit encore à cette époque , sous les ordres de Méhemet Bey.

De Berlin , le 27 Juin 1775.

On a publié ici une amnistie en faveur de quelques habitans de la Prusse occidentale qui avoient passé en Pologne depuis la prise de possession du Roi ; & Sa Majesté fait grace à ceux qui , dans le courant de six mois , se rendront à leur ancienne demeure , pour y vivre désormais comme les Sujets fideles & soumis.

De Vienne , le 5 Juillet 1775.

L'Impératrice-Reine vient de tolérer la construction d'une Eglise Luthérienne dans la Ville de Zamosche en Pologne. Cet établissement qui autorise le culte public de la Religion Luthérienne , ne peut qu'attirer nombre d'Etrangers dans cette partie de nos possessions Polonoises.

Des Frontières de la Pologne , le 25 Juin 1775.

Les Russes de l'armée du Maréchal de Romanzow ont fait un mouvement pour s'approcher de Kiovie ; mais ils ont tout-à-coup suspendu leur marche , & l'on apprend que quelques Déta-

chemens déjà entrés en Ukraine se rapprochent de la Lithuanie. Les Troupes qui sont aux ordres du Général Romanus doivent, dit on, se rassembler en grande partie dans le Palatinat de Plock.

De Rome, le 28 Juin 1775.

Le Prince de Salm-Salm, actuellement Chef de sa Famille, ayant supplié le Pape de le dispenser du Sous-Diaconat dans lequel il se trouvoit engagé, Sa Sainteté vient de lui accorder cette grace. On annonce un Consistoire pour le 17 du mois prochain.

De Turin, le 14 Juillet 1775.

Le 12 de ce mois, Leurs Majestés, accompagnées du Prince de Piémont, du Duc & de la Duchesse de Chablais, & des deux Princesses Royales, sont parties pour Chambéry, où, dans les premiers jours de Septembre, on célébrera le mariage de Madame Clotilde de France avec le Prince de Piémont.

De Londres, le 28 Juin 1775.

On dit depuis deux jours, qu'il a été enfin résolu dans le Conseil de retirer les Troupes de l'Amérique, & de s'en tenir à bloquer tous les Ports des Américains, de sorte qu'aucun vaisseau de quelque Nation qu'il soit, n'y puisse entrer pour faire le commerce avec eux, & qu'on a donné ordre à treize frégates d'être incessamment prêtes à mettre en mer, afin de croiser à la hauteur de tous ces Ports pour arrêter tout commerce extérieur des Insurgens.

On n'a point encore de nouvelles des résolutions prises dans le grand Congrès de Philadelphie : mais on redoute qu'il ne commence par mettre un *embargo* sur tous les Ports, afin qu'aucune provision utile à nos pêcheries, ainsi qu'à nos escadres & à nos armées ne puissent sortir des différentes Provinces du Continent : il y a peu de doute que la prépondérance de cette Province n'entraîne tout le Pays dans le parti qu'elle prendra. On y fait une profession ouverte de fidélité envers le Roi ; on y reconnoît de même la suprématie du Parlement dans toutes les affaires de commerce ; mais on y assure hautement que le pouvoir de taxer les Colonies & de changer leur forme constitutive, est une infraction & une entreprise tendante à les alarmer sur les droits de leur propriété, dans lesquels ils veulent se conserver, en leur qualité ineffaçable d'Anglois & de Membres d'un Peuple libre.

On apprend que le samedi 27 Mai il y eut, dans l'Isle de Hoog, un combat entre un Détachement d'Américains & de Soldats de Marine, commandés pour la garde du bétail de cette Isle, & que l'avantage est resté aux premiers.

Un Exprès du Général Carleton, Gouverneur de Quebec, arrivé ici le 29 Juin dernier, s'est rendu sur le champ auprès de Sa Majesté au château de Kew. On croit qu'il est venu apporter la nouvelle que ce Général se dispoisoit à descendre les lacs du Canada avec les Troupes réglées qui sont sous ses ordres, & à s'emparer des derrières de la Nouvelle-Angleterre, tandis que le Général Gage pressera les Américains d'un autre côté. On ajoute que le Général Burgoyne, avec un Corps de cinq mille hommes, doit se rendre maître de

la Nouvelle-Yorck & l'empêcher de recevoir aucun secours des Provinces méridionales, & que le vaisseau de guerre l'*Asie* est sorti de Boston pour bloquer le Port de New-Yorck.

Une lettre de New-Port, Rhode Island, en date du 22 Mai dernier, dit qu'on vient d'y recevoir un Exprès de la Providence, pour avertir qu'un Détachement des Troupes de Boston, aux ordres du Général Gage, a débarqué à Weymouth, & brûlé la Ville de fond en comble; que ce Détachement ravageoit le Pays au moment que l'Exprès partoît, & que les Troupes de la Province s'assembloient de toutes parts pour les arrêter; mais qu'on n'a encore aucun détail circonstancié de cette affaire.

De la Haye, le 7 Juillet 1775.

Une Société littéraire établie ici dans le même esprit citoyen que toutes celles de Hollande, avoit proposé pour sujet de poésie, cette question : *Quelle est la meilleure éducation pour l'avantage de la Patrie?* Les prix, consistant en deux médailles, dont l'une étoit d'or & d'argent, ont été décernés aux devises : *Tandem fit furculus arbor, & Perge, sequar.* La première étoit de Henri de Hontau, de Toigau; & la seconde, de Pierre Van Breant, de Dordrecht.

La multiplication des vers à soie est présentement encouragée par-tout. Ces insectes précieux pour le commerce & les fabriques, semblent plus faciles à introduire dans les climats Septentrionaux qu'on ne l'avoit cru. On a essayé avec succès d'en élever en plein air à Bruxelles : ils ont

résisté aux intempéries des derniers étés, & l'on se flatte d'en obtenir le meilleur produit dans les Pays-Bas, en substituant aux palissades ordinaires & inutiles, de nombreux plans de mûriers.

De Gênes, le 26 Juin 1775.

Une Troupe de Comédiens François arrivés en cette Ville, va commencer ses représentations dans la Salle du Falcon; ce Spectacle, que l'on commence à goûter dans ce Pays, durera jusqu'à la fin de Septembre.

De Paris, le 14 Juillet 1775.

Le sieur Didier, Machiniste & Fondeur, résidant à Strasbourg, vient de finir & de poser les ornemens qui décorent le piédestal de la Statue pédestre du Duc Charles de Lorraine, élevée à Bruxelles par les Etats du Duché de Brabant; cet Artiste, qui a coulé cette Pièce en bronze, a dirigé toutes les opérations de la fonte d'une manière toute nouvelle & qui lui a très-bien réussi. Il a aussi inventé une machine au moyen de laquelle seize hommes seulement ont enlevé de la fosse & transporté cette Statue à quinze pieds de côté, dans l'espace d'une demi-heure; cet Artiste a reçu des marques de bienfaisance du Prince & des Etats de Brabant.

Un jeune homme de treize ans, tombé à Lyon dans la Saône, en y puisant de l'eau, en a été retiré sans connoissance, sans mouvement & sans pouls. Les frictions avec de l'eau-de-vie camphrée animée, l'insufflation d'air chaud dans

la bouche, & quelques cuillerées d'eau-de-vie camphrée, l'ont rendu à la vie après trois quarts d'heure de soins.

P R É S E N T A T I O N S.

Le Président de Vergennes ayant été nommé par le Roi, son Ministre Plénipotentiaire en Suisse, a eu l'honneur d'être présenté, le 8 Juillet, à Sa Majesté & à la Famille Royale, par le Comte de Vergennes, son frère, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires étrangères. Ce Ministre plénipotentiaire a pris en même-temps congé du Roi, pour se rendre sans délai à sa destination.

Le 9 Juillet, l'assemblée générale du Clergé de France ayant à sa tête le Cardinal de la Roche-Aymon, Grand Aumônier de France, se rendit à Versailles, & eut du Roi une audience, à laquelle elle fut conduite par le Marquis de Dreux, Grand Maître des cérémonies, & par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. Le Duc de la Vrillière, Ministre & Secrétaire d'Etat, chargé des affaires du Clergé, présenta à Sa Majesté les Députés des provinces, du premier & du second ordre. L'Archevêque de Rouen porta la parole. Cette assemblée fut ensuite conduite & présentée de la même manière à l'audience de la Reine.

La compagnie de l'Arbalète & de l'Arquebuse de Paris a député huit de ses Membres pour aller complimenter le Roi à l'occasion de son Sacre.

Ils ont eu l'honneur d'être présentés à Sa Majesté par le Maréchal Duc de Duras.

Abmed-Bey, neveu & gendre du Pacha de Tripoli de Barbarie, a été présenté le même jour au Roi par le sieur de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département de la Marine.

Le 21 Juillet, le sieur Mesnard de Chouzy, Conseiller d'Etat, Commandeur des Ordres royaux & hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel & Saint-Lazarre de Jérusalem, & Contrôleur Général de la Maison du Roi, que Sa Majesté a nommé Ministre Plénipotentiaire auprès de Cercle de Franconie, a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à qui il a été présenté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires étrangères; il a eu pareillement l'honneur d'être présenté, en la même qualité, à la Reine & à la Famille Royale.

NOMINATIONS.

Les entrées de la chambre du Roi ont été accordées par Sa Majesté, le vendredi 26 Mai dernier, au Comte de Graville.

Le sieur de Lamoignon de Malesherbes a prêté serment le 21 Juillet, entre les mains de Sa Majesté, pour la Charge de Secrétaire d'Etat dont il a été pourvu, ainsi que du département de la Maison du Roi, sur la démission du Duc de la

Vrilliere. Le même jour, il a eu l'honneur d'être présenté en cette qualité à la Reine & à la Famille Royale. Le 23, il est entré au Conseil, en qualité de Ministre.

Le sieur de Lamoignon de Malesherbes ayant remis au Roi sa démission de la Charge de Premier Président de la Cour des Aides de Paris, Sa Majesté en a pourvu le sieur de Barentin, ci-devant Avocat Général au Parlement de la même ville, qui, en cette qualité, a eu l'honneur d'être présenté par le Garde des Sceaux de France, à Sa Majesté, à laquelle il a fait ses remerciemens : il a fait aussi ses révérences à la Reine & à la Famille Royale.

Sa Majesté ayant nommé à la place d'Avocat-Général le sieur Joly de Fleury, ce Magistrat a également eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à qui il a été présenté par le Garde des Sceaux.

M A R I A G E.

Le 9 Juillet, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Rochechouart, Capitaine au Régiment du Roi, Cavalerie, avec la Demoiselle Durey de Morsan.

N A I S S A N C E S.

La femme du nommé Painclert, dit l'Allemand,

Cordonnier, fauxbourg Saint-Marceau, est accouchée de deux garçons & d'une fille, que son indigence l'oblige à s'efforcer de nourrir.

M O R T S.

Louis-Charles de Bourbon, Comte d'Eu, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses armées, Gouverneur & Lieutenant-Général pour Sa Majesté dans les Provinces du Haut & Bas-Languedoc, mourut à Sceaux le 13 Juillet à midi, âgé de soixante treize ans & neuf mois environ. Ce Prince étoit fils de Louis-Auguste de Bourbon, Duc du Maine, Prince légitimé de France, Prince Souverain de Dombes, Comte d'Eu, Duc d'Aumale, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de Sa Majesté, Gouverneur des Provinces du Haut & Bas-Languedoc, Grand Maître de l'Artillerie de France, Colonel-Général des Suisses & Grisons, & Général des Carabiniers, mort le 14 Mai 1736, & de Louise Bénédicte de Bourbon Condé, Princesse du Sang, morte le 23 Janvier 1753.

L'Abbé Ducluseau, Doyen des Chapelains de la grande Chapelle du Roi, Chanoine de l'Eglise royale de Saint-Quentin, est mort à Paris, le 3 Juillet, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Jeanne-Charlotte Angadrême de Pujet, Marquise de Lambertye, Dame d'honneur de feu la Princesse de Conti, épouse de Charles-Alexandre-Gabriel, Marquis de Lambertye, Chambellan

du feu Roi de Pologne, est morte à Paris le 12 Juillet, dans la cinquantième année de son âge.

Hugues-Etienne de Romance de Melmon, Marquis de Romance, ancien Ecuyer ordinaire du Roi, commandant la grande écurie, est mort à Paris, le 17 Juillet, âgé de soixante-seize ans.

L O T E R I E.

Le cent soixante-quinzième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois de Juillet, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 51380. Celui de vingt mille livres au N°. 52451, & les deux de dix mille, aux numéros 44801 & 46396.

ERRATA du Mercure de Juillet 2 vol. 1775.

Page 39, ligne 6.

C'est vérité claire & extrême,

Lisez

C'est vérité claire & certaine.

Page 40, ligne 7, n'accueilli,

Lisez n'accueillit.

Page 56, ligne 7, hiboux,

Lisez filoux.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 6	
Stances sur le Bonheur,	<i>ibid.</i>
L'amitié trahie,	7
Vers à M. le Comte de Barbançon,	9
Le Lapidaire & le Diamant, <i>fable</i> ,	10
Songe merveilleux,	11
Jugement d'Alphonse,	28
Chanson,	30
Les trois avis,	31
Inscription d'une Fontaine,	33
Explication des Enigmes & Logogryphes,	34
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	39
Chanson,	42
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	44
Histoire des campagnes du Maréchal de Maillebois,	<i>ibid.</i>
Diatribe à l'Auteur des Ephémérides,	59
Théorie du luxe,	71
Monde primitif,	75
Sur la formation des Jardins,	80
Suite des Epreuves du Sentiment,	86
La Victime mariée,	92
Journal Littéraire,	96
Traité de la dissolution des métaux,	105
Histoire de Lorraine,	107
Réflexions philosophiques sur l'impôt,	110
Traité du Farcin,	112
Recueil d'observations,	113

Mémoires sur les pays de l'Asie & de l'Amérique ,	114
Annonces ,	115
Livres nouveaux ,	117
Médailles sur les principaux événemens de la Maison de Brandebourg ,	123
ACADÉMIES	125
—— Nîmes ,	<i>ibid.</i>
—— Dijon ,	128
SPECTACLES.	132
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française	134
Comédie Italienne ,	135
ARTS.	136
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Géographie ,	139
Musique.	<i>ibid.</i>
Notes historiques sur la gravure & les Gra- veurs ,	141
Mémoire sur un moyen nouveau de faire re- monter les Bateaux ,	155
Economie civile ,	160
Réforme proposée pour la nourriture des che- vaux ,	164
Cours d'accouchemens à Versailles ,	172
—— de Jurisdiction Consulaire ,	173
Vers de M. de Voltaire à M. le Chevalier de Chastellux ,	174
—— pour le portrait de Mlle Vigée ,	<i>ibid.</i>
—— au Médecin de Mlle B...	175
Lettre de M. Dagoty pere ,	<i>ibid.</i>
—— à l'Auteur du Mercure ,	179
—— à M. du Séjour ,	180
Variétés , inventions , &c.	181
Anecdotes.	185

216 MERCURE DE FRANCE.

Ecole de Mathématiques, &c.	181
Pension de Pantin,	192
Maison d'hospitalité pour les accouchemens,	194
Lettre à M. le Comte de Br... sur la Ville de Troyes,	196
Avis,	199
Nouvelles politiques,	203
Présentations,	209
Nominations,	210
Mariage,	211
Naissances,	<i>ib.d.</i>
Morts,	212
Loterie,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux,
le Volume du Mercure du mois d'Août 1775,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir
empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Juillet 1775.

LOUVRE.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.
SEPTEMBRE, 1775.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 16 vol. petit in-12. par an, à Paris,	13 l. 8 s.
En Province,	18 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , in-12, 14 vol. 33 l. 12 s.	
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an; prix à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Précèptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Esprit du Grand Corneille, 2 vol. in-8°. br.	4 l.
Recueil des Découvertes & Inventions, br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Diçt. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
III ^e Livre des Odes d'Horace, en vers, 12-12 br.	2 l.
Vie du Dante, par M. Chabanon, in-8°.	1 l. 10
Fables orientales, par M. Bret, 3 vol in-8°.	9 l.
Diogène moderne, 2 vol. in-8°. br.	5 liv.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoire sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in 4°. br.	7 l.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	5 l.
Institutions Militaires, ou Traité élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. br.	2 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché,	2 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

SEPTEMBRE, 1775.

P I È C E S F U G I T I V E S

EN VERS ET EN PROSE.

*ÉPÎTRE AUX MALHEUREUX *.*

TRISTES jouets du sort, enfans de l'infortune,
Vous qui, loin des regards d'une foule importune,

* Cette Epître paroît s'adresser à tous les hommes; mais on ne parle ici qu'à ceux-là auxquels la privation de richesses & de ce qu'on appelle naissance, ont fait donner, par l'orgueil & les préjugés, le nom de malheureux.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Venez , toujours courbés sous le joug des douleurs ,

Au fond de ces réduits ensevelir vos pleurs ;

Ah ! souffrez qu'avec vous j'habite ces asyles !

Je n'y porterai point tous ces regrets stériles ,

Cet appareil trompeur de tristesse & de deuil ,

Que souvent l'insensible étale par orgueil.

Irais-je de vos maux éloigner la mémoire ?...

Pourquoi les oublier puisqu'ils font votre gloire ?

Je les partage , Amis ; & par eux seulement ,

Non , ce n'est qu'avec eux que je me trouve grand.

Un plaisir inconnu remplit alors mon ame ;

Je ne fais quel transport me saisit & m'enflamme ;

Et j'ose m'écrier , tout fier de mes destins :

Quel est donc ce bonheur qu'invoquent les humains !

On vole à ses autels ; chacun lui sacrifie...

Est-il chez ce Crésus qu'on hait & qu'on envie ?..

C'est lui dont tout un Peuple, en voyant son trésor,

A dit : Ici mon sang vient se changer en or ;

C'est lui dont il a dit : il rit de nos alarmes ;

Ses pieds foulent un pain qu'on refuse à nos larmes ,

Et de notre sueur il s'abreuve à longs traits.

Le barbare bientôt expiera ses forfaits.

Dans ses propres enfans la Nature outragée ,

S'arme de son courroux & veut être vengée.

Mille maux aussi-tôt s'entraînent sur son corps ;

Les soucis dévorans , la crainte , les remords ,
 Tourmentent à la fois son ame épouvantée ,
 Et les cris menaçans d'une voix irritée
 Ne cessent d'accuser sa coupable fureur.

Mais de ce Sibarite on vante le bonheur.
 L'Amour , dit-on , prit soin d'orner sa destinée ;
 Lui-même il le conduit , & sa main fortunée
 Par de nouveaux bienfaits a marqué tous ses jours.
 Jamais le noir chagrin n'en vint troubler le cours.
 D'où vient donc que l'ennui , comme un sombre
 nuage ,

Obscurcit sur son front les roses du bel âge ?
 Entouré de plaisirs , il se meurt de langueur ;
 Aux dégoûts vient encor se joindre la douleur.
 Voyez-le chancelant , & soutenir à peine
 Ces nœuds dont à son char la volupté l'enchaîne ;
 Il ne peut plus lui seul guider ses pas errans ;
 Rien ne sauroit fixer ses regards expirans :
 Et bientôt abattu du poids de sa foiblesse ,
 Il voit à ses côtés l'inflexible vieillesse
 Qui lui creuse une tombe auprès de son berceau.

De la félicité le suprême flambeau
 Eclaire au moins des Rois les demeures sacrées.
 Où fera-t-il briller ses flammes épurées ?
 Sur la terre où jamais se laissera-t il voir ,
 Si ce n'est à côté du souverain pouvoir ?

* A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Quelle erreur nous abuse, aveugles que nous
sommes ?

Les Rois, les Rois heureux ?.. Ne sont-ce pas des
hommes ?...

Soutenons un instant l'éclat de leur grandeur ;

Laissons se dissiper cette fausse splendeur

Qui fascine nos yeux aux approches du Trône.

Osons les contempler sans sceptre, sans couronne :

Que leur restera-t-il ? Des plaisirs sans appas ,

De vils adulateurs attachés sur leurs pas.

Nous verrons auprès d'eux la coupable bassesse,

De son encens flétri les enivrer sans cesse ;

Nous y verrons la haine au lieu de l'amitié ,

La vengeance empruntant les traits de la pitié ,

L'affreuse ambition que servent tous les crimes ,

Et l'intérêt enfin , choisissant les victimes.

Pour nous , que la fortune éloigna pour toujours

Du faste séducteur & des dangers des Cours ;

Nous qui verrons de loin la foudre & les orages

Enfanter sur ces mers de funestes naufrages ;

Ah ! loin de ressembler à ces Peuples cruels ,

Que le Nord vit jadis , sur leurs sanglans autels ,

A Neptune en courroux venir offrir des fêtes ,

Et pour quelques débris évoquer les tempêtes ;

A la rendre pitié ne fermons pas nos cœurs ;

Même en nos ennemis respectons les malheurs :

Et quand nous ne pouvons dissiper leurs alarmes ,

Allons leur rendre au moins le tribut de nos larmes.

Réserçons pour nous seuls l'insensibilité ;
N'opposons à nos maux qu'une noble fierté :
Les sanglots , les regrets étouffent la constance.
Souvenons-nous qu'un Dieu , du sein de sa puis-
sance ,

Se plaît à contempler les fragiles humains ,
Soutenir , sans effort , l'horreur de leurs destins ;
Oui , je le vois lui-même exciter leur courage ,
Et dans l'homme , à ces traits , admirer son ou-
vrage.

Heureux de ces regards de la Divinité ,
Frappe encor , frappe donc , trop foible adversité.
Que peux-tu me ravir , quand tout ce que j'em-
brasse

N'est qu'un atôme , un point confondu dans l'es-
pace ,

Un instant qui s'échappe , une sombre vapeur
Qui dérobe à mes yeux un éternel bonheur ?
Emporte loin de moi cette vaine chimere ,
Ce phosphore d'un jour , qui vient , de la lumière ,
Nous donner en spectacle aux mortels envieux ,
Leur découvrir à tous des dehors odieux :
Tandis que sur nos yeux s'étend un voile immense
Qui dérobe à nous seuls notre propre existence.

Ah ! dissipons enfin la nuit de notre erreur ;
N'accusons plus du sort l'inflexible rigueur ;

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Cessons de l'appeler cruel , inexorable :
 Amis , plus qu'à tout autre il nous fut favorable.
 Le malheur n'est qu'un nom vainement redouté.
 Nom sacré ! seul auteur de notre liberté !
 Sans toi , l'on nous verroit , ambitieux esclaves ,
 Traîner auprès des Grands de pesantes entraves ,
 Prostituer nos cœurs , & , pour quelques bienfaits ,
 Encenser baslement leur honte & leurs forfaits.
 Les lâches , à les suivre ils voudroient nous con-
 traindre ,
 Et , détournant les yeux , ils feindroient de nous
 plaindre.
 Fuyons ; & , pour toujours , dérobons à leurs yeux
 Le barbare plaisir de voir des malheureux.
 A la seule vertu consacrons nos hommages ;
 Et , loin de tout remords , allons mourir en sages.

Duris ut illex confa bipennibus ,

Per damna , per cædes , ab ipso

Ducit opes animumque ferro.

HORACE.

IDYLLE imitée de l'Anglois.

C'est une jeune Bergère qui parle.

L'ASTRE du jour renaît , & vainqueur de la nuit ,
 Dans les airs épurés déjà son char reluit :

Il dore de ses feux le sommet des montagnes
 Et la cime des pins qui peuplent les campagnes.
 Ces flots précipités, qui roulent en torrens,
 Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissans.
 Acheve, ô lente nuit ! de replier tes voiles ;
 Soleil ! que ta splendeur dissipe ces étoiles ;
 Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
 Plongez dans les étangs votre éclat séducteur.
 O Soleil ! Dieu des cieux, dont la vive lumière
 Enfante les beautés de la nature entière,
 Qui répands dans les airs une douce chaleur,
 Qui, sur sa tige heureuse, épanouis la fleur ;
 Reçois le pur encens de mon premier hommage.
 L'aurore d'un beau jour est ton plus bel ouvrage ;
 Soleil ! hâte ta course, & presse ce moment
 Où tes traits radieux m'annoncent mon Amant !
 Auprès des malheureux la piété l'enchaîne,
 Voici, voici l'instant qui vers moi le ramene.
 Fleurs, dont la froide nuit condense les vapeurs,
 Exhalez devant lui vos plus douces odeurs :
 Brillez à ses regards du feu qui vous colore,
 Courbez-vous sous les pas du mortel que j'adore !
 Je ne fais : mais, ô Dieux ! l'heureuse volupté,
 Qui de son rayon pur amollit ma fierté,
 De son sourire aimable embellit la nature ;
 Ce bocage est plus verd & cette onde est plus pure ;
 Des plus riches attraits ces champs sont couronnés :
 Tendre Amour ! que tout plaît à mes sens étonnés !

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Cet air délicieux , qu'à longs traits je respire ,
M'apporte les parfums de Flore & de Zéphire.
Ah ! c'est sans doute ici , c'est dans de si beaux
lieux

Que le bonheur vanté descend du haut des cieux...
Mais , quel tourment secret & quel trouble m'a-
gite ?

Quel poison inquiet dans mon ame s'irrite ?
L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc trompé ?
La nature pâlit... le charme est dissipé !
Douce félicité ! tu n'es que passagère ;
Tu fuis comme un Zéphir , sur une aile légère.
Mon attente est trahie... Insupportable effroi !
Il ne vient point... Qui donc le retient loin de
moi ?

Quel devoir plus sacré que de voir une Amante ,
Que d'apporter la paix à son ame tremblante ,
Que de calmer l'ennui d'un trop sensible cœur ?...
Fuyez , soupçon jaloux , vous perdez le bonheur !
Ces sentimens honteux étouffent la tendresse :
Tel on voit le lierre , il rampe avec bassesse :
S'il embrasse le chêne , il monte autour de lui ,
Et désfleche le tronc qui faisoit son appui.
Je connois mon Amant ; son cœur tendre & fidèle ;
Loin du faste des Cours où le luxe étincelle ,
Il a cherché la paix en cet asyle heureux ,
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes
feux.

C'est ce front ingénu, le tableau de mon ame,
Ou plutôt, c'est mon cœur qui le touche & l'en-
flamme.

Ma superbe rivale, en volant sur ses pas,
Étale vainement l'orgueil de ses appas;
La volupté l'anime & non pas la tendresse.
Il fuit des faux plaisir la coupe enchanteresse.
Eh ! seroit-il séduit par cet art imposteur
Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
Que fais-je ? il feint peut-être, &, consommant
son crime,

De ce piège odieux je deviens la victime.
Hélas ! puis-je imiter les préjugés cruels
Dont, pour mieux nous tromper, se servent les
mortels ?

Ils n'ont que du mépris pour un sexe timide ;
Dans leurs plus vifs transports l'imposture les
guide :

S'ils baissent devant nous leurs fronts humiliés,
Si, dans leurs vains sermens, ils tombent à nos
pieds,

C'est pour mieux signaler leur tardive vengeance,
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
Hélas ! ils n'ont pas mis dans le rang des vertus
Le courage féroce & ses cruels abus,
Et la gloire sanglante, & l'ardent fanatisme,
Et la soif des combats qu'ils nomment héroïsme ;
Qui d'eux, en s'élevant une Divinité,

114 MERCURE DE FRANCE.

A dressé des autels à la fidélité ?
 S'ils aiment , les ingrats , dans leur subtile adresse
 Ils cherchent à surprendre un moment de foiblesse ;
 Leur vanité triomphe. . . injuste que je suis ,
 Où mon esprit s'égare & cherche des ennuis ?
 En ce vallon paisible il va bientôt se rendre :
 S'il est possible , hélas ! je le verrai plus tendre ;
 Enfin , je le verrai. . . J'éprouvai mille fois
 Qu'aussi-tôt qu'il approche & que je l'aperçois ,
 Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;
 J'efface toute plainte , & , d'amour transportée ,
 J'oublie & mes douleurs & mon ressentiment ;
 Je ne fais qu'être heureuse auprès de mon Amant.
 Cependant , si tandis que mon amour l'excuse ,
 Il trahissoit un cœur qu'un tendre espoir abuse ;
 Si dans les bras d'une autre... arme-toi , ciel ven-
 geur ,
 Que l'Univers entier respire ma fureur !
 Qu'il périsse !... Que dis-je ? Arrête-toi , vengeance !
 Que ces vœux effrayans meurent dans le silence !
 O terre ! n'ouvre point tes gouffres sous ses pas !
 Laisse ce monstre en paix... & qu'il ne meure pas !
 Qu'il vive ! qu'il commette encor de nouveaux
 crimes ,
 Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes ;
 Si le ciel irrité sur lui lance ses feux ,
 Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux.
 Mais , mon œil l'aperçoit... D'une course légère

Il franchit le sommet de ce mont solitaire :
 Ses regards inquiets tombent de toute part ;
 Il me voit... Il sourit... Ah ! j'entends son regard !
 Aux transports les plus doux quand mon ame est
 en proie ,
 Dieux ! ranimez mes sens... Je succombe à ma
 joie.

ODE ANACREONTIQUE.

Imitée de l'Italien.

AIMONS, aimons, belle Naïde,
 Il faut profiter du moment :
 Le Temps, par son aîle rapide ,
 Emporte jusqu'au sentiment.

Suivons l'exemple de la rose :
 Un jour la voit naître & mourir ;
 Mais , dès l'instant qu'elle est éclosé ,
 Son sein est ouvert au plaisir.

Chaquefois le flambeau du monde
 Se précipite au fond des mers ,
 Chaque matin il sort de l'onde
 Pour embellir tout l'Univers.

De leur fraîcheur, de leur verdure ;

16 MERCURE DE FRANCE.

L'hiver dépouille nos ormeaux ;
Mais ils reprendront leur parure ;
Zéphyr va les rendre plus beaux.

Mais quand notre printemps s'envole ,
Adieu les grâces , les appas ;
Hélas ! un regret trop frivole
Ne peut point arrêter leurs pas.

Dès qu'une fois la mort cruelle
A tranché le fil de nos jours ,
Plongés dans la nuit éternelle ,
On ne connoît plus les amours.

A la jeunesse , pour partage ,
L'Amour a donné le plaisir ;
La rose est la fleur du bel âge ,
Ne tardons pas à la cueillir.

N'écoutons pas de la vieille
Les froides & tristes leçons ;
Le bonheur naît de la tendresse ;
Aimons , belle Naïde , aimons.



*Les Amans malheureux, ou le Triomphe
du devoir sur l'amour. Conte moral.*

UNE mère tendre & vertueuse est un présent de la nature, dont la perte est irréparable, lorsqu'une mort trop prompte l'enlève à des enfans chéris, & ne lui permet pas d'assurer leur bonheur.

Le goût des voyages avoit souvent fermé le cœur du Comte d'Alban à toute autre passion; il étoit à son automne, lorsque la beauté & les vertus de Mlle de Luffan firent sur lui la plus vive impression: peu instruit dans l'art de conduire un tendre engagement, il s'expliqua avec franchise; riche, & d'une figure encore aimable, il pouvoit espérer que sa demande seroit reçue avec plaisir; son rang & ses biens flattèrent les parens de Mlle de Luffan: mais elle ne fut touchée que de l'air noble & modeste du Comte, & de l'honnêteté de ses mœurs.

Adélaïde fut le seul fruit de cet hymen. M^{de} d'Alban, qui aimoit tendrement sa fille, ne voulut point confier son éducation à des mains étrangères; elle

prit plaisir à former son esprit & son cœur ; un riche naturel secondoit les généreux soins de la Comtesse , lorsqu'une maladie mortelle vint interrompre le cours d'une si belle vie. L'âge d'Adélaïde ne l'empêcha point de sentir la grandeur de cette perte ; la mort venoit de lui enlever une mère & une amie. Ce malheur imprévu plongea le Comte dans une mélancolie que rien ne pouvoit distraire ; il se retira dans une de ses Terres , où il n'avoit d'autre société que celle de sa fille , dont les traits lui rappeloient ceux d'une épouse chérie ; Adélaïde mêloit ses larmes à celles de son père , & cherchoit à le consoler par ses caresses.

L'âge & la douleur du Comte paroisoient devoir l'éloigner d'un second engagement ; il le croyoit lui-même : mais le destin se joue de nos projets ; une passion , dont l'objet n'existe plus , s'éteint faute d'alimens ; le temps détruit insensiblement les chaînes qui nous y attachoient , & la première beauté qui nous plaît , passe l'éponge sur le passé. M. d'Alban éprouva bientôt cette vérité ; l'ennui de la solitude le força de se répandre au dehors , & toutes ses résolutions s'évanouirent à la vue de Mlle. de

Vernon, dont le père, ancien Militaire, vivoit du médiocre revenu d'une Terre voisine de celle Comte : son âge ne le mit point à l'abri d'une nouvelle passion ; Mlle de Vernon s'aperçut de l'effet de ses charmes, & comme elle avoit autant d'ambition que de beauté, elle oublia l'âge du Comte pour ne penser qu'à sa fortune, & mit en usage tout l'art de la coquetterie pour achever sa défaite ; elle triompha sans peine d'un cœur qui s'exposoit à ses coups. M. d'Alban lui offrit sa main & une partie de ses biens ; elle ne différa son consentement que pour augmenter les desirs du passionné vieillard & les avantages qu'il lui proposoit. Quelque temps après, le Comte, au comble de ses vœux, conduisit sa nouvelle épouse dans la Capitale.

Une fortune médiocre avoit jusques alors servi d'obstacle au goût décidé que Mde d'Alban avoit pour le faste & les plaisirs ; mais dès qu'elle se vit dans la Capitale, & maîtresse de disposer de tous les biens du Comte, elle donna l'essor à ses desirs, & la maison de M. d'Alban fut bientôt le rendez-vous des sociétés les plus brillantes. La Comtesse étoit belle : mais les charmes naissans

20 MERCURE DE FRANCE.

d'Adélaïde enlevèrent tous les suffrages ; elle étoit alors dans l'âge où la nature , en développant les beautés du corps , porte la sensibilité dans l'ame : une taille noble & dégagée , des traits réguliers , une physionomie douce & spirituelle , tel étoit le portrait de Mlle d'Alban ; elle joignoit à tant de charmes cette grâce plus séduisante que la beauté ; elle avoit le cœur excellent & l'esprit comme le cœur.

La Comtesse aimoit à plaire ; elle vit avec chagrin que sa beauté étoit éclipsée par celle d'Adélaïde , & dès-lors elle forma le dessein d'éloigner une compagne qui la privoit des applaudissemens dont le partage auroit encor blessé sa vanité : elle se plaignit à M. d'Alban , avec un air d'intérêt pour sa fille , de ce qu'il ne pensoit pas à lui donner un époux. La passion du Comte n'avoit rien diminué de son affection pour Adélaïde ; il craignoit que la douceur de son caractère ne sympathisât pas avec l'humeur impérieuse de Madame d'Alban ; l'empressement de celle-ci à lui faire désirer une chose qu'il desiroit autant qu'elle , mais par un motif bien différent , dissipa ses soupçons , & dès ce moment , lui accordant toute sa confiance , il la pria de choisir un époux à sa fille.

Un cœur sensible est souvent la cause de tous nos malheurs. Adélaïde avoit reçu de la nature ce funeste présent : mais sa délicatesse l'empêcha de faire un choix indigne d'elle ; au milieu de cette jeunesse brillante qui cherchoit à fixer ses regards, le Chevalier de Vergy se distinguoit par son esprit & une figure charmante ; son amour tendre & respectueux, sa candeur touchèrent Mlle d'Alban, & lorsqu'elle fut persuadée de sa sincérité, elle lui avoua combien il lui étoit cher, avec toute la sécurité qu'inspire l'innocence ; dès-lors ces deux Amans se livrèrent à une passion qui devoit remplir leurs jours d'amertume.

L'intérêt & l'ambition avoient mis Mlle de Vernon dans les bras de M. d'Alban : mais son cœur avoit conservé sa liberté, & , pour le malheur d'Adélaïde, l'aimable Vergy fut son vainqueur. L'amour naissant se flatte toujours ; Mde d'Alban crut ne devoir qu'à sa beauté les assiduités du Chevalier, & que sa timidité l'empêchoit de se déclarer ; elle chercha à lui faire connoître par ses regards & ses soupirs, les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Le Chevalier feignit de ne les point entendre, & ne répondit à

ses avances que par une politesse respectueuse. Cette indifférence ne parut pas naturelle à la Comtesse : elle le soupçonna d'aimer ailleurs, & bien : ôt elle ne put se dissimuler qu'Adélaïde étoit sa rivale. Une femme éprise d'une violente passion & qui voit ses feux méprisés, déguise quelquefois son chagrin ; elle espère encore : mais lorsqu'elle vient à découvrir une rivale aimée, rien n'égale sa haine & sa fureur, & le desir de la vengeance succède à l'amour. La jalousie se mêla au dépit secret qui animoit la Comtesse contre Adélaïde ; elle forma le projet de s'opposer au bonheur de ces Amans, en faisant tomber le choix de M. d'Alban sur un autre époux.

Le Chevalier de Vergy n'étoit pas le seul qui eût perdu sa liberté dans la maison de M. d'Alban. Le Marquis de Clarence aimoit Adélaïde avec passion, & son indifférence l'accabloit de la plus vive douleur. La Comtesse étoit trop intéressée à éclairer les démarches de Mlle d'Alban, pour ne pas s'appercevoir des sentimens de ceux qui l'environnoient ; l'assiduité du Marquis & sa tristesse n'échappèrent point à ses yeux ; ses grands biens, qui devoient rendre sa proposition agréable

SEPTEMBRE. 1776. 23

au Comte ; la conformité de leur sort , la déterminèrent à jeter les yeux sur lui ; elle gagna toute sa confiance & lui promit de le servir dans ses amours , & de parler à M. d'Alban en sa faveur. Des promesses aussi flatteuses causèrent la joie la plus vive à M. de Clarence & ranimèrent ses espérances.

Le père du Chevalier de Vergy , qui passoit une partie de l'année dans les Terres , y tomba dangereusement malade. Cette nouvelle étoit pour un fils sensible & vertueux , un ordre précis de se rendre où son devoir l'appeloit. Une séparation si imprévue coûta des larmes à Mlle d'Alban : ma chère Adélaïde , lui dit le Chevalier , l'amour doit céder en ce moment à la nature , elle exige que je vole au secours de mon père , & je m'acquitte d'un devoir si sacré pour me rendre plus digne de vous ; mais je ne m'arrache de ces lieux qu'en tremblant , je vous laisse en butte aux persécutions d'une femme qui nous hait , & aux assiduités d'un rival qu'elle appuie de tout son crédit. Je vais m'éloigner , & peut-être triomphera-t-on de votre résistance. Vous m'outragez , répondit Adélaïde , & vous connoissez peu mon cœur , si vous le croyez capable de

24 MERCURE DE FRANCE.

perfidie ; foyez fans alarmes ; je ne crains que votre inconstance. Mon père m'aime : il ne voudra point le malheur de sa fille ; partez : mais n'oubliez pas que votre retour me causera autant de joie que votre départ m'afflige. Cette tendre Amante cherchoit, par ses discours , à dissiper les inquiétudes du Chevalier ; mais, lorsqu'il fut parti , toute sa fermeté l'abandonnant, elle se retira dans sa chambre pour y pleurer en liberté. Il sembloit qu'elle eût un secret pressentiment du malheur qui la menaçoit.

Le Comte d'Alban étoit lié depuis long-temps avec le père du Chevalier ; il n'ignoroit pas son amour pour Adélaïde , & il auroit été charmé que le fils de son ancien ami pût faire le bonheur de sa fille ; mais la Comtesse , dont l'avis étoit fort opposé , trouva le moment favorable pour l'exécution de ses desseins. Elle fut persuader à M. d'Alban qu'elle avoit découvert dans le jeune de Vergy des défauts essentiels qui rendroient sa fille malheureuse , & faisant l'éloge des biens & des bonnes qualités du Marquis de Clarence , elle exagéra l'avantage de cette alliance : le Comte ne voyoit que par ses yeux : il approuva ses raisons , & la pria d'annoncer

à Adélaïde qu'il avoit fait choix du Marquis pour être son époux.

La Comtesse se fit un plaisir cruel de porter à Mlle d'Alban les intentions de son père; je suis fâchée, lui dit-elle en l'abordant, que l'aimable Chevalier n'ait pas trouvé grâce aux yeux de M. d'Alban, et s'est décidé en faveur du Marquis de Clarence; le sacrifice vous coûtera peut-être quelques larmes, mais un jour vous rendrez justice à l'intérêt que nous prenons à votre bonheur. Je connois, Madame, toute la sincérité de votre zèle, répondit Adélaïde avec un souris d'ironie; je ne suis point née ingrate, & ma reconnoissance se réglera toujours sur vos bienfaits : mais je ne crois pas vous en devoir pour un projet qui est encore loin de son exécution, & sur lequel je dois être consultée. Mademoiselle, lui dit Mde d'Alban, en rougissant de colère, je vais rendre compte à votre père du ton avec lequel vous recevez ses ordres, & de vos dispositions : je ne doute pas qu'il n'y souscrive avec plaisir. Elle effectua ses menaces : car, un moment après, le Comte, à qui elle peignit la réponse d'Adélaïde sous les couleurs les plus noires, fit défendre à sa fille de quitter son appartement.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Jusqu'alors Mlle d'Alban avoit peu craint le ressentiment de la Comtesse; la bonté de son père la rassuroit : mais cet ordre fut un coup de foudre pour elle. Le silence du Chevalier redoubloit ses inquiétudes. Que je suis malheureuse! disoit elle en versant des larmes : peut-être dans ce moment où je suis en proie à la plus vive douleur, Vergy est il sensible aux charmes d'une beauté nouvelle? S'il m'aimoit encore, garderoit-il un silence qui me plonge dans une affreuse incertitude? Sa santé s'affoiblissoit tous les jours, & son tempérament cédant à l'agitation de son ame, elle fut atteinte d'une fièvre violente. On ne put déguiser son état au Comte : il aimoit tendrement sa fille; il se reprocha sa dureté & voulut la voir. Ma chère Adélaïde, lui dit-il en approchant de son lit, tu me paroissiez bien changée : je suis au désespoir de ce qui s'est passé. Ah mon père! s'écria-t-elle, il m'est donc encore permis de vous voir : je craignois d'avoir perdu votre amitié. Le bon vieillard tourna la tête pour cacher les pleurs qui couloient le long de ses joues. Adélaïde tenoit une de ses mains & la pressoit contre ses lèvres, sans avoir la force de lui parler. Ma chère fille, lui

dit le Comte, je n'ai jamais cessé de t'aimer : tout mon desir est de te voir heureuse. Le Marquis de Clarence a d'excellentes qualités ; on m'avoit persuadé qu'il te convenoit : mais puisque cela t'afflige, je renonce à ce projet. Ces promesses ouvrirent le cœur d'Adélaïde à l'espérance, & la fièvre la quitta avec les inquiétudes qui l'avoient fait naître. M^{lle} d'Alban elle-même, à qui le Comte déclara qu'il ne prétendoit point forcer l'inclination de sa fille, affectoit beaucoup d'amitié pour elle & l'accabloit de caresses. Adélaïde avoit trop de candeur pour soupçonner de mauvaise foi un changement si subit ; elle crut que l'aurore du bonheur se levoit enfin sur elle. Les craintes sur l'avenir ne naissent souvent que des dispositions de l'ame dans le moment présent ; celle d'Adélaïde se trouvant dans une situation plus tranquille, le silence du Chevalier l'affligea moins : elle se persuada que la maladie de son père l'empêchoit de se livrer à tout autre soin.

Ce calme trompeur précédoit un violent orage. Adélaïde, seule dans son appartement, se félicitoit de pouvoir annoncer au Chevalier de si agréables nouvelles ; on lui apporte une lettre : elle

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

croit reconnoître l'écriture : son cœur palpi-
toit ; elle ouvre d'une main tremblante ;
ses yeux s'empressent à servir son impa-
tience : mais Dieux ! quelles expressions !

« Le sort jaloux de mon bonheur
» m'oblige de renoncer à vous ; mon
» père exige que je donne la main à la
» fille d'un de ses amis , & lorsque vous
» recevrez cette lettre , j'aurai prononcé
» mon arrêt aux pieds des autels ; ce sa-
» crifice me coûtera le repos , mais je
» n'ai pu résister aux volontés d'un père ;
» oubliez un homme qui n'auroit voulu
» vivre que pour vous ».

Il faudroit aimer aussi tendrement
qu'Adélaïde pour se faire une image de
sa douleur ; elle tomba sans force sur le
bord de son lit , & y resta long-temps
comme anéantie : enfin jetant les yeux
sur la lettre qui étoit à ses pieds , voilà
donc mon arrêt écrit de la main du per-
fide ; il trahit la plus tendre Amante , il
viole ses sermens & me plonge un poi-
gnard dans le sein ; qui l'auroit cru ca-
pable d'une telle lâcheté ? La vérité sem-
bloit habiter sur ses lèvres : hélas ! je ju-
geois de son cœur par le mien ! le cruel !
que ne me laissoit-il mon indifférence !
quel intérêt avoit-il à troubler le repos

dont je jouissois ? Il va donc passer dans
 les bras d'une autre ; affreuse vérité qu'il
 ose lui-même m'annoncer ! & cent fois il
 m'a juré qu'on lui attacherait plutôt la
 vie. Que n'ai-je point souffert pour me
 conserver à lui ! j'ai résisté à tout , &
 l'ingrat ne s'est pas jeté aux pieds de son
 père : il l'auroit fléchi : mais non... Le
 lâche joint la perfidie au mensonge , il
 a l'ame trop noire pour craindre d'affli-
 -ger un père , si le sacrifice ne lui plaisoit
 pas. Les ingrats n'ont point de vertus.
 C'est ainsi que la triste Adélaïde expri-
 moit sa douleur , lorsque la Comtesse
 entra dans sa chambre. Ah ! Madame ,
 s'écria Mlle d'Alban , le caractère du
 Chevalier vous étoit bien connu ; voyez
 cette lettre : l'ingrat renonce à moi &
 me conseille de l'oublier. Mde d'Alban
 parut pénétrée de cette nouvelle ; elle
 s'affligea avec Adélaïde & versa même
 des larmes. Le Chevalier est un monstre ,
 lui dit-elle , qu'il faut détester autant que
 vous l'avez aimé. Vous voyez si j'étois
 injuste en préférant le Marquis ; je vou-
 lois votre bonheur , & vous m'avez soup-
 çonnée de m'y opposer. Elle n'en dit pas
 davantage : la plaie étoit encore trop
 nouvelle.

B iij

Le Marquis de Clarence n'osoit se présenter devant Adélaïde depuis sa maladie : mais cet événement le rappela sur la scène. Mde d'Alban sentoît par sa propre expérience qu'une Amante outragée embrasse un parti violent; elle cherchoit, par des discours adroits, à augmenter le ressentiment d'Adélaïde : Oubliez un ingrat, lui disoit elle; le mépris est la seule vengeance digne de vous & que mérite un traître, & le seul moyen de l'en convaincre est de prendre un époux. Votre père, qui vous aime, s'abandonne entièrement à votre choix : mais je ne vous dissimule pas qu'il seroit charmé de le voir tomber sur un homme que nous estimons.

Le dépit d'avoir été trompée agissoit plus fortement sur l'esprit d'Adélaïde que les discours de Mde d'Alban. Dans ce moment, disoit elle, où son inconstance me réduit au désespoir, peut être est-il dans les bras de sa nouvelle épouse; ils s'applaudissent ensemble des tourmens que j'endure : je t'imiterai, ingrat ! je serai malheureuse : mais mon chagrin sera concentré en moi même : tu ne jouiras pas de ton triomphe, & tu verras du moins que je sais oublier un perfide.

Ces réflexions n'échappèrent pas à la Comtesse; ses caresses & les instances de M. d'Alban achevèrent d'ébranler Adélaïde; elle consentit à donner la main à M. de Clarence : mais elle ne lui déguisa pas que sa première passion avoit fermé son cœur à la tendresse, & que l'estime étoit le seul sentiment qu'il devoit espérer d'elle. Il me tiendra lieu d'amour, lui dit le Marquis en se jetant à ses genoux : j'attendrai tout du temps & de mes soins.

Mde d'Alban profita de l'aveu qu'elle venoit d'arracher à Adélaïde pour précipiter la cérémonie; on ne fit aucuns préparatifs, & la victime pâle & tremblante fut conduite, ou plutôt traînée à l'autel; elle croyoit aller au supplice, & entendre au fond de son cœur une voix qui lui crioit : Arrête, malheureuse ! que vas-tu faire ? A peine eut-elle prononcé le mot fatal, qu'elle tomba sans connoissance aux pieds du Marquis. Des nœuds formés sous de si funestes auspices banirent les plaisirs qui ont coutume de présider à l'hymen d'une jeune beauté.

Quelques jours après le Marquis proposa à sa nouvelle épouse de la conduire dans une de ses Terres, située aux confins

B iv

à

du Royaume ; elle y consentit sans peine ; elle croyoit , en s'éloignant des lieux où son amour avoit pris naissance , retrouver quelque tranquillité ; foible espérance , qu'une triste réalité fit bientôt évanouir ! Le chagrin étoit dans son cœur ; il la suivit au bout de la France. Pendant la nuit , lorsque le sommeil l'accabloit , son ame étoit en proie à des songes effrayans : en vain se disoit elle que ces fantômes de l'imagination emportent avec eux le caractère du mensonge , son esprit étoit agité de noirs pressentimens & de mille pensées lugubres : Grands Dieux ! s'écrioit-elle alors , rendez vains ces sinistres présages ! Le Marquis n'étoit pas plus heureux ; il avoit l'air sombre & rêveur ; des remords secrets paroissoient le tourmenter. Son état toucha vivement Madame de Clarence : elle l'estimoit & regrettoit de ne pouvoir faire son bonheur ; elle voulut du moins lui déguiser son chagrin , & lorsqu'il la surprenoit dans ces momens où , croyant être seule , elle épanchoit son cœur , elle affectoit un air tranquille , & forçoit même le sourire de venir sur le bord de ses lèvres. Le Marquis , trompé par ces apparences , étoit d'une joie extrême : il prenoit les

main d'Adélaïde & les serroit avec une sensibilité qu'elle auroit voulu partager.

M. de Clarence alloit quelquefois à la chasse; Adélaïde profitoit de ces instans pour jouir de la solitude. Elle descendit un jour dans le parc, & s'enfonçant dans les allées sombres & impénétrables aux rayons du soleil; elle s'abandonna à toute sa douleur : une mort trop lente au gré de mes desirs, voilà tout mon seul espoir, disoit-elle; une fatale passion a tout changé pour moi. Dans des temps plus heureux, je ne voyois pas arriver le printemps sans tressaillir de joie : il me sembloit que la nature, en ranimant ses productions, faisoit couler dans mon sang un baume délicieux; j'aïdois moi-même à ses tendres efforts; je cultivois des fleurs, elles croissoient sous mes yeux; si quelquefois je cherchois la solitude dans une allée de verdure ou dans des bosquets agréables, la beauté du lieu, le chant des oiseaux répandoient dans mes sens cette douce mélancolie qui plaît aux âmes sensibles; l'innocence étoit dans mon cœur, & j'étois heureuse : temps chéris! jours purs & sereins! vous ne raviendrez plus! Un noir chagrin me dévore : il n'est plus de repos pour moi sur la terre.

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

Ces plaintes conduisirent la Marquise à quelque distance du Château : elle se reposa quelque temps sur un banc de gazon ; mais le jour commençant à baisser , elle alloit retourner sur ses pas , lorsqu'elle aperçut entre les arbres un homme qui venoit à elle. Si cette apparition lui causa quelque frayeur , la pâleur répandue sur le visage de cet inconnu , son air noble & intéressant la rassurèrent. Madame , lui dit cet Erranger en l'abordant , ma présence vous afflige : vous craignez les justes reproches. . . . Il n'eut pas le temps d'achever. A ce son de voix autrefois si cher à son cœur , la Marquise avoit reconnu le Chevalier de Vergy ; elle étoit tombée sans connoissance. Le Chevalier , alarmé de son état , s'empressa de la secourir ; elle reprit l'usage de ses sens , & ouvrant des yeux où l'amour & la douleur étoient peints : Barbare , lui dit - elle , quelle pensée vous amène en ces lieux ? Venez-vous insulter à mes malheurs ? Retournez , ingrat , dans les bras de votre épouse : allez. . . . Que dites-vous , Madame , s'écria le Chevalier ? Pourquoi parler d'une épouse à un infortuné qui n'a jamais cessé de vous aimer , & que la nouvelle de votre union avec le Marquis

a conduit aux portes du tombeau ? Oui, trop cruelle Adélaïde, je vous aime encore malgré votre perfidie. Mon père, que le ciel venoit de rendre à mes vœux, m'a conjuré de prolonger mes jours, & je me suis arraché d'entre ses bras pour apporter à vos pieds le peu de vie qui me reste. Homme faux & trompeur, répondit la Marquise, ne croyez pas m'abuser : je connois toute votre lâcheté ; & se levant avec précipitation, elle voulut s'éloigner : arrêtez, Madame, lui dit le Chevalier en embrassant ses genoux, ou ma main va vous délivrer d'un objet odieux ; au nom du tendre amour qui m'enflamme depuis le moment où je vous ai connu, par pitié du moins, expliquez-moi ce mystère. Vous me parlez d'ingratitude & de fausseté, est ce à vous à me faire ces reproches ? vous qui, oubliant vos sermens, avez passé dans les bras d'un rival... Perfide ! ne m'y avez-vous pas forcée par votre exemple ? N'avez-vous pas eu la cruauté de m'écrire que vous ne pouviez être à moi ?... Ah Dieux ! qu'entrevois-je ? & quelle trahison !... Que dites-vous ? une autre épouse n'a point... Je ne respire que pour Adélaïde... Quoi ! cette lettre... Elle me fait horreur : elle

B vj

étoit supposée. . . Malheureuse ! qu'ai-je fait ! . . . Ah , Madame ! vous connoissez mon cœur , avez-vous pu le croire coupable de tant de perfidie ? N'achevez pas , dit la Marquise d'une voix foible & entrecoupée de soupirs , je vois l'abyssme où je suis tombée ; une femme cruelle l'a creusé sous mes pas ; j'ai fait le malheur de vos jours : la mort , en me délivrant des tourmens que j'endure , vous vengera bientôt de ma crédulité ; mais vous me voyez pour la dernière fois : le devoir m'oblige de vous fuir ; des nœuds sacrés me lient. . . . A un homme qui vous a trompée , repliqua vivement le Chevalier , & qui n'a pas craint d'employer les moyens les plus vils pour vous arracher au plus tendre Amant : c'est un monstre : je laverai dans son sang. . . Arrêtez ; il est mon époux : & ce titre , s'il me reste encore quelque pouvoir sur vous , doit le mettre à l'abri de vos fureurs ; promettez-moi de ne point tirer vengeance. . . . Qu'exigez-vous , cruelle ! vous aimez sans doute le Marquis , puisque sa vie vous est si chère : eh bien ! vous serez obéie : je dois être la seule victime. Vivez , répondit Mde de Clarence en versant des larmes , vivez heureux ; s'il est

possible : mais ne cherchez plus à me voir.

Le Marquis, à son retour de la chasse, apprit qu'Adélaïde se promenoit seule dans le parc; il s'y rendit, & ne la trouvant point, il l'appela à différentes reprises. Fuyez, s'écria la Marquise, j'entends la voix de M. de Clarence. Le triste Vergy saisit une de ses mains, & la pressant contre ses lèvres : adieu, Madame, lui dit-il d'une voix éteinte : je vais mourir; & sans attendre sa réponse, il s'éloigna à la faveur de l'obscurité que les arbres & le déclin du jour répandoient dans ces lieux; & regagnant un endroit du parc où le mur étoit peu élevé, il en sortit sans être découvert.

L'infortunée Adélaïde, dans le trouble où la présence du Chevalier l'avoit jetée, oublioit que la nuit alloit la surprendre, lorsque M. de Clarence, après l'avoir cherchée long-temps, la trouva assise sur le même banc de gazon. L'obscurité du lieu ne lui permit pas de remarquer l'émotion peinte sur son visage : mais l'altération de sa voix lui donna de l'inquiétude; il lui demanda avec empressement si elle n'étoit point incommodée. Madame de Clarence étoit

38 MERCURE DE FRANCE.

vraie : il lui en coûta beaucoup de se voir réduite à feindre : ce n'est rien répondit elle au Marquis : je m'étois engagée un peu trop loin dans le parc, & voyant que le jour commençoit à baisser, je me suis hâtée de regagner le Château : mais la longueur du chemin m'a obligée de reprendre haleine sur ce banc de gazon. M. de Clarence parut ajouter foi à ce discours : mais il la pria de ne point s'exposer seule & à cette heure dans le parc.

Plus la Marquise affecta de tranquillité en présence de son époux, & plus sa douleur fut vive, lorsqu'elle put la faire éclater en liberté. Trop aimable Chevalier, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes, ton amour méritoit un sort plus heureux ! quelle divinité contraire avoit mis un bandeau sur mes yeux ? & comment ai-je pu céder aux caresses d'une femme artificieuse ? Cher Amant ! ma main n'est plus en mon pouvoir : mais la nature entière ne t'arracheroit pas de mon cœur : ton image me suivra dans le tombeau & si l'on est encore susceptible d'attachement après la mort, mes cendres se réuniront pour invoquer un nom si cher. Que dis-tu, malheureuse ? où t'emporte une

aveugle passion ? que sont devenus les
 sermens consacrés aux pieds des autels ?
 tu ne rougis pas de les violer , & tu t'ap-
 plaudis d'une ardeur criminelle ? Mais
 le Marquis ne doit ta main qu'à la plus
 noire trahison : n'importe , il est ton
 époux , & c'est assez ; meurs , puisque la
 vie est un fardeau pour toi : mais meurs
 sans blesser la vertu. Le visage est une
 glace où tous les chagrins dont l'ame est
 accablée , viennent se réfléchir ; c'est en
 vain qu'on veut les dérober aux yeux des
 personnes qui nous approchent : nos re-
 gards , nos discours , nos moindres ac-
 tions , tout nous décèle : la vue d'un
 Amant chéri , & qu'Adélaïde retrouvoit
 fidèle après avoir pleuré son ingratitude ,
 le jour qu'il venoit de répandre sur la
 lettre fatale , source de leur malheur ,
 avoient éteint l'estime & l'amitié qui
 l'attachoient à M. de Clarence ; sa pré-
 sence renouveloit ses regrets ; elle ne le
 voyoit qu'avec peine. Le Marquis ado-
 roit son épouse ; un changement si subit
 & le moment où il avoit commencé ne
 lui échappèrent pas ; dès-lors le poison
 de la jalousie se glissa dans son cœur :
 mais il déguisa ses soupçons sous une
 tranquillité apparente.

46 MERCURE DE FRANCE.

Le Chevalier avoit engagé, par ses libéralités, un Fermier voisin de la Terre de M. de Clarence, à lui donner une retraite. Il ne put s'arracher des lieux où respiroit Adélaïde sans lui dire un dernier adieu. Semblable à ces malades insensés qui cherchent le remède dans la cause même du mal, il croyoit qu'après l'avoir vue il seroit plus tranquille : mais il se rendit en vain dans le parc : elle ne parut point.

La passion de Mde de Clarence n'avoit point affoibli sa vertu. Il n'étoit pas en son pouvoir de ne pas aimer le Chevalier ; mais pour ne pas s'exposer à le voir, elle ne descendit plus dans le parc. On arrivoit au Château par trois allées de vieux maronniers ; l'air sombre & triste qui régnoit sous leur ombrage, inspiroit la mélancolie. Le Chevalier instruit qu'Adélaïde s'y promenoit quelquefois, profita de cette découverte. Son Valet-de-chambre, à la faveur d'un déguisement, épia le moment où la Marquise étoit seule, & eut l'adresse de lui remettre une lettre, sans être apperçu. Elle balança long temps si elle ne devoit pas la déchirer : mais elle ne put résister au desir de la lire.

Vous me fuyez, Madame, lui écrivoit le Chevalier, vous abandonnez des lieux où j'aurois voulu mourir à vos pieds. Si votre cœur s'intéresse encore à un infortuné, qui périt victime de votre erreur, ne lui refusez pas une dernière grâce : par pitié, ma chère Adélaïde, que je vous voye encore une fois, une seule fois ; demain je me rendrai dans le parc, & j'attendrai qu'il me soit permis de lire encore dans vos yeux que l'indifférence n'a point causé mes malheurs.

A quelle extrémité suis-je réduite, s'écria la Marquise ! cruelle incertitude ! suivrai-je le parti du devoir ou celui de l'amour ? L'un parle à ma raison & m'ordonne de fuir un homme que je ne peux plus voir sans crime : l'autre parle à mon cœur & m'entraîne vers mon Amant, qui n'est malheureux que pour m'avoir trop aimée. Elle passa le reste du jour & la nuit dans la crainte & l'agitation : la pensée d'un moment étoit effacée par celle qui suivoit.

Le Marquis sortit le matin en habit de chasse, & déclara qu'il ne rentreroit que le soir. L'heure du rendez-vous arriva, & Mde de Clarence descend dans

42 MERCURE DE FRANCE.

le jardin , sans avoir une résolution fixe. L'Amour attendoit ce moment pour triompher de sa résistance. Est-ce donc-là , dit-elle , en poussant un profond soupir , c'est-là qu'il m'attend pour me dire un adieu éternel , & j'aurois la cruauté de lui refuser cette consolation ! je dois au moins le voir pour le presser de quitter ces lieux. En se parlant ainsi , elle prend le chemin du parc & s'avance en tremblant ; le moindre bruit l'inquiète : une feuille agitée par le zéphir , le vol d'un oiseau , porte dans ses sens le trouble & l'émotion. Le Chevalier commençoit à craindre l'événement , lorsqu'Adélaïde parut. Il se précipita à ses pieds sans avoir la force de prononcer une parole. Eh bien ! lui dit elle avec un son de voix qui alloit jusqu'à l'ame , ne fais-je pas tout ce que vous voulez ; c'est en vain que le devoir m'ordonne de vous fuir. Ah ! Madame , ne mêlez point de reproches au plaisir que votre présence me cause : c'est le dernier dont je jouirai : il me coûte assez cher , puisqu'il ne me fera plus permis de vous voir : non , je ne pense pas à cette séparation sans être réduit au désespoir. Elle est nécessaire , repliqua la Marquise en versant des lar-

mes : croyez qu'elle me coûte autant
 qu'à vous. . . Vous pleurez, ma chère
 Adélaïde : seriez-vous encore sensible au
 sort d'un infortuné qui vous adore ? Est-il
 bien vrai que votre cœur n'a point de
 part aux funestes nœuds ?... Pouvez-vous
 en douter ? mes larmes ne vous en disent
 que trop. Je vous aimois même en vous
 croyant ingrat : oui, Vergy, vous me
 serez toujours cher : mais, après cet
 aveu, n'attendez plus rien de moi ; je
 serai malheureuse, mais je suivrai les
 loix qu'un devoir rigoureux m'impose :
 disons nous un adieu. . . La voix d'Adé-
 laïde étoit si tremblante en prononçant
 ces mots, que la parole expira sur ses
 lèvres. Ah ! Madame, lui dit le Cheva-
 lier, devrois-je entendre de votre bouche
 un arrêt si cruel ? Lorsque la maladie de
 mon père m'obligea de vous quitter,
 avec quelle tendresse ne dissipâtes-vous
 pas mes craintes ? Soyez sans alarmes,
 me disiez-vous : je ne serai jamais qu'à
 vous ; je ne crains que votre inconstance.
 Hélas ! ces promesses se sont dissipées
 comme l'ombre. Vous connoissez mon
 cœur, & vous avez pu le soupçonner !
 La Marquise ne répondoit à ces repro-
 ches que par des soupirs : ses beaux yeux,

44 MERCURE DE FRANCE.

couverts de pleurs , sembloient demander grâce au Chevalier de sa crédulité. Ces deux infortunés se regardoient en silence , & , pour avoir trop à se dire , ils ne se parloient pas. Le moment de la séparation approchoit : mais Adélaïde n'avoit pas la force d'avertir le Chevalier. Ce tendre Amant s'étoit jeté à ses genoux , & couvroit de baisers une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée , lorsqu'un bruit subit l'obligea de tourner la tête & de penser en même temps à sa sûreté. M. de Clarence s'avançoit sur lui l'épée à la main ; instruit qu'un étranger avoit paru dans les environs du parc , il n'avoit feint de sortir que pour éclaircir ses soupçons. Ah traître ! s'écria le Chevalier en se mettant en défense, tu viens chercher la punition de ton imposture. La Marquise , éperdue , voulut se précipiter au milieu de leurs épées : mais la force lui manquant , elle tomba sans connoissance à leurs pieds.

Le généreux Vergy , touché de l'état d'Adélaïde , oublia son ressentiment pour ménager une vie qu'elle lui avoit recommandée. Il ne chercha long temps qu'à parer les coups de son adversaire : mais le Marquis se livrant à toute sa fureur &

s'emportant sans ménagement se perça lui-même, & tomba baigné dans son sang. Le premier soin du Chevalier fut de voler au secours d'Adélaïde qu'il trouva dans la même situation. Il n'eut que le temps de la prendre entre ses bras & de la porter sur un banc de gazon. L'arrivée de plusieurs personnes qui paroissoient à l'extrémité de l'allée, l'obligea de se retirer, & l'épaisseur du bois favorisant sa fuite, il sortit du parc sans être poursuivi.

Le Marquis respiroit à peine lorsque ses gens arrivèrent; leurs gémissemens firent cesser l'évanouissement de M^{de} de Clarence; elle ouvre les yeux; mais quel spectacle affreux! le premier objet qui la frappe est son époux sanglant; elle jette un cri & retombe dans le même état. On s'empresse à secourir M. de Clarence; le mouvement & la douleur qu'il ressentoit de sa blessure, lui firent donner quelques signes de vie; mais un Chirurgien, après avoir sondé la plaie, déclara qu'elle étoit mortelle & qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Jusques-là on avoit espéré; mais à cette nouvelle on n'entend plus dans le Château que des pleurs & des gémisse-

mens : ils arrivèrent jusqu'à Madame de Clarence , qui venoit de reprendre ses sens ; elle demande des nouvelles de son époux ; un morne silence lui en apprend assez. C'est en vain que ses femmes veulent la retenir , elle se fait conduire dans la chambre du Marquis , & se précipite , toute en larmes , sur le bord de son lit. Déjà les ombres de la mort l'environnoient : mais la présence d'une personne si chère le rappela à la lumière. Il fit signe à tout le monde de se retirer , & tendant à son épouse une main défaillante : Modérez votre douleur , lui dit il , j'étois coupable , & je suis justement puni. La lettre , qui a causé tous vos malheurs , n'étoit point du Chevalier : une femme injuste a formé ce détestable projet. Je préférerois la mort à la douleur de vous voir passer dans les bras d'un autre , & la crainte de vous perdre m'a fait consentir à tout. Que cet aveu ne m'enlève pas votre estime ; ne détestez pas la mémoire d'un époux qui vous adoroit , & pardonnez une faute qu'un excès d'amour a fait commettre. Adieu , trop chère Adélaïde ; la mort va me séparer de vous , quel cruel moment ! & combien il coûte à mon cœur ! Je ne vois plus qu'à travers

un nuage dont mes yeux sont couverts : souvenez vous quelquefois d'un homme qui meurt en vous aimant. C'est moi , dit la Marquise , c'est mon imprudence qui vous cause la mort : mais , non , vous vivrez , le ciel vous rendra à mes vœux. L'infortuné Marquis ne l'entendoit déjà plus : il expira en lui serrant la main.

Le Chevalier de Vergy n'avoit point encore quitté sa retraite lorsqu'il apprit la mort du Marquis. Cet événement fit renaître ses espérances : mais il connoissoit la délicatesse d'Adélaïde ; la plaie étoit encore trop nouvelle pour paroître aux yeux d'une épouse affligée. Avant de s'éloigner , il récompensa généreusement son hôte , & le chargea de remettre une lettre à Mde de Clarence , quelques jours après son départ.

Cette lettre fit sentir plus vivement à la Marquise le malheur de sa situation ; elle aimoit tendrement le Chevalier : mais l'image de son époux expirant entre ses bras & la priant de respecter sa mémoire , s'attachoit à ses pas & ne lui laissoit aucun repos. L'amour , cette passion d'où naissent les plaisirs & les peines de la vie , combattoit en faveur du Cheva-

lier : mais le devoir, cet autre sentiment, si sacré pour les femmes vertueuses, s'opposoit à la tendresse d'Adélaïde. Le Marquis étoit coupable : il avoit lui-même cherché la mort : mais il étoit son époux ; quels reproches n'avoit elle pas à se faire d'avoir donné lieu à ce funeste événement, en cédant aux instances du Chevalier ? Cette pensée agit avec tant de force sur son esprit, & s'y fixa avec tant d'amertume, que le devoir l'emporta sur la plus violente passion. Un tel dessein est toujours plus facile à former qu'à exécuter ; la rendre Adélaïde, en renonçant au Chevalier, n'avoit point cessé de l'aimer, & la violence qu'elle faisoit à ses sentimens le lui rendoient encore plus cher : pouvoit-elle se flatter de résister à son désespoir ? Les larmes d'un objet aimé ont tant d'empire sur une Amante sensible ! le cœur attendri est bientôt de moitié dans les desirs d'un Amant : la raison se tait & la passion triomphe. L'absence parut à Madame de Clarence le seul moyen d'éviter le danger. Loin du Chevalier, le monde n'avoit plus d'attrait pour elle : il ne lui paroissoit qu'une affreuse solitude. Elle se détermina à passer dans un Cloître une vie

dout

dont la douleur devoit bientôt abrégér le cours : mais, pour ne pas laisser son Amant dans une incertitude mille fois plus accablante qu'une triste réalité, elle voulut l'instruire de son sort, & le jour qu'elle s'enferma dans son premier tombeau, elle chargea une personne de confiance de lui remettre cette lettre.

« Lorsque vous recevrez ces caractères
 » baignés de mes larmes, je serai en-
 » velée dans une retraite où je vais traîner
 » le reste d'une vie languissante. J'ai
 » voulu mettre cette barrière entre vous
 » & moi. Ne croyez pas que ce projet
 » vienne d'indifférence : je vous aime
 » plus que jamais ; votre image me sui-
 » vra dans le silence du Cloître : je n'y
 » verrai que vous ; mais il ne m'est plus
 » permis d'être à celui que le sort barbare
 » a forcé de tremper ses mains dans le sang
 » de mon époux. Que dis je ? c'est moi qui
 » suis la seule coupable, c'est moi qui lui
 » ai plongé le poignard dans le sein ; je
 » m'en punis assez : je renonce au seul
 » homme qui pouvoit faire mon bonheur.
 » Ah, Vergy ! voilà donc le terme de cet
 » amour si tendre, si constant : je ne vous
 » verrai plus : un devoir cruel m'impose
 » cette loi. Ne plus vous voir ! ma main

C

50 MERCURE DE FRANCE.

» tremblante se refuse à tracer ces mots.
» Que ne suis je la seule victime ! Tâchez
» de m'oublier : le temps affoiblira votre
» passion ; une beauté plus heureuse cal-
» mera peut-être un jour votre douleur.
» Quoi ! Chevalier, vous passeriez dans
» les bras d'une autre ! cette idée me
» désespère ; affreuse situation ! je ne peux
» être à vous , & l'amour & la jalousie
» me dévorent. Que sont devenus ces
» momens où , libre de nous aimer , nous
» pouvions espérer d'être unis ! Le déses-
» poir & les larmes , voilà mon partage...
» Adieu , trop aimable Chevalier , pen-
» sez quelquefois à une infortunée qui
» auroit voulu faire votre bonheur & le
» sien. Adieu , Vergy , adieu pour ja-
» mais ; souvenez vous de la triste Adé-
» laïde : son dernier soupir sera pour
» vous ».

On remit cette lettre au Chevalier dans le moment, où, ne pouvant résister à son impatience, il vouloit aller aux pieds de M^{de} de Clarence entendre son arrêt; il ne l'ouvre qu'en tremblant : les larmes dont elle est baignée, & qui permettent à peine de lire les caractères à demi effacés, lui annoncent de nouveaux malheurs. Quel fut son désespoir, lors-

SEPTEMBRE. 1775. 31

qu'il apprit la résolution d'Adélaïde : ceux mêmes qui n'ont jamais connu l'amour auroient été touchés de son état. Il n'interrompit ses plaintes que pour faire les recherches les plus exactes sur le lieu de sa retraite : mais lorsqu'il l'eut découvert, il ne put jamais parvenir à voir la Marquise ; & , après plusieurs tentatives inutiles, il fut obligé de renoncer à l'espérance de la faire changer de sentiment. Le temps calma la vivacité de sa douleur : mais il conserva toujours un fond de tristesse que rien ne put dissiper.

Par M. Collin.

ÉPÎTRE d'un Amant à sa Maîtresse , avec laquelle il étoit passé chez l'Etranger , où ils furent découverts & arrêtés.

Cette Lettre est écrite de la prison.

A LA clarté des cieux , séjour impénétrable ;
Où l'innocent gémit à côté du coupable ,
Toi me remplis en vain d'épouvante & d'horreur ;
Le véritable amour fait braver le malheur.
Non , ma chere Zélis , ne crains pas que j'oublie
Les sermens que j'ai faits d'être à toi pour la vie ;

C ij

92 **MERCURE DE FRANCE.**

Tu le juras de même en cette affreuse nuit ;
Quelle nuit ! justes Dieux ! tout mon sang en
frémit ;

Elle est encor présente à ma triste pensée.
Déjà tu reposois dans les bras de Morphée ;
Glorieux de fixer le destin de ton cœur ,
Ton Amant se croyoit au comble du bonheur :
En vain , foibles mortels , fuyez-vous le nau-
frage ,

Il n'est aucun asyle à l'abri de l'orage.
De soldats tout-à-coup un tumulte confus
M'inspire la terreur , mes sens en sont émus ;
Bientôt le bruit augmente : on enfonce la porte ,
Et dans l'instant paroît une infâme cohorte.
O Chantre d'Abeilard , pour peindre tant d'honi-
reurs ,

Prête-moi ton pinceau , prête-moi tes couleurs.
Déjà la plume échappe à ma main défaillante ;
Quel réveil , ma Zélis , pour une tendre Amante !
Tu n'oses interroger ; tes yeux couverts de pleurs ,
Veulent encor douter du plus grand des malheurs ;
Mais l'aspect des soldats & l'appareil des armes ,
Mes bras chargés de fers , mes regards & mes lar-
mes ,

Ne te disent que trop qu'on va nous séparer ;
Tu t'élances vers moi , tu voudrois m'arrêter :
Barbares ! leur dis-tu , si l'amour est un crime ,
Délivrez mon Amant : que je sois la victime !

Mes esprits abattus perdent tout sentiment ;
 Je tombe de tes bras : on m'arrache expirant :
 Trop heureux si la Mort, par mes maux attendrie,
 En cet affreux moment eût terminé ma vie.
 Quel fut mon désespoir & ma vive douleur,
 Quand, reprenant mes sens, je vis tout mon mal-
 heur !

D'abord l'obscurité me glaça d'épouvante ;
 Dans mon premier transport, j'appelle mon
 Amante :

Mais je l'appelle en vain ; elle est sourde à ma voix ;
 L'écho qui me répond redouble mon effroi ;
 J'entends de tous côtés, dans ces lieux de ténèbres,
 De longs gémissemens & des accens funebres ;
 Les cris des malheureux & le bruit de leurs fers,
 Font souffrir à mon cœur mille tourmens divers.
 Couché sur un grabat, tout baigné de mes lar-
 mes,

J'attendois du trépas la fin de mes alarmes,
 Lorsque ma porte s'ouvre ; un mortel bienfaisant
 Me remet un billet & la ferme à l'instant.
 O moment plein d'attraits, qui trompe mon at-
 tente !

Ce billet est tracé par la main d'une Amante.
 En croirai je mes yeux ! elle m'aime toujours ;
 Et, bravant nos Tyrans, ne craint que pour mes
 jours ;

Que ses expressions respirent de tendresse ?

C iij

§ 4 MERCURE DE FRANCE.

Qu'elles me font aimer ma charmante Maîtresse !

« Au nom du tendre amour dont je brûle pour toi ,

« Cher & fidele Amant , conserve-moi ta foi ;

« Si mes jours te sont chers , prends bien soin de ta
« vic ,

« C'est ton Amante en pleurs , c'est Zélis qui t'en
« prie.

« Je brave le courroux de nos persécuteurs ;

« Tout l'effort des humains ne peut rien sur nos
« cœurs ,

« Et sans doute le Dieu , dont je porte les chaînes ,

« Sensible à ma douleur , mettra fin à nos peines »

Sur ta lettre mes yeux sont sans cesse attachés ,

Je lis avec transport tes sentimens tracés ,

Puis un moment après je les relis encore :

On croiroit , à me voir , que mon cœur les ignore.

Oui , ma chere Zélis , j'en éprouve en ce jour ,

Le malheur fait sentir les degrés de l'amour ,

Et loin d'être abattu par son affreuse image ,

Mon cœur plus enflammé t'en aime davantage. *

Par le même.

* L'aventure est arrivée l'année dernière.



VERS SUR LES SPECTACLES.

OUI, la France a vaincu, dans ses jeux drama-
tiques,

Des Grecs & des Romains les merveilles antiques.

Qu'on ne nous vante plus les sons exagérés

De leurs Acteurs fameux, sous un masque en-
terrés;

Que des siècles passés nos Pédans idolâtres,

Laisant tout leur fatras, viennent à nos Théâtres.

Esope & Roscius charmerent les Romains;

Dans les farces de Plaute on leur battit des mains;

Je le crois : mais le Kain, de nos jours, développe

Plus d'art que Roscius, plus de talent qu'Esope;

Son nom seul au Spectacle entraîne tout Paris.

La scène s'ouvre; il entre; & nos cœurs attendris,

Eprouvent tour à tour ces mouvemens tragiques,

Ces palpitations, ces fureurs énergiques,

Ces transports, ces combats dont il est déchiré.

Qu'un beau vers, dans sa bouche, est sûr d'être
admiré!

Qu'il rend avec fierté les accens du génie!

Mais Dumèsnil paroît; mère d'Iphigénie,

Amanie d'Hypolite, épouse de Ninus,

Quels sons jusqu'à mon cœur tout à-coup sont
venus!

Qu'entens-je : n'est ce point une vaine chimère ?

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

Non, non ; c'est une épouse , une amante , une
mère ;

Elle est tout d'un coup-d'œil. Elle donne , à la
fois ,

De l'éloquence au geste & de l'ame à la voix ,
Ses larmes ont coulé ; je pleurais avec elle.

Enfin le rideau tombe. Une scène nouvelle

Va purger mon esprit de ses sombres humeurs.
Thalie offre , en riant , le tableau de nos mœurs ;
Pour nous plaire , elle a pris les traits de Dange-
ville ;

Du manteau des Crispins elle affuble Préville ;
Et mille fois un fat sur la scène immolé ,
Rit des travers d'un fat imités par Molé.

Ah ! si le spleen Anglois avoit miné ma rate ,
Je n'irois point à vous , Disciples d'Hippocrate ,
Je courrois au Théâtre ; & sa vive gaité ,
Et l'art de ces Acteurs , & leur variété ,
Cet enjouement divin , cette heureuse folie
Feroient bien mieux la guerre à ma mélancolie,
Quoi qu'en disent les sots , le rire fait du bien ,
Et Moliere , à mon sens , vaut au moins Galien.

Tandis qu'admirateur d'un double phénomène ,
Tour à tour j'écoutois Thalie & Melpomene ,
Que faisoit , en un coin , ce rêveur triste & lourd ?
J'approche : il ne voit rien ; je l'appelle : il est
sourd.

On croiroit qu'avec soin il recueille en lui-même
D'un spectacle si beau l'enchantement suprême,
Ou qu'en homme de sens, jugeant les Beaux-
Esprits,

Des Auteurs comparés il balance le prix.

« Monsieur, apparemment, lui criai-je à voix
» haute,

» Discute les talens de Moliere & de Plaute,

» Ou d'Eschyle à Voltaire il porte son regard

» Sur les phâses du goût & les progrès de l'art ».

Mon Savant à ces mots sort de sa rêverie ;

Il me fixe & se rait. « Mais, Monsieur, je vous
» prie,

» De quelque grand objet vous étiez occupé?

» Vraiment, répondit-il, vous n'êtes pas trompé:

» Du Théâtre au Parquet j'ai mesuré la marge ;

» Je trouve que la Salle est plus longue que large :

» Car je suis Géometre, & vous le voyez bien.

» Quant aux vers, serviteur. Les vers ne prouvent
» rien ».

Ah ! fuis, barbare, fuis ; va, parmi tes Euclides,
Porter le docte ennui de tes calculs arides.

Fuis. A-t-on jamais vu les hiboux des déserts,

Troublant du chantre ailé les amoureux concerts ;

De leurs rauques gosiers lui prescrire des regles ?

La rampante Tortue a-t-elle dit aux Aigles :

« Arrêtez, je prétends que vous vous égarez ;

» Vos élans sont trop vifs & trop peu mesurés ».

Cv

38 MERCURE DE FRANCE.

Va pâler sur une X ou sur un logarithme
Mais respecte des vers l'harmonie & le rythme ;
Respecte un charme heureux que tu ne connois
pas.

Fuis, te dis-je. Pour moi, loin de suivre tes pas,
Je saurai m'enivrer, sans trouble, sans obstacle,
De l'utile plaisir qu'on savoure au spectacle.
Je me rappellerai ces accens séducteurs,
Ces gestes, ces regards des sublimes Acteurs ;
Ce désordre terrible & cette mélodie
De la majestueuse & noble Tragédie ;
Ma mémoire en est pleine ; elle rend, tout à-tout,
Les cris de la douleur, les soupirs de l'amour.
Ces sons vrais & touchans viennent par habitude
Sur mes lèvres bientôt se placer sans étude.
J'ai des Abdéritains contracté le travers,
Et quiconque viendra je lui dirai des vers.

*Par M. du Croisy, Commis au Bureau
de la Recette Générale des Domaines
de Bretagne.*

LA CANICULE.

INSUPPORTABLE Canicule,
Qui pourroit braver ton ardeur ?
Tu flétris la naissante fleur,
Tu fais soupirer la pudeur,

L'air est en feu , la terre brûle
 Le pied poudreux du Laboureur ;
 C'est toi qui causes ma langueur ,
 Insupportable Canicule.
 Je voudrois prolonger la nuit ;
 Le soleil poursuit sa carrière ;
 Le vif éclat de sa lumière
 Pénètre au fond de mon réduit ,
 Entr'ouvre ma foible paupière ,
 Et le sommeil léger s'enfuit.
 J'étois heureux dans ton empire ,
 Père des songes ! doux momens !
 Je vous regrette , je soupire
 A l'aspect de ces vêtemens
 Qu'échauffe l'air que je respire.
 Eglé , qui voudroit se parer ,
 Ne peut compter , sans murmurer ,
 Tous les ornemens qu'elle étale ;
 Elle soulève avec douleur ,
 Et croit voir la robe fatale
 Que , dans l'excès de sa fureur ;
 Pour allumer un feu vengeur ,
 Médée offrit à sa rivale.
 Où fuir l'importune chaleur ?
 Elle me suit dans ce bocage
 Où l'ardent midi me conduit :
 Quand le jour baisse , elle me suit.
 Mer paisible , sur ton rivage ,
 Ton onde immobile blanchit ;

Cvj

60 MERCURE DE FRANCE.

Le zéphir, sur un court espace,
 Loin de moi ride la surface
 De la plaine qu'il rafraîchit.
 Quelle troupe vers nous s'avance,
 Nageant mollement sur les flots ?
 Du haut d'un rocher dans les eaux,
 La jeunesse ardente s'élance.
 Jouissez de cet âge heureux,
 Troupe libertine & légère :
 Pour vous, pour l'aimable Bergère
 L'été brûlant n'a point de feux ;
 Quand vous dansez sur la fougère,
 Les plus longs jours comblent vos vœux.
 Pour moi, bientôt la nuit commence ;
 L'ombre descend sur ces côteaux,
 Le calme des airs, le silence
 M'annoncent le Dieu des pavorz,
 Ce Dieu si cher à mon enfance,
 Qui couronne encor mes travaux,
 Qui souvent, au sein du repos,
 M'a fait retrouver l'espérance.
 O nuit ! tous les feux sont éteints,
 Règne à ton tour sur la nature,
 Calme, éloigne les noirs chagrins,
 Bannis de ma retraite obscure
 L'attente des maux que je crains,
 Par l'oubli des maux que j'endure.

Ainsi chaque jour le sommeil
 Apaise l'ardeur qui me brûle ;

Mais chaque jour l'ardent soleil
Revient échauffer ma cellule ;
Je te retrouve à mon réveil ,
Insupportable Canicule.

Par M. Guys.

A M E S F L E U R S .

O vous de mon triste réduit
L'innocente parure !
Vous, dont l'agréable verdure
A mes yeux jamais ne s'offrit
Que bien auparavant l'Aurore :
Quand le jour commence d'éclorre ;
Ou quand le flambeau de la nuit,
Brillant d'une lumière pure ,
Rend , par l'éclat qu'il réfléchit ,
Un second jour à la Nature ;
Fleurs , ornement de mon jardin ,
Vous , mon premier soin au matin ,
Vous , qu'au soir je cultive encore ,
Que vous tardez , hélas ! à vous épanouir !

Zulmis. . . vous savez , je l'adore :
Car j'ai dit tant de fois : Hâtez-vous de fleurir ;
Vous qu'à Zulmis je dois offrir ;
Hâtez-vous , hâtez-vous d'embellir ma Maîtresse ;
Premier gage de ma tendresse ,

62 MERCURE DE FRANCE.

Qu'elle recevra sans rougir.

Dans les premiers beaux jours , quand l'amoureux
Zéphyr

Caressoit vos tiges naissantes .

J'ai dit à ma Zulmis : Aimer est un plaisir.

Tout ici bas reçoit les loix puissantes

Du Dieu qui soumit tous les Dieux :

Et toi , Zulmis , aussi , tu ressens tous ces feux ,

Tous ces feux qu'alluma dans mes veines brû-
lantes

Un regard de tes yeux.

Oui , tu languis , mais tu caches ta peine ,

Et , malgré toi même , inhumaine ,

Tu cherche à condamner mes innocens trans-
ports...

Que j'ai souffert , Zulmis , de tes cruels efforts !

Zulmis enfin m'a dit : Oui , c'est vrai , je vous
aime ,

Daphnis; mais n'espérez un prix de tant d'ardeurs

Qu'alors que de vos jeunes fleurs

Vous pourrez faire un diadème ,

Que je vous permets de m'offrir.

O fleurs ! que vous tardez à vous épanouir !



LE mot de la première Enigme du volume précédent est l'*Allumette*; celui de la seconde est *Eau*; celui de la troisième est *Sel*; celui de la quatrième est *Bassinoire*. Le mot du premier Logogryphe est *Redingote*, où se trouvent *génie, ride, teigne, Inde, ton, tri, dot, nid, diner, Doge, Eden, gred.n, noir, gredin (chien), toge, ode, rate, rein, ire, Tir, Don* (Fleuve de Russie); celui du second est *Lièvre*, où l'on trouve *livre*; celui du troisième est *Ecran*, où se trouve *nacre*.

É N I G M E.

Nous sommes deux, Lecteur, à te porter
 En même temps & lieux où tu nous portes :
 Nous te portons sans pouvoir t'emporter,
 Et toi seul nous portes & nous emportes.

Par Madame Cécile Dumont, d'Amiens.



A U T R E.

QUOIQUE je ne sois point visible,
Je suis favorable & nuisible;
On me craint & l'on m'aime : oui, l'on me craint.
Pourquoi ?

D'abord ma force est sans seconde ;
Les Mortels & les Dieux sont soumis à ma loi ;
Je cause le trépas sur la terre & sur l'onde ;
Je fais trembler Neptune & fais frémir Cérès ;
Je répands la terreur dans toutes les forêts ;
On m'aime cependant lorsque ma violence
Cede à la douce tempérance :

Je me modere alors , & me rends bienfaisant.
Chacun sent mes faveurs , le petit & le grand.
Je suis le favori des beautés & des grâces ,
Doux & léger , je vole sur leurs traces.
Dans les jardins fleuris , sachez , ami Lecteur ,
Que je caresse Flore avec plus de douceur.

Par M. Bouvet , à Gisors.

A U T R E.

MON habit est toujours ou noir ou d'écarlate ;
Chaque jour on l'attaque, on en brûle un morceau ;

Il vaudroit tout autant me déchirer la peau :
Je souffre patiemment sans que l'humeur éclate.
Mortels, qui gémissiez sur mon sort rigoureux,
Je garde vos secrets en mourant sous vos yeux.

Par une jeune Demoiselle de Lyon.

LOGOGYPHE

Dès l'origine de ce monde,
Quoique j'exerce mon pouvoir,
L'homme, malgré la science profonde,
Ignore cependant le lieu de mon manoir.
Je suis piquant de ma nature ;
Et le mal par moi qu'on endure
Ne se peut fort souvent qu'à peine supporter ;
Aussi chacun me fuit & voudroit m'éviter ;
En me privant de mon pied de derriere ,
Je suis un mot qu'on prononce au Parterre
Quand on est content de l'Acteur.
Je puis offrir encore un ton de la musique ;
Enfin tu vois un titre honorifique
Qui, chez les Turcs, désigne un grand Seigneur.

Par M. Vincent, Curé de Quincey.

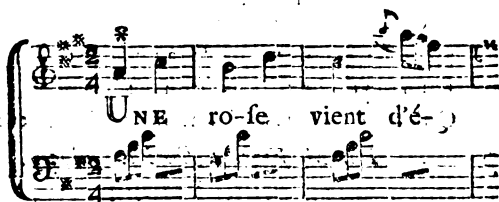


A U T R E.

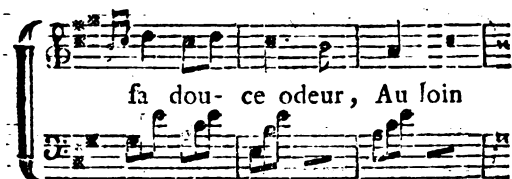
CITOYEN d'un Etat où régnoit Amphitrite,
 J'en sortis quelquefois pour prolonger tes jours.
 Peut être au moment même où je tiens ce discours,
 Mon partisan chez toi te vante mon mérite,
 Dans le printemps (tant mon nom fait fracas!)
 Je fais trotter un sot qui ne me connoît pas ;
 C'est un passe temps quand on l'aime.
 Mais ne vas pas, Lecteur, faire ici l'esprit fort ;
 N'épargne pas mon cœur, ou redoute toi même.
 Qu'en mangeant tout sans lui, tu ne trouves la
 mort.

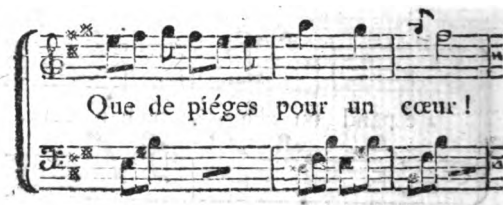
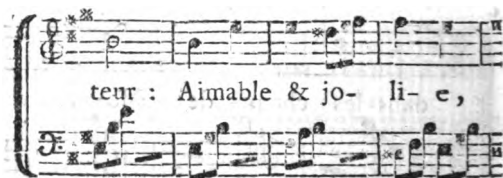
Rar M. de la Vente le jeune, Peintre à Virex

21 *A Mademoiselle L. R. R. **



* *Paroles & musique de Mlle C... âgée de 14 ans.*





La vertu qui te dé- co- re

S'il se peut, a- joute encore

A ta gloi- - - - re, à

ton bon- heur.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire de la Ville de Rouen, Capitale du Pays & Duché de Normandie, depuis sa fondation jusqu'en 1774; suivie d'un Essai sur la Normandie littéraire. Par M. Servin, Avocat au Parlement de Rouen; 2 vol. in-12. A Rouen, chez le Boucher le jeune, Libraire; & se trouve à Paris, chez différens Libraires.

CETTE Histoire est précédée d'une description abrégée de la Ville de Rouen. L'Historien expose ensuite l'origine de cette ville, nommée autrefois *Rothomagus*. Les Erudits ont donné plusieurs étymologies à ce mot : mais, suivant le sentiment adopté par l'Historien, *Rothomagus* vient de *Rothon*, nom que les Gaulois donnoient à Vénus, & de *Magus*, qui veut dire, en leur langue, *Palais*. Suivant cette explication, *Rothomagus* étoit un Palais de Vénus. On lit en effet dans les actes de Saint Mellon, premier Evêque de Rouen, qu'il entra

SEPTEMBRE. 1775. 75

dans un Temple bâti auprès de la ville & dédié à *Roth*, qui en étoit l'idole. Les actes de Saint Romain attestent encore que du temps de ce Saint Evêque, il y avoit auprès de la Ville un ancien Temple de Vénus. Depuis long temps on n'y rendoit plus aucun culte à cette Déesse ; mais l'édifice subsistoit encore , & ce fut ce Saint qui le fit démolir. Ce Temple a pu donner son nom à la Ville qui s'est formée auprès de lui , & qui a gardé long-temps le nom de *Rothomagus*. Elle le portoit encore au dixième siècle, lorsqu'elle passa sous la domination des Peuples du Nord ou des Normands. Ce Peuple, dont le langage étoit bref & composé de monosyllables, retrancha la moitié du mot *Rothomagus*, lui donna une terminaison Danoise & prononça *Rouen*, nom sous lequel la Ville est aujourd'hui connue.

Nous n'avons rien de certain sur l'état des Gaules avant la description qu'en a faite J. César ; lui seul peut nous instruire de ce que Rouen ou Rothomagus étoit autrefois ; mais , comme l'a remarqué un Historien, il ne faut pas en attendre des éclaircissemens ni des détails bien satisfaisans. Ce Héros écri-

72 MERCURE DE FRANCE.

voir plutôt son histoire que la nôtre, & il ne parloit gueres d'un Peuple qu'autant qu'il avoit contribué à sa gloire. Ptolomée, qui vivoit peu de temps après César, nous apprend plus particulièrement ce que Rouen étoit dans ce premier âge; il dit que *Rothomagus* étoit la Capitale des Velocasses, & qu'elle étoit bâtie sur les bords d'un fleuve. Il ne faut pas croire cependant qu'elle fût alors une Ville d'importance, encore moins qu'elle commandât aux Peuples dont elle devint bientôt après la Métropole. Ptolomée ne nous donne pas une haute idée de sa puissance, puisqu'il dit que les Calètes, ou les Habitans du Pays de Caux, valaient seuls les Velocasses & les Vermandois ensemble, & que ces deux Peuples réunis pouvoient à peine mettre sur pied la dixième partie des Troupes que ceux de Beauvais avoient en campagne. Il faut donc se représenter Rouen dans ces premiers temps, comme une petite Bourgade de Gaulois, que leurs besoins avoient rassemblés auprès d'un fleuve. Ces Gaulois vivoient du fruit de leur pêche ou du gibier qu'ils trouvoient dans les forêts immenses qui les entouroient. Leur gouvernement étoit simple : les
Druides

Druides étoient à la fois leurs Chefs dans la guerre, leurs Magistrats dans la paix & les Ministres de leur Religion.

L'Historien, après avoir fait connoître ce qu'étoit la Ville de Rouen, du temps des Gaulois, nous instruit du rôle qu'elle joua sous la domination des Romains & successivement sous les Rois de France, à qui elle a appartenu jusqu'à la cession qui en fut faite à Raoul, Prince Danois. Ce Prince étoit le Chef de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses & de ravages en France dans les neuvième & dixième siècles. Le Roi Charles le Simple conclut à Saint Clair-sur-Epte, en 912, un Traité avec ces Conquérans, par lequel il donnoit à Raoul, leur Chef, sa fille Giselle, en mariage, avec la partie de la Neustrie, qu'ils appeloient déjà Normandie, dont ce Prince Danois fut le premier Duc, sous la condition qu'il en feroit hommage au Roi & qu'il embrasseroit la Religion chrétienne. Raoul accepta ces conditions, fut baptisé & prit le nom de Robert; parce que dans la cérémonie, Robert, Duc de France & de Paris, lui servit de parain. Les chroniques attestent qu'il fut un Souverain religieux, ami de l'ordre & de la justice.

D

On peut juger de la sévérité de ses loix & de l'effet qu'elles produisirent, par les deux anecdotes suivantes que rapporte l'Historien. « Raoul venoit de faire
 » publier que tous les Laboureurs pou-
 » voient, sans crainte, laisser leur char-
 » rue & leurs chevaux au milieu des
 » champs; que si quelque chose leur
 » étoit enlevé, il s'engageoit à le leur
 » faire restituer ou à leur en payer le
 » prix. Un Payfan, plein de confiance
 » en la parole du Prince, revint dîner
 » sans ramener ses chevaux avec lui. Sa
 » femme en murmura beaucoup & le
 » gronda de sa négligence; lui, pour
 » s'excuser, lui fit part de ce que le Duc
 » avoit fait publier; la femme rit beau-
 » coup de sa simplicité, & finit par lui
 » dire qu'il y seroit attrapé; en effet,
 » quelques jours après, elle même fut
 » prendre ses chevaux & les amena dans
 » l'écurie. Le mari de retour au lieu de
 » son travail, ne trouvant plus ses che-
 » vaux, fut porter sa plainte au Duc,
 » qui lui fit compter le prix de l'attelage
 » & fit faire des informations. Long-
 » temps elle furent infructueuses : on ne
 » découvrit rien, quelques recherches
 » que l'on pût faire; enfin on trouva les

» chevaux dans l'écurie du Payfan, &
 » l'on apprit que c'étoit sa femme qui
 » les avoit renfermés. Tous les deux
 » furent arrêtés & mis en prison. Le
 » Duc fit venir l'homme & lui demanda
 » si sa femme ne lui avoit point avoué le
 » tour qu'elle lui avoit joué. Le Payfan
 » répondit qu'il ne le savoit que depuis
 » vingt quatre heures environ. Eh bien,
 » lui dit Raoul, il y a donc vingt-quatre
 » heures que tu aurois dû m'en avertir:
 » tu as négligé de le faire, tu es donc
 » complice du vol; & il ordonna que la
 » femme & le mari fussent pendus sur
 » l'heure ».

Voici la seconde anecdote. « Un jour
 » que Raoul chassoit dans la forêt de
 » Roumare, accompagné de ses princi-
 » paux Officiers & de quelques Sei-
 » gneurs François, un de ces derniers
 » lui dit en riant, qu'il se croiroit perdu
 » s'il avoit le malheur de passer seul la
 » nuit dans ces bois. Vous auriez tort,
 » lui répondit le Duc, vous y seriez en
 » sûreté comme chez vous. En même
 » temps il détacha le collier d'or qui
 » étoit à son cou & le pendit à l'arbre
 » voisin, en jurant qu'aucun homme
 » n'auroit la hardiesse d'y toucher. En

Dij

» effet, trois ans après, lorsque Raoul
 » mourut, le collier étoit encore penda
 » à l'arbre, & on l'en tira pour le mettre
 » dans son cercueil ». On voit par ce
 fait ajoute l'Historien, combien étoit
 grande la terreur qu'imprimoit le nom
 de Raoul : il suffisoit de prononcer ce
 nom redoutable pour arrêter dans leurs
 entreprises les hommes les plus déter-
 minés. C'est de-là que nous est venue,
 continue-t-il, la clameur de *haro*, par
 laquelle on implore encore, après 800
 ans, la justice de Raoul. Mais ce qui
 semble un peu détruire cette origine du
 mot *haro*, c'est que ce mot signifioit cri
 & clameur long temps avant la naissance
 de Raoul ou de Rollon. Caseneuve le
 dérive de *haren*, ancien verbe teutoni-
 que, qui signifie crier, appeler.

Les deux successeurs de Raoul ont
 gouverné la Normandie pendant l'espace
 de trois ans, c'est-à dire jusqu'en 1204
 que ce Duché a été réuni à la couronne
 de France par la conquête de Philippe-
 Auguste.

L'Historien, a pris pour époques le
 commencement du règne de chaque Sou-
 verain, & y a rapporté les principaux
 événemens qui regardent la Ville ou la

Province de Rouen. Comme plusieurs de ces événemens appartiennent à l'Histoire de France, l'Ouvrage que nous annonçons pourra être lu avec intérêt par ceux mêmes qui n'aiment point à s'occuper d'histoires particulières. L'Historien de Rouen s'est d'ailleurs fait un devoir d'éviter les détails minutieux & tous ceux qu'on ne doit espérer de trouver que dans un nobiliaire, un nécrologe ou un almanach.

Plusieurs dissertations sont imprimées à la suite de cette Histoire, & lui servent d'éclaircissemens sur quelques points. La première dissertation a pour objet le miracle de la *gargouille*, attribué à Saint Romain, & le privilège qui porte son nom. Ce Saint, suivant la tradition, délivra, par un miracle, la Ville de Rouen d'un dragon énorme qui infectoit l'air par des exhalaisons impures, & dévorait tous ceux qui l'approchoient. Ce serpent pourroit bien être l'emblème d'un marais empesté, que Saint Romain auroit fait dessécher. Le mot de *gargouille*, donné à ce dragon fabuleux, semble même l'indiquer, puisqu'il vient évidemment du mot latin *gurgēs*, qui veut dire gouffre. Quoi qu'il en soit,

78 MERCURE DE FRANCE.

Dagobert, en mémoire de cet événement, accorda à l'Eglise de Rouen le droit de délivrer tous les ans, le jour de l'Ascension, un prisonnier digne de mort. Le prisonnier, pour jouir de ce privilège, est obligé de se mettre à genoux & soulever par trois fois, avec les épaules, la *fierte* ou chaîne de St Romain. L'Historien rapporte dans sa dissertation les autres cérémonies qu'il faut observer. Nos Rois, en confirmant le privilège de l'Eglise de Rouen, ont jugé à propos d'en restreindre l'exercice : Henri IV, dans les Etats qu'il tint à Rouen, ordonna qu'à l'avenir on ne pourroit mettre au rang des cas *fiertables* les crimes de lèse majesté, d'hérésie, de fausse monnoie, d'assassinat de guet-à-pens & de viol. On voit même que ce privilège n'est accordé aujourd'hui qu'à ceux qui ont commis le crime dans le premier mouvement de la passion : c'est le cas qu'on appelle proprement *fiertable*.

L'essai sur la Normandie littéraire, annoncé dans le titre de l'Ouvrage, est une simple nomenclature, par ordre alphabétique, qui renferme le nom des Auteurs que la Normandie a produits, le genre dans lequel ils se sont distin-

SEPTEMBRE. 1775. 79
gués, & les principaux Ouvrages qu'ils
ont composés.

M. Servin a fait hommage de son travail à Mgr de Miromesnil, Garde des Sceaux de France, qui a bien voulu agréer la dédicace de l'Histoire d'une Province chère à son cœur à plus d'un titre.

Le Voyageur François ou la connoissance de l'ancien & du nouveau monde, mis au jour par M. l'Abbé de la Porte. Tomes XIX & XX, in-12. A Paris, chez L. Cellot, Imprim.-Libr. rue Dauphine.

Notre Voyageur nous a entrete nu dans ses dernières lettres de la Ville de Londres, & de quelques Provinces situées entre Douvres & la Capitale. Il nous fait part aujourd'hui des instructions que différens voyages dans l'intérieur & aux extrémités du Royaume, en Irlande & en Ecosse, lui ont procurées. La Hollande & ses environs deviennent ensuite l'objet de sa curiosité. Les traits d'histoire & de géographie ; les différentes remarques sur les sciences, les arts, le commerce, sur les mœurs & usages qui accompa-

Div

gnent toujours le récit de notre Voyageur, occupent agréablement le Lecteur, & lui donnent, sur bien des objets, une suite de connoissances curieuses, utiles & même indispensables. Les diverses instructions sur la Hollande semblent se réunir ici pour nous faire regarder cette contrée comme l'asyle de la liberté, de l'industrie & du commerce. « Si l'on en
 » croit les Hollandois, nous dit notre
 » Voyageur, ils ont adopté tout ce qui
 » caractérise les Républiques anciennes
 » & modernes, l'accord des Suisses dans
 » le maintien des droits de chaque Can-
 » ton, l'adresse des Gênois dans la ma-
 » nœuvre des combats de mer, l'atten-
 » tion des Vénitiens à soutenir la gloire
 » de leur Gouvernement, le secret du
 » Sénat Romain, le goût de Carthage
 » pour le commerce, l'attachement des
 » Grecs pour la Patrie. Que de motifs
 » pour l'idolâtrer ! La terre qu'ils habi-
 » tent, ce sont eux qui l'ont créée, qui
 » l'ont rendue féconde, qui l'ont embel-
 » lie. La mer, qui menaçoit ses cam-
 » pagnes, se brise contre les digues qu'ils
 » ont opposées à sa fureur. Ils ont puri-
 » fié cet air que des eaux croupissantes
 » remplissoient de vapeurs mortelles.

» C'est par eux que des Villes superbes
 » pressent le limon que couvroit l'O-
 » céan; les Ports qu'ils ont construits,
 » les canaux qu'ils ont creusés, reçoivent
 » toutes les productions de l'Univers.
 » L'héritage qu'ils laissent à leurs en-
 » fans, ils l'ont arraché aux éléments con-
 » jurés, en sont restés les maîtres; & leurs
 » cendres reposeront tranquillement dans
 » ces mêmes lieux où leurs pères voyoient
 » se former des tempêtes. Quiconque
 » veut s'établir & travailler en Hollande,
 » y trouve un asyle & des moyens de
 » subsister; & , aux dépens de l'Europe en-
 » tière, cette République ne cesse d'aug-
 » menter le nombre de ses Sujets. Elle
 » entretient dans son sein une multitude
 » de Citoyens, n'en employe qu'un très-
 » petit nombre dans ses établissemens
 » éloignés, & conserve l'union entre eux
 » par une administration juste, une sub-
 » sistance facile, un travail utile & des
 » réglemens admirables pour le com-
 » merce. Enfin aucun Peuple n'a mieux
 » combiné sa situation, ses forces, sa
 » population & les moyens de l'accroî-
 » tre. Si la nature leur a refusé la péné-
 » tration des Anglois, la vivacité des
 » Italiens, l'aménité, la politesse des

D v

52 MERCURE DE FRANCE.

» François, ne les en a-t-elle pas ample-
» ment dédommages par une raison juste,
» prévoyante, équitable, qui les conduit,
» qui les gouverne dans leurs actions? At-
» franchis du joug qu'on impose dans les
» autres Pays, les seuls Hollandois sont
» les maîtres d'en faire usage. Le même
» génie les suit dans les contrées les plus
» éloignées; & les Sauvages, les Peuples
» même les plus barbares, chez lesquels
» ils ont formé des colonies, se relen-
» tent de l'industrie, de la douceur, de
» l'humanité de cette Nation sage, éco-
» nome & laborieuse. »

Comme l'industrie est très-active en Hollande & emploie toutes sortes de mains, on y voit peu de mendiants. Il y a aussi moins de brigands, moins de voleurs qu'ailleurs. Mais en Angleterre, les chemins en sont infestés. Notre Voyageur nous raconte ce nouveau tour d'adresse d'un brigand pour dévaliser les passans. Un Gentilhomme qui voyageoit à cheval, rencontra près de la Ville de Kingston, une femme étendue dans le grand chemin, qui lui demandoit du secours. Elle lui dit qu'elle venoit d'être maltraitée par des voleurs, & la pria de vouloir bien l'aider à se relever, afin,

SEPTEMBRE. 1775. 83

continua-t-elle, de pouvoir se traîner jusqu'au village prochain. Le Voyageur, touché de compassion, met pied à terre, tend la main à cette malheureuse, qui lui présente un pistolet & lui demande la bourse; déconcerté de la proposition, il donna son argent & laissa prendre sa montre. Alors le voleur, qui n'avoit de femme que l'habit, jette son déguisement, monte sur le cheval, s'enfuit à toute bride, & quitte son homme fort étonné, & promettant à Dieu de ne jamais descendre de cheval pour relever les femmes qui lui demanderont du secours.

L'Art d'appréter & de teindre toutes sortes de peaux, contenant plusieurs découvertes & réflexions, tant sur les opérations qui précèdent, que sur celles qui concernent & suivent la teinture des maroquins, vaches tannées, peaux chamoisées, passées en megie, &c. par M. Quemiset, Teinturier, sous le bon plaisir du Roi, Privilégié de M. le Duc de Bourgogne, à la Manufacture Royale des Ouvrages de la Couronne, aux Gobelins. Volume in-12 de 226 pages. A Paris, chez Jombert

Dvj

84 MERCURE DE FRANCE.

père, Libraire du Roi, pour l'Artillerie
& le Génie, rue Dauphine.

Comme c'est d'après une pratique constante & éclairée que M. Quemiser donne des procédés & des observations sur l'art d'apprêter & de teindre toutes sortes de peaux, son Ouvrage sera rangé parmi le petit nombre de ceux que les Manufacturiers, & tous ceux qui s'intéressent aux progrès des Arts, consulteront avec fruit. Nous pensons même que ses instructions pourront servir d'éclaircissements & de commentaire au Traité du Maroquinier, publié par l'Académie, & contribuer à corriger ou à simplifier différentes parties de main-d'œuvre.

Mémoires secrets, tirés des archives des Souverains de l'Europe, contenant le règne de Louis XIII. Ouvrage traduit de l'Italien. Tomes XVII, XVIII, XIX & XX, in-12. Prix chaque vol. br. 30 sols. A Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Ces nouveaux volumes forment les Tomes III, IV, V & VI du règne de

SEPTEMBRE. 1775. 85

Louis XIII, & vont jusqu'en l'année 1614. Ils présentent plusieurs détails sur les troubles & les intrigues qui agitèrent la Régence de Marie de Médicis, Princesse qui, suivant l'Auteur de ces Mémoires, avoir naturellement l'ame élevée, étoit prompte à se mouvoir, & tardive, faute d'expérience, à prendre une bonne résolution ou à s'y laisser déterminer.

Elémens de l'Histoire des anciens Peuples du Monde, de leur religion & gouvernement, de leurs principales loix, coutumes & grandes révolutions, &c. Par M. P. A Paris, rue St Jean-de-Beauvais, la première porte cochère au dessus du Collège.

L'Auteur de cet Ouvrage a éprouvé lui-même qu'en offrant aux jeunes gens, sous un point de vue clair & précis, l'établissement d'un Peuple, ses grandes révolutions, les principes rassemblés de sa religion, de son gouvernement, de ses loix, de ses mœurs, les détails des événemens relatifs à l'histoire de ce Peuple, s'imprimoient avec plus de facilité dans la mémoire; & les faits, malgré

86 MERCURE DE FRANCE.

leur diversité, se classoient comme d'eux-mêmes, selon l'ordre des temps, des lieux & des mœurs. Les avantages de ces sortes d'abrégés méthodiques n'empêchent pas de recourir aux grandes Histoires, lorsqu'on veut faire des progrès dans cette sorte d'étude. Un abrégé ne fait jamais qu'indiquer la manière d'étudier, & réunir les faits essentiels qu'on ne sauroit trop tôt s'inculper. En un mot, les abrégés, selon l'Auteur des Elémens historiques, ne doivent être regardés que comme un moyen d'avancer vers des connoissances plus profondes. Ainsi, quiconque s'arrêteroit à ces élémens, manqueroit même le but que se sont proposés ceux qui les donnent aux Publics. L'Auteur promet de traiter à-peu-près de la même manière, plusieurs autres Peuples, tels que les Carthaginois, les Peuples de l'Italie, & il réserve pour un Ouvrage séparé les Romains & les Chinois. Les Notes qui sont ajoutées à la fin du volume, sont propres à indiquer les jugemens que l'on doit porter sur les Peuples auxquels elles ont rapport.

Examen de la Houille, considéré com-

SEPTEMBRE. 1775. 87

me engrais des terres; par M. Raulin, Docteur en Médecine. A Paris, chez Vincent, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

La houille, qui est une terre végétale & fossile, est en usage dans plusieurs contrées. On la préfère aux cendres de tourbe, dont on se servoit pour engrais de terre en Hollande, en Flandre & ailleurs. L'Ouvrage que nous annonçons discute tous les effets que produit la houille sur la terre, sur les végétaux & sur les animaux qui s'en nourrissent.

Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles & dans les arts qui en dépendent; savoir : l'espace, le vuide, le temps, le mouvement & le lieu; la matière ou les corps; la terre; l'eau; l'air, le son; le feu; la lumière & les couleurs; l'électricité; l'astronomie physique; le globe terrestre; l'économie animale; la chimie; la verrerie; la teinture. Avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences. Par M. Savérien. vol. in-8°. Prix 5 livres relié. A Paris, chez Lacombe, Libt.

88 MERCURE DE FRANCE.

rue Christine, 1775. Avec approb. & privilège du Roi.

On doit regarder cet Ouvrage comme la suite de l'Histoire des progrès de l'esprit humain dans *les sciences exactes*, que le Public a accueilli si favorablement. L'Auteur y expose toutes les découvertes qu'on a faites *dans les sciences naturelles*, remonte à chaque partie de ces sciences, & suit ses progrès, sans quitter l'ordre des temps. En réunissant ces deux livres, on aura l'état actuel *des mathématiques & de la physique*. Les vérités qu'on y a découvertes, sont désormais enregistrées : on peut compter maintenant nos richesses philosophiques en ces deux genres, & connoître ce qui nous reste à faire pour les augmenter.

M. Savérien commence par l'histoire de l'espace, du vuide, du temps, du mouvement & du lieu. La question sur la nature de l'espace est une des plus fameuses qui aient partagé les Philosophes anciens & modernes : aussi est-elle une des plus essentielles par l'influence qu'elle a sur les vérités les plus importantes de la physique. Selon Démocrite, l'espace est un être incorporel, impalpa-

ble, & incapable d'action & de passion. C'étoit aussi le sentiment de Leucipe. Epicure simplifia cette définition en disant que c'est une étendue sans bornes, immobile, uniforme, similaire en toutes ses parties, & libre de toute résistance. Aristote ne trouvoit point encore cela assez simple ; il vouloit que l'espace fût un mode ou un accident de la matière. Descartes prétendit ensuite que le vuide est impossible, qu'il ne peut pas y avoir d'espace sans matière, & qu'espace & matière sont la même chose. Locke ne fut pas de cet avis : il soutint, par de bonnes raisons, qu'il y a de l'espace sans matière ; & Keil prouva que la matière est parsemée de petits espaces ou interstices absolument vuides, Keil étoit un savant Physicien, & ses raisonnemens portoient l'empreinte de son génie. Cependant Leibnitz regarda l'idée qu'on croit avoir du vuide comme une illusion de l'imagination ; selon lui, l'espace n'est que l'ordre des choses qui co-existent. Enfin Newton écrivoit sérieusement que l'espace est le *sensorium* de Dieu, & par le moyen dequoi Dieu est présent à toutes choses.

Il faut voir dans cet Ouvrage que nous

analysons , la controverse qu'eurent à ce sujet les Newtoniens avec Leibnitzs , qui se moquoit hautement de ce *sensorium*. Il faut lire aussi les preuves que ces mêmes Newtoniens donnent de l'existence du vuide. Ce sont des détails également curieux & instructifs dans lesquels nous ne pouvons point entrer.

L'histoire du temps & celle du mouvement sont aussi très-intéressantes. On apprend une chose bien singulière dans cette première histoire, c'est qu'on ignore ce que c'est que le temps. Saint Augustin disoit : Je sais ce que c'est que le temps, quand on ne me le demande pas. Locke pensoit à peu près de même que Saint Augustin ; & quoique Leibnitz ait assuré que le temps est la succession de nos idées , cela ne nous le fait guères connoître : car , suivant la juste remarque de M. Savérien , si nous n'avons une idée juste du temps que par la succession de nos idées , chacun a sa mesure propre du temps dans la promptitude ou la lenteur avec lesquelles nos idées se succèdent : ainsi nous n'avons point une notion exacte & absolue du temps.

Il y a encore bien des subtilités philosophiques dans l'histoire du mouve-

ment. D'abord l'inventeur de la dialectique, le fameux Zénon d'Elée, s'attacha à prouver qu'il n'y a point de mouvement: c'étoit 330 ans avant Jésus Christ. Aristote, sans s'arrêter aux sophismes de Zénon, soutint que le mouvement est le passage d'un corps d'un endroit à un autre, & la continuation d'un corps au même lieu. Mais on demanda à Aristote & à ses Disciples qu'est-ce que le mouvement en lui-même? le mouvement existe-t-il? y a-t-il des corps qui soient en mouvement? Ces questions étoient absolument ridicules: cependant on les a renouvelées de nos jours.

Après avoir exposé toutes les difficultés anciennes & modernes qu'on a faites sur la nature du mouvement, M. Savérien fait voir qu'on doit s'en tenir à la définition d'Aristote, & finit cet article par l'histoire du lieu, & passe de suite à celle de la matière ou des corps.

C'est encore un doute bien singulier que celui qu'on a sur l'existence de la matière. Saint Augustin disoit qu'elle est comme les ténèbres, qu'on ne la conçoit qu'en l'ignorant. Le P. Mallebranche veut qu'il n'y ait que la foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des

92 MERCURE DE FRANCE.

corps ; & M. Berkeley , Evêque de Cloyne , plus sceptique que le P. Mallebranche , a écrit . que non-seulement la matière n'existe pas , mais encore qu'elle est absolument impossible . Si ces subtilités n'entroient point dans l'histoire de la matière , M. Savérien n'en auroit sûrement pas fait mention dans son livre . On trouve dans cette histoire toutes les découvertes qu'on a faites sur les propriétés des corps , sur leur divisibilité , leur porosité , leur ductilité , leur pesanteur , &c. Il y a ici des expériences bien fines & des systèmes bien ingénieux . Les expériences de Boyle , de Rohault , de Réaumur , sont sur-tout extrêmement curieuses . Le Lecteur verra sans doute avec plaisir la suivante , qui pourra donner une idée des autres : nous emprunterons les expressions de l'Auteur .

« Il s'agit de connoître la quantité d'or
» qui est sur un fil d'argent doré . Pour
» dorer ce fil , on prend un cylindre d'ar-
» gent de 45 marcs , qu'on couvre d'une
» seule once de feuilles d'or . Par le moyen
» de la filière , on étend ensuite ce fil
» pour en faire un fil doré , & ce cylin-
» dre , qui n'a que vingt-deux pouces de
» hauteur , en acquiert , par la filière ,

» treize millions neuf cents soixante-trois
 » mille deux cents quarante , c'est-à dire
 » qu'il devient six cents trente quatre
 » mille six cents quatre-vingt-douze fois
 » plus grand qu'il n'étoit , ayant près de
 » quatre-vingt-dix-sept lieues de deux
 » mille toises de longueur.

» Ce fil se file sur de la soie , & pour
 » cela on l'applatit , ce qui l'allonge au
 » moins d'un septième , de sorte qu'il
 » acquiert encore environ quatorze lieues.
 » D'où il suit que l'once d'or , dont le
 » cylindre d'argent a été couvert , ac-
 » quiert , ainsi que lui , la longueur de
 » cent onze lieues. M. de Réaumur a cal-
 » culé l'épaisseur de cet or sur ce fil , &
 » il a trouve que cette épaisseur de l'or
 » doit être d'un million cinquante mil-
 » lième de ligne , ce qui est d'une peti-
 » tesse énorme ».

Les expériences sur la porosité des
 corps ne sont pas moins piquantes que
 celles sur la divisibilité de la matière.
 M. Savérien n'en omet aucunes. Qui
 croiroit , par exemple , qu'il y a deux
 milliards seize millions de pores sur la
 peau de l'homme ? C'est pourtant ce que
 prouvent invinciblement les expériences
 & le calcul du célèbre Lewenoeck. Il ex-

94 MÉRCURE DE FRANCE.

pose aussi, avec beaucoup de soin, toutes les découvertes qu'on a faites sur la cohésion, sur l'attraction, &c. & finit ce morceau par l'histoire des forces vives.

L'histoire de la terre suit celle des corps: elle comprend aussi celle des sels, & par conséquent de leurs vertus & de leurs propriétés, de la pierre d'aiman & de ses vertus, la découverte des aimans artificiels, & toutes les expériences qu'on a faites sur les métaux, comme les végétations métalliques, l'arbre de Diane, &c.

Parmi les découvertes curieuses qu'on trouve dans l'histoire de l'eau, on remarque le digesteur de Papin. C'est une marmite fort solide, qu'on contient par deux vis de pressoir, & qui, exposée à un feu ardent, réduit en gelée les os de viande qu'on y met. M. Savérien dit qu'un Curé de Rouen avoit fait usage, avec succès, de cette gelée pour les pauvres de sa Paroisse; c'est une chose qui mérite d'être vérifiée.

On doit s'attendre à voir dans cet article l'histoire de la congelation; celle des effets de l'eau bouillante, de l'eau salée, de l'éolipile, &c.

Celui de l'air est intéressant par les

expériences qu'on a faites sur la pesanteur, sur son élasticité, sur son humidité, sur sa chaleur, &c. ce qui amène naturellement l'histoire du baromètre, de la machine pneumatique, des hygromètres, des thermomètres, &c. &c.

L'histoire du son & de ses propriétés suit celle de l'air. Dans l'histoire du feu on a l'histoire des phospires naturels & artificiels, ceux des feux de joie, des illuminations, des feux d'artifice, &c. &c. Enfin dans celle des couleurs, de la lumière & de l'électricité, l'Auteur n'oublie aucunes expériences, aucunes des découvertes qu'on a faites sur ces objets; on a donc ici l'histoire des microscopes, des télescopes, de la lanterne magique, &c. Les articles qui suivent, savoir l'astronomie physique, le globe terrestre, sont traités avec le même soin. Nous voudrions bien en donner une idée, en citant quelques morceaux; mais nous en avons assez dit pour faire connoître la marche & le travail de l'Auteur.

Nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de citer une de ces découvertes qui, par sa singularité, mérite l'attention des Physiciens & des Philosophes. En parlant de la constitution du corps hu-

main, M. Savérien dit : « Il se passe dans
 » notre corps ce que nous voyons dans
 » toutes les plantes.

» Les alimens qui sont dans les intestins,
 » sont la terre ; les racines , ce sont les
 » veines lactées , par lesquelles le suc
 » nourricier ou le chyle monte au cœur ;
 » de façon qu'un homme pourroit vivre
 » sans manger ni boire. Pour le nourrir,
 » il suffiroit de remplir les intestins
 » d'alimens convenablement digérés ,
 » ou encore de faire tremper les vei-
 » nes lactées dans quelques vases où
 » ces alimens seroient déposés , & dans
 » un état de mouvement pour parvenir aux
 » premières veines lactées. On planteroit
 » ainsi un homme comme une plante , &
 » il se nourriroit & vivroit comme elle.

» Mais si l'homme n'est qu'une plan-
 » te , en le considérant physiquement &
 » abstraction faite de la spiritualité de
 » son ame , il doit produire une fleur
 » comme elle ; & cette fleur , dans les
 » hommes comme dans les animaux ,
 » c'est la tête. Il paroît que c'est-là l'ob-
 » jet de toutes les opérations de la Na-
 » ture , &c. »

Il nous reste à assurer que cet Ouvrage
 important n'a pu être entrepris & exécuté
 que

que par un homme profond dans les hautes sciences. L'Auteur est assez connu, & le succès du grand nombre des productions qu'il a publiées depuis trente ans, sont un sûr garant du succès de celle-ci; c'est le jugement qu'en a porté M. de Sancy, Censeur Royal, qui l'a approuvé: *Le nom de l'Auteur, dit-il, & le succès de ses autres productions annoncent avantageusement celle-ci.*

Nous terminerons cet extrait par la notice de M. de Mairan. C'est un des Physiciens célèbres dont parle M. Savérien; nous choisissons le morceau où il peint son caractère. Peu de Savans ont été plus intimement liés avec ce grand Physicien, & personne par conséquent n'est mieux en état que lui de nous le faire connoître.

« M. de Mairan, dit notre Auteur,
 « aimoit la gloire: c'est la passion des
 « belles ames; mais quand cette passion
 « n'est pas réglée par la philosophie, elle
 « trouble souvent la paix du cœur; elle
 « nous rend infiniment sensibles aux cri-
 « tiques & aux éloges, & par-là elle nous
 « fait souvent repousser les unes avec trop
 « de chaleur, & ambitionner les autres.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» avec trop d'empressement ; elle étouffe
» encore tout autre sentiment , parce
» qu'elle veut régner seule , tellement
» quelle ne connoît ni l'amour , ni l'amitié.

» C'est aussi ce qu'elle avoit produit
» dans notre Physicien. On a écrit que la
» douceur de ses mœurs le faisoit regarder comme le modèle des vertus sociales ; qu'il avoit cette politesse aimable , cette gaîté ingénieuse qui plaît , & cela est vrai : mais il faut ajouter qu'il rapportoit tout à lui-même ; son bien-être & sa propre estime étoient les motifs de toutes ses démarches ; & ces beaux dehors n'avoient pour but que de se procurer la considération de tout le monde.

» A l'égard de son esprit , il étoit fin & délicat. Tous ses Ouvrages portent l'empreinte de ce caractère. Ils sont sagement composés & avec beaucoup de méthode. Personne n'a connu mieux que lui , l'art de faire un livre. On en peut juger par la seconde édition de sa *Dissertation sur la Glace* , & sur tout par son *Traité de l'Aurore Boréale* , qui est plein d'une érudition recherchée & où la matière est épuisée :

» les idées sont ingénieuses & les vues
 » toujours nouvelles. En un mot ç'a été
 » le Physicien le plus docte , le plus élé-
 » gant & le plus spirituel qui ait peut-
 » être paru ».

N. B. On prépare actuellement une
 seconde édition de l'*Histoire des progrès de
 l'esprit humain dans les sciences exactes* ,
 dont la première est épuisée ; elle paroî-
 tra à la fin de l'année.

Manuel Tyronien , ou recueil d'abrégia-
 tions faciles & intelligibles de la plus
 grande partie des mots de la langue
 Françoisè , rangés par ordre alphabé-
 tique. Ouvrage utile aux personnes
 qui ont beaucoup d'écritures à expé-
 dier & qui connoissent la valeur du
 temps. Par M. Feutry. A Paris, chez
 les Frères Debure , Libr. quai des Au-
 gustins.

Tout le monde connoît l'utilité des
 abréviations ; mais le défaut de leur uni-
 formité est un très-grand inconvénient :
 chacun veut abréger à sa manière. Un
 Lexique portatif où l'on trouveroit sous
 la main une suite presque complète
 d'abréviations que chacun figureroit de

E ij

la même manière, remédieroit à l'inconvénient qui résulte nécessairement du défaut d'uniformité.

Les Anciens avoient imaginé des caractères qui représentoient un mot ou plusieurs mots ensemble. On en trouve un assez grand nombre dans le recueil de Gruter & dans celui de D. P. Carpentier. On les nomme *Tyroniens*, parce que *Tyro*, fameux Affranchi de Cicéron, s'en servoit pour écrire, sous la dictée, les chef-d'œuvres immortels de son Maître. Par cette invention il suivoit avec la plume (ou style) la rapidité des paroles de l'Orateur. D'après cet exemple, il ne feroit pas difficile de s'habituer à faire à peu-près la même chose, & l'expérience ne pourroit qu'en démontrer la facilité & les avantages.

L'Auteur de ce Manuel fournit tous les moyens de fixer, d'une manière uniforme les abréviations : il ne s'agit plus que de les faire adopter avec unanimité. L'Avertissement qui est à la tête de l'Ouvrage, montre tous les avantages de cette méthode, & renferme des réponses satisfaisantes aux objections. Nous sommes chargés par l'Editeur d'avertir qu'il s'est glissé plusieurs fautes dans les

80 premières pages, sur-tout aux mots qui finissent en *ation*, comme *abstraction*, *accélération*, *annihilation*, *annotation*, &c., lesquels auroient dû s'abrégier ainsi : *abstrac*, *acc'l'rat*, *anhilat*, *annotat*, &c. Il y a une vingtaine de fautes de cette sorte qu'il est très-aisé de corriger.

Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale. Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes ; publié & mis en ordre par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. Tome II. A Paris, chez Dorez, Libraire Saint Jacques, près St Yves.

Si les Magistrats & les Jurisconsultes sont obligés de se livrer uniquement à l'étude des Loix, les Citoyens, qui sont également soumis au pouvoir de ces mêmes Loix, doivent au moins en avoir des notions. Le Dictionnaire que nous annonçons, en facilitant cette étude à ceux qui ne sont point obligés par état de recourir aux sources, ne sera pas moins utile aux autres. On trouvera réunies dans cet ouvrage & les règles d'équité, que la Nature a gravées dans le cœur de tous les hommes, & les loix arbitrai-

E iij

res ou de convention que chaque société s'est formées, suivant son génie & sa manière de concevoir les objets. Les premières, fondées sur des notions invariables, ne sont point sujettes à altération ; on les trouve les mêmes chez tous les Peuples, malgré la différence des mœurs & le changement des temps. Les secondes, qui régissent les sociétés où elles sont en vigueur, sont sujettes à des révolutions qui en rendent l'étude plus difficile, & laissent beaucoup à suppléer & à ajouter à ce qu'elles ont décidé. On trouvera dans ce Répertoire commode ces deux sortes de Loix, dont la connoissance est nécessaire à tous les hommes, de quelque profession qu'ils puissent être.

Essais historiques sur le sacre & couronnement des Rois de France, les Minorités & les Régences ; précédés d'un Discours sur la succession à la Couronne. A Paris, chez Vente, Lib. rue de la Montagne Ste Geneviève.

Quelques Ecrivains ont avancé qu'anciennement la Nation ne reconnoissoit point de Rois mineurs ; d'autres, que la Royauté dépendoit du sacre & du cou-

ronnement ; d'autres , que les Pairs de France donnoient dans cette auguste cérémonie , une sorte d'investiture au nouveau Roi ; d'autres enfin , que les Régences limiroient l'autorité des Rois mineurs.

Les conséquences dangereuses qu'on pourroit tirer de ces assertions , ont déterminé l'Auteur anonyme à publier ses recherches , afin de fixer par les faits , les idées qu'on doit avoir sur ces points importants de notre droit public.

Cet Ouvrage est un tissu de faits puisés dans notre Histoire , lequel n'est point susceptible d'analyse. C'est de l'exactitude & de la juste application des faits qu'on peut déduire les vrais systèmes sur les matières du droit public des différentes Nations ; & c'est de la combinaison des principes & des faits , & de l'enchaînement des prérogatives & des anciens usages essentiels à la Souveraineté du Gouvernement , des droits légitimes & des devoirs essentiels des Sujets que résulte le droit public , qui n'est nulle part , comme l'enseigne un Publiciste , & qui se trouve par-tout.

Oraison funèbre de Clément XIV (Gan-
E iv

ganelli), prononcée par M. l'Abbé Mattzell, Ex-Jésuite, Prédicateur actuel du Chapitre de Fribourg en Suisse, en présence du Sénat Souverain de la République, le 15 Novembre 1774; traduit de l'Allemand sur l'original imprimé, par M. de Fontallard. A Paris, chez la Veuve Defaint, Libr. rue du Foin St Jacques.

Après les éloges donnés au feu Pape par les hommes les plus judicieux & les plus éclairés de tous les pays & de toutes les communions, il ne manquoit plus à sa gloire que d'être loué solennellement par un Ex-Jésuite. L'Abbé Mattzell, plein de zèle pour la vérité, s'est fait un devoir d'unir sa voix à celle de tous les Panégyristes de Clément, & non seulement il exalte ses sublimes vertus, mais encore il l'exerce sur la destruction de la Société.

L'Orateur prend pour texte ces paroles tirées du Livre des Rois, *Princeps & maximus cecidit hodie in Israel*; & après avoir débuté par un pompeux éloge de Louis XV, il nous fait entendre cette cloche lugubre de la mort, qui, du haut du Capitole, répandit dans la Capitale

SEPTEMBRE. 1775. 103
du Monde & ensuite dans tout l'Univers, un nouvel effroi, un nouveau trouble & un nouveau sujet de douleur, en nous apprenant que le 27 Novembre étoit mort le plus grand d'Israël, le très-Saint Père de ce Fils aîné, ce Chef de la Chrétienneré, Laurent Ganganelli, Clément XIV.

La première partie de ce Discours tend à prouver que la tiare convenoit parfaitement à Clément XIV ; & la seconde, qu'elle lui convenoit sans contradiction.

On ne doit point chercher dans ce Discours la méthode qui est employée dans nos Oraisons funèbres. Malgré la diffusion qui s'y trouve, on y remarque des beautés & sur-tout un pathétique qui persuade tout Lecteur, que l'Abbé Mazzell s'est livré de bonne-foi aux sentimens de vénération que lui avoit inspirés les vertus de Clément XIV.

Cette Oraison funèbre, qui mérite de trouver place dans le cabinet des Curieux à raison de sa singularité, doit être jointe à la vie de Clément XIV par M. Caraccioli. Un Gazetier, qui a été mal instruit, a prétendu que cette vie contenoit plusieurs faussetés, sur tout l'endroit où

E v

il est dit que le P. Marsoni, Général des Cordeliers, avoit assisté le feu Pape à la mort. Ce fait est si certain, que le P. Marsoni lui même annonce dans sa Lettre circulaire adressée à tout son Ordre, qu'il n'a point quitté le Souverain Pontife pendant sa maladie, & qu'il a recueilli ses derniers soupirs.

Abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine, contenant les principaux événemens de cette Histoire depuis Clovis jusqu'à Gérard d'Alsace, premier Duc héréditaire, & depuis ce Prince jusqu'à François III; avec les guerres, les batailles, les sièges, les traités de paix, &c. les loix, les mœurs, les usages, &c. 2 vol. in-8°. A Paris, chez Moutard, Lib. de la Reine, quai des Augustins, près le pont St Michel.

On a déjà remarqué que la plupart des abrégés d'Histoire, avant celui de M. le Président Hénault, n'étoient que des compilations informes, où l'on se contentoit de rapporter les faits sans en dévoiler les causes, de citer les noms sans faire connoître les personnages, d'indiquer les événemens sans démêler le ger-

me caché qui les a fait éclore, & de copier les fautes des Ecrivains qui ont précédé, sans y ajouter la moindre critique. On ne savoit pas que l'abrégé d'une chose doit être toute la chose en petit & non pas une partie de la chose que l'on abrégéoit. M. le Président Hénault nous a fait connoître par son Ouvrage, en quoi consistoit la perfection d'un abrégé historique. D'une statue colossale il a su faire une miniature, où tous les traits se trouvent exprimés parfaitement & rendent au naturel la chose qu'ils doivent représenter; & l'on a dit à juste titre que cet Ecrivain approfondissoit les choses, paroissant les effleurer. L'Auteur de l'abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine ne pouvoit donc choisir un meilleur modèle; on trouve à la fin de son Ouvrage une notice de Claude I de Lorraine, Duc de Guise, une liste des Maisons de l'ancienne Chevalerie, avec un Dictionnaire topographique des lieux qui sont dans les Duchés de Lorraine & de Bar.

On ne peut pas se dissimuler qu'un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Histoire, a été de tout raconter sans aucun choix. Ils ont trouvé par-là le secret de surcharger la mémoire & d'ins-

E vj

pirer le dégoût pour cette étude. Les Abbreviateurs se sont trouvés dans l'heureuse nécessité d'éviter cet écueil, & de rejeter tout ce qui n'est pas propre à développer, à faire saisir & à constater les faits essentiels qui méritent seuls d'être gravés dans la mémoire.

Pensées sur la Religion naturelle & révélée, suivies de quelques découvertes importantes sur la philosophie & sur la théologie, & de réflexions sur l'incrédulité. Traduites de l'Anglois de M. Forbès, avec des notes.

L'Auteur de cet Ouvrage a joui partout de la réputation d'un Savant profond & d'un homme vivement pénétré de la religion qu'il professoit. On apperçoit dans tous ses Ouvrages la touche ferme & vigoureuse d'un penseur solide & d'un philosophe religieux ; sa méthode est celle de l'induction. M. Forbès avance d'une vérité connue, & qu'il trouve dans l'Ecriture, à d'autres vérités qu'on n'y appercevoit pas ; & de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, toutes déduites des Livres Saints, il parvient à son but, il opère la conviction, &, che-

min faisant , répand du jour sur beaucoup d'endroits de l'Ecriture Dans les Pensées sur la religion naturelle & révélée , il considère l'homme après sa chute ; & il conclut de l'état triste où il est, qu'il ne peut espérer de pardon, si Dieu ne lui apprend qu'il a dessein de lui pardonner. Il développe la première révélation que Dieu fit à l'homme , en lui disant, *la semence de la femme écrasera la tête du serpent.* Ensuite il recherche par quels moyens Dieu a soutenu la foi de cette promesse dans le monde ; comment Dieu l'a renouvelée du temps des Patriarches, lorsqu'elle étoit presque éteinte ; comment il l'a publiée dans la loi de Moïse , & quels moyens il a choisis pour la conserver, en sorte qu'il ne fût pas besoin d'une autre révélation sur la venue du Messie. Tout le culte extérieur des Juifs devient sous sa plume un mémorial permanent de la révélation, une profession publique de l'attente du Messie, & des moyens du salut qu'il devoit apporter au monde.

Analyse de l'histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux

110 MERCURE DE FRANCE.

Indes. A Paris, chez Morin, au Palais Royal.

L'Auteur de cet Ouvrage n'a point voulu faire une réfutation complète de l'histoire philosophique & politique : il avoue qu'il n'a point cette éloquence & cette pureté de diction qui éblouissent souvent les esprits les plus droits & les plus amis du vrai. Son Ouvrage n'est qu'un extrait fidèle de quelques passages de cette histoire, & renferme des réflexions critiques.

Il fait voir que les établissemens humains ne sont pas fondés uniquement sur les passions, comme le prétendent plusieurs Philosophes ; ils le sont sur les besoins réciproques des hommes, qui, les uns & les autres, ne pouvant se passer de secours, ont formé des sociétés afin que du concours mutuel des services & des travaux particuliers, il résultât le bien général. Ces établissemens une fois formés, loin d'être conservés par les passions humaines, seroient bientôt détruits par elles ; si l'on ne cherchoit à les soutenir par des loix qui, en réprimant les passions, arrêtent le cours des désordres qu'elles ne manqueroient pas de produire.

On convient que ces établissemens ne subsisteroient que dans un état de langueur & de dépérissement, si ceux qui les composent, ne prenant aucun intérêt à ce qui se fait dans le monde, & n'ayant un cœur que pour leur patrie céleste, se soucioient très peu de celle qu'ils ont sur la terre. Mais où trouver dans l'Evangile la preuve que l'amour du ciel détruit tout attachement pour la patrie? L'Evangile ordonne-t-il à ses Disciples de cesser d'être hommes, s'ils veulent être de parfaits Chrétiens? C'est le Christianisme mal entendu & mal appliqué qui pourra seul former des contemplatifs & des enthousiastes qui oublient que l'amour de Dieu & du prochain sont la première vertu que l'Evangile prescrit à tous les hommes.

Les siècles Chrétiens ou Histoire du Christianisme dans son établissement & dans ses progrès. Par M. l'Abbé. . . . en 4 vol. A Paris, chez Moutard, Lib. quai des Augustins, près du Pont St Michel.

L'Histoire de l'Eglise, dit l'Auteur des *Siècles Chrétiens*, renferme un grand

112 MERCURE DE FRANCE.

nombre d'objets qui , quoique liés ensemble par des rapports étroits , ne peuvent être rapprochés dans un même tissu de narration , sans qu'il en résulte une confusion presque inévitable. Pour donner au récit la chaleur & la rapidité qui en augmente l'intérêt , on est sans cesse obligé de renverser l'ordre des choses , de serrer ce qui demanderoit d'être plus étendu , de réunir des matières faites pour être considérées séparément , & de sacrifier la méthode & la clarté à l'art plus ingénieux qu'utile , des transitions & des analogies. A mesure que la carrière s'étend sous les pas du Lecteur , par les progrès de l'Evangile & l'aggrandissement de la sphère où l'astre de la foi déploie ses rayons , il faut le ramener continuellement d'un climat à l'autre , pour le faire passer encore par les routes qu'il vient de quitter. On quitte l'exposition d'un événement , dont il faudroit développer les causes & suivre les effets , pour décrire la célébration d'un Concile ou faire l'extrait d'un Ecrivain. On se transporte tour à tour des Gaules en Afrique , de Rome à Constantinople ; on interrompt & on reprend sans cesse les mêmes affaires , & par ces courses & ces

retours fréquens, on brise & on renoue mille fois le fil des événemens, & l'on jette dans les matières qu'on parcourt un embarras, dont l'attention la mieux soutenue a bien de la peine à se démêler.

Quelle que soit l'utilité des histoires générales, nécessaires sans doute à ceux qui aiment à suivre la mémoire du passé jusques dans les moindres traces, & qui ne veulent rien perdre des précieux détails que les anciens monumens ont conservés; on sait quels sont les avantages des Histoires rédigées, où les faits principaux, les événemens qui font époque, sont les seuls qu'on s'attache à développer. En effet, cette méthode a le mérite de ranger les matières sous les idées générales auxquelles elles se rapportent, d'écarter tout ce qui est étranger au sujet, & qui ne peut servir à le mettre dans un plus grand jour, de séparer les objets qui ne doivent pas être confondus, & de les traiter avec la juste étendue qui leur convient, & avec une clarté qui en rend la discussion plus facile à l'Historien & plus commode au Lecteur.

Cette méthode est encore plus appropriée à l'Histoire Ecclésiastique qu'à tout autre, tant à cause de la vaste étendue

114 MERCURE DE FRANCE.

du théâtre qu'elle embrasse , que par rapport à la nature des choses si nombreuses & si variées qui entrent dans sa composition. Dans l'histoire d'un Empire , d'un Peuple fameux, d'un homme illustre, les faits s'arrangent comme d'eux-mêmes, à mesure que le temps déploie son cours : guerres, batailles, conquêtes, traités de paix & de commerce, projets médités, expéditions hardies, divisions intestines, changemens dans l'ordre politique & civil, tout cela se succède & s'engendre, pour ainsi dire, tour-à-tour. Point d'écarts, peu d'épisodes, encore moins de digressions. Il ne s'agit que de se laisser entraîner à la rapidité des événemens, & de les peindre suivant qu'ils se présentent. Une narration vive & continue suffit aux besoins de l'Historien ; & si le style est pur, naturel, brillant, le Lecteur se livre au charme qui le promène d'objets en objets & qui répand mille fleurs sur sa route.

Mais dans une Histoire de l'Eglise, le tissu des événemens est composé d'un si grand nombre de fils épars, qu'ils est comme impossible de les rassembler sans les brôiller. Il y a des faits généraux qui concernent toute la société chrétienne,

& des faits particuliers qui intéressent certains Pays ou certaines classes d'hommes; il y a des digressions continuelles occasionnées par les disparates inévitables, quand on a une foule de matières toutes distinguées, quoique analogues, à parcourir; il y a l'histoire du dogme & de la morale; l'histoire des Conciles & celle des Ecrivains; l'histoire des institutions publiques, & celle des personnages célèbres par la science ou par la vertu. Si on ne s'exposoit pas à devenir obscur & confus en rapprochant tant de choses dans un même tableau, ne risqueroit on pas au moins de se rendre inutile à la plupart des Lecteurs?

D'après les réflexions sur les différentes manières d'envisager l'Histoire Ecclésiastique, l'Auteur n'a préféré l'ordre analytique, auquel il a ramené l'histoire de chaque siècle, considéré séparément, qu'afin de suivre d'un pas plus égal la marche du temps & celle de l'esprit humain dans ses divers rapports avec la religion chrétienne. Ces matières, du même genre, sont réunies sous des titres distingués qui les indiquent : faits purement historiques, naissance, progrès, extinction des schismes & des hérésies,

disputes sur le dogme & sur la morale, Écrivains célèbres, Conciles généraux & particuliers, leurs décisions & leurs réglemens, détails de mœurs & de discipline, résultats de ces différens objets; tout cela se présente dans l'ordre le plus clair & dans la proportion la plus exacte qu'il soit possible de garder au milieu d'une si grande diversité, & l'ensemble qui s'en forme, produit un tableau où tout est en sa place & facile à saisir.

Dans les premiers siècles, où tout est précieux, l'Auteur a cru devoir tout recueillir; dans les suivans, où les affaires de l'Eglise prennent un cours plus étendu, il a choisi ce qu'il y avoit de plus intéressant, & s'est attaché aux événemens remarquables qui font époque dans les annales de la Religion, qui servent à caractériser le génie & les mœurs du temps où ils se sont passés.

On trouve à la fin de chaque siècle une table chronologique des Conciles tant généraux que particuliers, & une seconde qui indique ce qu'on connoît de certain sur la succession des grands sièges & le synchronisme des Souverains qui ont régné ensemble dans toutes les parties du monde chrétien. Le dernier volume

renfermera également la table chronologique de tous les siècles chrétiens, & présentera par ce moyen l'ordre des événemens suivant les dates auxquelles ils appartiennent,

Tout le monde convient qu'un abrégé aussi méthodique que celui dont on vient de donner le plan, est d'une grande utilité. A mesure que tous les genres de connoissances s'étendent, l'esprit humain a plus de peine à les embrasser : il a un besoin plus pressant d'être guidé dans la recherche & dans le choix des choses essentielles & fondamentales; & c'est cela même qui rend les bons abrégés très difficiles à faire : pour n'y omettre rien d'essentiel & n'y insérer rien de superflu, il faut être maître de son sujet & avoir le talent de réduire, qualité plus rare que le talent d'amplifier.

La défense de la Religion, de la morale, de la vertu, de la politique & de la société, dans la réfutation du système social & de la politique naturelle. Par le R. P. Richard, Professeur en Théologie, de l'Ordre du Noviciat des Frères Prêcheurs. A Paris, chez Mourgard, Lib. rue du Hurepoix.

En suivant pas-à pas les Auteurs qu'il entreprend de réfuter, le P. Richard fait voir que toute morale & toute politique qui ne découle pas de la loi naturelle & divine, ne peut rien pour le bonheur social; que la religion donne de l'homme les idées qu'il en faut avoir; que le dol, la tromperie, le mensonge sont toujours blâmables & jamais permis; que la morale & la vertu ne consistent pas seulement à bien vivre avec les autres, mais à remplir tous les devoirs envers Dieu, envers soi même & ses semblables. Il prouve ensuite que c'est calomnier grossièrement les Théologiens que de dire que, selon eux, les mortels ne peuvent se former aucune idée de la Divinité, & que c'est calomnier la Religion d'une manière bien plus grossière encore, que de lui attribuer de représenter la Divinité comme une Souveraine injuste, furieuse, implacable dans sa colère, &c.

Le Défenseur de la Religion substitue le vrai tableau du Chrétien à l'infidèle peinture qu'en fait l'Auteur du système social; il venge l'Eglise & tous ses vrais Ministres des maximes sanguinaires qu'on leur impute fausement; il démontre que loin d'avilir l'homme en le tenant dans

une éternelle enfance , la morale chrétienne l'anoblit, l'élève, le perfectionne, en lui enseignant à pratiquer des vertus beaucoup plus réelles & plus sublimes que toutes celles du Paganisme & de ses Philosophes tant vantés.

N'aimer que soi-même, chercher son bien-être en tout , faire consister son bonheur dans les plaisirs continuels en bravant les puissances invisibles & fantastiques, qu'on suppose ennemies des habitans de la terre ; voilà, dit l'Auteur du Système social, les principes simples & clairs de la morale & des mœurs. Non, reprend leur Apologiste, c'en est le poison mortel & souverainement corrompateur ; c'est la ruine de la société, la perte des hommes, la source fatale du libertinage le plus effréné, l'athéisme le plus pur, qui apprend à ne reconnoître aucune puissance invisible, aucun esprit, rien de ce qui ne tombe pas sous les sens & qu'on ne peut ni voir, ni flairer, ni palper.

Après avoir relevé une multitude de paradoxes révoltans & non moins contraires à la raison qu'à la religion, le P. Richard s'attache à réfuter ceux qui renversent de fond en comble la société,

la politique, le Gouvernement, la royauté. Comme ils sont en très-grand nombre, & qu'il ne nous est pas même possible de les effleurer tous, nous nous bornerons à un seul qui fera connoître les autres, & qui enchérira sur tout ce qu'on a écrit jusqu'à cette heure de plus séditieux, de plus furieux contre le Trône & la personne sacrée des Rois. *Les Souverains sont des Citoyens auxquels les Nations ont conféré le droit de les gouverner pour leur propre félicité. Quel que soit la forme du Gouvernement, les devoirs de la souveraineté doivent être uniquement fondés sur le consentement des Peuples. . . . Le Souverain le plus légitime, le plus sage, le plus vertueux, ne seroit plus qu'un Tyran, si, contre le vœu public, il s'obstinoit à gouverner; il rentre dans l'ordre des Sujets dès que la volonté publique a révoqué ses pouvoirs.* (Discours III^e & IV^e).

L'Ouvrage est précédé d'une Préface intéressante & lumineuse. On y trouve en racourci & dans un beau jour les plus fortes preuves de la divinité de la Religion chrétienne avec les calomnies de l'incrédulité contre Jésus-Christ, les Apôtres & tous les Saints, tous les Pères, tous les grands hommes du christianisme.

nisme. On y lit le juste éloge du Roi
 régnant; on esquisse sa Lettre aux Ar-
 chevêques & Evêques de France, ainsi
 que celle de M. l'Archevêque de Paris
 à tous les Fidèles de son Diocèse. Enfin
 joignant le sentiment à la conviction,
 l'Auteur termine sa Préface par cette
 touchante apostrophe qu'il adresse à la
 Nation.

« Venez donc , ô François , venez
 » tous vous rassembler autour du Trône
 » du meilleur comme du plus sage & du
 » plus chrétien des Rois, sous la hou-
 » lette de vos Pasteurs ; vous y appren-
 » drez que le respect, l'obéissance, la
 » fidélité à toute épreuve, l'amour sin-
 » cère & filial, tendre & reconnoissant,
 » généreux , favorisent les principaux
 » devoirs que la Divinité même, qui a
 » placé les Souverains sur vos têtes exige
 » de vous à leur égard. Respectez donc
 » ses ordres suprêmes, respectez, d'esprit
 » & de cœur , son image vivante dans la
 » personne sacrée du religieux & bien-
 » faisant Monarque qu'elle vous a donné
 » pour la représenter. Respectez, d'esprit
 » & de cœur la Religion, comme il la res-
 » pecte lui-même ; pratiquez la justice,

F

122 MERCURE DE FRANCE.

« ayez des mœurs dignes de lui & de
« vous. Il vous aimera comme les en-
« fans, vous protégera comme les sujets,
« n'oubliera rien pour essuyer vos larmes
« de ces mêmes mains royales qui por-
« tent sans fléchir le fardeau de l'Etat,
« &c. »

Recherches sur les maladies chroniques,
leurs rapports avec les maladies aiguës,
leurs périodes, leur nature, & la ma-
nière dont on les traite aux eaux mi-
nérales de Barèges & des autres sources
de l'Aquitaine ; par, M. Antoine
de Bordeu, Conseiller d'Etat, ancien
Médecin du Béarn, des eaux de cette
Province & de celle du Bigorre ; M.
Théophile de Bordeu, Médecin
de Paris, ci-devant Inspecteur des
eaux ; M. François de Bordeu, au-
jourd'hui Inspecteur de ces mêmes
eaux, & Médecin du Roi à Barèges.
Tome 1^{er}. A Paris, chez Ruault,
Libraire, rue de la Harpe, 1775.
Avec approbation & privilège. Prix
6 liv.

Ce premier volume renferme la théo-
rie générale des maladies, & l'analyse

médicinale du sang; les Auteurs l'ont fait précéder d'une espèce de Préface, qui annonce le plan de leur Ouvrage: on y expose d'abord la doctrine d'Hippocrate, & on déduit de cette doctrine des principes généraux sur l'économie animale; Hippocrate s'élève, si on peut se servir de ce terme, disent MM. Borden, par une force au-dessus de l'humaine, jusqu'à la main du Créateur, qui pousse à leur fin tous les mouvemens de l'économie animale dans la marche, les progrès & les événemens des maladies. L'agitation ordinaire des Médecins & des malades, les distrait & les détourne de ces écrits sublimes: cependant quelques beaux Génies en ont déjà fait connoître quelques uns, & ont laissé par là des esquisses propres à servir de modèle. Le cours entier de la vie a été regardé, suivant eux, comme une sorte de maladie qui a ses diverses phases & périodes, ses mouvemens variés, ses crises. Les âges, leurs révolutions, ont été calculées sur le pied de mouvemens ou d'efforts critiques, accompagnés d'accidens plus ou moins actifs, douloureux, *maladifs*. La pulmonie a été partagée en trois temps ou degrés notables; on a suivi la goutte,

F ij

la néphrétique , les hémorroïdes dans leurs périodes ; les écouvelles ont été examinées selon le même plan ; c'est précisément d'après un pareil plan que les Auteurs de ces recherches s'appliquent dans cet Ouvrage , à mettre en évidence la marche ou les progrès des maladies chroniques ; qu'ils essayent de distinguer dans cette marche les temps d'irritation , de coction , & d'évacuation ; qu'ils suivent les métastases ou les changemens des maladies chroniques , non moins assujettis à une règle fixe que ceux des maladies aiguës. Pouvoir surprendre la nature , préparant une maladie chronique , la développant & faisant des efforts pour la terminer ; assigner les momens favorables pour agir , & ceux où il faut se livrer à l'expectation ; prouver jusqu'à quel point il est vrai qu'une maladie chronique doit , pour se terminer , devenir aiguë , & qu'ainsi que les plus aiguës , les chroniques ont leurs crises , leurs redoublemens , leurs évacuations , leurs temps de calme , de repos , d'intermittence , de remittance ; leurs momens de résistance aux remèdes , leurs temps de maturation , de douceur , de facile *réductibilité* , leur *curabilité* & leur *incurabilité* , leur sujétion à

la nature & aux grandes secousses des âges, des saisons, des variations de l'atmosphère; leurs rythmes particuliers du poulx, leurs urines, leurs évacuations, leur admirable dépendance des passions; insister beaucoup sur les causes morales, plus efficaces souvent que les physiques, plus difficiles à saisir, plus importantes à observer que les révolutions purement corporelles: ce sont autant d'objets que les Auteurs se proposent de discuter dans leurs recherches; mais auparavant ils ont été obligés d'en faire d'autres sur le fond de l'économie animale, sur la vie & ses fonctions, sur le mécanisme & la manière-d'être des maladies dans le corps vivant. Ils ont cru dans ces recherches devoir donner la préférence à une théorie moins éloignée de celles des Anciens, que le sont les notions courantes sur la circulation, sur les petits vaisseaux, sur les globules du sang, & tels autres dogmes des Ecoles modernes, appelés le *système des Mécaniciens*, qu'ils paroissent rejeter comme très-nuisibles à la saine médecine, ce qui ne plaira pas sans doute aux Médecins modernes.

Les élémens de la vraie médecine doivent s'apprendre & s'éclaircir auprès des

F iii

126 MERCURE DE FRANCE

malades, dans les Hôpitaux & dans le commerce des hommes valétudinaires, dans la méditation, dans l'étude des phénomènes particuliers aux différens âges, aux divers tempéramens, aux passions, aux talens, aux positions particulières où se trouvent les hommes, à leurs habitudes; enfin, disent MM. Bordeu, la médecine s'apprend dans les vieux Auteurs, ennuyeux pour les Physiciens, aussi ont ils puisé dans ces sources antiques & sacrées les premières notions sur la sensibilité, la mobilité, l'activité essentielle à la première fibre de chaque animal, à sa première partie constitutive; ils ont regardé le corps vivant comme un assemblage de divers organes, viscères & autres, qui jouissent chacun d'un sentiment & d'un mouvement particulier, d'une disposition décidée pour tel sentiment ou tel mouvement, d'où résultent l'accord & l'harmonie de toutes les actions particulières qui concourent à la vie générale, & qui toutes dépendent plus ou moins évidemment du sentiment ou du mouvement dévolu à la fibre animale de chaque individu. Nous désirerions pouvoir suivre ces Auteurs érudits dans une si belle

théorie : mais les bornes que nous pres-
 crit la nature de cet Ouvrage périodique ,
 ne nous permettent pas de pouvoir le
 faire : tout ce que nous pouvons obser-
 ver ici à nos Lecteurs , c'est que dans le
 premier volume de l'Ouvrage que nous
 annonçons , & qui fait desirer avec em-
 pressement le second, on trouve expo-
 sée cette belle théorie, cette théorie gé-
 nérale , cette anatomie vraiment médi-
 cale , qui consiste à peindre & à déve-
 lopper l'organisme ou les mœurs &
 usages de chaque organe , appliqué à ses
 fonctions par un instinct & un sentiment
 particulier. On y trouvera aussi joint un
 essai sur la théorie animale, sur les mou-
 vemens intérieurs auxquels sont sujettes
 les liqueurs , & sur les effets que ces
 changemens & les divers miasmes ou
 poisons occasionnent dans l'économie
 animale, soit dans l'état de santé , soit
 dans celui de maladie. Cet essai est le
 résultat des remarques qui ont pu être
 faites sur cette science ou sur cette his-
 toire des liqueurs vivantes. Les Auteurs
 rapportent encore dans le premier volu-
 me une infinité d'observations sur l'effi-
 cacité des eaux minérales de Barèges &
 autres sources d'Aquitaine , & qui servent

F i y

128 MERCURE DE FRANCE.

à appuyer leurs théories. Une partie de ces observations se trouve déjà consignée avec les théorèmes qu'on en peut déduire, dans une thèse que M. Théophile de Bordeu soutint à Paris en 1754, & dans laquelle il discutoit la question : *Utrum Aquitaniae minerales aqua morbis chronicis ?*

Eloge de M. Model, Conseiller de la Cour, Premier Apothicaire de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, &c. par M. Parmentier, Pensionnaire du Roi, Maître Apothicaire de Paris. A Paris, chez Monory, Libr. rue de la Comédie Française, 1775. •

L'Eloge de M. Model est dû à la reconnoissance de M. Parmentier ; l'avantage que celui ci a eu de faire connoître en France les différens travaux de M. Model, les bontés particulières dont il l'honoroit, l'estime & l'amitié qu'il lui a conservées jusqu'au dernier instant de sa vie, sont les motifs qui ont engagé M. Parmentier à annoncer la perte que la Pharmacie vient de faire de ce savant Chimiste.

Description générale & particulière du Duché de Bourgogne, précédée de l'abrégé historique de cette Province; par M. Courtepée, Prêtre, & par M. Beguiller, Avocat, Notaire de la Province, Correspondant des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres, &c. Tome I. A Dijon, chez Frantin, Imprimeur du Roi; & à Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie-Françoise, 1775. Avec approb. & privilège du Roi.

L'entreprise la plus utile, la plus intéressante, & en même temps la plus agréable pour un homme de lettre, est la *Description historique & topographique* du Pays qu'il habite; MM. Courtepée & Beguiller l'ont mieux senti que personne, lorsque guidés par le zèle qui les anime, ils ont entrepris de donner la description de la Bourgogne. Plusieurs Ecrivains anciens avoient tenté de le faire comme eux: mais aucun n'avoit réussi à faire connoître cette Province & ses productions de la manière qu'ils le font dans cet Ouvrage. Il n'en paroît encore que le premier Tome, & si on

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

en peut juger par l'abrégé de l'Histoire du Duché de Bourgogne, qui en forme la plus grande partie, & par la description générale de ce Duché, qui termine le volume, on ne peut que desirer avec empressement les descriptions particulières des différentes contrées de ce Duché que nous promettent les Auteurs pour les volumes subséquens. Ils ont divisé en trois parties la description générale de la Bourgogne, qu'ils nous présentent dans ce volume; la première contient des détails sur la situation, l'étendue & les limites de la Province, sa population, ses rivières, ses montagnes, son climat, ses productions, ses carrières, ses mines, ses curiosités naturelles, son commerce, ses manufactures, &c.; la seconde considère la Bourgogne comme un Pays d'Etat, ses privilèges, son administration Provinciale, &c.; la troisième comprend la division ecclésiastique, civile & militaire.

Physiologie des corps organisés, ou examen analytique des animaux & des végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne & continuité qui unit les différens règnes; édition

SEPTEMBRE. 1775. 131
françoise du livre publié en latin à
Manheim sous le titre de *Physiologie
des Mouffes*, par M. de Necker, Bo-
taniste, Historiographe de l'Electeur
Palatin, &c. A Bouillon; & à Paris,
chez Lacombe, Libr. rue Christine,
1775. Avec approbation.

L'Ouvrage que nous annonçons a
d'abord paru en latin sous le titre de
Physiologia Muscorum : mais le Traduc-
teur qui s'est apperçu que le titre n'étoit
pas assez général, par rapport aux diffé-
rens objets qui sont traités dans cet Ou-
vrage, a cru devoir le changer & lui
donner celui qu'il porte actuellement
dans la traduction françoise; en effet
c'est celui qui lui convient le mieux,
puisque on y trouve un examen analytique
des animaux & des végétaux comparés
ensemble, à dessein de démontrer la
chaîne & continuité qui unit les différens
règnes de la nature; cette vérité, déjà
annoncée par les Naturalistes, est mise
dans le plus grand jour dans l'Ouvrage
que nous annonçons, & appuyée non-
seulement sur un grand nombre d'auto-
rités très-graves, mais encore sur des
faits les plus concluans. On croyoit an-

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

ciennement que le polype formoit la nuance qui distingue & fait passage de l'animal au végétal. Les propriétés communes à certaines plantes & à certains animaux , & que possèdent également des individus , rangés par quelques Naturalistes dans le premier , & par quelques autres dans le second règne , ont engagé M. de Necker à n'admettre qu'un seul corps organique. Après avoir passé en revue les marques caractéristiques assignées par divers Auteurs pour distinguer la plante, de l'animal , il trouve des exceptions qui ne permettent pas d'adopter aucun de ces systèmes : il démontre encore qu'il n'est pas de substances qui méritent le nom de zoophyte ou d'animal plante , comme plusieurs Naturalistes l'ont prétendu ; & en effet , on est obligé de convenir avec M. de Necker que les variétés de la nature excluent les conclusions & les loix générales , ou , si l'on veut , que celles ci sont incompatibles avec la prodigieuse variété qui règne dans les productions de la nature. La singularité de cet Ouvrage & la théorie brillante qui s'y trouve répandue , doivent engager les Naturalistes à le lire.

Nouvelles expériences & observations sur le fer, relativement à ce que M. de Buffon a dit de ce métal dans l'introduction à l'Histoire des Minéraux qu'il vient de publier. Par M. du Coudray, Capitaine d'Ouvriers au Corps de l'Artillerie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Upsal, & se trouve à Paris, chez Ruault, Lib. rue de la Harpe, 1775.

Les expériences & les observations détaillées dans cette brochure ne sont pas, à beaucoup près, conformes au sentiment de M. le Comte de Buffon sur le fer ; M. du Coudray en fait usage pour relever les erreurs dans lesquelles le célèbre Naturaliste François étoit tombé au sujet de ce métal : mais il le fait avec toute la politesse & les égards dûs à un Savant tel que M. de Buffon. Cette brochure mérite d'être consultée par les Métallurgistes : elle est purement pratique.

*Les intérêts du Roi & ceux du Peuple, considérés dans la distribution des impôts & les autres parties de l'administration. Par M. A. de L***. Vol.*

in-8°. prix 3 liv. A Amsterdam, &
se trouve à Paris chez P. D. Pierres,
Imprim. rue St Jacques.

Cet écrit est divisé en deux parties. L'Auteur, après avoir exposé dans la première ce qu'il appelle les erreurs de l'administration, examine dans la seconde la situation des affaires & les moyens qui peuvent le mieux concourir au rétablissement de l'ordre. La seule voie, selon lui, capable de mener au but, consiste moins dans une révolution générale & subite, dont les opérations, peut être trop hasardées, pourroient tomber à faux & occasionner les plus grands inconvéniens, qu'à établir une forme d'imposition qui puisse, en se conciliant d'abord avec l'état actuel des choses, supprimer les abus, & détruire insensiblement tout ce qui sera contraire aux intérêts du Roi, au soulagement & à la tranquillité du Peuple. Pour remplir cet objet, l'Auteur propose son plan, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même. Il ne perd point de vue l'égalité respectueuse qui doit se trouver entre les biens fonds, les facultés des contribuables, les Communautés, Provinces ou Généralités du Royaume.

Nouvelles Françaises, par M. d'Uffieux ;
in 8°. avec figures. A Paris, chez
Brunet, Lib. rue des Ecrivains, vis à
vis le Cloître Saint Jacques de la Bon-
cherie.

Il ne paroît encore que le premier
numéro de ces Nouvelles, que M. d'Uf-
fieux publiera sous le même format que
son *Décameron François*. Comme l'Au-
teur se propose de tirer ses sujets de
l'Histoire de France, il résultera de son
recueil un nouveau degré d'intérêt pour
les Lecteurs François. La première Nou-
velle qui vient d'être publiée est intitulée :
Louis de Bourbon, Prince de Condé. Louis
de Bourbon, premier du nom, Prince
de Condé, très-attaché à Henri II, se
signala à la bataille de Saint Quentin ; il
ne se distingua pas moins au siège de
Calais & de Thionville en 1558 : mais
après la mort funeste de Henri, les mé-
contentemens qu'il essuya, lui firent em-
brasser le parti des Réformés. Ses jours
furent alors remplis d'amertume, & ce
Prince se vit souvent exposé à perdre la
vie. M. d'Uffieux a choisi les scènes les
plus pathétiques pour nous les représen-

136 MERCURE DE FRANCE.

ter. Une de ces scènes nous rappelle les adieux touchans d'Hector & d'Andromaque. Bourbon , Prince généreux & incapable de soupçonner la perfidie, avoit consenti , sur l'invitation de ses ennemis , de se rendre dans la Ville d'Orléans , où les Etats devoient s'assembler ; mais la tendresse inquiète d'Eléonore de Roye , épouse du Prince , s'oppose à son départ ; des présages funestes sembloient autoriser ses craintes. Bourbon , ému jusqu'aux larmes , prodigue à son épouse les plus tendres caresses , tente les plus grands efforts pour la rassurer. Persuadé enfin par tout ce qu'elle oppose à ses raisons , qu'il faut d'autres moyens pour la contraindre à le laisser partir , il prend , quoiqu'à regret , un air sévère , & donnant plus d'éclat au son de sa voix :
 « Madame , lui dit il , voyez à quoi vous
 » forcez ma tendresse ! c'est pour la pre-
 » mière fois , & malgré moi-même , que
 » je vous fais entendre ce mot , *je le*
 » *veux* ». Eléonore baisse les yeux , & ,
 tremblante de respect autant que de
 crainte , le quitte aussi tôt & retourne
 vers son fils , l'unique fruit de ses amours.
 Bourbon pénétré de regret de l'avoir af-
 fligée , la regarde partir & la suit des

yeux long temps après qu'elle a disparu ;
 puis , revenu à lui-même : « Chère
 » épouse , dit il , que ne puis je remplir
 » tes vœux ! mais j'ai donné ma parole :
 » il faut que je la tienne. Mon honneur
 » s'y trouve engagé ; le repos même de
 » l'Etat , ainsi que le mien & celui de
 » mon parti , m'en impose la loi. Je vais
 » donc achever ce que j'ai commencé ».
 Et il poursuit les apprêts de son voyage.
 Cependant Eléonore , renfermée dans son
 appartement avec son fils , se livre aux
 plus noires terreurs. De profonds soupirs
 interrompent ses longues plaintes : « Il
 » va se perdre , s'écrie-t-elle ; il va se li-
 » vrer à ses plus cruels ennemis ; il va
 » me laisser veuve ; & toi , mon fils ,
 » dit-elle , en le pressant dans ses bras
 » & en le couvrant de larmes , & toi ,
 » mon fils , il va te laisser orphelin ! il
 » il le veut ; c'est à nous de nous taire.
 » Le cruel ! il est déjà parti , peut être. Il
 » est parti ; & je n'ai point reçu ses der-
 » niers adieux. Quoi ! mes yeux ne joui-
 » ront pas encore une fois de sa pré-
 » sence ! voyons s'il faut que je renonce
 » à cet espoir. Quelque barbare qu'il soit ,
 » il ne pourra me refuser d'embrasser son
 » fils. Que fais je ? peut-être l'innocen-

138 MERCURE DE FRANCE.

» ce, la foiblesse de ce cher gage pour-
» ront l'arrêter. Ce que la mère n'a pu
» gagner, le fils l'obtiendra peut-être ».
Elle emporte dans ses bras le jeune Bourbon.
A peine sortie de son appartement
elle entend hennir les chevaux, qui, at-
telés à un char, attendent le Prince
dont les pas traversent déjà les cours.
Eléonore, à ce cruel spectacle, hâte sa
marche, arrive avant lui à la principale
porte du Palais, &, dans un profond
silence, attend que son époux se soit
approché. Puis tout-à-coup, emportée par
son désespoir, elle se courbe, pose à
terre, au milieu du seuil, le jeune en-
fant qui fait entendre ses cris, & se re-
levant aussi-tôt : « Puisque je n'ai plus
» de pouvoir sur ton cœur, s'écrie-t-elle,
» ose du moins fouler à tes pieds ce fils
» que mes entrailles t'ont donné, ce fils
» l'unique héritier de ton nom ». Elle se
rait, &, dans une ferme contenance,
attend le parti que prendra Bourbon. Le
Prince s'élance aussi tôt vers son fils, le
prend entre ses bras, & se penche sur ce
tendre fruit de leur amour pour le cou-
vrir de baisers : mais l'enfant, effrayé
du panache qui flotte sur la tête de son
père, se détourne & se rejette en pleu-

rant dans les bras de sa mère. « Tu le
 » vois , s'écrie Eléonore ; il semble te
 » méconnoître pour l'auteur de ses jours ;
 » & tu mérites bien ce cruel traitement ». Bourbon ne put alors retenir ses larmes.
 Il découvre sa tête, remet son chapeau à
 l'un de ses Ecuyers, & reprenant son fils :
 « Cher enfant , ne crains plus ton père ;
 » donne-lui plutôt un sourire. Tu me
 » désarmes : je ne te quitterai point. Je
 » pars : mais tu vas m'accompagner. Ton
 » innocence défendra ton père. Le ciel,
 » en ta faveur , éloignera de moi tous
 » les malheurs que ta mère veut me faire
 » craindre ». Puis s'adressant à Eléonore :
 « Viens, lui dit-il, chère épouse, viens ;
 » & si le respect que je dois à ma parole
 » m'ordonne de porter mes pas dans Or-
 » léans, que ton amour ne me refuse pas
 » de m'y suivre. Viens, & ne me repro-
 » che jamais la cruauté de la réponse que
 » j'ai faite à tes sollicitations ». Il lui
 fait signe alors d'entrer dans le char ;
 Eléonore y monte. Dès qu'elle y est
 assise, Louis place doucement son fils sur
 les genoux de sa mère ; il se place en-
 suite lui même à côté de son épouse, &
 le char suit aussi-tôt la route d'Orléans.

L'Auteur rappelle ici les faits de l'His-

toire, & sans altérer les événemens qu'il en sont résultés, il a, par les situations qu'il a ménagées & les sentimens dont il a animé les discours de ses personnages, donné à cette Nouvelle la chaleur & l'intérêt du Drame.

L'Auteur nous promet trois volumes de ces Nouvelles, & le volume sera composé de cinq cahiers. Chaque Anecdote sera publiée séparément.

Nouvelles Espagnoles, de Michel de Cervantes. N^o. I. Traduction nouvelle, avec des notes, ornée de figures en taille-douce. *La Bohémienne*, Nouvelle première. A Madrid, & se trouve à Paris chez Costard, Libr. rue St Jean de Beauvais, 1775.

Un Littérateur familiarisé avec les richesses de la langue espagnole, vient de traduire en françois les douze Nouvelles de Michel de Cervantes. Le numéro premier ou la Nouvelle première, a pour titre *la Bohémienne*. C'est un conte plein d'imagination, d'intérêt, & de toutes les grâces de récit dont l'immortel Auteur de Don Quichotte savoit embellir ses charmantes fictions.

Le Sénéchal de Murcie étoit allé pour affaires à Madrid avec sa femme, sa jeune fille nommée Constance, & la Gouvernante de cet aimable enfant, dont la rare beauté tenta une vieille Bohémienne, qui épia, pendant plus de six mois l'occasion de l'enlever. Elle trouva le moyen de l'écarter un peu de sa Gouvernante, sur le soir, au sortir d'une Eglise, & l'emporta tout-à-coup dans la campagne, où elle se hâta de la dépouiller, & d'enfermer ses petites nippes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquetées d'un billet qui contenoit le nom de l'enfant & la date de sa disparition. La Vieille donna dès-lors à Constance le nom de *Précieuse*, sous lequel elle l'éleva parmi la troupe des Bohémiens & des Bohémiennes, ses camarades. Elle eut soin de lui enseigner les gentillesces & les espiégleries de ce nouvel état. La petite *Précieuse* devint en peu de temps la Nymphé la plus alerte & la plus rusée de tout le Bohémianisme. Elle étoit si heureusement née, que la mauvaise éducation ne put corrompre son honnête naturel. *Précieuse* étoit vive & enjouée; mais sa décence en imposoit si fort à tous les Bohémiens, que le plus hardi

n'osoit chanter des chansons libres devant elle.

Précieuse parut dans la Capitale de l'Espagne le jour qu'on y célébroit la fête de la Patronne de cette Ville , & fixa tous les regards par tout où elle passa : mais principalement ceux du jeune Don Juan de Carcamo , Chevalier de Calatrava ; elle fit aussi une grande impression sur un beau Page , magnifiquement vêtu , que l'Amour rendit Poète , & qui lui adressa cette pièce de vers :

Précieuse est ton nom : d'une pierre de prix

N'es-tu pas en effet l'image ?

De son éclat , du tien , les yeux sont éblouis ;

Elle est dure... ton cœur l'est cent fois davantage.

Tu confirmes bien le refrain :

« Jamais Beauté ne marcha sans dédain ».

Si , dès le printemps de ton âge ,

Tu nous montres tant de fierté ,

Que sera-ce vers ton été ?

Pourquoi , pourquoi faut-il que cet œil qui nous
charme ,

Imite un basilic qui tue en regardant ?

Ta beauté nous ravir , ta rigueur nous alarme ;

Ton joug est tyrannique autant que séduisant.

Mais , dis ; est-il bien vrai que tu reçus la vie

D'un Bohémien qui mendie ?

Moins fleuve que ruisseau , chérif Mançanarès ,
Est-ce bien sur tes bords que sont nés tant d'at-
 traits ?

Précieuse y naquit , *Précieuse* te venge :

Ce trésor

Passé l'or

Que roulent dans leur cours & le Tage & le
 Gange.

Instruite par ton art , *Précieuse* , tu fais

Nous dire la bonne aventure ;

Aventure funeste à qui veut de trop près

Consulter dans tes yeux ces magiques secrets.

Si ce n'est point une imposture ,

Tes Compagnes cent fois ont forcé la nature

A leur révéler ses décrets ;

Et leurs charmes , dit-on , percent la nuit obscure

Qui couvre du destin les ténébreux arrêts...

Ah ! tes charmes , à toi , sont plus forts & plus
 vrais.

Ta magie est plus simple , elle est aussi plus sûre.

Un regard est le talismant

Qui te soumet celui qui t'a vue un instant.

Si tu chantes ,

Tu m'enchantes

Si tu dances mon ame en secret suit tes pas ;

Elle erre , en t'écoutant , sur tes levres brûlantes ;

Et ton silence même a pour moi mille appas , &c.

• • • • •

Les personnes qui ont lu cette pièce de vers dans l'original, sont seules à portée d'apprécier la difficulté qu'il y avoit d'en faire passer les principales beautés dans notre langue.

Au surplus, le cœur indompté de *Précieuse* fut à l'épreuve de cette attaque, & sa conquête étoit réservée à Don Juan de Carcamo, qui désespérant de plaire autrement à cette Belle, quitta la maison paternelle, muni d'une grosse somme d'or, & s'entra dans la troupe des Bohémiens, pour jouir de la vue de *Précieuse*. En vertu de cette démarche, ses nouveaux Confrères lui permirent de l'épouser : mais *Précieuse*, tout en y consentant, exigea qu'il seroit deux ans sans jouir des prérogatives d'époux, dans la crainte qu'après les prémices de l'hyménée, il ne se ressouvînt de son premier état, & ne retournât à Madrid, au mépris de ses engagements avec elle. Durant ce dur noviciat, Don Juan de Carcamo, qui avoit pris, pour se déguiser, le nom d'André, passa avec la Troupe dans un village à trois lieues de Murcie, où, par malheur pour lui, Carducha, fille d'un Aubergiste, devint éprise de sa bonne mine, & ne lui pardonna point la froideur

leur avec laquelle il reçut ses avances. Elle s'en vengea en les faisant passer pour des voleurs, & fit courir après eux. André se ressouvint de sa naissance, & ce faux Bohémien sautant sur l'épée de l'Alguasil, la lui arracha, & la lui plongea dans le cœur. On arrête André, on le charge de chaînes, & on le conduit à Murcie, pardevant le Sénéchal, père de Constance, de cette même Constance qui, volée à ses parens, avoit été élevée dans la Troupe sous le nom de *Précieuse*. La vieille Bohémienne remarquant que le Sénéchal & la Sénéchale s'attendrissoient en voyant *Précieuse* leur demander la grâce de son époux, comprit qu'un moyen infailible de l'obtenir étoit de leur découvrir que *Précieuse* étoit leur fille. Elle courut donc leur chercher le petit coffret qui contenoit la preuve de sa naissance, & se jetant à leurs genoux, elle leur révéla le crime qu'elle avoit fait, en leur enlevant leur chère Constance. Ce moment est des plus pathétiques, & très-énergiquement rendu dans l'original & dans la nouvelle traduction. Le meurtrier est absous. André & *Précieuse* redeviennent Don Juan de Carcamo & Constance. On réalise leur

G

146 MERCURE DE FRANCE.

hyménée précuite ; & le Roman finit ainsi à la satisfaction des principaux personnages & du Lecteur.

Ce premier numéro des Nouvelles de Cervantes, fait attendre avec impatience les onze autres, que le même Traducteur se propose de donner incessamment. Leur totalité ne peut que former un ensemble précieux pour les Amateurs, & qu'ajouter à la somme de nos richesses littéraires, en fait d'agréables Romans.

Journal de Lecture ou choix périodique de littérature & de morale.

— Simul & jucunda & idonea dicere vitæ,

HOR.

1775. Avec approbat. & privilège du Roi.

Il paroît tous les quinze jours une partie de ce recueil : chaque partie est de 120 pages : trois parties forment un volume ; chaque volume est orné de gravures, & l'Ouvrage est très bien imprimé.

Le prix de l'abonnement pour 12 parties, qui paroîtront dans l'espace de six mois, rendues franches de port par la poste, sera de 15 liv.

On souscrit à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

En Province, aux Bureaux des Postes, & chez les principaux Libraires.

Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

On n'insérera rien dans ce recueil qui puisse empêcher de le mettre entre les mains des jeunes gens.

On a déjà publié trois parties de ce Journal.

Dans la première partie on lit avec plaisir des fragmens ou pensées détachées, qui peuvent servir de préface.

La multitude étonnante de livres ne doit pas épouvanter. Paris contient sept cent mille hommes; on ne peut vivre avec tous, & on choisit trois ou quatre Amis. Il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des Citoyens.

Deux cents mille volumes découragent un homme tenté de faire imprimer; mais il se dit bientôt à lui-même: on ne lit point la plupart de ces livres là, & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignoit d'être confondue & ignorée dans l'Océan; un Génie eut pitié d'elle: il la fit avaler par une huître.

G-ij

148^e MERCURE DE FRANCE.

Elle devint la plus belle perle de l'Orient, enfin le principal ornement du Trône du Grand Mogol.

On apprend tout dans les livres, excepté la manière de s'en servir; c'est l'ouvrage de la réflexion.

On trouve dans ce Journal un choix heureux de lectures intéressantes dont les unes sont extraites d'Ouvrages nouveaux, quelques autres sont originales, & d'autres traduites des meilleurs livres étrangers. Il y a un mélange agréable de vers & de prose.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne.

Par M. C * * *, ancien Professeur de la Faculté de Médecine. Avec approbat. & privilège du Roi.

On publie un Prospectus dans lequel l'Auteur observe qu'il a paru essentiel de réunir dans un même tableau, les ouvrages, les sentimens, les découvertes des Maîtres de l'Art, & de transmettre à la postérité les noms & l'histoire de ceux qui se sont distingués dans quelque partie de la Médecine. Cette science a eu depuis long-temps ses Historiens, qui ont presque tous été Médecins, qui

ont même illustré, par leurs talens, leurs découvertes & leurs ouvrages, les siècles dans lesquels ils ont vécu.

Il se propose donc de donner un abrégé de l'Histoire de la Médecine & de ses différentes parties : d'indiquer l'état de cette profession chez les différens Peuples qui l'ont cultivée autrefois, comme les Chinois, les Japonois, les Egyptiens, les Grecs, les Arabes, &c. de parler des Médecins les plus célèbres de tous les siècles, de tous ceux qui ont enrichi le Public de leurs Ouvrages; de tous ceux qui méritent d'être connus par quelque trait particulier. Les Chimistes, les Chirurgiens, les Botanistes, les Anatomistes trouveront leur place dans cet Ouvrage, de même que les Médecins; on n'oubliera point les Rois, les Princes, les Souverains Pontifes, les Cardinaux, les Evêques & Archevêques, les Philosophes, les Savans de tout état, même les Femmes, qui se sont appliquées à quelque parties de la Médecine ou qui ont contribué à son avancement.

Dans la partie historique, on rapportera le nom & le surnom des différens personnages, les places qu'ils ont occupées, le jour, l'année, le lieu de leur

G iij

naissance, de leur mort & de leur réception aux degrés ou à la maîtrise, la date de leur aggrégation aux différentes Académies & de leur élévation aux places ou aux dignités, les anecdotes intéressantes qui leur sont relatives, les honneurs dont on a récompensé leurs talens, enfin les monumens érigés à leur gloire.

Dans la partie littéraire & critique, on donnera le catalogue de leurs Ouvrages, on indiquera les différentes éditions, on en fera connoître le plan & la distribution, on établira le jugement qu'on en doit porter, on donnera un précis des sentimens & des découvertes des différens Auteurs.

L'ordre alphabétique a été adopté, comme le plus propre à mettre d'abord sous les yeux du Lecteur tous les objets qui peuvent l'intéresser.

On pourra terminer l'Ouvrage par une table particulière de tous les Ouvrages de médecine, anatomie, chirurgie, botanique, chimie, qui ont paru jusqu'à nos jours. On suivra ces différentes matières par ordre alphabétique, on indiquera les noms des Auteurs. Cette table, qui fera l'objet d'un volume, ne peut

qu'être fort utile : elle présentera un tableau de tous les Ouvrages qui ont paru sur chaque sujet ; on y verra les noms des Auteurs qui les ont publiés ; on pourra , en cherchant dans l'Ouvrage le nom de chaque Auteur , connoître ceux qui ont le mieux traité chaque matière , & dont les Ouvrages peuvent être par conséquent plus utiles.

L'Ouvrage sera en huit volumes in 4^o. de 70 à 80 feuilles chacun. Le premier volume paroîtra dans le mois de Novembre 1775 ; il en paroîtra ensuite un successivement tous les quatre mois ; le prix de chaque volume broché sera de 7 liv. pour les Souscripteurs , & de 10 liv. pour ceux qui n'auront point souscrit. On payera en souscrivant la somme de 8 liv. & ensuite celle de 6 liv. pour chaque volume à mesure qu'on les retirera. Les souscriptions seront ouvertes jusqu'au 1^{er}. Octobre 1775 ; après ce temps-là on ne fera plus reçu à souscrire.

On souscrit chez Ruault , Lib. rue de la Harpe.

Dictionnaire historique & géographique portatif d'Italie , contenant une des-

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

cription des Royaumes, des Républiques, des Etats, des Provinces, des Villes & des lieux principaux de cette contrée; avec des observations sur le commerce de l'Italie, sur le génie, les mœurs & l'industrie de ses Habitans, sur la musique, la peinture, l'architecture; sur les choses les plus remarquables, soit de la nature, soit de l'art; ensemble l'histoire des Rois, des Papes, des grands Hommes, des Ecrivains & des Artistes célèbres, des Guerriers illustres; & une exposition des loix principales, des usages singuliers, & du caractère des Italiens. Ouvrage dans lequel on a rassemblé tout ce qui peut intéresser la curiosité & les besoins des Naturels du Pays & des Etrangers. A Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine, près la rue Dauphine. Prix 12 livres relié.

Un Ouvrage dans lequel on a rassemblé avec soin des meilleurs écrits sur l'Italie, ce que cette belle partie de l'Europe offre de plus intéressant, ne peut manquer d'être favorablement accueilli. Il n'est presque personne aujourd'hui à qui

la description de l'Italie ne soit agréable ou utile. Cette description, considérée dans ses rapports avec l'histoire, avec la politique, la morale, les loix, les sciences, les lettres & les arts, avec la géographie ancienne & moderne, vue dans le long cours de ses révolutions, étoit un sujet qui ne pouvoit guère être traité que dans l'ordre alphabétique. Il offre tant d'objets différens, qu'ils n'affectent pas tous également les Lecteurs. Au moyen de la forme de Dictionnaire, chaque Amateur pourra chercher dans cette immense galerie les objets relatifs à son goût, avec bien plus de facilité que dans une description suivie.

L'Italie est le théâtre de tous les arts. Les Curieux y accourent de toutes les parties de l'Europe pour admirer les beaux monumens qu'ils y ont produits dans tous les siècles. L'architecture italienne a servi de modèle au reste de l'Univers. Plusieurs des beaux édifices, élevés par les Romains, ont résisté aux ravages du temps. L'Italie moderne a produit des Architectes dignes de l'ancienne Italie, & dont quelques ouvrages étonneroient les Successeurs d'Auguste. Les Architectes des autres Nations leur

G v

sont bien inférieurs ; la France en a pourtant eu qui les ont quelquefois égalés ; mais à l'exception de la façade du Louvre , de quelques Maisons Royales & d'un petit nombre d'édifices , qu'avons-nous à comparer , dans l'architecture , à ce qui nous reste de Rome ancienne & à la plupart des Palais de l'Italie moderne ? Quel prix auroient les ruines de nos chefs-d'œuvres , si , à la suite des temps , il ne restoit de Paris que des ruines ? Notre Nation , aussi passionnée pour les Jeux de Théâtre que pouvoient l'être les Grecs & les Romains , aussi riche que les premiers , & incomparablement plus féconde que les derniers en chef-d'œuvres dramatiques , n'a pas seulement une Salle de Spectacles qui puisse supporter le parallèle avec le moindre des Théâtres anciens dont l'Italie conserve les restes. L'Italie moderne , à l'imitation de l'ancienne , nous offre des modèles de Salles propres à contenir la plus grande partie du Public assemblé. Naples , Parme , Vérone , Vicence , Milan , & quelques autres Villes , ont des Salles aussi vastes relativement à leur population , que l'étoient celles des Grecs & des Romains , eu égard à la leur. La voix des Acteurs ne

se perd point dans ces Salles, quelque grandes qu'elles soient ; dans celle de Parme, qui contient plus de douze mille Spectateurs, l'on entend de l'extrémité de la Salle, sans perdre un mot, un homme qui parle à demi-voix. Il est surprenant qu'on ne se soit pas encore occupé en France des moyens d'agrandir les Salles de Spectacle, sans les rendre défavorables aux voix. On a lieu d'espérer qu'on s'attachera sérieusement à cet important objet dans la construction d'une nouvelle Salle pour le Théâtre François, ainsi qu'à une nouvelle combinaison dans la disposition des places propres à les rendre plus nombreuses dans une même étendue & en même temps plus commodés pour la totalité des Spectateurs ; il semble que la disposition de gradins en amphithéâtre autour de la Salle, telle qu'elle est pratiquée au Théâtre de Parme, concourroit avantageusement à remplir ce but.

Si l'Italie ancienne fut l'école des grands Artistes qui l'ont encore illustrée depuis la renaissance des beaux-arts, l'Italie moderne l'est encore de nos Artistes François ; & quoique les Italiens d'aujourd'hui ne ressembleront plus à leurs Ancêtres, il

156 MERCURE DE FRANCE.

semble que le génie des arts se soit fixé dans leurs climats. Il y en a même qu'ils semblent avoir créés; telle est la musique, dont les Anciens ne leur ont point laissé de modèles. On ne connoît de la musique des Anciens que les effets vrais ou fabuleux qu'elle produisoit : on n'a que des notions incertaines de leur méthode. Le génie moderne a tout créé chez les Italiens; & cet art, si séduisant & si voluptueux, a dû faire des progrès rapides chez un Peuple dont le caractère est susceptible des passions les plus vives. Leur musique semble être devenue celle de toute l'Europe. Les François seuls, ont long-temps hésité; mais il l'ont enfin adoptée en se réservant le droit de la rectifier, & ont corrigé la lenteur monotone de leur musique par la vivacité de la musique italienne.

La peinture & la sculpture ne produisent point aujourd'hui des chef-d'œuvres qui puissent être comparés à ceux de Raphaël, de Michel Ange, du Bernin, de la Porte, du Titien, &c.; mais les Italiens sentent peut-être mieux que nous le prix de ces chefs-d'œuvre; ils les conservent avec un respect religieux; ils ne permettent point que de riches Etran-

gers les leur enlèvent. Les Peintres & les Sculpteurs d'Italie, qui ne se sentent point le génie de créer, copient les tableaux & les statues de ces grands Maîtres, & vendent leurs copies aux Etrangers; ils ont cependant encore des Peintres & des Sculpteurs d'un très grand mérite.

Les lettres & les sciences ne sont pas moins honorées que les arts dans la patrie du Tasse & de Galilée, & ses bibliothèques recèlent des richesses peut-être supérieures aux nôtres & à celles d'Angleterre. On ne cite aucun dépôt dans le monde qui puisse égaler la Bibliothèque du Vatican.

Les mœurs offrent en Italie un spectacle digne la curiosité du Philosophe. Le sang des anciens Italiens ne coule point dans les veines des habitans de l'Italie moderne. Les Italiens d'aujourd'hui descendent des Barbares qui ont détruit leurs Ancêtres, des Peuples qui en ont ensuite chassé ces Barbares, & des nouveaux Conquérans qui ont détruit ces Peuples & qui s'y sont érigés en Souverains. Normands, François, Espagnols, Allemands, toute l'Europe a fondu dans l'Italie; & comment, sur ce théâtre de dévastations continuelles, les races se sen-

158 MERCURE DE FRANCE.

roient-elles perpétuées? Aussi est-il probable que les Italiens d'aujourd'hui ne descendent pas plus des anciens Conquêteurs du monde, que les Chinois ne descendent des François.

La Capitale de l'Italie est devenue la Capitale du Catholicisme, & la résidence du Chef de l'Eglise, Souverain temporel de grands Etats. Presque toutes les dignités de cette Cour sont affectées aux Prêtres. Les Prélatures & les Bénéfices étant presque les seules récompenses & les seuls trésors dont le Souverain puisse disposer, tout aspire à l'état ecclésiastique & les Familles finissent par le célibat. Cette cause de dépopulation n'est pas aussi forte dans les autres Etats d'Italie que dans ceux du Souverain Pontife : mais elle s'y fait ressentir du moins dans les premières Familles où la Prélatrice peut conduire à la Papauté.

La paresse naturelle aux Italiens, est encore une cause de la dépopulation & de la languet de l'Italie. Les gens de la campagne, tourmentés par les impôts & par le prix arbitraire que l'administration met aux denrées, trouvent plus commode d'aller mendier leur pain aux portes des Couvens & des Palais, d'aller pen-

pler les Hôpitaux ou de végéter insolemment au service d'un *Monfignor*, que de solliciter, par un travail facile, ces terres naturellement fécondes & dont la végétation est si puissante.

L'Italie pourroit non-seulement se passer des productions de tous les pays, mais encore, comme autrefois, fournir les siennes à ses voisins, & s'enrichir de leurs besoins. La terre y produit sans cesse & n'est point dans la nécessité de se reposer; vins, grains, légumes de toute espèce, fruits exquis de tous les climats, huile, bestiaux, tout ce qui sert aux besoins & au luxe de l'homme; l'Italie abonde en tout. L'hiver y fait rarement sentir les rigueurs, ainsi les bois, réservés à couronner les montagnes, n'y enlèvent point à l'agriculture des terrains précieux dans les plaines.

Les Italiens aiment le faste & la représentation; ce genre de luxe leur est plus nuisible qu'il ne le seroit à une Nation laborieuse & cultivatrice, parce que ne tirant point de leurs pays les matières premières du luxe, & laissant, par leur naturel paresseux, languir & perdre les manufactures, ils sont obligés d'acheter des Étrangers les objets né-

cessaires à leur luxe. Une suite de ce luxe est l'amour immodéré des Spectacles.

Tous les Auteurs qui ont parlé du caractère des Italiens, semblent les avoir vus sous des points de vue différens. Les uns en font les plus grands éloges & leur attribuent toutes les qualités de l'esprit, & toutes les vertus. Les autres les peignent jaloux, vindicatifs, trompeurs : ils ne leur font grâce d'aucun vice. On trouvera dans cet Ouvrage plusieurs traits épars qui caractériseront mieux cette Nation, que tant de portraits que les Auteurs prennent dans leur imagination, ou qu'ils esquissent d'après leur manière particulière de voir.

Tout ce qui peut avoir rapport aux objets que nous venons d'exposer, & à une infinité d'autres non moins intéressans, se trouve amplement détaillé dans les différens articles de cet Ouvrage, également curieux, instructif & agréable par l'intérêt des objets qu'il renferme, par l'immense variété qui devoit naître nécessairement du sujet, & par le goût qui a présidé à l'assemblage & à la rédaction des matériaux qui le composent. Les articles des hommes illustres sont enti-

chis, pour la plupart d'anecdotes intéressantes. En voici une au sujet du Chevalier Bernin, Peintre, Sculpteur & Architecte célèbre. La succession de cet immortel Artiste monta à deux millions de livres. *S'il eût été à mon service*, dit la Reine Christine, *j'aurois honte qu'il eût laissé si peu.*

* *Les Hommes de Prométhée*, Poëme, par M. Colardeau. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay, Libraire, rue Saint Jacques, au grand Corneille.

L'Auteur de ce poëme annonce dans sa préface qu'il est redevable du sujet de son poëme à M. Querlon, & l'expression de sa reconnaissance, qui paraît très-vive, est d'autant plus louable, que l'obligation paraît petite. M. Colardeau doit être bien persuadé que le mérite de son Ouvrage est fort indépendant de M. Querlon. Ce mérite est celui d'un style en général plein de grâce & d'harmonie; ce mérite en un mot est celui d'un Poëte,

* *Article de M. de la Harpe.*

& l'idée de M. Querlon est commune & sans intérêt. C'est lui qui doit remercier M. Colardeau d'avoir embelli des charmes de sa muse, une invention si faible. Un Sage conduit le Poëte sous des portiques à demi ruinés & semés de débris. Ils retrouvent sur des tableaux peints à fresque, qui couvrent d'antiques murailles, l'aventure de Prométhée ravissant le feu du ciel pour animer l'homme & sa compagne Pandore. Le Sage explique les détails de cette histoire à mesure qu'ils se retracent à ses yeux dans les peintures qu'ils parcourent. Voilà toute la fiction. L'union du premier homme avec Pandore est tout le nœud de l'intérêt, & rappelle le tableau d'Adam & Eve dans Milton. Rien de tout cela n'appartient à M. Querlon : mais les beaux vers appartiennent à M. Colardeau.

Il établit d'abord le site de la scène.

L'horison , sous un ciel & de pourpre & d'azur ,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille & pur. .
Ce lointain , couronné du sommet des monta-
gnes ,
Offre dans les vallons de riantes campagnes ,
Un fleuve entrecoupé de joncs & de roseaux ,

D'un cours lent & paisible y promène ses eaux ;
 Et toujours plus charmé , plus épris de ses rives ,
 Amuse en cent détours ses ondes fugitives.
 Ici c'est un torrent qui , d'un cours orageux ,
 Tombe , bondit & roule en flots impétueux ;
 D'une humide vapeur il obscurcit la plaine ,
 Pousse , rejette au loin les débris qu'il entraîne ;
 Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs ,
 Ici d'humbles buissons les côtes sont couverts ,
 Et par-tout la verdure , aux yeux *qu'elle intéresse* ,
 Fait briller du printemps la grâce & la jeunesse.

On trouve par-tout dans ses vers l'expression poétique heureusement figurée & neuve , sans être bizarre. C'est le Poète seul qui

Fait briller du printemps la grâce & la jeunesse.

C'est là son langage. On le retrouve dans la belle description des deux Acteurs qui animent la scène qu'on vient de décrire.

L'homme , sous le pinceau de l'Artiste fidèle ,
 Etale sur son front sa fierté naturelle.
 Tout annonce dans lui le Roi de l'Univers ;
 Son superbe regard *s'échappe* en longs éclairs :
 Son port majestueux , mais noble sans rudesse ,
 Réunit à la fois la force & la souplesse ;

164 MERCURE DE FRANCE.

Sur ses membres nerveux les muscles prononcés,
 Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
 Tel paraît dans le Cirque un Lutteur intrépide.
 Sa moitié près de lui, sous un maintien timide.
 Laisse voir plus de grâce & des attraits plus doux.
 Le Peintre n'avoit point, sous un voile jaloux,
 De la belle Pandore enseveli les charmes;
 L'innocence était nue, & l'était sans alarmes;
 Elle s'enveloppait de la seule pudeur.
 La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur,
 Et près de son berceau, pure encore & céleste,
 Dans la nudité même elle eut un front modeste.

La tournurè de ces vers est charmante.
 On a contesté avec raison la vérité de
 celui-ci :

La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur.

Si la pudeur est essentielle à la beauté,
 elle a dû rougir en se voyant nue. Sans
 cette rougeur, son front modeste aurait
 eu une grâce de moins. Peut-être aussi
 pourrait-on blâmer son superbe regard
 qui *s'échappe*. Il me semble que ces deux
 mots *superbe* & *s'échappe* ne soient pas
 faits pour aller ensemble; mais il n'y a
 que de très-beaux vers que l'on puisse
 examiner avec cette sévérité, parce qu'ils
 rappellent l'idée de la perfection. Le

SEPTEMBRE. 1775. 165

mot *superbe* paraît plus heureusement
placé dans ces deux vers que l'on admire
dans un autre portrait de l'homme :

Superbe & s'entourant de l'ombre des cheveux ,
S'élève & s'aplanit le front majestueux.

Les premiers pas , les premiers mou-
vemens de l'homme & de sa compagne
l'un vers l'autre , sont peints avec des
teintes douces & gracieuses.

De surprise en surprise & d'essais en essais ,
L'un & l'autre éperdus , préoccupés , distraits ,
Se lèvent , & d'un pied chancelant & timide ,
Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide ;
Avec quel trouble encor , avec quel embarras ,
La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas !
Ils s'avancent ; leur vue inquiète , attentive ,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme est né fier ; la crainte est peu faite pour
lui.

Sa compagne , plus faible , a besoin d'un appui.
Il la soutient ; Pandore , humble dans ses alarmes ,
Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ses
charmes.

L'heureux fils de Japet , caché dans un bocage ,
Observoit ces époux à travers le feuillage.

166 MERCURE DE FRANCE.

Du sommet d'un côteau leurs pas précipités,
S'élançaient aisément par la pente emportés,
 Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire,
 Ils dirigeaient tous deux leur démarche légère.
 Là Flore déployait à leurs yeux satisfaits
 Son plus beau coloris & l'émail le plus frais.
 Tous les dons du printemps prodiguaient leurs
 délices.

Les fleurs, les tendres fleurs du sein de leurs ca-
 lices,
 Exhalaient, répandaient mille parfums divers,
 En nuages légers ils flottaient dans les airs.
 Un nouveau sens s'éveille, & d'une haleine pure,
 Ils respiraient tous deux l'encens de la nature.

L'Auteur trace ainsi successivement
 l'essai de chacun des sens & la première
 jouissance. Il termine ce tableau par celui
 de l'union des deux premiers Amans dont
 la terre ait vu le bonheur.

Cependant, par degrés, l'orient se colore
 De la pourpre brillante & des feux de l'Aurore;
 A l'Univers charmé qu'elle annonce un beau jour,
 Son char plus radieux est conduit par l'amour.
 A travers les rameaux, sa naissante lumière
 Du premier des humains vient frapper la paupière.
 Il ouvre lentement un œil appelanti;
 Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,

SEPTEMBRE. 1775. 167.

Qu'il sent près de son cœur la compagne fidèle ;
Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle !
Le repos ajoutait à l'éclat de ses traits.

.
.

La fête de l'hymenée se consomme ;
& l'époux , dans son ivresse , exprime le
charme qu'il éprouve auprès de Pandore.

Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature ;
J'admirais ce soleil brillant au haut des cieux :
Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
Chacun de tes regards porte au fond de mon ame
Un trouble qui l'agite , un rayon qui l'enflamme.
J'admirais la verdure & les fruits & les fleurs ;
Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
J'ai respiré l'encens & le parfum des roses :
Qu'il en est de plus doux sur tes lèvres mi-closes !
Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois ;
Mais les oiseaux n'ont pas le charme de ta voix ;
Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore ;
Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore.
Le nectar , les parfums , tout ce que j'ai goûté ,
Et la terre & les cieux , tout cède à ta beauté.
Ivre de mes plaisirs , ah ! je respire à peine.
Une langueur secrète auprès de toi m'enchaîne.
Mon être est-il changé ? mas-tu donné le tien ?
Lorsque nous confondions & ton cœur & le mien ,

168 MERCURE DE FRANCE.

Aurais-tu dans mes sens fait passer ta faiblesse ?

Quel pouvoir prend sur moi ta grâce enchantée !

• • • • •
• • • • •

Oui , oui , je le sens trop , au charme qui m'attire ;
Tu me cèdes la force & tu retiens l'empire.

Il y a de l'intérêt & de la sensibilité dans ce discours adressé à Pandore. En général il règne dans cet Ouvrage , comme dans tous ceux de l'Auteur , une mollesse aimable de style , une élégante facilité qui fait pardonner les négligences , parce qu'elles semblent appartenir au caractère d'un talent heureux fait pour produire sans travail.

A N N O N C E S.

D I C T I O N N A I R E pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecs & latins, tant sacrés que profanes , contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités ; dédié à Monseigneur le Duc de Choiseul,

SEPTEMBRE. 1775. 169

Choiseul, par M. Sabbathier, de l'Académie Etrusque de Cortone, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville. Tome XIX. in-8°. A Paris, chez Delalain, Libr. rue de la Comédie Française.

Frédégonde & Brunehaut, Roman historique, avec fig. in 8°. par M. Monvel; prix 3 liv. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques.

Leçons de Géométrie pour servir d'introduction à l'étude de la sphère & de la géographie : Ouvrage utile à toutes les personnes qui n'ayant pas le loisir de se livrer à une étude profonde de la géométrie, desireroient néanmoins en avoir une connoissance suffisante pour apprendre la sphère & la géographie; in-8°. avec fig. prix 4 liv. br. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean-de-Beauvais; veuve Savoie, rue St Jacques; veuve Desaint, rue du Foin; & Pierres, rue Saint Jacques.

Essai historique & pratique sur les ba-

H

170 MERCURE DE FRANCE.

taillées, par M. le Chevalier de Gri-
moard; in-4°. avec fig. petit papier br.
12 l. 10 s. grand pap. 15 l.

*Discours prononcé dans l'Eglise Royale
Collégiale de Notre-Dame de Provins à la
messe solennelle que le Chapitre de cette
Eglise a célébré le 11 Juin 1775, jour
du sacre du Roi, pour obtenir l'effusion
des bénédictions du ciel sur la personne
& sur le règne de Sa Majesté. Par M.
l'Abbé Royer, Chanoine Théologal de
la même Eglise; in-4°. prix 24 sols. A
Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle,
Libr. rue du Hurepoix.*

On trouve chez les mêmes Libraires
l'Oraison funèbre de Louis XV, par le
même Auteur.

*Nouveau Dictionnaire raisonné de phy-
sique & des sciences naturelles, contenant
l'histoire générale des animaux, des vé-
gétaux, des minéraux & de tous les phé-
nomènes de la nature, avec l'histoire
des sciences physico-mathématiques, &
de tout ce qui a rapport à la physique &
à l'histoire naturelle; par une Société de
Physiciens; 2 vol. in-8°. A Paris, Hôtel
de Thou, rue des Poitevins, quartier St
André-des-Arts.*

ACADÉMIES.

I.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

DANS la séance publique du 25 Août, l'Académie Françoise a donné le prix d'éloquence, dont le sujet étoit l'*Eloge de Nicolas de Catinat, Maréchal de France*, à M. de la Harpe; elle lui a donné également le prix de poésie pour le poëme intitulé : *Conseils à un jeune Poëte*. C'est le quatrième prix d'éloquence & le quatrième prix de poésie que M. de la Harpe obtient; & c'est la seconde fois qu'il a remporté le même jour les deux prix.

Son *Epître au Tasse* a eu le premier *accessit* de poésie. Le premier *accessit* du prix d'éloquence a été remporté par M. de G.... L'Académie, en faisant mention de son Discours, a regretté de n'avoir qu'un prix à donner. Le second *accessit* a été obtenu par M. l'Abbé d'Espagnac, âgé de vingt-deux ans. M. Duruflé a eu le second *accessit* de la poésie.

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

L'Académie a distingué dans les pièces de ce concours celles de M. de Sacy, de M. Doigny du Ponceau, de M. Geoffroy de Neufchâteau, & celle d'un Anonyme.

Le 25 du mois d'Août 1776, l'Académie Française donnera un prix de poésie, & elle propose pour sujet la traduction en vers alexandrins d'un *morceau de l'Iliade*, au choix des Auteurs. La pièce sera de 200 vers au moins & de 400 au plus.

Les Ouvrages seront envoyés le 1^{er} de Juillet, au sieur Demonville, Imprimeur de l'Académie Française, rue St Séverin, aux armes de Dombes.

L'Académie voulant donner aux Auteurs le temps de faire les recherches nécessaires, propose, dès-à-présent, pour le sujet du prix d'éloquence qu'elle donnera le jour de Saint Louis 1777, l'*Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France*.

I I.

R O U E N.

L'Académie de Rouen doit distribuer au mois d'Août 1776, trois prix chacun de 300 livres.

SEPTEMBRE. 1775. 175

Elle demande, pour le prix d'histoire;
Une notice critique & raisonnée des Historiens anciens & modernes de la Neustrie & Normandie, depuis son origine connue jusqu'à notre siècle, pour servir d'introduction à l'histoire générale de la Province.

Pour le prix d'éloquence, l'*Eloge historique du Parlement de Normandie, depuis Louis XII jusqu'à présent.*

Les Mémoires, écrits lisiblement en françois ou en latin, seront adressés, francs de port, à M. Haillet de Couronne, Lieutenant-Criminel du Bailliage, Secrétaire perpétuel. Ils ne seront admis au concours qu'autant qu'ils parviendront avant le premier Juillet 1776. Les Auteurs sont prévenus de ne se point faire connoître. Les Titulaires, Associés & Adjoints de l'Académie, sont exclus du concours.

Prix des sciences & arts : *Indiquer les progrès de nos arts utiles cultivés dans la ville & banlieue de Rouen sous le règne de Louis XV, & leur influence sur le commerce de la Normandie.*

Les Mémoires seront adressés, comme dessus, avant le premier Juillet 1776; à M. L. A. Dambourney, Négociant à Rouen, Secrétaire perpétuel.

H iij

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Mardi 15 Août on a donné au Concert Spirituel une grande symphonie, qui a été suivie d'un petit motet de basse taille de M. Smith, chanté par M. Tourvel. M. le Brun a joué un concerto de hautbois de sa composition. M. Mereau a fait exécuter *Laudate Dominum omnes gentes*, nouveau motet de sa composition à trois voix & à trois instrumens obligés. MM. Bertheaume, Guénin. & Monin, ont exécuté une symphonie concertante del signor Cambini. M. Lorpain a chanté un nouveau motet à voix seule de M. Rochefort. M. Jarnovich a exécuté un nouveau concerto de violon de sa composition. Le Concert a fini par un nouveau *Te Deum* à grand chœur del signor Langlé. Ce Concert a été parfaitement exécuté; le choix des différens morceaux a été goûté, & les musiques nouvelles ont été fort applaudies.



O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a représenté le Mardi premier Août *Cythère assiégée*, Ballet en trois actes. Le poëme est de M. Favart, la musique est de M. le Chevalier Gluck.

On célèbre la fête de Vénus & d'Adonis; les chants & les plaisirs de cette fête sont troublés par les alarmes de Carite, qui vient demander à ses Compagnes du secours contre des ennemis cruels qui attaquent Cythère. Elle leur raconte les dangers qu'elle a courus. Les Nymphes effrayées, se préparent à une défense. Olgar & son Ecuyer Barbarin viennent reconnoître les lieux où ils doivent signaler la vengeance de Mars, outragé de ce que Vénus lui préfère Adonis. Cependant Olgar a aimé Doris, & se plaint encore de sa perfidie. Brontès, à la tête des Scythes & des Sarmates, se joint à Olgar; ils s'animent au combat. Alors Daphné sort de la Citadelle de Cythère, une branche d'olivier à la main, & demande à capituler. Elle somme les ennemis de se rendre.

H iv

Rendez-vous : que fert-il d'attendre ?
 Mille plaisirs vous sont offerts ;
 Et pourquoi rougir de vous rendre :
 Il est doux de porter nos fers.

On s'arrache la victoire ,
 Sans égards ,
 Dans les champs de Mars :
 Les vainqueurs seuls ont la gloire.

Les vaincus
 Demeurent confus.

Mais on se partage l'honneur
 Dans la douce guerre
 Qu'on fait à Cythère :
 Il est tout aussi flatteur
 D'être vaincu que vainqueur.

La Nymphe demande qu'Olgar ose
 accepter un combat singulier, dans le-
 quel il sera obligé de se soumettre. Ce
 Guerrier terrible qu'on lui oppose, est
 Doris, qu'il a aimée. Olgar veut en vain
 se défendre ; il devient son captif, & sa
 défaite lui est chère, malgré les repro-
 ches de Brontès. Ce Chef implacable
 mène ses Soldats à l'assaut ; mais les
 Nymphes n'opposent à leurs fureurs que
 des fleurs. Le plus grand nombre des
 Scythes & des Sarmates fuit, & les au-

tres se laissent enchaîner par les Nymphes. Brontès est furieux ; il veut faire détruire Cythère : mais Cloé entreprend de le dompter ; elle l'aborde comme une transfuge : ensuite elle lui peint l'intérêt que ses vertus lui inspirent & le desir qu'elle a de vivre sous ses loix. Brontès se laisse persuader ; Cloé jure avec lui de détester l'Amour, & le trompe par ce faux serment. Elle veut essayer si elle est bien en Guerrier, & parvient ainsi à lui ôter ses armes & à l'enchaîner. Brontès est d'abord honteux, mais bientôt glorieux de sa défaite & de ses liens. Les Scythes se rendent, à l'exemple de leur Chef, prisonniers des Nymphes. Cythère est triomphante : on célèbre sa victoire.

Cet Opéra comique a beaucoup réussi autrefois à Bruxelles en 1748, & sur le Théâtre de la Foire St. Laurent en 1754. La gaieté & la malignité du vaudeville, la simplicité & la naïveté des airs, l'à-propos, en quelque sorte, entre la musique & les paroles, ces proportions heureusement observées, ont pu donner un succès mérité à ce joli spectacle : mais il semble avoir beaucoup perdu dans son passage sur un grand Théâtre, & par les pré-

H v

entions d'une musique savante & laborieuse, qui a détruit nécessairement la légèreté du poëme. M. le Chevalier Gluck a traité trop sérieusement cet Opéra comique, où il a employé toute la force imposante de son génie, lorsqu'il falloit y répandre les grâces aimables de l'esprit & du goût. Au reste, ce spectacle n'est point sans agrément. On y remarque plusieurs airs bien faits, sur-tout la charmante musique de M. Berton, pour le divertissement du dernier acte, qui a été fort applaudie. Les ballets ont été trouvés ingénieux & agréablement dessinés; celui du premier acte, par M. Dauberval; celui du second, par M. Gardel; le troisième, par M. Vestris: dans ce dernier divertissement, le concours & la réunion des principaux talens de la danse, exécutée par Mlles Heynel & Guimard, par MM. Vestris, Gardel & Dauberval ont eu le plus grand succès. Les rôles principaux du ballet ont été joués & bien chantés par Madame Larrivée, par Mlle la Guerre & Mlle Châteauneuf, par MM. Gelin & Lainé.

Le 11 Août, la Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence.]

COMÉDIE FRANÇOISE.

LA Tragédie des *Arfacides*, en six actes, par M. Peyraud de Beaussol, a été retirée par l'Auteur après la seconde représentation. Nous n'avons pu en donner qu'une idée très imparfaite dans le dernier volume de ce Journal : mais on imprime, dit-on, cette Tragédie, & les Lecteurs pourront décider si les Spectateurs ne l'ont pas jugée trop sévèrement. Nous devons seulement relever une erreur de nom qui nous est échappée ; ce n'est point le Roi de Bithinie, mais celui d'Arménie qui se tue à la fin de la catastrophe, parce qu'il ne peut soutenir la vie en perdant sa couronne & ses Etats, & voyant sa Maîtresse infidelle l'abandonner pour suivre la fortune de son rival.

Les Comédiens François ont donné le samedi 12 Août, la première représentation du *Mariage clandestin*, Comédie en trois actes & en vers libres, de M. le Monnier. Cette Pièce est imitée

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

de l'Anglois de Garrick. Elle a été retirée après la première représentation. Cependant elle eût pu reparoitre avec avantage en y faisant quelques changemens. On y a applaudi plusieurs scènes très-agréables & traitées avec délicatesse ; d'autres ont paru inutiles, épisodiques & contraires à l'intérêt, à l'unité & à la marche de l'action.

On répète actuellement le *Célibataire*, Comédie en cinq actes de M. Dorat.

Le 14 d'Août, la Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence. On a représenté la Tragédie d'*Adélaïde du Guesclin* & la Comédie des *Fausse In-fidélités*.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont représenté pour la première fois, le 14 Août, la *Belle Arsanne*, Comédie nouvelle en quatre actes, en vers, mêlée d'ariettes. Le poëme est de M. Favart, la musique est de M. Monsigny. C'est un sujet de

SEPTEMBRE. 1775. 181
féerie , dont l'idée est empruntée d'un
conte de M. de Voltaire.

La belle Arsene désespère ses Amans
par ses mépris & par son indifférence;
Alcindor, le plus constant de tous & le
plus digne de lui plaire , ne peut vaincre
sa fierté ; il affecte, pour la corriger ,
d'être inconstant : mais il offense son
orgueil, sans réveiller sa sensibilité. Ce-
pendant elle ne peut supporter les dédains
de cet Amant, elle prie la Fée sa ma-
raine de la transporter dans son Palais.
La Fée y consent. La belle Arsene com-
mande en souveraine : tout ce qu'elle
desire, s'exécute. On s'empresse de l'amu-
ser par des danses , par des concerts :
mais il n'y a point d'hommes dans la
Cour de la Fée , point d'amans, & sur-
tout point Alcindor , qu'elle ne peut
s'empêcher de regretter. Elle renonce à
ces fêtes insipides ; elle fuit de ce sé-
jour brillant. La Fée qui ne la perd
point de vue , excite un orage affreux
lorsqu'elle est errante dans une forêt. Un
Charbonnier ajoute à ses frayeurs & à
ses malheurs, par ses propos grossiers ;
elle tombe , accablée de crainte & de
fatigue , au pied d'un arbre. La scène
change pendant son sommeil ; elle se

182 MERCURE DE FRANCE.

trouve au milieu de la Cour brillante de la Fée : on célèbre le mariage d'Alcindor ; elle laisse enfin échapper ses regrets & ses desirs ; elle renonce à sa sottise vanité , & elle fait son bonheur en faisant celui de son Amant fidèle. Cette Pièce est écrite avec délicatesse ; elle offre un spectacle varié & agréable. La musique fait honneur au génie de M. Monsigny ; il y a des airs , entr'autres un trio , charmans. On désireroit seulement qu'il eût moins élevé le ton de certains morceaux , où les voix sont gênées. Madame Trial joue & chante à merveille le rôle de la belle Arsene ; Madame Moulinghen celui de la Fée ; & Mlle le Fevre celui de la statue animée. M. Michu se distingue par son jeu & par son chant dans le rôle d'Alcindor. Le Charbonnier ne pouvoit être mieux rendu que par M. Nainville,

Le 16 du même mois, les Comédiens ont donné une autre nouveauté, savoir *la Colonie*, Comédie en deux actes, parfaitement traduite de l'Italien, par M. Frameri.

Fontalbe, Capitaine de Vaisseau, a échoué dans une Isle déserte, où il fonde, avec les gens de son équipage, une Colonie,

SEPTEMBRE. 1775. 183

dont il est nommé Gouverneur. Il établit pour loi que toute jeune fille qui viendra dans cette Isle sera obligée de choisir, dans la huitaine, un mari, ou de partir sur une nacelle, à la merci des flots. Il regrette Belinde qui l'a quitté dans son voyage, en passant de son navire sur un autre. Il la croit infidèle, & n'espérant plus la revoir, il promet sa main à Marine, jeune paysanne, qui regrette un peu Blaise : mais son absence, & la vanité d'être la femme du Gouverneur, lui font accepter avec joie ses offres. Cependant Blaise, échappé du naufrage, revient avec des richesses ; il se félicite de retrouver Marine, dont il est accueilli avec certains airs de prétention & de fierté qui l'offensent. Il prend déjà son parti d'oublier cette infidèle : mais ses espérances se raniment à l'arrivée de Belinde. La constante Belinde a d'abord beaucoup à souffrir des reproches de son Amant, qui la croit perfide. Enfin elle le désabuse par une lettre de l'ami qui l'avoit trahi. Fontalbe quitte Marine pour retourner à ses premières amours, & Marine est trop heureuse que Blaise veuille encore lui donner la main. Cette Comédie offre des situations intéressantes.

184 MERCURE DE FRANCE.

tes, & plusieurs scènes de bon comique. Elle a été parfaitement jouée & chantée par MM. Julien & Narbonne, par Mlles Colombe & le Fevre. La musique, qui est de Sacchini, célèbre Compositeur Italien, est délicieuse; le chant en est toujours agréable, l'expression toujours vraie, l'accompagnement toujours piquant & pittoresque.

Le 19 d'Août on a joué le *Turban enchanté*, Pièce Italienne, & l'*Ami de la Maison*, Comédie en trois actes. La Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

COLLECTION précieuse & enluminée des fleurs les plus belles & les plus curieuses, qui se cultivent tant dans les jardins de la Chine que dans ceux de l'Europe, dirigée par les soins & sous la

SEPTEMBRE. 1775. 185
conduite de M. Buc'hoz, Auteur des
Dictionnaires des trois règnes de la Fran-
ce, de l'Histoire universelle du règne
végétal, & de la Collection de planches
enluminées & non-enluminées d'histoire
naturelle. Ouvrage également utile aux
Naturalistes, aux Fleuristes, aux Peintres,
aux Dessinateurs, aux Directeurs des
Manufactures en porcelaine, en fayance
& en étoffes de soie, de laine, de coton,
& autres Artistes; pour servir de suite à
l'histoire naturelle & économique des
trois règnes de la Nature. Partie pre-
mière. Plantes de la Chine, peintes dans
le Pays. A Paris, chez Lacombe, Libr-
rne Christine; & chez l'Auteur, rue
Hautefeuille.

I I.

La Sultane, estampe d'environ 18
pouces de hauteur & de 14 de largeur,
d'après le tableau de Carle Vanloo, pre-
mier Peintre du Roi. Elle est gravée d'un
burin très-délicat, & d'un travail très-
précieux, par J. Beauvarlet, Graveur du
Roi; prix 12 liv. chez l'Auteur, rue du
petit Bourbon, attenant la Foire Saint
Germain.

Cette estampe fait pendant de celle

que nous avons annoncée, ayant pour titre, *la Confiance*.

I I I.

Les Délices de l'Été, estampe d'environ 13 pouces & demi de hauteur, & 17 pouces de largeur. Elle est gravée avec beaucoup d'art & de talent par J. B. Lienard, d'après un tableau très-agréable de M. le Prince, Peintre du Roi; prix 4 l. A Paris chez l'Auteur, rue des Fossés M. le Prince, vis-à-vis celle de Vaugirard, à l'Hôtel d'Harcourt; & chez J. P. le Bas, Graveur du Roi, rue de la Harpe.

I V.

Portrait de Madame la Comtesse d'Artois, gravé au metzotinto, dit la manière noire, haute de 14 pouc. & demi, sur 10 pouces & demi de large; prix 3 liv. A Paris, chez Haines, rue de Tournon, vis-à-vis l'Hôtel de Nivernois.

Le sieur Haines, persuadé que la connoissance de ce genre de gravure, si facile à apprendre & si prompt à faire pour qui sait dessiner, est beaucoup désiré en France, & que la seule difficulté

SEPTEMBRE. 1775. 187

est de se faire grainer les planches, qu'on appelle les fonds, donne avis que l'on en trouve chez lui de grainées, de toutes grandeurs & à juste prix, & qu'on les fait imprimer à l'angloise par le sieur Maillot, rue Saint Jacques, seul dans ce genre.

V.

Les Cerises, & Annette & Lubin, deux estampes en pendant, très bien gravées par M. Ponce, d'après les dessins de M. Baudouin; prix ; l. chacune. A Paris, chez l'Auteur, rue St Hyacinthe, porte St Michel, maison de M. Debure; & chez Bafan, rue & Hôtel Serpente.

Ces sujets galans font suite des autres gravures d'après ce Peintre ingénieux.

V I.

Portrait en médaillon de Maximilien-François Xavier-Joseph-Jean-Antoine-Kenceslas, frère de l'Empereur, né à Vienne le 8 Décembre 1756, Coadjuteur de l'Ordre Teutonique en 1769, gravé par Dupin, d'après le tableau de Davenne. A Paris, chez Bligny, Lancier

138 MERCURE DE FRANCE.

du Roi, Cour du Manège, aux Tail-
lies.

V I I.

*Portrait en médaillon de Marie-Adé-
laïde Clotilde-Xavière de France, Prin-
cesse de Piémont, née à Versailles le
23 Septembre 1759, gravé par L. J.
Cathelin, Graveur du Roi, d'après le
tableau de Ducreux, Peintre de Leurs
Majestés Impériales. A Paris, chez Bli-
gny, à la même adresse.*

V I I I.

*Portrait en médaillon d'Antoine Petit,
très-célèbre Médecin, Docteur-Régent
& ancien Professeur de la Faculté de
Médecine, Membre des Académies
Royales des Sciences de Paris & de
Stockholm, Professeur d'Anatomie &
de Chirurgie au Jardin du Roi, Inspec-
teur des Hôpitaux militaires du Royau-
me. Ce portrait est ressemblant; il est
dessiné & gravé avec beaucoup de soin
& de talent, par C. Macret; prix 24
sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint
Jacques, maison de la veuve Duchesne,
Libraire.*

TOPOGRAPHIE.

DEUZIÈME cahier des jardins anglo-chinois en vingt-deux planches, contenant les différens temples, mosquées, pagodes, grottes, serres chaudes; ponts, cabinets chinois de Kew & de Stow; le parc de Sion-Hill, Claremount, Wimbleton, &c. sur les dessins que M. André, Architecte-Juré-Expert, a fait dans son voyage d'Angleterre, par les ordres de S. A. S. M. le Prince de Conti.

Plus le parc de Pembroke, Pelham, Blair, en Angleterre.

La laiterie de Chantilly, & celle de M. Boutin; le jardin anglois de Mde la Comtesse de Boufflers, au Temple; celui de Mde la Princesse de Monaco.

Le plan général des jardins de Schwetzingen, à l'Electeur Palatin; trois planches de détails du même jardin.

Plus six jardins de composition à l'angloise, par Thiémé, depuis 3 toises sur 6, jusqu'à 13 de face sur 33 de profondeur; prix 12 l. chez le sieur le Rouge, Géographe du Roi, rue des Grands Augustins.

En payant 9 liv. de plus, on recevra une promesse du sieur le Rouge, par laquelle il s'engage de fournir, *gratis*, aux Souscripteurs, un troisième cahier de jardins anglo-chinois, qui paroîtra au 25 de Janvier prochain, en trente planches, compris la description de tous les articles du 2^d & 3^e cahier, qui contiendra Wanstead, à deux lieues de Londres, les vastes jardins à la chinoise d'Ermenonville, à M. le Marquis de Girardin, homme de génie & de goût, qui a visité tous ceux de l'Angleterre; ceux de Roissy, à M. le Comte de Caraman, qui a eu la complaisance de faire voir à l'Auteur de superbes jardins anglois de sa composition : il a également voyagé en Angleterre avec fruit. Ceux de M^{de} la Comtesse de Boufflers à Auteuil, de M. le Chevalier de Janssen à Chaillot, &c. &c.

Plus six planches contenant vingt jardins de composition à l'angloise, depuis un demi quartier jusqu'à trois arpens; par Thiémé, Jardinier Décorateur.

Plus, les treillages à la mode, cascades, fontaines & autres décorations.

Le dernier d'Octobre, de Novembre & Décembre, on délivrera ces planches

SEPTEMBRE. 1775. 191

finies. Ceux qui ne souscriront point les payeront 12 liv.

Le sieur le Rouge vient aussi de donner les jardins anglo-chinois de Sans-Souci , en deux feuilles assemblées ; par Saltzman , Jardinier du Roi de Prusse ; avec la description , traduite de l'Allemand. Prix 4 l.

M U S I Q U E.

I.

*P*IECES d'Orgue. Messe en la mineur ; dédiée à Madame de Montmorency-Laval , Abbessé de l'Abbaye Royale de Montmartre ; composée par M. Benaut , Maître de clavecin. Prix 3 liv. A Paris , chez l'Auteur , rue Gilles - Cœur , la deuxième porte cochère à gauche en entrant par le Pont-Neuf ; & aux adresses ordinaires de musique.

II.

Dialogue comique entre M. Simon & Mlle Manon , avec accompagnement de

192 **MERCURE DE FRANCE.**

basse; par M. Albanèse, Musicien du Roi. A Paris, au Bureau du Journal de Musique, vis-à-vis la rue des vieux Augustins; prix 24 s.

Caricature plaisante, qui ressembleroit assez à une scène d'Opéra-comique entre un Bailli amoureux & une Soubrette maligne & rusée; la musique en est pittoresque & brillante.

I I I.

Ariette comique, ou espèce de parodie à grand orchestre pour une basse-taille; par M. l'Ecuyer, de l'Académie royale de Musique; paroles de M. Piron. A Paris, à l'adresse du Bureau du Journal de Musique, ci dessus; prix 1 liv. 16 s.

I V.

Concerto septième en sol, à violon principal, premier & deuxième violons, alto & basse; composé par Antoine Lolli, Premier Violon de S. A. S le Duc régnant de Wirtemberg. Prix 4 liv. 4 s. A Paris, au Bureau d'abonnement musical, rue du Hazard Richelieu; & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez M. Castand, Place de la Comédie.

V.

V.

*Musique nouvelle chez le sieur Sieber, rue
St Honoré, à l'Hôtel d'Aligre, ancien
Grand Conseil.*

Concerto à violon principal de C. Stamitz, prix 4 l. 4 s.

Concerto à violon principal, par Z. Borghi, prix 4 l. 4 s.

Concerto à violon principal, par G. Cramer, p. 4 l. 4 s.

Concerto à violon principal, par Antoine Stamitz, prix 4 l. 4 s.

Ces Concerto ont été joués plusieurs fois au Concert Spirituel & aux concerts des Amateurs, par-tout avec le plus grand succès & applaudissement.

Six trio à trois violons ou deux violons & alto, par G. Demaky. Op. VIII; prix 7 l. 4 s.

L'Harmonie, ariette, avec accompagnement de deux violons, alto & basse, deux hautbois, deux cors, *ad libitum*; prix 1 liv. 16 s.

L'Amour vainqueur, ariette, avec accompagnement; prix 1 l. 16 s.

On trouve aussi chez le sieur Sieber,

même adresse que ci-dessus, toutes les partitions des Opéra-comiques composés par M. Duni, comme la Fée Urgelle, la Veuve indécise, le Peintre amoureux de son modèle, l'Isle des Foux, Mazer, les deux Chasseurs, le Milicien, l'Ecole de la Jeunesse, la Clochette, le Rendez-vous, les Moissonneurs, les Sabots, avec les ariettes détachées.

V I.

M. Berton, Administrateur général de l'Académie royale de Musique, a été prié par M. le Chevalier Gluck de faire les airs de ballets du troisième acte dans son Opéra de Cythère assiégée; & les ayant faits à la satisfaction générale du Public, il les a cédés à titre de présent au sieur le Marchand, ordinaire de ladite Académie, qui les a fait graver & qui les vend 9 liv. chez lui, rue Froimanteau, & à l'Opéra, ainsi que tous les Ouvrages de M. le Chevalier Gluck, dont il est éditeur, & ceux des plus célèbres Auteurs dans différens genres,

V I I.

Troisième Recueil des airs connus, ar-

SEPTEMBRE. 1775. 195

rangés en pièces de harpe, avec la chaconne de l'Union de l'Amour & des Arts, & celle d'Orphée, & la Cosaque d'Iphigénie, avec accompagnement de violon & de basson *ad libitum*; dédié à Mademoiselle d'Artincourt, par François Petrini. Œuvre XI; prix 12 liv. A Paris chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins; & chez M. Cousineau, Luthier ordinaire de la Reine, rue des Poulies.

*LETTRE de M. de Voltaire aux Editeurs
de la Bibliothèque universelle des Ro-
mans, Ouvrage périodique *.*

15 Auguste 1775.

Vous rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature en faisant connaître les Romans, &

* Cet Ouvrage périodique, dont il y a déjà cinq volumes, & dans le dernier l'histoire & le tableau intéressant du Roman de Télémaque, se continue avec succès. Cette Bibliothèque a commencé le 1 Juillet de cette année. Il en paroît 16 vol. in-12 par an, lesquels, francs de port, sont de 24 l. & en Province de 32 l. On souscrit à Paris chez Lacombe, Lib. rue Christine.

I ij

on a une vraie obligation à M. le Marquis de Paulmy de vouloir bien ouvrir sa Bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'Histoire. Tout est Roman dans nos premiers livres ; Hérodote , Diodore de Sicile , commencent tous leurs récits par des Romains. L'Iliade est-elle autre chose qu'un beau Roman en vers hexamètres ? & les amours d'Enée & de Didon dans Virgile , ne sont-ils pas un Roman admirable ?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont , pour de simples ouvrages d'imagination , vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens Ouvrages de cette espèce , un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux , mais la peinture est vraie ; & c'est par-là que les anciens Romains sont précieux. Il y a surtout des usages qu'on ne retrouve que dans ces vieux monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au Public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre Pétrone à la tête des plus singuliers Romains de l'antiquité. C'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers Césars , sur-tout celles de la bourgeoisie , qui forme par-tout le plus grand nombre. Le Turcaret de notre le Sage n'approche pas de Trimalcion ; ce sont l'un & l'autre deux Financiers ridicules ; mais l'un est un impertinent de la Capitale du monde , & l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraîsez pas persuadé que cette satire

bourgeoise soit l'ouvrage que le Consul Caius Pétronius envoya à l'Empereur Néron avant de mourir par ordre de ce Tyran. Vous savez que l'Auteur de la satire que nous avons, s'intitule Titus Pétronius ; mais ce qui est bien plus différent encore, c'est la bassesse & la grossièreté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la Cour d'un Empereur ; il y a plus loin de Trimalcion à Néron que de Gilles à Louis XIV.

Si on veut lire l'article Pétrone dans les Q. S. L'E. , on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les Commentateurs qui ont pris l'imbécille Trimalcion pour l'Empereur Néron, la dégoûtante femme pour l'Impératrice Poppée, & des discours insupportables de Valets ivres, pour de fines plaisanteries de la Cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce Roman à un Consul, que d'imputer au Cardinal de Richelieu un prétendu testament politique, dans lequel la vérité & la raison sont insultées presque à chaque ligne.

L'Ane d'or d'Apulée est encore plus curieux que la satire de Pétrone. Il fait voir que la terre entière retentissait dans ces temps-là de sortilèges, de métamorphoses & de mystères sacrés.

Les Romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec Apulée & Pétrone, ni avec les anciens Romans grecs, tels que la Cyropédie de Xénophon. Mais on peut tirer toujours quelques connaissances des mœurs & des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces Romans mêmes.

On a judicieusement remarqué que la Fontaine a tiré la plupart de ses contes des Romanciers du quinzième & du seizième siècle ; & parmi ces contes mêmes, il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité, & dont on retrouve des traces dans Aulugelle & dans Athénée. Il ne faut pas croire que la Fontaine ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'Aneau d'Hans-Carvel dans Rabelais ; Rabelais l'avait pris dans l'Arioste, & l'Arioste avoue que c'était un conte très-ancien ; mais ni la Fontaine, ni Rabelais n'ont rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaisant qu'il l'est dans l'Arioste.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
 Che dipingere il diavolo solea
 Con bel viso, begli occhi e belle chiome
 Nè piè d'angel nè corna gli facea,
 Nè facea sì leggiadro nè sì adorno
 L'angel da dio mandato in galilea.
 Il diavolo reputandosi a gran scorno
 S'ei fosse in cortesia da costui vinto,
 Gli aparve in sogno un pose inanzi il giorno,
 E gli disse in parlar breve e succinto,
 Chi egli era, e che venia per render merto
 Dell'averlo sì bel sempre dipinto.

C'est ainsi que la fable des Compagnons d'Ulysse, changés en bêtes par Circé, & qui ne veulent point redevenir hommes, est entièrement imitée du petit poème de l'Ane d'or de Machiavel.

& ne lui est pas supérieure , quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne fais pas pourquoi il est dit dans le second volume de la Bibliothèque des Romans , p. 103 , que *le Pâ é d'anguilles est dans la Fontaine , un modèle de l'art de conter* : on en donne pour preuve ces vers ci :

Eh quoi ! toujours pâtés au bec ?
 Pas une anguille de rôtie !
 Pâtés tous les jours de ma vie !
 J'aimerais mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;
 Pain de part Dieu ou de part l'autre.
 Au Diable ces pâtés maudits !
 Ils me suivront en Paradis
 Et par-delà , Dieu me pardonne.

Je crois sentir , comme un autre , toutes les grâces naïves de la Fontaine : mais je vous avoue que je ne les apperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais les plus anciennes origines des Romans , des Contes & des fables. Je les retrouverais peut-être chez les premiers Grecs & chez les premiers Persans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous , qui est celle des Arbres qui veulent se choisir un Roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches , je finis par vous remercier de vos deux premiers volu-

mes : je vous attends au charmant Roman de Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, Messieurs, Votre t. h. o. f.

V.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

De Bordeaux, 15 Août.

Monsieur, je me souviens d'avoir lu dans votre Journal le récit des actes de charité & de bienfaisance que Mgr le Prince Ferdinand de Rohan, Archevêque de Bordeaux, fit dans cette Ville, & les secours abondans que ce digne Prélat procura constamment aux malheureux dans un temps de disette & de calamité ; c'est ce qui a rendu ce Prince si cher aux Habitans de son Diocèse, & sur-tout aux Citoyens de la Ville de Bordeaux. Je ne puis vous exprimer les craintes, les douleurs, les alarmes, les espérances, & tous les sentimens de tendresse qui ont été occasionnés dans cette Ville à la nouvelle que son Archevêque étoit attaqué à Paris de la petite vérole, qu'il avoit reçu les Sacramens & qu'il étoit en danger. Les riches Citoyens de Bordeaux répandoient des aumônes, les personnes de tout âge & de tout sexe remplissoient les Eglises ; on faisoit des prières mêlées de larmes pour fléchir la clémence du ciel ; le Peuple alloit à plusieurs lieues au devant du Courier, pour avoir plutôt le bulletin, qui se répandoit avec rapidité

entre les mains de tous les Habitans ; mais après tant d'alarmes , qu'il nous a été doux d'apprendre le rétablissement de notre cher & respectable Archevêque ! alors notre allégresse n'a pas été moins vive que ne l'avoit été notre inquiétude.

*EXTRAIT d'un Sermon sur la Prière ,
prononcé à Franconville le jour de la
Madeleine , par l'Abbé Rouffean , Prédicateur ordinaire du Roi , & Vicaire-Général d'Alby.*

MES FRÈRES , au milieu de tant & de si puissans intérêts , il s'en élève un autre qui réclame tout entier vos prières , la vie du Prince qui nous gouverne. Nous ne pouvons trop vous le répéter , il ne veut , il ne respire que le bonheur de son Royaume. Le jour où les besoins & les dettes de l'Etat lui permettront de diminuer le poids des impôts , sera pour son cœur le plus beau jour de son règne. Au moment où la Religion est descendue du Ciel pour consacrer , & s'il étoit possible , pour resserrer les liens qui l'attachent à ses sujets , il a juré entre les

mais de vivre juste , le protecteur de son peuple , & sur-tout le vôtre , habitans des campagnes. Si vous saviez combien il honore votre état , & le rang qu'un bon , qu'un honnête cultivateur tient à ses yeux !... Il a toutes vos vertus , votre simplicité , votre franchise , votre candeur. L'amour & l'attachement que vous avez pour vos femmes , il l'a pour son auguste épouse ; & si les vœux de la France sont exaucés , ah ! vous verrez comme il sera bon père ! La libre circulation qu'il a donnée aux fruits de vos travaux , & que vos seuls ennemis ont essayé de calomnier , est l'ouvrage de son cœur autant que celui de son esprit ; il a pensé que la vigilance & la bonté des Rois devoient être comme la providence de Dieu qui fait lever son soleil sur tous les mondes & qui veut que celui qui possède beaucoup donne au malheureux qui manque. Mes Frères , ayez confiance dans les principes & l'équité de notre jeune Monarque , dans les lumières & la probité courageuse des Ministres qu'il a eû le mérite , si rare pour les Princes , de choisir comme la Nation elle-même les auroit choisis ; & le Ciel , que vos vertus & votre travail vous an-

sont rendu propice , bénira par d'abondantes récoltes les loix sages & les intentions droites du meilleur des Maîtres.

Mais oublié-je que je parle au Peuple de l'Univers qui a le plus de motifs pour aimer son pays , qui chérit davantage son Roi ? Il sent donc plus vivement que je ne pourrois l'exprimer , l'obligation d'intéresser le Ciel à la splendeur de l'un , à la conversation de l'autre ; & si dans le sujet que je traite , il me reste encore quelque chose à craindre , c'est que les grands objets de prière que je viens d'exposer , n'aient détourné mes auditeurs de leurs propres besoins : je me hâte donc de passer à la nécessité de la prière par rapport à l'homme envisagé comme chrétien.

*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c,*

I.

Pompes à feu.

LES sieurs Perier , frères , ont exécuté ,
chez Mgr le Duc d'Orléans & chez Mgr

I vj

204. MERCURE DE FRANCE.

le Duc de Chartres , *des Pompes sans piston* , qui n'ont que le feu pour moteur. Ces pompes , dont l'objet est d'élever de l'eau pour les besoins domestiques & pour la décoration des jardins , sont susceptibles d'être exécutées dans toutes les proportions , selon le besoin. Celle qui est établie à la Chaussée d'Antin , marche par le moyen d'un poêle , & elle a le double avantage d'échauffer , tout l'hiver , les serres chaudes & les appartemens , en élevant encore 30 ou 40 muïds d'eau , par heure , à 35 pieds au-dessus de la surface de l'eau du puits. On dit 30 à 40 muïds , parce que cette machine va plus ou moins vite , selon le degré de feu. On peut , au moyen des soupapes pratiquées dans la cheminée , échauffer les serres chaudes & faire marcher la machine en même-temps , ou chauffer seulement la machine sans les serres , ou les serres sans la machine. Elle marche déjà depuis longtemps , sans avoir éprouvé le moindre dérangement ; parce qu'elle est extrêmement simple , & qu'elle n'a besoin d'autre agent que le feu.

Cette pompe occupe fort peu d'espace & peut se placer par-tout où l'eau n'est pas à plus de 20 ou 25 pieds de profon-

deur ; si elle étoit beaucoup plus basse , on
 feroit obligé de faire ce qui a été exécuté
 dans un jardin au fauxbourg du Roule , où
 les puits ont 70 à 80 pieds de profondeur :
 la machine à feu a été placée au-dessus
 d'un puisard qui a été rempli une première
 fois par un moyen quelconque ; l'eau de
 ce puisard , élevée par la machine , est
 portée à l'autre bout du jardin , par des
 tuyaux de conduite , sur une roue de mou-
 lin qu'elle fait tourner , & dont l'action
 donne le mouvement à des pompes ordi-
 naires , après quoi elle retourne au pui-
 sard d'où elle a été tirée , par un canal en
 forme de rivière.

II.

Horlogerie.

M. Lépine, Horloger du Roi, a imaginé
 des montres sans chaîne , & des répétitions
 qu'il appelle *à roulette* , dans lesquelles il
 a également supprimé la chaîne de la ca-
 drature , que les plus grands Maîtres en
 horlogerie avoient regardée jusqu'à présent
 comme une pièce absolument essentielle.
 Ces montres se montent sans clef , même
 celles qui sont à répétition. Elles ne s'ou-

206 MERCURE DE FRANCE.

vrent plus du côté du cadran , mais par le fond, ce qui dispense de percer le cadran, & met ceux qui les portent dans l'impossibilité de les déranger. La simplicité de ces montres est telle qu'on n'apperçoit même pas la charnière de la boîte , qui se trouve perdue. La boîte s'ouvre avec un secret d'une mécanique simple & commode.

I I I.

Hydrolique.

M. Cordelle vient d'inventer une nouvelle machine pour élever les eaux & les matières souterraines. Elle peut être mise en mouvement par le vent , par un courant d'eau , ou par tout autre moteur. Elle élève l'eau & les matières avec moins de force qu'on n'en emploie dans les procédés connus ; & elle puise l'eau à des profondeurs & la porte à des hauteurs , où les pompes les mieux faites ne peuvent servir qu'avec des frais considérables. Elle s'adapte à des puits tout faits. D'un puits de 3 pieds de diamètre & de 25 pieds de profondeur , elle élèvera 12 muids d'eau par heure , en l'appliquant à un moulin à vent , & elle coûtera 600 liv. à établir.

ANECDOTES.

I.

Trait de générosité.

LA Dlle Anne Pedretty aimoit depuis quatre ans un jeune homme à qui elle destinoit sa main. Ses parens, sans consulter son inclination, & ne songeant qu'à sa fortune, avoient résolu de l'unir au sieur P. Blanc, pour qui elle avoit de la répugnance. Ils sont fiancés, & la victime est conduite au pied des autels. Lorsque le Curé lui demande si elle accepte pour époux le sieur Pierre Blanc, elle répond avec fermeté : « Je desiré sans doute » d'être mariée, mais je déclare que M. » Blanc n'est point l'époux que j'ai choisi. » Depuis long - temps j'ai donné mon » cœur & ma foi à M. Jean Biny; il est » ici témoin du serment que je fais de » n'être jamais à un autre. » On juge bien quelle fut la surprise du Curé, des parens & de l'assemblée : bientôt succède l'admiration. Le Fiancé cherche dans la foule

MERCURE DE FRANCE.

Le rival heureux qu'a désigné la Dlle Pedretty ; il le trouve & le place à côté d'elle ; puis il sollicite lui-même avec empressement le père & la mère de ne plus s'opposer au bonheur de leur fille. Pour les décider sur le champ, il fait une donation de ses biens à la personne qui lui a refusé son cœur & sa main. Les parens, touchés d'un sentiment si rare, se rendent aux instances du sieur Blanc ; & le Prêtre, attendri jusqu'aux larmes, donna la bénédiction nuptiale au couple amoureux.

I I.

Gottsched , célèbre Professeur Allemand , avoit fait une tragédie de *Caton* , dans laquelle son fils lui disoit niaisement :

Ah ! mon père , ne mourez donc pas.

Un jour qu'on représentoit cette pièce dans une ville Impériale , l'Acteur qui faisoit le rôle du fils de *Caton* , & qui avoit d'ailleurs l'air d'un véritable niais , n'eut pas plutôt prononcé ces mots , qu'il partit un éclat de rire si général & si fort , que *Caton* mourant ne put y résister , & se mit à rire de tout son cœur avec les autres.

III.

L'Empereur Charles-Quint ayant abdiqué les Couronnes, sur la fin de ses jours, s'étoit retiré dans le Monastère de Saint-Just, où il pratiquoit tous les exercices des Religieux. Une nuit qu'il réveillait les Moines pour aller à l'Office, un jeune Profès lui dit dans sa mauvaise humeur, & à moitié endormi : « Vous devriez bien » vous contenter d'avoir troublé si long- » temps le repos du monde, sans venir » encore troubler le repos de ceux qui » en sont sortis. »

IV.

Un Officier Général de l'armée de France s'étant transporté sur le champ de bataille, après la journée de Lens, demanda à un Espagnol, couvert de blessures & mourant : « Mon ami, combien y avoit- » il d'Espagnols à la bataille. » Ce soldat lui répondit fièrement : *Monseigneur, vous pouvez les compter ; car ils sont tous ici.*



A V I S.

I.

Rouge à la Dauphine.

La fleur Moreau , Marchand en gros , rue Saint Martin , vis-à-vis la fontaine Maubée , a l'honneur d'annoncer aux Dames qu'il vient de nouveau de donner à son rouge à la Dauphine , une perfection supérieure qu'il n'avoit pas ci-devant , qui est de prendre facilement sur la peau , & de s'appliquer avec une parfaite unité ; son onction , qui en fait la base & la bonté , adoucit la peau , en conserve l'uni , la finesse & la douceur : & lorsqu'il est appliqué légèrement , il imite , à s'y tromper , la plus vive carnation ; une autre belle qualité , c'est qu'il devient plus beau un peu de temps après qu'on l'a appliqué.

I I.

Le fleur Roussel , demeurant à Paris , rue Jean-de l'Épine , chez l'Épicier en gros , la porte cochère à côté du Taillandier , au deuxième appartement sur le devant , près de la Grève , donne avis au Public qu'il débite , avec permission , des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la

goutte; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix des bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le sieur Roussel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorroïdes, les soulage & les guérit.

Les pots de pommade sont de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Warsovie, le 2 Juillet 1775.

LA démarcation des nouvelles frontières entre ce Royaume & la Russie, s'effectue avec un esprit de conciliation réciproque. Nos Commissaires ont revendiqué un terrain de trois milles d'étendue, qu'on avoit mal à propos compris dans le premier plan des limites des Russes; les Commissaires de Sa Majesté impériale ont reconnu si bien la justice de notre réclamation, que nous regardons cette affaire comme tirant à sa fin. On

prétend que les Russes vont renforcer leur garnison à Cracovie.

Un Bref du Pape adressé à cette Cour, supprime une partie des fêtes de ce Royaume, & en reporte la célébration aux Dimanches suivans, pour ôter à la paresse les occasions de fuir des travaux, devenus dans ce Pays plus nécessaires & plus pressans que par-tout ailleurs.

On ignore quand les Troupes Russes évacueront la Pologne, quoique le bruit se soit répandu de temps à autre qu'elles en avoient reçu l'ordre.

Des Frontières de la Pologne, le 14 Juillet
1775.

On apprend que dans une Ville de la Croatie, au milieu des empressemens que témoignoit le Peuple de s'approcher de l'Empereur, on aperçut un homme qui pleuroit & qui s'efforçoit de fendre la foule pour arriver jusqu'à ce jeune Souverain : c'étoit un Soldat qui avoit perdu la vue d'un coup de feu dans les dernières guerres, & qui demandoit de toucher au moins son Maître, puisqu'il ne pouvoit être assez heureux pour le voir. On le fit approcher, & l'Empereur eut la bonté de lui présenter ses deux mains, qu'il saisit & qu'il baisa avec autant d'ardeur que de respect. Sa Majesté Impériale a fait remettre une somme d'argent à cet aveugle intéressant, & s'étant fait rendre compte de ses services, Elle les a récompensés par une pension.

La démarcation de nos limites avec la Russie est réglée, conformément à la teneur du Traité de cession. Nos Commissaires n'ont éprouvé

aucune difficulté, & l'on a eu égard aux représentations qu'exigeoient d'eux le maintien des droits qu'ils avoient à défendre. Quant à la fixation des frontières avec la Cour de Vienne, on croit appercevoir qu'elle est encore éloignée de son terme.

De Stockholm, le 25 Juillet 1775.

Toujours occupé d'établissmens utiles au bien de ses Etats & au bonheur de ses Sujets, le Roi, d'après les observations qu'il a faites dans son voyage, a résolu de faire construire quatre Villes dans le Duché de Finlande. Le projet de Sa Majesté est qu'elles soient bâties sur le domaine de la Couronne, & que ceux qui viendront les habiter y jouissent de l'exemption de toutes charges & de tout impôt pendant vingt ans; que chaque Particulier y puisse librement, & sans aucune espèce de gêne, faire tel métier & tel commerce convenable à ses talens ou à ses facultés. Le succès de ces nouvelles Villes, dont le local est déjà assigné, apprendra à Sa Majesté s'il ne lui sera pas utile d'en faire construire un plus grand nombre. Le Territoire d'Enna dans l'Isle d'Aland, près du Golfe de Bothnie, est désigné pour l'une de ces Villes. La seconde sera bâtie dans le Fief d'Abo, Capitale de la Finlande; la troisième, dans la Province assez inculte & trop peu habitée de Savolax; & la quatrième dans la Province de Nyland, où se trouve Helsingfors.

De la Haye, le 4 Août 1775.

Leurs Hautes Puissances viennent de renouve-

ler d'anciennes Loix contre l'espèce d'hommes & de femmes vulgairement appelés *Bohémiens*, & auxquels ces Loix associoient les incendiaires, meurtriers, vagabonds, mendiants, &c. Le jour particulier d'une bande considérable de ces malfaiteurs dans la Mairie de Bois-le-Duc, dans quelques quartiers de la Gueldre & aux environs, ont rendu cette vigilance nécessaire. On fait à Mastricht & dans le Limbourg la justice la plus sévère de ces coureurs attroupés, qui infestent les chemins.

De Hambourg, le 14 Juillet 1775.

On mande de Stockholm que l'on a découvert dans la Province d'Halland, près de Walbourg, dans le creux de quelques rochers sur le bord de la mer, une assez grande quantité de sel blanc, qui, pour la qualité & la cristallisation, ne le cède à aucun sel étranger, & surpasse même à quelques égards le sel d'Espagne.

De Tripoli en Syrie, le 6 Mai 1775.

Une lettre d'Acre, en date du 3 Avril, annonce que la Ville de Gaza a été prise par les Troupes d'Egypte, qui s'avançoient à grands pas vers Jaffa, pour aller de-là s'emparer d'Acre. Le Chéik Daher a quitté cette dernière Ville pour s'opposer à leurs entreprises.

De Madrid, le 25 Juillet 1775.

L'entreprise contre Alger ayant échoué, les Généraux de mer & de terre résolurent d'envoyer

sur le champ en Espagne, sous l'escorte de quelques Vaisseaux de guerre, les blessés & la Cavalerie, dont le débarquement n'avoit pu s'effectuer; ils mirent ensuite à la voile & laissèrent seulement quelques Vaisseaux de ligne & autres Bâtimens moins considérables, avec ordre de croiser à la vue de la Place, & d'empêcher les Corsaires d'en sortir pour infester nos mers: on fait que toute l'Escadre est déjà rentrée dans les Ports de Cartagène & d'Alicante.

De Gênes, le 31 Juillet 1775.

On a conduit, ces jours derniers, dans la rivière du Ponent, une espèce de Bâtiment de soixante pieds de longueur & de vingt-quatre de largeur, qui a été fabriqué par le sieur Felix Accinelli; il a deux chambres à l'entrée de la poupe & deux à la proue, dans chacune desquelles on a pratiqué des bains d'eau de mer très-commodes.

De Civita-Vecchia, le 1 Juillet 1775.

On a lancé à la mer, la semaine dernière, la Galère commandante du Pape; elle est remarquable par les ouvrages de sculpture & de dorure qui ornent les dehors de la poupe; mais on n'a pu lui trouver dans l'Arsenal un mât assez grand, & on a été obligé d'en commander un à Toulon, après en avoir cherché inutilement à Gênes & à Naples. Cet incident est cause qu'on n'a pu armer, cette campagne, qu'une seule Galère, qui va bientôt faire voile pour croiser contre les Barbaresques dont les parages de la Sardaigne sont infestés, & qui paroissent de

temps en temps sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique.

De Londres, le 15 Juillet 1775

Le sieur Franklin écrit, dit on, que la plus grande unanimité règne en général parmi les Membres du Congrès; qu'on y paroît déterminé à poursuivre vigoureusement la guerre contre le Ministère, s'il ne se relâche point de ses prétentions. Il ajoute qu'il ne pense point à revenir ici que les choses ne soient définitivement arrangées.

On écrit de la Jamaïque que trois Compagnies de Soldats se sont embarquées le 25 Mai avec un train d'artillerie, afin de renforcer les Etablissmens Anglois du côté des Mosquites, & d'élever quelques Forts pour une plus grande sûreté du commerce.

Nous apprenons par une lettre particulière d'un Officier de marine à Boston, que depuis long-temps les Troupes du Roi auroient quitté cette Ville, sans la protection des Vaisseaux de guerre qui tiennent les Insurgens en respect, & les empêchent de battre la Place & d'y mettre le feu. Cet Officier ajoute qu'environ six mille Habitans l'ont déjà quittée, & qu'un grand nombre de ceux qui y sont encore se trouvent dans le besoin affreux des choses les plus nécessaires à la vie.

Des lettres de Greenock, en Ecosse portent qu'on y a reçu avis que le Congrès Général de l'Amérique s'étoit séparé tout-à-coup, & que les choses étoient restées dans la plus grande confusion.

On

On parle d'une affaire arrivée entre les Troupes du Roi & les Américains, le 17 Juin dernier, & dont le Général Gage a envoyé le détail à la Cour. L'opinion générale est que les Insurgens ont été très-maltraités.

On parle d'une commission passée au grand sceau, par laquelle on constitue le sieur Gage Capitaine & Gouverneur Général de toute l'Amérique Septentrionale. Cette nomination fait présumer qu'on a le projet de former un Parlement ou Conseil Général pour toutes les Provinces de l'Amérique; établissement qui ressembleroit beaucoup à celui d'Irlande, dans lequel la Chambre Haute-seroit composée du Gouverneur & de quelques Officiers particuliers.

Une lettre de Philadelphie nous apprend que le sentiment de la défense est si général en Amérique, que les vieillards comme les jeunes gens s'empres sent de se montrer sous les étendards de la liberté, avec la plus ferme résolution de ne point abandonner sa cause. Il y a quelque temps qu'on a formé trois Compagnies dans la Ville de Reading, au Comté de Berk. On en a levé depuis une quatrième sous le nom de *Vieux Soldats*, pour satisfaire cet esprit de patriotisme qui réunit tous les âges. Les plus jeunes n'ont pas moins de quarante ans, & l'Officier qui étoit à leur tête la première fois qu'ils se sont assemblés, étoit un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui en a passé quarante au service, & qui s'est trouvé à dix-sept batailles rangées.

De Versailles, le 17 Août 1775.

Le 16 de ce mois, jour fixé par le Roi pour la
K

signature du contrat de mariage de Madame Clotilde, le Prince de Marfan, Prince de la Maison de Lorraine, & le sieur de Tolozan, Introduceur des Ambassadeurs, allèrent prendre, dans les carrosses du Roi & de la Reine, le Comte de Viry pour l'amener ici : l'Ambassadeur étoit accompagné du même cortège qu'il avoit eu le jour de l'audience publique que lui avoit donnée Sa Majesté : il reçut les mêmes honneurs que ce jour-là ; il fut traité, par les Officiers du Roi, à une table dont le sieur Bourret d'Egilly, Maître d'Hôtel du Roi, faisoit les honneurs

Quelque temps avant l'heure fixée par le Roi pour les fiançailles, le Comte de Viry, précédé de son cortège & suivi de plusieurs Seigneurs Piémontois, sortit de la salle des Ambassadeurs pour se rendre chez Monsieur, qui devoit, dans la cérémonie du mariage, représenter le Prince de Piémont, & auquel le Comte de Viry avoit remis la procuration de ce Prince, autorisée de Leurs Majestés Sardes. L'Ambassadeur, qui avoit le Prince de Marfan à sa droite & l'Introduceur des Ambassadeurs à sa gauche, pria Monsieur, après lui avoir fait un compliment, de venir chez le Roi pour les fiançailles ; en allant chez le Roi, Monsieur, comme représentant le Prince de Piémont, marchoit à la droite de l'Ambassadeur ; le Prince de Marfan étoit à leur droite, & l'Introduceur des Ambassadeurs à la gauche. Depuis le grand escalier, Monsieur & l'Ambassadeur furent précédés par le Grand Maître des Cérémonies, par le Maître & l'Aide des Cérémonies ; & lorsqu'ils furent entrés dans le Cabinet où le Roi étoit avec les Princes, Monsieur alla se placer à son rang & près du Roi, qui

étoit au bout d'une table mise dans le fond du Cabinet.

L'Ambassadeur, après s'être approché de Sa Majesté, la complimenta.

La Reine, ayant été avertie par le Grand-Maître des Cérémonies que le Roi étoit dans son Cabinet, sortit de son appartement pour s'y rendre. Elle étoit conduite par le Comte de Taverannes, son Chevalier d'Honneur, & par le Comte de Tessé, son premier Ecuyer, & accompagnée par Madame, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie, suivies de leurs Chevaliers d'Honneurs & premiers Ecuyers. Madame Clotilde, qui, en venant de son appartement chez la Reine, avoit été accompagnée par les Princesses & par un grand nombre de Dames de la Cour, marchoit après. Madame, Madame Elisabeth, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie marchoient ensuite Monseigneur le Comte d'Artois donnoit la main à Madame Clotilde, & Madame Elisabeth portoit la queue de sa mante, qui étoit de gaze d'or. La Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France, & la Princesse de Guéménée, aussi Gouvernante des Enfans de France en survivance, étoient auprès de Madame Clotilde & de Madame Elisabeth. La Reine étoit suivie des Princesses, ainsi que de la Maréchale de Mouchy, la Dame d'Honneur, la Princesse de Chimay, la Dame d'Atours, les Dames du Palais, les Dames pour accompagner les Princesses, & un grand nombre de Dames de la Cour. La Reine se plaça à la gauche du Roi à l'autre bout de la table; Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois se placèrent du côté du Roi; Madame, Madame Clotilde, Madame Elisa-

K ij

beth, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie se placèrent du côté de la Reine, & le Comte de Vintimille étoit placé seul, vis-à-vis de la table, entre la double ligne des Princes & Princesses.

Lorsque les Princes & Princesses eurent pris leurs places, & que les Seigneurs & Dames de la Cour se furent rangés des deux côtés du Cabinet, le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des Affaires Etrangères, s'avança près de la table du côté du Roi; le sieur de Lamoignon de Malherbes, aussi Ministre & Secrétaire d'Etat, se mit à l'autre bout. Le Comte de Vergennes lut le commencement du contrat, qui fut signé par le Roi, par la Reine, par Monsieur, par Madame, par Monseigneur le Comte d'Artois, par Madame Clotilde, par Madame Elisabeth, par Madame Adélaïde, par Madame Victoire & par Madame Sophie, la plume leur ayant été présentée par le Comte de Vergennes. Les Princes & les Princesses signèrent le contrat, dans la même colonne que le Roi. L'Ambassadeur signa seul dans la seconde colonne, vis-à-vis du Duc d'Orléans. Dès que le contrat fut signé, le Cardinal de la Roche Aymon, Grand Aumonier de France, en rochet & camail, accompagné de deux Aumôniers du Roi & de quelques Ecclésiastiques de sa Chapelle, entra dans le Cabinet, & se plaça devant la table. Madame Clotilde & Monsieur s'étant mis à sa droite, le Cardinal de la Roche-Aymon fit les fiançailles.

Après cette cérémonie, Monsieur fut reconduit à son appartement, par l'Ambassadeur, de la même manière qu'il en avoit été amené chez le Roi;

& le Comte de Viry fut ensuite reconduit, avec le même cérémonial qui s'étoit observé à son arrivée à Versailles.

De Paris, le 21 Août 1775.

Le sieur Vicq d'Azyr, de l'Académie Royale des Sciences, a voulu s'assurer si les cuirs des bestiaux morts de la maladie épizootique étant passés à la chaux d'une certaine manière, étoient encore capable de communiquer la maladie aux bestiaux sains, & le résultat de ses expériences a été qu'avec la préparation ils ne conservoient plus de corpuscules contagieux. Le Ministre des Finances a invité en conséquence cet Académicien à publier un procédé qui, dans le cas funeste de l'épizootie, conservera du moins ce que la crainte de propager ce fléau faisoit perdre auparavant.

PRÉSENTATIONS.

Le dérangement de la santé du Chevalier de Bauteville, Ambassadeur du Roi en Suisse, lui ayant fait demander un congé, il a eu l'honneur d'être présenté au Roi le 26 Juillet, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

Le 30 Juillet la Marquise de Cany eut l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Vicomtesse de Talaru.

K iij

Le 3 Août l'Abbé de Bayanne, Auditeur de Rote à Rome, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

Le Marquis de Noailles, Ambassadeur du Roi en Hollande, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, le 12 Août, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

La Marquise de Pussigneux eut, le 13 Août après-midi, l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Marquise de Ségur.

Le 13 Août, le Marquis & le Comte de Saint Geniez ont eu l'honneur d'être présentés au Roi par le Maréchal Duc de Duras.

N O M I N A T I O N S.

Le sieur de Giac, Surintendant des Finances, Domaines & Affaires de la Maison de la Reine, ayant remis à Sa Majesté sa démission de cette place, dont Elle a bien voulu cependant lui conserver l'honoraire & les honneurs; Elle en a pourvu le sieur Bertier, Intendant de Paris, qui a prêté serment en cette qualité, le 25 Juillet, entre les mains de Sa Majesté.

Le 30 Juillet le Maréchal Duc de Birón, Colonel du Régiment des Gardes Françoises, a prêté

Serment entre les mains du Roi pour le Gouvernement de la Province de Languedoc , vacant par la mort du Comte d'Eu.

Le 16 Juillet le Roi a nommé à l'Abbaye de Saint Loup d'Orléans, Ordre de Cîteaux, vacante par la mort de la Dame de Bouville, la Dame de Baynac, Religieuse de Notre-Dame de Sarlat.

Sa Majesté a accordé les entrées de sa Chambre au Comte de Bauteville, ci-devant son Ambassadeur en Suisse.

Le Prince de Rohan-Guéméné, Commandant des Gendarmes de la Garde du Roi en survivance, a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté, le 20 Août, pour la place de Grand Chambellan, sur la démission du Duc de Bouillon, auquel le Roi en a accordé la survivance.

Le Roi ayant jugé à propos de remettre en règle l'Abbaye de Beaupré, Ordre de Cîteaux, Filiation de Morimond en Lorraine, Sa Majesté y a nommé Dom Bernard Malin, ci-devant Prieur de cette Maison.

M A R I A G E.

Le 31 Août, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Saint Geniez, avec Demoiselle de Bourdeilles.

N A I S S A N C E.

Le 6 Août , à trois heures trois quarts de l'après-midi ; Madame la Comtesse d'Artois est heureusement accouchée d'un Prince que le Roi a nommé *Duc d'Angoulême* Il a été ondoyé par l'Evêque de Cahors , premier Aumônier de Monseigneur le Comte d'Artois , assisté du Curé de cette Ville.

M O R T S.

Charles-Louis-Barnabé Testu , Chevalier de Balincourt , fils de Charles Louis Testu , Comte de Balincourt , Maréchal des Camps & Armées du Roi , est mort à Paris , le 2 Août , âgé de 15 ans.

Henriette-Magdeleine Julie-Joseph de Crussol-d'Uzès , Marquise de Murviel , épouse de Henri François de Carlson de Nizas , Marquis de Murviel , Baron des Etats de Languedoc , est morte le 27 Juillet , au Château de l'Hermenault en Bas-Poitou , dans la 50^e année de son âge.

Françoise d'Arnaud , veuve de Pierre de Selve , Maréchal des Camps & Armées du Roi , & Gouverneur de la Ville de Saint-Venant , est morte le 31 Juillet , dans sa 72^e année.

Le 2 Août Herman Van Kleef est mort à Amst-

terdam à l'âge de 104 ans, n'ayant laissé appercevoir le déclin de ses forces qu'au moment où il a cessé de vivre ; mais la mort d'un Nègre libre décédé à la Martinique l'année dernière , à l'âge de 121 ans, est un événement plus remarquable, eu égard à la rareté des vieillards de cette couleur. Ce Nègre avoit porté les armes pour la défense de cette Isle contre les attaques de l'Amiral Ruyter.

François Roussel de Tilly, ancien Evêque d'Orange, Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Mazan, dans le Vivarais, Doyen du Chapitre Royal de Saint-Aignan d'Orléans, & ancien Abbé de Saint-Eusèbe, est mort le 30 Juillet dernier, au Château de Saint-André des-Ramiers, Diocèse & Principauté d'Orange, dans la 80 année de son âge.

LOTÉRIES.

Le cent soixante-seizième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois d'Août, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 67100. Celui de vingt mille livres au N°. 63892, & les deux de dix mille, aux numéros 65299 & 67977.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Août. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 81, 30, 63, 61, 55. Le prochain tirage se fera le 5 Septembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 6	
Epître aux Malheureux ,	<i>ibid.</i>
Idylle imitée de l'Anglois ,	10
Ode Anacréontique ,	15
Les Amans malheureux ,	17
Epître d'un Amant à sa Maitresse ,	51
Vers sur les Spectacles ,	55
La Canicule ,	58
A mes Fleurs ,	61
Explication des Enigmes & Logogryphes ,	63
ENIGMES ,	<i>ibid.</i>
LOGOGYPHES ,	65
A Mademoiselle L. R. R.	66
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	70
Histoire de la Ville de Rouen ,	<i>ibid.</i>
Le Voyageur François ,	79
L'art d'appréter & de teindre toutes sortes de peaux ,	83
Mémoires secrets tirés des Archives des Souve- rains de l'Europe ,	84
Elémens de l'histoire des anciens Peuples du monde ,	85
Examen de la Houille ,	86
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles ,	87
Manuel Tyronien ,	99
Répertoire universel & raisonné de Jurispru- dence ,	101

Essais historiques sur le sacre & couronnement des Rois de France ,	102
Oraison funèbre de Clément XIV ;	103
Abrégé chronologique de l'hist. de Lorraine ,	106
Pensées sur la Religion naturelle & révélée ,	108
Analyse de l'histoire des établissemens des Eu- ropéens dans les deux Indes ,	109
Les Siècles Chrétiens ,	111
La défense de la Religion ,	117
Recherches sur les maladies chroniques ,	122
Eloge de M. Model ,	128
Description de l'histoire générale & particu- lière du Duché de Bourgogne ,	129
Physiologie des corps organisés ,	130
Nouvelles expériences sur le fer ,	133
Les intérêts du Roi & ceux du Peuple ,	<i>ibid.</i>
Nouvelles Françoises ,	135
———— Espagnoles ,	140
Journal de Lecture ,	146
Bibliothèque littéraire de Médecine ,	148
Dictionnaire d'Italie ,	151
Les Hommes de Prométhée ,	161
Annônces ,	168
ACADÉMIES.	171
———— Française ,	<i>ibid.</i>
———— Rouen ,	172
SPECTACLES.	174
Concert Spirituel ,	<i>ibid.</i>
Opéra ,	175
Comédie Française	179
Comédie Italienne ,	180
ARTS.	184
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Topographie ,	189
Musique.	191

228 MERCURE DE FRANCE.

Lettre de M. de Voltaire aux Auteurs de la Bibliothèque universelle des Romans ,	195
Lettre au Rédacteur du Mercure ,	200
Extrait d'un Sermon sur la Prière ,	201
Variétés , inventions , &c.	203
Anecdotes.	207
Avis ,	210
Nouvelles politiques ,	211
Présentations ,	221
Nominations ,	222
Mariage ,	223
Naissance ,	224
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loteries ,	225

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux ,
le Mercure de Septembre 1775, je n'y ai rien
trouvé qui doive en empêcher l'impression.

A Paris , ce 2 Septembre 1775.

DE SANCY.

[De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe
près Saint Côme]

754



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06542 0898

A 495784

